

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

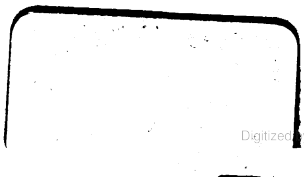
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172896 0





Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

MAY 2 7 1915

Form 410

Digitized by Google

Digitized by Google

DETT. DE LA SEINE
5. cent.

MERCURE DE FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME TRENTE-NEUVIÈME.



A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1809.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXXXIII.—*Samedi 4 Novembre* 1809.

POÉSIE.

L'ABIME DE LA MONTAGNE NOIRE.

ROMANCE.

Dans les détours de la montagne Noire,
Près de Revel, est un abime affreux.
L'Occitanie a gardé la mémoire
Des pleurs versés sur ces bords malheureux :
J'en vais conter la déplorable histoire;
Prêtez l'oreille à mes chants douloureux.

C'est en ces lieux qu'une onde mugissante
Baignait d'Arthur les superbes créneaux.
Du vieux Mainfroi l'héritière charmante
Avait reçu les vœux de ce héros,
Quand sur les pas d'une élite brillante,
De la croisade il suivit les drapeaux.

Cinq ans Arthur fut captif en Syrie,
Cinq ans la belle attendit son retour.
Loin que l'absence ou le tems l'eût guérie,
Elle l'aimait comme le premier jour;
Et conservant son image chérie,
Elle écarta tous les servans d'amour.

Mais libre enfin, celui qu'elle préfère,
Du mont natal a revu les sommets.
Pour Geneviève et pour Mainfroi son père,
Il a juré de vivre désormais;
Et sous l'abri du toit héréditaire,
Près d'elle il veut se fixer à jamais.

Déjà naissait la brillante journée
Qui les devait unir par de saints nœuds.

Digitized by Google

Faveur d'Amour et serment d'Hyménée,
Du jeune Arthur allaient combler les vœux;
Tout était prêt : mais que la destinée
Pour les mortels a des retours affreux!

Impatient du bonheur qui s'avance,
Le chevalier monte un beau palefroi.
Il sort, guidé par la douce espérance
De voir bientôt la fille de Mainfroi :
Belle d'attraits autant que d'innocence,
Elle accourait pour recevoir sa foi.

Vingt ménestrels à l'écharpe dorée,
O Geneviève! accompagnaient tes pas.
Près de ton père et d'un voile parée,
Tu cachais mal ton modeste embarras.
Telle une rose, au doux zéphyr livrée,
Semble rougir de ses jeunes appas.

Un ciel d'azur éclairait cette fête;
Le long du gouffre ils allaient folâtrant.
Mais, ô douleur! voici que la tempête
Au sein des jeux tout-à-coup les surprend;
La foudre gronde, et la troupe s'arrête
En un sentier, sur le bord du torrent.

Là, vainement la vierge épouvantée,
Cherche un abri contre un ciel en courroux.
Des longs replis de sa robe agitée,
Les aquilons entourent ses genoux;
Et dans l'abîme elle roule emportée,
En appelant son père et son époux.

A ce spectacle, oh! qui pourra redire
Et la douleur et l'effroi du vieillard?
Du jeune amant qui peindra le délire,
Ses noirs transports, son farouche regard?
L'infortuné se roule, se déchire,
Et veut en vain se frapper d'un poignard.

Plus calme enfin, dans son ame attendrie,
Les longs regrets succèdent aux fureurs.
« Ma Geneviève, ah! quand tu m'es ravie,
» C'est bien raison que je verse des pleurs :
» J'ai, te perdant, perdu plus que la vie,
» Et la mort seule a pour moi des douceurs. »

Digitized by Google

Disant ces mots, plein d'un chagrin sauvage,
Au fond des bois il court s'ensevelir.
Comme un beau lis abattu par l'orage,
Dans la tristesse on le vit se flétrir;
Et sur ces bords fondant un ermitage,
Le pauvre Arthur y vint bientôt mourir.

Depuis ce jour, quand la lune s'élève
Comme une lampe au milieu d'un ciel pur,
En gémissant, la voix de Geneviève
Monte du fond de cet abîme obscur;
L'heure s'écoule, enfin la nuit s'achève,
Et cette voix appelle encore Arthur.

Mais si l'orage ébranle la montagne,
Et dans la nuit semble éveiller les morts;
Si le torrent, à travers la campagne,
Se précipite et ravage ses bords;
Au bruit des vents que l'éclair accompagne,
Du chevalier l'ombre apparaît alors:

Elle apparaît près de ce gouffre humide,
Sur un coursier éclatant de blancheur;
Et franchissant, dans sa course rapide,
Ces noirs rochers, témoins de son malheur,
Elle se plaint, maudit ce lieu perfide,
Et par ses cris sème au loin la terreur.

S. Edmont Geraud.

ENIGME.

Architecte savant, géomètre profond,
La maison que j'habite est toujours sans plafond.
Comme il m'importe fort qu'elle ne soit pas stable,
Sans mortier, sans ciment, je bâtis sur le sable.
On me voit, sans compas, pour former mon manoir,
Tracer une spirale en forme d'entonnoir.
Vigilant casanier, chasseur infatigable,
Sentinelle attentif, ennemi redoutable,
Malheur à l'imprudent qui rode vers mon bord!
Il ne saurait tarder à rencontrer la mort.
Averti de sa marche, à l'instant je l'assiége;
Une grêle de traits le culbute en un piége,
Funeste souterrain dont je suis l'artisan.

Digitized by Google

C'est là que je le tue et que je bois son sang.
Puis saisissant le corps du misérable insecte,
Je le lance au-dehors de peur qu'il ne m'infecte.
Mais l'âge, comme on sait, amène d'autres mœurs :
Quand on change d'état, on change aussi d'humeurs.
J'étais, par le passé, sauvage, atrabilaire,
J'avais un air farouche, une ame sanguinaire ;
Quand aujourd'hui, semblable au papillon léger,
On me voit dans les airs sans cesse voltiger ;
Et tout cela depuis qu'en la saison nouvelle,
De mâle que j'étais je devins demoiselle.
J'offre en mon double nom, lecteur,
La prévoyance et la terreur. S.....

LOGOGRIPHE.

Quelque vieux que soit mon menton,
Jamais, lecteur, on ne le tond ;
Sept membres composent mon nom ;
Trois t'offrent l'abîme profond
Dont à peine on trouve le fond ;
Quatre une espèce de bouton
Propre au fusil, propre au canon :
Quatre forment un double ton
En musique ; et ce que, dit-on,
Un poëte souvent préfère à la raison. S.....

CHARADE.

Mon premier a la tête en l'air :
Mon second le pied dans la mer ;
Mon tout est un outil de fer
Qui plait aux amateurs et sur-tout en hiver. S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Antienne.*
Celui du Logogriphe est *Antiphonier.*
Celui de la Charade est *Sou-rire.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Sur le nouveau Dictionnaire grec-français (1), *et sur quelques autres livres nouveaux à l'usage des jeunes étudians.*

Il est fort à souhaiter que l'étude de la langue grecque reprenne quelque faveur et quelque vie dans nos écoles par l'effet de la nouvelle organisation que l'instruction publique vient de recevoir, et l'ouvrage estimable que nous annonçons pouvant réellement contribuer à rendre cette étude plus facile à la fois et plus profitable aux jeunes gens qui font leur cours d'humanités, on doit de la reconnaissance à M. Planche, et pour le courage qu'il a eu d'entreprendre un travail aussi pénible, et pour le succès avec lequel il l'a exécuté. Le Dictionnaire grec-latin de Schrévélius était jusqu'à présent le seul qu'on mît en France entre les mains des écoliers, et pour peu qu'on se soit occupé de ce genre d'études, on sait combien ce Dictionnaire est incomplet, insuffisant, et même inexact dans bien des cas. C'était donc servir utilement la cause des bonnes lettres que de publier un Dictionnaire incomparablement plus complet et plus étendu que celui dont on s'était servi jusqu'alors. Mais nous ne balancerons point à regarder comme un des plus grands mérites de ce lexique celui de donner la signification des mots grecs en français. En effet, outre qu'il est ainsi mieux approprié aux besoins des enfans ou des très-jeunes gens à qui on le destine, et dans lesquels il était absurde de supposer une connaissance de la langue latine assez étendue ou assez approfondie pour croire que la traduction latine d'une expression grecque ne fût pas souvent aussi inintelligible pour eux que le grec

(1) *Dictionnaire grec-français*, composé sur l'ouvrage intitulé : *Thesaurus linguæ græcæ* de Henri-Etienne, où se trouvent tous les mots des différens âges de la langue grecque, leur étymologie, leur sens propre et figuré, et leurs diverses acceptions justifiées par des exemples ; par J. Planche. — Un volume petit in-4° de 1500 pages. 1809. — A Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. — Prix, 16 fr. broché.

Digitized by Google

lui-même, il est hors de doute que le moyen le plus efficace qu'un Français puisse avoir pour exprimer la signification d'un mot d'une langue quelconque, c'est sa propre langue, sur-tout quand c'est à des Français qu'il veut faire entendre sa pensée. Il y a sans doute un assez grand nombre de mots et de tours de phrases grecs qui sont plus analogues au génie particulier de la langue latine, et qui par conséquent peuvent être exprimés avec plus d'exactitude par les mots latins qui leur correspondent; mais, en général, les impressions que nous recevons des mots de notre langue étant plus directes, plus immédiates, et par conséquent plus vives, il est à la fois plus convenable et plus naturel, de nous faire traduire d'abord les mots d'une langue que nous ignorons dans ceux de la langue que nous savons le mieux. De plus, si la propriété des termes est une des qualités les plus précieuses du langage, soit lorsqu'on parle, soit lorsqu'on écrit, qu'on se figure combien il est difficile d'y atteindre quand on se sert d'une langue qui a cessé d'être parlée depuis tant de siècles: aussi n'y a-t-il peut-être personne, parmi ceux qui s'appliquent à la lecture des écrivains grecs, qui, en comparant le texte de ces auteurs avec les traductions latines qu'en ont données de très-savans hommes, n'ait trouvé fort souvent le langage de l'auteur original beaucoup plus clair que celui de son traducteur. Enfin, dans le cas dont il s'agit ici, le mot français, placé à côté du mot grec, met pour ainsi dire à nud l'objet ou l'idée que celui-ci représente, tandis que le mot latin ne les montre que voilés et comme enveloppés d'un nuage plus ou moins épais, qui vous dérobe toujours une partie des nuances les plus délicates ou des traits les plus fins qui les caractérisent.

Les gens qui ont pour système ou pour habitude de se déclarer contre toute innovation utile, contre toute amélioration possible, ne manqueront pas peut-être de tourner en objection contre le *Dictionnaire grec-français* les avantages mêmes que nous venons d'y faire remarquer; cette facilité, disent-ils, qu'on cherche à introduire par tous les moyens possibles dans l'étude des sciences est précisément ce qui nuit à leurs véritables progrès. L'un des plus savans hommes du dix-septième siècle, Huet, évêque d'Avranches, regardait les grammaires, les dictionnaires et les commentaires qui s'étaient déjà fort multipliés de son tems, comme une des causes de la décadence des lettres, et J. J. Rousseau lui-même aurait désiré qu'au lieu de

Digitized by Google

s'appliquer à chercher des méthodes faciles pour l'enseignement de tous les arts et de toutes les sciences, on eût trouvé, au contraire, un moyen de les apprendre difficilement. Mais d'abord l'objection de Huet n'est nullement fondée : ce qu'il appelait la décadence des lettres n'était que la décadence de l'érudition, puisque jamais la littérature, proprement dite, ne fut aussi florissante qu'elle l'a été à cette époque ; et cela même était dû à la facilité plus grande que des hommes de génie tels que Racine, Boileau, Fénélon, etc. avaient trouvée à lire les grands modèles de l'éloquence et de la poésie antiques, et à se pénétrer de leurs beautés. Je dirai plus, l'érudition même, quoiqu'elle fût moins généralement recherchée et répandue qu'elle ne l'avait été dans le siècle précédent, n'était certainement point alors dans un état de décadence, puisque Huet lui-même, Ménage, et beaucoup d'autres érudits de ce tems-là devaient précisément aux travaux de ceux qui les avaient devancés dans la même carrière, l'avantage d'avoir porté une lumière plus abondante dans les matières de critique et d'antiquité dont ils s'occupèrent.

Quant à l'objection de J. J. Rousseau, c'est faute d'avoir compris la pensée de ce philosophe qu'on s'en autorise pour rejeter les améliorations que des hommes judicieux et réellement instruits pourraient introduire dans les procédés de l'enseignement ; car il est bien évident que cet éloquent écrivain n'a jamais prétendu s'élever que contre ces méthodes soi-disant faciles, qui ne s'adressant qu'à la mémoire, sans cultiver le jugement ou la raison, ne sont propres qu'à faire des discoureurs présomptueux, incapables de tirer aucun service réel de leur prétendu savoir.

M. Planche a pris pour base de son travail le grand ouvrage intitulé : *Trésor de la langue grecque*, fruit des travaux de toute la vie de cet Henri Etienne qui parut, au milieu des érudits du seizième siècle, comme l'Hercule de l'érudition grecque et latine, qui avait lu et collationné sur les meilleurs manuscrits et sur les meilleures éditions de son tems tous les grands écrivains de ces deux langues, et qui lui-même en donna (du moins des auteurs grecs) des éditions plus correctes que toutes celles qu'on avait avant lui ; en sorte que les plus habiles critiques des âges postérieurs n'ont pas cru pouvoir se dispenser de les consulter avec le plus grand soin pour donner plus de perfection aux éditions nouvelles qu'ils ont entrepris de publier. Assurément M. Planche ne pouvait pas suivre un meilleur guide :

Digitized by Google

mais nous regrettons qu'il n'ait pas cherché à tirer parti, sur-tout pour la partie étymologique et grammaticale, des nombreuses et précieuses observations que l'on doit aux travaux d'un grand nombre d'habiles hellénistes, qui dans tout le cours du siècle qui vient de finir, et jusqu'à nos jours, se sont distingués, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, par la justesse et la sagacité des vues qu'ils ont portées dans la critique et l'interprétation des auteurs grecs. Il paraît n'avoir eu connaissance de l'excellent lexique grec-allemand de M. Schneider (2) que lorsque son travail était déjà assez avancé, et c'est encore une circonstance malheureuse, parce qu'il aurait pu y puiser un grand nombre d'exemples des locutions les plus importantes à faire remarquer, et beaucoup de citations exactes et précises, au lieu que toutes celles qu'il rapporte, telles qu'il les a trouvées dans le Dictionnaire de Henri Etienne, qui n'indiquait que le nom de l'écrivain d'où il les tirait, sont le plus souvent impossibles à retrouver; ce qui est un inconvénient réel.

On ne saurait trop recommander à ceux qui écrivent sur quelque point de critique de grammaire ou d'érudition cette exactitude de détail dans les citations, à laquelle les savans des différens pays de l'Europe se montrent depuis long-tems très-fidèles. Ce procédé, en offrant aux lecteurs la facilité de vérifier par eux-mêmes les passages allégués, devient pour les moins exercés une source abondante d'instruction, et met les plus habiles à portée de redresser les erreurs qui ont pu échapper à l'auteur. Or, ce résultat ne peut avoir pour lui rien de pénible et d'affligeant, s'il a un amour sincère de la vérité et un vrai zèle pour la science.

L'ouvrage de M. Planche, tel qu'il est, mérite beaucoup d'éloges, et doit être d'une extrême utilité pour tous ceux qui entreprendront d'apprendre cette belle langue grecque; il aura sans doute plus d'une édition, pour peu que les études reprennent parmi nous l'éclat et l'activité auxquelles elles semblent être appelées par les nouvelles institutions. Nous déclarerons donc ici, avec franchise, ce que nous aurions désiré de trouver dans ce nouveau Dictionnaire;

---

(2) On trouvera sur ce lexique une notice fort intéressante dans le *Répertoire de littérature ancienne* de M. Schœll, libraire, à Paris; ouvrage aussi curieux qu'instructif, et qui fait honneur aux talens et aux connaissances de son auteur.

Digitized by Google

non pas sans doute pour reprocher à l'auteur des omissions ou des erreurs presque inévitables dans la première édition d'un travail aussi étendu, mais plutôt pour lui prouver l'intérêt que ce travail nous inspire, et lui faire connaître quels seraient, suivant nous, les moyens de lui donner plus de perfection, et par conséquent plus d'utilité. D'abord, indépendamment de l'exactitude des citations qui s'y fait regretter, il nous semble que la partie étymologique n'y a pas été traitée avec tout le soin qu'on pouvait y mettre, sur-tout dans ce qui regarde la classe nombreuse des mots invariables, tels que les adverbes, les prépositions, les conjonctions. Ensuite, l'auteur aurait pu, dans beaucoup de mots, s'attacher à déterminer avec plus de soin la signification la plus générale et la plus étendue, ce qui lui aurait fourni le moyen de faire mieux sentir l'analogie qui existe presque toujours entre le sens propre et primitif des mots, et leurs divers sens figurés. D'un autre côté, il aurait peut-être été possible, dans plusieurs endroits, d'énoncer quelques principes simples et féconds de syntaxe, qui, par l'immensité des applications qu'ils peuvent recevoir, auraient singuliérement servi à répandre la lumière sur un grand nombre de locutions plus ou moins obscures ou difficiles, à l'aide de quelques renvois aux endroits où ces principes auraient été exposés. Enfin, on remarque entre les diverses parties de ce lexique une sorte de disparate qu'il sera facile et avantageux de faire disparaître dans une édition subséquente.

Les articles d'une partie de la lettre *Sigma* sont traités avec une exactitude de détail, une abondance et un choix d'exemples qu'on n'avait point observés jusque-là, et, au contraire, on remarque un peu moins de soins et de profondeur de doctrine dans les dernières lettres, qu'il n'y en a dans tout le reste du dictionnaire. Nous savons que l'auteur de cette partie de la lettre *Sigma*, dont nous venons de parler, est M. Chardon La Rochette, qui s'était chargé de revoir la totalité de l'ouvrage : les soins d'un homme aussi profondément versé dans la littérature grecque, et que l'on peut justement placer parmi les hellénistes les plus distingués de l'Europe, sont une garantie suffisante de la correction et de l'exactitude qui sont si nécessaires dans les livres de ce genre. Nous nous empressons d'autant plus volontiers de rendre justice au travail de ce savant, que nous sommes assurés que si M. Planche s'est refusé cette

Digitized by Google

satisfaction, c'est parce que la modestie de son collaborateur lui en avait imposé le devoir (3).

Ajoutons à ces observations sur un utile et intéressant ouvrage destiné aux études de la jeunesse, quelques réflexions sur d'autres livres qui paraissent avoir la même destination, mais qui n'exigent pas un examen aussi étendu, ni une attention aussi sérieuse, puisque ce ne son que des réimpressions d'ouvrages depuis long-tems ensevelis dans l'oubli, et qui peut-être ne méritaient pas d'en être tirés.

En effet, ce sont d'étranges modèles à offrir à la jeunesse que les discours latins et les plaidoyers français d'un P. du Baudory (4), qui dans une harangue solennelle, où il entreprend de faire connaître les avantages dont les provinces sont redevables à Paris, et réciproquement tout ce que Paris doit aux provinces, fait entrer en ligne de compte, sous ce dernier article, les chapons du Mans, les pruneaux de Tours, les vins de Bourgogne et de Bordeaux, etc.; qui, pour donner à ses auditeurs une juste idée de la variété des esprits et de la supériorité des talens qu'on trouve réunis dans la capitale de la France, s'exprime à-peu-près ainsi : « Voulez-vous des esprits doux et polis, plutôt coulant à la manière d'un fleuve qu'étincelant à la manière de la foudre; plus propres à cueillir des fleurs qu'à arracher des ronces, représentant autant par leur trempe naturelle que par la situation des lieux tout l'agrément et la fertilité des jardins, en un mot, de vrais esprits *tourangeaux ?* Paris vous en offre de tels, etc..... En voulez-vous de modérés sans lenteur, de doux sans insipidité, de solides sans rudesse, nés parmi les agneaux et imbus de toute la candeur des agneaux, en un mot des esprits *berrichons ?* vous en trouverez encore à Paris de cette espèce, etc. (5). » Je fais grâce au lecteur de la des-

(3) On lira, avec autant de plaisir que d'utilité, d'excellentes remarques sur l'ouvrage dont nous venons de parler, dans le *Journal de l'Empire* (N° du 26 juin 1809). Elles sont d'un savant très-versé dans ces matières.

(4) *Œuvres diverses du P. du Baudory*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-12. (1809.) A Paris, chez Aug. Delalain, rue des Mathurins, n° 5.

(5) *Vis ingenia suavia ac perpolita, fluentia magis quàm fulminantia, decerpendis floribus quàm vepribus evellendis aptiora, hor-*

Digitized by Google

cription des esprits bretons, normands et gascons, travaillés dans un style non moins piquant et non moins ingénieux ; il est assez évident que de pareilles inepties, pour être débitées en latin, et exprimées dans un style plein de recherche et d'affectation, n'en sont pas moins ridicules.

On pourrait croire qu'au moins les discours français du P. du Baudory seraient plus exempts de ces taches honteuses ; mais c'est là, au contraire, qu'elles sont multipliées à un degré dont on ne saurait se faire une idée. Le plaidoyer sur le mérite des différentes sortes de services militaires, dans lequel l'officier de cavalerie, celui d'infanterie, l'officier de génie, d'artillerie, et celui de troupes légères, parlent chacun en faveur de leur arme pour lui faire donner la prééminence, est véritablement un chef-d'œuvre de déraison et d'impertinence à quoi je ne connais rien de comparable. Ici c'est l'officier du génie qui compare les discours des deux concurrens qui ont parlé avant lui, « à *deux bastions vides et mal flanqués, à deux bastions appuyés sur le sable*, et qui ne laissent à ses rivaux d'autre espérance que celle d'une prompte capitulation : la place qu'ils osent me disputer, ajoute-t-il, *a bien la mine de suivre la destinée de ces places flamandes et hollandaises qu'on assiège en abrégé, et qu'on prend à la volée.* » Ailleurs l'officier d'artillerie s'exprime ainsi : « Son coup (du boulet de canon) est plus rapide que sa voix ; *l'un a déjà emporté la tête, quand l'autre vient frapper l'oreille*... Chacune des pièces qui composent la batterie fait sa partie avec un concert admirable ; si nos canons paraissent reculer, ce n'est que pour mieux frapper. Tous nos boulets marchent d'un pas égal ; ils vont à l'ennemi fièrement et sans marchander, et l'on peut bien *cautionner* qu'il n'en restera pas un seul en arrière. » Voilà pourtant l'écrivain dont les libraires-éditeurs nous disent : « Le plaidoyer était *la grande partie* du P. du Baudory.... Il répand à pleines mains les fleurs de l'éloquence, les beautés du style et les grâces de la diction. » Il est à craindre cependant, malgré la prévention

---

sensem amœnitatem ac feracitatem, non indole minùs quàm locorum situ referentia, verbo dicam, Turonensia ? Suppeditabunt ejus modi Parisii..... Vis temperata sine tarditate, dulcia sine insulsitate, solida sine asperitate, inter oves nata et ovino candore imbuta, verbo dicam, Bituricensia ? sufficiet ejus modi Lutetia.

Digitized by Google

favorable de ces messieurs, qu'on ne leur sache pas beaucoup de gré de la peine qu'ils se sont donnés pour exhumer ces misérables productions, que le public s'obstinera probablement à regarder comme non avenues, et avec beaucoup de raison, à notre avis.

Peut-être la réimpression du livre intitulé : *Musæ Rhetorices* (6), ne fera-t-elle pas beaucoup plus fortune. L'éditeur en a pensé autrement, comme on peut bien croire ; il s'est imaginé qu'un recueil de vers latins, composés autrefois par des écoliers de rhétorique, sur des sujets dont leurs professeurs leur donnaient toutes les idées principales, et que ces professeurs corrigeaient ensuite avec plus ou moins de soin, pourrait offrir aux jeunes gens qui étudient aujourd'hui la poésie latine, autant d'intérêt que d'utilité. Il faut espérer que les hommes éclairés qui dirigent maintenant l'éducation publique, en considérant combien est déjà court le tems que les jeunes gens peuvent consacrer à l'étude des grands modèles de la latinité, conseilleront à leurs élèves d'étudier l'art des vers latins dans Virgile, dans Ovide, Horace, et même dans Lucain, Stace et Claudien, plutôt que dans le recueil dont nous parlons ; qu'ils les inviteront à apprendre le secret de la prose latine dans les admirables ouvrages de Cicéron, de Tite-Live, de Quintilien, etc., plutôt que dans le recueil des harangues latines des PP. de la société de Jésus, dont le même éditeur nous menace encore.

En effet, un livre ne peut être recommandable que par le mérite du style, ou par celui des idées et des pensées qu'il renferme. Or, on sait assez, sans que nous le disions, ce que peut être le style de l'écolier de rhétorique qui réussit le mieux à faire des vers latins. Ce n'est la plupart du tems qu'un centon d'expressions prises çà et là dans les poëtes qu'il a lus ou appris par cœur, et qu'il applique le moins mal qu'il peut au sujet qu'on lui propose de traiter. Or, veut-on savoir ce que sont ces sujets dans le recueil dont nous parlons? des fictions absurdes, bizarres, ou horriblement dégoûtantes. C'est *l'Origine du jeu de ballon, du jeu d'Oie, celle du Manchon, de la Cadenette, du Nœud*

(6) *Musas Rhetorices, seu carminum libros quinque à selectis olim rhetorices alumnis elaboratos, typis denuò mandavit et recognovit J. A. Amar, è præpositis bibliothecæ Mazarineæ*, etc. Un vol. in-12. (1809.) *Parisiis, ap.* Aug. Delalain, *vid. Mathurinensium*, n° 5.

Digitized by Google

l'épée et *du Nœud d'épaule*. Dans la première pièce, par exemple, *l'Origine du volant*, on suppose qu'un des amours appelés *jeux*, mais né d'un père mortel, et mortel lui-même, s'est glissé parmi les nymphes de Diane pour en blesser quelqu'une de ses traits; il est découvert, on l'arrête, on lui donne des *coups de paind*, *des soufflets*, on lui pince le nez, on lui arrache les cheveux (7); les nymphes se font un jeu de se le renvoyer les unes aux autres, tant et si bien que le pauvre enfant meurt sur la place, et n'a plus (je ne sais trop comment) que la peau et les os (8). Alors une des nymphes imagine de planter sur un morceau de liége les plumes qu'on a arrachées de ses ailes, et fabrique ainsi un volant. Il manque pourtant encore des raquettes, et les nymphes n'imaginent rien de mieux que de couper en lanières la peau du petit garçon et de la tordre en manière de cordes à boyau (9).

La pièce suivante, intitulée *l'Origine de la Paume*, contient des détails encore plus dégoûtans. Oreste, après avoir égorgé sa mère, met le cadavre dans un sac pour le traîner à la rivière, et le sac est métamorphosé en balle de paume (10). Oreste est d'abord effrayé de ce prodige, mais Pylade parvient à dissiper son effroi, et fait avec lui plusieurs parties de paume, ce qui lui rend insensiblement

---

(7) .....*Humeros pars tundit vindice pugno,*
Pars malas colaphis tundit; trahit altera nasum;
Altera dilaniat crines.....

(8) .....*Jam pellis et ossa supersunt,*
Præterèaque nihil.....

(9) *Reticulo dederant nervi quos dextera solers*
Artificis medio solet intertexere ligno;
Præbuit huno usum pellis dissecta puelli,
Tortaque seu nervus.....

(10) *At simul efflavit sub nato vindice mater*
Infelicem animam, atque unum sunt omnia vulnus,
Tristes relliquias consuto involvere sacco
Membraque ferre parat vicinum ad flumen Orestes,
Eluat ut puris maternum dedecus undis:
Cùm subitò exoritur tetram ac mirabile monstrum;
Membra Clytemnestræ, quâ durior altera conjux
Non fuit, in duri paulatim abière figuram
Glomeris insuti villoso in tegmine lanæ.

Digitized by Google

la tranquillité que ses remords lui avaient ôtée. Ce jeu s'est appelé en latin *pila*, parce que Clytemnestre, en tombant sous les coups d'Oreste, que secondait son ami Pylade, s'était écriée, *Heu! Pylade, Pylade* (11). Je passe sous silence une foule de détails atroces et révoltans dont cette belle composition est enrichie. Ailleurs on invite les poëtes rhétoriciens à chanter la sainte colère du prophète Elysée qui fait dévorer par les ours quarante-deux petits enfans mal élevés, qui l'avaient appelé chauve, etc., etc. De bonne foi, est-ce sur de pareilles idées, sur de pareils tableaux qu'il convient d'arrêter l'imagination des jeunes gens, et ne voilà-t-il pas un beau moyen de leur former, comme on dit, l'esprit et le cœur? Il faut que la magie des mots latins, que le charme des dactyles et des spondées ayent terriblement fasciné l'esprit de l'éditeur, pour qu'il ne pût envisager sans douleur la perte de chefs-d'œuvre comme ceux dont nous venons de donner une idée, et qu'il appelle pourtant des sujets d'une littérature élégante (12).

Ne craignons pas de le dire, les libraires qui se livrent avec tant d'ardeur et d'activité à ces réimpressions, sont ou fort mal avisés ou fort mal conseillés; ils pourraient assurément faire un meilleur emploi de leur travail et de leurs fonds. A quoi bon, par exemple, nous redonner le petit livre du P. Jouvency, intitulé: *Ratio discendi et docendi* (Manière d'apprendre et d'enseigner)? N'avons-nous pas sur cette matière le traité du sage et respectable Rollin, incomparablement plus étendu, plus instructif, mieux écrit et mieux pensé que le livre du P. Jouvency? A quoi bon donner une nouvelle édition des *Délices de la langue latine*, ouvrage qui contient presque autant d'erreurs que de mots, et dont le style est aussi barbare que les idées en sont absurdes (13)? Que prétend-on faire

(11) *Et quoniam expirans clamaverat illa gemendo*,
Heu! Pylade, Pylade! *Pila nomine dicta latino est.*

(12) *Jamdudùm dolebamus*, dit-il dans l'avis au lecteur, *quòd perirent multa politioris litteraturæ argumenta, quæ proponi solebant adolescentibus in Ludovicæo institutis gymnasio.*

(13) Voici les deux premières règles du paragraphe Ier. « Il y a, » dit l'auteur, des cas plus élégans que d'autres. Ce sont 1° l'*accusatif qui est meilleur que l'ablatif*, où il y a espace de lieu et de tems. » 2°. Le substantif du superlatif *est mieux d'être* au génitif, qu'au » cas du superlatif. » Un livre est jugé sans retour lorsque dès la première page on y trouve de telles inepties.

avec

Digitized by Google

avec tous ces livres de Jésuites qu'on se propose de tirer de la poudre des bibliothèques pour en inonder nos lycées et nos pensionnats? Sans doute les Jésuites ont obtenu autrefois des succès réels dans l'instruction de la jeunesse, mais on n'ignore pas que pour cet objet ils valaient beaucoup mieux que leurs livres; à l'époque même où ils étaient le plus florissans, les ouvrages publiés par les savans de Port-Royal étaient de beaucoup supérieurs à ceux de leurs adversaires, et depuis lors notre littérature s'est enrichie d'une foule de traités sur toutes les parties de l'instruction, sur toutes les branches des connaissances humaines, qui peuvent nous dispenser de recourir à ces sources qui ne sont ni très-abondantes, ni très-pures. Pour ce qui regarde l'étude des langues grecque et latine en particulier, nous pourrions tirer de grands avantages de la connaissance des livres publiés depuis trente ou quarante ans chez ceux de nos voisins qui cultivent cette partie de la littérature avec le plus de succès; et c'est, à ce qu'il me semble, vers ce but que doivent se diriger les travaux et les efforts de ceux qui aspirent parmi nous à rendre de véritables services à l'instruction publique. THUROT.

DE L'ÉTAT SAUVAGE CONSIDÉRÉ COMME LE DERNIER DEGRÉ DE DÉGÉNÉRATION DE L'ESPECE HUMAINE, avec un aperçu des principales causes de cette dégénération et des moyens de s'en garantir; par J. DAN.... DEL... (des Pyrénées). — Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez l'Auteur, rue des Mauvaises-Paroles, n° 5.

LES hommes se sont-ils élevés de l'état sauvage à la civilisation, ou sont-ils retombés de la civilisation à la vie sauvage? Telle est la question que M. Dan.... Del.... (des Pyrénées) se propose d'examiner. Mais comme il est du devoir de tout écrivain qui traite un sujet important de dissiper les préventions qui pourraient s'élever contre lui, M. Dan... Del... (des Pyrénées) commence par s'expliquer sur un point qu'il regarde comme d'une haute considération. Il a le malheur de loger dans la rue *des Mauvaises-Paroles*. Or, des esprits malins en concluraient peut-être que la parole

Digitized by Google

étant l'image de la pensée, un ouvrage composé dans la rue des Mauvaises-Paroles pourrait se ressentir du vice de sa naissance, et ne contenir que fort peu de bonnes pensées. Mais M. Dan... Del... répond que le nom des rues ne fait rien à l'affaire, que la rue des Mauvaises-Paroles n'est pas plus préjudiciable à l'esprit, à la sagesse, à l'urbanité, que la rue de *Richelieu* ou de *Bonne-Nouvelle*. On a vu des avocats qui logeaient dans le cul-de-sac *Saint-Babille*, et qui n'en étaient ni moins retenus ni moins discrets. Ceux qui connaissent la rue des Mauvaises-Paroles savent, dit l'auteur, « qu'elle est bordée » de beaux édifices, située dans un des meilleurs quar- » tiers de Paris, où tout annonce la décence et la tran- » quillité. Si des tems barbares ont laissé à tel ou tel » endroits des souvenirs ridicules ou infamans, il ne » s'ensuit pas de là qu'ils doivent y rester toujours. » L'ordre n'est plus le désordre, ni un beau jour un » mauvais jour. »

Le devoir du critique n'est pas de rechercher dans quelle rue un écrivain médite, conçoit, publie ses idées; mais d'examiner si ses conceptions, ses méditations, ses idées, sont dignes des suffrages du public. Sous ce rapport, M. Dan... Del... se flatte que son livre ne sera point indigne de quelque attention; car, suivant lui, la question qu'il traite ne saurait être indifférente à personne, puisqu'il s'agit de la dignité de notre origine et de nos titres de naissance. Jusqu'à ce jour on avait cru que l'esprit humain était susceptible d'accroissement et de perfectibilité; que sa marche était lente et progressive; que les premières sociétés avaient commencé par l'ignorance, la misère et la grossièreté; que le besoin, le tems et la faculté de combiner des idées avaient formé, après une longue suite d'efforts et d'années, ces grandes nations dont la sagesse et les lumières ont étonné tous les siècles. Cette doctrine semble d'accord avec les faits. Si nous reportons nos regards vers l'antiquité la plus reculée, nous trouvons partout les traces de la vie sauvage et barbare. La civilisation est l'ouvrage des hommes de génie. Il n'est pas un peuple qui ne conserve le souvenir de ses premiers

Digitized by Google

législateurs. La Grèce a ses Cécrops, ses Cadmus et ses Thésée ; l'Italie ses Saturne et ses Janus ; Rome ses Romulus et ses Numa. La Chine s'enorgueillit de son Confucius ; le Nil vante ses Egyptus et ses Osiris ; le Gange son Zoroastre ; la Syrie son Bélus. La Gaule dut aux Romains ses premiers progrès dans les arts ; des huttes de chaume occupaient jadis les lieux où s'élèvent aujourd'hui les magnifiques palais de notre brillante capitale. L'Amérique était sauvage quand le génie de Christophe Colomb découvrit ses vastes contrées. L'Afrique, l'Asie, la Nouvelle-Hollande, l'Europe elle-même, comptent encore une foule de peuples réduits à la vie sauvage. Laissez agir le tems, les circonstances et quelques esprits supérieurs qui s'élèvent de tems en tems au-dessus de leur siècle, et vous verrez la civilisation naître au sein des hordes les plus barbares. Tout annonce donc que le premier état de l'homme est la pauvreté et l'ignorance. Mais cette doctrine est loin de convenir à l'auteur de *l'Etat sauvage considéré comme le dernier degré de dégénération de l'espèce humaine.* Il la trouve fausse, dangereuse, mal sonnante, attentatoire à la dignité de l'homme et à la majesté de Dieu, tendant enfin à établir le matérialisme.

Et pour réfuter, en passant, la doctrine du matérialisme, il établit des principes qu'il regarde comme positifs et incontestables. Si la matière, dit-il, était le principe de l'esprit, plus il y aurait de matière, plus il y aurait d'esprit. Plus un homme serait grand, gros, épais et lourd, plus il serait fin, délié, ingénieux. L'homme qui pèserait trois cents livres aurait trois fois plus de génie, de pénétration et de talent que celui qui ne pèserait que cent livres. Un Patagon de sept pieds de haut aurait trois septièmes d'intelligence de plus qu'un Lapon de quatre pieds. Or cette proportion, loin d'être admise dans la nature, est au contraire démentie tous les jours par l'expérience. David était un très-petit homme, et n'en eut pas moins la gloire de terrasser le géant Goliath ; Alexandre, qui fit la conquête des Indes et de la Perse, avait à peine cinq pieds un pouce. Esope, à qui nous devons tant d'apologues ingénieux, était laid, chétif et contrefait. Un

Digitized by Google

célèbre poëte d'Athènes était si léger, qu'il ne pouvait sortir les jours d'orage sans mettre des pierres dans ses poches de peur que le vent ne l'enlevât. Combien n'a-t-on pas vu d'hommes rares et supérieurs développer l'ame la plus élevée dans un corps faible et délicat! De combien de héros ne pourrait-on pas dire comme des abeilles :

Ingentes animos augusto in pectore versant.

Ce n'est donc pas la matière qui donne l'esprit, car le plus grand des Patagons ne serait pas en état de faire une charade ou un acrostiche ; mais, puisque l'homme est doué d'intelligence, d'esprit et de génie, il est donc évident que ce n'est pas de la matière qu'il est sorti.

Après avoir ainsi accablé du poids de ses argumens les philosophes matérialistes, M. Dan... Del... entreprend de réfuter ceux qui soutiennent que le premier état de la société est la vie sauvage ; et c'est ici qu'il déploie toute la puissance et la force de sa logique.

L'homme, dit-il, n'a pu se créer lui-même ; il ne peut être éternel comme Dieu, puisqu'il n'est pas nécessaire comme lui. Il a donc reçu l'existence des mains d'un Être suprême, infiniment sage, généreux et intelligent. Or, un être parfait n'a pu produire que des ouvrages parfaits comme lui. Il n'a pu créer l'homme sans le créer à son image. Comment concevoir maintenant que l'image de Dieu ait été, dans son origine, laide, ignare et dégradée comme un Caffre ou un Hottentot? N'est-il pas plus raisonnable de croire que les œuvres de Dieu ont dû répondre à sa grandeur, et qu'ainsi Adam et Eve étaient le couple le plus beau, le plus spirituel, le plus savant et le plus poli qui ait jamais existé? Ces idées s'accordent parfaitement avec les traditions. Il n'est pas un seul peuple qui n'ait gardé le souvenir d'un âge d'or, qui ne parle avec intérêt de ces tems heureux où tous les hommes étaient sages, bien faits, éclairés et courtois. Si ces tems heureux ne sont plus, c'est que nos passions et nos vices ont altéré la pureté de nos qualités primitives : c'est qu'il s'est élevé des hommes qui ont corrompu les voies des autres hommes, qui ont déna-

Digitized by Google

turé leur heureuse condition, substitué la folie à la sagesse, et la barbarie à la civilité.

Mais quelques efforts qu'ils aient faits, jamais la civilisation n'a péri en entier; elle s'est conservée comme un dépôt précieux chez un peuple privilégié: et ce peuple (qui le croirait?) c'est le peuple juif. Avant le déluge on voit les descendans d'Adam s'occuper de l'étude des beaux-arts; les uns bâtissent des villes magnifiques, les autres tirent les métaux des entrailles de la terre et le façonnent en mille instrumens différens; ceux-ci cultivent la musique; ceux-là la sculpture et la peinture. Les eaux du déluge même respectent les restes précieux de la politesse. Sem la transmet à sa race; Abraham en hérite avec une rare libéralité. Ce patriarche possède en outre l'astronomie, la géographie, l'histoire, la grammaire, la poésie, etc. nulle science ne lui est étrangère. Moïse est seul plus savant que toutes les Académies de l'univers; David et Salomon lui succèdent dans le grade de docteurs; les prophètes juifs, les grands prêtres ne sont ni moins instruits, ni moins civilisés; enfin jusqu'à l'ère vulgaire la civilité se transmet sans interruption d'âge en âge, de siècle en siècle.

Que faisaient alors les autres peuples? M. Dan... Del... convient qu'ils n'étaient pas aussi bien partagés que les Juifs; que loin d'avoir conservé les élémens de la civilisation, la plupart d'entr'eux étaient tombés dans la barbarie; qu'ils méconnaissaient les lois de la raison et les règles de la vertu; qu'ils avaient perdu une partie de leur esprit, parce qu'ils avaient voulu en avoir trop; qu'au lieu d'être sages et réservés, ils étaient devenus légers, frivoles, inconsidérés, et qu'enfin les travers des petits-maîtres les avaient perdus.

Peu de lecteurs s'attendraient peut-être à trouver les petits-maîtres dans cette affaire, mais M. Dan... Del... leur fait leur procès d'une manière si péremptoire, qu'il faut bien bon gré mal gré prendre parti contre eux. Tout le monde sait que les Juifs donnaient aux nations étrangères et profanes le nom de *Gentils*. Or, ce nom renferme évidemment un sens mystérieux, un motif secret, une intention profonde. Un homme *gentil*, dit M. Dan...

Digitized by Google

Del..., est celui qui se donne des airs recherchés et élégans, qui veut paraître plus aimable, plus joli que les autres; qui affecte de briller dans les salons, qui court après les saillies, les bons mots, les épigrammes, les calembourgs. C'est le petit-maître, c'est l'homme gentil, qui a produit la classe des gentilshommes; et c'est l'institution de la *gentilhomanie* qui a produit chez nous la dégénération et la barbarie. M. Dan... Del... prouve sa thèse par trois raisons. La première, c'est qu'il est démontré que les gentilshommes se glorifiaient autrefois de leur ignorance, et qu'on possède encore un grand nombre d'actes terminés par cette formule : *Lequel a déclaré ne savoir signer, attendu sa qualité de gentilhomme*. La seconde, c'est que les gentilshommes ont constamment affecté de se rapprocher des bipèdes, des quadrupèdes et des reptiles les plus cruels, en les prenant pour emblèmes dans leurs armoiries; en se désignant hautement sous les symboles de tigres, de lions, de léopards, de dragons et de serpens; ce qui voulait dire, ajoute l'auteur, crains-moi comme un tigre, comme un lion, comme un ours, etc. La troisième preuve, c'est que Moïse a dit en parlant des Gentils : « Leur repos et leur abondance les ont aveuglés, ils » sont devenus les ennemis de Dieu par les abominations » qu'ils ont commises et par leurs actions honteuses. » David a parlé comme Moïse, et les prophètes comme David; de sorte que si la religion chrétienne ne fût survenue pour rappeler tous les Gentils dans le sein de l'Eglise, il est à présumer qu'ils se seraient tous corrompus de plus en plus, et que nous serions tombés dans le dernier excès de la barbarie. Mais on objecte à M. Dan... Del... que les sauvages de l'Amérique ne connaissaient ni les petits-maîtres, ni les gentilshommes; qu'on n'a trouvé ni diplômes, ni écussons, ni armoiries chez les peuplades de la grande mer des Indes, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande, et de toutes les terres nouvelles qu'ont découvertes nos hardis navigateurs. M. Dan... Del... répond que, s'il n'y a plus de gentils-hommes dans ces contrées, il y en a eu autrefois; que l'Atlantide ayant été submergée par un

Digitized by Google

affreux tremblement de terre, quelques gentilshommes se sont malheureusement sauvés du naufrage, et ont porté leurs ridicules et leurs vices dans ces pays éloignés; qu'enfin, il n'est pas une nation qui n'ait ses hommes du jour, ses merveilleux, ses petits-maîtres, et que cela suffit pour conduire les hommes à la plus triste dégénération.

Je ne suivrai pas M. Dan... Del... dans les développemens de ses autres idées; on sent bien qu'il n'a pu concevoir le plan de son ouvrage sans se proposer de combattre J.-J. Rousseau. Aussi a-t-il consacré quelques chapitres à cet objet. Il en a consacré d'autres à montrer l'excellence des sciences morales et la futilité des sciences physiques, à combattre le système solaire et les théories de Copernic et de Newton. Ses argumens ne sont ni moins justes, ni moins profonds, ni moins péremptoires que ceux que nous venons de rapporter. M. Dan... Del... paraît avoir étudié avec beaucoup de soin les proverbes de Salomon et les psaumes de David; il s'appuie souvent de leur autorité; l'*in exitu* et le *magnificat* lui fournissent des argumens nombreux et des citations très-éloquentes. Ces autorités sont fort respectables, et l'usage judicieux qu'en fait M. Dan... Del... prouve que s'il a le malheur de loger dans la rue des Mauvaises-Paroles, il connaît au moins les sources précieuses qui produisent les bonnes. SALGUES.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. PALISSOT; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. — Six volumes *in*-8°. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

M. PALISSOT, dans plusieurs ouvrages et principalement dans la comédie des *Philosophes*, avait outragé les écrivains que ce nom désignait particulièrement. Ce n'était point assez d'ennemis. Dans sa *Dunciade*, il attaqua les poëtes, les littérateurs, en un mot, les beaux esprits en prose et en vers; de sorte qu'il parvint à offenser et à réunir contre lui tous ceux qui se servaient alors

Digitized by Google

de la plume, dans quelque genre que ce fût. On ne peut certainement pas mettre plus de soin, plus d'ardeur, plus de persévérance à nuire aux autres et à soi-même. Privé, à son très-grand regret, du plaisir de pilorier sur le théâtre des écrivains recommandables, M. Palissot ne pouvait pas exercer contre eux un acte d'hostilité plus éclatant et plus cruel que d'en faire les personnages d'une épopée satirique. Un poëme, susceptible de changemens, avait d'ailleurs un avantage qu'une comédie ne comportait pas. C'était comme une forteresse élevée, d'où l'auteur foudroyait les uns et tenait les autres en respect. Un petit nombre d'écrivains y étaient loués : quelques-uns, plus heureux, n'y étaient point nommés. A la moindre apparence de défection ou de refroidissement, ceux-là étaient menacés de voir disparaître les éloges qu'ils avaient reçus, ceux-ci avaient à craindre d'aller grossir le nombre des victimes et d'être métamorphosés, par cette autre Circé, en quelque nouvelle espèce de bête, pour avoir eu le malheur de lui faire la cour (1). Ces menaces n'étaient point vaines, ces craintes n'étaient pas sans fondement : toute sa vie, qui a été longue, M. Palissot a fait à sa *Dunciade* des *variantes* qui s'appelleraient mieux des *variations;* il en a retranché presque toutes les louanges, il y a ajouté prodigieusement des traits satiriques; et chaque nouvel ennemi du poëte devenant l'occasion d'une nouvelle édition du poëme, aucun autre ouvrage du tems n'a dû être et n'a été en effet plus souvent réimprimé.

Pope avait fait une *Dunciade*, et M. Palissot a cru pouvoir s'autoriser de cet illustre exemple. Je ne comparerai ni les deux hommes, ni même les deux ouvrages; ce serait faire une insulte gratuite à M. Palissot : mais du moins je comparerai la position et le procédé des deux

(1) Cette métaphore ne semblera point extraordinaire, si l'on se rappelle que deux des personnages de la *Dunciade* y figurent sous la forme d'un animal, Lemierre sous celle d'un hibou et Fréron sous celle d'un âne; et que cette dernière métamorphose fut le prix des éloges que l'auteur de l'*Année Littéraire* avait donnés à celui de la *Dunciade*.

Digitized by Google

poëtes, puisque ce sont les seuls points par où ils puissent être sérieusement rapprochés. Pope avait pour amis tous les hommes de génie et de talent de son siècle, pour ennemis tous les méchans écrivains. M. Palissot, toujours en guerre avec tous les auteurs estimés, n'était en paix qu'avec quelques auteurs obscurs ou méprisés, dont il consolait l'humiliation en persécutant la célébrité des autres. Pope fut long-tems harcelé par ses vils ennemis, avant de songer à les punir. M. Palissot avait attaqué beaucoup d'hommes de lettres recommandables, avant qu'un seul d'entre eux se mît en devoir d'en tirer vengeance. Pope, justement courroucé, couvrit d'un immortel opprobre les Cibber, les Tibbald, les Curl, les Dennis, les Gildon, misérables écrivains dont les ouvrages, à jamais anéantis, ne peuvent plus même justifier les mépris du poëte. M. Palissot, envers qui les auteurs n'avaient d'autre tort que le mal qu'il avait voulu leur faire, a entrepris de livrer au ridicule les Marmontel, les Thomas, les Saurin, les du Belloy, les Lemierre, les Diderot, dont les écrits durables resteront pour attester son injustice, ou plutôt survivront au poëme qui en est la preuve. Enfin Pope, dans cette même *Dunciade*, où il immolait ceux qui étaient la honte et le fléau des lettres, se plut à consigner des témoignages réitérés de son estime pour tous ceux qui en étaient l'honneur et le soutien. M. Palissot, dans la sienne, fidèle à ce système de détraction qui semblait en vouloir à tout mérite contemporain, se refusa la douceur de louer avec quelque effusion ceux-là mêmes qu'en son ame il était forcé d'admirer: Buffon n'est que nommé; J.-J. Rousseau ne l'était pas, et ne l'a été depuis qu'avec une épithète outrageante, et Voltaire pour qui l'auteur avait affecté jusque-là tant de respect et de tendresse, n'eut, pour se consoler de la manière dont il était traité, que de voir l'ami Fréron traité plus mal encore. Il résulte bien clairement de tout ceci, que la *Dunciade* de Pope est le monument d'une vengeance légitime, et celle de M. Palissot le monument d'une haine injuste; que l'une fut une victoire remportée par le génie sur ses persécuteurs, et l'autre un scandale causé dans la littérature, au seul profit de

Digitized by Google

ceux qui la dédaignent ou la déshonorent ; et qu'ainsi en aucune manière, soit dans la cause, soit dans l'effet, le premier de ces deux poëmes ne peut être allégué pour la justification de l'autre. Je ferai voir tout à l'heure comment cette considération, qui d'abord semble n'intéresser que la morale, a influé sur le mérite et sur la destinée littéraire de la *Dunciade* française.

J'ai promis de ne point comparer les deux poëmes ; mais je ne me suis point engagé à taire ce que M. Palissot a cru devoir emprunter à Pope. S'il fallait l'en croire lui-même, il ne lui aurait aucune obligation. Pour nous faire prendre le change, il nous rapporte qu'un de ses ennemis l'a accusé d'avoir dérobé au poëte anglais *l'idée des ailes à l'envers de Fréron*. Cet ennemi était un ignorant qui servait trop bien en cela les intérêts de M. Palissot pour qu'on ne le soupçonne pas d'un peu de connivence. *L'idée des ailes à l'envers* n'est point dans la *Dunciade* de Pope ; mais ce qui véritablement s'y trouve, c'est le sujet de deux chants de la *Dunciade* de M. Palissot, intitulés le *Bûcher* et la *Vision* ; et sans contredit, cet incendie de volumes qui s'éteint aussitôt qu'on y jette un froid écrit, est un des plus heureux traits d'imagination qui se rencontrent dans le poëme français : cette idée et celle de la *Vision* valaient bien la peine que M. Palissot en rendît l'honneur à celui qui les avait conçues, lui qui cite avec un scrupule qui n'est pas sans vanité, tous les passages de Virgile et d'Homère qu'il a imités. La seule restitution qu'il fasse à Pope, est celle du portrait de Martin Scribler qui, « venant au monde, » beugla comme un veau, bêla comme une brebis, ca- » queta comme une pie, grogna comme un porc, hennit » comme un cheval, croassa comme un corbeau, miaula » comme un chat ; imita le cri des oies qui sauvèrent le » Capitole, se mit à braire comme un âne.... et que le » lendemain on trouva jouant dans son lit avec deux » hiboux. » M. Palissot, qui ne dédaigna point de faire usage de cette plaisanterie anglaise dans ces deux vers :

Se met soudain à beugler comme un veau,
Miaule en chat et croasse en corbeau,

écrivit en note : « Ceci est imité de Pope avec discré-

Digitized by Google

nation. » La *discrétion* de M. Palissot éclate beaucoup moins dans cette imitation, que dans le silence absolu qu'il garde sur toutes les autres. Cet aveu d'un emprunt de nulle valeur, lorsque l'on tait ceux qui sont d'une véritable importance, et cette manière de faire diversion à la recherche des larcins réels, en s'en faisant reprocher d'imaginaires, sont évidemment le manége d'un amour-propre peu délicat qui veut faire tourner à son profit le mérite des idées d'autrui. Mais M. Palissot, qu'on avait déjà tant accusé de manquer d'invention, craignait peut-être de donner lui-même un nouveau poids à cette accusation.

Soyons justes toutefois : il y a dans sa *Dunciade* des traits d'imagination qui lui appartiennent. L'idée des ailes à l'envers de Fréron est à lui, et elle est fort gaie; il n'a que le tort de s'en applaudir trop souvent, et de citer trop souvent aussi le suffrage de Voltaire qui, pour les autres et sur-tout pour lui-même, n'était pas assez difficile en plaisanteries contre Fréron. Je doute que Voltaire ait autant goûté cette autre fiction un peu plus naturelle, qui nous représente Mme Riccoboni faisant un enfant. La bienséance et le goût sont étrangement blessés dans cet incident qui n'a rien de littéraire, rien d'amusant, qui ne se rattache en rien au dessein du poëme, et qui atteste l'effronterie du poëte un peu plus que son imagination. Il faut aussi blâmer M. Palissot d'avoir inconsidérément alongé son chant de la *Vision*, d'un tableau des forfaits qui ont désolé la France sous le régime révolutionnaire. C'est donner une extension absurbe à l'idée de sottise, que de faire de celle-ci le principe de tous les crimes; c'est rebattre une fausse pensée de J.-B. Rousseau, depuis long-tems réfutée :

. . . . . Tout vice est issu d'ânerie.

La sottise qui fait faire de mauvais vers et de mauvaise prose, n'a absolument rien de commun avec l'ambition, la cupidité ou la frénésie cruelles qui font assassiner des milliers de citoyens innocens. Il est plus que ridicule, il est odieux de confondre dans un même poëme, Marmontel et Marat, de Rosoi et Robespierre, Lemierre et

Digitized by Google

Couthon, c'est-à-dire, les bourreaux et les victimes, et de nous les représenter tous inspirés par la même divinité (2). Pope, plus judicieux, n'a rempli sa *Vision* que des avantages littéraires remportés par l'ignorance et la stupidité sur la science et le talent.

La *Dunciade* est composée de dix chants fort courts; il y a dans plusieurs des fictions heureuses et plaisantes; il y a dans tous de jolis détails poétiques, des épigrammes bien acérées et des vers dignes de devenir proverbes; enfin tout l'ouvrage est écrit avec une élégance et une pureté de style remarquables. De l'imagination, plus de talent encore, plus encore de malignité, tous les élémens d'un grand succès sont dans la *Dunciade*, et cependant une chose universellement sentie et avouée, une chose qui n'a peut-être pas encore trouvé un contradicteur de bonne foi, c'est que la *Dunciade* est un poëme ennuyeux, un poëme qu'on ne peut pas lire jusqu'au bout. C'est pour elle que semble avoir été fait ce vers :

Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

Il y a au fond de cette espèce de problême une raison qui me paraît l'expliquer honorablement pour le public; cette raison est l'excès de l'injustice, excès dont la masse des esprits est toujours révoltée à la longue. Boileau a dit :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable.

Le vrai, à l'égard des hommes, c'est le juste, et l'on peut dire de lui :

Il doit régner partout, même dans l'épigramme.

Et en effet, le succès d'une épigramme se fondant sur la malignité de ceux qui la lisent, cette malignité ne peut en être flattée que parce que l'amour-propre de celui qui en est l'objet, en a dû recevoir un coup sensible. Il faut que le trait, pour pénétrer, trouve le défaut de la cuirasse; autrement il retourne contre celui qui l'a lancé.

(2) De Rosoi est mort sur l'échafaud, Lemierre est mort de terreur, et Marmontel, après avoir perdu son repos et sa fortune, a été menacé d'aller périr dans un exil affreux.

Digitized by Google

Lorsque Voltaire, par exemple, nous peint Gresset demandant pardon à la Vierge d'avoir fait des comédies, et qu'il ajoute :

> Gresset se trompe ; il n'est pas si coupable.
> Un vers heureux et d'un tour agréable
> Ne suffit pas : il faut une action,
> De l'intérêt, du comique, une fable,
> Des mœurs du tems un portrait véritable,
> Pour consommer cette œuvre du démon.

Voltaire, qui pourtant refuse le titre de comédie au *Méchant*, l'une des trois meilleures qu'ait produites le dernier siècle, a fait contre l'auteur une excellente épigramme, c'est-à-dire une épigramme juste. Tout y est vrai, le bien et le mal; il est vrai que le style est la partie brillante de l'ouvrage, il est vrai que l'action en est la partie faible, et il est vrai, sur-tout dans une satire, qu'une comédie qui manque d'action, n'est pas une comédie. Aussi Gresset a dû être désolé de l'épigramme; mais, hors lui, tout le monde a dû la trouver très-bonne. Je reviens à la *Dunciade*. Pope, dans la sienne, a qualifié ses ennemis de *sots* et de *stupides*, ou plutôt de sujets et de favoris de la *Stupidité*. Il n'y avait en effet que des envieux *stupides* qui pussent refuser tout mérite à un aussi grand homme que Pope. Il les a donc appelés par leurs véritables noms, et d'ailleurs la prodigieuse élévation où il était par rapport à eux, donnait à ces épithètes une justesse relative qu'elles n'auraient point eue sous la plume d'un écrivain inférieur. Le héros de la *Dunciade* anglaise, Cibber, était réellement un *sot* à l'égard de Pope; mais de bonne foi, le héros de la *Dunciade* française, Marmontel, est-il un *sot*, comparativement à M. Palissot, Marmontel à qui l'on peut reprocher sans doute ses mauvaises tragédies et ses hérésies littéraires, mais qui, loin d'être un *sot*, avait infiniment d'esprit, et qui enfin a laissé de bons ouvrages sur nos deux scènes lyriques, des contes moraux dont les nouveaux sont peut-être encore plus dignes que les anciens de toute la vogue que ceux-ci ont obtenue, et enfin des *Elémens de Littérature*, monument d'instruction,

Digitized by Google

d'analyse, d'observation, de finesse et de bon goût? Si cet homme-là est un *sot*, ou, comme le veut M. Palissot, le *roi des sots*, le *chef du stupide empire*, que sont tant de littérateurs de son tems qui, pour valoir moins que lui, n'étaient ni sans mérite ni sans estime? que sont tous les littérateurs d'aujourd'hui? Qu'est enfin (je l'oserai dire), qu'est M. Palissot lui-même? Non, M. Palissot lui-même n'est point ce qu'il voulait que fût Marmontel. On serait révolté de l'entendre dire. Qu'il ne soit donc point surpris si l'on est choqué et ennuyé de voir, pendant dix chants, Marmontel, Thomas, Saurin, Diderot, etc., traités de *sots*. Il n'y a pas là le mot pour rire; il n'y a qu'un mot faux et grossier, dont la répétition a toujours dû offenser l'équité et la délicatesse naturelles d'un public français.

J'ai montré, dans de précédens articles, par quels motifs purs et désintéressés M. Palissot avait pris en main la défense de l'autorité, de la religion et de la morale. Je dois maintenant faire voir quelles causes nobles et dégagées de toute passion personnelle l'ont porté à se faire le vengeur du bon goût. Sans l'explication que je vais donner, il serait peut-être difficile de comprendre ce qui a pu valoir de préférence à Marmontel l'honneur d'être choisi pour *chef du stupide empire*. Dans les lettres de M. Palissot à son ami M. Patu, lettres de jeune homme, entièrement dénuées d'intérêt, et qui ne peuvent avoir été conservées par lui dans la collection de ses œuvres, que par une prodigieuse considération pour tout ce qui est émané de lui et le concerne, dans ces lettres, dis-je, nous apprenons que lui et Marmontel se rencontrèrent pour la première fois au théâtre, où ils venaient, l'un pour son *Sardanapale*, l'autre pour son *Egyptus*. Marmontel combla M. Palissot de politesses et lui prodigua les marques du plus vif intérêt. « Croiriez-» vous, mon cher Patu, s'écrie M. Palissot, que tous » ces préliminaires devaient aboutir au plus affreux pro-» cédé? Deux jours après, Marmontel a fait aux comé-» diens une lecture d'une tragédie d'*Egyptus*; et la pre-» mière demande qu'il leur a faite, c'est de me sacrifier, » et de jouer cette pièce avant la mienne. Concevez-

Digitized by Google

» vous l'homme? N'est-il pas à jamais jugé dans votre » cœur, comme il l'est dans le mien ?.... On parle, mon » ami, de la haine des gens de lettres. Ah ! je ne la con- » çois que trop, puisqu'il en est de capables de pareils » procédés. » C'est sans doute un tort au théâtre, comme ailleurs, que de vouloir passer avant son tour ; et un pauvre jeune homme qu'on veut empêcher de tomber à son rang, peut bien s'écrier, dans la chaleur de son indignation, que c'est *le plus affreux procédé*, qu'après cela on est *jugé à jamais*, c'est-à-dire, qu'on ne sera toute sa vie qu'un monstre capable des plus mauvaises actions. Mais certes, c'est avoir un cœur né pour la haine que de conserver un si long ressentiment d'une si faible injure, et d'en tirer, quatorze ans après, une vengeance si cruelle. Autre anecdote extraite de la même correspondance. M. Palissot ayant présenté à la comédie italienne sa pièce des *Tuteurs*, Mme Riccoboni, alors actrice à ce théâtre, fit une observation sur ce vers où il s'agit d'un vieil habit :

Et Noé le portait le dimanche et les fêtes.

Elle dit à M. Palissot, selon ce qu'il rapporte lui-même : « Nous ne nous permettons jamais à notre théâ- » tre de ces plaisanteries indécentes sur les patriarches. » Les épithètes de *monotone*, d'*insipide*, de *précieuse* et de *prude* lui sont prodiguées à ce sujet, et le récit est terminé par cette phrase maligne : « Mais n'admirez- » vous pas et le scrupule et la scrupuleuse, et le sermon » et le lieu de la scène? » Passe pour l'épigramme et les épithètes, elles étaient assez bien méritées ; mais n'est-ce pas encore ici la preuve d'un caractère implacable, que d'avoir, pour ce léger grief, accusé Mme Riccoboni de n'être point l'auteur des jolis romans qui ont paru sous son nom ?

Elle y viendra cette Riccoboni,
Qui n'a point fait le *Marquis de Cressy*,
Qui n'a point fait les *Lettres de Fanny*,
Qui n'a point fait *Juliette Catesby*.

Ces vers, déjà si cruels, n'ont point satisfait la vengeance de M. Palissot ; comme il n'y a rien de tel qu'un

Digitized by Google

bon déshonneur pour punir une *prude*, c'est le moyen dont il a fait usage. J'ai déjà parlé de cet enfant qu'il lui fait faire. On pourrait croire que cette fiction est toute allégorique, et qu'*enfant* est là pour ouvrage d'esprit. Point du tout ; le sens est propre et littéral. M^me^ Riccoboni

> Faisait alors... : quoi, lecteur?.... un roman?
> Une chanson? quelque pièce nouvelle?
> Un madrigal?... non.... c'était.... un enfant.

Mais voici qui devient un peu plus scandaleux encore :

> B*** vole aux cris de la guerrière :
> Rien ne l'arrête. A ce tendre intérêt,
> On voit assez qu'il était du secret :
> Heureux enfant, égalez votre père.

Je ne sais si cette perfide initiale B*** laissait deviner aux contemporains de M^me^ Riccoboni le nom de quelque homme soupçonné d'être bien avec elle ; mais, ce qu'on voit bien clairement encore aujourd'hui, c'est que M. Palissot feint délicatement dans un poëme, qu'une femme connue qu'il nomme, a fait, non pas un livre, mais un enfant avec un autre homme que son mari. Je suis fermement persuadé que la moitié des lecteurs de la *Dunciade* ont cru que cette belle fiction avait pour fondement une aventure très-réelle. Il faut tout dire : M. Palissot a reconnu une partie de ses injustices envers M^me^ Riccoboni, en déclarant qu'elle est bien véritablement l'auteur de ses ouvrages, dans un article où, par compensation, il rétracte toutes les louanges qu'il avait précédemment données à M^me^ de Genlis. Mais je me permettrai de lui demander pourquoi depuis long-tems il n'a point fait disparaître de sa *Dunciade* les vers où il l'accuse du contraire, lui qu'on a vu sans cesse en retrancher des éloges et y ajouter des épigrammes. Il me semble que l'un ne devait pas coûter plus que l'autre à son talent, et était d'une obligation plus rigoureuse encore pour sa conscience.

Je crois avoir à-peu-près expliqué pourquoi, de tous les héros et héroïnes de la *Dunciade*, Marmontel et

M^me^

Digitized by Google

Mme Riccoboni ont été les plus maltraités. Les Mémoires me manquent pour donner les mêmes explications relativement aux autres victimes ; mais je ne doute pas qu'un critique mieux informé de ce qui regarde M. Palissot, ne parvînt à trouver dans ses rapports personnels avec tous les auteurs immolés dans son poëme, le motif unique ou principal qui les y a fait placer.



Je ne puis passer sous silence une anecdote relative à la *Dunciade*, que M. Palissot lui-même rapporte et qu'il trouve *très-plaisante*. « L'auteur, dit-il, lut la *Dunciade*, avant qu'elle parût, à plusieurs des héros du » poëme, pris séparément, avec l'attention de supprimer » toujours le nom de celui qui écoutait la lecture. Cha» cun de ces messieurs riait de la meilleure foi du monde, » et convenait qu'il n'y avait rien du tout à reprendre » dans l'ouvrage. » Cela est sans doute *très-plaisant;* mais quelle aimable sûreté de commerce offrait un homme qui, se trouvant assez lié avec vous pour venir vous faire confidence de ses vers, allait, en vous quittant, faire imprimer que vous étiez un sot? M. Palissot aurait dû faire usage de ce trait dans sa comédie de l'*Homme dangereux*.

Les auteurs injustement satiriques sont plus près qu'on ne pense d'être de fades adulateurs. M. Palissot, envoyant un exemplaire de sa *Dunciade* au roi de Pologne Stanislas, lui écrit : « Sire, ce siècle, éternellement recom» mandable par les ouvrages de plusieurs grands-hommes, » *et sur-tout par ceux de Votre Majesté*, semblait man» quer encore d'un genre de poëme dont le modèle » appartenait à l'Angleterre.... Un siècle que les écrits » de Votre Majesté ont rendu mémorable à jamais, devait » être l'époque d'un pareil ouvrage. » On doit être fort poli, on peut même être un peu louangeur avec les souverains ; mais, en vérité, dire à ce bon Stanislas, que ses *Œuvres du philosophe bienfaisant*, qui étaient presque toutes de la façon du P. Menou, son confesseur, ont rendu le siècle *mémorable à jamais*, et l'ont plus illustré que les écrits des Voltaire, des Buffon, des Montesquieu, c'est se moquer de tout le monde, du monarque, du public et de soi-même.

Ce n'était pas jadis, sur ce ton ridicule,

Digitized by Google

que le caustique Boileau flattait un plus grand roi que Stanislas. Ce même Boileau n'eut jamais la fatuité de se comparer à Horace. M. Palissot n'y fait pas tant de façons. Il devait à la générosité de M. Choiseul une jolie maison de campagne qu'il a long-tems habitée à Argenteuil, et dans un juste élan de reconnaissance, il s'écrie :

Vous connaissez l'agréable domaine,
Le Tivoli que je dois à Mécène.

Le poëte qui appelle son bienfaiteur Mécène, et sa campagne Tivoli, déclare un peu trop nettement, ce me semble, qu'il est un Horace, et cela est vain, même en vers. Dans une lettre à M. Desaintange, M. Palissot lui dit : « Nous causerons dans cette retraite que vous » avez la politesse d'appeler mon Tivoli. » Mais vraiment la *politesse* de M. Desaintange ne rendait rien à M. Palissot, que celui-ci ne se fût déjà attribué à lui-même. Il était devenu très-difficile de blesser sa modestie et même de contenter son amour-propre.

Dans un quatrième et dernier article, je rendrai compte des *Mémoires sur la Littérature*. AUGER.

ENGUÉRAND DE BALCO,

OU GAIETÉ SŒUR DE COURAGE.

Anecdote du treizième siècle. (SUITE ET FIN.)

CEPENDANT le chevalier s'éloigne de la cour peu satisfait des autres et de lui-même ; il évite les châteaux et les sociétés brillantes, avec autant de soin qu'il les recherchait auparavant ; il se dérobe à sa renommée ; et, pour retrouver à la fois la gaieté et le repos, il veut revoir l'ami que ses conseils ont rendu à la vertu et au bonheur.

Le sort avait couronné ses espérances. Les pirates anglais n'osaient que bien rarement hasarder des incursions, depuis que sire Marcouf veillait à la sûreté du rivage. Leurs richesses avaient grossi ses trésors. Ses barques armées protégeant à la fois sur les ondes et sur la côte les pêcheurs, les trafiquans et les agriculteurs, l'abondance régnait autour de lui et y fixait une population nombreuse que sa scru-

Digitized by Google

puleuse justice entretenait en paix. Tous ses gens, enrichis par lui, le servaient encore selon leurs divers grades, et toujours contenus par la discipline austère à laquelle il les avait formés, ne conservaient de leurs anciennes habitudes que la confiance dans l'obéissance, la patience dans les fatigues, et la bravoure dans les dangers. L'aumônier lui-même était presque devenu un honnête homme et un bonhomme : tant étaient grandes la vertu et la fermeté de son maître !

Dans les querelles si fréquentes alors entre les seigneurs, sire Marcouf était souvent choisi et souvent se portait volontairement pour arbitre. Il ne se montrait pas moins ardent à défendre les villageois des vexations des nobles. Le prince approuvait sa conduite, heureux de trouver un frein aussi puissant à l'humeur inquiète des barons et aux excès que se permettaient plusieurs d'entr'eux. Tel était même le crédit de Marcouf, que, dans les occasions pressées, il commençait par faire justice, assuré que l'approbation du prince viendrait bientôt confirmer ses arrêts. Tous, il faut le dire, étaient dictés par l'équité. N'ayant acception de personne, jamais il ne laissa l'opprimé succomber sous l'oppresseur. Aussi avait-il obtenu de la reconnaissance universelle un titre bien honorable : on ne l'appelait que sire Marcouf *le justicier*.

Enguérand fut reçu avec une joie d'autant plus touchante, que les paysans même, leurs femmes et leurs enfans étaient instruits dès long-tems par sire Marcouf à associer son nom, dans leurs prières, au nom de leur seigneur. Il passa quelque tems auprès de son ami, au sein d'un vrai bonheur; il eut même la jouissance de combattre les ennemis de sa patrie. Une troupe nombreuse d'Anglais ayant débarqué sur la côte, le chevalier, par ses chants et son exemple, anima ses compagnons d'armes, et contribua assez à la victoire pour obtenir de grands éloges de Marcouf, qui n'en était pas prodigue, et que l'amitié même n'eût point rendu flatteur.

Mais une rêverie mélancolique obscurcissait la gaieté d'Enguérand. Il avait bu dans la coupe de l'amour, il ne pouvait l'oublier. Ses souvenirs ne le ramenaient plus vers la *Belle dédaigneuse;* ils le conduisaient, malgré lui, au château de Penmarck; et soudain il se disait qu'il n'avait rien à espérer. En vain sire Marcouf, un peu étonné sans doute d'être le confident d'une passion amoureuse, cherchait-il à lui montrer l'avenir sous un aspect plus riant.

Digitized by Google

L'inquiétude d'Enguérand augmentant sans cesse, il crut ne pouvoir la bannir qu'en allant chercher de nouvelles aventures. Il se sépara de Marcouf en refusant, suivant sa coutume, de prendre un guide ou un écuyer; et partit dans le dessein de retourner près des rives modestes du Coesnon (1), aux lieux chéris qui l'avaient vu naître.

Peu de jours après, Enguérand passant dans le hameau de Saint-Josse où l'on célébrait la fête du patron, s'y arrêta pour jouir du spectacle d'une gaieté franche et pure. Malheureusement les Bretons ne savaient guère alors chômer une fête sans boire proportionnellement à l'importance du saint. Echauffés par leur dévotion, vingt jeunes gens se présentent au chevalier, et lui disent qu'ils ont fait vœu au saint patron de mesurer leur adresse au bâton contre le premier étranger que le sort conduira parmi eux. Enguérand s'était rendu adroit à cet exercice, quoique généralement les nobles le regardassent comme au-dessous de leur dignité. Comment néanmoins espérer de se tirer de vingt combats consécutifs, sans être au moins estropié? Un chevalier de roman serait tombé l'épée à la main sur cette canaille, et l'eût dissipée en un clin d'œil; mais dans la réalité, vingt hommes animés par le vin, et sur-tout vingt Bretons jeunes et robustes, armés de bâtons que dès l'enfance ils manient avec une dextérité surprenante, craignent assez peu un seul homme et son épée; enfin il répugnait à l'honneur du chevalier, comme à la générosité de son cœur, de massacrer de sang-froid des gens ivres: ainsi, dans cette aventure, le danger était d'autant plus cruel que le ridicule s'attachait au succès presqu'autant qu'à la défaite.

Sans se troubler, Enguérand leur répond qu'il a fait un vœu plus ancien que le leur, d'après lequel il ne peut jouter au bâton si son adversaire ne l'a d'abord vaincu dans quelqu'autre exercice. Je vous défie donc, leur dit-il, à la lutte, au saut, à la course, au palet, au chant enfin; et ceux-là lutteront contre moi qui, au jugement de tous, m'auront surpassé. On accepte; et pour chaque défi, quatre adversaires sont opposés à Enguérand. Il a peu de peine à vaincre les seize premiers : son adresse et son sang-froid lui donnaient trop d'avantage. Trois fois on combat pour le chant; et tandis que ses antagonistes, la langue épaissie par l'ivresse, balbutient à peine d'insipides refrains, le troubadour enchante son rustique auditoire par la facilité avec laquelle il

(1) Rivière qui passe à Fougères, département *d'Ille et Vilaine*.

Digitized by Google

saisit le patois du village. On répète en chœur ses couplets ; on danse ; on nage dans la joie et la folie. Mais un dernier adversaire rappelle la loi du combat ; et dès qu'il paraît tous les suffrages sont pour lui. Nul ne connaît aussi bien, nul ne sait aussi bien enchâsser dans des couplets piquans toutes les anecdotes du hameau, toutes les médisances auxquelles il peut faire d'utiles allusions pour égayer l'assemblée. Enguérand a beau redoubler d'esprit, ou plutôt abaisser le sien à la portée de ses juges ; il est vaincu : il a plu, mais bien moins que son adversaire. Fidèle au pacte que lui-même a dicté, il saisit donc, non sans un peu de colère, le bâton qu'on lui présente ; mais sur-le-champ il sourit de ce mouvement d'humeur et se promet de terminer l'aventure aussi gaiement qu'il l'a commencée. Il s'aperçoit qu'il a affaire à un jouteur habile, et doué de plus de sang-froid qu'il ne l'aurait pu soupçonner : il se borne néanmoins, suivant sa méthode, à parer les coups sans en porter ; puis, tout en combattant, il adresse au jouteur une plaisanterie qui rappelle un des traits les plus piquans de sa chanson ; l'assemblée fait entendre de bruyans éclats de rire. Le jouteur flatté veut conserver son sérieux ; mais il ne le peut pas, car le chevalier a redoublé de plaisanterie ; et à l'instant même Enguérand, par un mouvement adroit, fait sauter le bâton des mains du combattant qui n'a pas la force de le retenir. Les rires redoublent, on proclame Enguérand vainqueur, on le porte en triomphe ; et invité au banquet qui termine la fête, il en fait les délices par sa bonté et sa gaieté.

Quand la nuit eut dissipé les vapeurs de l'ivresse, les villageois furent en proie à l'inquiétude. Cette aventure pouvait venir aux oreilles de sire Marcouf le *justicier* ; et s'il ne souffrait pas qu'un noble opprimât un paysan, il ne permettait pas non plus que des paysans insultassent un chevalier. Confus, repentans, ils entourent Enguérand, lui demandent pardon, l'assurent que l'insolente proposition qu'on lui avait faite leur avait été suggérée par un étranger qui s'était évadé avant la nuit ; Enguérand, en effet, l'avait cru remarquer. Il s'empressa de donner au Pasteur de Saint-Josse un écrit propre à tranquilliser les habitans, et laissa à ceux-ci quelques couplets où il racontait son aventure et que l'on chantait encore dans le hameau plusieurs siècles après. Ces préservatifs produisirent l'effet désiré. Ils désarmèrent le sévère Marcouf, lorsqu'instruit de cette faute, il venait la punir. Il avertit seulement les villageois de se

Digitized by Google

garder bien de récidiver; jurant, de par Saint-Josse leur patron, qu'alors il les châtierait pour deux fois.

Toujours plongé dans la revêrie, Enguérand s'écartait du chemin fréquenté; les sentiers détournés, la solitude lui plaisaient davantage; aussi, après une marche de plusieurs jours, se trouva-t-il engagé dans une forêt épaisse où il s'égara de manière à ne plus retrouver sa route. La nuit vint; il la passa au pied d'un arbre. Réveillé de bonne heure par le besoin, en vain marcha-t-il tout le jour, en laissant seulement à son coursier, plus heureux que lui, le tems de brouter l'herbe pour réparer ses forces; pas un hameau, pas une cabane ne s'offrit à ses yeux; quelques fruits sauvages trompèrent sa faim et ne la satisfirent pas. Toujours gai, il se disait en souriant: j'étais bien plus mal, attaché au pied du grand chêne de la forêt, et même lorsque je m'assis au premier banquet de Marcouf.

Enfin, dans l'ombre du soir, le chevalier distingue les pas d'un paysan: il l'appelle, lui demande à manger; le pauvre homme ne portait point de vivres, mais il promet de guider le chevalier, et de le tirer de cet ennuyeux labyrinthe. Enguérand le suit, conduisant par la bride son cheval harassé. La marche se prolonge bien avant dans la nuit; et aux questions pressantes d'Enguérand que la faim et la fatigue accablent, le villageois répond toujours que l'on approche du terme. Un rayon de la lune qui brille un moment entre les nuages et les arbres de la forêt, découvre à Enguérand les traits de son guide; il croit reconnaître celui qu'on lui a désigné au hameau de Saint-Josse comme l'instigateur de la lutte au bâton; il lui semble même l'avoir aperçu au marché, dans le bourg où demeure sire Marcouf. A l'instant où il lui adresse quelques questions à ce sujet, le traître s'arrête sans affectation, laisse passer Enguérand, puis s'enfonce dans le fourré du bois où il serait difficile de le poursuivre.

Enguérand était trop las pour y songer. La terre est encore une fois son lit, un arbre touffu son abri. Avant de s'endormir, ne serait-il pas plaisant (songeait-il) que je m'éveillasse au milieu de gens empressés de me conduire dans un château magnifique où leur zèle respectueux pourvoirait à tous mes besoins? Cette plaisanterie est une prédiction. Enguérand, en ouvrant les yeux, aperçut le concierge et les domestiques d'un château voisin qui, avertis qu'un chevalier était endormi dans la forêt, ve-

Digitized by Google

naient lui rendre les honneurs dus à son rang et le presser d'accepter l'hospitalité.

Il cède avec joie aux offres de ces bonnes gens. Arrivé au château, et tandis que l'on envoie de toutes parts chercher des provisions pour lui préparer un repas, il converse avec le concierge, et n'apprend pas sans quelque chagrin que le seigneur du lieu est le sire de Lesneven. Enguérand, avant de quitter la cour, avait connu tous les sujets de haine qui animaient contre lui le parent de la *Belle dédaigneuse :* heureusement le sire de Lesneven était absent; et l'on n'annonçait pas que son retour dût être prochain.

Cependant un de ses écuyers arriva; et pour peu que le chevalier eût été défiant, il aurait remarqué l'agitation que l'apparition de ce nouveau venu fit naître dans le château; mais le soupçon répugnait à son noble cœur. Le repas qui s'était fait un peu attendre, ne répondant guère à ses espérances et à ses besoins, on s'excusa sur ce que l'on n'avait pu rassembler assez de provisions, et l'indulgent chevalier se contenta de l'excuse. Le concierge proposa ensuite une promenade autour du château : quoique Enguérand eût plutôt envie de se reposer, le vieillard paraissait avoir un si bon cœur et le pressait avec tant d'instance, qu'il y aurait eu de la dureté à repousser sa demande. Le château n'offrait rien de curieux, pas même, ce qui était très-commun à cette époque, des fortifications capables de résister à une attaque de quelques heures; mais le concierge montrait avec enthousiasme la tour du beffroi. Voyez, disait-il à Enguérand, comme elle est bâtie sur une pointe de roc à pic, et entourée de fossés ou plutôt de précipices ! Un homme renfermé dans la prison qui est au sommet, s'il parvenait à se sauver par la petite fenêtre que vous voyez à l'orient, risquerait infailliblement de se briser en tombant dans les fossés. — Mais que fait cela au sire chevalier ? s'écria vivement l'écuyer. Enguérand pensait comme l'écuyer, il était trop bon pour le laisser paraître.

— La tour, continue le concierge, ne communique au château que par ce petit pont que vous voyez, et qui va joindre l'étroit chemin de ronde dont elle est entourée. Remarquez même comme, vers le midi, ce chemin est interrompu à l'opposite du pont, justement au-dessus d'une meurtrière oblique qui donne de l'air à un cachot souterrain. — Eh mais, encore une fois, qu'a besoin le sire chevalier de tout ce détail, dit l'écuyer avec l'impatience la plus vive ? Enguérand se penchant vers son oreille, il est

Digitized by Google

naturel, lui dit-il, que ce bon serviteur ne connaisse rien de si intéressant que le château de son maître.

La promenade finie, Enguérand, malgré l'excès de la fatigue, voulait partir; il ne se souciait pas de rencontrer le sire de Lesneven, à qui sa présence rappellerait des souvenirs peu flatteurs. Loin de l'en détourner, le concierge semblait, par son silence, approuver cette résolution: mais l'écuyer le retint à force de prières; il l'assura que le sire de Lesneven regardait comme un grand malheur si un chevalier, accueilli dans son château, n'y voyait pas au moins deux fois lever le soleil; et qu'il maltraiterait ses gens si la chose allait autrement, persuadé qu'il y aurait de leur faute. Enguérand se rendit; et comparant cette bienveillance hospitalière à tout ce qu'il avait entendu dire à la cour contre le sire de Lesneven, il se reprochait d'avoir trop aisément ajouté foi à des calomniateurs.

Vers le soir, le voyageur ne se fit pas prier pour accepter un bon lit où il pût oublier ses fatigues passées. Le sommeil appesantissait ses yeux; à l'instant de s'y livrer, il fut frappé, comme d'un éclair, par une idée toute opposée à celle qui l'avait consolé la nuit précédente; qui sait si je ne m'éveillerai pas dans une position plus triste que l'état de détresse qui me semblait hier insupportable? Soudain il repoussa ce pronostic fâcheux, et s'endormit si profondément que la foudre tombant en éclats n'eût pu le réveiller.

Le lendemain, l'appartement somptueux, le lit magnifique avaient disparu; Enguérand se trouve couché sur un peu de paille, dans une prison; il n'a plus sa fidèle épée, il voit épars devant lui les fragmens de son luth brisé par une main jalouse. Croyant faire un songe funeste, il s'efforce de s'y soustraire par le réveil. Vaine espérance! Son malheur est réel; si les apparences ne le déçoivent pas, il est retenu au sommet de la tour du beffroi; il reconnaît la fenêtre percée à l'orient, par laquelle il ne parviendrait à s'échapper que pour se précipiter dans une mort inévitable.

Les heures se passent, et rien ne vient annoncer au chevalier sa délivrance. Des chants harmonieux consolent sa peine et trompent son ennui; la tristesse ne les inspire pas: en cet instant plus que jamais, une gaieté douce lui semble le plus sûr appui du courage.

Le jour baissait; on ouvre la porte de la prison. Six hommes masqués se présentent; deux se tiennent à l'écart, et Enguérand croit reconnaître à leur taille et à leur démar-

Digitized by Google

che, le sire de Lesneven et Crennon. Les quatre autres veulent le saisir; préparé à se défendre, il les repousse l'abord; soudain Crennon prend la fuite, le sire de Lesneven recule, et l'un des assaillans, comme ému de pitié, semble prêt à secourir le prisonnier plutôt qu'à le combattre : mais un lacet perfide embarrasse les pas d'Enguérand; il tombe, ses quatre ennemis le saisissent, et guidés par leurs indignes chefs, lui font descendre précipitamment l'escalier de la tour. Au bas s'ouvre une porte épaisse; c'est l'entrée d'un cachot, on y pousse le chevalier qui tombe de la hauteur de plusieurs pieds. *Gaieté sœur de Courage !* dit à demi-voix l'homme qui tient la clef du cachot. — Eh bien ! fermeras-tu la porte, s'écrie le féroce Crennon? et la porte se referme à l'instant. En me rappelant ma devise, cet homme insulte-t-il à mon malheur? se disait Enguérand; mais non : je le reconnais. C'est celui dont tout-à-l'heure la pitié a un moment enchaîné les efforts. Est-ce un ami? et que pourra-t-il faire?

— Meurs, scélérat ! meurs de mille morts, pour avoir insulté le sire de Lesneven et la châtelaine de Pospoder ! Tels sont les mots que soudain fait retentir dans le cachot une voix épouvantable, celle du sire de Lesneven. L'esprit toujours présent, Enguérand cherche l'issue par où la voix a pu passer; il la trouve à tâtons, et juge que c'est l'entrée de cette meurtrière que, la veille, l'officieux concierge prenait soin de lui faire remarquer.

Pendant qu'il rêve à l'utilité qu'il peut tirer de cette découverte, un bruit différent le rappelle vers la porte du cachot. Au milieu de quelques voix confuses, il lui semble entendre que l'on pose des pierres les unes sur les autres. Ses cheveux se dressent; il écoute, le bruit continue; il ne peut douter que l'on ne mûre la porte; il écoute, il n'entend plus rien, l'ouvrage est fini. « Dieu » sauveur, s'écrie-t-il, me voici en pire état que lorsque » étais attaché au grand chêne de la forêt ! » Alors il se rappelle une aventure semblable, arrivée en Italie quelques années auparavant, et qui depuis a été immortalisée par les accens du génie. « Pauvre comte Ugolin ! nos for» tunes sont donc pareilles ! Heureusement, ajouta-t-il, et cette réflexion le consola un peu, « heureusement, moi, » n'ai point d'enfans !

» Et ma bonne devise, me tireras-tu de ce danger? » *Gaieté sœur de Courage* ! Ce n'est ici ta place ! Ah ! du » moins préserve-moi de réjouir par mes plaintes l'oreille

Digitized by Google

» de mes félons ennemis. » Le troubadour alors entonna quelques-uns de ses chants favoris, jusqu'à l'instant où la fatigue le jeta dans un assoupissement qui suspendit ses souffrances.

Le jour revint rendre la joie à l'univers, mais non pas au beau chevalier. La meurtrière qu'il s'empressa d'examiner avait à peine trois pouces d'ouverture, et découvrant à ses yeux l'immense épaisseur des murs de son cachot, ne semblait faite que pour prolonger les tourmens d'un captif, en empêchant que le défaut d'air ne le suffoquât trop tôt.

Enguérand avait perdu l'espoir et non le courage. Il pouvait se soustraire aux horreurs de la faim par une mort volontaire, mais il ne crut permis de recourir à une si triste ressource qu'à l'instant où il ne pourrait plus compter sur aucune autre. Il en fixa donc l'époque au lendemain, à l'instant où le jour éclairant plus vivement l'oblique meurtrière, annoncerait l'heure de midi. Rassuré par cette résolution, il parcourt des yeux son cachot. A la faible clarté qui y pénètre, il remarque, avec un sentiment doux, qu'aucune trace de mort, aucun débris n'annonce que d'autres victimes l'aient précédé dans cet horrible tombeau. Alors il trouva la force de reprendre ses chants consolateurs; il choisit même les sujets les plus joyeux. La tristesse, il faut l'avouer, altérait sa voix et la rendait peu convenable à ses chansons. Il s'en aperçut, et ne put s'empêcher de sourire du contraste. Cet éclair de gaieté le ranime : « *Gaieté sœur de Courage!* ne se peut-il que demain, à » heure pareille, me voie libre et mes ennemis à mes pieds ? Ses pressentimens deux fois vérifiés d'une façon singulière, pouvaient donner quelque poids à celui-ci; il ne s'y arrêta pourtant pas; mais dans le calme moral qu'il avait recouvré, il examina sa vie, compta ses fautes; et, quelque nombreuses qu'elles fussent, pensa qu'il en faisait une expiation suffisante; puis, dans son souvenir, il fit ses adieux à Marcouf le *justicier*, au généreux sire de Penmarck, à son aimable fille, à l'intéressante Nicette. « Ne les verrai » plus jamais, et ne souhaite pas qu'apprennent mon triste » sort; trop amèrement me pleureraient ces belles; trop » cruellement me vengeraient mes amis! »

La nuit s'écoula dans ces pensées; la souffrance éloignait le sommeil des yeux du prisonnier. Il revit enfin le jour qu'il attendait avec impatience. Assis près de la meurtrière, il épiait l'instant où il devait, du tissu de ses habits, former le lien fatal qui mettrait un terme à ses maux. Le soleil

Digitized by Google

s'élevait sur l'horizon : rassemblant toutes ses forces, pour la dernière fois, Enguérand renouvelle ses chants. Les couplets du premier banquet de Marcouf se présentent d'abord à sa mémoire. Quelle est sa surprise, lorsqu'à la fin de chacun d'eux, il lui semble que dans l'éloignement une femme en redit le refrain ! il s'arrête pour écouter : la voix ne se fait plus entendre. Cependant la lumière pénètre dans l'intérieur de la meurtrière : la chanson du grand chêne de la forêt doit naturellement précéder les derniers instans du chevalier. A mesure qu'il la chante, une autre voix, mais encore celle d'une femme, répète le refrain de chaque couplet. S'il n'était dans les prisons de Lesneven, loin du séjour de l'amitié, le troubadour croirait avoir entendu Nicette et la demoiselle de Penmarck.

Le désir naturel d'éclaircir ce mystère suspend sa résolution au-delà du terme qu'il s'est prescrit. Bientôt il s'aperçoit que quelqu'un passe sur le chemin de ronde qui ceint son cachot ; on s'approche de la meurtrière, une voix douce prononce ces mots : *Gaieté sœur de Courage !* Enguérand transporté fait un effort, s'élance vers la meurtrière ; mais déjà le bruit des pas l'assure que l'on s'est éloigné ; il reste abymé dans ses réflexions ; il sent qu'il ne lui est plus permis de terminer volontairement ses jours, puisqu'il est encore une ame bienveillante qui s'intéresse à sa destinée.

Il a pourtant besoin de toute sa force d'ame pour soutenir le poids d'un reste de vie. Des tortures déchirantes lui rendent chaque minute d'une insupportable longueur. Un silence profond le livre à ce que l'incertitude et l'attente ont de plus cruel ; il commence même à regarder comme l'effet d'une illusion tout ce qu'il a cru entendre. Cependant on s'avance de nouveau sur le chemin de ronde, mais d'un pas plus pesant. Enguérand veut d'abord s'écrier ; la prudence lui prescrit d'attendre qu'on lui adresse la parole ; on s'approche de la meurtrière, et après un instant d'attention, on se retire en silence.

Enguérand, dont l'espoir avait soutenu les forces, tombe dans une langueur qui bientôt même cesse d'être douloureuse ; il se sent anéantir peu-à-peu, et bénit le ciel du calme que lui rend l'approche de la mort. Il est tiré de cet engourdissement léthargique par le bruit que font des ouvriers employés à démolir la porte de sa prison. Il se traîne péniblement vers cette porte fatale qui semble à chaque instant devoir s'ouvrir. Tout-à-coup le bruit

Digitized by Google

cesse ; les accens redoublés du beffroi, des cris de guerre, d'alarme ou de désespoir l'ont remplacé ; puis le silence renaît, et rien ne dit à l'infortuné s'il doit espérer ou craindre. Faut-il tant de fois recommencer à se résigner? se dit le troubadour, qui ne croit plus vivre assez pour voir ses libérateurs. Mais bientôt la démolition est reprise avec plus d'activité, la porte s'ouvre, et à la lueur des torches, Enguérand aperçoit le sire de Penmarck qui un moment après serre dans ses bras son ami.

Enguérand s'évanouit à l'instant où il revit le grand jour ; lorsque quelques gouttes d'un élixir puissant l'eurent rendu à la vie, il était dans la salle du château ; le sire de Lesneven embrassait ses genoux. Partagé entre l'indignation et le mépris, le chevalier le repoussa avec une raillerie amère, croyant qu'il n'implorait que son pardon ; mais le sire de Lesneven lui demandait la vie que l'intercession d'Enguérand pouvait seule lui conserver.

On a deviné sans peine que le ressentiment de la *Belle dédaigneuse* était la première source des malheurs d'Enguérand. La châtelaine de Pospoder avait habilement irrité le désir de la vengeance dans le cœur du seigneur de Lesneven et de Crennon. Par son ordre, un homme affidé s'était attaché au pas du chevalier ; il l'avait suivi chez sire Marcouf ; il avait cherché à le faire périr honteusement au hameau de Saint-Josse ; il l'avait égaré dans la forêt pour le livrer, accablé de faim et de fatigue, à la fureur du sire de Lesneven ; puis en en donnant avis à ce baron, il avait pressé l'envoi de l'écuyer qui parvint à retenir Enguérand au château où il devait perdre le jour.

A cette époque, le sire de Lesneven, guéri de son amour pour la *Belle dédaigneuse*, allait recevoir la main de la demoiselle de Penmarck. Le père avait voulu conduire lui-même sa fille à l'autel. Lorsqu'il arriva, Enguérand languissait depuis un jour au fond de son cachot. L'aimable Nicette, dont le mari ne quittait pas son seigneur, était de ce voyage : la première, elle entendit les chants du troubadour captif, et s'empressa d'y répondre ; elle courut avertir sa maîtresse, qui écouta et répondit à son tour. La demoiselle de Penmarck eut la discrétion de ne révéler qu'à son père cette étrange découverte. Pendant que celui-ci allait demander au sire de Lesneven la délivrance du malheureux enfermé dans la tour, sans laisser pénétrer qu'il sût le nom du prisonnier, la demoiselle se hasarda sur le chemin de ronde ; et satisfaite d'avoir rendu à Enguérand

Digitized by Google

l'espoir et le courage en lui rappelant sa devise, elle se hâta d'échapper aux yeux défians qui pouvaient la surprendre.

Embarrassé d'une demande inattendue, et dans l'impossibilité de refuser, le sire de Lesneven, d'après l'avis de Crennon, s'était approché de la meurtrière pour s'assurer si sa victime languissait encore. Résolu, s'il le fallait, à descendre le premier dans la prison pour hâter les derniers soupirs d'un mourant, il se proposait de défigurer le cadavre de manière à ce que le chevalier ne fût pas reconnu. Rassuré par le silence d'Enguérand, il présidait lui-même à l'ouverture de la porte du cachot. Un accident qu'il était loin de craindre vint arrêter l'exécution de ses projets.

Le satellite qui, dans la tour, montra quelque pitié à Enguérand et ensuite chercha à le rassurer à l'instant où on le précipitait dans le cachot, c'était Alain, ce soldat de Marcouf qui servit de guide au chevalier lorsqu'il enleva Nicette. Une querelle avec le sénéchal de Penmarck l'avait fait passer au service du sire de Lesneven; et, d'après son ancienne profession, il avait paru à son nouveau maître digne de devenir l'instrument d'un grand crime. Mais à peine commençait-on à murer la porte du cachot, qu'Alain, trompant tous les regards, était monté à cheval. Il court vers sire Marcouf, au hasard d'éprouver la vengeance de ce chef redoutable. Il se jette à ses pieds. Marcouf lui laisse à peine achever son récit. Aucune expression ne peut peindre la fureur dont est saisi le vieux guerrier. Rassemblés par ses cris, tous ses vassaux la partagent. Sauver sire Enguérand, le venger, c'est leur serment; et sire Marcouf y ajoute celui de punir les coupables. Ils s'arment, ils courent; tout homme qui connaît le nom de sire Enguérand se range sous leur bannière. Les jeunes gens du hameau de Saint-Josse volent sur leurs traces, et le zèle qui les anime semble encore surpasser l'indignation de Marcouf.

Ils arrivent tous devant le château de Lesneven. *Sire Enguérand de Balco*, et *sire Marcouf le justicier!* Tel est leur cri de guerre. Quelques satellites veulent en vain leur résister; on les renverse, et ce premier choc coûte la vie aux trois hommes qui, dans la tour, avaient porté la main sur Enguérand, et à l'écuyer qui l'a fait tomber dans le piége. Quant au misérable qui le guida avec tant de perfidie et qui anima contre lui les jeunes villageois de Saint-

Digitized by Google

Josse, son malheur le livre au ressentiment de ces villageois. L'autorité de sire Marcouf lui-même ne l'en eût pas sauvé : il expire déchiré.

Les vassaux de Lesneven haïssaient leur baron autant qu'ils craignaient Marcouf : le nom du *justicier* retentissait à leurs oreilles plus haut que les sons pressés du beffroi. Tous restent immobiles. Le sire de Penmarck envoie porter à l'assaillant des paroles de paix. Marcouf ordonne qu'on lui rende le sire Enguérand vivant, et qu'on lui livre le sire de Lesneven et Crennon : il veut les joindre, dans sa justice, à la châtelaine de Pospoder qu'il a fait prisonnière, à l'instant où elle arrivait pour assister au mariage de son parent, et sans doute aussi pour jouir du récit de la plus exécrable vengeance. Si l'on n'obéit pas, Marcouf jure que, sous trois heures, le château sera pris d'assaut, et que tout ce qu'il renferme aura péri, en expiation du meurtre d'Enguérand.

Alors le sire de Lesneven comprit qu'il ne pouvait être sauvé que par l'intercession de son captif; il s'empressa de le rendre au sire de Penmarck, et d'implorer sa clémence. Heureux de goûter une noble vengeance, le chevalier retrouve des forces, et se fait porter auprès de sire Marcouf pour lui demander le pardon de ses persécuteurs. Le ressentiment de Marcouf s'accrut encore en voyant sur la figure de son ami les roses de la jeunesse remplacées par la pâleur hideuse de la mort, et ce corps, si robuste et si agile, tellement affaibli qu'il ne peut se soutenir sans le secours de deux écuyers. Le cachot souterrain, s'écrie le *justicier*, le cachot est prêt, il va recevoir et Crennon et le sire de Lesneven et la dame de Pospoder; et la porte sera murée, et nulle puissance que celle du grand Dieu vivant ne pourra l'ouvrir. Enguérand l'implore; Marcouf résiste : et tous les chefs de sa troupe jurent que son arrêt est conforme à la justice. Vaincu enfin par les prières du troubadour, il croit accorder beaucoup en promettant une mort prompte aux coupables. Enguérand n'y peut consentir. Une prison perpétuelle semble à Marcouf une punition trop légère; le chevalier réclame contre cette rigueur : mais son ami, révoquant toutes ses promesses de clémence, se réserve de prononcer l'arrêt, lorsque le tems aura prouvé que la santé d'Enguérand ne se ressentira point des horribles traitemens qu'il a eu à souffrir.

Cette inquiétude heureusement ne fut point de longue durée. Peu de jours suffirent pour rendre au chevalier sa

Digitized by Google

force première ; et sans doute il fut en partie redevable de ce prompt rétablissement à la tranquillité d'ame que son heureux caractère lui avait fait conserver, au milieu d'une si rude épreuve.

Cependant le sire de Penmarck aurait rougi d'unir sa fille à un homme aussi coupable que le sire de Lesneven. Il souhaitait d'avoir Enguérand pour gendre, mais l'inégalité de fortune le faisait encore balancer. Sire Marcouf s'en aperçut. Vos barons, lui dit-il, qui, lorsque j'étais faible et malheureux, me traitaient avec tant de mépris, vos barons, depuis que je suis puissant, m'ont vingt fois offert l'hymen de leurs filles. J'ai refusé. Mon cœur avait déjà choisi un héritier, meilleur à coup sûr que ne pourrait m'en donner la nature ; c'est Enguérand. Appelé à posséder un jour tous mes fiefs, tous mes trésors, il peut devenir votre gendre. Ses vertus auraient dû suffire pour lui en acquérir le titre.

L'hymen se conclut. Le bon Enguérand, pressé de statuer sur le sort de ses ennemis, craignait presque d'en être trop vengé par l'excès de son bonheur dont ils étaient les témoins. Sire Marcouf ne pensait point de même ; mais adouci par le spectacle de ce bonheur devenu son ouvrage, et d'ailleurs ayant pris dans le commerce de son ami quelques idées de gaieté et de malice, il borna sa sévérité à ordonner le mariage du sire de Lesneven avec la *Belle dédaigneuse*. Il se trouva, par l'événement, avoir été plus cruel qu'il ne croyait : l'union de ces deux êtres fut aussi malheureuse que fut prospère l'hymen de sire Enguérand.

L'infâme Crennon restait à punir, et se flattait d'échapper par sa bassesse au plus juste châtiment. Déjà il avait, dans des vers pompeux, élevé le *justicier* au-dessus de tous les héros passés et à venir. Dans une autre pièce en l'honneur d'Enguérand, il déchirait d'une manière impitoyable le sire de Lesneven et la châtelaine de Pospoder. L'accès de malice de sire Marcouf durait encore. Il ordonna à Crennon de composer un beau chant où il consacrerait la supériorité des vers de sire Enguérand. Il fallut obéir : mais une grave maladie fut le prix de cet effort ; et, après son rétablissement, Crennon, méprisé et haï de tout le monde, n'eut d'autre ressource que d'aller chercher au pays de ses aïeux une existence conforme à son caractère.

Détourné de la vie errante par son mariage, sire Enguérand ne cessa point de cultiver son génie. Ses chants variés instruisaient l'enfance, consolaient le malheur, embellis-

Digitized by Google

saient le bonheur, amusaient le travail; ils faisaient rougir le vice, soutenaient la vertu, enflammaient la valeur, charmaient la vieillesse : et toutes les fois que le cri de la guerre retentit dans sa patrie, le chevalier, fidèle à la gloire, reprenant les armes avec transport, faisait briller aux premiers rangs sa noble devise qui aujourd'hui est celle de tous les Français, *Gaieté sœur de Courage!*

EUSÈBE SALVERTE.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Opéra.* — Parler deux fois du début d'un jeune danseur est abuser peut-être du privilége qu'ont les journaux de traiter sérieusement des bagatelles, et souvent avec trop de légéreté les choses sérieuses; mais ce danseur est un Vestris, c'est l'espoir d'une race illustrée sur le premier théâtre du monde : l'héritier de ce nom fameux n'est point écrasé de son poids, il en soutient noblement l'orgueil, et le poëte ingénieux et facile qui, après avoir chanté *la Gastronomie*, a retracé *la guerre des Dieux* de l'Opéra, qui, rappelant le beau combat de Darès et d'Entèle, a peint le jeune Duport triomphant dans l'arène lyrique d'un rival qui avait deux fois son âge, M. Berchoux, dis-je, peut reprendre sa trompette épique, chanter l'exil de Duport sur les bords glacés de la Néwa, chanter même l'alliance de ses destinées à la Melpomène, comme lui fugitive : le jeune Vestris effacera jusqu'à la dernière trace d'un échec si poétiquement décrit : c'est le *Cid* vengeant son père, et *pour ses coups d'essai voulant des coups de maître.*

Très-franchement, nous aurions fait à ce début peu d'attention, s'il n'avait eu pour lui que le présage favorable du nom qui le rend remarquable; mais le jeune Vestris montre déjà tant d'habileté dans le beau genre de la danse, il promet si bien de nous rendre un jour la noble manière et la grâce sévère de son aïeul, on voit avec tant de plaisir qu'à cette pureté, à cette correction soutenue, il joindra la verve, le feu, la hardiesse et l'étonnante facilité de son cousin, qu'on ne peut l'avoir vu et se taire. Au surplus, c'est l'avoir entrevu seulement qu'il faut dire : son apparition à l'Opéra n'est que momentanée; c'est une promesse qu'il est venu faire : dans quelques années, il l'acquittera toute entière; son début a été une sorte d'exercice public entre deux

Digitized by Google

deux cours d'étude; il va rentrer sur les *planches* de l'école et travailler en silence : on le soustrait prudemment à l'air dangereux qu'on respire à l'Opéra, où l'on a dû craindre qu'il ne voulût paraître trop tôt sous les traits de ce Zéphyr, dont le souffle amoureux est recherché de mille fleurs nouvelles.

Théâtre Français — Rodogune, pour la rentrée de Mademoiselle Raucour.

Il n'existait point en 1646 de journaux où l'on rendît compte des pièces nouvelles le lendemain de la première représentation; autrement le critique chargé de faire ainsi l'analyse de *Rodogune* eût sans doute été bien à plaindre. On sait que Cléopâtre, le principal personnage de cette tragédie, n'y est pas nommée une seule fois. Le bon Corneille nous apprend qu'il se condamna lui-même à cette réticence, de peur qu'on ne confondît sa Cléopâtre avec celle qui fut aimée de César. Ce qu'on sait moins généralement, quoique Voltaire en ait fait la remarque, c'est qu'Antiochus et Séleucus ne sont nommés qu'au quatrième acte, l'un à la scène troisième, l'autre à la cinquième. Ajoutez à cela toutes les autres obscurités dont l'intrigue est environnée; une exposition interrompue, un avant-scène très-compliqué et très-peu développé, un grand roi Nicanor, un usurpateur Tryphon, dont on parle beaucoup et qu'on fait très-peu connaître; le double mariage de Cléopâtre et sa position à l'égard de Rodogune, dont elle va devenir la belle-mère, après avoir été sa rivale; ajoutez encore les embarras, les ambiguités du style, que Voltaire a aussi relevés avec tant de raison, et vous conviendrez que le compte rendu d'un tel ouvrage, après l'avoir seulement entendu, eût été une tâche passablement difficile. Heureusement qu'aujourd'hui personne ne s'avise de demander un pareil compte. Tout le monde sait le nom des personnages avant qu'on lève le rideau; il est convenu que les trois premiers actes ne sont faits que pour amener, tant bien que mal, le quatrième et sur-tout le cinquième. On peut être frappé des beautés sublimes de celui-ci, on peut les admirer et en jouir, sans se rappeler les événemens de l'avant-scène; et ce cinquième acte, le plus beau peut-être qui existe, suffira toujours pour soutenir la pièce, non-seulement au théâtre, mais au rang des chefs-d'œuvre de l'auteur.

Voltaire, dont les *Commentaires sur Corneille* sont loin

Digitized by Google

de mériter les censures amères qu'ils ont essuyées, a cependant usé envers *Rodogune* d'une extrême sévérité. On en trouve des exemples même dans les premiers actes, qu'il était difficile de traiter trop mal. Il lui paraît absolument contre la raison que Cléopâtre, ayant à se défaire de Rodogune, veuille se servir de ses fils pour l'assassiner, attendu qu'elle doit vouloir en être respectée. Le raisonnement serait bon, si la mort de Rodogune était le seul crime qu'elle eût commis, le seul qu'elle eût le dessein de commettre; si, du moins, elle était sûre de pouvoir le cacher éternellement: mais Cléopâtre est trop habile pour s'en flatter. Dans sa position, ce n'est pas des fils respectueux qu'il lui faut; ce sont des complices: elle a soin de le déclarer elle-même:

Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie;

et plus bas:

Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

Voltaire, qui trouve ce dernier vers très-beau, avait sans doute oublié l'autre, puisqu'il s'étonne qu'une reine habile avoue son crime à ses enfans et les presse d'en commettre un autre qui achèvera de confondre leurs intérêts.

En commentant la scène VI du quatrième acte, Voltaire fait à Corneille un autre reproche qui ne me paraît pas mieux fondé. C'est dans cette scène que Cléopâtre interroge Séleucus et se détermine, par ses réponses, à le perdre. Voltaire trouve qu'il n'a rien dit qui dût porter sa mère à une telle résolution. Cependant Séleucus a fait entendre à Cléopâtre qu'il la connaissait, qu'il démêlait tous ses artifices; c'en était assez pour décider une femme comme elle, qui d'ailleurs avait déjà formé le projet de faire périr ses deux enfans, s'ils persistaient à soutenir Rodogune.

Au milieu même de ce cinquième acte, si pompeux et si tragique, le commentateur fait encore des difficultés qu'on pourrait traiter de chicanes. On peut se rappeler qu'au moment où Timagène annonce la mort de Séleucus, Cléopâtre veut d'abord la faire passer pour un suïcide. Timagène affirme le contraire; Séleucus a parlé, dit-il; sa main est innocente; et Cléopâtre effrayée s'écrie:

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler:

Digitized by Google

Voltaire trouve d'abord qu'il n'est pas bien adroit à Cléopâtre d'accuser sur-le-champ Timagène; puis il l'excuse sur la crainte qu'elle a d'être accusée, et sur le trouble où cette nouvelle a dû la jeter. Je n'insisterai donc pas sur ce reproche que l'excuse suit de si près; mais, comme s'il se repentait de trop d'indulgence, Voltaire reprend aussitôt : « On peut remarquer que quand Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond : C'est donc toi qui l'as tué. Ce n'est pas une conséquence : *il a parlé*, donc *tu l'as tué*. » Disons à notre tour : Ce n'est pas là de la bonne foi. Cléopâtre ne dit point l'absurdité qu'on lui prête; son discours revient à ceci : *Après l'avoir assassiné, tu le fais parler;* et tout le monde comprend qu'elle sous-entend : *Pour en accuser un autre.*

On pourrait grossir beaucoup cette critique de la critique, mais cela nous mènerait trop loin. Je n'indiquerai plus que l'endroit où Voltaire, parce qu'Antiochus aimait tendrement son frère, voudrait absolument que ce prince quittât tout pour aller voir si Séleucus est bien mort, et lui reproche d'achever tranquillement la cérémonie de son mariage, quoiqu'il cherche au contraire à s'ôter la vie, et que la cérémonie ne s'achève pas. Je serais fâché que le désir d'être juste envers Corneille me fît compter parmi les détracteurs injustes de Voltaire. J'aime mieux prouver mon impartialité en citant les observations judicieuses du dernier sur le rôle de Rodogune : elles expliquent pourquoi ce rôle est si difficile à bien jouer. Il offre en effet des oppositions ou plutôt des contradictions qui passent toute vraisemblance. C'est Rodogune qui dit ces vers si fameux et si dignes de l'églogue :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies, etc.

Elle rougit en avouant son amour à Laonice, et n'ose même pas en nommer l'objet; tous ces discours dans cette scène sont, comme le dit très-bien Voltaire, « d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même des sentimens honnêtes dont son cœur est touché. Cependant Rodogune n'est point jeune; elle épousa Nicanor, lorsque les deux frères étaient en bas âge; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence, semblent donc un peu outrées pour son âge; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique; elles conviennent encore moins à une femme qui bientôt demandera la tête de sa

Digitized by Google

belle-mère aux enfans mêmes de cette belle-mère». Voilà cependant ce qu'il faudrait qu'une actrice accordât; il faudrait qu'elle nous présentât tour-à-tour et la vierge timide et l'épouse vindicative, et l'amante qui rougit de son amour et la rivale qui commande un parricide. Mais une pareille alliance étant impossible, il nous semble que l'actrice devrait opter et se décider pour la partie de son caractère qu'il est impossible qu'elle dissimule. Obligée de demander aux deux princes la tête de leur mère, elle ne passera jamais pour avoir le cœur bien tendre; il faut donc qu'elle sacrifie tout ce que l'auteur lui fait dire de trop tendre et même de galant. Mlle Duchesnois n'a pas senti cette nécessité, ou n'a pu se décider à perdre les applaudissemens que sa voix touchante lui attire toujours dans les passages de ce genre. Elle a parlé du ton le plus voluptueux des *je ne sais quoi* qui attachent les ames; elle a mis plus de douceur que de fermeté dans sa défense au cinquième acte. Mlle Fleury ne commettait pas ces fautes brillantes; le rôle de Rodogune était son triomphe, parce qu'elle l'avait conçu dans son entier, et lui donnait d'un bout à l'autre la même couleur. C'est-là peut-être le comble de l'art. Mais Mlle Duchesnois, qui s'y est élevée dans beaucoup de rôles, est faite pour y parvenir dans tous.

Cette représentation a été très-brillante. Mlle Raucour y a fait sa rentrée par le rôle de Cléopâtre, qu'elle rend d'une manière terrible. Nous ne dirons pas cependant qu'elle n'y laisse rien à désirer; mais ce qu'on pourrait y reprendre tient tellement à sa manière, à ses moyens, à ses habitudes, qu'il serait inutile de lui communiquer nos observations. V.

Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Avis aux jaloux* ou *la Rencontre imprévue*, opéra-comique en un acte. Rien de moins neuf que le fonds de ce petit ouvrage. C'est encore, comme dans cent autres, un tuteur jaloux qui veut épouser sa pupille, et qui est dupé par elle et par un amant plus jeune et plus adroit. Il faut, au reste, que ce cadre, tout usé qu'il est, soit bien adapté au théâtre, car jamais le public ne s'étonne de l'y voir reproduire; tout ce qu'il demande, c'est qu'on le rajeunisse par la nouveauté des détails. C'est bien aussi ce qu'a voulu faire l'auteur de la pièce nouvelle. Tous ceux qu'il a imaginés ne sont pas également heureux, mais il a manifesté deux fois des in-

Digitized by Google

tentions comiques, dont il est juste de lui tenir compte : d'abord lorsque le tuteur ne se fiant point à sa duègne, l'emmène d'auprès de sa pupille, et enferme celle-ci en tête-à-tête avec l'amant qui s'est glissé dans la chambre à son insu ; ensuite lorsque ce même tuteur vient condamner la jalousie de la même chambre, au moment où l'amoureux allait sortir par la fenêtre de l'appartement. L'effet de cette dernière situation n'a pas été tout ce qu'il devait être, parce qu'on l'avait mal préparée : mais d'ailleurs le bon ton de l'ouvrage, la gaieté, les mots plaisans qui l'animent ont rendu le public indulgent pour ses défauts.

On pourrait dire de la musique à-peu-près la même chose que des paroles. Elle est agréable et gaie, l'harmonie en est douce sans être trop savante. Il est fâcheux qu'elle paraisse composée beaucoup moins de génie que de souvenir. On en a cependant applaudi vivement diverses parties, sur-tout une polonaise chantée par Huet, et l'air de bravoure de M^lle^ Regnault. Les auteurs ont été demandés et nommés malgré le parti de l'opposition. C'est M. Saint-Remi pour les paroles ; et pour la musique M. Louis Piccini, fils de l'immortel Piccini, et déjà connu lui-même par la musique du *Sigisbé*, opéra en trois actes, donné il y a quelques années au même théâtre, sans chute ni succès bien décidé.

— M^me^ Saint-Aubin, dont le nom fut si long-tems un éloge, n'est point retirée du théâtre comme on l'avait cru : elle vient d'y reparaître avec le plus brillant succès, et avec seize ans de moins ; si ce n'est elle précisément, c'est une fille charmante, à laquelle avec son nom elle a donné sa physionomie, son organe, sa finesse, son intelligence, son jeu spirituel et piquant. Le public, qui l'a vue d'abord avec le plus grand plaisir, l'a écoutée ensuite avec enthousiasme. Saint-Aubin le père a été applaudi comme cela ne lui est jamais arrivé ; et M^me^ Saint-Aubin, forcée de reparaître avec sa fille, l'a été, comme cela lui arrivait toujours.

Théâtre de l'Impératrice. — *Les Oisifs*, comédie en un acte et en prose de M. Picard.

Déricourt est un jeune homme très-occupé chez un banquier, et qui, de plus, amoureux de Julie, s'est chargé de rédiger tous les mémoires qui pourront procurer à son frère

Digitized by Google

l'emploi d'aide-de-camp d'un général. Son banquier vient de lui demander un compte de caisse; le mémoire décisif pour le jeune militaire doit être rédigé sur-le-champ; Déricourt n'a pas un moment à perdre, et c'est dans cette situation que des *Oisifs* viennent l'assaillir. L'un est un jeune homme qui fait de petits vers, et sollicite par la voie des gazettes une place de lecteur chez une riche veuve; l'autre est un M. Leffilé, convalescent, qui consacre sa première sortie à Déricourt, et lui raconte les détails de sa maladie et ceux de sa guérison, due à un *quiproquo* d'apothicaire; vient ensuite un cousin de Déricourt, inspecteur du parc de Versailles, accompagné de sa femme et de son fils. A ces originaux en succèdent d'autres; les heures s'écoulent, et déjà même il n'est plus tems d'aller solliciter le général; Déricourt se désole, mais heureusement son oncle a fait des démarches en son nom; l'officier est nommé aide-de-camp, et Déricourt épouse celle qu'il aime.

On voit que le plan de cette comédie est le même que celui des *Fâcheux* de Molière. Déricourt est sans cesse interrompu par des *Oisifs*, que l'on pourrait aussi bien nommer fâcheux, comme Eraste, par des fâcheux qui ne sont guère moins *oisifs*; mais en s'emparant du plan de Molière, il fallait en changer tous les détails. On ne voit plus aujourd'hui de marquis chanter et danser une courante; mais nous avons des poëtes qui se font applaudir dans les athénées. On ne dispute plus dans les sociétés sur l'amour sans jalousie et la jalousie sans amour; mais on s'y occupe quelquefois gravement de questions gastronomiques. Ces ridicules fugitifs, qui tiennent plus encore aux mœurs qu'aux caractères, sont précisément ceux que M. Picard a toujours su peindre avec le plus de succès. Il en a donné dans *les Oisifs* une nouvelle preuve. Ses originaux ont paru très-piquans et très-fidélement retracés. Le public a donc applaudi cette nouvelle production d'un auteur qu'il aime; et satisfait de la gaieté, de la vérité des détails, il n'a point exigé d'une pièce à tiroirs plus d'intrigue et plus d'intérêt que ce genre léger n'en comporte.

Digitized by Google

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Permettez-moi, messieurs, de vous demander une petite place dans votre estimable journal pour une observation historique à laquelle les circonstances donnent quelqu'intérêt.

La nouvelle institution de l'ordre *des Trois-Toisons-d'Or* a déjà donné lieu à quelques recherches sur l'ordre primitif, fondé par Philippe-le-Bon duc de Bourgogne, et l'on n'a pas manqué de répéter à ce sujet l'anecdote un peu scandaleuse des cheveux roux de Marie de Looringe, que Philippe adopta, dit-on, pour symbole de cet ordre célèbre. Que cette historiette se trouve dans quelques vieux fabliaux, qu'elle soit consignée dans maint couplet de Vaudeville, rien de mieux; elle y est à sa place : mais il est d'autant moins permis de l'admettre, comme fait historique, dans une dissertation grave, qu'elle est démentie par plusieurs écrivains (1) qui ne laissent point de doute sur la véritable origine de l'ordre de la Toison-d'Or.

A l'époque où les dix-sept provinces des Pays-Bas furent réunies aux domaines de la maison de Bourgogne dans la personne de Philippe-le-Bon, la Belgique faisait à elle seule la plus grande partie du commerce de l'Europe; ses habitans qui avaient inventé et perfectionné plusieurs branches d'industrie, excellaient sur-tout dans les fabriques de laine dont ils étaient en possession depuis plusieurs siècles. Ces fabriques occupaient alors une si grande quantité de bras qu'il fallut agrandir l'enceinte des villes pour loger les essaims d'ouvriers qui s'y rendaient de toutes parts, et qu'on fut souvent obligé d'avoir recours au pouvoir et aux armées du prince pour apaiser les troubles que les tisserands fomentèrent à différentes époques. Les Anglais, sans aucune industrie alors, n'étaient que les bergers de la Belgique avec laquelle ils trafiquaient des toisons de leurs troupeaux, que celle-ci leur payait en draps manufacturés avec leurs propres laines. Il s'établit à Bruxelles un marché considérable où se vendaient les laines d'Angleterre, et telle était pour les Belges l'importance de cette matière première que dans le siècle

(1) *Mémoires sur les Pays-Bas*, par le baron de Nenny; *Histoire de la Belgique*, par Desroches; *Statistique du département de la Dyle*, par M. le comte de Pontécoulant.

Digitized by Google

précédent Edouard III, voulant les attirer dans son alliance, ne put y parvenir qu'en accordant aux drapiers du Brabant un privilége dont l'original subsiste encore dans les archives de cette province.

Ce fut pour consacrer la source des richesses que le commerce des laines répandait dans ses états que Philippe-le-Bon institua en 1430 l'ordre de la Toison-d'Or, et qu'il lui donna pour légende ces mots; *pretium non vile laboris* (digne prix du travail), que l'on a, selon moi, traduits à contre-sens par ceux-ci : prix qui n'est pas au-dessous de nos travaux.

Je sens bien qu'il est plus poétique de chercher dans la dénomination de cet ordre et dans sa légende une allusion aux travaux et à la conquête des Argonautes; qu'il est plus gai d'y voir une preuve nouvelle des bizarreries de l'amour : mais quand la vérité se présente aussi naturellement, pourquoi vouloir accréditer des fables? Pour peu qu'on veuille se donner la peine de raisonner et de lire, on se convaincra que la blonde Marie de Looringe de Crumbrugge n'a pas eu plus de part à la création de l'ordre *de la Toison-d'Or* que la belle duchesse de Salisbury à l'institution de l'Ordre de la *Jarretière*.

J'ai l'honneur d'être avec considération,

L'un de vos abonnés.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le traité de paix conclu à Vienne le 14 octobre, entre LL. MM. l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche, et ratifié peu de jours après par les hautes parties contractantes, a été publié à Paris dans les formes et avec les solennités accoutumées. Le ministre de l'intérieur et le grand-maître des cérémonies avaient à cet égard ordonné des dispositions qui ont été exécutées par ordre du conseiller-d'état préfet de police. Un nombreux cortége d'officiers de paix, précédés de hérault d'armes, escortés par de forts détachemens de cavalerie, ont parcouru les principaux quartiers, et ont proclamé le traité dans toutes les places publiques. Le concours d'auditeurs était immense; la joie et l'espérance rayonnaient sur toutes les physionomies, et par-tout les cris de *Vive l'Empereur!* ont succédé à la lecture de l'acte solennel qui sanctionne et garantit ses immenses travaux. Le soir la ville a été illuminée; des décorations, des emblèmes ingénieux ont été remarqués : sur divers théâtres, des pièces ou des couplets de circonstance ont célébré le succès de nos armes, le retour de nos braves, et les bienfaits que la paix nous prépare.

Le traité a paru officiellement dans le *Moniteur*, le dimanche 29 octobre. La communication au sénat en avait été faite le matin par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire. Il nous suffira d'en relater les dispositions principales, en observant toutefois que les formules offrent cette innovation que l'Empereur des Français y joint à ses titres de roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, celui de *Médiateur de la confédération Suisse*, employé pour la première fois; mais avant de relater ces stipulations nouvelles, il n'est peut-être pas sans intérêt de jeter un coup-d'œil sur les anciennes, de présenter l'Autriche marchant de concessions en concessions, chaque fois qu'elle a pris les armes, perdant successivement des provinces après des batailles, et ne retirant de son obstination, de son aveugle soumission à l'Angleterre, que la perte de ses plus belles possessions : il n'est pas sans intérêt de voir d'un coup-d'œil quel chemin rétrograde lui ont fait faire ces armées formidables quatre fois réunies aux

Digitized by Google

coalisés contre la France, de se rappeler ce qu'elle était avant la guerre, et de calculer ce qu'elle est aujourd'hui.

Le traité de Campo-Formio, confirmé par celui de Lunéville, a porté le premier coup à l'antique maison d'Autriche; mais ce coup était décisif; il donne à la France la barrière du Rhin, en lui assurant la Belgique conquise et les autres départemens déjà réunis; il ébranle la constitution germanique, en faisant disparaître les deux électeurs ecclésiastiques de Trèves et de Cologne, en transportant à Ratisbonne celui de Mayence; il enlève aux archiducs la Toscane et Modène, au roi de Prusse Clèves, à la Bavière le Palatinat, le stathoudérat au prince d'Orange. Il réduit à six le nombre des villes impériales. La république cisalpine est reconnue; l'Italie et le Brabant sont à la fois perdus pour l'Autriche, dont les bras immenses s'y étaient depuis si long-tems étendus.

Le traité d'Amiens ne suspendit que peu de tems l'état de guerre entre l'Angleterre et la France. Il n'était relatif qu'aux intérêts de ces deux puissances, et est étranger ici. Ce fut cependant sa rupture qui entraîna de nouveau la maison d'Autriche à accéder à une nouvelle coalition formée le 11 avril 1805 avec la Russie, l'Angleterre, la Suède, Naples et la Sardaigne.

La prise d'Ulm et de Vienne et la bataille d'Austerlitz confondirent cette coalition : la Hongrie de nouveau fut envahie; et c'est à Presbourg que la maison d'Autriche signa un second traité qui la fit descendre encore du rang qu'elle occupait. Ses sacrifices y furent immenses, mais sa situation était désespérée; on put regarder alors tout ce qui lui fut laissé comme l'effet de la générosité du vainqueur; la modération du traité dut surprendre autant que la rapidité de la conquête.

Dans ce traité, l'empereur d'Autriche reconnaît celui des Français pour roi d'Italie, et celui de ses successeurs qu'il plaira à ce roi de désigner; il reconnaît les réunions du Piémont et de Gênes; la disposition des principautés de Lucques et de Piombino, l'indépendance des Suisses et des Bataves; enfin, il élève autour de lui, et reconnaît, revêtus de la dignité royale, deux électeurs dont il était le chef, et dont il ne va plus être que l'égal, les rois de Bavière et de Wurtemberg, élévation dont la Saxe offre bientôt un nouvel exemple. Il abandonne Venise et la Dalmatie à l'empereur des Français; au nouveau roi de Bavière, le Tyrol, le Burgau, le Voralberg, Lindau, Augsbourg; au roi de

Digitized by Google

Wurtemberg, cinq villes du Danube; au grand-duc de Bade, le reste du Brisgau, l'Ortenau, Constance; enfin, Naples passe sous la domination française.

Après un tel traité, la constitution germanique n'était plus qu'un vain mot, et le titre d'empereur d'Allemagne, lorsque l'Allemagne confédérée passait sous la protection de l'empereur Napoléon, qui véritablement l'avait défendue, garantie de la domination et de l'esclavage, ne pouvait plus exister que pour rappeler une grandeur passée; c'était le simulacre inutile d'un pouvoir qui n'était plus; ce titre fut abjuré. La couronne héréditaire d'Autriche fut le seul apanage de François II, et sa prérogative impériale se borna aux seuls domaines véritablement possédés.

Certes, après avoir été renfermée dans de telles limites, après avoir perdu de telles provinces, et essuyé des revers militaires dont l'histoire n'offre point d'exemple, on devait croire que l'Autriche réparerait lentement ses pertes, et dans le sein d'une paix profonde, chercherait à faire oublier à ses peuples les malheurs d'une guerre si désastreuse: on sait qu'il n'en fut rien. Son repos était trompeur; en silence elle méditait de nouveau la guerre, s'y préparait en accusant son allié sans défiance de méditer la guerre contre elle: on sait comment l'agresseur s'est fait reconnaître lui-même, avec quelle rapidité et quel ensemble de moyens les Autrichiens ont tout-à-coup paru sur l'Elbe et l'Adige. Il a fallu, pour résister à ce torrent imprévu, les prodiges de l'art et de la valeur; les Français étaient en petit nombre et presque surpris; mais les alliés étaient devenus français ou dignes de ce nom, et tout fut compensé. On sait Eckmull, Ratisbonne, Esling, Wagram.

Voici quelle a été la journée de Vienne, qui pour l'Autriche succède à celle de Wagram, comme celle de Presbourg à celle d'Austerlitz.

L'Autriche cède au monarque français, pour en disposer au profit de ses magnanimes alliés, le pays de Saltzbourg et la partie de la Haute-Autriche, en tirant une ligne du Danube jusqu'à la frontière de Saltzbourg; elle cède à l'empereur, roi d'Italie, le comté de Gorice, le territoire de Montefalcone, Trieste, la Carniole, le cercle de Villach en Carinthie, tous les pays à la droite de la Save jusqu'à la Bosnie, partie de la Croatie militaire, Fiume, le littoral hongrois, l'Istrie autrichienne, etc., etc. Elle cède au royaume de Saxe toutes les enclaves dépendantes de la

Digitized by Google

Bohême, et comprises dans le territoire du royaume de Saxe; elle cède au roi de Saxe, duc de Varsovie, toute la Gallicie occidentale ou nouvelle Gallicie, Cracovie et un arrondissement autour de la place, et le cercle de Zamosc dans la Gallicie orientale. Elle cède à l'empereur de Russie un territoire renfermant, dans la partie la plus orientale de la Gallicie, 400,000 hommes de population. Elle reconnaît la suppression de l'ordre teutonique; elle acquittera les contributions imposées jusqu'au jour de la ratification du traité; elle s'engage à payer les intérêts annuels des capitaux placés soit sur le gouvernement, soit sur les états, la banque, la loterie, etc. Enfin, elle reconnaît tous les changemens survenus ou qui pourront survenir en Espagne, en Italie et en Portugal. Le traité est commun aux rois d'Espagne, de Hollande et de Naples, à tous les rois et princes de la confédération du Rhin. De son côté l'empereur des Français garantit à l'Autriche l'intégrité de son territoire, tel qu'il est déterminé par le présent traité, et promet de s'intéresser en faveur des Tyroliens révoltés et d'obtenir leur pardon de leur monarque le roi de Bavière.

Des calculs approximatifs donnent le résultat suivant du traité de Vienne, relativement à la population que l'Autriche cède, et à celle qu'elle conserve.

Le traité de Presbourg la réduisit, il y a trois ans, de 25,000,000 de sujets à 22,300,000; un accroissement de population pendant la paix avait porté ce nombre à 22,600,000. Mais le total des cessions déterminés ou indiqués aujourd'hui par le traité de Vienne s'élève à 3,430,000 sujets. On n'en connaîtra l'état véritable que lorsque les provinces cédées auront reçu leur organisation nouvelle; mais il n'est pas hasardé de dire que désormais les royaumes possédés par la puissance autrichienne auront au plus une population de 18,000,000 d'individus.

On doit juger de l'effet qu'a produit une semblable négociation à Paris, à Vienne, dans toute l'Allemagne et en Italie; on peut juger quel effet elle produira en Espagne où elle ruine les dernières espérances des rebelles, et à Londres où le ministère va contempler dans toute son étendue l'énormité de la faute qu'il a fait commettre à l'Autriche. Les nouvelles dispositions que ce traité va rendre nécessaires sont encore inconnues : elles sont couvertes du même voile qui a enveloppé les négociations. Cependant il en est une déjà publiée à Milan; c'est celle qui réunit sous le nom de provinces illyriennes la partie du territoire cédé

Digitized by Google

qui borde l'Adriatique. Un administrateur est déjà donné à ces provinces sur lesquelles marche le corps d'armée du duc de Raguse, qui en occupait une partie avant la guerre. Cet administrateur est M. le conseiller-d'Etat Dauchy.

On ne sait pas le terme précis du séjour que feront encore les troupes françaises dans les pays autrichiens qui demeurent à leur ancien souverain. Si l'on en juge par les papiers allemands, le mouvement de retraite aurait déjà commencé, et déjà le corps du duc d'Abrantès porté à Bareyth, et en observation de la Bohême, aurait commencé sa marche sur le Rhin. Les régimens de la garde, les marins attachés à cette garde, et qui ont rendu tant de services, ont quitté Vienne et ses environs et remonté le Danube : l'armée du prince vice-roi s'est aussi ébranlée : on la croit destinée à appuyer en Tyrol les opérations des divisions bavaroises réunies qui s'y sont avancées sans trouver d'obstacles sérieux. Il est consolant de voir marcher contre des montagnards fanatisés une masse considérable de forces : leur sang même en sera épargné d'autant plus facilement. Mais il est permis de croire qu'en apprenant la paix et ses conditions, qu'en écoutant sur-tout l'officier autrichien qui a dû pénétrer jusqu'à eux, et leur faire connaître la véritable situation des choses, ces malheureux ne croiront plus nécessaires les déplorables témoignages de leur fidélité à une maison qui a renoncé à tous ses droits sur eux; les premières nouvelles à cet égard seront très-certainement consolantes et décisives.

A la première conquête de Vienne, les fortifications de la place n'avaient opposé aucune résistance; les gouverneurs autrichiens avaient senti l'inutilité et le danger d'exposer ainsi une capitale aux horreurs de la guerre; cette fois on sait que l'archiduc Maximilien conçut et n'exécuta pas le projet de défendre ces remparts, qu'il les abandonna après les avoir exposés; que la capitale de l'Empire souffrit quelque dommage de la tentative insensée faite pour la sauver; que les Français en furent les véritables préservateurs. Si jamais (et que le ciel lui en ôte à jamais l'idée!) la Maison d'Autrice rappelait sous ces murs les soldats français qui, cette fois plus que les précédentes, n'y trouveraient pas un Sobieski, les Français du moins n'y trouveraient qu'une capitale ouverte, et une population disposée à les accueillir comme des ennemis qui ont laissé des souvenirs honorables.

Toutes les fortifications qui ceignaient la ville et la sé-

Digitized by Google

paraient des faubourgs ont été minées, et elles ont sauté. Des promenades vont les remplacer. Vienne ne peut que gagner à cette disposition nouvelle, et ce que ses souverains n'eussent probablement pas songé à faire pour elle pendant la paix, va être le résultat des effets et des hasards de la guerre. Ce n'est pas la première fois qu'elle aura dû rendre grâces aux Français; mais désormais elle ne peut plus les recevoir que comme des hôtes, et jamais les attendre comme ennemis. Il est à remarquer toutefois que la paix n'a pas fait remonter à Vienne le cours des effets publics et celui du papier-monnaie. La retraite d'une armée nombreuse, qui faisait une immense consommation et répandait beaucoup d'argent, va d'abord laisser cette capitale dans un état de stagnation toujours défavorable au papier-monnaie, et l'achèvement des contributions, les besoins du gouvernement qui va être rétabli, doivent rendre le numéraire plus rare et le papier-monnaie plus nombreux; sa baisse est donc le résultat inévitable de la paix et la source d'embarras inévitables pour l'Autriche au moment où elle rentre dans ses domaines : c'est un des résultats du traité funeste pour elle qu'il faut ajouter à ceux qui ont été stipulés. Dans ces circonstances, on conçoit ce qu'a dû souffrir l'Impératrice, dont la santé était si altérée. Le séjour momentané de Cohorn lui a été funeste; on a annoncé sa mort : il paraît seulement qu'on désespère de la vie de cette princesse, qui rendrait l'Empereur, son époux, veuf pour la troisième fois. L'archiduc Charles est toujours dans la retraite : on renouvelle le bruit que sa santé a été la cause de sa démission; il demeure toujours certain que cette cause est la mésintelligence, l'inimitié, les prétentions réciproques qui ont ôté tout ensemble, et par conséquent toute énergie aux forces de la monarchie autrichienne.

On ne sait pas encore quel effet a produit à Londres le traité de Vienne. La Hollande ayant publié prématurément la signature de la paix, les Anglais n'ont eu que la connaissance du fait : ils connaissaient cependant la nature des cessions sur l'Adriatique ou les prévoyaient; car déjà ils s'indignent en pensant que l'Empereur en est désormais le maître, et que la navigation de cette mer est, ainsi que ses ports, son domaine et sa propriété.

Quant au traité avec la Suède, les Anglais le connaissent mieux, en ce qui est relatif à la Russie, dont ils nomment l'Empereur leur *ancien* allié magnanime; mais ils ignorent et redoutent les conséquences de ce traité quand

Digitized by Google

l'Empereur des Français aura fait connaître ses intentions. La possession de l'île d'Aland, accordée à la Russie, leur paraît laisser à la Suède peu de sécurité militaire, et aux Anglais peu de sécurité commerciale.

Du reste, les Anglais ne parlent plus guère de l'Espagne, et n'osent plus parler de Flessingue, où il ne meurt plus, disent-ils encore, que trois cents hommes par semaine. Il paraît qu'on cherche à s'étourdir à Londres sur cette douloureuse situation, et que les scènes du théâtre de Cowen-Garden sont une distraction qu'on croit devoir laisser prendre à John Bull. On ignore les résultats de ces burlesques démonstrations de liberté civile, et ces parades grossières d'un esprit national qui met tout en feu pour savoir si M^me^ Catalani obtiendra, pour chanter, le prix qui lui convient; si le théâtre sera ouvert ou fermé, si M. Kemble et sa famille seront ou non ruinés : c'est pour cette belle querelle que *force horions* se distribuent au parterre, et que des nobles lords s'y font reconnaître au milieu des champions des deux partis.

Le sort de Flessingue rappelle involontairement l'attention sur le nom du général français qui y commandait, et sur la conduite duquel une enquête a été ordonnée par S. M. Des arrêtés pris par divers préfets dans l'arrondissement desquels se trouvent situés les domaines de ce général, viennent d'ordonner de les mettre sous le séquestre, et ces arrêtés ont été rendus publics. Ces préfets sont ceux de l'Ourthe et de la Haute-Garonne.

La cour est toujours à Fontainebleau. S. M. y a reçu les hommages de diverses autorités, et particulièrement ceux du sénat d'Italie. Il y a eu cercle et plusieurs fois spectacle. Le premier acte de *Roméo et Juliette* y a été entendu; une autre fois, et le même jour, mesdames Festa et Barelli ont chanté dans un acte de deux opéras différens, *la Molinara* et *le due Gemelli*. On croit que la première représentation *dei traci Amanti*, de Cimarosa, y sera donnée.

S. M. a souvent couru le cerf, et jouit de la plus parfaite santé.

Un décret impérial fixe au 1^er^ décembre prochain la convocation du Corps-Législatif.

On présume que le séjour de la cour à Fontainebleau sera d'un mois, que les fêtes de la paix, remises au 2 décembre, seront réunies à celles de l'anniversaire du couronnement. En conséquence, le nombre des personnes

Digitized by Google

admises jusqu'à ce jour à faire partie du voyage, va se trouver augmenté d'une manière sensible. Des étrangers de distinction y sont attendus. On croit même savoir que S. M. le roi de Saxe est en route et arrivera incessamment à la cour de son auguste allié.

Paris espère revoir son souverain à l'époque du couronnement : l'Empereur doit, dit-on, agréer une fête que le corps municipal lui dédie. D'immenses préparatifs se font à cet effet dans les bâtimens de l'Hôtel-de-Ville avec la plus grande activité.

ANNONCES.

Elémens de la grammaire latine, à l'usage des Lycées et des Ecoles secondaires, par Lhomond. Nouvelle édition, avec des notes, par F. P. Sainsère, prêtre, professeur au Lycée Impérial de Metz. Prix, 1 fr. et 1 fr. 25 c. franc de port. A Metz, chez Devilly, libraire, rue du Petit-Paris; à Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Bedzor, ou *Voyage de l'Orphelin sans l'être*; ouvrage contenant une description topographique de plusieurs villes de France, et ce qui s'y est passé de remarquable, avec un aperçu des mœurs, usages et coutumes des habitans, et des vues sur le commerce, l'agriculture, etc. Par M. Claude-Etienne Salignac-Fénélon. Deux vol. in-12. Prix, 3 fr. et 4 fr. franc de port. Chez Bechet, libraire, quai des Augustins, n° 63.

Essais sur la végétation considérée dans le développement des bourgeons; par A. Aubert du Petit-Thouars, directeur de la pépinière impériale du Roule, membre des Sociétés d'agriculture et philomatique de Paris, de l'Académie Celtique et de la Société d'émulation de l'Isle-de-France. Un vol. in-8°., avec 2 figures. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le même, tiré sur papier grand-raisin, 6 fr. et 7 fr., franc de port; et sur grand-raisin vélin, 8 fr. et 9 fr., franc de port.

Les Bucoliques de Virgile, traduction nouvelle en vers français, par M. P. Dorange. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 80 c. et 2 fr. 25 c., franc de port. Chez le même.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXXXIV.—*Samedi* 11 *Novembre* 1809.



POÉSIE.

A LA PAIX.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

O Paix, aimable Paix, objet de notre amour,
Descends, viens consoler la terre!
Descends, et qu'en ce jour notre bruyant tonnerre
Annonce ton heureux retour.

Vierge aimable, que ta présence
De nos prospérités vienne augmenter le cours!
Que par tes mains au sein de l'abondance
Le temple de Janus, refermé pour toujours,
D'un repos glorieux nous donne l'assurance.

La main qui sut te conquérir,
O Paix, sur tes doux fruits va veiller attentive:
Par ses soins l'on verra mûrir
Près du laurier la douce olive.

La France heureuse sous tes lois,
O des héros le plus grand, le plus sage!
Pour modèle aux guerriers, aux magistrats, aux rois,
Avec orgueil offrira ton image.

Hâte-toi, viens, descends, ô Paix, aimable Paix!
Descends, vient effacer les traces de la guerre!
Et qu'on n'entende plus désormais sur la terre
Que le concert des voix célébrant tes bienfaits.

TALAIRAT.

Digitized by Google

IMITATION DE LA VII^e ODE D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

Entends des aquilons le souffle mugissant;
Par la main des hivers en floccons épandues,
Vois les neiges blanchir le front resplendissant
Du Soracte rival des nues.

Sous le poids des frimas l'arbre crie affaissé:
De ce fleuve muet la naïade étonnée,
Au spectacle nouveau de son onde enchaînée,
Gémit dans son antre glacé.

Entasse à ton foyer, d'une main libérale,
Le sapin résineux, le cyprès odorant,
Et brave de l'hiver l'haleine glaciale,
Assis près d'un feu pétillant.

Prodigue-nous sur-tout la liqueur délectable
Que ces larges flacons, ouvrage d'un Sabin,
Depuis deux fois trois ans, enferment dans leur sein,
Breuvage au nectar préférable.

Remets tout autre soin entre les mains des Dieux:
Leur voix parle; et la paix à la terre est rendue,
Les vents n'exercent plus leur empire orageux,
Et l'onde cesse d'être émue.

Ces arbres, de nos bois antiques habitans,
Naguères ébranlés par l'effort des tempêtes,
Dans les airs obscurcis n'agitent plus leurs têtes
Victorieuses des autans.

Ne va point, désireux d'une vaine science,
T'efforcer de prévoir l'avenir inconstant;
Jouis de chaque jour que le ciel te dispense,
Regarde-le comme un présent.

Tandis que ton visage où brille la jeunesse,
N'a point encor du tems éprouvé les rigueurs,
Des grâces suis les pas, et brigue les faveurs
Des doctes nymphes du Permesse.

Digitized by Google

Viens, accours sur ce champ dont nos braves aïeux,
Au fier Dieu des combats firent jadis hommage,
Et fier de préluder à de farouches jeux,
Exerce ton naissant courage.

Renouvelle souvent ces entretiens si doux
Et si chers aux amans, quand la nuit favorable
Répand sur leur secret son ombre secourable
Et les amène au rendez-vous.

DEMORE, *sous-inspecteur de marine, des Académies de Lyon et de Marseille.*

ENIGME.

LECTEUR, dans mon obscurité,
J'ai quelqu'analogie avec la Trinité;
Et quand je fais un commentaire,
Afin d'éclaircir ce mystère,
Il arrive que loin d'y porter la clarté,
J'augmente encor le nœud de la difficulté.
Mais puisqu'il faut que je l'ajoute,
Ce commentaire, il faut bien qu'on l'écoute.
Dans le principe je suis un;
De cet un on fait trois; et de ces trois chacun
Offre son attribut et sa manière d'être;
Or, ces trois réunis ne forment qu'un seul être.
Pour que tu me devines mieux,
Il ne me reste plus qu'à paraître à tes yeux;
C'est ce que je vais faire en l'une ou l'autre page :
Lecteur, tu m'aperçois, je gage.

S.....

LOGOGRIPHE.

AVEC cinq pieds je suis un noir complot
Qui conduit quelquefois l'auteur à l'échafaud.
Retranche mon premier, je deviens un supplice
Où mène trop souvent l'habitude du vice.
Mon second retranché, que pourrais-je être encor?
Ce que l'on porte en soi lorsque l'on n'est pas mort.

S.....

Digitized by Google

CHARADE.

De mon premier il sort des flammes :
Il se forme sur mon dernier
Des lames qui n'ont pas la trempe de ces lames :
Qu'on voit sortir de mon entier :
Sous les eaux engloutis les unes vous renversent ;
De leurs pointes atteints les autres vous transpercent.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Fourmi-lion.*

Celui du Logogriphe est *Imberbe*, dans lequel on trouve : *mer*, *mire*, *mi*, *ré* et *rime.*

Celui de la Charade est *Pin-cette.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

TABLEAU HISTORIQUE ET PITTORESQUE DE PARIS, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, par M***, avec figures; huitième et neuvième livraisons. Papier ordinaire 12 fr. la livraison; papier vélin, fig. avant la lettre, 21 fr. — A Paris, chez H. *Nicolle*, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; et *Lenormant*.

CET ouvrage, commencé il y a environ quinze mois, est déjà assez avancé pour pouvoir être justement apprécié dans son plan et dans son exécution. La neuvième livraison commence le second volume, et le premier est entièrement terminé, à quelques gravures près, qui ne seront délivrées aux souscripteurs qu'avec les livraisons suivantes, le burin de l'artiste n'ayant pu suivre la plume de l'écrivain. Lorsque l'on considère l'étendue du travail, la variété des connaissances qu'il suppose, la quantité de recherches souvent arides et minutieuses qu'il nécessite, on ne peut disconvenir que l'auteur n'ait mis beaucoup de zèle et d'activité à remplir les engagemens qu'il avait pris avec le public; et lorsqu'on lit la partie considérable de l'ouvrage qui a déjà paru, on s'aperçoit que la rapidité de l'exécution n'a nui ni à l'exactitude des recherches, ni à la perfection de l'ensemble. Nous ne faisons aujourd'hui que constater la faveur publique qu'a obtenue le *Tableau historique et pittoresque de Paris*; pour en parler, nous avons attendu le succès; les autres journaux l'avaient prévenu en s'empressant dès les premières livraisons de louer l'ouvrage; ils avaient devancé, pressenti, deviné le jugement et le goût du public, rôle beaucoup plus flatteur. Nous nous contentons de le suivre, rôle beaucoup plus sûr: peut-être même est-il tout-à-fait prudent de s'en tenir à celui-là, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un ouvrage annoncé par souscription, délivré successivement par parties, et qui ne doit être complété que par un

Digitized by Google

nombre considérable de livraisons. L'expérience a trop souvent prouvé qu'il ne fallait pas le juger d'après les premières qui paraissent.

On pouvait seulement prononcer dès-lors que l'entreprise était heureuse, que le sujet était intéressant, et que, quoique souvent traité, on devait néanmoins le regarder comme neuf. Les nombreux et volumineux ouvrages qui ont eu pour objet Paris, son histoire et sa description, n'offraient guère, en effet, que des matériaux informes, incomplets, et dont le nouvel historien n'a dû faire usage qu'avec la circonspection d'une saine critique qui rejette les traditions fausses, et les contes apocryphes dont les anciens *chroniqueurs* de Paris entouraient le berceau et les monumens de cette ville célèbre; avec cette sobriété, dictée par le bon goût, qui élague ces superfluités, ces détails oiseux, ces dissertations sans intérêt, fruit d'une érudition minutieuse, dont ceux qui succédèrent aux premiers grossirent leurs épais volumes; enfin avec cette sagesse d'un bon esprit qui dédaigne toutes ces petites anecdotes de la chronique scandaleuse, ou ces épigrammes actuellement sans sel, et qu'avait si fort mises à la mode dans le siècle dernier une philosophie chagrine, qui voulait trouver un texte à ses déclamations et à ses sarcasmes dans tous les sujets, et jusque dans la description des rues, des carrefours et des édifices de Paris. Tels étaient les ornemens aussi faux que divers, selon la diversité de l'esprit et du goût des différens âges, dont les historiens de Paris ont prétendu embellir son histoire; telles sont les fausses sources d'intérêt où ils ont puisé dans un sujet qui en offre abondamment de véritables. Quelle histoire en effet est plus agréable et plus variée que celle de la capitale d'un vaste et florissant empire, séjour, depuis douze siècles, de ses rois et de ses plus grands hommes, théâtre de tant d'événemens, de tant de séditions et de révolutions ou bizarres ou cruelles, centre de tant d'intrigues, tourbillon où se sont agités tant de personnages fameux, sol où se sont élevés tant de monumens et d'édifices célèbres, changeant mille fois de destination et de maîtres, anéantis, remplacés par d'autres, et subissant

Digitized by Google

toutes les variations, toutes les métamorphoses et toutes les destructions qu'entraînent la succession des tems et l'inconstance des hommes ?

Une pareille histoire tient en quelque sorte le milieu entre les annales générales d'une nation et les mémoires particuliers d'un individu ; elle offre à-peu-près les mêmes avantages, agrément, intérêt, instruction : on peut même dire qu'elle en a de particuliers. Elle a plus d'unité et d'ensemble que l'histoire générale ; elle accable moins l'esprit et surcharge moins la mémoire ; elle entre dans des détails plus familiers, et qui peignent mieux les mœurs, avantage inestimable lorsqu'il s'agit sur-tout d'une ville qui a tant influé sur les mœurs générales de la nation ; et c'est en cela principalement que son histoire l'emporte encore sur les mémoires particuliers d'un individu qui, quel qu'il soit, n'a jamais eu une aussi grande influence, et dont l'existence d'ailleurs extrêmement bornée n'est qu'un point dans les annales d'un peuple, et n'offre qu'un coin presqu'imperceptible dans le tableau des mœurs. Paris au contraire est toujours la figure principale de ce tableau. Il a, dans son existence, précédé celle de la monarchie ; il en a suivi les diverses périodes, il en a souvent fixé les destinées. Remontant dans son origine à des tems antiques et obscurs, traversant dans sa durée des âges d'ignorance et de barbarie, arrivant enfin à des siècles de lumières, de civilisation, d'opulence et de luxe ; jadis misérable bourgade, amas de chaumières confusément entassés dans les bornes étroites d'une île de la Seine ; dès long-tems ville florissante s'étendant au loin sur les deux rives du fleuve, renversant toutes les barrières et toutes les enceintes qu'on veut opposer à son accroissement ; elle éprouve toutes les vicissitudes et toutes les révolutions que doivent amener cette longue succession d'années, ces états si différens, ces mœurs si diverses, et conserve dans toutes les époques un intérêt véritable. Ce sont même ces faibles commencemens, ces étroites limites, ces misérables cabanes comparées avec la splendeur actuelle de Paris, ses somptueux édifices et son immense étendue, ce sont ces comparaisons et ces différences

Digitized by Google

qui font pour l'observateur une grande partie de l'intérêt qu'offrent sa description et son histoire. Que de changemens a subis cette grande cité dans une durée de deux mille ans! et dans ce long intervalle qui, de cette faible origine, l'a portée à cet état de richesse et de magnificence, que d'événemens liés à l'histoire générale dans l'histoire particulière de la capitale d'un grand empire! que d'anectotes privées, que de faits curieux, que de métamorphoses dans les mœurs, dans les habitudes, dans les édifices, dans l'aspect physique et moral de cette ville immense! que de choses qui nous paraissent avoir dû toujours être ainsi, ou du moins n'avoir pas changé depuis long-tems, (car, dans notre existence éphémère, tout nous paraît aisément fort ancien et presqu'éternel) avaient pourtant naguère un autre but, une autre destination, une autre disposition! Cette rue où nous passons était couverte d'édifices; ces bâtimens sont sur l'emplacement d'une ancienne rue; ces places publiques étaient des jardins, des prés, des cultures; cette maison qu'un procureur n'a pas jugée assez grande pour le loger était celle d'un chancelier de France; cet hôtel que le contrôleur Hervart fit renverser pour le rebâtir plus spacieux et plus magnifique, était celui dont s'était contenté et dont vraisemblablement avait été fier l'orgueilleux d'Epernon; ici des ruines, là de modernes édifices bâtis sur d'antiques débris; plus loin, à peine quelques vestiges d'anciens monumens qui n'existent plus que dans les souvenirs et les traditions; partout la main du tems plus fortement empreinte dans une grande ville qu'ailleurs.

Tels sont les tableaux animés et variés que l'historien de Paris doit faire passer successivement sous les yeux de ses lecteurs; telle est la tâche qu'a parfaitement remplie l'auteur du nouveau *Tableau historique et pittoresque*. Nous avons, en traçant ses devoirs, fait l'analyse de son ouvrage. Ainsi que l'annonce le titre, cet ouvrage se divise en deux parties bien distinctes: la partie chalographique, la partie historique. La première se compose de plans de Paris, de vues générales de cette ville prises de ses aspects les plus agréables, de gravures représen-

Digitized by Google

tant les monumens ou les édifices remarquables qu'elle contient ou qu'elle a contenus. On trouvera même dans ce tableau des descriptions et des dessins de monumens qu'on chercherait vainement ailleurs. Si l'historien, comme dit Cicéron, doit peindre, et ressemble à l'artiste qui dispose de beaux tableaux dans un jour convenable : *Videtur tanquam tabulas in bono lumine collocare*, il est des occasions où l'art de la parole et la clarté des explications ne pourraient pas lui suffire ; il doit appeler à son secours tous les arts qui représentent aux yeux les objets, et c'est sur-tout dans un ouvrage qui consiste principalement en descriptions de monumens et d'édifices que ces auxiliaires sont indispensables. La partie historique a deux subdivisions : tantôt elle comprend l'histoire particulière des quartiers, des rues, des monumens publics, et même des édifices particuliers qui ont eu quelque célébrité, et laissé quelque souvenir dans la mémoire des hommes ; tantôt elle présente l'histoire de l'ensemble, des accroissemens successifs de la ville, des révolutions qu'elle a subies, des événemens importans dont elle a été le théâtre, auxquels ses habitans ont pris part, et dont ils ont été ou les témoins ou les acteurs. Le mérite de la première soudivision ne peut être que dans une exactitude scrupuleuse, et le devoir de l'auteur est dans des recherches exactes, arides, minutieuses. Telle rue, par exemple, porte un nom bizarre, ridicule ; mais ce nom tient à une ancienne destination, à d'anciens usages : il faut compulser de vieux recueils, de vieux actes pour connaître et expliquer ces anciens usages ; il faut consulter de vieux glossaires pour entendre ces mots vieillis et entiérement hors d'usage, pour en assigner l'étymologie. Ces étymologies révèlent néanmoins d'antiques coutumes qui peignent les mœurs, et intéressent tous les lecteurs. Je n'en citerai qu'un exemple, que je ne prendrai point dans le nouveau *Tableau de Paris*, quoiqu'il eût pu m'en fournir un grand nombre. La rue du Fouare, dont l'auteur n'a pas eu encore occasion de parler, s'appelle ainsi du vieux mot *feure*, qu'on trouve dans Rabelais, mot que les gens de la campagne pronon-

Digitized by Google

çait *fouare*, et qui signifie *paille*. Jusqu'ici cela n'est pas bien intéressant, mais pourquoi cette rue s'appelait-elle ainsi? C'est parce qu'on rassemblait et qu'on vendait dans cette rue la paille qui servait de litière aux écoliers de l'Université de Paris. Les écoliers, en effet, n'avaient point alors le droit de s'asseoir sur un banc ou sur une chaise devant leurs professeurs; ils devaient être assis par terre en leur présence, et ne pouvaient, pour toute délicatesse, que mettre un peu de paille sous eux. Le pape Urbain V, bienfaiteur et protecteur de l'Université de Paris, leur en fit loi expresse dans un réglement daté de l'an 1366 : *Scholares Universitatis Parisiensis, audientes suas lectiones, sedeant in terrâ coram magistris, non in scamnis, vel sedibus elevatis à terrâ, ut occasio superbiæ à juvenibus secludatur* (1). Tel était dans ces siècles d'ignorance l'honneur rendu à la science dans la personne de ceux qui l'enseignaient; telle était l'humble soumission de ces écoliers d'ailleurs si fiers, si jaloux de leurs prérogatives, et dont la turbulente indiscipline fit plus d'une fois la loi aux Parisiens, au roi même, à qui elle arracha le pardon des plus grands excès : faiblesse qui accoutuma tellement ces écoliers sans frein à l'impunité, que dans les troubles affreux dont nous aurons bientôt occasion de parler, deux d'entr'eux ayant été justement pendus, ils exigèrent et obtinrent que le premier magistrat de la capitale, que le prévôt de Paris allât lui-même les dépendre, qu'il les baisât publiquement à la bouche, et les conduisît à l'église des Mathurins pour y être inhumés honorablement.

Ce ne sont pas seulement les rues, les places, les monumens publics qui rappellent des anecdotes curieuses, des souvenirs intéressans, des faits singuliers : les édifices particuliers ont souvent aussi leur célébrité, et ne sont pas moins dignes d'exciter la curiosité du lecteur;

(1) On soutenait aussi dans cette rue du *Fouare*, des thèses de philosophie et de rhétorique, ce qui lui donnait dans ces tems-là une sorte de célébrité, et lui mérita sans doute l'honneur d'être nommée dans les écrits du Dante, de Pétrarque, de Rabelais et autres.

Digitized by Google

leurs noms, souvent répétés dans notre histoire, se lient à une foule d'événemens importans et d'époques mémorables. On ne lit point les Mémoires du siècle de Louis XIII, de Louis XIV, sans trouver, pour ainsi dire à chaque page, les hôtels de Longueville, de Chevreuse, de Rambouillet, cités comme les demeures de personnages illustres, et les lieux de la scène des faits les plus intéressans. Si nous remontons à des époques plus éloignées, nous trouverons liés à nos annales les souvenirs qu'ont laissés les hôtels des Ursins, de Joyeuse, d'Alençon, de St. Pol, de Nesle, et cet hôtel de Soissons qui avait aussi appartenu à un Jean de Nesle, et qui passa ensuite à je ne sais combien de rois, de reines, de princes et de princesses, et changea si souvent de nom et de destination. Saint Louis, qui l'avait acheté à Jean de Nelse, le donna à sa mère, Blanche de Castille, qui y mourut. Il appartint successivement à Philippe-le-Bel, à Philippe de Valois, à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et s'appela l'hôtel de Bohême, jusqu'à ce qu'il fût encore acheté par un roi de France, Charles VI, qui en donna 12,000 livres, et en fit présent à son frère le duc d'Orléans, d'où il fut appelé l'hôtel d'Orléans. Louis XII, à qui il était échu par droit de succession, le donna à ses valets-de-chambre qui le vendirent aux Filles Repenties, espèce d'association religieuse à qui l'évêque de Paris donna une règle fort sévère en prenant de grandes précautions, rapportées naïvement par les historiens du tems, pour être bien sûr que si ces filles n'étaient pas *repenties*, elles avaient du moins de justes raisons de l'être; mais elles ne possédèrent pas long-tems cet hôtel. L'astrologue de la reine Catherine de Médicis lui ayant prédit qu'elle mourrait près de Saint-Germain, sous les ruines d'une grande maison, elle ne voulut plus aller à Saint-Germain-en-Laye, ni habiter le Louvre et les Tuileries, qui sont dans le voisinage de Saint-Germain-l'Auxerrois, et elle alla loger dans l'hôtel vendu aux filles repenties, qu'elle transplanta ailleurs. Cet hôtel s'appela dès-lors hôtel de la Reine. Il appartint à la sœur de Henri IV, fut vendu 100,000 livres au comte de Soissons dont il prit le nom, et passa enfin, par le mariage

Digitized by Google

d'une des filles du comte de Soissons, dans la maison de Savoie-Carignan, et devint ainsi la propriété du père du fameux prince Eugène, qui y naquit. Il me semble que cette sorte de généalogie et ces détails privés qui touchent à des personnages historiques ont quelqu'intérêt, et je suis persuadé que l'auteur du *Tableau de Paris*, qui m'a prouvé, par le précis intéressant qu'il a donné de l'hôtel de Rambouillet et de quelques autres, qu'il pense comme moi à ce sujet, ne les négligera point lorsqu'il aura occasion de parler de l'hôtel de Soissons. J'avoue néanmoins qu'on grossirait inutilement un livre en prodiguant ces détails : il faut les choisir avec goût, les distribuer avec sobriété, et ne point imiter ces lourds compilateurs, ces prolixes historiens de Paris, Piganiol de la Force, par exemple, qui parcourt toutes les églises de Paris, et nous raconte l'histoire de tous ceux qui y ont été enterrés, pour peu qu'il ait pu découvrir quelque chose sur leur compte, traverse le cimetière des Innocens, et transcrit toutes les épitaphes, entr'autres la suivante, qui, du reste, est une des plus remarquables : « Ci gist Yolande » Bailly qui trépassa l'an 1514, le quatre-vingt-huitième » an de son âge, le quarante-deuxième de son veuvage, » laquelle a vu, devant son trépas, deux cent quatre-» vingt-quinze enfans issus d'elle. ».

Mais l'histoire de toutes les rues et même de tous les édifices de Paris ne serait point encore celle de Paris, de même que l'histoire particulière de toutes les provinces ne serait point celle de la monarchie. Il est des faits plus importans, des récits plus graves, des événemens publics d'un intérêt plus général, dont la capitale entière a été le théâtre, auxquels tous ses habitans ont pris part, et qui ont été excités, déterminés, conduits par les passions, les préventions, les sentimens, tantôt éclairés, plus souvent aveugles, de tous ou du plus grand nombre; voilà proprement ce qui contient l'histoire de Paris; et l'auteur du nouveau *Tableau historique et pittoresque* a travaillé avec un soin remarquable cette partie essentielle de son ouvrage. En traitant les objets particuliers dont je viens de parler, il s'était montré laborieux et infatigable dans ses recherches, critique exact

Digitized by Google

et judicieux dans le choix des matériaux qu'il devait employer, et des autorités souvent trompeuses entre lesquelles il avait à choisir, versé dans la connaissance des divers objets d'arts sur lesquels il avait à prononcer; mais il faut d'autres qualités pour présenter le tableau des événemens que la ville de Paris fournit à l'histoire, sur-tout à certaines époques célèbres dans les annales de la monarchie; et l'auteur, en le traçant, a prouvé que le talent du sage historien et de l'élégant écrivain ne lui était pas plus étranger que la patience de l'érudit et du compilateur. Il a divisé l'histoire de Paris en différentes époques, qu'il distribue dans le cours de ses livraisons avec tout l'ordre dont cet ouvrage est susceptible: variant ainsi le plaisir du lecteur par la variété des objets qu'il lui offre, et faisant succéder à des vues, à des dessins agréables, à des descriptions particulières, des tableaux d'un ordre plus étendu, d'un intérêt plus général. A la tête des deux dernières livraisons, se trouve le morceau historique le plus considérable et le plus intéressant que l'auteur ait donné jusqu'ici; c'est le récit des troubles affreux qui agitèrent Paris pendant la captivité du roi Jean, la minorité et la régence de Charles V, et durant le long et malheureux règne du roi Charles VI.

Jamais Paris ne présenta un spectacle aussi lamentable que dans cet intervalle de plus de soixante ans, pendant lesquels cette ville ne respira un instant que sous le règne trop court de Charles V. Jamais tant d'excès, de fureurs et de crimes ne furent expiés par de plus épouvantables malheurs. Les citoyens armés les uns contre les autres, armés contre l'autorité souveraine, contre leurs magistrats fidèles, se massacrant impitoyablement, égorgés par les factions sans cesse renaissantes, par les satellites d'Etienne Marcel, leur premier magistrat; par les *grandes compagnies*, par les bandes de la *jacquerie*, par les *maillotins*, les *cabochiens*, les horribles milices de bouchers, par les *Armagnacs* et les *Bourguignons*; les princes de la maison royale et les grands vassaux de la couronne, non moins furieux que la plus vile populace, non moins odieux dans les moyens qu'ils emploient; l'Anglais, appelé de tous côtés par les factieux, et in-

Digitized by Google

troduit jusque dans les murs de la capitale; la famine et la peste enlevant la moitié des habitans qui avaient échappé à tant de causes de destruction: tel est le tableau que présente la ville de Paris dans cette période déplorable de notre histoire. Ses malheurs et l'audace de ses oppresseurs furent portés à leur comble sous le règne de Charles VI; et que pouvait-on attendre, pour réprimer tant d'excès, d'un malheureux prince privé de sa raison, lorsqu'on avait vu Charles V, qui depuis obtint et mérita le titre de *Sage* et de *Sauveur de la patrie*, avilir l'autorité, dont il n'était encore que le dépositaire, par une condescendance, disons une faiblesse, qu'aucune extrémité ne peut excuser (2)?

Le tableau de ces horribles scènes acquiert pour nous un degré d'intérêt bien vif, quoique bien pénible et bien douloureux. Quels rapprochemens! quels souvenirs! Et par une fatalité bien remarquable, on voit à ces deux époques si éloignées les mêmes lieux, souvent les mêmes jours, souillés par les mêmes excès. Les cruelles leçons que nous avons reçues de l'expérience ne sont point inutiles à l'historien, dont l'objet est de peindre des tems de troubles, de factions, de révolutions, et on s'aperçoit facilement qu'elles n'ont pas été perdues pour l'auteur du *Tableau historique et pittoresque de Paris*. Ses réflexions, mûries par les événemens dont il a été témoin, en sont plus justes et plus profondes; il remonte mieux aux causes des agitations, il démêle plus sûrement les secrets des perturbateurs et des factieux; il rend une justice distributive plus exacte aux grands coupables, à ceux qui ne sont qu'égarés, aux citoyens fidèles. Tel est

(2) Il signa de sa main le pardon des scélérats qui étaient venus enlever, jusque dans sa chambre, les seigneurs qui lui étaient les plus attachés, et les massacrer à ses yeux. Il signa encore l'ordre d'ouvrir toutes les prisons pour en laisser sortir les malfaiteurs désignés dans la liste suivante, que lui avaient dictée les factieux: *larrons, meurtriers, voleurs de grand chemin, faussaires, coupables de viol, ravisseurs de femmes, assassins, sorciers, sorcières, empoisonneurs*. Il est clair que de tous ces gens-là il ne fallait laisser sortir que les sorciers et les sorcières.

Digitized by Google

le fruit des épreuves par où nous avons passé, et il a été assez chèrement acheté. Le style de l'auteur répond à l'importance des objets qu'il traite. Il est grave et noble; il a du nombre et de l'harmonie; on y reconnaît un écrivain exercé et nourri de l'étude des bons modèles; mais plus le style d'un auteur a de pureté, de correction, d'élégance, plus on y aperçoit facilement quelques taches légères. Celles que je vais indiquer ici sont assurément de ce nombre; et en prouvant la sévérité de ma critique, elles prouveront la vérité de mes éloges. L'auteur du *Tableau historique et pittoresque*, parlant des griefs que Charles-le-Mauvais prétendait avoir contre le roi Jean, dit que celui-ci avait donné à son connétable le comté d'Angoulême, que Charles-le-Mauvais réclamait comme faisant partie de la dot de sa femme. « Sa réclamation, » continue l'historien (3), n'ayant pas été écoutée, il » s'en vengea, *comme il lui convenait de faire*, en faisant » assassiner le connétable. » Ces mots, *comme il lui convenait de faire*, se prennent ordinairement en bonne part, et sembleraient une sorte d'approbation de la conduite infâme de Charles-le-Mauvais. Ce n'est assurément pas la pensée de l'auteur; mais pour que l'expression y répondît, il fallait dire, ce me semble : *Il s'en vengea comme il convenait à un homme d'un caractère aussi pervers*, ou quelque chose d'équivalent. Je reprendrais aussi quelques répétitions, fruit de l'inadvertance, ou qu'on doit même regarder comme des fautes d'impression; telle est celle-ci : « *Enfin*, cette tyrannie alla si loin et lui devint si insupportable qu'il résolut *enfin* de secouer le joug » de ces misérables (4) ». Et ailleurs (5) : « A l'occident, » l'œil du spectateur se repose sur les masses *imposantes* » de verdure qui forment le cours la Reine et les Champs-» Elysées, d'où les regards peuvent s'étendre, par la » grande allée, jusqu'à la barrière de l'Etoile; enfin, s'il » se tourne au nord, cette partie lui offre la décoration

(3) Troisième livraison, page 12.

(4) Même livraison, page 25.

(5) Description de la place Louis XV, page 479.

Digitized by Google

» *imposante* des deux colonnades du garde-meuble et de » l'édifice correspondant. »

Si le critique doit remarquer ces légères imperfections, il serait cependant honteux de s'y arrêter trop long-tems et de donner trop d'importance à de pareilles observations. Je m'arrêterais bien plus volontiers, et avec plus de justice pour l'auteur et d'intérêt pour le lecteur, sur le mérite de l'ouvrage et les éloges qui lui sont dus, sujet que je suis bien éloigné d'avoir épuisé; mais la longueur de cet article me fait une loi de le terminer. Je dirai seulement, pour me résumer, que Paris a enfin trouvé un historien scrupuleux dans ses recherches, exact dans ses observations, sage dans ses réflexions, pur et orné dans ses récits; un historien qui, discernant avec sagacité ce qui est vrai de ce qui est faux ou douteux, ce qui est instructif et agréable de ce qui est inutile ou ennuyeux, annonce toujours non-seulement un goût sûr, une critique éclairée et un véritable talent, mais encore un très-bon esprit; car on peut faire preuve de bons principes et d'un bon esprit en parlant des rues et des carrefours de Paris, comme on peut donner la preuve d'un esprit faux en parlant de contes, de romans, et des objets les plus frivoles et les plus indifférens. F..

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU DESPRÉAUX, avec des notes, un discours préliminaire et une vie abrégée de ce poëte. Stéréotype d'Herhan. — Trois vol. in-8°. ou in-12. — A Paris, chez *H. Nicolle*, rue de Seine, n° 12; et chez *A. Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

L'HONNEUR d'être réimprimés sans cesse appartient aux grands classiques; c'est là même ce qui constate leur renommée. Pour eux les lecteurs se renouvellent et se multiplient. Les écrivains qui sont admirés sans être lus ne sont pas admirés long-tems : mais Corneille et Bossuet, Racine et Pascal, La Fontaine et Fénélon, Voltaire et J. J. Rousseau sont relus avec délices; on les sait par cœur; et toutes les presses de l'Europe leur sont à la fois

Digitized by Google



fois consacrées. Entre les génies heureux qui ont illustré les deux derniers siècles, Despréaux, *leur maître en l'art d'écrire*, est peut-être celui dont les ouvrages reparaissent le plus souvent. A compter avec une scrupuleuse exactitude, on en trouverait au moins cent cinquante éditions; et les plus connues seulement sont au nombre de quatre-vingt-quatre, d'après la liste chronologique insérée dans l'édition même que nous annonçons aujourd'hui. Celle-ci mérite une attention particulière; non-seulement elle est complète, correcte, et bien exécutée, mais le travail de l'éditeur y ajoute un prix qui la fera toujours distinguer. La plus brillante partie de ce travail est un Discours préliminaire d'une assez grande étendue. Quelques citations de cet excellent morceau de littérature intéresseront nos lecteurs. Tout ce que nous pourrions dire sur Boileau s'y trouve. Il serait impossible de mieux sentir, et difficile de s'exprimer aussi bien.

Voici comment l'éditeur expose l'état de la langue française et de l'art d'écrire à l'époque où Boileau publia ses premiers essais. « La langue n'était plus barbare; » elle cessait même d'être simple et naïve, après l'avoir » été avec tant d'énergie dans Montaigne. Renouvelée » par Malherbe, épurée par Vaugelas, décorée par Balzac, » elle acquérait de la correction, de la clarté, de l'élé- » gance. Elle se pliait à ce style périodique, le premier » des styles, quand, par une heureuse distribution de » tous les élémens qu'il rassemble, des objets qu'il peint, » et des rapports qu'il exprime, il fait du discours un » vaste et fidèle tableau de la pensée; mais aussi le plus » fatal obstacle au progrès d'une langue, lorsque, par » un vain entassement d'incidens et d'accessoires, il » n'aboutit qu'à surcharger chaque idée d'une oisive » escorte, et que dans sa marche fastueuse et sourde il » énerve avec tant d'art les pensées et les sentimens. »

On remarque en cette période une distribution savante, et comme dans les écrits de Boileau lui-même, on y voit l'exemple à côté du précepte. Avant le législateur du Parnasse français, *Pascal avait élevé notre langue au-dessus des autres langues modernes, et presque au niveau des langues anciennes*. L'éditeur l'avoue, mais *le premier*

Digitized by Google

mérite de Boileau, ajoute-t-il, *fut de sentir l'excellence des Provinciales. Nul n'a mieux révéré, proclamé, consacré leur autorité littéraire.* La prose avait atteint la perfection; il s'agissait d'y faire atteindre la poésie. Boileau le tenta. Laissons à son habile éditeur le soin de développer des idées qui seraient gâtées par une analyse.

« Les règles de la versification n'étaient observées qu'aux » dépens des lois plus sacrées de la logique et de la » grammaire. Comme si l'art des vers n'eût consisté qu'à » vaincre des difficultés mécaniques, la multitude des » poëtes semblait n'aspirer qu'à la régularité du mètre » et de la rime; leurs scrupules ne s'étendaient pas jus- » qu'au choix des expressions et au caractère du style. » Ils alignaient et rimaient l'emphatique et le trivial, les » hyperboles et les quolibets, les comparaisons pro- » lixes et les métaphores obscures. C'était là tout le » savoir-faire des Pelletier, des Godeau, des Scudéri, » de cent autres infatigables et monotones versificateurs. » Voiture, il est vrai, Racan, Benserade, plus habiles, » et sur-tout moins féconds, n'étaient pas restés con- » fondus dans cette foule, et Despréaux les a vantés » quelquefois; mais il leur a fait moins d'honneur par » ses éloges que de tort par ses exemples : nul ne les a » plus rabaissés que celui qui a évité le premier leurs » tournures prosaïques, leurs inversions forcées, leurs » phrases parasites, les faux ornemens et les négligences » qui fourmillent dans leurs poésies les plus tolérables. » Ce n'est pas non plus, osons le dire, une versification » forte et pure qu'on peut louer dans les comédies de » Molière antérieures à 1660. Seuls alors parmi tant de » poëtes, Malherbe, Corneille, La Fontaine, avaient » quelquefois exprimé d'heureuses pensées par de très- » beaux vers : La Fontaine, dans quelques narrations » naïves; Corneille, dans les plus sublimes élans de son » inégal génie; Malherbe, dans un petit nombre de » strophes immortelles. Boileau conçut l'idée d'une per- » fection plus austère et plus constante; il comprit que » des vers admirables n'autorisaient point à négliger » ceux qui les devaient environner, et qu'au contraire » les grands traits du génie poétique brilleraient d'un

Digitized by Google

» éclat plus pur et plus vif au milieu des morceaux élé-
» gans et corrects que le bon goût aurait dictés. »

Plusieurs ont prétendu que Boileau n'avait censuré dans ses satires que des vers et de la prose ; mais l'auteur du discours soupçonne avec raison ceux qui ont risqué cette critique de n'avoir jamais lu Boileau, ou du moins de l'avoir mal lu. Il cite la belle satire sur l'homme, celle sur les diverses folies humaines, celle sur la noblesse, celle sur les femmes, celle sur l'équivoque, et deux autres encore, comme des pièces entièrement morales. Il observe que la censure littéraire est accessoire dans la satire sur les embarras de Paris, et même dans la description d'un repas ridicule. « Restent, continue » l'éditeur, la seconde satire, la septième et la neuvième, » qui sont en effet purement littéraires. La seconde ex-» pose les difficultés de l'art d'écrire en vers, et elle les » surmonte. La septième, où Boileau s'adresse à sa » muse, est inférieure au modèle latin qu'elle imite. » Mais voulez-vous retrouver Horace, et, s'il faut le » dire, mieux qu'Horace, relisez vingt fois la neuvième; » c'est là que vous apprécierez ce qu'une raison sévère » peut ajouter de force et de grâce même à des traits in-» génieux et à l'atticisme du style. N'accordez, s'il vous » plaît ainsi, à la plupart des satires de Boileau que de » parcimonieux éloges ; ne louez en elles que la correc-» tion, l'élégance, la versification la plus soutenue et la » plus belle qui existât dans notre langue avant l'*Andro-*» *maque* de Racine ; mais qu'il nous soit permis au moins » de distinguer, parmi ces douze satires, la huitième et » la neuvième, et de leur offrir des hommages beaucoup » moins réservés. Elles ne sont point assurément les deux » plus beaux ouvrages de Despréaux ; mais elles sont » peut-être les deux plus belles satires que l'on ait jamais » écrites chez aucun peuple. »

Certains jugemens de notre fameux satirique ont été vivement blâmés. On l'a trouvé injuste pour l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, pour celui de *Roland* et d'*Armide*, et même pour Charles Perraut. L'éditeur le défend sur tous ces points. A l'égard du Tasse, son poëme *illustra l'Italie*, au jugement de Boileau, qui toutefois y

Digitized by Google

condamnait l'*intervention des démons et des anges*, et ces *concetti dont se plaint aussi Métastase*. Nous ajouterons que Métastase n'en fut pas moins un des plus fervens admirateurs de la *Jérusalem délivrée*, et que, du vivant même du Tasse, les défauts que Boileau lui reproche avaient été relevés plus durement par Galilée, zélé partisan de l'Arioste. Boileau rendit justice aux bons opéras de Quinaut, sans aimer pourtant *leur morale lubrique*; mais, jeune encore, il s'était moqué des tragédies de ce poëte, sur-tout de l'Astrate, et l'on s'en moquerait encore aujourd'hui si l'on se donnait la peine de les lire. Quant à Charles Perrault, l'éditeur lui consacre une page entière; elle mérite de trouver ici sa place, car elle est forte de pensées et d'expressions.

« On a pris, de nos jours, un intérêt tendre à la mé-
» moire de Charles Perraut; et, ne pouvant l'exalter
» comme poëte, ni en général comme écrivain, on s'est
» avisé de nous le représenter comme un grand philo-
» sophe outragé par un grand versificateur. Ceux qui se
» déterminent à lire les vers de Charles Perraut, et sa
» prose, comprennent que sa philosophie consiste appa-
» remment dans ses blasphêmes contre les plus augustes
» monumens de la littérature ancienne; car il ne man-
» que d'ailleurs d'aucun de nos préjugés modernes; et
» ses écrits, loin d'offrir le germe de quelques pensées
» philosophiques, décèleraient bien plutôt des disposi-
» tions fort prochaines au fanatisme le plus intolérant.
» Soit qu'il sentît la faiblesse, la nullité de son talent;
» soit qu'il eût contracté de bonne heure la facile habi-
» tude des intrigues, il mit son étude à multiplier ses re-
» lations avec les grands, avec les gens de lettres, avec les
» artistes, et parvint à soutenir sa réputation littéraire
» par l'idée qu'il fit prendre de son crédit et de son in-
» fluence. Académicien sans instruction, et rimeur du
» plus bas étage, à peine émule de ses plus inhabiles
» contemporains, il ne sut être que leur protecteur,
» qu'un de ces Mécènes subalternes qui favorisent la
» médiocrité pour paraître plus hauts qu'elle, lui font cé-
» lébrer comme des bienfaits les vains mouvemens qu'ils
» se donnent, et dépravent la littérature par leurs ma-

Digitized by Google

» néges, autant qu'ils la déshonorent par leurs écrits. » Claude Perraut, son frère, fut du moins un architecte » illustre, puisqu'on lui attribue la colonnade du Lou- » vre, que lui conteste pourtant Boileau : mais l'igno- » rant appréciateur des anciens et des modernes, celui » qui, dans le siècle des Molière et des Racine, ne pré- » conisa que ce qui leur ressemblait le moins ; Charles » Perraut enfin a mérité beaucoup plus d'opprobre que » Despréaux n'en a daigné verser sur lui. »

Cette sortie éloquente paraît sévère, et n'est que juste. Qui peut encore estimer l'auteur de *Peau d'âne* et de la *Femme au nez de boudin*, le barbouilleur qui travestit en vers détestables le conte charmant de *Grisélidis*, le flagorneur hypocrite, qui fit semblant d'être fanatique dans un poëme ridicule en l'honneur de la révocation de l'édit de Nantes? Si rien n'est plus inepte que ses *Parallèles des Anciens et des Modernes*, son livre des *Hommes illustres de la France* ne vaut assurément pas mieux, et l'on est fâché que Thomas, dans l'immortel *Essai sur les Eloges*, ait dit quelque bien d'un ouvrage où des idées, tantôt fausses, tantôt vulgaires, sont constamment revêtues d'un style ignoble et décoloré. Comment Diderot a-t-il affirmé qu'excepté Fontenelle, Lamothe et ce Charles Perraut, *dont le versificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite*, aucun écrivain du dix-septième siècle n'eût été capable de fournir une page à l'*Encyclopédie?* Quoi! Pascal, Arnaud, le *versificateur* Boileau, Corneille, Racine, Molière, Bossuet, Fénélon, la Bruyère, n'auraient pu se permettre d'y insérer quelques essais sur les mathématiques, sur la grammaire, sur la logique, sur l'art d'écrire, sur la tragédie, sur la comédie, sur l'éloquence, sur la morale! La sentence est dure. Diderot avait, sinon du goût, au moins une imagination animée, quoiqu'inégale, sur-tout beaucoup de connaissances positives, de philosophie et d'indépendance. Digne d'aspirer à la gloire, il aurait dû savoir respecter les hommes qui font en grande partie la gloire nationale; et certes Boileau est du nombre. Assez d'autres pouvaient louer avec convenance l'académicien Perraut : ceux, par exemple, qui ont hérité de sa nullité littéraire

Digitized by Google

et de ses talens pour l'intrigue; il n'a pas manqué de successeurs.

Si les détracteurs de Boileau l'accusent d'être un satirique injuste, ils lui font un autre reproche qu'ils épargnent à Quinaut, malgré les prologues de ses opéras, celui d'être l'adulateur complaisant du pouvoir. Cette inculpation pourrait bien n'être pas aussi mal fondée que la première : elle est pourtant fort exagérée, et nous allons voir qu'on peut y répondre avec avantage. Boileau, sans doute, a célébré souvent Louis XIV, dont les bienfaits l'avaient cherché, dont la faveur le maintint contre ses nombreux ennemis, et même le fit entrer malgré eux à l'Académie française; « mais, dit judicieusement l'éditeur, ces » louanges, qu'il reproduit sous des formes aussi variées » que délicates, ces louanges que, si l'on veut, il prodigue, sont encore circonspectes jusque dans leur profusion, et jamais du moins il n'encense ni un vice, ni » une mauvaise action, ni même une erreur grave. Despréaux serait sans excuse s'il avait applaudi aux dragonnades, et célébré, comme Charles Perrault, la révocation de l'édit de Nantes. Qu'il ait exagéré des exploits guerriers, qu'il ait placé quelquefois sur la tête » de Louis des lauriers que Louis, dans sa grandeur, » n'avait ni cueillis, ni vu cueillir, on a bien le droit » d'user de ces libertés poétiques quand on a su, comme » Boileau, en prendre de plus honorables, quand on a » écrit, par exemple, cette première épître, où la véritable gloire reçoit un si pur hommage. C'était en 1669: » des courtisans inconsidérés allumaient au cœur de » Louis une ambition qu'au jour de sa mort il devait se » reprocher à lui-même; il s'agissait de l'inviter à chercher sa propre gloire dans le bonheur de ses peuples, » dans la sagesse des lois, dans l'activité de l'industrie, » dans les progrès des arts, dans la répression des désordres, dans la diminution des impôts : le monarque » lut l'épître, l'admira et fit la guerre; mais le poëte qui » avait revêtu ces grandes idées d'une expression digne » d'elles avait fait un bel ouvrage et une plus belle action. »

Sur l'*Art Poétique* et sur le *Lutrin*, ces deux produc-

Digitized by Google

tions principales du génie de Boileau, l'éditeur se livre à quelques développemens qui ne sauraient être abrégés sans altération. Il faut les suivre dans le discours même; là sont exposées avec méthode la conception, la marche de l'*Art Poétique*, et ce qui distingue ce beau poëme, soit de la rapide et brillante épître qu'Horace adresse aux Pisons, soit du traité profond où Aristote analyse les divers éléméns de la tragédie; là sont touchées, indiquées par un goût habile, et les difficultés toujours renaissantes, mais toujours vaincues dans *le Lutrin*, et les beautés originales de ce chef-d'œuvre unique en son genre, et dans lequel Boileau se montra si supérieur au froid Tassoni, dont il daigne cependant invoquer la muse. L'éditeur apprécie avec la même sagacité la traduction du *Traité du Sublime*, et ces réflexions critiques, remplies de tant d'excellens principes et consacrées en partie à la défense des grands écrivains de l'antiquité. La prose de Boileau sans doute est fort loin d'égales ses vers, et son éditeur en convient; car il est trop judicieux pour être un panégyriste perpétuel. Il voit avec peine que Boileau, dans son *Art Poétique*, après avoir donné trop d'importance au sonnet, garde un silence absolu sur l'apologue et sur La Fontaine, qu'il ne soit même qu'à moitié juste envers Molière. Toutefois dans la belle *Épître à Racine*, publiée trois ans après l'*Art Poétique*, Boileau rendit à Molière un hommage aussi complet que mérité. Il avait été son ami fidèle; il resta celui de La Fontaine négligé par Louis XIV, celui de Patru indigent, celui d'Arnaud persécuté; mais *son plus intime ami fut Racine;* et cette intimité de trente-cinq ans entre nos deux poëtes le plus éminemment classiques fournit à l'auteur du discours un morceau qui nous paraît plein de finesse et de vérité. Le voici.

« Despréaux, qui avait enseigné à Racine l'art des beaux » vers, ne mesura qu'avec orgueil l'étendue des rapides pro- » grès de son disciple. Quand Racine, appliquant cet art à » l'un des plus augustes genres de la poésie, fut devenu un » maître à son tour, et, s'il faut le dire, le premier des » maîtres, Despréaux l'en aima davantage, et ne permit » à personne d'admirer faiblement des chefs-d'œuvre plus

Digitized by Google

» grands que les siens propres. Le trait de ressemblance » le plus frappant entre ces deux hommes pouvait n'en » faire que deux rivaux : ils étaient et ils sont encore, » parmi les poëtes français, les deux plus parfaits écri- » vains ; leurs talens et leurs caractères différaient en » tout le reste. Le satirique Despréaux pardonnait jus- » qu'aux offenses qu'il avait faites, le tendre Racine n'ou- » bliait aucune de celles qu'il avait reçues. Despréaux, » fier et brusque, ne savait point haïr : le dévot Racine » aurait eu peu d'efforts à se commander pour devenir » méchant. Courtisan plus poli qu'habile, Racine cher- » cha plus de faveurs qu'il n'en obtint : Boileau, moins » circonspect et moins façonné, ne se plaignit que de » trop réussir à la cour; il y sut à-la-fois mieux blâmer » et mieux louer. Racine, époux et père, avait besoin de » recueillir tout le fruit de ses veilles : le célibataire » Despréaux, qui ne retirait aucun profit de ses propres » Œuvres, a pris soin, à l'insu de Racine, de quelques » éditions de ses tragédies. Cette amitié, sans altération, » sans nuage, se resserra durant trente-cinq ans, jus- » qu'au jour où l'auteur de *Phèdre*, reposant sur Boileau » ses derniers regards, se félicita de mourir le premier : » paroles qu'il faut rappeler quand on loue Racine, mais » qui n'honorent pas moins celui qui avait mérité que » Racine expirant les lui adressât. »

Depuis Racine et Boileau, tous les maîtres se sont glorifiés d'être leurs élèves, et malheur au poëte français qui ne serait pas de leur école! Tous deux eurent les mêmes ennemis tant qu'ils vécurent; mais la renommée de Racine, désormais parvenue aussi haut qu'il a porté notre poésie et l'art tragique, semblait alors moins généralement établie que celle de Boileau. Celui-ci, dans les genres qu'il a traités, n'avait pas un Corneille pour devancier, pour contemporain, pour émule. On vit *Britannicus* n'obtenant qu'un succès douteux, *Phèdre* attaquée par une cabale puissante, qui força Racine d'abandonner la carrière dramatique, *Athalie* enfin, décriée long-tems; et Boileau fit dans ces trois occasions ce qu'il avait fait pour *le Misanthrope;* il opposa son opinion courageuse à l'opinion publique égarée. Pour lui, sa ré-

Digitized by Google

putation s'accrut par les clameurs mêmes de ses faibles adversaires. Ses écrits eurent une vogue immense. Les éditions s'en multipliaient chaque année; et, de son vivant, les seules presses hollandaises en donnèrent dix. Quelques-unes de ses productions furent traduites en vers grecs; toutes le furent en vers latins, en vers italiens, en vers anglais; et la traduction de son *Art Poétique*, publiée à Londres par Soame, eut l'honneur d'être revue par Dryden, le plus grand poëte que l'Angleterre eût à cette époque : enfin Boileau fut regardé dans sa patrie comme le législateur du goût, et les étrangers l'appelaient le poëte français. Plus tard, ce concert de louanges parut s'interrompre, du moins en France. Nous avons déjà vu Diderot le juger beaucoup trop lestement. Marmontel alla jusqu'à l'irrévérence; car dans une épître couronnée par l'Académie française, il osa le déclarer un poëte *sans feu, sans verve et sans fécondité*. Des hommes supérieurs à Marmontel, et plus modérés que Diderot, Helvétius, par exemple, d'Alembert, Condorcet, Condillac, hasardèrent sur Boileau des critiques malveillantes et peu fondées. D'où pouvaient venir de telles préventions à des esprits d'un tel ordre? C'est ce que l'éditeur explique avec beaucoup de talent et de justesse.

« Si l'on nous demande quelle fut, au dix-huitième » siècle, la véritable cause, quel fut le principal moteur » d'un déchaînement si étrange, et en apparence si dé» sintéressé, nous ne craindrons pas d'indiquer un » homme justement célèbre dans l'histoire littéraire du » dix-septième siècle et dans celle du dix-huitième, Fon» tenelle, dont les ressentimens tempérés et vivaces » savaient attendre et saisir les occasions d'offenser tran» quillement. Lorsqu'en 1691, il entrait à l'Académie » française, dont Racine et Despréaux étaient membres, » loin d'oublier les anciennes épigrammes de ses nou» veaux confrères, et de tenter au moins une réconcilia» tion apparente, ou même normande, il se félicita de » tenir, par le bonheur de sa naissance, à un nom qui, » dans l'art tragique, *effaçait*, disait-il, tous les autres » noms. Le choix d'une expression si indécente décelait » bien moins le désir d'exalter Corneille que le besoin

Digitized by Google

» d'affliger Racine; et l'on doit sentir qu'il n'était pas au » pouvoir de Boileau de pardonner à celui qui blessait » ainsi les convenances les plus vulgaires, tout exprès pour » mieux outrager l'auteur de *Phèdre* et d'*Iphigénie*. Cepen- » dant Racine et Despréaux moururent : Fontenelle sur- » vécut cinquante-huit ans à l'un, quarante-six ans à » l'autre, et employa, contre les ennemis de sa jeunesse, » l'autorité de son patriarchat littéraire. Ce fut dans ses » entretiens, à son école, que d'Alembert, Helvétius et » plusieurs autres apprirent à reléguer l'auteur de l'*Art* » *poétique* entre les grands versificateurs, et à couvrir » des couleurs de l'impartialité leurs critiques injurieu- » ses. Parmi ces héritiers des opinions, ou plutôt des » ressentimens de Fontenelle, gardons-nous de compter » Voltaire, admirateur de Boileau, et toujours prêt à bé- » nir son influence. S'il s'est trop permis quelquefois de » modifier les hommages qu'il se plaisait à lui rendre, » c'était bien moins pour seconder ses détracteurs, que » pour se séparer de l'une des classes de ses panégy- » ristes ; car, après avoir triomphé des Chapelain et des » Pradon du dix-septième siècle, le malheur de Boileau » était d'être vanté par ceux du dix-huitième. Les lourdes » louanges dont ils tourmentaient sa mémoire, n'expri- » maient que leur jalousie contre ses plus dignes succes- » seurs ; et ils ne prônaient sa renommée qu'en la con- » fondant avec les préjugés stupides et les superstitions » décrépites qu'ils faisaient métier de soutenir. »

Rien de plus vrai que cette observation sur Voltaire. On sait combien il était irritable. Quelques traits d'humeur lui échappèrent dans son épître à Boileau, car des rhéteurs de collége avaient eu l'inepție d'établir sérieusement un parallèle entre *la Henriade* et *le Lutrin*. Autant valait comparer *Zaïre* et *l'Ecole des Maris*, *Mérope* et *Amphytrion*, *le Siècle de Louis XIV* et *Gilblas*. Du reste, Voltaire a souvent manifesté son admiration pour Boileau. Tout le monde sait quelle place éminente il lui assigne dans *le Temple du Goût*. Voyez le *Dictionnaire philosophique* à l'article *Vers*; vous y trouverez ce jugement remarquable : « Il n'y a peut-être en France que » Racine et Boileau qui aient une élégance continue. »

Digitized by Google

On trouve dans le même Dictionnaire, article *Poétique*, quelque chose d'encore plus frappant. « Si Boileau » n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu; » il ne serait pas de ce petit nombre de grands-hommes » qui feront passer le siècle de Louis XIV à la postérité. » Ses dernières satires, ses belles épîtres, et sur-tout » son Art Poétique, sont des chefs-d'œuvre de raison » autant que de poésie. » Nous pourrions citer cent autres exemples. Plusieurs sont recueillis par l'éditeur avec ceux que nous rappelons ici.

De tous les discours composés sur Boileau, celui dont nous venons de rendre compte nous semble être sans aucun doute le mieux pensé, le mieux écrit, le plus instructif. Nous regardons aussi cette édition comme la meilleure qui ait paru. L'on trouve dans la vie de Boileau toutes les anecdotes authentiques relatives à ce grand poëte. Les passages qu'il a imités sont rapportés à la suite de chaque ouvrage; les notes de Boileau et celles de Brossette sont accompagnées de courtes notes de l'éditeur, où tantôt il réfute avec égard d'Alembert, Helvétius, Condillac; tantôt il adopte avec respect quelque observation de Voltaire. Il ne néglige pas des remarques de Lebrun, l'un de nos premiers lyriques, homme qui connaissait parfaitement notre langue, et sur-tout notre langue poétique. C'est dans ce goût que tous les classiques français devraient être commentés. Le fatras de Saint-Marc, de Bois-Germain, de Bret, fatigue le lecteur, et lui donne trop peu d'instruction. Corneille était le seul peut-être qui pût fournir un ample commentaire, et Voltaire le seul qui eût le talent et le droit de l'écrire ainsi. Pour Racine, La Fontaine, Pascal, Bossuet, Fénélon, il ne faudrait que des notes concises, indiquant les imitations que renferment leurs ouvrages, les expressions, les tournures nouvelles dont ils ont enrichi la langue, et jusqu'aux fautes qui leur sont échappées. Boileau lui-même avait proposé des travaux de ce genre à l'Académie française, ainsi que nous l'apprend d'Olivet; et Voltaire a renouvelé cette proposition, comme on le voit par ses lettres à Duclos. Espérons qu'un jour leur vœu sera rempli. Ces travaux se-

Digitized by Google

raient d'une utilité plus réelle que d'autres occupations auxquelles la routine et la paresse attachent depuis un siècle une importance exagérée. M.

Les Bucoliques de Virgile, traduction nouvelle en vers français; par M. Dorange. — A Paris, chez *Delaunay*, au Palais-Royal; et chez *Arthus-Bertrand*, rue Hautefeuille, n° 23.

S'il est vrai que chaque siècle a, pour ainsi dire, la physionomie particulière qui le distingue par quelque trait saillant des siècles qui l'ont précédé et de ceux qui lui succèdent, le nôtre (à ne le considérer que sous les rapports littéraires) pourrait bien être désigné dans l'avenir sous le titre de *Siècle des traductions*. On aurait de la peine à compter toutes celles qui ont paru depuis quinze ans, et dans ce nombre il en est plusieurs qui méritent une honorable distinction. Nous sommes loin de croire (tout en reconnaissant le mérite de celui de nos écrivains qui s'est permis une pareille assertion) qu'une traduction, quelque parfaite qu'on veuille la supposer, doive jamais occuper dans l'estime publique le même rang que l'ouvrage original; et c'est, à notre avis, abuser étrangement de son esprit ou de son amour-propre, que de chercher à prouver que *traduire* et *créer* sont en poésie deux mots synonymes, et qu'il faut prononcer avec le même respect, avec la même admiration, le nom d'Ovide, par exemple, et celui de son traducteur. Mais, en rétablissant la distance qui doit exister entre le génie qui crée et le talent qui copie, on ne doit pas moins en convenir qu'une bonne traduction en vers français ne peut être que l'ouvrage d'un écrivain distingué, et suppose dans son auteur les moyens de s'élever à des productions originales. Quelle que soit l'importance que l'on attache à cette branche de la littérature, il est incontestable qu'à aucune autre époque elle n'a été cultivée avec autant de soins et de succès. Sans parler de M. Delille, qui s'est mis hors de toute comparaison par ses deux traductions des *Géorgiques* et du *Paradis*

Digitized by Google

Perdu, et de M. Saintange, dont la tâche plus difficile encore a été si heureusement remplie, il est à remarquer que la plupart des traductions nouvelles, en prose et en vers, des ouvrages grecs et latins, ont une supériorité marquée sur les traductions anciennes ; et pour ne parler que de celles qui nous occupent en ce moment, nous demanderons à ces éternels détracteurs de tout mérite contemporain, dont la bouche, comme celle du satyre de la fable, souffle à la fois le froid et le chaud, qui tantôt se plaignent du peu de respect de nos jeunes littérateurs pour l'antiquité, et tantôt leur font un crime des hommages publics qu'ils rendent aux écrivains de Rome et d'Athènes ; nous demanderons, disons-nous, à ces censeurs très-conséquens dans leurs critiques, si les traductions des *Bucoliques* par MM. Tissot, Didot et de Lan...j., ne sont pas infiniment préférables à la lourde et incorrecte version de l'avocat Richer, à la paraphrase brillante et maniérée de Gresset. S'ils sont forcés, sous peine de compromettre trop évidemment leur goût ou leur bonne foi, à cet aveu de l'infériorité des premiers traducteurs des *Bucoliques*, il ne nous restera plus qu'à examiner jusqu'à quel point est fondée la préférence qu'ils accordent à l'élégant essai de M. Dorange sur le travail de ses devanciers.

Une bonne traduction des *Bucoliques* suppose, pour qualités premières, la fidélité, la concision, l'élégance, et sur-tout l'harmonie.

La fidélité que nous croyons indispensable, est celle que recommande Pope d'après Horace :

Thou the servile office dost decline
Of rendring word for word and line for line.

Celle qui dédaigne la servile contrainte de rendre le mot pour le mot, le vers pour le vers, en s'appliquant à conserver le ton, le mouvement et la couleur de l'original.

Un traducteur des Eglogues ne peut manquer à la concision sans défigurer un ouvrage qui brille éminemment par ce mérite ; et cependant la différence du génie des deux langues et des deux poésies ne lui permet

Digitized by Google

pas, lui défend même, d'affecter dans les mots le laconisme de Virgile, sous peine d'en perdre l'aisance et la grâce. Quant à l'harmonie, il faut s'entendre sur l'idée que présente ce mot lorsqu'il s'applique à Virgile et au très-petit nombre des poëtes qu'on peut lui comparer. L'harmonie des vers de ce grand maître ne consiste pas uniquement dans la douceur des sons, dans les accens d'une musique molle et délicieuse ; c'est une harmonie savante, pittoresque, variée, comme celle dont notre admirable Racine nous a donné de fréquens exemples. Supposons maintenant qu'un traducteur doué d'un talent assez flexible, d'une oreille assez délicate pour imiter, dans une autre langue, la mélodie des cantiques d'*Esther*, donnât le même caractère à une version de *Phèdre* ou d'*Athalie ;* avec beaucoup de talent, il ne serait parvenu qu'à énerver, qu'à rendre monotone le plus hardi, le plus varié de nos écrivains. Ces réflexions s'appliquent plus immédiatement encore à une traduction de Virgile, c'est-à-dire, du poëte qui a le mieux connu les ressources d'une des plus belles langues qu'aient jamais parlé les hommes, et l'art de peindre, de vivifier les objets par les sons. Les *Bucoliques* de Gresset sont remarquables par la douceur, quelquefois par l'élégance du style; ses vers ne blessent jamais l'oreille; elle les reçoit comme le murmure uniforme d'un ruisseau. Qu'a de commun cette musique vague et monotone avec celle de Virgile, où l'on distingue tour-à-tour, où l'on entend souvent dans la même églogue la flûte pastorale, la trompette héroïque, et la lyre élégiaque? L'uniformité des tons est donc la première et la plus grande des infidélités envers Virgile. M. Delille a le premier senti cette vérité, qu'il a rendue sensible par ses leçons et plus encore par ses exemples. C'est dans ces mêmes principes que nous allons examiner l'ouvrage de M. Dorange.

Il y règne, et nous nous empressons de le dire, une sorte de facilité élégante qui paraît être le cachet particulier du talent de ce jeune auteur; mais cette qualité, précieuse en soi, perd nécessairement quelque chose de son prix, quand elle ne s'allie pas à la fidélité, à la

Digitized by Google

concision que nous avons posées comme bases d'une bonne traduction de Virgile. Malheureusement M. Dorange ne paraît pas y attacher la même importance. « J'aime mieux, dit-il, être, si je puis, imitateur pittoresque, que copiste sans effet; et quand *je ne puis plus être Virgile*, je tâche d'être encore poëte. » Cette excuse, spécieuse en elle-même, n'en est pas moins une erreur. Le meilleur moyen d'être à la fois peintre et poëte était de serrer son modèle de plus près : en suivant ce principe, M. Dorange aurait évité de prêter à Virgile des richesses qui l'appauvrissent. Citons un des nombreux passages qui viennent à l'appui de notre opinion. Corydon invite le bel Alexis à embrasser la vie champêtre.

Viens errer avec moi dans ces plaines rustiques,
Alexis, habitons ces chaumières *antiques;*
Lançons des traits aux cerfs et des *jeunes* chevreaux.
Viens, la houlette en main, conduire les troupeaux.
Chantons les airs du Dieu qui sut unir ensemble
Ces *nombreux* chalumeaux que la cire rassemble,
Du dieu Pan qui protège et brebis et pasteurs :
Viens attendrir l'écho de tes sons enchanteurs.
Le chalumeau *fidèle à la main qui le touche*,
Jamais en la pressant ne flétrira ta bouche.
Combien de fois, hélas ! *témoin de mes chansons*,
Amyntas de *mon zèle implora les leçons !*
Chef-d'œuvre d'un berger, ma flûte pastorale
Offre de sept tuyaux la longueur inégale.
Damète en expirant me dit : *jeune pasteur*,
Sois de ce chalumeau le second possesseur,
Dès long-tems d'Amyntas l'ame en fut envieuse, etc.

Les vers mis en italique dans ce morceau ne semblent pas très-répréhensibles en eux-mêmes, mais rapprochés du texte, indépendamment des fautes dont ils fourmillent, on s'aperçoit qu'ils n'ont rien conservé du sentiment, de la passion dont ils sont animés dans l'original.

Le chalumeau *fidèle à la main qui le touche;*

Un vers tout entier pour amener une rime!

Viens attendrir l'écho de tes sons enchanteurs.

Digitized by Google

Il y a dans ce vers d'opéra-comique une faute contre le sens, et une autre contre le goût de Virgile.

Nous avons, dans un précédent article, assigné à M. Tissot la supériorité dans cette espèce de concours ouvert pour la traduction des *Bucoliques* : nous croyons qu'il a sur ce dernier concurrent d'incontestables avantages; il suffit de comparer pour se convaincre. Voici de quelle manière M. Tissot traduit le même passage :

Daigne aimer avec moi les champs, l'humble verger,
Habiter ma cabane, et chasseur ou berger
Manier l'arc rapide et la verte houlette :
Nous ferons du dieu Pan résonner la musette.
Pan fut le *créateur* de ces doux chalumeaux,
Dont la cire assembla les *sonores tuyaux* :
Pan chérit les brebis et protège leur maître.
Ne rougis pas d'enfler notre pipeau champêtre,
Quel prix à ce talent n'eut pas mis Amyntas ?
Je reçus autrefois du berger Damétas
La flûte à sept roseaux de grandeur inégale.
En mourant il disait : « Ma flûte pastorale
» *T'aura* pour second maître, ô mon cher Corydon. »
Il disait; Amyntas fut jaloux de ce don.

Cette traduction est à la fois plus fidèle et plus élégante.

On peut citer quelques vers heureux de M. Dorange dans la troisième églogue, mais ils sont trop voisins de ceux-ci :

Par des fruits *qu'elle jette* Eglé vient *m'assaillir*,
Et brûle d'être vue en *paraissant me fuir*...
. . . . . .
Pour la jeune beauté *dont l'amour fait mon bien*.
. . . . . .
Il est partout, voit tout, et sourit à mes vers....
Amynte tient de moi (*pouvais-je davantage ?*)
Dix pommes *d'or, doux fruit d'un oranger sauvage*.....
A peine, hélas ! *leur chair revêt encor leur os*.

Mais sans nous appesantir sur les taches multipliées de la troisième églogue, citons quelques vers de la quatrième,

Digitized by Google

trième, où le talent du jeune poëte s'est exercé avec plus de bonheur.

Cet enfant possesseur d'une vie immortelle,
Appelé par *son sang* dans le palais des cieux,
Y verra les héros assis avec les dieux.
Il régnera sur nous, et son règne prospère
Conservera la paix ouvrage de son père.
La terre, aimable enfant, te prépare pour dons,
L'acanthe, le baccar, *les lierres vagabonds.*

Ces vers, le dernier excepté, sont heureux et fidèles; mais cette pensée si noble, si pompeuse, si admirablement exprimée par Virgile :

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem;

est bien faiblement rendue par ces vers :

Il régnera sur nous, et son règne prospère
Conservera la paix ouvrage de son père.

M. Tissot, moins fidèle cette fois au mot à mot, a bien mieux pris le ton solennel de Virgile; il a sur-tout mieux saisi la transition par laquelle Virgile passe du grave au doux, au moyen de ce vers charmant :

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu....

La sixième églogue est une de celles où l'élégance, la variété des tons, la verve et l'audace poétique peuvent se développer avec le plus d'avantage.

Opposons entr'eux les deux traducteurs, et pour ne prononcer que sur d'irrécusables témoignages, qu'il nous soit permis de citer le texte latin :

Pergite, Pierides. Chromis et Mnasylus in antro
Silenum pueri somno vidêre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho.
Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant,
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.
Aggressi (nam sæpè senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle naïadum pulcherrima; jamque videnti
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.

Digitized by Google

M. Dorange :

O Muses, poursuivez ! Chromis et Ménasyle
Virent Silène au fond d'une grotte tranquille.
Le sein encor gonflé des flots d'un jus vermeil,
L'heureux vieillard cédait aux douceurs du sommeil.
Son front *avait perdu sa couronne odorante.*
Un nœud *liait sa coupe à ses côtés pendante.*
Silène, à qui *leur voix demandait des concerts,*
Leur donnait *vainement l'espoir de quelques airs :*
Brûlant de se venger, ils courent et sans peine
Des fleurs de ce vieillard ils composent des chaînes.
Eglé vient, voit Silène, et *pour nouvel affront*
Du nectar de la mûre elle rougit son front.

Ce tableau de genre semblait devoir convenir au talent aimable du traducteur, mais il manque à la fois de grâce et de coloris : M. Dorange, comme on peut le voir, oublie quelques-uns des plus agréables détails : *Attritâ ansâ..... timidisque supervenit.... naïadum pulcherrima....* ne sont point rendus : il les remplace par des pensées, par des expressions qui ne sont ni dans le sens, ni dans le goût de Virgile :

Son front avait perdu sa couronne odorante....
Brûlant de se venger, ils courent.....
..... Pour nouvel affront
Du nectar de la mûre, etc.....

Tout cela n'est pas dans le texte, et ne méritait pas de trouver place dans la traduction.

M. Tissot :

Muse, poursuis : un jour par Mnasyle et Chromis,
Dans un antre étendu, Silène fut surpris.
Le nectar de la veille enflait encor ses veines,
Ses couronnes de fleurs *ont roulé dans les plaines :*
Un vase à l'anse usée échappait de sa main.
Les bergers (du vieillard ils attendaient en vain
Des chants promis cent fois à leur vive demande)
L'enlacent à l'envi de sa propre guirlande ;
Mais déjà par la peur l'un et l'autre est troublé.
A ces enfans s'unit la jeune et vive Eglé,
Des nymphes de nos bois Eglé la plus brillante.

Digitized by Google

Déjà ses doigts rougis de la mûre sanglante,
Ont coloré le front et les tempes du dieu.

Nous ne croyons pas que l'on puisse établir de comparaison entre ces deux versions, et toute espèce de remarque pour établir la supériorité de cette dernière, serait une injure au goût de nos lecteurs.

Nous citerons encore en opposition quelques vers de la même églogue, l'une de celles où M. Dorange nous paraît lutter avec moins de désavantage contre Virgile et son plus fidèle interprète.

Silène chante la formation du monde.

M. Dorange :

Sa voix chante Saturne et l'âge d'or du monde,
Des cailloux de Pyrrha la semence féconde,
Prométhée expiant son coupable larcin
Sous le bec d'un vautour *qu'alimente son sein :*
Hylas par des nochers *délaissé dans une île ;*
Des nautoniers errans la recherche inutile ;
En vain ces malheureux revenus sur leurs pas
Criaient : Hylas, Hylas ! l'écho seul dit : Hylas.

Les deux premiers vers sont excellens ; dans tout le reste on chercherait en vain le plus léger sentiment, de la vigueur, de l'harmonie, du mouvement, de l'original.

M. Tissot traduit :

Il chante de Pyrrha les cailloux créateurs,
L'âge d'or, le Caucase et ses oiseaux vengeurs.
Le dieu rappelle encor la fontaine perfide
Où disparut Hylas, le jeune ami d'Alcide.
Les nochers à grands cris redemandent Hylas,
Et le rivage entier répète Hylas, Hylas !...

Quelle force ! quelle précision !... Virgile serait-là tout entier, si le *furtumque Promethei* avait été rendu.

Le début de la septième églogue est plein de grâce et de fidélité dans le nouveau traducteur ; mais il tombe au-dessous de ses rivaux et de lui-même, dans cette fameuse pharmaceutrée, dont les difficultés extrêmes ont été pour la plupart heureusement surmontées par M. Tissot.

Digitized by Google

Hâtons-nous d'arriver à la dernière églogue, où nous trouvons matière à distribuer de justes éloges. Quel ami de la poésie n'applaudirait pas à ces vers ?

Naïades, quels déserts *prolongeaient* votre absence
Lorsque Gallus mourait d'un feu sans espérance ?
Vous n'étiez point aux lieux que chérit Apollon,
Aux bords de l'Aganippe, ou près de l'Hélicon.
Du Ménale attendri les nymphes soupirèrent,
Les bruyères *des champs*, les lauriers le pleurèrent;
Des rocs du froid Lycée on vit couler des pleurs;
A ses pieds *étendu*, triste de ses douleurs,
Son troupeau l'entourait sous un roc solitaire.
Berger, pourquoi rougir de ce titre *vulgaire?*
Adonis comme toi, conduisant des troupeaux,
A porté la houlette aux bords rians des eaux.

Cette églogue de Gallus est une véritable élégie, et M. Dorange a bien la douceur du genre. *Triste de ses douleurs* est un trait de sentiment ajouté à Virgile et digne de lui. Plusieurs vers de ce morceau sont supérieurs à ceux de M. Tissot, mais lui seul a conservé l'image de Gallus étendu sous le rocher sauvage; il n'a point oublié le *divine poëta*, et ses deux derniers vers se détachent avec plus de grâce et de franchise.

Garde-toi d'en rougir, jeune et divin poëte,
Le charmant Adonis a porté la houlette.

Une observation qui s'est plus d'une fois présentée à notre esprit en lisant l'ouvrage de M. Dorange, c'est qu'il a consulté avec moins d'attention le texte original que les différentes traductions en prose qui en ont été faites. Nous sommes loin de vouloir inférer de là qu'il soit étranger à la langue de Virgile, et cette remarque n'a d'autre objet que d'expliquer les défauts de concision, de variété, de tours énergiques et rapides qui se font particuliérement sentir dans sa traduction, et lui ôtent cette couleur d'antiquité dont elle devrait tirer son premier charme.

Ce serait peut-être ici le cas de ramener à sa juste valeur l'éloge que l'on croit, assez communément, faire d'une traduction en la comparant à une composition ori-

Digitized by Google

ginale; mais, sans entrer dans une discussion qui nous conduirait trop loin, nous dirons que le premier mérite d'un traducteur étant de faire partout reconnaître et sentir son modèle, de lui conserver, sinon sa figure, du moins sa physionomie étrangère, d'indiquer jusqu'à ses défauts mêmes, quand ces défauts tiennent au caractère particulier de son talent; il nous semble que c'est faire implicitement la censure d'un ouvrage traduit que d'y trouver toute autre chose que ce qui doit y être indispensablement.

Pour résumer en peu de mots notre opinion sur les églogues de M. Dorange, nous les regardons comme une imitation très-agréable, mais non comme une traduction des *Bucoliques;* et c'est en les examinant sous ce point de vue que nous y trouvons l'annonce d'un talent distingué, élève d'une bonne école, exempt de manière et d'affectation, et qui pour tenir tout ce qu'il promet n'a besoin que d'accroître ses forces par le travail, et de diriger ses efforts vers un but où il soit plus naturellement entraîné. JOUY.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

All' augustissimo Emperatore e Re NAPOLEONE, *per il giorno felicissimo della sua nascita, sciolti, di* Gian Domenico BOGGIO.

A l'auguste Empereur et Roi NAPOLÉON, pour l'heureux jour de sa naissance, etc.

C'EST du département de la Doire, dans le ci-devant Piémont, que nous a été adressé ce poëme en vers libres ou non rimés (*sciolti*), dont le sujet intéresse également l'Italie et la France. Il est l'ouvrage d'une muse avec laquelle, pour nous servir des expressions de M. le préfet de ce département, *l'Eridan et la Doire sont familiarisés depuis long-tems.* On croirait en France que le vers libre conviendrait peu dans une occasion où toute la pompe héroïque ne serait pas de trop: mais le *sciolto* italien, déjà élevé jusqu'au ton lyrique par l'harmonieux Frugoni, et plus savamment travaillé depuis par Cesarotti, Parini et

Digitized by Google

Alfieri, peut moduler sur tous les tons et atteindre à toutes les hauteurs.

M. Boggio en a bien saisi les diverses nuances. Son style est vif et brillant dans le début, où il appelle avec impatience l'aurore de ce beau jour, où il le voit naître ensuite dans tout son éclat et toute sa gloire. Ses vers sont nobles et soutenus, quand il peint le Héros qu'il a entrepris de célébrer, plongé dans les soins de son vaste empire, et donnant en quelque sorte un même mouvement aux nombreuses parties qui le composent. Enfin il sait varier ses couleurs selon qu'il représente l'Empereur occupé de l'encouragement des sciences et des arts, ou entouré de l'appareil militaire et au milieu du fracas des armes.

On sent qu'un poëme de cette nature est peu susceptible d'extrait. Des traits épars et isolés feraient mal connaître la manière de l'auteur et la contexture de son style. Nous préférons, pour en donner une idée, et pour plaire aux amateurs de la poésie italienne, choisir le morceau le plus étendu de tout l'ouvrage, et celui où il nous semble que l'auteur a mis le plus de verve, de force et de chaleur. C'est à l'Empereur lui-même qu'il s'adresse.

Per te il natio Genio guerrier, che in campo
T'ebbe compagno e condottier, qualora
Sotto il peso dell'armi al caldo, al gelo
Induraste la vita, e al rauco suono
Di bellici strumenti, truci in vista
Orribilmente tra la polve, il fumo,
Le strida, il sangue, le ruine, il fuoco
Diffidaste i perigli, e alfin col tutto
Grondante acciar de' vinti in sulle tronche
Disperse membra ampio sentier v'apriste
Alla vittoria, a nuovi assalti, a nuove
Battaglie aspira, al fianco tuo sicuro
Di trionfar. E ben confusi e muti
Eno, Danubio, Adige, Morava,
E la remota Vistola possente
Ad inaffiar galliche palme, e allori
Versan l'acque dell' urna; allori e palme
D'essi crescenti in sulle sponde, ad onta
De' congiurati Enceladi, sepolti
Sotto ai lor monti, al fulmine improviso
Dell' instancabile Aquila, che tutto

Digitized by Google

Vede, vola, precipita, distrugge
In un sol punto ; ora frenando appena
Gl'impeti di vendetta i dardi accesi
Innalza, e squassa ad alto orror di tutti
Quanti or sono, e regni, e mar, tremanti
Al fero minacciar ; quasi del nume
Sommo, di cui a'un sguardo sol sdegnoso
Dalle profonde viscere traballa
Scossa la terra a paventar costretta
Nel primo nulla di cader disciolta.
Aquile altere quante siete, ah voi
L'inevitabil fulmine di Giove
Voi non avete, nò : Questa il possede ;
È il resister follia ; cedete ; a lei
È gran vanto obbedir. Consiglio a tempo.

Ce qu'on pourrait essayer de traduire ainsi, en faveur de ceux qui n'entendent pas l'italien, quelque difficile qu'il soit de rendre, au courant de la plume, une poésie si forte et si travaillée.

« Le Génie guerrier qui présidait à ta naissance, qui tant de fois te prit pour compagnon et pour guide, lorsque sous le poids des armes tu endurcissais ta vie aux rigueurs du chaud et du froid, lorsque au son rauque et bruyant des instrumens guerriers, parmi la poudre, la fumée, les cris, le sang, les ruines, les feux, tu bravais les périls les plus horribles, et qu'enfin avec cette épée dégouttante de sang, tu t'ouvrais sur les membres épars et mutilés des vaincus le chemin de la victoire, ce Génie aspire pour toi à de nouveaux combats, certain de triompher toujours à tes côtés. L'Ens, le Danube, l'Adige, la Morave, et la lointaine et puissante Vistule, aujourd'hui muets et confus, versent les eaux de leurs urnes pour arroser les palmes et les lauriers français qui croissent sur leurs rivages, en dépit des Encelades conjurés, ensevelis sous leurs montagnes, par les coups imprévus de la foudre de ton Aigle infatigable, qui voit tout, vole, se précipite et détruit tout en un moment. Maintenant, suspendant à peine les mouvemens de sa vengeance, elle lève ses dards enflammés, les agite, et fait frissonner d'horreur et les royaumes et les mers, épouvantés à cette fière menace. Ainsi le souverain des Dieux, d'un seul regard de colère, ébranle jusqu'au fond de ses entrailles la terre, tremblante de se voir

Digitized by Google

dissoute, et de retomber dans son premier néant. Aigles altières, non, non, vous n'avez pas l'inévitable foudre de Jupiter : celle-là seule la possède. Lui résister est démence : cédez, il y a de la gloire à lui obéir. Suivez mon conseil ; il en est tems. »

LA DERNIÈRE GUERRE D'AUTRICHE, chant improvisé par FRANÇOIS GIANNI, etc. Traduit de l'italien en vers français par JOSEPH ANTOINE DE GOURBILLON (1).

EN rendant compte dans ce Journal (2) du beau chant improvisé de M. Gianni, nous avons annoncé qu'il était accompagné d'une traduction française en prose. Il vient d'en paraître une en vers, avec le texte en regard ; épreuve délicate, et dont une fidélité scrupuleuse au sens de l'auteur traduit, ne suffit pas toujours pour sortir heureusement. On se trouve encore engagé à rivaliser de beautés avec l'objet de comparaison que l'on met sous les yeux du lecteur instruit. Il est toujours bon et utile de s'imposer rigoureusement cette loi ; et lors même qu'en l'observant on n'obtient pas tout ce qu'on s'était promis, il y a cependant quelque gloire à se présenter au public avec cette franchise, et à lui demander un jugement qu'on lui fournit soi-même tous les moyens de prononcer.

M. de Gourbillon ne s'est pas totalement astreint au rhythme difficile des tercets à rime croisée, ou *terza rima*, comme l'a fait le poëte italien ; il a cependant voulu compenser par une sorte de régularité libre cette régularité trop sévère du texte. Sa traduction est divisée en quatrains, et quelquefois en tercets. Le début paraît être ce qu'il a le plus soigné. On en peut voir la traduction en prose dans l'article cité ci-dessus (3) ; et juger par là de sa fidélité à rendre les idées et les images de son auteur.

J'entends frémir au loin la forêt Castalide (4) ;
L'air s'embrase et répand un jour si radieux,

(1) In-4° de 40 pages. A Paris, chez Adrien Garnier, imprimeur, rue de la Harpe, n° 35 ; Martinet, rue du Coq, n° 15 ; Vente, boulevard Italien, et au théâtre de S. M. l'Impératrice.

(2) Voyez le *Mercure* du 29 juillet dernier, page 295.

(3) Page 296.

(4) Pour la forêt *de Castalie*, comme on dit en vers *la source Aganippide*.

Digitized by Google

Qu'ébloui par l'éclat qui vient frapper ses yeux,
Jusques au fond des bois fuit le hibou timide.

Le superbe laurier, où j'avais suspendu
Ma lyre belliqueuse, inspirée et sublime,
Se fend avec fracas du tronc jusqu'à la cime,
Et porte la terreur en mon cœur éperdu

Soudain, j'en vois sortir cette muse légère,
Libre, improvisatrice, et que le Dieu des vers
Pour guide me donna dans ma noble carrière.

Tel que *celui* d'Iris, flottant au gré des airs,
Un voile entoure aussi *sa taille délicate*,
Et sur son jeune front un feu céleste éclate.

Déjà d'un pied léger s'élevant vers les cieux,
Et quittant avec joie une retraite obscure,
Elle semble jeter un regard dédaigneux
Sur la forêt, les prés, l'ombrage et la verdure.

O muse! un seul instant t'arrêtant près de moi,
Sous ce feuillage épais viens m'inspirer encore:
Ce chant est le dernier que ma lyre sonore,
Avant de te quitter, veuille obtenir de toi.

Il y aurait de légères observations à faire sur quelques-uns de ces vers : mais dans la suite du poëme on trouverait à en faire de plus graves. Nous noterons ici un certain nombre de taches qu'un nouveau travail pourrait aisément effacer.

Immédiatement après ce dernier quatrain, le traducteur a mis :

Un jour peut-être, un jour, *sous* la voûte éthérée
Une seconde fois réunis tous les deux.

C'est *sur* la voûte étherée et non pas dessous, comme dans le texte, *su l'empirea volta.*

On reconnaît bientôt cette horde rustique
Que vomirent les rocs et les bois *de* Norique.

Il faudrait *de la Norique*, ou *du Norique*. C'est un adjectif pris substantivement, *Noricus ager*, qui embrassait du tems des Romains une partie du Tyrol, de l'Autriche, de la Bavière, de la Carinthie, etc.

Charles marche à leur tête : *insensé*, mais vaillant, etc.

Digitized by Google

Le poëte s'est bien gardé d'insulter ainsi à la valeur malheureuse. Ce mot, *insensé*, n'a rien qui y corresponde dans le texte italien.

A la voix du HÉROS les bataillons français
S'ébranlent et bientôt attaquent et *pourfendent*
Ces fières légions qui des *Crapacs* descendent.

Pourfendent est loin de la noblesse épique : il est trivial et presque burlesque. Les *Crapacs* ont un terrible son en français, que n'ont point les *Carpazj* italien ; mais de plus on ne peut pas dire *les Crapacs* pour les monts Crapacs, *Carpazj monti*, comme on dit les Pyrénées, les Alpes et les Vôges : enfin l'inversion du dernier vers en augmente la dureté.

Ratisbonne le voit (5) au pied de ses remparts,
Qui défend vainement *le drapeau des Césars*.

Qui est évidemment une faute typographique : il faut *que*. Le *drapeau* des Césars est une faute contre le sens. *Drappello* en italien signifie plus souvent une troupe qu'un drapeau ; et il est aisé de voir que le *norico drappello* qui défend ici Ratisbonne, est une troupe de Tyroliens, de Carinthiens, etc. plutôt que *le drapeau des Césars*.

Les cris des blessés et des mourans
Font retentir au loin les rives de l'*Istère*.

On dit bien en vers, au lieu du Danube, l'*Ister*, qui était le nom latin de ce fleuve, mais non pas l'*Istère*, avec un *e* à la fin.

Mais de toutes ces négligences, voici celle qu'il nous paraît le plus étonnant que le traducteur ait laissé échapper. L'ame du brave Cervoni, au moment où il reçoit la mort, s'envole dans la planète de Mars. *Les ames* des héros l'y reçoivent.

Au devant de ses pas chacune *d'elle* avance.

L'*s* supprimée à la fin d'*elles*, facilitait sans doute le vers, mais elle tue la phrase. Il est impossible d'y construire ce pronom singulier, *elle*, avec le nom pluriel, *les ames*, auquel il faut bien qu'il se rapporte.

Ces citations doivent suffire pour faire voir que si M. de Gourbillon a beaucoup fait pour s'approcher de son modèle,

(5) Le duc de Montebello.

Digitized by Google

il lui resterait encore beaucoup à faire. Il s'est engagé dans une entreprise plus forte, au moins par son étendue, et pour laquelle ce ne sera pas trop que de réunir un travail infatigable au talent le plus consommé. Un *Prospectus* qu'il vient de publier, annonce les *Tragédies de* Victor Alfieri, *traduites en vers, avec le texte en regard, par* Joseph-Antoine de Gourbillon, *et dédiées à l'Italie savante:* 10 *volumes in*-8° (6). Nous ne pouvons que faire des vœux pour le succès de cette entreprise, dont l'auteur ne s'est sans doute pas dissimulé à lui-même l'excessive difficulté. Il parle dans son Prospectus avec beaucoup de modestie de l'état d'imperfection où son travail est encore à ses propres yeux. Cette disposition louable doit faire espérer qu'il profitera du tems qui doit s'écouler jusqu'à ce que la souscription qu'il ouvre soit remplie, pour mériter, quand son ouvrage paraîtra, les suffrages de cette partie éclairée du public, dont tout auteur, selon ses propres expressions, doit estimer et craindre l'approbation et la critique.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Le goût pour la campagne est devenu général depuis quelques années. Les Parisiens de toutes les classes ont appris à jouir de ses plaisirs; dès que l'été approche, ils vont, par essaims, peupler les villages des environs de la capitale. Les bourgeois, les artisans mêmes, y occupent, pour quelques mois, un asyle où ils respirent du moins un air pur; chaque matin, ils retournent plus gais, plus calmes, à leurs travaux. Mais les riches, à l'imitation des Anglais, ornent leurs maisons de campagne de meubles

(6) Chaque volume contiendra deux tragédies italiennes, et les deux mêmes en français. Le dixième et dernier volume n'en contiendra qu'une et sera terminé par les lettres critiques de MM. Calsabigi et Cesarotti, avec les réponses de l'auteur. Le prix de la souscription est de 12 fr. par volume: les non-souscripteurs en paieront 15. Le Prospectus imprimé instruit des autres conditions. S'adresser à l'auteur, rue des Capucines, n° 13, à Paris, ou chez les libraires indiqués en tête de la traduction de *la Dernière guerre d'Autriche*.

Digitized by Google

précieux; ils y réunissent tout ce que les arts produisent de plus parfait. Ce n'est pas tout. La modeste habitation qu'ils avaient acquise, ne leur suffit presque jamais; ils y ajoutent tantôt une aile, ou une façade; quelquefois ils font élever plus loin, dans une plus belle position, une nouvelle *villa*. Nos architectes modernes savent offrir, en ce genre, des projets si attrayans, dont l'exécution (tant que ces projets sont encore sur le papier) ne doit occasionner presque aucune dépense!... Le moyen de résister pour peu que l'on ait, en portefeuille, quelques billets de banque inactifs! Bientôt le maçon accourt avec sa truelle, le charpentier avec sa hache, le serrurier, le peintre, etc., etc. Le propriétaire a le plaisir, en se levant dès l'aube du jour, de voir une fourmilière d'ouvriers qui s'agitent en tout sens, mêlant au bruit de leurs travaux, de bizarres chansons; qui le consultent avec intérêt sur une porte, une fenêtre, et lui obéissent avec soumission. Plus loin, des jalons plantés dans le jardin indiquent les nouvelles allées qu'on y doit tracer, les circuits du ruisseau que l'on y va creuser, lequel s'appellera, dans la suite, *la rivière*. Déjà des arbres nouvellement acclimatés, dont le feuillage, les fleurs et les fruits étaient inconnus il y a dix ans, forment d'agréables bosquets; déjà le jardin fruitier est couvert de toutes les espèces si variées de pêchers, de poiriers, etc.; déjà une serre renferme les mille et une plantes que les Desfontaines, les Michaux, les La Billardière ont apportées des contrées les plus lointaines, et que les Thouin sont parvenus à conserver et à multiplier dans les superbes et vastes serres du jardin de Paris.

Autrefois les riches allaient à leurs châteaux pour jouir des hommages de leurs vassaux, et aussi pour économiser pendant quelques mois l'argent qu'ils retournaient bientôt prodiguer à la cour et dans la capitale, quelquefois pour changer de place et d'ennui..... Quelles étaient leurs occupations à la campagne? celles qu'a décrites avec un vrai talent, dans un chant de ses *Géorgiques françaises*, un homme qui a vécu long-tems au milieu d'eux: la table, les concerts, le jeu. L'intrigue y régnait comme à la cour. C'était là que se préparaient les complots qui devaient renverser tel ministre, perdre tel courtisan. — On ne sortait guères du château que pour se promener tristement sous des charmilles bien taillées, dans de longues allées droites de tilleuls ou de marronniers. C'était bien la peine de quiter Paris!

Digitized by Google

Aujourd'hui l'on sait mieux mettre à profit le séjour de la campagne. Tout propriétaire, après quelques années, est un peu architecte, un peu botaniste, un peu jardinier. Dans ces modernes maisons, où l'on n'a rien oublié de ce qui contribue à rendre la vie plus douce, on ne reçoit que de véritables amis; les affaires sont oubliées au moins pour un tems. Ce sont les Journaux qui apprennent, seuls, ce qui se passe dans le monde, et l'on ne s'en occupe que le matin, à l'heure où l'on reçoit les Gazettes. — Quoi qu'en disent les frondeurs du tems présent, l'art de vivre a fait des progrès. On connaît mieux ce qui constitue les véritables jouissances.

Mais, dira-t-on, Paris est donc un désert? non; mais il est moins bruyant. Tous ces amis des champs quittent bien la capitale, mais ne l'abandonnent pas. A des jours fixes, ils se transportent à Paris pour y suivre leurs affaires. Le magistrat vient siéger, le banquier court à la Bourse, le capitaliste recueille les fonds qu'il emploiera à l'ornement de sa maison de campagne; il visite les ateliers des artistes, choisit quelques productions nouvelles, en demande d'autres; puis retourne avec un sentiment plus vif de joie, et la tête pleine de projets d'embellissemens, retrouver sa *villa* chérie et sa douce famille.

La mauvaise saison peut seule le rappeler à la ville. Il quitte alors, non sans regret, ses jardins défleuris, ses vergers dépouillés. La capitale se repeuple pour quelques mois; le luxe renaît; les théâtres, les lieux publics ne sont plus déserts. C'est le moment où les artistes exposent leurs travaux de l'été, où les auteurs publient leurs ouvrages, où les modistes inventent de nouvelles parures.

Nous touchons à cette époque de l'année : les somptueux hôtels du faubourg Saint-Germain et les voluptueuses maisons de la chaussée d'Antin se rouvrent de toutes parts, se remplissent de maîtres et de valets. A. D.

— Depuis que le pavillon tricolore, gage de la présence de l'Empereur, flotte sur le sommet du palais des Tuileries, et que la paix est revenue parmi nous, le front ceint de sa couronne d'olivier, tous les cœurs se livrent à l'espérance et à la joie. On se promet un hiver heureux et brillant, et la saison la plus triste de l'année semble devoir rappeler parmi nous les fêtes et les plaisirs.

L'on annonce l'arrivée prochaine de plusieurs souverains. Le roi de Saxe a déjà passé nos frontières. Les

Digitized by Google

monarques qui règnent sur la Bavière, la Westphalie et Wirtemberg doivent se réunir à la cour de France ; et le Héros dont le génie règle les destinées de l'Europe a promis de revenir bientôt au sein de sa capitale recevoir les hommages et les acclamations de ses sujets.

Tout se dispose pour ces jours de gloire et de solennité. L'hôtel-de-ville se décore; le préfet et les maires de Paris font préparer un sallon digne du grand Hôte qu'ils se flattent de recevoir, l'Empereur devant y dîner le jour de son entrée triomphale.

— On peut mettre au nombre des réunions spécialement protégées d'Apollon les séances de l'Athénée de Paris. Cet établissement, déjà illustré par les travaux des professeurs les plus célèbres, se soutient toujours avec distinction. La science n'y dégénère point; l'instruction y présente toujours le même intérêt; c'est l'école des personnes faites qui veulent conserver ou étendre leurs connaissances. Ce ne sont point des maîtres ordinaires qui y donnent des leçons, mais les savans et les littérateurs les plus estimés. Ainsi l'histoire naturelle est professée par M. Cuvier, la chimie par M. Thénard, l'anatomie par M. Pariset, la littérature par M. Lemercier (l'auteur d'*Agamenon*), etc. Il y a peu d'établissemens en Europe qui présentent plus d'avantages et qui soient moins dispendieux.

—Comme ce mois est l'époque de la rentrée des diverses compagnies savantes, leurs séances offrent encore des objets d'intérêt nombreux et variés. De ce nombre est celle qu'a tenue la Société de Médecine le 1^er^ novembre. Parmi les mémoires qu'on y a lus, on a distingué celui de M. Macquart sur la topographie médicale de la section des Arcis. Cet écrit se recommande par des vues pleines de philanthropie et d'utilité publique. On a remarqué avec raison qu'un travail de ce genre, sur les autres sections, serait un bienfait pour la capitale. S**.

— Parlons de quelques travaux publics, qui ont pour objet l'embellissement de la capitale.

On ne s'est pas contenté d'abattre les maisons qui obstruaient si désagréablement le pont Saint-Michel, et de les remplacer par de beaux et larges trottoirs : on travaille maintenant à faire disparaître cette pente rapide, que nos ancêtres donnaient ou ne savaient pas éviter de donner à leurs ponts, au risque de tuer leurs chevaux et eux-mêmes. Pour cet effet, on a enlevé les terres

Digitized by Google

qui surhaussaient la partie du milieu, et, approchant le plus près possible des voûtes, on a étendu une forte couche de ciment qui empêchera l'infiltration des eaux. Le pavé, en cet endroit, sera baissé considérablement, tandis qu'il sera relevé aux extrémités du pont. Il en résultera que la montée et la descente en seront incomparablement plus douces. Ce pont Saint-Michel, un des plus anciens de la capitale, est un ouvrage d'Hugues Aubriot, prévôt de Paris sous Charles V, et plus fameux par la construction de la Bastille, où il fut enfermé un des premiers, pour avoir irrité l'Université en arrêtant des écoliers turbulens. On voyait jadis, au-dessus de la principale pile du pont, un énorme bas-relief gothique, représentant S. Michel aux prises avec le diable; la révolution a emporté le diable et l'archange.

La colonne de la place Vendôme s'achève avec autant de célérité, que le permettent les immenses travaux de tout genre dont elle est l'objet. Les quatre faces du socle sont entièrement décorées de leurs bas-reliefs en bronze, et le tiers du fût de la colonne est déjà revêtu de ces bandes spirales, également en bronze, qui doivent transmettre à la postérité la plus reculée l'histoire de la campagne d'Austerlitz, en lui fournisant les notions les plus exactes sur nos armes et nos costumes militaires. Si la colonne *Trajane* a donné l'idée de la colonne *Napoléone*, celle-ci aura du moins la gloire de surpasser son modèle, tant par la richesse de la matière (la colonne Trajane n'est qu'en marbre) que par le fini de l'exécution.

On transporte, depuis quelques jours, une grande quantité de carreaux de marbre dans l'intérieur de l'église de Sainte-Geneviève, ce qui fait présumer que ce temple magnifique ne tardera pas à être pavé, et par conséquent à être rendu à son auguste destination. Il y a quarante-cinq ans qu'on y travaille. Le terrain sur lequel il est élevé fut béni par l'abbé de Sainte-Geneviève en 1758. Louis XV en posa la première pierre en 1764.

Les travaux du quai Napoléon (qui joint le pont Notre-Dame à celui de la Cité) ont été conduits avec autant d'activité que d'intelligence. Le pavé du trottoir a été posé cette semaine en totalité. Ce quai, à la place de masures gothiques et hideuses, offre aujourd'hui une vue charmante et une promenade agréable. Lorsque le quai que l'on construit le long de l'esplanade des Invalides sera terminé, l'on pourra suivre les deux rives de la Seine sur de magnifiques

Digitized by Google

trottoirs depuis le pont d'Austerlitz jusqu'à celui d'Iéna, c'est-à-dire dans une étendue de près d'une lieue et demie, avantage et coup-d'œil que ne présente aucune ville de l'univers.

On applanit le terrain pour paver la place de Saint-Sulpice. Les personnes qui se rappellent avoir vu le superbe portail de cette église masquée par le séminaire qui occupait ce vaste espace, ne seront que plus sensibles à la beauté de ce monument. Il est question, dit-on, d'éloigner la fontaine qui est écrasée par les immenses proportions du portail dont elle est trop voisine.

Depuis le 15 août, fête de S. M., la magnifique fontaine du marché des Innocens ne cesse de verser à grands flots les premières eaux du canal de l'Ourcq qui soient arrivées à Paris : d'un point élevé de plus de vingt pieds au-dessus du sol, elles se répandent en cascades sur les quatre faces du monument et sont recueillies dans un vaste bassin quadrangulaire qui entoure la base. Quatre lions placés aux angles lancent aussi des jets d'eau qui retombent dans le bassin. Cette fontaine, la plus belle de la capitale, est en ce moment l'objet d'une discussion entre quelques artistes ou amis des arts, dont les uns craignent que la chute continuelle des eaux n'endommage les précieux bas-reliefs de Jean Gougeon; les autres regardent ces craintes comme chimériques.

Le marché aux Fleurs a été transféré du quai de la Ferraille sur le vaste emplacement qui borde le quai Desaix, entre le pont au Change et le pont Notre-Dame; le marché aux Volailles doit occuper une espèce de halle que l'on construit sur le terrain des Grands-Augustins. Grâces à ces heureuses mesures, la capitale sera bientôt débarrassée de ces marchés qui obstruaient les passages les plus fréquentés, et ne permettaient quelquefois pas au chaland de s'arrêter sans péril.

L. S.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Britannicus* pour les débuts de M. Charlys. — *Britannicus* est le second rôle tragique de M. Charlys. Moins intéressant, moins brillant que celui d'Hippolyte, il doit être moins difficile à jouer, mais il ne soutient pas aussi bien l'acteur qui s'en charge. Porté par le poëte, M. Charlys avait obtenu quelques applaudissemens dans Hippolyte : il n'a point eu le même bonheur dans *Britannicus;* il y a même excité quelques murmures

Digitized by Google

murmures à la fin de la scène où il brave Néron. Ce débutant ne s'est point encore débarrassé du ton pleureur et de la monotonie qu'on lui a reprochés. Il sent toujours sa première école, et n'a point profité à celle du public. Il faudrait cependant et la plus rare intelligence et l'art le plus consommé pour faire oublier son défaut d'organe, sur-tout dans la tragédie, où il se fait sentir à chaque instant. Si M. Charlys n'a pas d'autres moyens que ceux qu'il a montrés dans ces deux rôles, nous croyons qu'il aurait tort de s'obstiner dans le culte de Melpomène. Il devrait plutôt s'essayer dans celui de sa sœur. La comédie a des rôles où son vice de prononciation ne lui nuirait pas; il est vrai que dans celui de Dormilli des *Fausses Infidélités*, il a trahi un peu de gaucherie dans sa tenue et ses manières; mais ce défaut-là peut se corriger. Au reste, c'est à M. Charlys à prendre un parti. Il est encore à l'entrée de la carrière; tout ce que nous pouvons faire, c'est de l'engager à consulter ses forces et le goût du public.

Il y avait foule au théâtre français la première fois qu'il y a paru dans le rôle de *Britannicus*. C'était un dimanche, et M^lle^ Raucourt jouait aussi le rôle d'Agrippine pour la première fois depuis sa rentrée. L'assemblée était bien moins nombreuse samedi dernier. La curiosité ne pouvait plus être aussi vive; Talma ne jouait pas le rôle de Néron. On sait combien il y est profond et sublime. Les défauts même qu'on lui a long-tems reprochés, cette diction brusque et heurtée, ces mouvemens presque convulsifs deviennent des avantages dans ce rôle; tel était, tel devait être Néron. Lafond ne sait point encore donner à ce personnage sa véritable couleur. Il le joue comme ses autres rôles. Il y est toujours lui-même; Talma n'y est que Néron. Lafond n'a obtenu des applaudissemens que dans certains passages qu'il imite de Talma. Lorsqu'il joue d'original, l'assemblée demeure froide. Sans doute un acteur ne doit jamais en copier servilement un autre, mais il ferait bien de s'abstenir des rôles qu'un autre a portés à la perfection; car, s'il s'écarte de sa manière, il risque à chaque pas de s'égarer. Nous n'en citerons qu'un exemple. A la fin de la grande scène du quatrième acte entre Néron et Agrippine, Lafond a cru devoir mettre une douceur affectueuse dans les vers qu'il adresse à sa mère, et qui achèvent la réconciliation. Peut-être en a-t-il pris l'idée dans le commentaire de Laharpe, qui qualifie de *caresses*

Digitized by Google

trompeuses la manière dont Néron traite sa mère en ce moment, et les justifie par un passage de Tacite. Le livre à la main, je ne voudrais blâmer ni Laharpe, ni Racine, de ce respect pour Tacite et pour l'histoire : mais au théâtre je préférerai toujours la contrainte et la sécheresse que Talma laisse apercevoir. La douceur feinte et presque mielleuse de Lafond lui donnent trop l'air d'un tartuffe. Elle le rend plus odieux que terrible, plus vil que tragique ; la bassesse y domine plus encore que la cruauté, et l'effet en est repoussant.

Voici une autre observation du même genre, mais que je hasarderai avec défiance, parce qu'elle porte encore plus directement sur le poëte et sur son commentateur. Je veux parler de cette extrême confiance, de cette orgueilleuse présomption que développe Agrippine dans la scène III du cinquième acte, au moment où Britannicus se rend à ce banquet funeste où l'on ne peut guère douter qu'il ne trouve la mort. Ce sont encore des sentimens naturels, conformes à l'histoire et au caractère connu d'Agrippine. On ne peut que les admirer, comme Laharpe, à la lecture ; mais à la scène j'ose croire qu'ils paraissent trop longuement développés. Le contraste qu'ils forment avec la situation est d'abord tragique ; mais bientôt les détails de la vanité d'Agrippine jettent sur elle une teinte légère de ridicule qui détruit le premier effet. Laharpe se récrie sur la beauté des vers qu'elle débite ; Mlle Raucour se complaît à les faire valoir. Nous les admirons aussi comme historiques, mais pour l'effet dramatique l'actrice ferait mieux peut-être d'en affaiblir l'expression.

Quoi qu'il en soit, Mlle Raucour joue en général ce rôle d'une manière digne de sa grande réputation. Il serait difficile d'y mettre plus de dignité, plus d'intelligence, de mieux entrer dans l'esprit de l'auteur. Il est un seul passage où il nous paraît qu'elle le manque absolument, et le contre-sens qui en résulte n'en est que plus remarquable. Nous l'indiquerons parce que rien n'est plus facile que de le corriger. Nos lecteurs ont sans doute présente à l'esprit la belle scène du troisième acte entre Agrippine et Burrhus, cette scène où elle le menace de présenter Britannicus à l'armée, et de la soulever contre Néron. Rien ne lui coûtera pour opérer la révolution qu'elle désire ; pour perdre Néron, dit-elle,

De nos crimes communs, je veux qu'on soit instruit ;
On saura les chemins par où je l'ai conduit.

Digitized by Google

Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même.....

Certes, le plus aveugle emportement peut seul conduire Agrippine à une confession pareille; c'est hors d'elle-même et privée de toute réflexion qu'elle la fait : aussi Burrhus, qui en est effrayé, s'empresse-t-il de l'interrompre par ce mot sublime :

..... Madame, ils ne vous croiront pas.

Nous n'expliquerons pas comment M^lle Raucour a pu s'y méprendre; le fait est qu'elle débite ce passage avec lenteur, et que, de peur que Burrhus ne s'y trompe, elle s'arrête après le mot *assassinats* et appuie sur celui de *poison* avec l'intention la plus marquée. Qu'en arrive-t-il? qu'il n'y a plus d'interruption de la part de Burrhus, puisqu'Agrippine s'arrête d'elle-même, et que l'acteur est obligé de prononcer à son tour fort tranquillement une réponse qui devrait être l'élan d'une ame passionnée pour la vertu; et qu'on s'étonne après cela de voir passer sans le moindre effet ce moment sublime! L'actrice qui nous le fait perdre tombe sans doute rarement dans de telles fautes; mais cet exemple peut suffire pour expliquer le peu de succès qu'obtiennent quelquefois les meilleurs ouvrages, lorsque des rôles entiers sont compris de cette manière par certains acteurs. V.

Théâtre du Vaudeville. — L'Intrigue impromptu, ou *Il n'y a plus d'enfans*, vaudeville en un acte, de MM. Dieulafoi et Gersain.

Le comte d'Hermilly, général très-distingué, s'aperçoit à soixante ans qu'il n'est pas marié; il forme le projet d'épouser Isaure, fille de M. d'Orville, ancien officier et gouverneur de Jules d'Hermilly, neveu du comte : mais d'Orville, qui a promis la main de sa fille au jeune Derval, refuse obstinément d'en disposer d'une autre manière; les deux vieux amis se brouillent : d'Orville veut à l'instant même sortir de l'hôtel de M. d'Hermilly, et n'est retenu que par Jules, son élève, qui le conjure de ne pas l'abandonner, et lui promet d'engager son oncle à renoncer à la main d'Isaure. L'entreprise n'était pas aisée : mais Jules, qui connaît toute la tendresse de son oncle pour lui, en fait le pivot principal de l'*Intrigue impromptu* qu'il médite.

Digitized by Google

Il feint d'être lui-même amoureux d'Isaure, et se laisse surprendre à ses genoux par le vieux général. Il recueille cependant peu d'avantage de cette première scène; car son oncle s'emporte au lieu de s'attendrir, et met aux arrêts l'imprudent Jules : mais le jeune homme répare bientôt cet échec. Il fait naître des incidens qui alarment la jalousie de son oncle : il rompt ses arrêts; et pour mettre un terme à toutes les prétentions du général sur Isaure, il lui déclare qu'il l'a épousée clandestinement. Deux vieux domestiques le soutiennent de leur témoignage; le général veut les chasser : mais bientôt il reconnaît que le mariage de Jules n'est qu'une feinte, à laquelle son neveu a eu recours pour le guérir lui-même d'un projet peu sensé. Il lui pardonne sa ruse en faveur de l'intention et consent au mariage de Derval et d'Isaure, à laquelle il donne une dot de cent mille francs.

Si l'on voulait examiner sérieusement le fonds de ce petit ouvrage, on ne manquerait pas d'invraisemblances à lui reprocher; on pourrait dire encore qu'il paraît peu propre à donner aux enfans une juste idée du respect qu'ils doivent à leurs parens; mais je ne crois pas que l'on doive traiter aussi gravement un vaudeville. Dans ce genre léger, l'intrigue n'est guère qu'une sorte de cadre fait pour recevoir des couplets. A la vérité, il n'en a pas toujours été de même; les anciens opéras comiques, qui n'étaient que des vaudevilles, offraient le plus souvent une action bien conduite, où les couplets ne paraissaient que comme accessoire; mais il semble qu'à cet égard le goût du public est changé. Les couplets sont aujourd'hui la partie importante d'un vaudeville; on y pardonne volontiers la faiblesse du plan, l'invraisemblance de l'action, la légéreté de la morale; mais sans couplets saillans, point de succès. L'*Intrigue impromptu* est très-riche dans ce genre; elle en offre un grand nombre qui sont remplis de sel et de gaieté : aussi la réussite a-t-elle été complète.

Les auteurs ont été nommés au milieu des applaudissemens; et la seconde et la troisième représentations ont pleinement confirmé le succès de la première.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

De Franconville-la-Garenne, ce 29 octobre 1809.

MESSIEURS, dans votre dernier Extrait des *Nouvelles Observations sur Boileau*, etc., vous citez Bayle se représentant le travail de com-

Digitized by Google

mentateurs occupés à éclaircir un texte devenu obscur, leurs singulières conjectures et leurs plaisantes erreurs.

Cette réflexion, messieurs, me rappelle un des vers de Lucrèce qui a le plus exercé les commentateurs; tous se sont mis à la torture pour torturer ce vers et le rendre complétement inintelligible, de simple, clair et concis qu'il est dans ce poëte.

Lucrèce, dans ce superbe chant (le livre VI) consacré aux plus étonnans phénomènes de la nature, dit :

Carbonumque gravis vis atque odor insinuatur
Quàm facilè in cerebrum, NISI AQUAM PRÆCIPIMUS ANTÈ.

Voici la traduction qu'en donne M. Lagrange : « Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au » cerveau, si vous ne prévenez son effet *en avalant auparavant une* » *onde salutaire* ! » — Suit une assez longue note dont la conclusion est que *ce précepte est contraire à l'expérience et à la raison.*

Ce vers a donné lieu, dans les diverses éditions de Lucrèce, à vingt pages de commentaires; ce qui vient, soit dit en passant, de ce que, de nos jours encore, la littérature demeure trop étrangère aux sciences physiques, tandis que, chez les anciens, elle y était intimément liée; la philosophie embrassait alors le cercle, à la vérité beaucoup moins étendu, de toutes les connaissances; en sorte qu'historiens, orateurs, poëtes, tels Pline, Cicéron, Virgile, étaient du nombre des hommes les plus savans; et Virgile, s'il n'avait pas été le prince des poëtes, eût été celui des agriculteurs.

Dans ce vers, défiguré par les commentateurs et que je vais rétablir, Lucrèce prouve que l'aspersion de l'eau froide au visage dans le cas d'asphyxies occasionnées par le charbon, était connue des anciens; et ç'a été pour notre siècle une découverte qui a acquis des droits à la reconnaissance de l'humanité; elle est due au docteur Hermann de Nanci. Maintenant rétablissons le vers, et le voici tel que l'a dû faire Lucrèce : *Nisi aquâ profunditur ore* (1) : « Si on ne répand pas en » abondance de l'eau sur le visage. »

Lorsque la physique s'occupait, il y a trente ans, de la recherche des causes du *méphitisme*, je m'occupais de remédier à ses funestes atteintes; je cherchais les moyens de dérober à l'asphyxie et à la mort les ouvriers livrés à la pénible profession de vidangeurs; moyens qui consistent dans l'emploi de la chaux-vive et du feu. A cette époque, relisant Lucrèce, je fus frappé de ce vers dans lequel j'entrevis, sur l'asphyxie du charbon, une grande vérité, connue de l'antiquité, et que les commentateurs avaient obscurcie; dès-lors, je refis le texte de ce second hémistiche du dernier vers, tel, je le répète, qu'a dû le faire Lucrèce; et j'ai cru utile de vous adresser cette observation, votre journal étant consacré à la littérature souvent éclairée du flambeau de la science.

CADET-DE-VAUX.

---

(1) Lucrèce n'a pu faire un vers aussi défectueux : mais la remarque de notre correspondant sur la fausse interprétation que les traducteurs ont donnée de celui que l'on trouve dans les diverses éditions de Lucrèce, ne nous en paraît pas moins fondée. Il est vraisemblable que ce vers n'a point encore été bien rendu. (*Note des Rédacteurs.*)

Digitized by Google

POLITIQUE.

Il y a peu de jours que l'attention générale, et, on peut le dire, les yeux du monde entier étaient fixés sur un point du Danube. A Vienne, étaient stipulés les intérêts de l'Europe, et nul autre objet ne pouvait distraire du plus important de tous. Aujourd'hui qu'une paix glorieuse pour la France a terminé ces grands différends, et que le sort de l'Allemagne est fixé par un traité solennel qui accomplit les résultats déjà si importans de ceux qui l'ont précédé, les regards se tournent plus facilement vers les autres parties du continent qui sont aussi le théâtre de combats ou de négociations, et l'on apprend avec intérêt que la paix entre la Suède et la Russie vient d'être ratifiée par cette dernière puissance, au moment même où elle recevait la nouvelle que son armée de Moldavie venait de couronner par des succès une opération décisive pour le reste de la campagne. Voici, sur cette opération, le rapport officiel qu'a publié la Gazette impériale de Pétersbourg.

« Le prince Bagration, commandant en chef de l'armée, mande qu'après la conquête des forteresses de Tultscha, Issatchi, Maschin et Girsowa, les troupes russes ont attaqué, près de Rossevata, un corps turc de 20,000 hommes, commandé par le séraskier Goziew-Pacha, et qu'elles l'ont mis dans une déroute complète. Les Turcs ont perdu dans cette bataille 5000 hommes tués, un nombre bien plus considérable de prisonniers qu'on leur a faits, quinze pièces de canon et trente drapeaux. Le reste des troupes ennemies s'est sauvé à Silistria. Nous les avons poursuivies au-delà de dix lieues.

» Cette victoire a été immédiatement suivie de la prise du fort de Kusgun, sur la rive droite du Danube : de celle des forteresses de Kistendsché et Mayalin, sur les côtes de la Mer-Noire ; mais ce n'était encore que le prélude d'une autre conquête bien plus importante.

» Le 25 septembre, Ismaïl, cette forteresse trop fameuse, dont la prise nous coûta dans de sang autrefois, s'est rendue, sans coup férir, aux armes victorieuses de nos troupes. C'est le général Sass qui a dicté la capitulation. La garnison et les habitans doivent quitter la place en cinq jours, pour être transférés sur le territoire russe, au-delà du Danube. Le général Sass a envoyé à Pétersbourg les clefs d'Ismaïl. »

Ces succès brillans ont été célébrés le 6 de ce mois dans notre capi-

Digitized by Google

tale, par une salve de 101 coups de canon et par un *Te Deum* solennel d'action de grâces. Le même jour, les drapeaux enlevés aux Turcs ont été portés solennellement à l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

De tels événemens ne sont faits ni pour calmer la mésintelligence qui règne dans le divan, ni pour rendre plus puissante l'influence sur ce cabinet du ministre anglais, M. Adair. Dépossédés dans plusieurs provinces importantes, menacés dans celles qu'ils ont à défendre, privés déjà de l'appui d'une forteresse qui, lorsqu'elle céda la première fois aux armes de la Russie, leur coûta tant de sang et d'efforts, et qui aujourd'hui tombe presque sans défense, les Turcs doivent commencer, un peu tard, à reconnaître de quelle utilité a été pour eux la condescendance de leur ministère pour l'envoyé britannique. Ce sentiment devenait général autant qu'il est naturel, lorsqu'on a appris que les généraux anglais demandaient à la Porte la permission de mettre garnison anglaise dans les îles de l'Archipel, afin de les défendre contre les entreprises ou des Russes ou des Français. Ce n'est pas la première fois que la politique anglaise se dévoile ainsi par l'excès de son avidité et la franchise de ses prétentions. L'indisposition de la Porte, à cette demande inattendue, a été vive et manifeste; on en ignore encore le résultat; mais on présume que M. Adair ne tardera pas à retourner à Londres.

Les envoyés anglais sont malheureux cette année; de toutes parts on les repousse, parce qu'on les suspecte, parce que l'alliance qu'ils offrent est dangereuse, que les secours qu'ils annoncent sont équivoques, et que les promesses qu'ils font sont presque toujours illusoires. M. Erskine avait, au nom de son gouvernement, offert aux Américains un arrangement qui avait séduit quelques négocians impatiens de confier à la mer des cargaisons désirées dans le Nord. Bientôt le gouvernement anglais désavoue son ministre, retire son acte, rappelle M. Erskine, envoie à sa place M. Jackson, que le souvenir de sa mission à Copenhague a décoré proverbialement du nom de cette capitale: M. Jackson a été très-mal accueilli des habitans à son arrivée; il a été reçu comme envoyé, mais sous les plus désagréables auspices; il a dû être témoin fort humilié des actes insultans qui ont signalé sa venue. On rapporte qu'à Annopolis, son effigie a été brûlée presque sous ses yeux. Ainsi, si la diplomatie américaine ne permet pas d'exclure le ministre, il est évident que le public repousse de toutes

Digitized by Google

les forces de l'opinion, et de toute la puissance de la haine nationale, l'envoyé détesté des Anglais. Il n'est pas à croire qu'une mission qui a de tels avant-coureurs, se termine à la satisfaction de cet envoyé : une circonstance particulière vient encore à l'appui de cette opinion.

Depuis long-tems, chaque navire anglais qui arrive aux Etats-Unis, éprouve une désertion de matelots plus ou moins considérable. Dans les premiers jours de septembre, treize matelots anglais désertent de la frégate l'*Africaine*, et se retirent à Baltimore. Aussitôt le consul anglais, M. Williams Wood, écrit au shérif, M. John Hunter, pour lui dénoncer le fait et demander l'arrestation des déserteurs et leur renvoi à bord. Le shérif fait arrêter sept de ces matelots; une requête est présentée au juge Scott pour obtenir leur élargissement, et l'affaire indiquée au lendemain neuf heures. Une foule immense remplissait la maison de justice et les rues environnantes. Le juge annonça qu'il avait notifié la requête en élargissement au consul anglais, pour qu'il pût déduire les raisons, s'il en avait aucune, à l'appui de sa demande en détention. Peu de tems après, M. Wood arriva à l'audience; les avocats des prisonniers demandèrent en sa présence leur élargissement à la cour, en alléguant que le rapport du shérif ne montrait pas de causes suffisantes pour obtempérer à la réquisition du consul anglais. M. Walter Dorsey, avocat, se rendit l'organe du consul, et demanda un délai pour examiner les lois sur la matière, offrant de prouver que les hommes détenus étaient en effet déserteurs d'un vaisseau de S. M. Britannique. Les avocats des prisonniers ne jugèrent pas nécessaire, pour connaître et appliquer les lois existantes, d'accorder le délai demandé. Le président du tribunal prit alors la parole, et établit, d'après l'opinion du secrétaire-d'état, que les déserteurs des bâtimens anglais ne devaient point être arrêtés par les autorités constituées des Etats-Unis, pour les livrer aux officiers de S. M. Britannique, et en conséquence il ordonna la mise en liberté des détenus; l'auditoire salua par trois applaudissemens, et les déserteurs furent ramenés dans la ville en triomphe. Nous ne préjugeons rien sur un tel événement; nous n'examinerons pas le point de droit, et jusqu'à quel point l'accueil fait aux déserteurs et le jugement qui leur est favorable sont conformes au droit des gens et au maintien des relations amies : mais nous nous bornerons à demander si l'on peut soutenir que les Anglais aient des amis et des partisans; si leur gouvernement est respecté, si

Digitized by Google

leurs ministres sont honorés, si leur nation est aimée et accueillie dans un pays où le peuple reconduit en triomphe des déserteurs que leur consul a vainement réclamés en face des tribunaux. De tels faits signalent l'opinion d'un pays, la manifestent plus que les actes diplomatiques les plus solennels, et c'est pour cela que nous avons donné au récit de cette affaire plus d'étendue qu'elle ne semblerait en comporter : au surplus, M. Jackson ne peut obtenir rien avant la réunion du congrès, qui n'a dû s'ouvrir qu'au mois de novembre, où nous sommes.

On se rappelle l'embarras de l'Angleterre pour trouver, dans ces derniers tems, des ministres qui voulussent succéder aux inventeurs des expéditions de Walcheren, de Naples et du Tage ; enfin les sceaux du département de la guerre viennent d'être, après maints refus, remis à lord Palmerston, jeune homme qui vient d'atteindre sa vingt-cinquième année. M. Pitt aussi était jeune en entrant au ministère ; sans doute l'exemple a été cité, mais le reproduire est difficile ; et en parlant du ministère et de la nouvelle nomination, on peut dire avec Horace : *desinit in piscem.*

Les nouvelles de Flessingue continuent à être désastreuses, mais n'ont point empêché les réunions solennelles, et surtout les grands repas d'usage pour la célébration du jubilé. Ces dîners ressemblent à ceux de la franc-maçonnerie ; ils sont accompagnés d'actes de bienfaisance, et c'est-là ce qu'ils ont de meilleur. A l'occasion du jubilé, les prisonniers russes sur parole ont été renvoyés : ils sont en très-petit nombre, et les Anglais se montrent ici généreux à bon marché. Les gens détenus pour sommes dues à la couronne ont été mis en liberté ; une amnistie absolue et sans condition a été accordée aux déserteurs de la marine ; une amnistie a été proclamée aux déserteurs de l'armée de terre, à condition qu'ils rejoindraient leurs drapeaux. S'ils appartiennent à l'armée de Portugal ou aux débris de celles de l'Escaut, ils feront bien de se hâter. On sait les ravages opérés par les maladies à Walcheren, et l'application tout-à-fait dans le goût anglais du mot *squelette* à leurs régimens presque détruits : sur le Tage aussi, ils ne sont point épargnés. A Badajoz les rangs de l'armée ont été singulièrement éclaircis ; 5000 malades occupent les hôpitaux d'Elvas, de Badajoz et autres villes. La garnison de Lisbonne est confiée à deux régimens qui ensemble forment 400 hommes, lord Willington lui-même a été sérieusement

Digitized by Google

indisposé ; sa maladie a été tenue cachée, et on ne l'a laissé connaître qu'avec son rétablissement. Il est revenu à Lisbonne, prévenant le mouvement de retraite de son armée qui a déjà quitté les dangereux marais de l'Estramadure, après y avoir marqué son séjour par les pertes les plus notables. On croit qu'il va être chargé de la présidence de la régence du Portugal ; on peut en conclure qu'il abdique ses droits à celui de la junte de Séville, et que ses prétentions concernent moins désormais la partie espagnole soulevée, que la partie occidentale du Portugal, où il peut s'assurer une retraite et un rembarquement. Ce rembarquement est instant ; autour de Madrid seulement, 70 mille Français sont réunis, sans compter les troupes qui menacent la Corogne, celles qui tiennent le Nord en respect, et qui continuent les siéges commencés ; des renforts nombreux passent les Pyrénées ; et s'il entre dans les desseins de l'Empereur des Français de disposer des forces que la paix d'Allemagne lui remet entières, quel sera le sort des rebelles, qui récemment encore, sous les ordres de Blake, viennent d'essuyer en Catalogne un échec considérable ? Tout en Espagne est plein du bruit de l'arrivée prochaine de l'Empereur lui-même : nous nous garderons bien de rien présager à cet égard ; mais les Espagnols le désirent, les rebelles le redoutent, et les Anglais le regardent comme le signal certain de leur retraite.

Enfin, ils connaissent la paix et ses conditions ; ils ne pensent pas que le traité les contienne toutes. Ils en soupçonnent de secrettes qui ne seraient pas les moins tristes pour eux ; mais, dans celles qui sont patentes, ils avouent reconnaître assez de motifs d'humiliation pour eux, et pour les alliés qu'ils ont séduits. Ils sentent que Napoléon, en obtenant la possession de toutes les côtes, prive l'Autriche de tout commerce, de toute influence maritime, et attaque efficacement la prépondérance navale anglaise ; ils pensent que les nouvelles positions choisies, avec la politique accoutumée de celui qui les a déterminées, se rattachent sans doute aux vastes plans dont il médite encore l'exécution.

Mais en faisant un retour sur eux-mêmes et sur la conduite de leur ministère, les Anglais et leurs écrivains reconnaissent que l'Autriche a fait, dans cette lutte terrible et dernière, des efforts presque surnaturels ; elle a été vaincue, elle perd de riches provinces ; mais enfin, elle a lutté, et la fortune a été un moment dans un tel équilibre, qu'il a fallu tout l'ascendant du génie, et la supériorité re-

Digitized by Google

connue du système militaire français, pour la décider entiérement. Mais nous, disent les Anglais, nous, qu'avons-nous fait ? en quoi avons-nous contribué au sort de la guerre ? où avons-nous arrêté un moment le vainqueur ? Si l'Angleterre n'eût pas lutté, ou si elle eût été neutre, l'empereur eût-il marché plus vite à son but ? Cependant, ils remarquent avec satisfaction (quoiqu'ils ne puissent se l'attribuer), que le traité conserve à l'empereur d'Autriche des titres que l'on avait manifesté l'intention de lui ôter; peut-être en hommes reconnaissans et sensés, les Anglais devraient-ils sentir dans un vainqueur le prix d'une politique éclairée, et d'une sage modération : mais non; croira-t-on aux conséquences qu'ils tirent du fait qu'ils remarquent ?

Pour le moment, dit le *Times*, le rôle de l'Empereur d'Autriche sera de *nourrir en secret* les dispositions hostiles des contrées domptées; et puisque les gouvernemens de l'Europe n'ont pu résister aux armes de la France, *il faut tenter ce que les peuples peuvent faire pour se délivrer eux-mêmes*.

Voilà qui est sans doute fort clair : *le Moniteur*, en transcrivant cet étrange appel à la déloyauté et à l'ingratitude, ne l'a rendu plus sensible par aucune note : il y a en effet de ces traits sur lesquels il faut laisser s'arrêter d'elle-même la réflexion du lecteur, et nous imiterons son exemple.

Cependant, et quoique les Anglais conservent l'espérance qu'il naisse à la fois en Espagne ou en Allemagne, quelque esprit courageux qui vienne à s'élever pour venger son pays, l'Empereur des Français conclut avec la loyauté qui sied à la victoire, avec la confiance qui est l'apanage de la force, la convention qui règle le mouvement de retraite de son armée, des provinces abandonnées, et l'occupation de toutes celles cédées par le traité de Vienne. Cette convention a été signée à Schœnbrunn, le 27 octobre, entre le général comte Mathieu Dumas et le baron de Stranch; elle a été ratifiée de notre part, par le major-général prince Alexandre, et de celle des Autrichiens, par le comte de Wrbna. En conséquence, la Moravie a dû être évacuée le 4 novembre; Vienne, la Hongrie, et la partie de la Gallicie laissée à l'Autriche, seront évacuées le 20 novembre, si les conditions relatives au paiement des sommes stipulées par le traité, ont été remplies. En Gallicie, les arrangemens seront communs aux armées russes et polo-

Digitized by Google

naises. L'évacuation de la Basse-Autriche aura lieu le 20 décembre.

La mise en possession de tout le littoral et des provinces autrichiennes cédées par le traité, suivra immédiatement, de manière que les troupes autrichiennes ne quittent aucune place, aucun poste, aucun port, qu'à mesure qu'elles y seront relevées par les troupes françaises. Tous les magasins de vivres et d'artillerie et tout autre objet qui n'auraient pas été évacués et vendus au moment même de la remise de Vienne, resteront sous la garde de commissaires français, comme propriétés françaises.

Le Tyrol révolté contre le gouvernement bavarois, trop long-tems abusé par les promesses de l'Autriche, et égaré par ses émissaires, enfin abandonné par ses troupes, éclairé par des communications positives sur le danger et l'isolement de sa situation, réduit par la paix de Vienne aux seules forces qu'il puise dans un fanatisme aveugle, affaibli par la soumission totale du Voralberg, pressé dans la partie méridionale par les troupes françaises et italiennes qui ont occupé Trente, a vainement voulu défendre contre les divisions bavaroises le fameux passage de la Scharnitz. Le prince royal de Bavière, à la tête des corps du général Deroy et du général de Wrede, a forcé ce défilé important, et les Bavarois sont entrés à Inspruch, dont les habitans en très-grande majorité ont accueilli avec joie les troupes de leur légitime souverain. On remarque que des blessés bavarois, laissés dans cette ville, y ont été mis sous la sauvegarde de la loyauté de ses habitans, et ont reçu des soins dont ils ont témoigné beaucoup de reconnaissance. Les troupes wurtembourgeoises et badoises pénètrent par Kempten et Fuessend. La confédération helvétique fait respecter sa neutralité par un cordon nombreux : il est donc impossible que les chefs des rebelles trouvent encore long-tems un prétexte pour armer leurs malheureux montagnards. Le prince Eugène a été chargé par son auguste père du commandement en chef de toutes les troupes dirigées sur le Tyrol, ou qui déjà l'environnent. Arrivé à Willach, et prêt à remonter la Drave pour suivre le mouvement général des troupes qui se portent en avant, il a voulu adresser des paroles de paix, de conciliation et de soumission avant de porter les coups terribles qui attendent les révoltés. On écrit de Munich qu'elles ont été écoutées, et que des députés du Tyrol y demandent la paix, et la clémence du Roi.

Digitized by Google

On annonce qu'après le départ des troupes françaises et confédérées des provinces demeurées à l'Autriche, le grand quartier-général français sera établi à Augsbourg, et l'armée placée sous les ordres du maréchal Davoust, prince d'Ekmull. Déjà les Saxons sont rentrés dans leur pays; et Dresde, au lieu de s'occuper de fortifications, quand celles de Vienne n'existent plus, se livre à la joie et aux fêtes de la paix; son roi a quitté cette capitale non plus pour s'unir à ses défenseurs, mais pour se rendre à la cour du généreux protecteur de la confédération sauvée par son génie. On annonce aussi qu'à la cour de Fontainebleau, ou plutôt à celle de Paris, car elle revient le 16 dans la capitale, doivent successivement arriver les rois de Bavière et de Westphalie, le prince vice-roi d'Italie et son auguste épouse, le roi et la reine des Deux-Siciles, réunion solennelle de souverains que ne forme plus le besoin d'opposer une ligne puissante à une aggression ennemie, mais celui de jouir en commun des bienfaits d'une paix acquise par de mutuels actes de dévouement à la cause commune.

Le roi de Saxe doit arriver à Fontainebleau le vendredi 10. Des préparatifs sont faits pour que de brillantes chasses se succèdent le 12, le 13 et le 14. Dimanche, la cour doit entendre une messe, les uns disent de Paësiello, d'autres de Chérubini, pour laquelle les musiciens de la Chapelle ont reçu l'ordre de se réunir. Pendant ce tems, Paris voit presser les travaux qui l'embellissent, et nos artistes, redoublant d'activité, chercher à dérober à la saison rigoureuse qui les menace le plus de jours possible. En visitant les travaux, S. M. reconnaîtra que, même loin d'elle, le mouvement qu'elle imprime à tout n'éprouve aucun ralentissement. L'arc de triomphe de l'Etoile est non-seulement assis sur ses fondemens, mais est élevé de plus de vingt pieds au-dessus de terre. Les proportions sont immenses, et l'exécution très-belle. La colonne triomphale de la place Vendôme se couvre, pour ainsi dire, de son vêtement historique, c'est-à-dire, des riches bas-reliefs qui doivent transmettre à la postérité la plus reculée les prodiges de la grande armée. La partie de la galerie du Louvre continuée sur le Carrousel, avance très-rapidement. La rue impériale qui doit s'ouvrir en face du portail de la grande colonnade, va être incessamment tracée. Le quai Napoléon est terminé, sa construction est parfaite; il offre des points de vue superbes, et un courant d'air excellent. Le pont Saint-Michel est rectifié dans sa courbure; sa pente est radoucie,

Digitized by Google

et les terrains voisins s'élèvent insensiblement jusqu'à lui, Les travaux préparatoires de la Magdeleine, édifice devenu le temple de l'honneur, sont commencés; ceux de la restauration du palais du Corps-législatif, destinés à faire pendant, se continuent.

Le concours ouvert pour l'obélisque du Pont-Neuf, est sur-le-point d'être jugé; les projets ont été remis au ministre.

Enfin les préparatifs se font pour donner à la distribution des prix décennaux toute la solennité digne de cette grande et noble institution, de ces olympiades françaises, où la main qui tient le sceptre offrira des couronnes au génie.

PARIS.

On donne pour certain que LL. MM. reviendront à Paris le 15, et que la fête du corps municipal aura lieu quelques jours après. LL. MM. doivent venir dîner à l'Hôtel-de-Ville.

— Le prince de Neufchâtel, le prince de Ponte-Corvo, le duc de Dantzick, le maréchal prince d'Esling, le maréchal Oudinot, duc de Reggio, sont arrivés à Paris. Tous les généraux de la garde y sont aussi arrivés. Les premières colonnes de ce corps sont attendues très-incessamment.

— M. le chambellan de Bondy, M. le chevalier Amédée Joubert, interprète du cabinet de S. M., et M. de la Borde, auditeur au conseil-d'état, auteur du *Voyage en Espagne*, sont nommés maîtres des requêtes.

— On annonce que M. de Schwarzemberg, ancien ministre d'Autriche à Pétersbourg, succédera à Paris à M. le comte de Metternich.

— Une députation de la ville de Rome est arrivée à Paris : elle vient présenter ses hommages à l'Empereur.

— Les journaux publient de nouveau des notices incomplètes et inexactes sur le rapport de l'Institut concernant les prix décennaux. Nous invitons le lecteur à attendre la publication officielle du texte de ce rapport.

— M. Clavier vient d'être nommé membre de l'Institut, à la place vacante, dans le troisième classe, par la mort de M. Dupuis.

— Les arts viennent de perdre M. Redouté, frère du célèbre auteur *des Liliacées*, qui a attaché son nom avec succès aux décorations de la plupart des palais impériaux.

Digitized by Google

—Voici quelques notions sur le mouvement des changes et l'effet qu'a produit la nouvelle de la paix sur les différentes places de commerce. Le change sur Copenhague s'est élevé et s'améliore journellement. Les opérations importantes qu'ont faites les négocians danois dans ces derniers mois, et les mesures prises par le Gouvernement pour soutenir le crédit de ses billets de banque, y ont contribué. Le change de la Russie a éprouvé quelque baisse; mais celui de l'Autriche baisse dans une bien plus grande proportion. I len est de même pour la Prusse, où le discrédit des billets du trésor est extrême : ils perdent plus de 60 pour 100. Le change sur la Suède s'est amélioré dans une progression rapide. Les effets publics de France ont éprouvé une hausse considérable : les cinq pour cent consolidés se sont élevés au-delà de 80 francs. Les actions de la Banque ont suivi cette proportion, dont on croit pouvoir attribuer les résultats avantageux aux espérances que les derniers événemens font concevoir aux amis de la paix, et particuliérement au commerce.

ANNONCES.

Elémens de la tenue des livres en parties doubles, ou Méthode abrégée pour apprendre en peu de tems et sans maître cette science importante, renfermant les modèles du brouillard, du journal, et du grand-livre, la manière d'établir la comptabilité, de faire un inventaire, la balance des comptes, l'exposition et la démonstration des principes généraux, leur application, diverses observations sur les livres, et contenant les écritures et opérations du commerce de terre, de mer et de banque, les comptes en participation; par N. M. Garnier, instituteur, bachelier ès-sciences et ès-lettres dans l'Université impériale, auteur de plusieurs ouvrages, qui enseigne chez lui et en ville l'arithmétique commerciale, les changes étrangers, les arbitrages, la tenue des livres. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. et 4 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez l'auteur, rue Neuve des Bons-Enfans, n° 35; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Remarques sur la grammaire latine de M. L'homond; par M. Maugard, professeur de langues anciennes et modernes. Brochure in-8° de 104 pages. Prix, 1 fr. 50 c. et 1 fr. 90 c. franc de port. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Echelle, n° 3; et Lefort, libraire, rue du Rempart-Richelieu, en face du Théâtre-Français, n° 11.

Digitized by Google

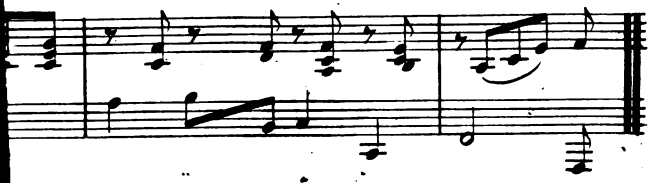
Suite du *Théâtre des auteurs du second ordre*, ou Recueil des comédies, tragédies et drames restés au Théâtre-Français; pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire; avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, et la date des premières représentations; format in-18. — Comédies en prose: 12e volume contenant, *le Consentement forcé*, de Guyot de Merville; *le Somnanbule*, de Pont de Veyle; *l'Oracle*, de Saint-Foix; *les Mœurs du Tems*, de Saurin; *le Cercle*, ou *la Soirée à la Mode*, de Poinsinet: 13e volume contenant, *la Gageure imprévue*, de Sedaine; *le Marchand de Smyrne*, de Champfort; *le Bourru Bienfaisant*, de Goldoni; *la Matinée à la mode*, de Rochon de Chabannes; *les Amans généreux*, du même; *la Partie de Chasse de Henri IV*, par Collé.

Chaque volume se vend séparément 1 fr. 80 cent. et 2 fr. 40 cent. franc de port. Il paraît deux nouveaux volumes tous les mois; il en a déjà paru 24. Prix, 43 fr. 20 c. A Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; et chez Ant.-Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

IIe cahier de la troisième souscription, ou XXVIe cahier de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ce cahier contient la Vue de la Grande Chartreuse de Grenoble, avec les articles suivans: Voyage de Milan aux trois lacs; traduit de l'italien par M. Depping; — Anecdotes historiques sur l'ordre de la Toison-d'Or; — Description des diverses manières de chasser, usitées dans l'Indonstan; par le colonel Ironside; traduite de l'anglais; — Voyage à la Grande Chartreuse, en 1789; par M. T********; — Correspondance critique sur la Géographie et l'Histoire; — et les articles du Bulletin. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, accompagné d'une estampe ou d'une carte géographique, souvent coloriée. La première et la deuxième souscriptions (formant 8 volumes in-8° avec 24 cartes et gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les 1re, 2e et 3e souscriptions, payent la 1re et la 2e 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la troisième souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. En papier vélin le prix est double. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

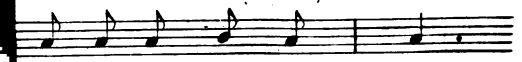
Digitized by Google

n_dou_rin de nos ber_ge - - res. D.C.



2e Couplet.

us quitter ô mon pays!
nguedoc riche contrée
us quitter, las je ne puis
eur mon âme est navrée!
allon bocage épais
hâteau qu'habitaient mes pères
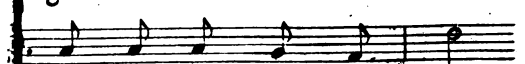


bri_sé las! je m'en vais



aux ter_res é_tran_ge - - res. (bis.)

3e Couplet.

us quitter ô mon pays!
nguedoc riche contrée



ten_dres et chers a - mis
et maitresse adorée
servez mon souvenir
d je vous perds pour la gloire
si ne puis revenir
s larmes à ma mémoire. (bis.)

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXXXV.—*Samedi* 18 *Novembre* 1809.

POÉSIE.

LES VIEUX FRANCS.

AIR : *O Mahomet, ton Paradis des Femmes!*

Au bon vieux tems, guerrier près de sa dame,
Jamais ne fut chevalier discourtois ;
L'amour était aussi pur que son ame.
Où retrouver ces antiques Gaulois ?
Braves soldats, amans pleins de franchise,
Tendres époux, zélés, constants amis,
Ils avaient pris cette noble devise :
POUR DIEU, L'HONNEUR, MA BELLE ET MON PAYS.

A servir Mars la valeur occupée,
Réclamait-elle un secours protecteur,
Chaque guerrier, saisissant son épée,
Abandonnait le sol générateur :
Plus d'un héros que notre histoire honore,
A ses foyers, lorsqu'il était rendu,
Prenait la herse et cultivait encore
Le même champ qu'il avait défendu (1).

Fastes touchans de la chevalerie,
Siècles si purs, règne de vérité,
Vous rappelez à mon âme attendrie,

(1) Ces exemples sont plus fréquens dans les fastes de Rome que dans les nôtres ; mais on pourrait citer plus d'un capitaine gaulois dont les loisirs étaient entiérement consacrés à l'étude et à la pratique de l'agriculture. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

Et la grandeur et la simplicité.
De tout donner à l'amour, à leur mie,
Pourquoi blâmer sans cesse nos aïeux?
Pourquoi fronder leur douce bonhomie?
Ils brillaient moins, mais ils sentaient bien mieux.

J. A. PIERRET DE SAINT-SEVERIN.

ROMANCE ÉLÉGIAQUE.

SUR LA MORT DE STÉPHANIE ZOÉ J.....

C'en est donc fait : tu m'es ravie,
Doux espoir d'un cœur paternel!
Tu meurs, ô ma fille chérie;
Et le trait qui t'ôte la vie,
Frappe mon cœur d'un coup mortel.

J'avais placé dans Stéphanie
Tout mon bonheur et tous mes vœux :
De ma trop sensible Sophie,
Mère tendre et constante amie,
Elle offrait l'image à mes yeux.

J'étais orgueilleux d'être père;
Je caressais, dans mon orgueil,
La trop séduisante chimère
D'un avenir long et prospère :
Près de moi s'ouvrait le cercueil.

Voici donc la tombe où repose
L'objet fatal de mes regrets :
Cette fraîche et naissante rose,
Que, dans mes bras, à peine éclose,
J'ai vu se flétrir pour jamais.

Elle a péri, ma Stéphanie,
Arrachée au sein maternel :
Une sombre mélancolie
Va désormais livrer ma vie
Aux horreurs d'un deuil éternel.

Je vois la beauté, la jeunesse,
Qui folâtrent autour de moi :

Digitized by Google

Enveloppé dans la tristesse,
Mon cœur se ferme à la tendresse;
Il ne s'ouvre plus qu'à l'effroi.

J'accuse en vain la mort cruelle,
Tous mes regrets sont superflus;
Le ciel à mes vœux fut rebelle :
O ma fille! quand je t'appelle,
Tu n'entends, tu ne réponds plus....

M. A. J.

ENIGME.

Du sein de ma mère on m'arrache;
Avec mes frères on m'attache,
Pour être écartelé; puis on me jette à l'eau :
Ensuite, pour avoir ma peau,
Sur un vil échafaud on me rompt, on m'écorche;
On me coupe en morceaux; de soufre l'on m'enduit;
En ce piteux état réduit,
Faisant l'office d'une torche,
A volonté je mets le feu;
Pour terminer ce fatal jeu,
Convaincu d'incendie,
C'est aussi dans le feu que je finis ma vie.

S.....

LOGOGRIPHE.

C'est dans l'entomologie
Que tu pourras me trouver,
Mais dans la mythologie,
Même dans l'astronomie,
Je dois aussi figurer.
Veux-tu changer mon essence?
Je présente à ton esprit
L'emblême de l'abondance,
Ou le tourment d'un mari;
Ce qu'une femme jolie
Souvent nous fait éprouver;
Une ville d'Italie;

Digitized by Google

Ce qu'en vain voulait former
Cet art qu'on nomme alchimie;
L'instruction d'un pasteur;
D'un animal de l'Asie
Le gardien, le conducteur;
La pyramide arrondie;
Un oiseau très-grand parleur;
Un grand poëte tragique;
Un instrument; le produit
D'un insecte domestique.
J'offre encore une arme, un fruit;
Un être microscopique;
L'oiseau chéri de Junon;
Une note de musique;
Enfin un verbe, un pronom.

A.... H.....

CHARADE.

Auprès du feu l'on voit constamment mon premier;
Bien à plaindre est celui qui n'a pas mon dernier;
Bien mal famé celui qu'on nomme mon entier.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Charade.*

Celui du Logogriphe est *Trame*, dans lequel on trouve : *rame* et *ame.*

Celui de la Charade est *Fourreau.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

RECUEIL D'OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques, faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales, par ALEXANDRE DE HUMBOLDT; rédigées et calculées d'après les tables les plus exactes, par JABBO OLTMANS; ouvrage auquel on a joint des recherches historiques sur la position de plusieurs points importans pour les navigateurs et les géographes.

DES gens qui croient faire preuve d'esprit et de goût en déclamant contre les sciences, ont été jusqu'à leur faire un crime de leur exactitude. Ils en ont représenté l'étude comme une sorte de narcotique propre à éteindre toute espèce d'esprit et d'imagination. Il se peut en effet que la justesse de jugement et le sentiment de la vérité développés par cette étude soient éminemment nuisibles à certaines parties de la littérature qui fleurissent merveilleusement de nos jours. Je ne répondrais pas, par exemple, que l'observation suivie et approfondie de la nature ne rendît avec le tems insensible à des descriptions fausses, à des rapports inexacts ou impossibles, enfin à tous ces rêves d'une imagination fantastique, que l'on est convenu aujourd'hui d'associer aux sujets les plus graves et d'admettre, souvent de préférence à la vérité, par la grande raison qu'ils sont ou qu'on les croit plus poétiques. D'un autre côté, on pourrait alléguer, en faveur de l'exactitude, les écrivains les plus parfaits parmi les anciens et les modernes. Il serait facile de prouver qu'au lieu de s'éloigner de la nature ils ne cherchaient qu'à s'en rapprocher; que le comble de leur art consiste à l'avoir transportée dans leurs ouvrages, et que c'est-là ce qui leur assure une gloire immortelle et un mérite impérissable. On pourrait également montrer par des exemples modernes que des écrivains très-habiles sont tombés de toute leur hauteur quand ils ont cessé d'être soutenus par la vérité, et quand ils ont voulu

Digitized by Google

exprimer des choses qu'ils savaient mal ou qu'ils ne comprenaient pas. Enfin de ces rapprochemens on pourrait inférer que les recherches les plus minutieuses des sciences et les productions les plus sublimes des lettres sont liées entr'elles par les rapports secrets et éternels de la justesse et de la vérité. Mais tout cela est évident pour les personnes qui ont du goût; et quant à celles qui sont déterminées, par leur intérêt ou leur ignorance, à répandre les opinions contraires, les meilleures raisons seraient inutiles. Il vaut mieux cultiver en paix les sciences et les avancer, si l'on peut, que se mêler à ces disputes où la vérité est la chose dont on s'embarrasse le moins.

Si le mérite de l'exactitude forme une partie importante du mérite littéraire, il est dans les sciences le premier de tous; il est l'ame de leurs spéculations, et tous les ornemens du monde ne sont d'aucune importance où il n'est pas. Car lui seul peut assurer à leurs résultats la stabilité qui en fait tout le prix. L'histoire des sciences offre des preuves incontestables de cette vérité. Voyez quels ont été leurs progrès jusqu'à Galilée et Newton. Excepté les mathématiques auxquelles l'exactitude est essentiellement inhérente, on ne trouve dans tout le reste que des faits incertains, mal connus, inexactement observés; élémens éternels de systèmes, non de théorie. Car les théories exactes n'étant qu'une expression générale et simplifiée des phénomènes, elles ne peuvent naître que de leur ensemble; et là où les lois particulières manquent, les lois générales peuvent encore moins s'apercevoir. Mais Newton ayant imprimé aux sciences physiques une autre marche, cette marche philosophique et sûre dont Bacon avait donné de bons préceptes et de mauvais exemples, les découvertes depuis cette époque se sont succédé rapidement; les grandes lois d'attraction qui régissent l'univers ont été reconnues, et l'esprit humain s'est plus avancé en deux siècles dans la connaissance de la nature qu'il n'avait fait depuis les tems les plus reculés dont l'histoire ait conservé le souvenir. Instruits par cette épreuve, les savans modernes y sont demeurés fidèles; ils ont senti que leurs recher-

Digitized by Google

ches n'ont point de bornes s'ils continuent à suivre le chemin de l'expérience, au lieu qu'en s'en écartant, ils ne peuvent saisir que de vains fantômes; et désormais l'exactitude rigoureuse des recherches scientifiques est devenue un caractère indispensable, sans lequel on n'y reconnaît aucun intérêt, parce que l'on n'y trouve aucune garantie de leur durée.

Cette qualité est tellement précieuse dans les sciences, que, pourvu qu'on l'applique à des résultats utiles, elle peut suffire à elle seule pour rendre un ouvrage très-estimable, je dirai même très-important. Nous en avons en ce moment un exemple dans l'ouvrage que nous annonçons. M. Oltmans a entrepris de calculer toutes les observations astronomiques que M. de Humboldt a faites dans son célèbre voyage. Jusque là il n'y a que le mérite de la patience et de l'utilité. Mais en même tems M. Oltmans a discuté toutes les observations des autres voyageurs qui ont visité les mêmes lieux. Il a comparé leurs instrumens, leurs procédés; il a pesé chacun d'eux dans la balance de l'exactitude; et il a fixé le degré de confiance qu'on doit lui accorder. Il a revu pareillement toutes les méthodes que l'on employait ordinairement pour le calcul de ces observations; il a recherché les plus exactes et montré à quoi tenait leur précision; il s'en est fait lui-même de nouvelles plus rigoureuses encore. Calculateur infatigable, il a cherché isolément les résultats de chaque observation particulière de M. de Humboldt, afin de voir les erreurs qu'elles comportaient et de connaître mieux la valeur de leur ensemble; il s'est fait lui-même, pour cet objet, d'après les formules théoriques, des tables astronomiques nouvelles plus rigoureuses que celles que l'on avait jusqu'alors. Il en a formé d'autres non moins exactes pour déterminer la hauteur des lieux d'après les observations du baromètre. Dans tout cela on reconnaît un soin, une précision extrême, une facilité surprenante pour les calculs les plus longs et les plus pénibles. Mais aussi, qu'en est-il résulté? que par-là on a connu, d'une manière précise et invariable, la position d'un grand nombre de villes et de points importans dans les deux mondes, la direc-

Digitized by Google

tion et le cours de plusieurs grands fleuves qui les traversent, la hauteur des montagnes qui les dominent, en un mot tous les élémens de la géographie physique et mathématique de ces contrées. Enfin par cette discussion approfondie on s'est convaincu de l'extrême exactitude des observations astronomiques de M. de Humboldt, et soit que l'on considère celles qu'il a déjà faites dans les deux mondes, soit que l'on songe à celles qu'il est appelé à faire encore dans les autres voyages que son zèle lui fera sans doute entreprendre, on peut regarder cette certitude comme un des résultats les plus importans que M. Oltmans a obtenus.

L'ouvrage est dédié à M. Delambre, et cet hommage ne saurait être mieux mérité. M. Delambre est de tous les astronomes actuels, soit français, soit étrangers, celui qui a le plus contribué à introduire dans les calculs astronomiques la précision et l'exactitude. Il a imaginé pour cet objet une multitude de méthodes et de tables fondées sur une connaissance approfondie de l'analyse mathématique, sur un emploi très-ingénieux de ses procédés, et sur une longue expérience des observations astronomiques. Dans toutes les questions de ce genre qu'il a traitées, et il a traité toutes celles qui lui ont offert quelque apparence d'utilité pour les astronomes, il a mis une telle exactitude qu'il n'a rien laissé à faire de plus à ses successeurs.

Le Recueil publié par M. Oltmans est écrit en français, ainsi que tout le reste du grand voyage de M. de Humboldt. Le nouvel ouvrage de M. Chladny sur l'acoustique, où se trouve l'exposé de toutes ses découvertes sur les corps sonores, et qui va bientôt paraître, est aussi écrit en français. On enseigne nos ouvrages élémentaires en Italie, en Allemagne, en Russie et en Pologne. Ainsi, en répandant la langue française, les sciences achèvent aujourd'hui ce que nos grands écrivains ont commencé. BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGE PITTORESQUE DE CONSTANTINOPLE ET DES RIVES DU BOSPHORE, d'après les dessins de M. MELLING, dessinateur et architecte de Hadidgé-Sultane, sœur de Selim III; ouvrage dédié à S. M. l'Empereur et Roi, et publié par MM. *Treuttel* et *Würtz*, rue de Lille. Quatrième livraison.

Nous avons prévenu précédemment nos lecteurs que nous ne pourrions pas à chaque livraison de ce magnifique ouvrage entrer dans les détails qu'exigeraient et le mérite rare des gravures, et l'intérêt des notices historiques qui les accompagnent, mais que nous nous bornerions désormais à annoncer les objets les plus intéressans contenus dans ces livraisons. Les quatre vues qui remplissent celle-ci, représentent 1° le petit *Bend;* 2° la ville de *Scutari*, vue du faubourg de Péra; 3° le château des *Sept-Tours;* 4° le village de *Kadi-Kieui.*

Les Bends sont des lacs artificiels qui reçoivent les eaux pluviales et celles des ruisseaux descendant des montagnes; ils servent de réservoirs aux aqueducs avec lesquels ils communiquent par de longs tuyaux, et qui vont alimenter les fontaines de Constantinople. L'eau est contenue dans ces lacs par une digue très-forte, revêtue de pierres de taille. C'est cette digue que signifie proprement le mot *bend*, mais le nom s'en est étendu aux lacs mêmes. Il y en a deux de grandeur inégale; celui-ci est le plus petit, et cependant la digue qui y retient les eaux est d'environ 300 pieds de long et 40 d'épaisseur. Le petit *bend* fournit abondamment des eaux au bel aqueduc de Bourgas qui s'élève dans la forêt de Belgrade, et que représente une des vues de la troisième livraison. Celle-ci n'est pas moins intéressante, et n'est pas exécutée avec moins de perfection.

La seconde livraison contenait une vue de Scutari prise de la tour de Léandre; l'importance de cette ville

Digitized by Google

a engagé M. Melling à l'offrir une seconde fois aux yeux des souscripteurs ; elle est ici telle qu'on la voit du faubourg de Péra, et une partie de ce faubourg entre elle-même dans le tableau. La première notice contenait tous les détails que l'on pouvait désirer sur Scutari ; dans la seconde l'auteur s'est attaché à faire connaître et à décrire avec la fidélité la plus exacte le faubourg de Péra, la vie, les mœurs et les occupations de ses habitans.

Le château des Sept-Tours, sujet de la troisième estampe, construit autrefois par les empereurs grecs pour la défense de Constantinople, ne peut plus aujourd'hui servir à cet usage. Il est célèbre par la coutume inhospitalière d'y renfermer les ambassadeurs étrangers sur le moindre sujet de plainte ou de soupçon donné par les cours qui les envoient. Ce château d'une forme pentagone est fermé par un mur très-haut et très-épais. Deux des sept tours, dont il tire son nom, sont en marbre, carrées et situées dans l'intérieur du château, de chaque côté de l'arc de triomphe appelé *la porte dorée*, construit à la fin du quatrième siècle par Théodose, lorsqu'il eut vaincu Maxime.

Le village appelé *Kadi-Kieui*, c'est-à-dire bourg du Cadi, que représente la quatrième gravure, est tout ce qui reste d'une ville autrefois très-célèbre. Chalcédoine, anciennement fondée par les Mégariens, possédait un temple de Vénus, où tous les peuples de la Grèce allaient offrir des vœux : le nombre même des autels y égalait celui des différentes nations grecques. La gloire de cette ville fut éclipsée par la fondation de Constantinople, qui n'en était éloignée que de deux lieues. Les irruptions des Barbares achevèrent sa ruine, et elle fut entièrement détruite par les Turcs lorsqu'ils y passèrent pour aller assiéger et prendre la capitale de l'empire grec. Ce village, où l'on compte à peine quatre cents maisons, est bâti sur les ruines d'une ville jadis si florissante. Le site en est extrêmement pittoresque, et rappelle de touchans souvenirs.

Maintenant que cette belle et grande entreprise est au tiers de son exécution, et que le public a sous les yeux

Digitized by Google

seize des gravures qui lui ont été promises, il peut mieux juger de la perfection, de l'intérêt et de la variété qui doivent régner dans l'ensemble. Ces vues admirables que M. Melling a su si bien peindre, sont rendues avec autant de charme que de fidélité par le burin de MM. Née, Pillement et Dupare. Les notices historiques continuent aussi d'être rédigées avec le même soin, et la partie typographique de soutenir la réputation dont les presses de M. P. Didot jouissent dans l'Europe entière.

Eloge de P. Corneille, par M. Victorin Fabre.

Les grands hommes n'ont pas besoin de panégyristes, mais les panégyristes ont besoin de grands hommes; cette proposition s'étend au monde littéraire comme à tous les autres; il faut voir la perfection en original pour la bien signaler, pour montrer ce qu'elle est, et prouver en même tems par le fait qu'elle est possible. On serait quelquefois tenté de regarder le panégyrique comme un genre absolument oiseux, comme un travail d'écolier propre seulement à développer les talens et les moyens d'un jeune auteur; on se tromperait. Un éloge bien fait donne au commun des hommes la meilleure leçon qu'ils puissent recevoir, celle d'admirer ce qui est beau, et de l'admirer avec connaissance de cause; les chefs-d'œuvre en général trouvent toujours des admirateurs; mais les perfections n'en sont dignement appréciées que par un bien petit nombre de connaisseurs, et peut-être ne serait-il pas inutile de réfléchir sur ce qu'on appelle proprement admiration, ainsi que sur toutes les variétés qu'elle éprouve suivant celle des connaissances des esprits, et même des caractères. On dit qu'il y a des gens qui n'admirent point; sans doute qu'ils ne le peuvent; c'est un plaisir, on serait presque tenté de dire un sens qui leur est refusé. Qu'est-ce que la beauté a donc de si merveilleux, disait quelqu'un à Platon? Voilà, répondit le philosophe, la question d'un aveugle. Ce n'est point pour ces gens-là que nous écrivons; quant au reste, chacun admire à sa manière. Le grand nombre admire en gros;

Digitized by Google

on est surpris, on est frappé d'un bel ensemble, souvent sans pouvoir s'en rendre plus de raison que d'une commotion électrique. D'autres plus clairvoyans, ou seulement plus près regardans, admirent quelques détails qui leur ont fait une impression extraordinaire, et beaucoup en même tems seraient bien embarrassés de dire à quoi tenait cette impression, parce qu'ils connaissent l'art par ses effets, mais non encore par ses moyens. D'autres sont émus encore plus vivement; ils le sont aussi par d'autres détails qui avaient échappé aux derniers; ceux-là commencent à chercher à s'en rendre raison; ils entrevoient des combinaisons, des rapprochemens, une trame cachée qui les étonne et qui les occupe; mais il reste d'ordinaire là-dessous une métaphysique inaccessible à leur méditation. Enfin arrivent, mais en petit, bien petit nombre, les vrais juges, qui sont en même tems les vrais admirateurs. Ceux-là suivent l'esprit dans son travail, et le génie dans son vol; ils cherchent, ils trouvent les raisons de tout, et deviennent en quelque sorte les confidens de leur héros; mais encore une fois la troupe est peu nombreuse,

Pauci quos æquus amavit Jupiter.

Et M. Victorin Fabre y paraît au premier rang.

Lorsque l'Académie française a proposé au concours l'éloge du grand Corneille, M. Fabre a rencontré ce que sont talent semblait désirer, et son ardeur lui a présagé son triomphe. En s'enivrant des beautés de Corneille, il les démontre, il en pénètre le secret, et pour nous mettre plus à portée d'en juger il oppose l'un à l'autre les deux systèmes tragiques des Grecs et des Français, dont le premier met l'homme au pouvoir du destin, et l'autre met le destin au pouvoir de l'homme; il nous dévoile ainsi, en peu de lignes, la tragédie toute entière, et Melpomène pourrait dire de M. Fabre comme Vénus de Praxitèle, *où m'a-t-il vue?*

Il l'a sur-tout vue dans Corneille, et toujours plus charmé de lui à mesure qu'il le médite, il commence par comparer l'Eschyle de notre théâtre avec les Thespis qui l'ont précédé; puis, comme s'il craignait de le dé-

Digitized by Google

grader en se servant trop long-tems de la ressource des contrastes pour le faire briller, il nous le fait presqu'aussitôt apparaître dans l'éclat soudain de sa gloire; le moment est bien saisi : c'est celui où le *Cid* parut, et détrompa les Français, qui jusqu'alors avaient cru bonnement avoir une tragédie.

Personne sans doute ne s'est contenté de lire une fois ces belles pages, où l'orateur nous peint ce qui dut se passer, ce qui se passa réellement à cette époque vraiment remarquable dans notre histoire, et nous donne en quelque manière une première représentation du *Cid;* prenons place avec nos ancêtres, heureux de nous trouver à portée d'un amateur, pour ne pas dire plus, aussi capable d'éclairer notre attention.

« Transportons-nous, dit M. Fabre, à cette époque » mémorable que déjà près de deux siècles séparent de » nous; ne connaissons de notre littérature que les ou- » vrages connus jusqu'alors, et prenons place.... la » scène s'ouvre. Quelle surprise ! quel ravissement ! » Nous voyons pour la première fois une intrigue noble » et touchante, dont les ressorts balancés avec art ser- » rent le nœud de scène en scène, et préparent sans » efforts un adroit dénouement; nous admirons cet équi- » libre de moyens dramatiques qui, réglant la marche » toujours croissante de l'action, tient le spectateur in- » certain entre la crainte et l'espérance, en variant et en » augmentant sans cesse un intérêt unique et toujours » nouveau; cette opposition si théâtrale des sentimens » les plus chers et des devoirs les plus sacrés, ces com- » bats où d'un côté luttent le préjugé, l'honneur, les » saintes lois de la nature, de l'autre l'amour, le brûlant » amour que la nature respectée ne peut vaincre, et que » le devoir surmonte sans l'affaiblir. Subjugué par la » force de cette situation, je vois tout le parterre en » silence, étonné du charme qu'il éprouve et de ces » émotions délicieuses que le théâtre n'avait point en- » core su réveiller au fond des cœurs; mais dans ces » scènes passionnées où devient plus vive et plus pres- » sante cette lutte si douloureuse de l'héroïsme de l'hon- » neur, et de l'héroïsme de l'amour, lorsque dans les

Digitized by Google

» développemens de l'intrigue redoublent de violence » ces combats, ces orages des sentimens opposés par » lesquels l'action théâtrale se passe dans l'ame des per- » sonnages, et se reproduit dans l'ame des spectateurs.... » alors au sein de ce profond silence je vois naître un » soudain frémissement, les cœurs se serrent, les larmes » coulent, et parmi les larmes et les sanglots s'élève un » cri unanime d'admiration, un cri qui révèle à la » France que la tragédie est trouvée. »

Ce n'est point assez pour M. Fabre de nous présenter ainsi Corneille dans tout l'éclat de son triomphe; il environne cet éclat de ce qui le redouble encore; ce sont les noires vapeurs de l'envie, sans laquelle un grand homme ne serait jamais assez convaincu de sa supériorité. Sur ce point-là Corneille n'eut rien à désirer, et le grand homme ne tarda pas à voir éclater ces jalousies, ces intrigues que l'orateur a si bien nommées (les premiers hommages rendus par la haine et les premiers tributs que le talent impose à la médiocrité). Il faut convenir néanmoins que la médiocrité de ce tems-là était au-dessous de celle de ce tems-ci; elle n'en savait point encore assez pour juger de la disproportion de Corneille avec ses soi-disant censeurs, ses soi-disant rivaux; on ne voyait pas à cette époque, aussi bien qu'on l'a vu depuis, que Corneille s'élevait au-dessus des jaloux comme l'aigle au-dessus des reptiles. En effet, depuis que les lumières en littérature sont plus répandues, ce que la médiocrité produit n'est pas meilleure, mais elle juge mieux; on peut même dire à son honneur qu'elle juge à-peu-près bien de tout, excepté d'elle-même. La critique, toujours si facile à l'impuissance même, toujours si chère à la malveillance, a changé sur la route; elle ne se trompe point, mais elle trompe; et dans les vains assauts qu'elle ne cesse de porter à la supériorité, c'est moins son ignorance qui l'égare que sa fureur; le hibou voit aussi la lumière, mais il la hait.

Maintenant, après nous être acquitté envers M. Fabre, moins bien sans doute que lui envers Corneille, nous nous permettrons ici quelques observations tant géné-

Digitized by Google

rales que particulières, qui ne feront que mieux lui prouver toute l'estime et tout l'intérêt qu'il nous inspire.

Ce que tout le monde répète, et ce que M. Fabre dit mieux que personne au sujet de l'influence du théâtre sur les mœurs, est-il d'une vérité bien incontestable? il semblerait, au dire de beaucoup d'amateurs passionnés de ce bel art, que la comédie fait les honnêtes gens et la tragédie les héros, et que l'art dramatique est le premier instituteur de la société. Le théâtre polit les mœurs, sans doute, mais les épure-t-il? et les tems et les pays où l'on s'est passé de théâtre se font-il toujours remarquer par plus de corruption? Y avait-il donc un théâtre à Rome dans les beaux tems de la république? Les Lacédémoniens avaient-ils moins de vertus que les Athéniens? Y a-t-il beaucoup moins de gens dissolus et de fripons dans les grandes villes que dans les campagnes? Et les Suisses, qui savaient à peine le nom de comédie dans les derniers siècles, étaient-ils bien inférieurs en probité, en franchise, en courage, aux Italiens qui établissaient des tréteaux dans les moindres bourgades?.... Au reste, en traitant une pareille question, nous craindrions de trop nous arrêter sur ces premiers aperçus: nous ne prétendons pas nier, mais seulement réduire, et nous serons plus loin des détracteurs du théâtre que de ses enthousiastes. Le théâtre est fort utile, sans doute, mais sa première utilité sera toujours d'amuser. C'est le plus brillant exercice de l'homme à talent, c'est le plus noble plaisir de l'homme instruit. Ajoutons qu'il est devenu nécessaire chez des nations parvenues à un certain degré de civilisation, et peut-être d'apathie qui leur fait un besoin de distractions agréables, et de fortes émotions, sans comparaison, comme le café dont on s'est passé pendant tant de siècles, est devenu presque indispensable pour des hommes accoutumés à la bonne chère. Quelques jeunes gens bien nés apprendront peut-être à la comédie à fuir quelques ridicules et même quelques travers; ils éprouveront peut-être à la tragédie une plus forte horreur du vice, qui est un premier pas vers l'honnêteté, et une admiration plus vive pour la vertu, qui est un premier élan vers l'héroïsme; mais ce trop petit nombre

Digitized by Google

profitera d'autant mieux d'un pareil secours qu'il pouvait mieux s'en passer. Combien, au contraire, sera plus grande en comparaison la foule de ceux qui n'apprendront à la comédie qu'à rire aux dépens des gens ridicules, quelquefois même des bonnes gens ! Combien d'ambitieux ne retiendront de la tragédie que l'art de se montrer plus grand qu'ils ne sont! Envoyez un jeune homme bien leste, bien gai, bien dégourdi, aux *Fourberies de Scapin*, et voyez s'il en reviendra beaucoup plus scrupuleux. Un avare à qui vous aurez payé une place à *l'Avare* de Molière, en sortira bien déterminé à ne pas ajouter un écu à sa dépense. Un hypocrite ne retirera de la belle comédie du *Tartuffe* que plus de crainte de se laisser démasquer. Ainsi du reste. Il en sera de même pour la tragédie : deux frères brouillés ne se réconcilieront jamais à la représentation d'*Atrée et Thieste*. Toutes les fois que des courtisans ont suivi leur prince à *Britannicus*, est-ce bien du rôle de Burrhus qu'ils ont fait leur profit ? Et quelle est la femme artificieuse et jalouse que la mort de Cléopâtre ramène à la nature et à la modération? Ce n'est pas que la morale ne soit toujours bonne, mais elle opère moins que les pauvres moralistes ne s'en flattent. La morale est toujours bonne, mais le vice est toujours vice. Le théâtre influe beaucoup plus sur les manières que sur les mœurs; sur la forme, que sur le fond. La comédie peut répandre plus de politesse, plus d'élégance dans la société ; la tragédie peut donner plus de noblesse et de dignité à un homme destiné à jouer un grand rôle dans le monde : ne leur en demandez pas davantage à l'une ni à l'autre. On arrive d'ordinaire au spectacle avec ce qu'on a de bon ou de mauvais, et d'ordinaire on l'en rapporte. En vain dira-t-on que l'horreur que le poëte sait attacher au crime, d'autant mieux ressentie que la pièce est mieux représentée, doit faire plus d'effet sur les spectateurs et les corriger ou les garantir des vices qu'on leur met sous les yeux : vaine ressource ! Le vice est abonné d'avance à tout le mal qu'on dira de lui ; sa maxime est aussi de laisser dire, pourvu qu'on le laisse faire; ce ne sont pas des excuses qu'il cherche, mais des moyens, mais des occasions;

Digitized by Google

occasions ; ce ne sont point des couleurs, mais un masque.

Si nous nous sommes laissés aller à ces réflexions au sujet d'une exaltation d'ailleurs très-louable et très-séduisante, c'était pour nous mettre en garde nous-mêmes contre un entraînement bien aisé à éprouver à la lecture de M. Victorin Fabre ; l'enthousiasme sied bien à son âge, sur-tout quand il est justifié comme ici, et par les beautés qui le font naître, et par celles qu'il produit ; et quand même notre aimable écrivain se laisserait aller en ce point à un peu d'exagération, il n'en faudrait pas moins applaudir malgré soi au talent, à la grâce, à l'esprit, à la verve, qui ne l'abandonnent jamais, à ces traits toujours brillans d'un jugement toujours éclairé, à cette connaissance déjà profonde des ressorts et des mystères du théâtre en général, et de celui de Corneille en particulier : voir aussi distinctement la supériorité, c'est prouver qu'on s'en approche.

Nous permettrons-nous encore quelques observations sur le style de M. Fabre? Il a de la force, de la grâce, de la souplesse, de l'harmonie ; il a sur-tout une chaleur et un mouvement qui donnent à tout ce qu'il dit l'air si peu commun de venir d'être pensé. Il faut toujours, il faut partout de la vie, c'est le principal : *primùm vivere*. Néanmoins la vivacité a souvent besoin de frein, et en littérature il existe des lois somptuaires que les plus riches doivent sur-tout respecter. Tantôt il semble en lisant ce discours entendre un puissant orateur plaider une cause encore douteuse, ou justifier un héros calomnié ; mais il s'agit de Corneille, et

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Tantôt vous diriez un poëte à qui son entousiasme a fait perdre la terre de vue : *Spernit humum fugiente pennâ ;* mais la prose ne connaît point les dithyrambes : elle est le dialecte de la raison qui observe, qui discute, qui juge, qui approuve, qui admire même ce qui le mérite, mais qui ne s'enivre point, et qui, tout en s'alliant au sentiment, ne se permet point des écarts qui pourraient la décréditer. On serait quelquefois tenté d'accuser la prose

Digitized by Google

de M. Fabre de n'être point assez prosaïque : *même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.* Au reste, la recherche de ces défauts si légers, si douteux, si bien rachetés, décèle peut-être à la fois l'âge de l'auteur et celui du censeur; et convient-il à l'automne de reprocher au printems le luxe de la végétation? BOUFFLERS.

THÉATRE CHOISI DE FAVART. — Trois volumes in-8°. — A Paris, chez Mme *Vanraëst*, libraire, quai Desaix, n° 1; et chez *H. Nicolle*, libraire, hôtel de la Rochefoucauld, rue de Seine.

LE *Lycée* de Laharpe est regardé avec raison comme le plus beau monument littéraire qu'aient élevé parmi nous la saine critique et la franchise sévère d'un goût aussi éclairé que difficile. Malheureusement les différentes parties de ce vaste édifice manquent d'ensemble et de proportions. L'auteur, en s'éloignant du grand siècle et des grands écrivains qui ont illustré celui qui vient de finir, ne descend pas toujours avec grâce; souvent même il passe la mesure, quand il traite des genres et des ouvrages inférieurs. Son examen du théâtre de la foire et de l'opéra-comique occupe évidemment trop de place. Il semble qu'ici l'équité reconnue de ses jugemens le dispensait d'accumuler des preuves minutieuses, et que le sentiment de sa propre force devait adoucir l'amertume de sa critique, dont l'ironie même ne déride point l'imperturbable gravité. Cette partie du *Cours de littérature* est cependant enrichie d'un morceau sur Favart, qui serait excellent, si M. de Laharpe, poursuivi sans cesse par les souvenirs politiques, ne les mêlait partout aux discussions littéraires, avec des réflexions justes au fond, mais souvent passionnées et presque toujours déplacées.

Quoi qu'il en soit, ce critique célèbre pensait que les opéras comiques et les comédies-vaudevilles qui ont assuré la réputation de Favart, pourraient former trois volumes. Les nouveaux éditeurs ont adopté cette opinion, et réduit à ce nombre les dix volumes où l'on

Digitized by Google

avait recueilli les productions de ce poëte ingénieux. Le choix des pièces, dirigé par le goût et par la faveur constante du public, ne mérite que des éloges : les éditeurs ont pris la peine d'avertir le lecteur qu'en supprimant *un grand nombre d'ouvrages, pleins d'esprit, de finesse et d'agrément*, ils n'avaient pas prétendu diminuer la réputation méritée de Favart. « Nous avons nous-» mêmes trop d'intérêt à sa gloire, disent-ils, pour vou-» loir flétrir aucun des myrtes qu'il a cueillis. » Tout le monde les en croira volontiers sur parole : mais quelque intérêt que Favart lui-même eût pris à l'auteur de cette phrase, il n'aurait pu lui dissimuler que ces *myrtes-là* seraient mieux placés dans un couplet que dans une préface. A cela près, celle-ci joint au mérite d'être courte celui d'être écrite d'un style convenable ; car il faut bien passer aux éditeurs, comme aux traducteurs, quelques traits d'une admiration exagérée. Du reste, ce recueil, composé d'ouvrages charmans, honneur éternel d'un genre où l'on obtient si facilement des succès d'un jour, n'est surchargé que d'un couplet très-médiocre de l'abbé de Lattaignant à M^me^ Favart, et d'une épître adressée à son mari par le chansonnier Vadé, à qui la langue de Marot, qu'il a voulu parler dans cette occasion, était moins familière que celle des halles. Il valait mieux enrichir cette édition de quelques fragmens, qui, dans les pièces supprimées, méritaient d'être conservés. Croit-on, par exemple, que le portrait suivant, quoique désormais sans ressemblance, ne soit pas encore plus piquant que tous les couplets de l'abbé de Lattaignant et de ses imitateurs? Il est pris dans les *Fêtes de la Paix*, petite pièce *à tiroir*, jouée en 1763, sur le théâtre italien, dans laquelle on voyait un abbé donnant le bras à une femme, et lui proposant de l'épouser. Elle se récriait sur *son état*. Mon état ! répondait l'abbé ; je n'en ai point :

J'ai pris cet attirail par prudence et par goût,
Enfin, comme un passe-partout,
Car on en tire un très-grand avantage.
C'est moins pour moi, madame, un état qu'un maintien.
Heureux qui sait en faire usage !

Digitized by Google

Par-là, je tiens à tout en ne tenant à rien.
On nous reçoit sans conséquence ;
Insensiblement *on* s'avance ;
On nous goûte en faveur de la frivolité.
C'est en elle aujourd'hui que mon état consiste :
Avec quatre doigts de batiste
Nous acquérons les droits de l'inutilité,
Et pouvons être oisifs en toute liberté.
. . . . . .
Chaque maison a son abbé :
Il y donne le ton, y joue un personnage :
Pour les valets, il est *monsieur l'abbé ;*
Pour le mari, *mon cher abbé ;*
Pour la femme, *l'abbé*.....
. . . . . .
De la maison il est législateur,
Nomme aux emplois, donne le précepteur ;
Choisit les ouvriers, se charge des emplettes,
Se connaît en chevaux, en bijoux, en pompons,
Caresse les enfans, leur donne des bonbons,
Et pour le petit chien apporte des gimblettes.

Laharpe avoue que ce portrait, aussi fidèle que plaisant, ne déparerait pas la meilleure comédie. Favart a prouvé plusieurs fois qu'il pouvait soutenir ce ton, et s'élever au-dessus du genre qu'il avait choisi. *Les trois Sultanes* et *Ninette à la Cour* sont en effet des ouvrages fort supérieurs à toutes les pièces d'un acte ou deux, même de trois, jouées sur le théâtre français pendant près d'un demi-siècle. On n'en citerait pas une seule, parmi celles de Dorat, de Rochon, de Poinsinet, de Forgeot, de Dudoyer, etc. qui ne soit très-inférieure à *Ninette à la Cour*. Celle-ci paraît au critique, souvent cité dans cet article, la meilleure comédie du théâtre italien : elle était digne de suivre sur la scène française *les Trois Sultanes*, *Tom-Jones à Londres* et *les Etourdis*, qui sont, avec deux ou trois pièces de Marivaux, les seuls ouvrages dont la ruine de la comédie italienne ait enrichi le répertoire de sa rivale. Il n'en coûterait à *Ninette* que le sacrifice de quelques *airs* où, pour s'approprier les beautés de la musique ultramontaine, il a fallu imiter

Digitized by Google

les sottises rimées qu'elle préfère à des vers ingénieux. Favart a payé, moins qu'un autre, ce honteux tribut à la musique; mais on croyait alors, comme on affecte encore de le croire aujourd'hui, que dans toute espèce de drame lyrique, le poëte n'est soutenu que par le compositeur et ne doit travailler que pour lui. On avait pourtant déjà l'exemple de Quinault, qui survivait à Lulli : nous avons vu depuis Rameau banni de la scène, où l'on applaudit encore Bernard et Labruère qui lui avaient fourni *Castor* et *Dardanus*. Les mêmes révolutions déplacent la gloire à l'opéra comique. On a oublié les airs de *la Chercheuse d'esprit* et de *Ninette à la Cour;* on n'oubliera point les vers de Favart.

Est-ce par mégarde, ou par procédé envers les auteurs de *la Famille des innocens*, que les Editeurs de Favart n'ont pas réimprimé, dans son théâtre *choisi*, le très-joli vaudeville de *Jeannot et Jeannette*, ou *les Ensorcelés ?* Ici, comme dans la pièce moderne qui a obtenu tant de succès, l'idée première est celle de *la Chercheuse d'esprit*. C'est la peinture de l'innocence, agitée par les premiers désirs, avec l'embarras de l'ignorance tourmentée par la curiosité; tableau que la poésie, les romans et le théâtre ont mille fois reproduit, à dater de *Daphnis et Chloé*. Les deux rôles de *Jeannot* et de *Jeannette* sont au nombre des meilleurs que Favart ait dessinés. Rien n'est à la fois plus naïf et plus gai que ces deux enfans à qui l'on fait accroire qu'on a jeté sur eux un sort, et qui s'en accusent réciproquement jusqu'à ce qu'ils se guérissent du *sortilége*, à peu-près comme Alain et Nicette trouvent de l'esprit. Leur crédulité n'est pas trop invraisemblable à leur âge et dans leur état; et les scènes qu'elle fait naître sont de la plus aimable ingénuité. Laharpe n'a pas dédaigné d'analyser, avec toute la finesse de son goût, plusieurs couplets de ce vaudeville, entr'autres celui-ci :

Dès que je vois passer Jeannot,
Tout aussitôt j'm'arrête :
Quoique Jeannot ne dise mot,
Près d'lui chacun m' paraît bête.
Quand il m' regarde, il m'interdit;

Digitized by Google

Je deviens rouge comm' un' fraise ;
Apparemment que l'on rougit,
Lorsque l'on est bien aise.

« Je ne connais que Favart, dit l'auteur du *Cours de Littérature*, qui sache si bien donner à la naïveté un » fond d'esprit qui ne la dénature pas, parce que cet » esprit n'est autre chose qu'un sentiment vrai de la » nature. C'est bien lui qu'on pourrait appeler le La » Fontaine du Vaudeville, et non point Panard qui, en » général, n'est que sensé et soigné, mais d'un sérieux » très-froid ; et trop souvent dénué de grâce. Favart » en a, et beaucoup ; par exemple, dans ces deux vers :

Apparemment que l'on rougit
Lorsque l'on est bien aise.

» La grâce tient ici à ce que la finesse est cachée sous » l'air de l'ignorance qui devine :

Quoique Jeannot ne dise mot,
Près d'lui chacun m' paraît bête.

» N'est-il pas très-ingénieux d'avoir su exprimer avec » une simplicité qui semble niaise, ce qu'on a pu obser- » ver plus d'une fois dans des sociétés qui n'étaient pas » celles de Jeannot et Jeannette? Mettez en maxime, » dans le vers le mieux tourné, que pour nous personne » n'a plus d'esprit que celle que nous aimons ; ce ne » sera qu'une vérité bien exprimée : dans Jeannette, » c'est un sentiment. Quelle différence, et combien il » est heureux que Jeannette n'ait d'esprit que celui que » l'amour donne ! » On ne peut rien ajouter à des réflexions si fines et si justes. J'observerai seulement qu'on a cru devoir prendre la peine de rajeunir les couplets et les situations de ce vaudeville, apparemment pour donner plus de finesse à leur antique simplicité : car si nos chansonniers n'ont pas tout-à-fait le talent de Favart, ils ont bien plus d'esprit que lui, et sur-tout ils en montrent bien davantage, sans se douter que c'est ordinairement tant pis pour eux et pour nous.

Favart, dans *Annette et Lubin* et dans *les Trois Sultanes*, s'élève souvent au-dessus de Marmontel, dont les

Digitized by Google

Contes Moraux lui ont fourni ces deux sujets; et ce qui est bien plus glorieux, il est quelquefois supérieur à La Fontaine lui-même, dans la *Chercheuse d'Esprit*. Mais il est resté fort loin du *bonhomme*, quand il a voulu mettre sur la scène sa *Servante justifiée;* on est forcé d'avouer que le seul dialogue des deux commères vaut mieux que toute la pièce. *Isabelle et Gertrude* offre une imitation plus heureuse d'un des plus jolis contes de Voltaire. Favart en a très-adroitement couvert la nudité transparente, par une fable qui réunit la décence et la vraisemblance dramatique, dans une aventure où rien n'était plus éloigné de la décence que l'exacte vérité. C'est dommage que la versification soit ici plus inégale et plus négligée que dans les bons ouvrages de Favart. On s'étonne que ces vers charmans de Voltaire,

> Isabelle inquiète, en secret agitée,
> Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée, etc.

n'aient fourni à un homme de l'esprit et du talent de Favart que les couplets suivans, dont le premier, paraphrase traînante de deux vers élégans, est d'une simplicité sans grâce, et le second d'une platitude recherchée :

> Doucement tourmentée
> De ses quinze ou seize ans,
> Tendrement agitée
> De ses transports naissans,
> Ne pensant point encore,
> Mais cherchant à penser,
> D'un désir qu'elle ignore
> Elle se sent presser.
>
> Quand les yeux se répondent,
> Ce langage est bien sûr;
> Quand leurs traits se confondent,
> Il n'est plus rien d'obscur :
> Nos paupières baissées,
> Nos regards n'en font qu'un;
> Ame, cœurs et pensées,
> Alors tout est commun.

Il est juste d'observer que rien n'est plus rare chez Favart que les exemples de ce jargon précieux et sentimental.

Digitized by Google

Ses couplets et son dialogue sont ordinairement pleins d'esprit, de franchise et de naturel.

Il doit encore à Voltaire les sujets de deux autres opéras comiques (*la Belle Arsène* et *la Fée Urgelle*), qui sont restés au théâtre, et qui même y reparaissent plus souvent que ses meilleurs ouvrages. Proportions gardées, ces deux drames sont pourtant très-inférieurs aux contes. Mais dans *la Fée Urgelle*, l'auteur, soumis à la loi de l'unité dramatique, a fait un seul personnage des deux qui sont dans le conte, et résumé l'intrigue et le dénouement de la pièce dans un seul vers, d'une précision singulièrement heureuse.

La fée était Marton, et Marton est Urgelle.

C'est ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage. *La Belle Arsène* et *l'Amitié à l'Epreuve*, pour la conduite et pour le style, sont fort au-dessous de *la Fée Urgelle*, où d'ailleurs la musique semble avoir condamné Favart à laisser un assez grand nombre de mauvais vers et de platitudes en rimes redoublées.

Une pièce de circonstance est devenue un des titres les plus durables de cet auteur spirituel et fécond : c'est *l'Anglais à Bordeaux*, comédie en un acte, composée pour les fêtes de la paix en 1763, et le seul de ses ouvrages que Favart eût destiné à la scène française. Il est en effet très-digne de s'y maintenir, et l'on doit regretter qu'il y paraisse si rarement. L'auteur ne pouvait renfermer dans un cadre aussi étroit une intrigue bien attachante, une action bien vive, ni cet intérêt continuel de situations et d'événemens qu'on veut aujourd'hui trouver partout, sans s'apercevoir qu'il y a plus d'intérêt de cette espèce dans le mélodrame allemand le plus stérile, que dans vingt chefs-d'œuvre du théâtre français. Mais Favart a su placer, dans un seul acte de circonstance, des caractères rapidement et finement esquissés, qui forment un contraste heureux entre l'orgueil patriotique de l'Anglais prisonnier, la noble générosité du Français qui triomphe de ses préventions, et l'enjouement aimable de la marquise qui, en deux ou trois conversations, renverse toute la philosophie du

Digitized by Google

misanthrope breton. L'objet du moment est fort bien rempli par celui de la pièce, qui tend à rapprocher deux nations éclairées, dignes de s'estimer en se combattant; et l'on y trouve de plus, avec une foule de jolis vers, les vers les mieux faits et les mieux pensés qui soient sortis de la plume de Favart.

Le pouvoir paternel est chez nous limité;
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Périsse cette liberté
Qui des parens détruit l'autorité!
Ah! je le sens, un père est toujours père;
Sur des enfans bien nés il conserve ses droits;
Quand le devoir en nous grave son caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chère.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure:
La loi nous émancipe, et jamais la nature.

C'est ainsi que parle Clarice, fille de milord Brumton, en avouant qu'elle n'aime point l'époux que son père lui destine; et cette obéissance, à la fois si douce et si noble, a le mérite d'être encore plus dramatique que les éternelles déclamations contre l'autorité paternelle, dont on remplit, depuis trente ans, les rôles de nos héroïnes tragiques, comiques et lyriques.

Il paraîtrait sans doute bizarre de terminer cet article sur le *Théâtre choisi de Favart*, sans dire un mot de l'abbé de Voisenon, qui passa long-tems pour lui prêter son esprit, et qui s'en défendait avec une modestie assez orgueilleuse. Il y avait si peu de substance dans le caractère et dans le talent de cet abbé, qu'à propos de la volumineuse édition de ses œuvres, on le comparait plaisamment à un papillon écrasé dans un *in-folio*. Deux ou trois petits actes d'opéra comique faiblement écrits, quelques jolis vers de *la Coquette fixée*, et deux contes libertins, *Misapouf* et *Tant mieux pour elle*, où les calembourgs déguisent à peine l'obscénité, voilà tout ce qui lui a survécu. On pourrait en former un volume in-18, emblême de l'homme et de l'écrivain, de qui l'abbé de Vauxcelles disait avec raison: *C'est une Mé-*

Digitized by Google

ringue. Ce fut pourtant Voisenon qui prit à l'Académie la place de l'auteur de *Rhadamiste* ! Mais il est facile d'expliquer sa fortune littéraire : il était homme de condition, et de plus homme à la mode. Or les gens du monde ne demandent pas mieux que de se persuader et de persuader aux autres que, quand ils veulent s'en donner la peine, ils sont égaux ou supérieurs aux gens de lettres, dont ils sont assez communément jaloux. D'un autre côté, les gens de lettres, trop souvent jaloux les uns des autres, et sentant bien au fond la faiblesse d'un talent tel que celui de l'auteur de *Misapouf*, le louaient d'autant plus volontiers qu'ils le craignaient moins. La société, qui met toujours au premier rang l'esprit qui l'amuse, trouvait qu'avec la figure d'un singe l'abbé de Voisenon en avait la malice et la légèreté. On n'examinait point si sa manière d'être n'appartenait pas à la frivolité de son esprit et à la faiblesse de son caractère ; on n'en voyait que les agrémens, et ces agrémens suffirent, avec le talent de Favart, pour lui faire une réputation. Voilà, dit M. de Laharpe, l'histoire de tant de fortunes éphémères : et le résultat de ces exemples trop fréquens, c'est le peu d'importance qu'il faut attacher à l'opinion du moment, qui n'est ordinairement que la voix des petits intérêts et des petites passions, bien différente de celle qui se fait entendre avec le tems par la bouche des connaisseurs, qui seuls ont le droit de prononcer les arrêts de la justice et de la vérité.

L'opinion frivole des gens du monde en faveur de l'abbé de Voisenon s'établit donc avec d'autant plus de facilité, que Favart, modeste et retiré, content d'être applaudi au théâtre et caressé dans sa maison, communiquait tous ses ouvrages à son ami, ou du moins à l'ami de sa femme. M^me^ Favart se mêlait aussi d'écrire sous le nom de son mari, en sorte que, dans le travail des trois associés, il semblait difficile de démêler ce qui appartenait à chacun : mais on faisait toujours la meilleure part à l'abbé de Voisenon, et celui-ci le refusait du ton d'un homme de qualité, qui ne veut pas tout ôter à un pauvre diable d'homme de lettres qui a besoin d'esprit pour vivre. Ce ne fut qu'avec le tems et en comparant

Digitized by Google

les ouvrages imprimés de l'un et de l'autre, qu'on reconnut enfin que ceux de Favart étaient tous de la même main et du même goût, qu'il y avait de la connaissance du théâtre, des pensées fines et délicates, des vers très-ingénieux, tandis que les ouvrages avoués de l'abbé de Voisenon n'offraient que du papillotage, des jeux de mot, du mauvais goût et du faux esprit. On assure que Favart lui-même, instruit du tort qu'on lui faisait en faveur de l'abbé, marqua son chagrin de cette injustice. L'abbé commença donc à s'en défendre plus sérieusement, et pour lors il fut pris au mot. Il vieillissait; sa gentillesse n'était plus de mode, et des torts réels lui avaient ôté sa considération. Le tems et la saine critique ont fait le reste. On ne parle plus aujourd'hui de l'abbé de Voisenon que lorsqu'il est question de Favart; et Favart est resté modèle et, pour ainsi dire, classique dans un genre subalterne à la vérité, mais qui n'a pas été dédaigné par des hommes d'un talent supérieur.

ESMÉNARD.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

(Suite et fin de l'article commencé dans le N° précédent.)

La Treccia donata, poemetto eroi-comico di Lorenzo Pignotti. Firenze, presso Molini, Landi e Comp. in-16.

La Tresse de cheveux donnée, poëme héroï-comique, traduit de l'italien de *L. Pignotti*, par *P. M. M. M.*. A Paris, chez *Molini*, rue de Touraine, n° 8, faubourg Saint-Germain, et *Le Normand*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — In-12.

Les Italiens sont riches en poëmes burlesques: ils le sont même trop, et la plupart de ces poëmes sont plus longs que ce genre ne le comporterait pour plaire aux esprits cultivés, lors même qu'ils renoncent à la sévérité de leur goût en faveur de la gaieté qu'on leur annonce et de l'amusement qu'on leur promet. Mais de l'aveu des Italiens eux-mêmes, ils n'ont point encore de poëmes qui soient véritablement dans l'épopée ce que la bonne comédie est dans

Digitized by Google

la poésie dramatique, qui fassent la satire des mœurs communes et peignent poétiquement les ridicules privés. En un mot, ils n'ont rien dans leur langue, ou du moins ils n'avaient rien jusqu'à ce jour à mettre en parallèle avec *le Lutrin* de Boileau, ni avec *la Boucle de cheveux enlevée* de Pope. M. Pignotti, leur célèbre fabuliste, et maintenant le doyen du Parnasse Toscan, vient de les mettre en état de disputer la palme au moins au dernier de ces deux poëmes. On aperçoit même dans son titre une intention et comme un signal de rivalité. Nous nous garderons bien de vouloir décider si *la Tresse de cheveux donnée*, doit être mise au même rang que *la Boucle de cheveux enlevée*. Celle-ci jouit d'une renommée que l'autre acquerra peut-être un jour, mais à laquelle elle ne peut atteindre en naissant. Ce qu'il nous paraît que l'on peut dire avec un Journal italien estimé (1), c'est que si l'unité du sujet, si la simplicité et la bonne disposition des parties, la variété des caractères, le naturel et la richesse des incidens et des épisodes, la critique légère des mœurs, enfin la clarté, l'élégance, et, si l'on peut parler ainsi, la fluidité du style, forment les premières qualités de ce genre, il serait difficile de refuser à M. Pignotti une partie de la couronne poétique de Pope.

Il est vrai, continue le même Journal, que le sujet ne paraîtra pas en général assez intéressant par lui-même; que quelques-uns des caractères ne seront pas assez fortement dessinés et rendus au goût de quelques lecteurs, que les plus difficiles en trouveront quelquefois le style un peu négligé; mais on sait que dans ce genre de composition, l'intérêt du sujet, petit en soi, est remplacé par la variété des ornemens, et par l'agrément des faits particuliers et accessoires; que le peu de mouvement de quelques-uns des caractères contribue à faire agir et à présenter sur la scène avec plus de vivacité et de vérité les principaux acteurs; qu'enfin la négligence du style, défaut le plus commun des écrivains qui se sont fait une loi d'être toujours coulans et toujours clairs, est compensée avec usure

(1) *Giornale enciclopedico di Firenze*, publié à Florence, par Molini, Landi et Comp^e. Il en paraît un cahier de deux feuilles d'impression tous les mois. Le prix de l'abonnement est de 8 ft. 40 c. franc de port dans tout l'Empire. On peut souscrire à Paris, chez Molini, rue de Touraine, n° 8, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

par cette liberté, cette spontanéité continue qui fait un des plus grands mérites du style de l'Arioste, et l'un des caractères de celui de nôtre auteur.

L'action de ce petit poëme, comme on l'a dit, est fort simple. Un jeune homme, qui avait reçu d'une ancienne maîtresse, pour gage d'amour, une tresse de cheveux blonds, en fait le sacrifice à une maîtresse nouvelle. Celle-ci fait trophée de cette conquête dans une des plus brillantes soirées du carnaval. La belle abandonnée en est témoin. Elle est saisie de convulsions qui donnent lieu à une consultation comique de médecins. Des parasites de la dame, qui est riche et tient une grande maison, jurent de la venger, et il en résulte un duel, non moins comique. Enfin, lorsqu'il n'y a plus d'espérance de ramener l'amant infidèle, les deux parties nomment des plénipotentiaires pour accorder les intérêts des *puissances galantes*; et après de mûres délibérations, il est décidé que la Tresse de cheveux sera brûlée, ses cendres jetées au vent, et qu'ainsi sera détruit ce gage de tendresse qui a occasionné tant de querelles et tant de haines dans l'empire de l'Amour.

La nudité apparente du sujet n'a pas empêché l'auteur de remplir dix chants entiers, et d'amuser jusqu'à la fin par le soin qu'il a pris de consacrer chacun des chants à un événement particulier ou à une invention imaginaire. Dans l'un, par exemple, c'est le temple de la Mode, dans l'autre celui de la Sottise; l'un a pour sujet l'origine du *cavalier Servente*, l'autre le duel, ou le dîner, ou la consultation des médecins, etc. Un autre moyen qu'il a employé pour éviter l'ennui, l'écueil le plus dangereux des sujets badins, comme des sujets graves, est la variété des caractères, qui sont disposés, gradués et contrastés avec beaucoup d'art. Eurilla que l'on peut regarder comme le premier des deux rôles de femme, quoiqu'elle soit la beauté sacrifiée, est une coquette un peu mûre mais consommée dans toutes les parties de son art, tandis que *Silvia* sa rivale doit tout à la fraîcheur, au naturel, aux caprices, et à l'étourderie de la jeunesse. Le beau Dalison, digne sujet de guerre entre ces deux belles, est un jeune fat, à peine échappé du collége, mais déjà célèbre par la conquête d'Eurilla, mêlant au jargon des toilettes celui de la médisance et de ces riens brillans qui sont le fond de la conversation du monde; en un mot, l'objet de l'envie et de l'imitation de tous les jeunes gens de son âge. L'expérience d'Eurilla ne l'empêche pas d'avoir toujours auprès d'elle deux conseillers intimes, qui

Digitized by Google

l'aident à décider de sa parure, de sa coiffure, et de tout ce qui peut être mis en délibération dans ses projets et dans sa conduite. Elle a de plus un parasite gourmand, pour présider à sa table, un capitaine Tempête pour la défendre, ou pour faire croire du moins qu'il la défendra, enfin un bon et crédule mari, qui a jadis été homme à bonnes fortunes, et qui connaît les galanteries de toutes les femmes, excepté de la sienne. D'autres personnages secondaires, tels que le seul conseiller que Silvia souffre auprès d'elle, un ami commun des deux rivales, qui veut toujours mettre la paix entr'elles, pour n'être pas forcé de se brouiller avec l'une ou avec l'autre, une femme de chambre rusée d'Eurilla, les trois médecins qu'elle consulte, etc. sont encore autant de ressorts que l'auteur fait mouvoir avec adresse dans son poëme, et qui en varient à chaque instant la scène et le mouvement.

La réunion de ces personnages, la nécessité de tirer la moralité du ridicule jeté sur eux, et l'air d'importance avec lequel se traitent les objets les plus futiles, produisent des incidens et des épisodes aussi diversifiés qu'agréables. La narration est vive, enjouée, semée de traits satiriques pleins de sel et souvent assaisonnés d'une ironie piquante, sur les mœurs, les usages, les modes; les descriptions sont riches, élégantes, poétiques; et le style, quelquefois négligé, comme on l'a dit, est le plus souvent digne des plus grands maîtres. Tel est ce début du IV^e^ chant.

Sorgea la notte, et il velo umido ed atro
Alla faccia del suol stendeva intorno;
Co' tardi buoi, col rovesciato aratro,
Già dai campi il villan facea ritorno;
E colla lieta famigliuola al fianco
Sedeva a parca mensa il fabbro stanco.

Fra il notturno silenzio e l'ombre amiche
E le fere e gli augelli e il volgo vile
Prendon ristoro già dalle fatiche:
Ma la parte più nobile e gentile
Ora a viver comincia, e quasi desta
Già si prepara alla notturna festa.

Tel est encore celui du cinquième chant:

Là dove l'onda taciturna e bruna
Volge pe' negri campi il pigro Lete,

Digitized by Google

Dove raggio di sol mai nè di luna
Giunge a romper l'eterne ombre segrete,
Un solitario dirupato monte
Cinta di densa nebbia alza la fronte.

Dans un genre tout différent, l'auteur sait rappeler en peu de vers le souvenir douloureux et touchant de Françoise d'Arimino (2), et de plusieurs autres victimes de l'amour, qui ont teint de leur sang la jalouse Italie.

Ne' Toschi versi suona ancora il pianto
De' due cognati e il fato lor maligno,
Quando svenati l'uno all' altro a canto
Tinsero entrambi il mondo di sanguigno;
Tebro e Sebeto ancor narran dolenti,
Et le Medicee vile, atroci eventi.

D'autres morceaux plus étendus et non moins parfaits se présentent en foule en parcourant ce poëme, l'un des meilleurs que l'Italie ait produit depuis long-tems : mais nous en citerions un bien plus grand nombre, que nous aurions encore le regret de n'en pouvoir citer davantage; et nous n'avons voulu qu'attirer sur cet ouvrage brillant, dont aucun journal français n'a encore parlé, l'attention des amateurs de la poésie et de la langue italienne.

Il vient d'en paraître une traduction française, dont la publication est aussi utile aux personnes qui étudient l'italien, qu'agréable à celles qui sont en état de comparer les deux langues. Elle est aussi fidèle que le permettait la nécessité d'être élégant en traduisant un poëme qui est un modèle d'élégance. Sans nous donner la peine de choisir, nous citerons pour exemple la version française des passages que nous avons cités en italien.

Début du quatrième chant. « La nuit tombait et de son voile humide et noir couvrait la face de la terre. Le villageois revenait des champs avec ses bœufs tardifs, sa charrue renversée; et l'ouvrier fatigué était assis à sa table frugale, entouré de sa joyeuse famille. A la faveur du silence et des ombres de la nuit, les bêtes sauvages, les oiseaux et le bas peuple se délassaient de leurs travaux. Mais c'est en ce moment que la plus noble et la plus aimable partie du monde commence à vivre. C'est alors, pour ainsi dire, qu'elle s'éveille et se prépare aux fêtes nocturnes. »

(2) Dans le poëme du Dante. Enfer. C. 5.

Digitized by Google

Début du chant cinquième. « Non loin des sombres bords où le Léthé roule avec lenteur son onde silencieuse, au sein de ces ténèbres éternelles que ni l'astre du jour, ni le flambeau des nuits n'ont jamais pénétrées de leurs rayons, s'élève un mont solitaire, escarpé; dont le front paraît sans cesse environné de nuages épais. »

Enfin le traducteur a rendu ainsi les six vers où le poëte rappelle les funestes effets de la jalousie : ils se trouvent dans le deuxième chant. « La poésie toscane fait retentir encore les plaintes et la cruelle destinée de deux amans, qui tous deux égorgés l'un près de l'autre, teignirent la terre de leur sang. Les bords du Tibre et du Sébète, les campagnes qu'habitèrent les Médicis, redisent encore d'atroces aventures. »

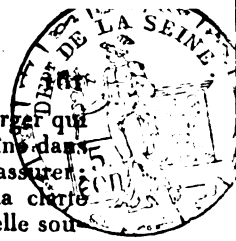
Il est à regretter que le texte et la traduction ne soient pas imprimés en regard : mais on les trouve l'un et l'autre pour un prix modique chez le même libraire; et il est probable que le succès de cette première édition engagera M. Molini à donner au public dans une seconde cette jouissance et cette facilité de plus.

Ces traductions de l'italien nous en rappellent une autre ou plutôt une imitation en vers, publiée il y a quelque tems, mais qui n'a pas été annoncée, du moins dans le Mercure, et qui ne mérite point cet oubli. Elle est intitulée :

Idylles imitées des Cantates italiennes de Métastase, suivies du premier livre des *Amours à Eléonore*, par M. Auguste de Labouisse, membre de la société des belles lettres de Paris et de plusieurs académies et sociétés littéraires. A Paris, chez Delaunay, au Palais-Royal, Galeries de bois, n° 243.

Les Cantates de Métastase sont des productions charmantes de ce génie heureux et facile. Destinées au chant, mêlées de récitatifs et d'airs mesurés, elles ont dans leur style cette douceur que la musique exige, et dans leurs petites scènes ces images vives, touchantes et variées qu'elle excelle à représenter. Le sujet de presque toutes est pastoral. Tantôt c'est un amant qui vient de hasarder un aveu. Cet aveu excite un peu de colère : il veut l'apaiser : il engage sa bergère à se mirer dans un ruisseau; elle y verra combien cette colère injuste nuit à sa beauté. On l'écoute, on se regarde, on sourit. Il triomphe de ce sourire. Cloris, vois comme il t'embellit : que serait-ce donc s'il y mêlait une expression tendre? un visage riant a bien des charmes; mais un air attendri lui en donne bien plus encore. Tantôt il

Digitized by Google



il s'élève un orage. Nice est remplie d'effroi; le berger qui l'aime, et qui n'a pu encore s'en faire aimer, l'entraîne dans une grotte sauvage. Il ne songe d'abord qu'à la rassurer; mais ses soins la touchent : l'orage se dissipe : la clarté renaît. Ils sont près l'un de l'autre : Nice rougit, elle sourit. Je t'entends, dit l'heureux berger : ne parle pas, ne me dis rien; ce sourire, cette rougeur m'en disent assez.

Le retour du printems, une partie de pêche, un songe, un nom écrit sur la tige d'un laurier, le retour d'un amant qui retrouve sa maîtresse moins tendre parce qu'elle est devenue plus belle, le premier amour, l'amour timide, un nid d'amours logé dans le cœur d'Irène, et qui garantit des effets de sa beauté le poëte trop sensible pour ne vouloir qu'y ajouter un amour de plus; tels sont les jolis tableaux dont ce peintre habile, qui en a si souvent tracé de plus nobles et de plus grands, se faisait sans doute un délassement et un jeu.

M. de Labouisse en les imitant ne s'est pas proposé d'en conserver le dessin et le coloris, mais seulement de prendre l'idée et les principaux traits de chacun d'eux. Leur caractère pastoral l'a engagé à en faire autant de petites idylles. Ce qui reste sous cette nouvelle forme est encore agréable, mais on n'en regrette pas moins ce qui y manque de l'ancienne. Ces petites strophes régulières destinées au chant, qui coupent ou terminent avec tant de grâce les tirades de vers irréguliers, et qui en résument pour ainsi dire les pensées et les sentimens, valent mieux qu'une irrégularité, ou même qu'une régularité sans mélange. Peut-être en est-il de ces petites productions comme de toutes les grandes ou petites productions des arts : en se délivrant d'une entrave, on perd presque toujours une beauté.

Quoi qu'il en soit, et sans examiner rigoureusement ce que ces idylles ont perdu ou gagné à n'être plus des cantates, et à passer d'une langue dans l'autre, nous citerons avec plaisir une de celles qui nous a paru conserver le mieux dans la copie la teinte gracieuse et douce de l'original.

LE NOM.

Du Dieu du jour immortel favori,
Jeune laurier, sur ta tige naissante
Ma main voudrait de la plus belle amante
Profondément graver le nom chéri :
Telle en mon cœur se grava son image.
Qu'à son Auguste elle garde sa foi,

Digitized by Google

Comme on te voit conserver ton feuillage;
Qu'un vif espoir soutienne mon courage,
Et ne soit pas stérile comme toi.

Heureux laurier, quand de feuilles nouvelles
Ton front superbe un jour se couvrira,
D'Eléonore aussi le nom croîtra.
De ces ruisseaux les Naïades fidelles,
Les Déités habitantes des bois,
Les Dieux des champs, les Nymphes bocagères,
Pour te fêter réuniront leurs voix
A leurs transports, à leurs danses légères.

Le pin hardi, le lugubre cyprès,
Le fier palmier que l'Idumée admire,
Et tout le peuple ornement des forêts,
Rivaux soumis te cèderont l'Empire.
Pour moi, toujours je ceindrai mes cheveux,
Arbre chéri, de ton brillant feuillage;
Et confident discret de tous mes vœux,
De la beauté *qui reçoit mon hommage*
Je t'apprendrai les refus, les faveurs:
Tu sauras tout, ma joie et mes douleurs.

Puisse le ciel, *sensible à ma prière*,
En ton honneur prolonger le printems!
Mais que jamais ton ombre hospitalière
N'offre d'asyle aux bergers inconstans;
Que le corbeau ne puisse de son aile
Flétrir jamais tes rameaux bienfaisans:
Que seule enfin la tendre Philomèle
Y chante auprès de ses petits naissans.

Malgré la faiblesse que l'on peut reprocher à plusieurs vers de cette pièce, et qui est le défaut le plus commun des poëtes qui se livrent trop à leur facilité, on ne peut nier qu'elle n'ait deux qualités essentielles de ce genre, la douceur et la grâce. Elle gagnerait à être un peu retravaillée. La troisième, sur-tout, de ces quatre strophes inégales, serait avec fruit remise sur le métier, et réduite à huit vers au lieu de dix.

L'auteur parle, dans sa préface et dans ses notes, de la langue italienne d'une manière qui ferait craindre qu'il n'en connût pas assez les beautés et le génie pour traduire un peu fidélement les poëtes, même le plus simple et le plus facile de tous, Métastase. Le seul morceau dont il ait joint

Digitized by Google

le texte à ses imitations, confirmerait cette crainte par la quantité de fautes typographiques dont il est rempli. C'est un madrigal qui n'a que quatorze vers, et qu'il a imprimé avec raison, parce qu'il n'est point dans les œuvres de Métastase. On y trouve *jalosìa* pour *gelosìa*, *bestà* pour *beltà*, *esperar* pour *sperar*. Cela fait mal aux yeux italiens, ou tant soit peu italianisés.

Ces idylles sont adressées à Eléonore, comme presque toutes les poésies de M. de Labouisse. Ayant à peindre, dit-il, des sentimens d'amour, nul autre nom ne saurait se trouver sous ma plume, comme nul autre objet ne peut être dans mon cœur. M^me^ de Labouisse cultive elle-même la langue italienne et la poésie française. On trouve ici, de sa main, quelques traductions de Métastase en prose, et quelques pièces de vers écrites avec une aimable facilité. Pourquoi blâmerait-on cette communauté poétique entre deux époux? Dans la retraite agréable et indépendante où il paraît qu'ils vivent habituellement, être l'univers l'un pour l'autre, et réunir le plus que l'on peut d'occupations et de goûts communs, n'est-ce pas ce qu'il peut y avoir de plus heureux et de plus sage?

M. de Labouisse se rend aussi l'éditeur de plusieurs pièces traduites de l'italien et de l'anglais par M. de Kerivalant son ami, connu par des succès, sur-tout dans la poésie légère. Dans ce nombre, il y a deux Cantates de Métastase qu'il a lui-même aussi traduites, et dont M. de Kerivalant lui avait fait le sacrifice. Ces procédés mutuels font toujours plaisir à voir. Ils ajoutent l'intérêt du caractère à celui du talent.

A la suite de ces différens morceaux, l'auteur a réimprimé pour seconde partie, et l'on retrouve avec plaisir, ses *Amours à Eléonore*, petit recueil qui l'a placé parmi nos poëtes érotiques, et qui lui a valu les suffrages de celui même qu'ils regardent tous avec raison comme leur maître.

L'innesto Vaccino, poemetto in IV canti del dottor Lorenzo Ponza, *Saluzzese, dedicato al Signore Renato des Genettes, medico in capo delle armate*, etc., *Savigliano*, in-8°.

L'inoculation de la Vaccine, poëme en quatre chants du docteur *Laurent Ponza*, de Saluces, dédié à M. Réné des Genettes, médecin en chef des armées, etc.

Ce petit poëme médical, fort élégamment imprimé, est

Digitized by Google

accompagné de notes intéressantes. Le premier des quatre chants traite de la petite vérole et des ravages qu'elle a exercés sur le globe entier. Le second est consacré à l'inoculation de la petite vérole, le troisième à la découverte de Jenner. Le quatrième combat les obstacles opposés à la propagation et aux bienfaits de la vaccine.

Nous reviendrons sur ce poëme que nous venons de recevoir, et dont nous n'avons pas voulu retarder l'annonce.

GINGUENÉ.

POÉSIE ÉPIQUE.

POURQUOI la France qui possède tant de chefs-d'œuvre en poésie, est-elle si indigente dans le genre de l'épopée? C'est que les premiers auteurs qui se sont livrés à ce travail n'avaient pas une seule étincelle du génie qu'il exige impérieusement; c'est que les Chapelain, les Scudery et les Desmarêt parvinrent à le discréditer par leur impéritie profonde. Je me représente un génie aussi élevé que celui de Corneille, appelé au genre de la poésie épique, comme ce grand homme le fut à celui de la tragédie; je suppose qu'ayant travaillé sous les auspices d'un nouvel Auguste, qui lui eût demandé l'exécution d'une épopée, il eût produit un ouvrage accueilli par des applaudissemens universels, et je vois la France poétique prendre une direction toute différente de celle que lui ont donnée les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Eût-elle acquis plus de gloire dans cette nouvelle route? je l'ignore; mais cette gloire eût été fondée sur des titres bien étrangers à ceux qui l'établissent aujourd'hui. Peut-être quelques talens qui ont brillé seraient-ils restés obscurs, peut-être d'autres qui sont restés obscurs eussent-ils acquis quelque réputation. Racine seul me semble avoir été si bien partagé de la nature, qu'il eût autant réussi dans l'épopée que dans la tragédie. Racine, consacrant à l'exécution de ce grand travail les quinze années qu'il a perdues, lorsqu'il s'est éloigné de la carrière du théâtre, eût plané sur tous les poëtes antiques et modernes, par l'avantage unique d'avoir rassemblé dans ses mains la double palme de l'épopée et de la tragédie. Voltaire, génie non moins extraordinaire, a ambitionné cette gloire; mais combien Melpomène lui a été plus favorable que Calliope! Il eut le malheur de

Digitized by Google

naître dans un tems où l'esprit géométrique avait fait de tels progrès, que les plus nobles fictions, froidement analysées, étaient traitées de fables ridicules. On sait qu'alors Lamotte, appuyé d'un parti puissant, osait faire le procès du vieil Homère. Voltaire avait trop de goût pour tomber dans cet excès d'aveuglement; mais, tout en défendant le patriarche des poëtes, il capitula sur bien des points qu'il importait de défendre pour conserver à l'épopée l'intégrité de ses domaines, et lui-même, retenu par l'effroi que lui inspirait l'injuste prévention de son siècle contre les fictions poétiques, ne fit qu'une timide épopée, où il n'osa pas même déployer cette verve tragique dont la nature l'avait doué au degré le plus éminent.

C'est ici l'occasion de combattre l'opinion de ceux qui prétendent que les Français n'ont pas le goût de la poésie épique, et que le plus bel ouvrage en ce genre ne pourrait avoir aucun succès parmi nous. Voici sur quel paradoxe repose cette étrange opinion. Il n'est point, dit-on, d'épopée sans le merveilleux; or le tems du merveilleux est passé, nous n'y croyons plus, on ne peut être touché de ce qu'on ne croit pas, donc nous ne pouvons accueillir la plus belle épopée, et notre siècle est trop éclairé pour se repaître de ses fictions.

Cette objection spécieuse n'est point difficile à renverser, mais il faut l'attaquer méthodiquement. Je demanderai, d'abord, s'il n'est aucun merveilleux que puisse admettre la raison; je demanderai ensuite s'il est absolument nécessaire d'y croire pour le goûter, et enfin si la poésie n'a pas le droit de s'en créer un, en réalisant tout ce qui frappe l'imagination. Etablissons d'abord la première proposition.

Il est évident qu'il est un merveilleux reconnu par tous les peuples, c'est celui qui s'établit sur leur religion. Transmis par les vieilles traditions, nécessaire à l'état, par la crainte et l'espoir salutaire qu'il inspire, en imposant au crime des peines à venir, et en promettant des récompenses à la vertu, il porte tous les caractères qui le rendent utile et respectable; il remonte à la plus haute antiquité; tous les législateurs en ont fait la base de l'ordre social; tous les poëtes l'ont embelli de leurs fictions; c'est donc un merveilleux reconnu, admis, incontestable, et dont le succès des poëmes d'Homère, de Milton, de Virgile et du Tasse ne permet plus de révoquer en doute les droits bien établis. Mais, dira-t-on, la religion païenne, dont les fictions sont épuisées, n'est crue de personne, et la religion chrétienne

Digitized by Google

n'est point elle-même à l'abri de l'incrédulité. D'ailleurs, en admettant son dogme, il est d'un ordre si sérieux que la poésie ne peut l'envelopper de ses fables riantes, sans le rendre méconnaissable, en dénaturant son caractère. Pour répondre d'abord à l'objection qui regarde la religion païenne, je demanderai si l'on ne peut, sans croire à son merveilleux, se laisser entraîner au charme qu'il inspire, et si les fictions d'Homère et de Virgile ont perdu tout leur prix depuis que le christianisme a remplacé les divinités de la fable. Est-il un seul homme instruit, qui ne sente que d'aimables allégories, servant presque toujours d'enveloppe à des vérités utiles, sont séparées par un immense intervalle des imaginations frivoles qui n'ont pour but que d'amuser, telles que les contes de fées, de génies et de revenans. Et que peut-on faire de plus pour les hommes, que de mêler l'utile à l'agréable, dans les instructions qu'on leur donne? Je demande à tous les moralistes ce qu'ils ont imaginé de mieux que la boëte de Pandore, et aucun d'eux ne me répond. Ce merveilleux est donc admis par la raison la plus sublime, comme par l'imagination la plus riante; il doit donc plaire en tous les tems, puisqu'il réunit toutes les qualités nécessaires pour charmer les hommes et pour les instruire. Et que m'importe ensuite qu'on croie à la divinité de Vénus et d'Apollon? est-on moins idolâtre à présent de la Vénus de Médicis qu'on ne l'eût été dans l'antiquité? se prosterne-t-on moins devant l'Apollon du Belvédère? Quel charme ces chefs-d'œuvre ont ils perdu, depuis qu'on ne croit plus à la réalité des dieux qu'ils représentent? et pourquoi ceux-ci, reproduits en poésie comme dans ces divines sculptures, ne trouveraient-ils pas encore des adorateurs? N'oublions jamais ce beau vers de M. Delille :

L'idolâtrie encore est le culte des arts.

Je passe à l'objection qu'on fait à la religion chrétienne relativement à l'épopée ; elle est, dit-on, trop sévère pour admettre des ornemens.

De la religion les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles,

a dit l'oracle du goût, l'inflexible Boileau. Mais d'abord, est-il prouvé que la religion chrétienne s'environne toujours de terribles mystères? Le dieu de Jacob est-il toujours le dieu jaloux et tonnant, et ne se déride-t-il pas quelquefois, lorsqu'il entre en alliance avec son peuple? Je veux bien

Digitized by Google

cependant prendre ces deux vers au pied de la lettre, et je demande si, dans le genre noble et sublime, les deux épopées d'Homère offrent une scène et un acteur comparables à celle que représente Satan lorsque, sortant du chaos, il touche au pied de l'échelle mystérieuse qui conduit au ciel. D'une part, il voit sous ses pieds le monde incréé qu'il vient de franchir, en s'échappant de l'abîme; de l'autre, il mesure des yeux l'espace qui le sépare du ciel, dont il s'est privé pour jamais; il voit ailleurs ce soleil qui éclaire l'œuvre de la création, et qui est le régulateur de toutes les planètes, brillant cortège de la terre habitée par l'héritier du ciel. A cet aspect douloureux, le souvenir de son bonheur, le sentiment de ses peines, la jalousie, les remords, le désespoir, l'endurcissement et la rage, toutes les passions furieuses qui bouleversent l'ame, se succèdent rapidement dans la sienne; il part, vole et pénètre dans le Paradis terrestre, où le bonheur dont jouissent les deux premiers humains, achevant de le désespérer, il prononce un discours tel qu'une situation pareille peut l'inspirer à un semblable personnage. Ce n'est point ici le diable et ses cornes ridicules, comme le Tasse nous l'a dépeint; c'est un séraphin qui occupait le premier ordre de la céleste hiérarchie, et qui déchu de son ancien rang élève encore vers le ciel un front cicatrisé par la foudre. Voyez quel éclat il jette encore dans la poésie de Milton, ou, ce qui revient au même, dans la version magnifique qu'en a faite M. Delille!

Son front, où s'entrevoit son antique splendeur,
D'ombres et de lumière est un confus mélange;
Et si c'est un débris, c'est celui d'un archange
Qui lumineux encor n'est plus éblouissant.

C'est cet archange déchu, mais dont les traits conservent encore un reste de son ancienne splendeur, qui, à l'aspect du bonheur dont jouissent les premiers humains, fait éclater les sentimens de son ame. Voici son discours tel que je l'ai imité dans mon Poëme des *Amours épiques*.

O terre! à ton aspect, je crois revoir les cieux.
C'est pour toi que, versant un jour officieux,
Les astres, à l'envi, dans leur vaste carrière,
Répandent feux sur feux, lumière sur lumière.
Tous ces brillans soleils asservis sous ta loi
Composent ton cortége, et marchent devant toi.
Ainsi qu'autour de lui Dieu voit rouler les mondes,

Digitized by Google

Ainsi, t'environnant de leurs clartés fécondes,
Tu reçois en tribut la vie et la chaleur,
Tu nourris l'arbrisseau, la verdure et la fleur,
Et tant d'êtres vivans qui couvrent ta surface,
L'homme enfin, l'homme altier, devant qui tout s'efface,
L'homme qui voit ramper le reste à ses genoux,
Et par l'intelligence est le plus grand de tous.
Oh! combien j'aimerais tes plaines fructueuses,
Tes prés, tes bois fleuris, tes eaux voluptueuses,
Qui versent en courant l'écume et la fraîcheur,
Si pour mon ame encore il était un bonheur!
Mais cette conscience, inexorable juge,
Peut-elle me laisser un asyle, un refuge?
Plus d'objets enchanteurs je cherche à m'entourer,
Et plus de mes remords je me sens dévorer.
Tout ce qui plaît m'irrite; oui, ma fureur extrême,
Empoisonne en mon cœur jusqu'au bonheur lui-même;
J'habiterais encor dans la sphère du ciel,
Que j'y voudrais encor détrôner l'Éternel.
Palais des voluptés, des plus pures délices,
Vous fîtes mon bonheur, vous feriez mes supplices.
Rien ne peut désormais adoucir mon malheur;
Mais je puis faire au moins partager ma douleur;
Dût retomber sur moi la plus horrible peine,
Je puis goûter encor le bonheur de la haine.
Perdons l'homme. Ah! s'il doit succomber aujourd'hui,
S'il meurt, c'en est assez, tout succombe avec lui,
Tout, la terre, le ciel, Dieu lui-même, et ma rage
Des six jours en un seul va renverser l'ouvrage.
Fier Adam, toi que Dieu créa pour m'avilir,
Que ne puis-je aux enfers bientôt t'ensevelir!
Ta gloire me poursuit, ton rang me persécute;
Je sens que ton empire est fondé sur ma chute;
Oui, ce monde superbe est ton brillant palais,
Les anges sont ta garde, et le ciel est ton dais.
Monarque d'un moment, être fier et fragile,
Fange qu'on me préfère, ambitieuse argile,
Tu t'arroges mon rang, tu règnes, et je voi
Les anges te servir, comme ils servaient sous moi.
Mais leur milice en vain combat pour te défendre;
Je saurai t'approcher, je saurai te surprendre.

Digitized by Google

Un brouillard m'enveloppe, et pour mieux te tromper
Sous les traits d'un serpent bientôt je vais ramper.
Moi ramper! Il le faut, ce moyen seul me reste.
O déplorable chute! abaissement funeste!
Je vais, reptile impur, gonflé de noirs poisons,
Me roulant sur la terre, et rasant les gazons,
Pour venger ma défaite et ma honte infinie,
D'un corps vil et fangeux traîner l'ignominie.
Mais n'importe, il le faut, ma fierté s'y résout;
L'ambition, la haine est capable de tout.
Adam, je vais bientôt te payer mes supplices;
Je vais empoisonner tes plus pures délices.
Qu'il tonne alors sur moi ton Dieu fier et jaloux;
Je ris de sa menace, affronte son courroux,
Traverse ses projets, parviens à le confondre,
Et ma haine à sa haine à l'instant va répondre.

Je doute qu'on ait jamais mis sur la scène tragique un personnage plus dramatique et plus passionné que celui qui tient un pareil langage, et il me semble que toute l'ame de Satan est répandue dans ce discours.

Le démon du Tasse n'offre point d'aussi grands traits dans son ensemble, et il est sans contredit moins sublime que celui de Milton; mais il en a inspiré l'idée, et ce poëte ne pouvant faire ses esprits de ténèbres aussi terribles que ceux de l'Homère anglais, les a enveloppés du charme d'une riante féerie. Tous deux se sont livrés à leur génie particulier, et tous deux ont fait des ouvrages immortels. Cependant, quoique le démon de Milton s'élève au plus haut degré du sublime, je crois bien que celui du Tasse peut cependant encore en soutenir le parallèle. Voyons d'abord celui de Milton, lorsque, sorti du lac enflammé où sa chute l'a précipité, il s'apprête à ranimer le courage de ses sujets étendus sur cette mer de feu. Je me sers de la belle traduction de M. Delille:

A peine a-t-il parlé (Belzébuth), son chef audacieux
S'avance vers le lac dans un profond silence.
Son large dos soutient un bouclier immense,
Orbe prodigieux dont le vaste contour
Semble l'astre des nuits, quand, du haut d'une tour
Ou du sommet des monts, l'œil aidé par le verre
S'étonne d'y trouver l'image de la terre,
Ses gouffres, ses rochers, ses fleuves, ses volcans,

Digitized by Google

Qu'un long tube montrait au Newton des Toscans.
Sa lance est dans sa main; le pin que la Norwége
Pour l'empire des mers a nourri dans la neige,
Près de l'arme terrible est à peine un roseau;
Sur elle de son corps appuyant le fardeau,
Il marche; non pas tel, qu'au haut de l'empyrée,
Superbe, il s'élançait dans la plaine azurée.
Les feux qu'il respira, les feux qu'il a sentis
Retardent en marchant ses pas appesantis.
Vers le lac enflammé lentement il arrive,
Se pose sur sa lance, et, debout sur la rive,
Contemple ses guerriers de frayeur éperdus,
Et sur le lac en feu tristement étendus.
Rien ne peut s'égaler à leur foule nombreuse.
Sous les profonds berceaux des bois de Vallombreuse,
Moins pressés, moins épais, des feuillages flétris
Au retour des hivers s'entassent les débris;
Moins serrés sont ces joncs qu'entouré des orages
Le fougueux Orion couche sur tes rivages,
Mer fameuse où l'Hébreu voyait, de l'autre bord,
Les fiers tyrans du Nil dévorés par la mort,
Et, sur un vaste amas de chars et de victimes,
Les flots en mugissant refermer leurs abimes.
Tels, sur les flots du lac brûlant et ténébreux,
En foule sont couchés ces bataillons nombreux.
Sa voix tonne de loin sous la voûte profonde;
Les airs en sont troublés, et tout l'enfer en gronde.

Ce tableau me paraît d'une magnifique beauté. Je suis dabord frappé des traits qui représentent l'immense stature de Satan : son large bouclier comparé à la lune, où le microscope découvre des gouffres, des rochers, des fleuves et des volcans, donne à l'esprit la mesure du guerrier qui le porte; et je suis tenté de dire ici, à l'égard de Milton, comme a dit Longin à l'égard d'Homère, que cette mesure est moins celle de Satan, que celle du génie sublime qui le représente. Les anges rebelles, couchés sur le lac enflammé, sont heureusement comparés aux soldats de Pharaon, engloutis dans la mer Rouge, à la multitude des feuilles qui jonchent une forêt, et à celle des roseaux qui peuplent la mer, et cette cumulation de trois comparaisons en une seule, fortifie encore plus l'impression de cette image. C'est absolument la manière d'Homère, et la

Digitized by Google

ressemblance de ces deux grands génies tient encore plus à l'analogie qui existait entr'eux, qu'au simple esprit d'imitation. Voyons à présent le démon du Tasse, rassemblant ses sujets comme celui de Milton. Le voici tel que j'ai essayé de le traduire :

La trompe du Tartare appelant à grand bruit
Les monstres répandus dans l'éternelle nuit,
Rend un son rauque, horrible, et de ces bords immondes
Fait au loin retentir les cavernes profondes.
L'air est moins ébranlé, quand la foudre en éclats
Part, tombe avec fureur, et roule avec fracas,
Ou lorsque, secouant et déchirant la terre,
Les volcans embrasés vomissent leur tonnerre.
De l'abîme à l'instant assiégeant les remparts,
Les démons rassemblés s'offrent de toutes parts.
O quels spectres affreux! quelle horreur ils inspirent!
La terreur et la mort en tous leurs traits respirent.
Quelques-uns, déployant des visages humains,
Courbent en serre énorme et leurs pieds et leurs mains;
Des serpens enlacés forment leur chevelure.
D'autres en verds anneaux trainent leur croupe impure;
L'un de mortels poisons roule des nœuds remplis,
Et l'autre les rassemble en d'horribles replis.
Là, règnent par milliers les Sphinx et les Centaures,
Les hurlantes Sylla, les sanglans Minotaures,
Et les Dragons ailés, et les Pythons sifflans,
Et l'horrible Chimère aux feux étincelans,
Et la Triple furie, et les Gorgones blêmes,
D'immenses Gérions, d'effrayans Polyphêmes.
Mille monstres enfin, sous mille aspects divers,
Confondus et mêlés, hurlent dans les enfers.
Tous ces informes dieux entourent leur monarque.
Pluton, de son pouvoir tenant l'auguste marque,
Elève un sceptre immense, et règne au milieu d'eux.
D'épouvantables dards couvrent son front hideux,
Et passent en hauteur les gigantesques cimes
Des plus vastes écueils pendans sur les abimes.
Calpé, le fier Atlas, et le sublime Athos,
Auprès de ce grand front seraient d'humbles coteaux.
L'horrible majesté dans tous ses traits empreinte
Augmente le respect en imprimant la crainte.

Digitized by Google

Ses yeux rouges de sang, infectés de poison,
Roulent, ainsi qu'on voit briller à l'horizon
Une affreuse comète en sa course élancée.
Une barbe hideuse, immense, hérissée,
Sur sa large poitrine, à flots épais descend.
Sa bouche, ainsi qu'un gouffre énorme et mugissant,
S'ouvre, d'un sang impur sans cesse ruisselante.
Et comme de l'Etna, la cime étincelante,
Vers le ciel obscurci, vomit, en bouillonnant,
Le bitume embrasé, le salpêtre tonnant,
Ainsi Pluton vomit, ouvrant sa bouche infâme,
Des tourbillons de soufre et des torrens de flamme.
Il parle, et par sa voix le Styx est arrêté;
Cerbère frissonnant se tait épouvanté;
L'hydre affreuse est muette; et du gouffre qui tremble
Les profonds soupiraux mugissent tous ensemble.

On reproche au Tasse de s'être servi dans ce morceau du nom des divinités païennes. Je crois ce reproche mal fondé, et il me semble qu'il était en droit de donner à ses démons les noms sous lesquels ils se sont fait adorer sur la terre. Milton en a usé de même en donnant aux siens les noms des dieux phéniciens. Il en est autrement des grandes cornes que le poëte italien donne à son Pluton, et je n'entreprends point de le défendre sous ce rapport. Quoi qu'il en soit, il me paraît évident que Boileau s'est absolument trompé, lorsqu'il a défendu d'admettre la religion chrétienne dans l'épopée, puisque son opinion, suivie à la lettre, eût privé le monde des deux plus belles palmes poétiques que l'épopée moderne puisse opposer à l'épopée antique. Rien n'est plus dangereux que les opinions prononcées par les oracles du goût, quand elles ont le malheur de se trouver fausses. Voltaire a dit en parlant du prince des poëtes,

Et ce bavard d'Homère,
Que tout pédant, même en bâillant, révère;

et croyant ne faire qu'une plaisanterie, il a émis une opinion qui ne tendait rien moins qu'à dépoétiser son siècle. Que deviendrait de nos jours l'école de peinture, si un artiste comme David en disait autant de Michel-Ange ou de Raphaël?

PARSEVAL.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Vitellie*, tragédie en cinq actes, par M. de Selves.

Cet ouvrage n'a vécu qu'une soirée. Sa fin n'a point été tragique. Ses juges étaient plus gais que sévères; il est mort au bruit des éclats de rire plutôt qu'à celui des sifflets, et le public en a gardé si peu de rancune que les amis de l'auteur sont même parvenus à le faire nommer. Il n'est peut-être pas généreux de ressusciter, pour le disséquer, un mort qui a fait si peu de mal pendant sa vie, et nous le laisserions volontiers reposer en paix: mais notre devoir ne nous permet pas d'écouter un sentiment si charitable; tâchons du moins d'en adoucir la rigueur, autant qu'il est possible, sans priver nos lecteurs d'une analyse qu'ils ne nous pardonneraient pas de supprimer.

L'auteur a placé son action à l'une des époques les plus tragiques de l'histoire romaine; et comme tous les poëtes, il a suivi l'histoire ou s'en est écarté selon les besoins de son sujet. Il suppose que Vitellius, consterné de la défaite de ses troupes, de la défection de ses généraux, a consenti à traiter avec le sénat et à céder l'Empire à Vespasien; ce qui est vrai: il suppose en outre que le mariage de sa fille Vitellie avec Domitien doit être le gage de la paix; ce qui est faux. Le sénat et Domitien occupent déjà le capitole, et c'est de là qu'ils envoient Helvidius à l'empereur pour conclure le traité.

Tel est l'état des choses au lever de la toile; on en est instruit par une conversation entre Vitellius et Asiaticus, un de ses affranchis; mais on apprend aussi que cet état ne sera pas long-tems le même. L'affranchi a réveillé le courage ou plutôt l'ambition de son maître, et a changé toutes ses résolutions. Il n'est plus question d'abdication ni de paix. On ne consent à recevoir Helvidius que pour gagner du tems. Pendant qu'il attend l'audience promise, on a fait investir le Capitole; il va être attaqué par Licinius; et c'est à ce Licinius, et non à Domitien, que Vitellius veut donner sa fille. En effet, lorsque l'envoyé du sénat paraît, on le laisse haranguer, mais on rejette toutes ses demandes; il a beau faire valoir le mérite de Vespasien et réclamer la foi jurée; avant qu'il ait fini son discours, Licinius arrive et raconte l'incendie du Capitole, la mort

Digitized by Google

de la plupart des sénateurs, et en particulier celle de Domitien.

On se doute bien cependant que cette mort est supposée; Domitien aime Vitellie; il en est aimé; leur amour fait le sujet de la tragédie, et par conséquent elle finirait au premier acte, si Domitien avait réellement péri. On le voit donc paraître au second acte; déguisé en simple soldat, il s'introduit dans le palais de Vitellius et jusqu'à l'appartement de Vitellie; leur réunion est fort touchante. Domitien, qui n'est pas trop content de son père, propose un enlèvement à Vitellie, qui ne doit pas être fort satisfaite du sien; elle se refuse cependant à une démarche aussi hardie, et ne dissimule pas qu'elle aime mieux s'exposer en restant à Rome à l'hymen de Licinius. Celui-ci paraît en ce moment. Domitien se cache et l'observe, mais il ne peut entendre long-tems les tendres aveux de son vainqueur; il se montre, il le brave, il se nomme; on tremblerait pour sa vie, s'il n'était pas Domitien..... Heureusement Licinius a toute la générosité d'un chevalier français. Sa dame l'implore pour son rival; il ne peut rien lui refuser, et promet qu'il fera conduire Domitien sain et sauf hors des murs de Rome.

Au troisième acte Licinius ne nous dit pas ce qu'il a fait de son rival, mais il se montre un peu inquiet des nouveaux bruits de paix qui circulent. C'est Asiaticus qui les a semés, et bientôt il paraît avec Vitellius, à qui il rend compte de sa conduite. Il a su qu'Antonius Primus, général de Vespasien campé sous les murs de Rome, était mécontent de son empereur; il lui a fait faire des propositions, et Antonius consent à changer de parti pourvu que Vitellius vienne à bout de se défaire de Domitien, qu'on sait n'avoir point péri au Capitole. On ne voit pas trop pourquoi Antonius insiste autant sur cet article, mais il est fort du goût de Vitellius. Une seule chose l'embarrasse; il faut trouver Domitien pour l'exécuter; et son fidèle affranchi le met d'abord sur la voie, en lui disant que Licinius sait fort bien où prendre son rival. Vitellius s'adresse aussitôt à lui, mais Licinius ne dément point sa générosité; il sort avec son secret, si bien que Vitellius n'a plus de ressource que dans sa fille; il la fait appeler, lui confirme les nouvelles de paix qu'on lui a déjà données, et lui déclare que Domitien n'a plus qu'à paraître pour la conduire à l'autel et l'épouser.

Ainsi finit le troisième acte, on ne sait pas trop pour-

Digitized by Google

quoi. Domitien reparaît seul au quatrième, et manifeste sa joie de la paix et de l'hymen qu'on lui vient d'annoncer. Helvidius, qu'on avait peut-être oublié, reparaît aussi, mais c'est pour troubler la joie de Domitien en lui découvrant le piége qu'on lui cache, en lui apprenant qu'en allant à l'autel il court à la mort. Domitien fait paraître alors les premiers traits du caractère que lui donne l'histoire; il veut assassiner Vitellius. Helvidius l'en détourne, le menace même de le dénoncer s'il persiste dans son dessein, et se retire en voyant Vitellie. Ici les incidens s'accumulent. Vitellius lui-même arrive un instant après. Domitien surpris se donne pour un soldat qui a des secrets à communiquer à l'empereur. Vitellie s'éloigne sans les perdre de vue; Domitien, après s'être nommé, tire l'épée et fond sur son ennemi; mais la pieuse Vitellie se jette entre son père et son amant. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'après un pareil coup Domitien sort du palais sans rencontrer le moindre obstacle, et qu'au contraire Vitellie soupçonnée de parricide est arrêtée par ordre de Vitellius.

Nous voici arrivés au cinquième acte, et il faudra bien que mes lecteurs me dispensent de leur en rendre un compte exact. Le public, las de n'avoir vu de personnage agissant qu'un affranchi, de caractère généreux qu'un chef subalterne, n'a plus voulu rien entendre, et ne s'est plus inquiété de ce que devenaient des gens à qui il ne pouvait s'intéresser. Après beaucoup d'allées et de venues, de nouvelles apportées, de récits commencés par des confidens, on a vu enfin Domitien reparaître, non plus en habit de soldat et en casque de bronze, mais avec un beau manteau blanc et un casque doré qui annonçaient suffisamment qu'il était vainqueur. On a raconté assez longuement la mort d'Asiaticus, malgré l'impatience de Vitellie qui demandait des nouvelles de son père. Au lieu de la rassurer, Domitien a déclaré que Vitellius devait périr; il a cédé ensuite à ses prières et a donné ordre de sauver l'Empereur déchu, mais on est venu annoncer aussitôt qu'il n'était plus tems et que l'affaire en était faite, sur quoi la pauvre Vitellie s'est poignardée aux acclamations du public.

Cette pièce est le coup d'essai de son auteur. Elle aurait pu tomber avec beaucoup plus de fracas et donner cependant des espérances; mais que peut-on se promettre pour l'avenir d'un ouvrage où il y a beaucoup de morts et point de tragédie, beaucoup d'événemens et point d'action, beaucoup de personnages et point de caractères? Quelle idée

Digitized by Google

se faire du jugement d'un auteur qui a pu se flatter de nous intéresser sur la scène à des personnages tels que Vitellius et Domitien? Nous dira-t-il que Racine a fait le principal personnage d'une tragédie de Néron, monstre naissant, et qu'il a pris aussi Domitien à l'entrée de sa criminelle carrière? Que si Racine a donné un représentant à la vertu dans la personne de Burrhus, il a confié le même rôle à son Helvidius l'un des ornemens de la secte stoïque? Nous lui demanderions alors quel est dans sa tragédie l'équivalent de ce rôle d'Agrippine, l'une des plus belles conceptions de son illustre auteur; ou s'il est dans *Britannicus* un personnage que l'on puisse comparer à son Vitellius, tyran plus méprisable encore que féroce, et dont le nom, lié dans l'histoire à celui du plus bas de tous les vices, réveille l'idée du ridicule plutôt qu'il n'inspire l'horreur.

Nous ne pousserons pas plus loin ce parallèle, de peur qu'on nous soupçonne de vouloir établir la moindre comparaison entre un chef-d'œuvre de Racine et une tragédie morte en naissant; nous n'avons voulu que montrer par un nouvel exemple, combien il est dangereux de vouloir suivre le génie dans les routes qu'il se fraye loin des chemins battus, et délicat de s'appuyer de son exemple pour se justifier de s'être égaré.

Au reste, la perfection du style n'est pas une des moindres causes du succès de *Britannicus*, et le style de notre auteur ne ressemble point à celui de Racine. Sous ce rapport cependant le jugement du public a été un peu trop sévère. Il a sifflé de très-bonne heure des répétitions de mots, telles qu'on en trouve dans beaucoup d'ouvrages restés au théâtre; mais les moindres fautes deviennent mortelles dans un auteur qui n'a pas su nous intéresser. On est d'ailleurs assez naturellement porté à siffler Vitellius et Domitien; et pour être justes, nous devons ajouter que quelques tirades de Licinius et d'Helvidius ont été applaudies.

Il est assez difficile de décider si une pièce a été bien ou mal jouée, lorsqu'elle est aussi défectueuse et qu'elle a tombé. Comment dire en effet si Leclerc qui jouait Vitellius, a été au niveau d'un pareil rôle, si Damas a bien rendu le rôle presque aussi ingrat de Domitien? Quel honneur faire à Lafond d'avoir rendu avec noblesse les meilleurs passages de celui de Licinius, et à Baptiste d'avoir récité avec intelligence les discours du sénateur philosophe? Quant à Mademoiselle Volnais, qui jouait le rôle de Vitellie, sa situation, presque la même d'un bout de la

pièce

Digitized by Google

pièce à l'autre, ne lui a guère permis que de pleurer, et le bruit qu'on faisait dans la salle a rarement permis de l'entendre. L'acteur qui s'est fait le plus remarquer, c'est Michelot. Il jouait Asiaticus, et ce personnage, quoiqu'subalterne, est pourtant le seul qui agisse, le seul qui sache bien ce qu'il veut, qui ait un plan et qui le suive. Le principal trait de son caractère est une froide dissimulation, et Michelot l'a fort bien rendue. Ce seul résultat suffira peut-être, non-seulement à nos lecteurs, mais à l'auteur, pour juger du mérite de l'ouvrage.

V.

Théâtre de l'Opéra-Comique.— Les débuts de mademoiselle Alexandrine Saint-Aubin continuent d'attirer la foule à ce théâtre, et lui tiennent lieu de nouveautés. La quatrième fois qu'elle a paru, les bureaux étaient encore assiégés comme à la première représentation d'une pièce en trois actes. Les talens de cette intéressante actrice justifient pleinement l'empressement du public. Les rôles qu'elle a joués jusqu'à présent sont Laure dans l'*Opéra-Comique*, Rose dans *Rose et Colas*, Rosine dans le *Prisonnier*, et Suzanne dans *Ambroise*. On a déjà parlé, dans ce journal, de son étonnante ressemblance avec sa mère dont elle reproduit la physionomie, les grâces, la tournure et la voix si fraîche et si naïve. Cette ressemblance va jusqu'à l'illusion dans la scène de la fenêtre de l'*Opéra-Comique*, dans un grand nombre de passages de tous ses rôles, et dans celui de Suzanne tout entier. C'est là que son jeu est le plus étonnant, et qu'elle ravit tous les suffrages. La romance de Rosine dans le *Prisonnier* est peut-être le morceau où elle déploie le plus de moyens et de goût comme cantatrice. Elle paraîtra la première fois dans *Michel-Ange* avec sa sœur madame Duret. La réunion de leurs talens promet aux amateurs une soirée complète.

M^me^ Rouscelois, ancienne actrice de l'Opéra, vient aussi de débuter à l'Opéra-Comique. Les deux rôles qu'elle a joués sont : M^me^ de Saint-Clair dans la *Fausse Magie*, et la comtesse d'Arles dans *Euphrosine et Coradin*. Elle s'est fait applaudir dans l'un et dans l'autre : elle a mis beaucoup de naturel et de finesse dans le premier; elle a donné au second la couleur tragique qui lui est propre : elle s'est montrée à son avantage, comme cantatrice, dans tous les deux. Sa voix est ferme et sonore; elle a de l'étendue, de la justesse et de la flexibilité. M^lle^ Rouscelois sera une acquisition d'autant plus utile à ce théâtre, que l'emploi où elle débute avait besoin d'un pareil renfort.

M

Digitized by Google

A M. le Rédacteur du Mercure de France.

De grâce, Monsieur le Rédacteur, permettez-moi de dire aussi mon mot sur nos acteurs et sur nos actrices; je serai moins long qu'un autre, car il s'agit d'éloges, et il est bien convenu que c'est la mort des journaux, au tems où nous vivons.

C'est pourtant, il faut l'avouer, une singulière manie que celle de toujours se plaindre, de n'exalter le passé que pour décrier le présent; de se confondre en regrets sur ce qu'on a perdu, et de méconnaître les biens dont on peut jouir; il est vrai que cette manie n'est pas nouvelle. Que l'on parcoure les ouvrages périodiques depuis plus d'un siècle, on y verra qu'aux époques les plus brillantes de notre gloire littéraire et dramatique, les journaux ou les écrits qui en tenaient lieu, retentissaient des mêmes plaintes dont nous sommes assourdis. Les Leclerc, les Laroche, les Subligny, du vivant de Molière et de Racine, criaient à la décadence d'un art dont ces grands hommes posaient la limite. C'est en sortant du théâtre qu'illustraient les Baron, les Champmêlé, que Boursault rédigeait tel article de sa *Muse enjouée* (1), où il déclame si amèrement contre les comédiens de son tems.

Dans le siècle suivant, on ne parut rendre justice aux talens célèbres dont on était privé que pour se dispenser d'admirer ceux qui pouvaient nous consoler de leur perte. En vain Voltaire, Crébillon, Gresset, Piron, Destouches, soutenaient l'honneur de la scène française, où brillaient à la fois les Lekain, les Dumenil, les Brisard, les Préville et les Clairon; l'*Année littéraire*, le *Nouvelliste du Parnasse*, n'en publiaient pas moins que le théâtre était en proie à des barbares, que le goût était perdu, et qu'un âge de ténèbres succédait à un siècle de lumière.

On tient encore aujourd'hui le même langage, sans doute avec moins d'absurdité, à quelques égards, mais toujours avec aussi peu de bonne foi. Pour ne parler de l'art dramatique que sous le rapport de la déclamation, n'est-il pas certain que l'étranger qui ne peut connaître l'état actuel de nos théâtres que sur le compte que nous en rendons nous-mêmes, doit être persuadé que jamais la scène française n'a offert moins de ressources et d'espérances? jetons cependant un coup-d'œil impartial sur nos trois grands théâtres, et voyons à quel point sont fondées ces doléances éternelles.

(1) Gazette en vers.

Digitized by Google

Les plus déterminés détracteurs du tems présent sont forcés de convenir que depuis Lekain, la scène tragique n'a pas eu de plus sublime interprète que Talma; de l'aveu des amateurs éclairés qui ont vu l'un et l'autre, celui-ci d'un talent moins soutenu, moins général, l'emporte néanmoins sur son prédécesseur par une expression plus profonde, une énergie plus effrayante, en un mot par tout ce qui peut exciter la terreur, l'un des principaux ressorts de la tragédie. Après ce grand tragédien, on peut encore citer avec un juste éloge les noms de Lafond, Damas, Baptiste, Saint-Prix. Tout en reconnaissant que Mlle Duchesnois, dans un de ses rôles (celui de Phèdre), est peut-être au-dessus des actrices les plus célèbres dont s'honore le théâtre français, je ne pense pas, à la juger d'une manière plus générale, qu'elle ait atteint la même hauteur de l'art, où se sont élevées quelques-unes de ses devancières. Mais à côté de cette actrice, si recommandable à tant d'égards, s'élève un jeune talent où se trouvent à la fois réunies l'intelligence, la profondeur de Mlle Clairon, et l'ame de Mlle Dumenil.

Si je me reportais de quelques années en arrière pour parler de *la comédie* au tems où elle comptait encore Mollé et Mlle Contat au nombre de ses soutiens, il me serait trop facile de prouver qu'on ne peut citer à aucune autre époque une réunion aussi extraordinaire de talens du premier ordre; mais à ne parler que du moment actuel, et en prenant même pour terme de comparaison les souvenirs désespérans que ces deux grands acteurs ont laissés après eux, nous ne pouvons apercevoir ces symptômes de décadence que l'on nous annonce, sur une scène où nous jouissons du talent inimitable de Mlle Mars, où Baptiste, Fleury et Saint-Phal peuvent, en se partageant avec adresse la succession de Mollé, affaiblir le sentiment de sa perte, où Michaud, dans un emploi circonscrit, il est vrai, n'a point de rival et n'a pas eu de modèle. Ce qu'on pouvait espérer de plus heureux, c'est de trouver une actrice qui marchât, quoique de loin, sur les traces de celle qui avait atteint la perfection; Mlle Leverd a surpassé nos espérances, et Mlle Heurtaut, dans l'emploi des bonnes et franches soubrettes, promet déjà de remplacer Mlle Joli.

Si du Théâtre-Français, nous passons à celui

Où les beaux vers, la danse, la musique
De cent plaisirs font un plaisir unique,

Digitized by Google

on se demande où peuvent s'attacher les regrets, où doivent s'arrêter les espérances. Quelle autre actrice a réuni au même degré que Mme Branchu, le double talent du chant et de la déclamation ? Mme Saint-Huberty, la seule qui puisse lui être comparée sous ce dernier rapport, comme cantatrice ne saurait soutenir le parallèle. L'art du chant, qui a fait depuis quelques années des progrès si considérables, a pu rendre quelques amateurs injustes envers Lainez, qui n'en reste pas moins un modèle dans toutes les autres parties qui constituent un excellent acteur. Au mérite d'une des plus belles voix qu'on ait entendue sur ce théâtre Laïs joint une grande expression, et un goût pur qu'on ne lui a pas toujours reconnu. Derivis dans le rôle du grand-prêtre de la *Vestale* et Nourrit dans le rôle d'*Orphée* ont donné la mesure des succès auxquels ils peuvent prétendre. Mlle Hymm, digne de l'école célèbre dont elle sort, n'a plus, à perfectionner que sa prononciation pour rivaliser avec les virtuoses les plus célèbres de l'Italie ; et les progrès quelle fait chaque jour comme actrice, lui assurent un des premiers rangs sur notre scène lyrique.

Si l'on ajoute aux talens des acteurs le haut degré de perfection où M. Gardel a porté les ballets et la danse, la supériorité de l'orchestre, le prestige des décorations (art dans lequel M. Degoty a surpassé tous ses prédécesseurs), il faut bien convenir, sous peine de nier l'évidence, que jamais l'Opéra, depuis l'établissement de ce spectacle, n'a offert un ensemble plus parfait, et n'a moins mérité le reproche que lui fesait La Bruyère, *d'ennuyer son auditoire avec une dépense toute royale.*

Quant à l'Opéra Comique, je commence par avouer que je partage bien sincérement le mépris que Voltaire avait pour le genre, ce qui ne m'empêche pas de rendre justice aux talents des acteurs, parmi lesquels Elleviou se distingue à la fois comme chanteur et comédien. Ceux qui prétendent lui opposer le souvenir de Clairval auraient plus beau jeu s'ils allaient chercher leur exemple plus loin ; trop de gens sont à même de prononcer dans cette question avec connaissance de cause. Après Elleviou que je crois hors de toute comparaison, Martin se présente avec le brillant avantage d'une des plus belles voix que la France ait produite. Le même éloge s'applique à Mme Duret, et je n'en connais point qui soit au-dessus du talent délicieux dont sa jeune sœur vient de faire preuve dans ses débuts.

Ces artistes si éminemment distingués en laissent encore

Digitized by Google

apercevoir quelques autres, qui sans être sur la même ligne sont cependant au-dessus des Narbonne, des Trial, des Dossenville, qu'ils ont remplacés.

D'où je conclus, comme le *Mondain*, mais en restreignant un peu sa pensée,

En rendant grâce à la nature sage
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération,
L'un de vos plus vieux abonnés.

NÉCROLOGIE. — M. Lefebvre-de-Villebrune, âgé d'environ 77 ans, est mort le 7 octobre 1809, à Angoulême, où il résidait depuis une dixaine d'années. Il avait été professeur de langues orientales au collége de France, puis à la bibliothèque nationale successeur de feu Chamfort, l'un des quarante de l'académie française.

On ignore s'il figura dans nos troubles civils, et quel rôle il y joua. On sait seulement qu'une lettre imprimée, où il s'expliquait sur la nécessité d'avoir en France un seul chef, le fit proscrire par le Directoire à la fameuse époque du 18 fructidor an 5. Après avoir séjourné dans plusieurs départemens, il occupa, dans celui de la Charente, la chaire d'histoire naturelle jusqu'à la clôture de l'école centrale. Ensuite il professa successivement les mathématiques et les humanités au collége de la même ville.

Il se plaignait amérement de plusieurs écrivains distingués de la capitale, qui prétendent au contraire avoir contre lui les plus grands griefs. De pareils débats sont si humilians pour les lettres, que dans le cas même où l'on en aurait le détail circonstancié, on voudrait les ensevelir dans l'oubli. Son caractère ardent, mobile, peu mesuré, a pu le jeter dans les extrêmes, et lui faire des ennemis redoutables.

C'était un érudit, dans la véritable acception du mot. Traducteur infatigable, il a, par de nombreux monumens, prouvé combien il était versé dans les langues (1). Son style se ressent de la vivacité qui lui était naturelle. Il est haché, sautillant et peu soigné. Les ouvrages d'imagination, d'agrément et de littérature, dont l'un des principaux mérites est dans le charme de la diction, sont nécessairement ceux qui perdent le plus sous sa plume. Les préfaces, les notes qui accompagnent ses diverses traductions, annoncent plutôt une lecture immense qu'un discernement et un goût toujours sûrs. Elles supposent plutôt le besoin de tout parcourir, de tout connaître, que de méditer profondément certaines matières. Il était fortement constitué et très-laborieux, mais il n'avait pas cet attribut du génie, cette aptitude à la patience qui permettent de donner à un ouvrage le dernier degré de perfection. Aussi, sans être étranger à rien, il envisageait rarement une question sous toutes ses faces. Il avait même adopté des idées

(1) Il en savait quatorze, tant anciennes que modernes.

Digitized by Google

bizarres, à-peu-près dans le genre de celles du jésuite Hardouin, qui croyait ne pas devoir penser comme les autres, parce qu'il se levait tous les matins à trois heures.

Outre les émolumens de sa place de professeur, il jouissait d'une pension de 500 fr., qu'avait sollicitée auprès du Gouvernement M. Rudler, préfet du département de la Charente. Ce magistrat n'avait rien négligé depuis pour améliorer son sort.

On a cru devoir cette mention à un homme qui avait une connaissance bien rare des langues anciennes et modernes, qui a rétabli le texte d'auteurs précieux, qui sur-tout a bien mérité de son pays en y naturalisant d'excellens livres étrangers de médecine. C'est un témoignage que lui ont rendu les docteurs Lorry, Tissot, Barthez, etc. Moins il fut heureux dans ses dernières années, plus on aime à le venger des torts de la fortune. Il doit être permis de réserver un souvenir au savoir oublié. Assez d'autres prostituent des hommages à une opulence inutile ou dont la source est criminelle.

Voici l'énumération de ses travaux les plus importans :

Il a concouru aux belles éditions grecques et latines d'Hérodote, 1 vol. in-folio, et de Strabon, 2 vol. in-folio, faites à Utrecht et à Oxfort, en revoyant le texte sur plusieurs manuscrits.

Il a donné en 5 vol. in-4°, la seule traduction que nous ayons d'Athénée, car on ne peut guère aujourd'hui compter pour quelque chose celle de l'abbé de Marolles.

Il a également traduit du grec les Aphorismes, les Pronostics et les Coaques d'Hippocrate, le Manuel d'Épictète, ainsi que le Tableau de la vie humaine, par Cébès.

Il a traduit du latin le poëme de Silius-Italicus sur la troisième guerre Punique, 3 vol. in-12; il a rectifié plus de 2000 vers de ce poëme, l'a complété par un beau fragment qui était inconnu, et l'a fait placer au rang des classiques.

Il a traduit de l'espagnol les Mémoires de D. Ulloa, 2 vol. in-8°, et les Nouvelles de Michel de Cervantes, 2 vol. in-8°.

Il a traduit de l'italien, les Lettres américaines de Carli, 2 vol. in-8°;

De l'allemand, le Traité de l'expérience en médecine, par Zimmerman, 3 vol. in-12; le Traité de la dyssenterie épidémique, par le même, 1 vol. in-12; le Traitement des maladies périodiques sans fièvre, par Casimir-Medicus;

Du suédois, le Traité des maladies des enfans en général, par Roeçen, 1 vol. in-8°;

De l'anglais, le Traité des maladies des enfans du premier âge, par Armstrong et Underwood, 1 vol. in-8°.

Il a traduit plusieurs autres livres de médecine qui sont imprimés. Il a publié d'autres ouvrages relatifs aux arts, aux sciences, à la politique. Enfin, à la prière de l'Ecole-de-santé de Paris, il avait entrepris une version d'Arétée, dont il nous a plusieurs fois communiqué le manuscrit, et que nous croyons achevée; on trouvera sans doute ce manuscrit parmi ses papiers.

(*Extrait du Bulletin Administratif de la Charente.*)

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le traité de paix conclu entre la Russie et la Suède, vient d'être publié officiellement à Pétersbourg; il est très-étendu, et les détails qu'il présente, offriraient peu d'intérêt à nos lecteurs : le texte n'a donc pas besoin d'être reproduit ici ; nous avons déjà fait connaître sommairement ce que la Suède perd à ce traité, et ce qu'elle doit au gouvernement qui, pour la sauver, a dû le consentir, et de suite chercher à en compenser les désavantages par d'autres négociations. Aussi l'on sait que ses négociateurs traitent en ce moment avec le Danemarck : son ambassadeur à Paris, M. le comte d'Essen, était à Fontainebleau; mais il n'a pas encore été présenté, et paraît n'avoir jusqu'à présent déployé aucun caractère diplomatique.

Pour soutenir les progrès de ses armes en Turquie, et pour réparer ses pertes en Finlande, la Russie a ordonné des levées qu'on présume être assez considérables : elle a en même tems eu recours à des moyens de finance, que l'étendue de ses dépenses a nécessités; nous voulons parler d'un emprunt ouvert dans l'intérieur de l'empire; on recevra des capitaux soit des gentilshommes, soit des négocians, qui resteront inconnus ou se feront connaître à leur choix. Le remboursement aura lieu au bout de cinq ans. On ne recevra aucune somme au-dessous de 1000 roubles; les intérêts seront de six pour cent, etc., etc., etc. L'Autriche et la Prusse prennent aussi des mesures de finance que nécessitent toujours, et rendent plus ou moins onéreuses à l'état et aux particuliers, les émissions du papier représentatif: l'histoire remarquera sans doute comme un des prodiges de ce règne, que tandis qu'il y a vingt ans, l'état tranquille et sans ennemis succombait sous le fardeau des emprunts, aujourd'hui trois coalitions se sont succédées pour la gloire du nom français et la honte des ennemis, sans qu'il ait été besoin de déranger le système établi, de recourir à des opérations de finance, et d'ajouter à l'impôt annuel qui a suffi et aux immenses dépenses de la guerre et aux immenses travaux de la paix.

Les Russes, après la prise d'Ismaïlow, ont continué d'obtenir des succès contre les Turcs : il y a eu des engagemens assez sérieux, dont le résultat été, pour les Ottomans,

Digitized by Google

une perte considérable d'hommes et de terrain. Un camp retranché qui couvrait Silistra, a été emporté, et les Turcs y ont perdu 1000 hommes d'élite. Les Russes, après cette affaire, sont arrivés devant la place. La Porte cependant redouble d'efforts, elle réunit tous les moyens qui lui restent pour arrêter la marche de ses ennemis, et prépare une résistance vigoureuse. On ne remarque rien dans ses mouvemens, même au milieu des dangers qui la menacent, qui puisse faire présumer l'augmentation de l'influence de M. Adair à Constantinople; tout semble au contraire annoncer que la Porte se défie de ses prétendus amis, autant qu'elle a à redouter les ennemis qui l'attaquent ouvertement.

La convention pour la retraite des troupes françaises et confédérées, des provinces qui demeurent à l'Autriche, s'exécute avec une exactitude ponctuelle; mais il paraît qu'usant de tous les droits de la guerre, et voulant ne rentrer désormais dans ce pays, si elle y était forcée, que comme dans un pays ouvert, et sur un territoire sans défense, l'armée détruit les forteresses qu'elle a occupées par la force des armes, ou par les conditions de l'armistice; on sait que Vienne n'a plus rien qui sépare la cité de ses faubourgs; à Brunn, en Moravie, comme à Raab, à Graetz, en Styrie, et dans d'autres lieux encore, tous les ouvrages ont été détruits, tandis que la forteresse bavaroise de Passau achève d'être mise au nombre des places de premier rang; en y passant, l'Empereur a encore ordonné de nouveaux travaux.

L'empereur d'Autriche est toujours à Totis; la santé de l'impératrice est toujours très-faible. L'archiduc Charles n'a pas quitté Teschen. On croit que le monarque reviendra à Vienne après le départ des troupes françaises; des ordres à cet effet sont donnés au palais impérial; les routes sont couvertes de troupes et de munitions: des ordres sévères donnés et par les commandans français, et par la régence autrichienne, éloignent de Vienne tout officier ou employé des deux nations qui n'a pas ses lettres de service. Tous doivent rejoindre leurs armées respectives. Le commissaire français, M. le baron Dentzel, qui s'est acquis des droits à la reconnaissance des Viennois par ses procédés généreux et délicats, a lui-même appuyé cet ordre par des visites.

L'empereur d'Autriche a publié une amnistie en faveur de ceux qui ont refusé d'entrer dans la landwher; on a facilement reconnu que les poursuites eussent été trop

Digitized by Google

nombreuses, et que dans une telle aggression, pour le soutien d'une telle guerre, on eût compté trop de déserteurs et de réfractaires, si les dispositions du code militaire eussent été rigoureusement éxécutées. La diète de Hongrie est convoquée pour le 18 décembre : tout reprend dans cette contrée le cours ordinaire des choses; le prix des denrées a nécessairement diminué. On croit à Vienne que sur une réclamation de la ville de Trieste qui a passé sous la domination française, S. M. a eu la condescendance de remettre une partie de la contribution : on y espère même voir lever le séquestre sur les denrées coloniales. Fiurme a été occupé le 24. Rien n'a transpiré sur le sort futur de ces provinces, dont le maréchal Marmont est retourné prendre le commandement. Auront-elles un vice-roi? Formeront-elles un gouvernement particulier? Seront-elles réunies au royaume d'Italie? Un roi d'Illyrie prendra-t-il rang parmi les têtes couronnées? Voilà des questions sur lesquelles il n'y a point d'opinion à énoncer. Il en est de même des bruits répandus en Allemagne sur le duché de Varsovie : on croit qu'un mariage du prince Poniatowski avec la fille du roi de Saxe, donnerait à ce prince la vice-royauté du duché. Rien de positif à cet égard ne saurait être affirmé.

L'armée d'Italie, aux ordres du prince Eugène, serre de près le Tyrol, et appuie par sa présence le succès des proclamations pacifiques du prince, et des promesses paternelles du roi; le général Baraguay d'Hilliers commande, sous les ordres du vice-roi, les corps destinés à agir si la rébellion durait encore. Les divisions Barbou et Rusca en font partie; on annonce que ces troupes, par une marche combinée sur le Trentin, ont fait leur jonction avec le corps italien du général Peyri : pendant ce tems les Bavarois ont avancé leur position au-delà d'Inspruck; toutes les tentatives des Tyroliens, pour les leur faire abandonner, ont été inutiles. Ainsi toutes les précautions sont prises pour empêcher l'effusion du sang : les forces mises en mouvement attestent, par leur nombre même, qu'elles commanderont la paix sans coup-férir. La gazette de Munich a déjà publié des actes de soumission, mais la suite n'en avait pas été connue; depuis même, quelques affaires avaient eu lieu : aujourd'hui elle donne des assurances plus positives. Hofer demande, dit-elle, son pardon, et promet la soumission de son parti. Le général Wrede a fait passer la lettre qui contient cette demande, au prince

Digitized by Google

Eugène, dont le corps, à la date du 8 novembre, a dû se trouver en communication avec les corps bavarois que commande le prince héréditaire. Très-certainement les premières nouvelles que l'on recevra de ce pays, seront décisives autant que pacifiques.

Celles d'Espagne ne font mention d'aucun événement militaire; les Anglais, retirés en Portugal, s'occupent plus de leurs moyens de défense, que des préparatifs d'une nouvelle invasion. Talaveyra leur a coûté trop cher. Almonacid a fait voir ce que peut un petit nombre d'hommes, et l'armée française réunie aujourd'hui, est inattaquable. Pendant cette sorte de suspension d'armes, le roi a donné ses soins à l'administration intérieure, et a rendu des décrets importans. Le droit d'asyle était depuis long-tems le droit odieux de l'impunité; il est aboli, et le crime ne pourra plus échapper à la justice humaine en embrassant les autels. En Espagne, des peines différentes étaient établies pour les différentes castes; on oubliait, comme anciennement en France, que c'est le crime qui fait la honte, et non pas l'échafaud. La justice publique a rétabli son niveau; une peine égale est désignée pour tous les crimes capitaux. La peine dite de la *potence* est abolie, on applique à toutes les classes celle de la strangulation qui était réservée aux familles nobles et privilégiées sous l'ancien gouvernement : ce supplice consiste dans l'étranglement du condamné sur l'échafaud, au moyen d'un collier de fer.

Un autre décret établit une commission pour les douanes; les bureaux en sont supprimés dans l'intérieur, ils sont repoussés aux frontières de France et de la Navarre, elles cesseront d'être en activité sur les bords de l'Ebre. Pour le commerce étranger elles seront placées au port de Bilbao, de Saint-Sébastien, et du passage pour le commerce d'importation avec la France; il y en aura treize bureaux depuis Fontarabie jusqu'à Isabo. Les peines afflictives pour les contraventions aux lois sur les douanes, cesseront d'avoir lieu; comme en France, la peine sera seulement la confiscation et les amendes.

Un autre décret établit une commission pour examiner les réclamations relatives aux titres de noblesse.

D'autres décrets ont encore été rendus, et concourent à prouver à l'Espagne que ce n'est pas seulement un prince français qui lui a été donné pour régner sur elle, mais qu'avec lui doit régner la sagesse de nos lois, la libéralité de nos institutions, la régularité de notre système financier et administratif.

Digitized by Google

Déjà Madrid a dû reconnaître le frère de notre auguste Empereur, par le soin qu'il apporte à embellir sa capitale; les travaux et les restaurations s'y multiplient : les avenues du palais se dégagent, grâces à des démolitions de couvens et autres bâtimens que la suppression des ordres réguliers place sous la main du gouvernement. Un grand nombre de bras trouvent de l'emploi dans des travaux utiles. Dans l'enceinte de la ville, des arcades qui liaient beaucoup de monumens disparaissent, et donnent lieu à une plus libre circulation de l'air. Les belles promenades du Prado et du Retiro vont se trouver en communication immédiate; enfin par ce qui se fait aujourd'hui, que l'aveuglement et le fanatisme donnent encore une autorité éphémère à une junte rebelle, et une influence anti-nationale à de dangereux alliés, on juge aisément ce qui pourrait se faire pour la restauration de l'Espagne militaire, politique et commerciale, si son roi n'avait désormais d'autres soins que de diriger l'esprit du peuple vers l'agriculture, l'industrie, le commerce, les lettres et les arts. Ce tems n'est pas éloigné sans doute, et les vrais Espagnols l'appellent de tous leurs vœux. Le retour prochain de la belle saison dans ces climats, est pour eux le présage des événemens qui doivent y ramener la paix, le respect dû à l'autorité établie, la prospérité qui renaît de l'ordre, la liberté publique qui résulte de l'obéissance aux lois.

Les papiers anglais derniérement reçus n'offrent pas beaucoup d'intérêt : les formules de doléances s'épuisent, et ils ne peuvent plus trouver d'expressions nouvelles pour exprimer l'opinion qu'ont, en Angleterre, les hommes sages, sur les dernières opérations du ministère : ils approuvent fort que les généraux anglais se tiennent tranquilles au fond du Portugal, et ne cherchent pas à pénétrer de nouveau en Estramadure. Ils vont plus loin. En parlant de la prétendue réunion des corps des généraux Equia et Vénégas, de leurs forces et de leurs projets, ils demandent prudemment s'il ne serait pas de la générosité anglaise de dissuader ces chefs de tenter de nouvelles entreprises. Ils voient, en cas d'attaque, le chemin de la Sierra-Morena ouvert aux Français; ils blâment aussi les petites attaques isolées dans quelques parties du nord, et ne voient dans ces escarmouches rien qui puisse arrêter l'armée française, intercepter ses renforts, et empêcher ses progrès.

Voilà pour l'Espagne; mais un autre objet fixe en ce moment au plus haut degré l'attention de l'Angleterre. On

Digitized by Google

y répand le bruit d'une révolution au Brésil, et que ce pays veut se rendre indépendant de l'Europe. Si l'on en croit ce bruit qu'apporte de Rio-Janeiro le paquebot *le Seneke*, après une traverse de soixante-dix jours, le gouverneur d'Espagne aurait été chassé avec ses adhérens, les Anglais aussi auraient reçu l'ordre de quitter le territoire. Le peuple aurait fait partir tous les vaisseaux étrangers, anglais et autres. Cette nouvelle a fait la plus vive sensation. *Le Statesman* a publié à cet égard une longue et intéressante dissertation, où il saisit cette occasion de faire le tableau de la situation de l'Angleterre : il rappelle que M. Pitt ne pouvait consentir que la France eût la Belgique, la navigation du Rhin et de l'Escaut; que ce ministre y voyait la ruine de l'Angleterre. Que dirait-il aujourd'hui, s'écrie *le Statesman*, s'il voyait que Bonaparte pût nous fermer tous les ports de l'Europe, depuis Constantinople jusqu'à ceux des frontières les plus septentrionales de Russie? l'Angleterre est dans une position critique, et les remèdes les plus prompts seront les meilleurs. Les dépenses vont en augmentant, et les ressources dans une progression inverse; les manufactures languissent. Que serait-ce si tout commerce venait à être anéanti avec le Portugal, l'Espagne et le Nord? Alors nous serions obligés d'accepter de Bonaparte les conditions les plus dures.

Mais, ajoute l'écrivain que nous citons, le continent de l'Amérique peut nous mettre à l'abri du pouvoir gigantesque de l'Empereur des Français. Tournons nos yeux de ce côté, dirigeons-y notre commerce; là est un ample dédommagement de nos pertes, là est un système de compensation, sous le double rapport de la politique et du commerce : l'établissement d'un gouvernement libre dans le Nouveau-Monde peut faciliter la paix générale. Nos ministres peuvent établir sur cette idée des combinaisons nouvelles, et faire à notre ennemi redoutable des propositions qui n'ont encore pu être discutées, et dont on peut prévoir le résultat favorable.

Tels sont les vœux de l'Anglais dont nous analysons rapidement la dissertation politique; nous ne jugeons pas ses vues, nous ne commenterons point son texte; mais une circonstance nouvelle, telle que celle de l'émancipation de l'Amérique méridionale, peut tout-à-coup déranger bien des calculs et déplacer bien des idées; si cet événement attire l'attention de l'Angleterre, il ne trouvera pas inattentif le gouvernement français; et sa lettre au gouver-

Digitized by Google

nement américain, sa déclaration de principes sur le commerce et la sûreté des pavillons, doit être présente à tous les esprits.

D'après tout ce qui s'est passé, c'est en Angleterre plus que partout ailleurs qu'on doit savoir que pour être écouté du cabinet français, il suffit d'apporter des droits légitimes, des prétentions justes, et de respecter ceux des autres, de négocier avec franchise et de traiter avec loyauté. La paix d'Amiens fut le garant de cette vérité, et le caractère français le rend à tout instant susceptible d'une heureuse application. Ainsi, sans discuter les vues politiques *du Statesman*, il n'est personne qui ne puisse partager ses vœux, et peut-être même sourire à ses espérances.

Le séjour de la cour à Fontainebleau a été marqué par de belles représentations théâtrales et par des chasses nombreuses et fréquentes, où S. M. s'est livrée à cet exercice avec son infatigable activité; elle a presque toutes les fois fait à cheval vingt à vingt-cinq lieues. Dimanche dernier, la ville offrait un mouvement extraordinaire et le palais un aspect très-brillant. Le corps diplomatique y était réuni: un grand nombre de personnes invitées étaient arrivées de Paris. Il n'y avait aucune maison, ou publique, ou particulière, de Fontainebleau, qui n'eût plus ou moins de personnages distingués à loger. L'affluence, malgré la prodigieuse quantité d'appartemens qu'offre le château aux personnes de tout rang qui y ont leur logement marqué, était si considérable qu'il a été difficile à beaucoup de personnes, venues pour faire leur cour, de se procurer des logemens. Le nombre des étrangers était sur-tout très-considérable. La cour a été très-brillante. Le matin, après la messe, S. M. a donné audience; elle a reçu le corps diplomatique; elle a dîné à cinq heures; le soir, il y a eu sur le théâtre de la cour une représentation très-belle du fameux opéra de *Roméo et Juliette*, où Cressentini s'est surpassé, secondé dignement par M^me^ Grassini. Après le spectacle, le bal a commencé dans la grande salle du palais, dite des Banquets; il a été ouvert par S. M. le roi de Westphalie et S. M. la reine de Hollande. L'Empereur y a assisté, et s'est entretenu avec une extrême bienveillance avec un grand nombre, ou d'étrangers, ou de fonctionnaires publics. Un banquet de trois cents couverts a interrompu le bal. L'Empereur a paru dans la salle où il était formé. Le bal a ensuite recommencé et a duré jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, avec beaucoup de vivacité.

Digitized by Google

S. M. le roi de Saxe n'a pu assister à cette fête qui paraissait lui être destinée; il n'est arrivé que le 13 au soir à Paris, et s'est rendu directement à l'Elysée Napoléon, palais qu'occupait dernièrement la reine de Naples. Il a été, en route, l'objet des hommages et des respects des autorités et des habitans; il a particulièrement été accueilli à Metz, où l'on a célébré le descendant de Witikind venant visiter Charlemagne. M. le prince de Bénevent avait été à la rencontre de S. M.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés à Paris dans la soirée du 14, et sont descendus au palais des Tuileries. S. M. avait fait une partie de la route à cheval, accompagnée seulement du roi de Westphalie, du duc de Frioul et son mameluck : S. M. a été reconnue de toutes les personnes qui parcouraient la route, et saluée du cri de *vive l'Empereur!* auquel elle a constamment répondu avec la plus touchante affabilité.

En arrivant à Paris, S. M. s'est rendue de suite chez le roi de Saxe; elle était accompagnée du roi de Westphalie; sa visite a duré un quart-d'heure. S. M. est ensuite rentrée au palais des Tuileries. Le lendemain 15, à onze heures et demie, S. M. le roi de Saxe est venue aux Tuileries rendre visite à l'Empereur. On croit que son séjour à Paris durera six semaines : sa suite est peu nombreuse; elle se borne à deux aides-de-camp, deux chambellans et deux ou trois autres personnes.

Hier jeudi S. M. a reçu solennellement tous les corps de l'Etat qui lui ont été successivement présentés par les princes grands dignitaires.

La première audience a été accordée aux députés de Rome, qui, du pied du Capitole, sont venus rendre hommage au monarque qui veut en rétablir la splendeur et la gloire, et qui, pour premier bienfait, a déclaré Rome ville libre et impériale. Les députés ont exprimé à S. M. la reconnaissance et les sentimens de fidélité des Romains. Le duc Braschi portait la parole.

S. M. a répondu :

« Messieurs les députés des départemens de Rome, mon esprit est plein des souvenirs de vos ancêtres. La première fois que je passerai les Alpes, je veux demeurer quelque tems dans votre ville. Les Empereurs français mes prédécesseurs vous avaient détachés du territoire de l'Empire, et vous avaient donnés comme fief à vos évêques : mais le bien de mes peuples n'admet plus aucun morcellement. La France

Digitized by Google

et l'Italie toute entière doivent être dans le même système. D'ailleurs vous avez besoin d'une main puissante : j'éprouve une singulière satisfaction à être votre bienfaiteur. Mais je n'entends pas qu'il soit porté aucun changement à la religion de nos pères. Fils aîné de l'Eglise, je ne veux point sortir de son sein. Jésus-Christ n'a point jugé nécessaire d'établir pour Saint-Pierre une souveraineté temporelle. Votre siége, le premier de la chrétienté, continuera à l'être ; votre évêque est le chef spirituel de l'Eglise, comme j'en suis l'Empereur : *Je rends à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.* »

Des députés toscans ont ensuite paru aux pieds du trône. Le cardinal Zondondari a rendu grâces à S. M. du don qu'elle a fait à la Toscane, en chargeant son auguste cœur de l'y représenter, et d'y faire renaître le génie protecteur des Médicis.

S. M. a agréé l'expression de ces sentimens, en déclarant qu'ils lui étaient chers à plus d'un titre.

Le sénat a ensuite été admis ; M. le comte Garnier, président, a prononcé un discours et présenté l'adresse votée par son corps.

S. M. a répondu :

« Sénateurs, je vous remercie des sentimens que vous venez de m'exprimer. Celles de mes journées que je passe loin de la France sont des journées perdues pour mon bonheur. Il n'est point pour mon cœur aucune satisfaction loin de ma grande famille. Je le sens profondément, et je veux le dire : mon peuple a eu et aura des princes plus heureux, plus habiles, plus puissans ; mais il n'a jamais eu et n'aura jamais de souverain qui porte plus haut, dans son cœur, l'amour de la France. »

S. M. est alors descendue de son trône, et a reçu, dans la salle du trône, les hommages et les félicitations du conseil d'état, de la cour des comptes, du conseil d'université, de la cour de cassation. S. M. s'étant rendue dans la salle de la paix, a reçu la cour d'appel de Paris, le clergé, la cour de justice criminelle, le corps municipal de Paris et l'état-major, les deux consistoires et l'institut. M. le comte de Fermont, M. le comte Muraire, M. Barbé-Marbois, M. le comte Fontanes, M. le baron Séguier, M. Lejeas, M. Hémart, M. le comte Frochot, M. Marron, M. Boissard et M. le comte sénateur Boissy-d'Anglas, ont eu l'honneur, au nom des divers corps que nous avons cités, de porter la parole à S. M.

Digitized by Google

Le soir, il y a eu cercle à la cour, et spectacle. On a donné Cléopâtre, opéra sérieux de Nazolini, où madame Grassini a déployé sa grande méthode et son admirable talent d'expression.

PARIS.

Le *Te Deum* pour la conclusion de la paix sera solennellement chanté à Notre-Dame pour l'anniversaire du couronnement; M. de Boulogne, évêque de Troies, prononcera un discours : on croit que la fête de l'Hôtel-de-ville est fixée au même jour.

— Un décret de S. M. a nommé M. Anglès, auditeur au conseil d'état, maître des requêtes, et lui a donné l'instruction des affaires concernant la police du troisième arrondissement, dont était chargé feu M. Vincent de Marniola.

— A dater d'hier jeudi, le conseil d'état tiendra séance quatre fois par semaine, les lundi, mercredi, jeudi et samedi.

— Dans le prochain numéro, nous ferons connaître la substance des discours de M. le grand-maître et du président de l'institut à S. M.; c'est un devoir particulier à cette feuille. On assure que S. M. a répondu à M. le grand-maître qu'elle agréait avec plaisir que l'université se nommât toujours *sa fille aînée*.

— Le major général de l'armée d'Espagne, maréchal Jourdan, revient en France avec la permission de l'Empereur : les généraux divisionnaires Laborde et Souham y rentrent pour cause de santé.

— L'adjudant-commandant Mériage, dont le secrétaire avait entretenu à Vienne des intelligences criminelles avec l'ennemi, et dont une commission avait été chargée d'examiner la conduite, vient de recevoir le titre de baron de l'Empire.

— Les architectes qui ont concouru pour le monument que l'Empereur dédie au Peuple français, sont MM. Chalgrin, Gondouin, Gizors, Peyre neveu, Poyet et Baltard.

AVIS. — On souscrit pour le magnifique ouvrage sur *les Hindous* que nous avons annoncé dans le Mercure du 21 octobre, chez l'auteur, M. Solvyns, place Saint-André-des-Arcs, n° 10; et chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXXXVI.—*Samedi 25 Novembre* 1820.



POÉSIE.

Fragment de la IV^e^ scène du I^er^ acte du Polinice d'Alfieri, avec la traduction inédite de M. de Gourbillon.

ÉTEOCLE, CREONTE.

ETEOCLE.

Con minaccie avvilirmi, e a me far forza,
Quel Polinice temerario spera? —
Vedi ardire! in mia reggia ei solo adunque
Verrà, quasi in mio scherno? E che? fors'egli,
Sol col mostrarsi, or di aver vinto estima?

CREONTE.

Tutto prevedi io già, dal dì che venne
Di Polinice a nome il baldanzoso
Tidéo, chiedendo il pattuito regno.
L'aspre minaccie, e i dispettosi modi,
Che alla richiesta univa, assai mi féro
Di Polinice il rio pensier palese.
Pretesti ei mendicava, onde rapirti
Per sempre il commun trono. Or, chiaro il vedi,
Il vuol, per non più renderlo giammai:
E ad ogni costo il vuole; anco dovesse
L'infame via sgombrarsen col tuo sangue.

ETEOCLE.

Certo, e mestier glia fia berselo tutto;
Che la mia vita, e il mio regnar, son uno.
Suddito farmi, io, d'un fratel che abborro,
E vie più sprezzo? io, che l'ugual non veggio?
Sarei più vil, se allontanar dal soglio

Digitized by Google

Potessi anco il pensiero. Un re dal trono
Cader non debbe, che col trono istesso;
Sotto l' alte rovine, ivi sol trova
Morte onorata, ed onorata tomba.

TRADUCTION.

ÉTÉOCLE.

Ainsi ce Polynice, espérant m'avilir,
Par un ton menaçant croit se faire obéir?
Conçois-tu son audace? il osera, le traître,
Venir seul, malgré moi, dans mon propre palais?
Que dis-je? en s'y montrant il s'est flatté peut-être,
De remporter sur moi le plus honteux succès?

ORÉONTE.

Depuis le jour fatal où l'orgueilleux Tydée,
Au nom de Polynice, en ces lieux introduit,
Vint réclamer le rang que le sort lui ravit,
Je pris de ses desseins une trop juste idée.
Ses menaces, son ton, ses insolens propos,
Le mépris qui perçait en sa demande altière,
De Polynice alors, comme un trait de lumière,
Vinrent me dévoiler les coupables complots.
Sur son front orgueilleux pour fixer la couronne,
Dès-lors il médita de vous ravir le trône:
Il le voulait dès-lors; il le veut aujourd'hui;
Il le voudra toujours; quelque prix qu'il lui coûte,
Dût-il dans votre sang s'y frayer une route,
Tout moyen de succès sera juste pour lui.

ÉTÉOCLE.

Certes, avant de faire une pareille épreuve,
De mon sang à loisir il faudra qu'il s'abreuve:
Ma vie et mon empire à mes yeux ne sont qu'un.
Moi, me rendre sujet d'un frère que j'abhorre,
Et qu'avec droit mon cœur méprise plus encore?
Moi, fléchir lâchement sous un joug importun?
Moi qui n'ai point d'égaux, qui n'en veux point connaître?
A mes yeux, plus que lui, je serais vil, peut-être,
Si, cédant à ses vœux le souverain pouvoir,
Je flattais un moment son insolent espoir.
Du trône où le plaça la justice suprême,
Un roi ne doit tomber qu'avec le trône même,

Digitized by Google

Et dans la chute alors orgueilleux de mourir
Sous ces nobles débris il peut s'ensevelir.

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas d'étendre cette citation. Nous croyons cependant qu'elle suffit pour donner une idée de la manière dont M. de Gourbillon a lutté contre les difficultés, presqu'insurmontables, qui nous ont privés jusqu'ici d'une traduction en vers des tragédies de cet auteur célèbre (1); et nous ne pouvons que l'engager à continuer un travail très-long, très-pénible, mais heureusement commencé.

(*Note des Rédacteurs.*)

A MA LYRE.

Éloigne-toi de mes yeux, ô ma Lyre.
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur;
Ce cœur trop tendre, usé par la douleur,
Ne nourrit plus un orgueilleux délire;
Les arts n'ont plus de charme qui m'attire:
Je ne crois plus à leur espoir trompeur.
Eloigne-toi de mes yeux, ô ma Lyre.

A quoi me sert, amante d'Apollon,
D'avoir déjà consumé tant de veilles
A méditer ses pompeuses merveilles?
Ai-je attaché quelque gloire à mon nom?
A mes amis en ai-je été plus chère?
Et, quand du sort j'éprouve la rigueur,
Mes vers heureux des maîtres de la terre
Ont-ils fixé le regard protecteur?
Ont-ils appris de toi que je respire?
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur.
Eloigne-toi de mes yeux, ô ma Lyre.

Où sont les biens, les magiques présens,
Dont tant de fois tu me fis la promesse?
Ce dieu qu'adore une aveugle jeunesse,
Et qui toucha plus mon cœur que mes sens;
L'Amour, flatté d'un aussi pur hommage,
Chanté par moi, devint-il moins volage?
Un seul instant il essuya mes pleurs,

(1) On souscrit pour cet ouvrage chez l'Auteur, boulevard de la Madeleine, n° 17; et chez Vente, libraire du Théâtre-Français et de celui de Feydeau.

Digitized by Google

Un seul instant je le vis me sourire.
Tu ne peux plus chanter que mes malheurs,
Eloigne-toi de mes yeux, ô ma Lyre.

Le tems n'est plus où tes accords touchans
Savaient et peindre et bannir mes alarmes.
L'ingrat, hélas! dont je séchai les larmes,
Alcandre alors, Alcandre aimait tes chants.
Je ramenais leur plaintive harmonie,
A l'unisson de ce cœur désolé;
Mais de son deuil par mes soins consolé
Il a bientôt délaissé son amie,
Et tes soupirs l'ont en vain rappelé.
Par quel attrait son amante nouvelle
A-t-elle pu me dérober sa foi?
Elle a compté plus de printems que moi;
Elle n'est pas, que je sache, plus belle;
Et, si j'en crois nos poëtes chéris,
Dans l'art divin dont elle semble fière,
Plus que moi-même elle est faible écolière.
Mais d'elle enfin le perfide est épris;
Mais ses accords sont les seuls qu'il admire,
Mais sur les tiens il leur donne le prix;
Eloigne-toi de mes yeux, ô ma Lyre.

Eh quoi! ma Lyre, au mépris de mes vœux,
Tu retentis, et plus triste et plus tendre,
Et sous mes doigts ton accent douloureux
Toujours, toujours, soupire : Alcandre! Alcandre!
Qu'espères-tu de tes efforts nouveaux?
Avec ce nom calmeras-tu mes maux?
Je ne veux plus te l'entendre redire.
De mon amour je n'ai pu me guérir;
Je ne veux plus que pleurer et mourir.
Eloigne-toi de mes yeux, ô ma Lyre.

Mme ********

A CELLE QUI M'AIMAIT. — ÉLÉGIE.

Au vautour qui, sans cesse, agrandit sa blessure
Prométhée offre un cœur sans cesse renaissant :
Triste emblème des maux que votre ami ressent,
Désolé, seul dans la nature,
Absent de vos pensers, et de lui-même absent.

Digitized by Google

Tout rappelle à mes yeux, à mon cœur tout rappelle
D'un bonheur qui n'est plus l'affligeant souvenir.
D'ici, combien de fois je vous vis accourir,
Lorsque, sous son ombre fidelle,
Ce bosquet écarté devait nous réunir!

Ici, par un baiser consolant mon attente,
Vous donniez le signal aux folâtres désirs.
Le parfum de ces fleurs embaumait nos soupirs;
Et des sons de sa voix touchante,
Cet oiseau confident célébrait nos plaisirs.

Ce berceau me guidait vers votre humble retraite.
Là, notre œil des jaloux épiait le retour;
Là, ce ramier, vers vous revolant chaque jour,
De nos cœurs discret interprête,
Echangeait nos baisers et nos sermens d'amour.

Le bosquet est désert.... Je vole à votre asyle;
Sa porte désormais pour moi ne s'ouvre plus;
Le messager d'amour, par vos rigueurs exclus,
Honteux d'une course inutile,
Mêle son chant plaintif à mes pleurs superflus.

Dans le calme des nuits mon mal s'aigrit encore.
Le sommeil vient bien tard en calmer les rigueurs.
Long-tems avant le jour mon œil se rouvre aux pleurs;
Et souvent il revoit l'aurore,
Sans être un seul instant fermé sur mes douleurs.

Ma peine par un songe est-elle suspendue?.....
Je vois un autre amant embrasser vos genoux,
Ingrate!... Ou, repoussant mes transports les plus doux,
Vous-même me criez : perdue!
Perdue.... et les échos l'ont redit après vous.

Je m'éveille... Perdue! et sans retour perdue!
Ce cri... Dans tous mes sens il retentit encor.
Non! ce n'est point l'effet d'un rêve, d'un transport;
C'est vous.... que j'ai trop entendue,
Qui dictez mon arrêt, et qui voulez ma mort.

Vous connaîtrez un jour, ô maîtresse adorée,
Ce cœur que vous livrait un si tendre penchant.....
Et moi j'aurai passé,..... comme on voit dans un champ,
Tomber la fleur décolorée,
Aux pieds du laboureur qui guide un soc tranchant.

EUSÈBE SALVERTE.

Digitized by Google

ENIGME.

Si je fais naître le plaisir,
Je fais aussi naître la peine ;
Sans moi, le souffle de Zéphyr
Ne rafraîchirait point la plaine ;
L'amant ne saurait soupirer ;
Femme en vain chercherait à plaire ;
Et si ses yeux voulaient pleurer,
Ils ne pourraient sans moi le faire.

A.... H.....

LOGOGRIPHE.

Le malheureux que l'on conduit vers moi,
N'y parvient pas sans trouble, sans effroi :
Il n'est à cet instant pour lui ni paix, ni trêve ;
Sa tête tombe, à moins que pour fuir le trépas,
Il ne mette la mienne à bas.
Alors je perds mon nom et ne suis plus qu'un rêve.

S.....

CHARADE.

Mon premier est d'usage en médecine ;
Mon entier est d'usage à la cuisine ;
Mon dernier ne se fait assez passablement
Qu'avec beaucoup d'étude et beaucoup de talent.

S.....

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Brin-de-chanvre*.

Celui du Logogriphe est *Capricorne*, dans lequel on trouve : *corne, caprice, Coni, or, prône, cornac, cône, pie, Racine, eire, are, capre, ciron, paon, né, prier*, &c.

Celui de la Charade est *Pines-maille*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE GÉOLOGIE, par J. A. DELUC. — Un volume in-8°. — Paris, 1809.

Dès que l'esprit humain est arrivé à un certain degré de perfection, il éprouve un besoin invincible de s'instruire; les principaux phénomènes de la nature deviennent successivement le sujet de ses méditations; il cherche à en apprécier toutes les causes, à en connaître tous les résultats; aucun effort même ne lui coûte pour atteindre le but qu'il se propose, parce qu'aucun plaisir n'égale celui que procure la découverte d'une vérité. On ne doit donc pas s'étonner de l'empire que l'imagination a sur nous, et de la faible résistance que nous opposons à ses séductions. Quel est l'homme qui serait en droit d'être sans indulgence envers ceux qui se laissent éblouir par de fausses lumières? En est-il un dont la raison ait toujours été assez sévère pour garantir ses jugemens de toute erreur, et qui n'ait pas quelquefois porté ses regards au-delà des justes bornes de sa vue? Descartes a créé ses tourbillons, Leibnitz ses monades, Buffon sa théorie de la terre. Ces grands hommes en seront-ils moins des modèles? Rien, sans doute, n'est beau comme la vérité; mais l'esprit humain trouve encore un plus noble témoignage de sa grandeur dans le vol hasardeux du génie, que dans la marche prudente et sûre de la médiocrité.

L'étude de notre globe et de ses révolutions devait, plus qu'aucune autre partie de l'histoire de la nature, intéresser la curiosité de l'homme et exciter son imagination. En effet, si l'action de quelques-unes des puissances qui agissent sur notre terre a commencé avec elle; si l'on peut juger de ce qui s'est fait autrefois par ce qui se fait de nos jours; si la succession des tems s'est gravée d'une manière quelconque sur les monumens

Digitized by Google

que les révolutions de notre globe ont élevés, la géologie pourra nous éclairer sur les traditions des peuples les plus anciens, et sur les opinions des philosophes les plus célèbres; elle pourra peut-être donner un sens raisonnable à ces cosmogonies obscures, auxquelles la plupart des peuples font remonter l'origine de leurs dieux et la leur, et ajouter ainsi de nouveaux élémens à la chronologie et de nouvelles bases à l'histoire.

A la vérité, cette science n'est point encore parvenue à ce degré de perfection auquel on peut espérer de la voir arriver un jour; et l'on doit distinguer en elle, comme dans la plupart des autres sciences, ce qui n'est encore que vraisemblable ou supposé, de ce qui est certain. Nous avouerons même que la partie hypothétique de la géologie l'emporte sur l'autre : les tems qui ont précédé la naissance de nos continens surpassent de beaucoup ceux qui les ont suivis, et les causes qui agissaient à ces premières époques du monde paraissent avoir infiniment différé de celles qui agissent aujourd'hui. Il est donc très-naturel que les opinions soient encore divisées sur plusieurs questions importantes de cette science, et que nous trouvions dans les travaux de M. Deluc une partie conjecturale et des idées, qui sont plutôt les fruits de l'imagination que la cause ou le résultat nécessaire des faits. Les hommes, heureusement, ne finissent par être d'accord que sur la vérité. Cependant, quoiqu'on puisse justement conserver des doutes sur la certitude de toutes les explications dans lesquelles entre M. Deluc lorsqu'il nous expose la création du monde, ce n'est point sans un vif intérêt qu'on le suit dans ses commentaires sur la Genèse, et qu'on voit l'art ingénieux avec lequel il a mis en usage une foule de vues fines et profondes pour faire servir ses belles observations, sur la structure de la terre, à l'explication des six époques principales de la comosgonie de Moïse.

Il ne serait point convenable d'entrer ici dans les détails scientifiques qui servent à l'appui du système de M. Deluc : il n'a point suivi la route ordinaire; ses idées générales ne sont déduites que de ses propres ex-

Digitized by Google

périences, et tous ses ouvrages, fondés sur elles, dépendent essentiellement les uns des autres; de sorte qu'on ne peut se faire une idée précise de ses opinions en géologie, sans connaître au moins ses recherches sur les modifications de l'atmosphère et sa physique terrestre. Mais, s'il ne nous est pas permis de nous étendre également sur toutes les parties du système de notre auteur, on nous excusera sans doute d'en faire connaître les points qui nous paraissent devoir le plus généralement intéresser, c'est-à-dire, les rapports qui existent entre les révolutions évidentes de notre globe et les faits qui sont rapportés dans les premiers chapitres de la Genèse.

M. Deluc, ainsi que beaucoup d'autres philosophes, ne regarde point les six jours de la création comme des jours semblables aux nôtres, mais comme des périodes dont l'étendue est indéterminée. Nos jours sont fondés sur la marche du soleil, et la moitié de la création ayant eu lieu avant l'apparition de cet astre, il est certain que le mot *jour*, dans la Genèse, ne peut comporter l'idée que nous y ajoutons à présent.

Notre terre, dans son origine, était un assemblage de divers élémens sans cohérence entr'eux et réunis seulement par la force de la gravitation.

La naissance de la lumière, sa combinaison avec les autres élémens, mais sur-tout avec celui du feu pour produire la liquidité de l'eau, et par-là la dissolution de toutes les substances qui forment aujourd'hui la surface de notre terre, sont, avec le mouvement de rotation, qui fit prendre à ces substances dissoutes la forme d'un sphéroïde, les phénomènes par lesquels le premier jour ou la première période de la création fut rempli.

On regarde communément le soleil comme la seule source de la lumière, et l'on a presque toujours confondu la sensation qui nous fait apercevoir les objets par la vue avec la substance qui l'occasionne; l'idée de lumière enfin a rarement été séparé de l'idée de clarté. Cependant la lumière peut exister sans être aperçue; nous en avons tous les jours la preuve; dans mille phénomènes

Digitized by Google

divers, nous voyons jaillir cette substance; il n'est peut-être même aucun corps dans la nature qui n'en soit pénétré. On peut donc sans erreur considérer la lumière comme une substance indépendante de l'astre qui répand la clarté et la vie sur notre terre. C'est pour avoir ignoré cette vérité qu'on a si long-tems accusé Moïse de contradiction, lorsqu'il fait naître la lumière dès le premier jour de la création, tandis qu'il ne fait paraître le soleil que le quatrième. Il est évident que l'univers pouvait être à-la-fois rempli de lumière et d'obscurité.

L'idée de la dissolution des substances qui constituent notre globe est fondée sur des observations et sur des faits qui la rendent incontestable : il est nécessaire que les substances soient dissoutes pour cristalliser et former des aggrégations solides. Or, les matières dont se composent nos montagnes, depuis le granit jusqu'aux pierres calcaires, ont évidemment été réunies par des forces très-puissantes, et la plupart d'entre elles se montrent sous des formes cristallines; mais le feu peut produire la liquidité, favoriser les attractions et donner naissance à des cristaux, comme l'eau elle-même. C'est pourquoi quelques philosophes ont attribué au feu ce que d'autres, et M. Deluc en particulier, regardent comme étant le résultat de l'action d'un liquide.

Une fois la dissolution des premiers élémens admise, il ne s'agissait plus que de supposer des modifications dans les circonstances qui l'accompagnaient, pour produire toutes les combinaisons possibles et pour obtenir des précipitations de toute espèce. Aussi est-ce à l'aide de suppositions semblables que M. Deluc explique la formation du granit, dont la naissance remplit la seconde période de la création.

Dans la période suivante, après que se furent déposées plusieurs substances qui accompagnent toujours le granit, et qui ne contiennent jamais aucun débris de corps organisés, un affaissement subit produisit de nombreuses inégalités sur la terre; les eaux descendirent dans les cavités les plus profondes, et les sommets les plus élevés, restés à découvert, formèrent les premiers continens.

Digitized by Google

Les couches du granit et des autres dépôts qui, jusqu'alors, avaient été horizontales, s'inclinèrent; et dès ce moment, malgré l'absence du soleil, une végétation vigoureuse eut lieu; c'est ce que nous apprend positivement la Genèse, et ce qu'attestent les houillères qu'on trouve d'abord après les substances déposées au commencement de cette troisième période. Mais comme dans l'état présent de notre globe, la végétation ne peut se manifester sans le concours de l'air atmosphérique et de la lumière solaire, on est obligé de supposer dans les végétaux qui paraissent avoir formé ces premières houilles, une organisation différente de celle qui est propre aux végétaux de l'époque actuelle.

L'apparition du soleil remplit la quatrième période. M. Deluc regarde cet astre comme un immense phosphore, qui doit à des combinaisons chimiques le dégagement de sa lumière.

Après le granit, les schistes et les autres substances nommées primitives, on trouve ordinairement une pierre calcaire, d'une couleur grise et d'une contexture particulière. C'est donc cette espèce de pierre que la mer déposa au commencement de la cinquième période, et à en juger par les corps organisés qu'elle contient, des animaux naquirent en même tems qu'elle se forma. Mais de nouveaux bouleversemens eurent lieu et occasionnèrent, entr'autres phenomènes, ces fentes où se sont déposées les substances métalliques, et que nous désignons aujourd'hui sous le nom de filons. Bientôt après, de nouvelles matières, et sur-tout des matières calcaires, se dégagèrent du fluide; le nombre, comme la nature des substances organisées qu'elles contiennent et qui les caractérisent, font juger que les animaux marins qui existaient alors n'étaient plus les mêmes que ceux qui avaient existé dans les premiers tems de cette période. La quantité de ces débris de corps marins est quelquefois si considérable que plusieurs naturalistes ont cru être en droit de soutenir que les montagnes dans lesquelles ils se trouvent en avaient entièrement été formées. C'est à la même époque que se déposèrent les sables et toutes ces

Digitized by Google

pierres arrondies, grandes ou petites, qui forment des couches quelquefois si considérables sur nos continens. On les avait toujours regardées comme des débris de la terre roulés et arrondis par les courans de la mer ou des fleuves; mais l'opinion de M. Deluc, qui consiste à considérer ces substances comme étant le résultat d'une action chimique, et comme ayant pris naissance dans la mer, de la même manière que les dépôts granitiques ou calcaires, est fondée sur des raisons assez solides pour la rendre très-vraisemblable, du moins en partie.

C'est encore dans cette importante période que les volcans parurent, que les tourbières, qui donnèrent ensuite les houilles secondaires, prirent naissance, et que les couches de sel gemme furent déposées, non point, comme on l'a cru, par l'évaporation des eaux de la mer, mais par une véritable précipitation chimique.

Les phénomènes de la sixième époque ne consistent plus dans ces dépôts que nous avons vu se former précédemment, et desquels résultaient des masses solides; tous les dépôts de cette dernière époque sont les terres et les couches meubles, soit calcaires, soit argileuses, qui ont d'abord servi à la végétation sur nos continens actuels. On rencontre dans leur sein des os et d'autres débris d'animaux terrestres; ils proviennent, suivant M. Deluc, des êtres vivans qui naquirent à cette époque, et qui peuplèrent les terres, et sur-tout les îles que les eaux avaient abandonnées après la grande catastrophe du troisième jour; mais on sait qu'on a découvert dans les pays du nord des restes d'animaux dont les espèces n'existent plus qu'entre les tropiques, et d'après cette observation on avait supposé qu'il était survenu des changemens dans l'axe de la terre, et qu'il fut un tems où l'équateur partageait notre globe dans le voisinage des points où sont aujourd'hui les pôles. M. Deluc considérant l'influence de l'atmosphère sur la température de la terre, est porté à croire que cette seule cause a occasionné la chaleur qu'on pense avoir existé sous les régions polaires. Mais, comme des différences dans la nature des poils sont les seules qui,

Digitized by Google

dans un même genre, distinguent aujourd'hui les espèces des pays du nord de celles du midi, ne serait-il pas plus simple de penser que c'est uniquement à une fourrure épaisse et chaude, qu'on doit attribuer l'existence, qui a eu lieu autrefois, de rhinocéros et d'éléphants sur les bords de l'Obi et de la Lena? Cette opinion, au lieu de faire attribuer leur disparition à un changement général sur la terre, n'aurait besoin, pour expliquer ce phénomène, que de supposer une révolution dans les contrées où ces animaux se trouvaient.

La naissance de l'homme fut le terme de la création. On sait que les premiers enfans d'Adam se répandirent sur toute la terre; cependant on n'a jusqu'à présent trouvé aucun monument, aucun reste qui puisse annoncer l'existence de l'homme à cette sixième époque. Enfin, une dernière révolution donna naissance à nos continens actuels; ceux qui existaient auparavant s'enfoncèrent en partie au-dessous des eaux, et les nôtres parurent tels, à-peu-près, qu'ils sont maintenant. Cette révolution se rapporte au déluge de Noé. C'est alors que notre atmosphère, qui avait commencé à se former dès la première époque, et qui s'était accrue successivement aux époques suivantes, par le dégagement des gaz de la terre, cessa d'éprouver des variations dans ses élemens, et prit, comme la terre elle-même, l'état stable dans lequel nous les voyons encore l'un et l'autre aujourd'hui.

Jusqu'à présent nous avons parlé des phénomènes généraux qui paraissent avoir eu lieu pendant la formation de notre globe, des bases sur lesquelles la géologie repose, des principaux élémens de cette science enfin; et cependant nous n'avons pas encore rien dit de particulier à l'ouvrage que nous annonçons. Nous éprouvons quelques regrets d'être obligé de nous justifier de cette faute apparente; mais nous sommes contraints d'avouer que cet ouvrage ne nous paraît point devoir porter le titre qu'il a reçu; car M. Deluc n'a eu pour objet, en le publiant, que la réfutation d'un système différent du sien, et dans ce dessein, il n'a fait qu'ajouter des développemens à quelques-unes de ses lettres à M. Blumen-

Digitized by Google

bach sur la physique de la terre. Ces lettres seules nous semblent contenir de véritables élémens de géologie, et de tous les ouvrages de notre auteur sur cette science, elles sont, à notre gré, le plus méthodique, le plus clair et le plus complet. On sentira donc qu'à propos d'un ouvrage, qui n'est en effet que le complément d'un autre, nous avons pu d'abord parler de celui qui a paru le premier, pour rendre plus intelligible celui qui n'est venu qu'après.

Le système contre lequel M. Deluc s'élève dans son *Traité élémentaire de géologie*, est celui de MM. Hutton et Playfair. Ces savans, outre plusieurs autres opinions, attribuent à l'action d'un feu souterrain l'élévation de nos montagnes, et au courant des fleuves le *creusement* des vallées, et ils concluent, de ce dernier phénomène, que la naissance de nos continens est d'une ancienneté qui surpasse de beaucoup celle qu'on leur attribue communément.

M. Deluc combat victorieusement la première de ces propositions. L'idée qu'il existe au centre de notre globe une chaleur continuelle, n'est prouvée par aucune expérience directe, et toutes les recherches exactes qu'on a faites pour reconnaître la température du fond de la mer, ont eu les mêmes résultats ; elles ont montré que le thermomètre, au lieu de s'élever, s'abaissait d'autant plus qu'on descendait à des profondeurs plus grandes. D'ailleurs les observations de Sausures attestent que le granit a été déposé par couches, et l'on ne pourra jamais associer l'idée de dépôts successifs avec l'idée de fusion.

C'est avec plus de facilité encore que M. Deluc détruit l'opinion qui attribue au courant des eaux la formation des vallées. Cette idée a si peu de vraisemblance, elle s'accorde si difficilement avec l'observation des faits ; l'obliquité, le renversement des couches de ces montagnes, dans le sens de leur pente, et depuis leur sommet jusqu'à leur base, montrent si évidemment que les vallées principales sont antérieures aux fleuves, qu'on ne

Digitized by Google

peut trop s'étonner qu'il y ait des opinions différentes sur un sujet aussi peu susceptible d'erreur que de discussion.

Enfin M. Deluc arrive à cette question la plus importante que se soient jamais proposée les naturalistes : Quel est l'ancienneté de nos continens ?

Personne n'ignore combien cette question a fait naître d'opinions diverses et de systèmes extraordinaires. M. Deluc, pour la résoudre, nous paraît avoir suivi une marche très-philosophique. Il compare l'effet total de certaines causes qui ont dû naître avec nos continens, à leur effet pendant un espace de tems déterminé. Ainsi, il considère la quantité de terreau produit par la végétation ; la profondeur des tourbières ; les progrès des défrichemens ; les dépôts qui se forment à l'embouchure des rivières, dans les lacs, ou dans la mer ; l'adoucissement des pentes ou des côtes escarpées au bord de la mer ou dans les montagnes ; l'accroissement des glaciers sous les pôles ou dans les lieux élevés, etc., etc. ; et il conclut, avec Dolomieu, « que l'état de nos continens » n'est pas ancien...., qu'il n'y a pas long-tems qu'ils » ont été donnés à l'empire de l'homme. » Entre les nombreux phénomènes sur lesquels M. Deluc appuie son opinion, en voici un qui nous paraît être assez concluant, et dont tout le monde sentira la force, si l'on considère sur-tout que d'autres phénomènes du même genre conduisent au même résultat. L'auteur rappelle d'abord une vérité incontestable, c'est que la mer, sur les côtes de la Hollande, au lieu de dégrader le terrain, tend à l'étendre en y accumulant des dunes ; puis il fixe les bornes de ces côtes avant que le Rhin, la Meuse et la mer ne travaillassent par des efforts communs à produire les dépôts qui forment aujourd'hui le sol de cette province. Après avoir déterminé l'étendue de ce sol nouveau, il marque, au moyen des débris d'anciens monumens romains, le point auquel s'étendait ce pays lorsqu'il était sous la domination romaine ; et enfin il compare l'effet total des diverses causes de ces dépôts à leur effet partiel, et le produit du calcul qui en résulte, bien loin de donner au monde une ancienneté fort grande, suffirait à peine pour en faire remonter

Digitized by Google

l'origine au tems indiqué par la Genèse. Les autres preuves que M. Deluc allègue en faveur de son opinion, et à la tête desquelles on peut placer les sentimens de Dolomieu et de Sausures, sont tout aussi concluantes que celles que nous venons de rapporter, et elles nous paraissent former, par leur ensemble, une base inébranlable que le tems ne fera qu'affermir.

En général, tous les ouvrages de M. Deluc ont un mérite incontestable ; on ne peut louer assez les nombreuses observations dont ils sont enrichis, les vues profondes qui les remplissent, les conséquences lumineuses qui y sont développées : il est fâcheux que tant de richesses ne soient pas toujours disposées dans l'ordre le plus convenable à en faire sentir le prix, que leur éclat disparaisse quelquefois au milieu de tout ce qui les entoure, qu'en un mot, la manière d'écrire de ce savant illustre soit par fois incorrecte, et sur-tout diffuse.

FRÉDÉRIC CUVIER.

LITTÉRATURE

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DISCOURS SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE, par M. TEISSEDRE, professeur de belles-lettres au lycée de Gand.



DANS les époques où les belles-lettres et les bonnes études ont le plus fleuri en France, les discours prononcés par d'habiles professeurs, dans des écoles célèbres, à l'ouverture ou à la clôture des exercices classiques, n'étaient point sans honneur et sans gloire dans la république littéraire. Ces discours étaient écrits en latin, langue naturelle des colléges. Les écoliers obligés pour les entendre d'y donner une attention qu'ils emploient actuellement à saisir les côtés faibles et les défauts des discours français qui ont aujourd'hui prévalu, écoutaient avec plus de recueillement; les pères et les parens, magistrats respectables, savans ecclésiastiques, hommes instruits de toutes les classes et de toutes les conditions écoutaient avec intérêt un discours prononcé dans la langue de leurs anciennes études, et qu'une culture habituelle leur rendait toujours familière et agréable; ils voyaient dans cette preuve éclatante de science et de doctrine donnée par le professeur, un gage de son talent pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse qui lui était confiée; ils s'en entretenaient au-dehors, ils louaient le discours, et l'orateur dont le nom sortait ainsi de l'obscurité et de la poussière des classes, s'élançait hors des barrières du collége, et acquérait quelquefois beaucoup de renommée et d'éclat. Les journaux littéraires secondaient cette disposition assez générale des esprits, et si l'on consulte ceux qui avaient alors le plus de vogue, on verra qu'il est peu d'ouvrages dont ils citent plus de fragmens, dont ils parlent avec plus d'étendue, de complaisance et d'éloges, que de ces discours académiques si dédaignés dans la suite lorsqu'une philosophie contemptrice ne vit que de la *pédanterie* dans toutes les institutions des anciennes écoles, et dans tout

Digitized by Google

ce qui avait rapport aux colléges, aux professeurs et aux bonnes études.

Deux écoles rivales, opposées ou du moins très-diverses dans leur méthode d'éducation, mais, malgré cette diversité de moyens, conspirant toutes deux avec un grand succès au même résultat, celui de former des hommes instruits et vertueux; l'Université de Paris et les Jésuites ne négligeaient point ce moyen d'instruction et d'intérêt pour les élèves, d'émulation et de célébrité pour les professeurs : mais la diversité d'esprit qui animait ces deux illustres corps, ne se faisait pas moins remarquer dans cette circonstance particulière que dans tous leurs autres exercices classiques. L'Université, toujours grave et sérieuse, dédaignant toujours la pompe et l'éclat, s'occupait peu de frapper l'imagination et les yeux de ses élèves, et parlait plus volontiers à leur jugement, à leur réflexion, à leur raison. Ses orateurs, fidèles à l'esprit général du corps, se renfermaient scrupuleusement dans des sujets d'une instruction solide, appropriée à leurs auditeurs, c'est-à-dire, aux écoliers et à divers membres de l'Université; car le public n'était point appelé à ces exercices purement scholastiques, si ce n'est dans l'occasion solennelle de la distribution générale des prix, que les premiers magistrats du royaume honoraient de leur présence; nouveau motif, non d'égayer la matière, mais d'y apporter encore plus de recueillement et de gravité. Les Jésuites au contraire donnaient à ces exercices la plus grande publicité, les revêtaient du plus grand appareil et du plus grand éclat. C'était dans leurs principaux colléges une sorte de spectacle auquel étaient invités les hommes les plus recommandables par leur esprit, leur naissance, leurs dignités; ils voulaient plaire à cette foule assemblée. De là des discours dont les sujets sortaient un peu de la sphère des idées classiques : ainsi le père de la Sante discourait sur la politique et les qualités de l'homme de cour; le père Porée, dans son discours contre la lecture des romans et dans plusieurs autres, traçait spirituellement tantôt des tableaux du monde et de la société, à laquelle n'appartenaient point encore ses élèves, tantôt

Digitized by Google

des portraits d'hommes qu'ils ne connaissaient point ou qu'ils ne devaient pas connaître. Cependant, si les orateurs désiraient de plaire au public, ils désiraient aussi d'égayer leurs écoliers. C'était là un de leurs principes d'éducation; ils voulaient que les professeurs fussent aimables, afin de rendre la science aimable, et ils y réussissaient assez bien. Dans le recueil des discours prononcés par les orateurs de l'Université de Paris, j'en vois un qui a pour objet la bonne humeur et la gaieté nécessaire aux professeurs : *De hilaritate in docendo necessarid;* il eût mieux encore convenu aux Jésuites de traiter cette question, et le professeur de l'Université faisait peut-être sans y penser l'éloge d'une école rivale.

Cependant, ce désir de paraître aimable, léger, fin, spirituel, pouvait quelquefois passer les justes bornes et ne pas être toujours avoué par le bon goût et les convenances; considérés sous le rapport de l'art, la plupart de leurs discours académiques sont loin d'être irréprochables, et ils durent beaucoup de taches à cette ambition immodérée de plaire au public et d'égayer leur auditoire. Delà des sujets de discours trop badins et trop frivoles; delà dans les sujets même graves et sérieux des morceaux qui voulaient être plaisans, jetés là pour faire rire des écoliers qui ne demandent pas mieux que de rire, et se montrent peu difficiles sur le mérite de la plaisanterie; mais formant une choquante disparate avec la matière et le ton général du discours. Je suis persuadé que c'était principalement à ce double défaut et de gravité dans les sujets, et de ton grave dans les sujets graves, que faisait allusion un fameux professeur de l'université de Paris, M. Grenan, dans son discours sur les abus et la corruption de l'éloquence, et qu'il remplissait en même tems le double but et de tracer de fort bonnes règles de goût à ses élèves, et de lancer de forts bons traits de satire à ses rivaux (1). « On blesse également, dit-il, la véritable

(1) *Non etenim magis fortassè suam eloquentiæ veritatem detrahit qui canoras inopesque rerum nugas affert, quàm qui nugatorio puerilique cultu rerum pondus enervat.... Quàm verè dicant, quàm ad rem, aptè, nihil interesse putant, dummodo hilariter dicant et fes-*

Digitized by Google

» dignité de l'éloquence, en l'exerçant sur des bagatelles » revêtues de mots retentissans et vides de sens, ou en » affaiblissant la solidité des sujets graves par des orne- » mens frivoles et puériles.... Discoureurs plaisans à qui » il importe peu de parler avec vérité et avec justesse, » et qui n'ont d'autre ambition que de parler d'un ton en- » joué et badin.... C'est, disait Horace, sentir mauvais que » sentir toujours bon; c'est aussi avoir un mauvais esprit, » ou plutôt n'en point avoir, que de vouloir en montrer » toujours. L'orateur que nous voulons former évitera » cette sottise; imitateur de la nature qui marque chacune » de ses productions des traits distinctifs qui lui sont » propres, il prendra dans tous ses ouvrages le ton con- » venable à chacun d'eux : auguste et solennel quand il » parlera des choses divines, pompeux et magnifique » dans les sujets élevés, sérieux sans rudesse dans les » sujets graves, délicat sans recherche dans les matières » agréables et légères, triste et touchant lorsqu'il devra » arracher des larmes, toujours simple et naturel. »

Quelque pressé que je sois d'arriver au discours de M. Teissedre, je ne pourrais cependant m'arrêter à ce point de la digression que je me suis permise, sans être injuste envers les orateurs d'une société qui a rendu de si éminens services à l'instruction publique. Ce serait en effet prendre une idée bien peu équitable de leurs discours académiques, que de les croire tous infectés de cette contagion de recherche, d'affectation et de bel esprit, dont on les a accusés. La plupart, au contraire, sont ingénieux et spirituels à la vérité, mais avec la mesure convenable, dans les occasions où un certain luxe d'ornemens et de parure n'était pas déplacé. Leurs ha-

---

tivè.... Malè, inquiebat ille, olet qui semper olet benè : malè ingeniosus est, imò nusquàm ingeniosus est, qui vult ubique haberi ingeniosus... Non in has ineptias abibit orator ille noster : sed æmulus naturæ quæ rebus diversitatem suis quamque insignibus notat, ità ille diversis argumentis suum cuique ornatum dabit : sacris venerabilem et augustum, sublimibus magnificum, gravibus comiter severum, lætis modestè nitidum, flebilibus lugubrem et atratum, omnibus simplicem et ex naturâ petitum.

Digitized by Google

rangues, moins austères que celles des professeurs de l'Université, offrent plus d'agrémens et incomparablement plus de variété. Les événemens, les nations, les ouvrages, les écrivains célèbres y passent en revue et sont appréciés souvent avec justesse, toujours avec esprit. En parcourant principalement les discours du père de la Sante et du père Porée, on rencontre avec plaisir, ce me semble, les portraits plus ou moins fidèles, mais tracés avec un pinceau élégant et fleuri, de Bayle, de Descartes, de Mallebranche, de Machiavel, de Bourdaloue, de Corneille, de Molière, et d'une foule d'hommes illustres. Le père Porée offre un brillant parallèle d'Homère et de Virgile, que je rapporterais ici avec plaisir s'il n'était trop long. A une époque où la littérature anglaise était encore peu connue en France, mais commençait cependant à avoir de zélés partisans qui allaient jusqu'à lui sacrifier la nôtre, le père la Sante la caractérisait assez bien, et avec des couleurs propres à nous prévenir contre cette anglomanie. Après avoir parlé de la littérature italienne et espagnole (2): « Que dirai-je, s'écrie-t-il, de ces trois » royaumes d'au-delà des mers, de ces îles où ne pénè-

(2) *Quid autem eloquar de transmarinis illis trium regnorum incolis quos non minùs à doctrinarum notitiâ, quàm à doctis gentibus claustra maris per multa disjunxere sæcula; quorum insulæ tam Romanorum litteris quàm armis fuerunt penitùs inaccessæ? Illi quidem litterariæ amorum notitiæ, litterario posteà bene redemerunt studio. His diù si defuit discendi occasio, sciendi non defuit cupiditas; ad sciendum habilitas non defuit: neque si tardiùs propagata est ad illos ingeniorum exercitatio, id ausimus refundere in ullam tarditatem ingenii, cujus acrimoniam et subtilitatem in iis non invidiosè agnoscimus, nec ineuriosè prædicamus; sed tamen si benè se noverint, hos fateri non pudeat indulgere se plusculùm immoderatæ scribendi licentiæ, fervidæ imaginandi vi paulò servire intemperantiùs, stylum efferre in audaciores hyperbolas, longiùs petitis infarcire allegoriis, latiùs productis vestire circumlocutionibus; quasi multorum stylus nativæ dignitatis indigus, ab adventitio et exotico figurarum lumine hanc mutuari non secùs gestiat, ac novi quidam homines nobilitatem, quam à naturâ non habent, à superbo incessu, à comitatu vestituque splendido sibi enituntur accersere.*

Digitized by Google

» trèrent ni les armes ni la langue des Romains, et à qui
» les barrières de l'Océan ont fermé, durant plusieurs
» siècles, toute communication avec les sciences et les
» nations savantes ? Il est vrai que par leur application
» sérieuse et constante à la littérature, ils ont racheté
» tout le tems qu'ils avaient passé sans la connaître; que
» ce n'est ni le désir de savoir, ni la disposition pour
» apprendre, mais l'occasion qui leur a manqué; qu'enfin
» s'ils n'ont commencé que tard à s'exercer dans les
» lettres, ce n'est point l'effet d'une pesanteur lente et
» grossière. Non, messieurs, notre jalousie n'ira point
» jusqu'à leur contester la subtilité de l'esprit, et malgré ce
» ton de rudesse et de dureté qu'on remarque dans leurs
» ouvrages, nous sommes prêts à publier ce qu'ils valent
» avec autant de zèle que de plaisir: mais s'ils se con-
» naissent eux-mêmes, n'avoueront-ils pas qu'ils se don-
» nent trop de liberté, trop d'essor dans leurs écrits,
» qu'ils sont esclaves d'une imagination trop fougueuse,
» que leur style admet des hyperboles trop hardies,
» qu'ils y mêlent des idées allégoriques et des métaphores
» amenées ordinairement de trop loin, qu'ils ont recours
» à des périphrases trop étendues? comme si la plupart
» d'entr'eux voulaient suppléer aux beautés naturelles qui
» leur manquent, par l'éclat étranger des figures; à peu
» près comme ces riches sortis récemment de la pous-
» sière, qui par la fierté de leur démarche, par le nombre
» de leurs domestiques, par la richesse de leurs habits,
» tâchent de se donner un air de noblesse et de grandeur
» que la nature leur a refusé. »

C'est ainsi que, par des excursions dans toutes sortes de sujets, par des jugemens sur toutes les matières, par des tableaux de tous les états de la société, des portraits de tous les hommes célèbres; enfin, par la fécondité et les ressources de l'esprit, ces orateurs de collége (et ce n'est point ici un terme de mépris) tâchaient d'échapper et échappaient souvent en effet à l'aridité, à la monotonie de l'éloquence de collége. Cette monotonie se fait peut-être plus sentir dans les discours des professeurs de l'Université, qui se renfermaient plus scrupuleusement dans les sujets vraiment classiques; sujets que devait

Digitized by Google

avoir épuisés cette multitude de harangues débitées dans une longue succession d'années. Les redites, les idées rebattues, les lieux communs les plus usés, tels devaient être à la fin les défauts de ces amplifications oratoires; tels étaient les écueils où devaient tomber des orateurs qui, succédant à tant d'autres, tournaient dans un cercle assez borné de sujets et de pensées. Mais cet écueil n'existe plus, du moins pour l'âge où nous vivons. Dans la trop longue période de nos dissensions politiques, l'instruction publique avait été soumise, comme toutes les autres parties de l'administration, à de malheureuses expériences, à de dangereuses innovations : l'oubli de l'ancienne éducation avait entraîné l'oubli des anciens principes qui la dirigeaient. Les sages méthodes, transmises d'âge en âge dans la célèbre Université de Paris, ces excellentes règles d'instruction et de discipline que Rollin avait apprises de ses prédécesseurs, qu'il avait pratiquées avec tant d'éclat, qu'il avait, pour ainsi dire, léguées à ses successeurs dans un livre, monument de sa doctrine, de son goût et de sa vertu; ces anciens principes, depuis si long-tems en possession de diriger les maîtres de l'éducation, et auxquels la France a dû deux siècles de gloire littéraire, ont été long-tems inconnus, méprisés, bafoués. C'est aux professeurs de l'Université impériale qu'il appartient de les venger et de les remettre en crédit. Ils donneront à ces règles, à ces principes, à ces méthodes, une nouvelle sanction par leur autorité, en les adoptant dans le cours de leurs exercices classiques; ils leur donneront un nouvel éclat par leur éloquence, en les développant dans ces discours académiques qu'ils feront sans doute revivre, comme tous les bons usages qu'ils trouveront consacrés par l'exemple de leurs illustres prédécesseurs dans la carrière de l'instruction publique; mais plus heureux qu'eux, ils peuvent reproduire les sujets traités par eux; loin d'arriver dans un tems où toutes ces matières sont épuisées, ils écrivent à une époque où tout est, pour ainsi dire, neuf, parce que tout ce qui, dans l'instruction, était sage et utile a été oublié, contesté, avili; ils ont le droit, je dirai plus, c'est pour eux un devoir de tout rappeler, de tout affermir, de

Digitized by Google

tout remettre en honneur. A ces sujets, redevenus nouveaux pour eux, s'en joignent d'autres qui le sont plus réellement, et jamais l'éloquence des professeurs et des maîtres de l'instruction publique n'eut un plus vaste champ; jamais les Rollin, les Hersan, les Grenan, les Coffin, les Crevier, les Porée, les la Sante, les Baudory, les Jouvency, les Cossart, jamais les plus célèbres orateurs des plus célèbres écoles de France ne trouvèrent dans les circonstances où ils étaient placés d'aussi heureux et d'aussi féconds sujets de discours propres à intéresser leurs élèves et le public. L'instruction et les études sortant, pour ainsi dire, de leurs ruines, et se dégageant de tous les faux systèmes par lesquels on avait prétendu les régénérer; l'Université impériale continuant l'ouvrage de l'ancienne Université de Paris et de toutes les bonnes écoles ses rivales, remettant en honneur les mêmes études et les mêmes écrivains classiques, adoptant les mêmes méthodes, en réformant néanmoins quelques-unes, mais avec réserve et circonspection; l'éloge de ceux qui y président; les fruits qu'elle doit produire; un grand événement et de grandes espérances : telle est l'abondante moisson qui s'offre à l'éloquence des orateurs dans les lycées et dans les académies.

M. Teissedre s'est empressé de la cueillir presque toute entière; il a embrassé tous ces sujets et même plusieurs autres : la création de l'Université impériale, le but qu'elle doit se proposer, les destinées qu'elle doit atteindre, les devoirs des professeurs et des élèves, l'objet et les règles de l'instruction publique; l'étude de la langue française, de la langue latine, de la langue grecque, des mathématiques; un parallèle des lettres et des mathématiques; les méthodes par lesquelles il convient d'inculquer ces sciences aux enfans et aux jeunes gens; un parallèle des anciens et des modernes, du dix-septième siècle et du dix-huitième, et un jugement sur les écrivains de ces deux époques, en particulier sur Voltaire, Buffon, Montesquieu, Rousseau; les semences de vertu, de morale, de religion, qu'il est indispensable de jeter dans le cœur des jeunes gens, premier devoir des maîtres et premier avantage que les élèves doivent retirer

Digitized by Google

de l'instruction publique; quelques détails d'un intérêt particulier pour la ville de Gand et pour les Belges, au milieu desquels l'orateur professe les belles-lettres; un éloge fort étendu du Souverain auquel la France doit la création de l'Université et le rétablissement des bonnes études; plusieurs autres éloges, celui de l'homme distingué qui préside à cette grande institution, et de ses premiers coopérateurs; celui de son prédécesseur dans l'importante fonction de chef de l'instruction publique; enfin, ceux de M. le maire, de M. le préfet, de M. l'évêque et de tous les citoyens de Gand; telles sont les principales divisions de l'ouvrage de M. Tessedre. Il n'avait d'abord fait qu'un discours tel qu'il convient à la clôture des exercices classiques, et qui n'excédait point les bornes que doit se permettre un orateur modeste qui ne veut point abuser de l'attention et de la patience de ses auditeurs; mais l'attrait qu'ont naturellement ces sujets pour un professeur zélé qui en a fait constamment l'objet de ses réflexions et de ses études, a engagé M. Teissedre à étendre beaucoup son ouvrage, à lui donner de nouveaux développemens; et c'est ainsi que son discours est devenu un livre, et même un livre assez considérable, ayant la consistance d'un bon *in*-8°. Il ne faut pas s'en plaindre, puisque c'est un bon livre, dont l'auteur, également sage et instruit, donne des preuves et d'excellentes intentions, et de très-bons principes, et de connaissances très-variées, et d'un talent pour exprimer ses idées, qui, s'il n'est pas toujours égal, et toujours à l'abri de toute critique, est néanmoins le plus souvent digne d'éloges. Si, dans quelques endroits, son style paraît dégénérer, dans le tour et l'expression, de la noblesse oratoire, il en a souvent aussi la dignité. Il est nourri, abondant, plein d'images, dont quelques-unes ont de l'éclat, et de comparaisons souvent ingénieuses. Si les diverses parties du discours ne s'enchaînent pas parfaitement, n'ont pas toujours l'ordre et la disposition la plus heureuse; si les transitions qui devraient les unir ne sont pas toujours fondues dans la composition avec tout l'art désirable, c'est un défaut attaché à la variété, à la multiplicité des sujets; enfin, c'est un

Digitized by Google

ouvrage qui fait souvent honneur à l'esprit de M. Teissedre, toujours à son bon esprit, et il est impossible de ne pas reconnaître dans son auteur les qualités essentielles d'un très-bon professeur de belles-lettres.

Parmi les différens morceaux que je pourrais citer pour justifier ces éloges, je choisirai celui où l'orateur ayant prouvé les avantages d'une étude approfondie de la langue française dans les lycées, fait une application particulière des principes qu'il vient de développer à la ville de Gand et aux Belges. Après avoir rendu un hommage particulier à l'esprit et au goût des habitans de la ville de Gand, et à leur amour pour les lettres et les arts (3), l'orateur s'exprime ainsi : « La littérature fran» çaise gagnera beaucoup à être cultivée par les habitans » de la Belgique; nous aimons à le proclamer dans cette » assemblée, nous qui, en enseignant la langue fran» çaise, allons travailler de tout notre pouvoir à agrandir » le domaine de cette littérature, j'ai presque dit à éten» dre ses conquêtes : car elle n'en saurait faire de plus » belles que dans une contrée aussi féconde, non-seu» lement en guerriers illustres, mais en hommes pleins » de talens pour les sciences et pour les arts. Nous » sommes dans la patrie d'Erasme, de Grotius, du célè» bre Huyghens, de Philippe de Comines, dans un pays » où l'histoire, l'érudition, le droit, la théologie ont » jeté le plus grand éclat, à côté de Louvain dont l'Uni» versité fut si fameuse. Que dirai-je des succès des » Belges dans la peinture? Qui ne connaît point la gloire » de l'école flamande, dont les chefs-d'œuvre enrichis» sent les cabinets, embellissent les palais des souve» rains? Qui peut douter que s'ils étudient enfin une » langue moins énergique, à la vérité, mais peut-être » moins rebelle que la leur aux efforts des bons écrivains, » les Belges ne montrent dans leurs écrits le même génie

(3) Les habitans de la ville de Gand montraient, sur-tout à la renaissance des lettres, beaucoup de goût et de dispositions pour la culture de la poésie latine. Dans le recueil intitulé : *Deliciæ poëtarum Belgicorum*, on trouve un assez grand nombre de pièces qui ont pour auteurs des poëtes de cette ville.

Digitized by Google

» qu'ils ont fait paraître dans leurs tableaux, où ils sont
» devenus les rivaux et quelquefois les maîtres de
» l'Italie, si fière de ses Raphaël et de ses Michel-Ange?
» Pour nous qui parcourons ici avec tant de satisfac-
» tion les belles collections de cette ville, nous jouissons
» d'avance du plaisir que nous aurons à lire les produc-
» tions des enfans des Belges, nos élèves, bien persuadés
» que nous y admirerons une foule de pensées fortes,
» de traits pittoresques qui nous rappelleront la touche
» vigoureuse de Rubens, leur célèbre compatriote; que
» nous y trouverons constamment le bon sens qui carac-
» térise les habitans de la Flandre, ce bons sens si rare
» dans les bagatelles du jour, et sans lequel néanmoins
» les ouvrages les plus brillans ne sauraient nous plaire,
» encore moins nous instruire et nous toucher.... Ce
» doit être le fruit principal de l'Université impériale de
» former ici et ailleurs des sujets qui, devenus fort
» contre nous par une connaissance exquise de notre
» langue, rivalisent avec nos meilleurs écrivains, et nous
» disputent les palmes littéraires, comme leurs pères
» nous ont disputé celles de la valeur. Si, d'après nos
» faibles instructions, il s'établissait entre ce pays et la
» France, ou pour mieux dire entre ces deux parties de
» la France, une lutte singulièrement utile aux combat-
» tans, propre à les pénétrer d'une estime réciproque,
» nous serions les plus heureux des hommes. Quel plus
» grand bonheur pour des instituteurs que de contribuer
» en quelque chose à rapprocher de la France des peu-
» ples qui furent si souvent pour elle des ennemis redou-
» tables, mais qui ne doivent plus faire avec elle qu'une
» seule et même famille, composée des enfans de l'an-
» cienne Gaule, famille nombreuse, autant que vaillante,
» où l'on ne trouvait qu'une seule langue du tems de nos
» aïeux, comme on n'y voyait qu'un même sentiment
» pour la défense de la liberté commune? Que les choses
» avaient changé depuis! Le tems, le tems destructeur,
» la politique des princes, le sort des armes, nous avaient
» séparés sans retour, et plus encore par la différence du
» langage que par celle de la domination. Nous voilà
» heureusement revenus sous le même prince : achevons

Digitized by Google

» de faire tomber la barrière qui nous divise encore. » Donnons à nos enfans une langue commune, afin de » leur assurer les avantages de notre association nou- » velle : je parle de la même gloire et du même bonheur » dans cette union si désirable qu'amènent et qu'entre- » tiennent les lettres, et que doublent encore le bonheur » et la gloire. »

J'ai choisi de préférence ce morceau, non comme le mieux fait : le discours de M. Teissedre eût pu m'en fournir un bon nombre d'aussi bons et même de meilleurs ; non comme celui qui est d'un intérêt plus général : beaucoup d'autres au contraire auraient plus intéressé la plupart des lecteurs ; mais comme le plus propre à attirer à l'orateur de la part des peuples au milieu desquels il professe, et à qui il a su rendre une si éclatante justice, cette bienveillance et cette estime si utiles et si encourageantes dans les nobles fonctions qu'il exerce. F.

REVUE LITTÉRAIRE.

Fragmens sur la musique, extraits des mélanges de littérature, philosophie, politique, histoire et morale, par le chambellan comte d'Escherny. — Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Tous les amateurs de musique, (or qui ne l'est pas ou ne veut pas l'être à Paris?) ont lu avec avidité cette petite brochure. Qu'a-t-elle donc qui puisse exciter si vivement la curiosité? Est-ce parce qu'on y trouve que Gluck est un compositeur *tudesque?* Mais Haydn et Mozart sont aussi des compositeurs *tudesques* ou allemands. Est-ce parce qu'on lit ensuite que Gluck a fait des opéras qui ne sont ni de la musique, ni de la belle déclamation, ni des drames réguliers, enfin qu'il a fait des *monstres?* Sans doute, dira-t-on, avec une aussi belle dose d'anti-gluckisme, M. le comte se passionne pour les compositeurs italiens! Ecoutez ce qu'il dit de Sacchini : La mélodie d'Œdipe à Colone est *monotone, lourde, traînante et criarde.* Mais qu'aime donc M. le comte? une seule chose au monde : la voix des *Sopranes.* Ce n'est pas un goût, c'est un délire,

Digitized by Google

une folie, une rage. Mahomet a promis des houris aux vrais croyans; M. d'Escherny nous promet qu'on entendra des voix de Sopranes dans le paradis. Il déclame avec véhémence contre ceux qui nous privent d'en jouir sur la terre. Nous avions regardé comme un acte d'humanité la défense de faire acheter, à si haut prix, à de pauvres enfans cette merveilleuse voix de *Soprano* : M. le comte nous apprend que ce n'est pas humanité, mais *sottise*. Il en veut beaucoup, en particulier, au pape Ganganelli; il prétend que la religion même est intéressée à l'existence des eunuques; il rappelle Origène et S. François d'Assise qui voulurent absolument se procurer cette *perfection*; il cite un passage de S. Jérôme, en français d'abord, puis on est tout étonné d'entendre ce père de l'Église parler allemand; il faut que M. le comte l'ait pris aussi pour un saint tudesque. Il soutient que *le corps* des eunuques (car il en fait un corps comme celui de l'artillerie et de la marine) a fourni en tout pays et en tout tems des gens de mérite. Cela le mène à regretter que Louis XIV n'ait pas eu pour ministre le castrat *Farinelli*, ce qui eût été assez difficile, ce chanteur venant à peine de naître quand Louis XIV mourut. Enfin M. d'Escherny déclare que la proscription des eunuques n'a jamais pu compter en sa faveur que des hommes qui n'ont ni *sensibilité ni oreilles*. Il faut avouer que *sensibilité* est bien placé là! Un homme d'esprit a fait à M. le comte un argument *ad rem* et *ad hominem* : « Si » les amateurs de *Sopranes*, lui a-t-il dit, ne peuvent » exister sans cette noble jouissance, eh bien! faites le » sacrifice nécessaire, et chantez vous-même; on vous » permettra ensuite de faire l'éloge de la méthode. » Reste à savoir maintenant si, après avoir suivi ce conseil, M. le comte nous jugerait dignes d'entendre sa voix céleste : il est impossible d'avoir une plus pauvre idée de notre goût en fait de musique. Il prétend sérieusement que les *trois quarts et demi* d'entre nous préfèrent le chant de *Lainez* à celui de *Crescentini*; enfin, il nous assimile poliment aux Turcs et aux Chinois, que l'on voit, dit-il, se passionner pour une musique qui fait grincer les dents à ceux qui ne sont point du pays. Il serait possible que les opinions quelque peu bizarres de M. le comte l'exposassent, à son tour, à passer, auprès de plus d'un Français, pour un Chinois ou un Turc.

Digitized by Google

Wieland ou *les Prodiges*, par M. Pigault-Maubaillarcq. 4 vol. — Paris 1809.

L'auteur nous apprend dans son épître dédicatoire qu'il est frère de M. Pigault-Lebrun; il sait bien, dit-il, que, comme l'a fort justement observé Piron, il est possible que le frère d'un homme d'esprit ne soit qu'un sot; mais cet aveu seul prouve que le mot de Piron ne saurait être applicable à M. Maubaillarcq. Il déclare que M. Pigault-Lebrun s'étant constitué *Jean qui rit*, il prend pour lui le rôle de *Jean qui pleure*, d'après le principe qu'il faut de tout dans une famille. « Continue donc, mon cher » frère, lui dit-il, à faire rire tes lecteurs; moi, je vais » faire pleurer tous les États policés de l'Europe. » Accomplissant sa promesse, et au-delà, M. Maubaillarcq ne se contente pas de mettre en larmes tous les États policés de l'Europe, il veut encore répandre parmi les nations l'épouvante et l'horreur. Son épigraphe : *Lisez et frémissez!* décèle assez ce terrible projet. Puis tout-à-coup, comme s'il avait d'avance pitié de ses lecteurs : « Je dois prévenir, » s'écrie t-il, les personnes qui n'ont pu supporter les » tableaux d'*Anne Radeliff*, de fermer mon livre; l'ébran» lement moral qu'il leur causerait serait incalculable. » Les ames fortes que cette annonce n'intimidera pas, verront, en effet, *des prodiges* tels que le titre en promet. Cependant, pour éviter qu'un *ébranlement moral* trop violent n'exposât le lecteur à être envoyé à Charenton, M. Maubaillarcq a soin de lui expliquer, au dénouement, que toutes ces diableries sont opérées par un petit-fils du fameux don Sébastien, roi de Portugal. On était fort inquiet sur le compte de ce prince depuis le 4 août 1578, jour de la grande bataille qu'il livra aux Maures. M. Maubaillarcq s'en est procuré des nouvelles certaines; il l'a retrouvé à la cour du roi de Maroc, fort bien portant, mais un peu déchu de la splendeur royale. C'est une grande obligation que les historiens vont avoir à un romancier. Enfin, las de miracles et de carnage, M. Maubaillarcq tue tout son monde d'un seul coup, en disant : « Tous » mes personnages périssent dans cette désastreuse his» toire : je crains que le lecteur, à son tour, ne périsse » d'ennui. » Cette crainte dénote une modestie qui n'est pas le moindre prodige de cette merveilleuse production.

Digitized by Google

Les Aventures d'un homme extraordinaire; par M. de M***, 2 vol.

Un romancier qui promet, par le titre même de son ouvrage, des aventures et un héros extraordinaires, ressemble assez, ce nous semble, à l'emphatique Scudéri commençant son poëme d'*Alaric* par ce fameux vers que Boileau a voué à un ridicule éternel :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voyons, M. l'auteur, que produirez-vous de grand après cette grande annonce? que fait votre homme *extraordinaire?* Il perd, dès les premières pages, une femme qu'il idolâtrait; il lui jure de ne plus vivre que pour la pleurer, et à peine est-elle enfermée dans la tombe qu'il court de belle en belle chercher des distractions; non pas, à la vérité, qu'il soit réellement épris d'aucune de ses faciles conquêtes, mais parce qu'il trouve un plaisir indicible à inscrire le nom d'un mari sur certaine liste qui s'alonge tous les jours entre ses mains. La seule chose jusqu'ici qui soit *extraordinaire*, c'est que ce foudre d'amour s'arrête tout-à-coup au plus beau moment pour discourir sur les matières les moins analogues à son sujet. Qui s'attendrait, par exemple, à trouver au milieu d'aventures plus que galantes, une longue dissertation sur l'époque où le globe fut couvert par les eaux, sur la formation des continens, etc.? Plus loin, il s'agit de l'origine des cultes et de la révélation. L'auteur n'épargne pas non plus les maximes; il y en a d'une moralité édifiante, telle que celle-ci empruntée à Sardanapale : *Bois bien, mange bien, divertis-toi bien, car tout le reste n'est rien.* Il s'en trouve aussi d'une galanterie parfaite; en voici un échantillon : « Je plains beaucoup » les dames qui veulent être aimées réellement; car alors » elles sont destinées à être le partage des sots. » L'auteur avait déjà débuté par une douceur envers les dames; il n'y en a pas une seule, dans le cours de l'histoire, qui ne cède de la meilleure grâce du monde aux sollicitations assez grivoises du héros, et l'auteur a pris pour second titre : *Ou les Femmes comme il y en a beaucoup.* Celles qui se formaliseront de cette épigramme prendront leur revanche, en disant que les aventures racontées par M. de M*** sont d'un homme *tres-ordinaire*, et que son roman est *comme il y en a beaucoup.*

L. S.

Digitized by Google

Œuvres choisis de J. Lablée, de l'Académie de Lyon. — Un vol. *in*-18. — Prix, 2 francs. — A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs.

CERTAINS auteurs ne peuvent guères se persuader que le genre de la poésie fugitive est celui qui supporte le moins la médiocrité, et cependant le vers de Boileau,

Il n'est point de degré du médiocre au pire,

est encore ici d'une application générale. Les grandes compositions ont pour l'ordinaire un intérêt qui leur est propre, et qui ressort du sujet; le poëme descriptif vit d'images, et à défaut de mérite poétique peut encore se faire remarquer par la vérité et le coloris. Mais comment se soutiendront des complaintes amoureuses, des romances ou des chants élégiaques, si le style du poëte ne les embellit de toutes les grâces du langage? La plupart croient avoir fait des vers faciles quand ils les ont faits avec facilité, et ne se souviennent pas que Boileau, en leur donnant le secret des vers de Racine, leur indique une route toute opposée; cette négligence de nos poëtes *fugitifs* a ses raisons, dont ils nous rendent compte pour l'ordinaire dans leurs préfaces. C'est pour les uns la nécessité de paraître sans délai, comme si nous ne pouvions pas attendre; pour les autres, le peu d'importance qu'ils attachent à leurs productions, désintéressement auquel le public s'associe volontiers; enfin, chacun s'évertue à prouver que son ouvrage ne devait pas être meilleur, sans songer à la conséquence toute naturelle qu'on peut tirer de leurs preuves. Au surplus, nous convenons du moins que le talent des préfaces s'est bien perfectionné de nos jours, et qu'on a rarement l'occasion de faire à nos auteurs les reproches que Boileau adressait à ceux de son tems :

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur, qu'il ennuie, a beau demander grâce, etc.

Nous ne voulons point de grâce, disent-ils; mais si nous consentons à être jugés, c'est par un jury que nous formerons nous-mêmes. M. Lablée s'explique très-positivement à cet égard. « Il est peu jaloux de l'opinion de ces gens de lettres, qui, sans mission et sans titres, classent les talens, fabriquent les réputations et perdent à juger un tems qu'ils emploieraient mieux à apprendre. » Au risque de nous voir classer par M. Lablée au nombre de ces gens de lettres *sans mission et sans titres*, permettons-nous

Digitized by Google

mettons-nous de jeter un coup-d'œil critique sur ses *Œuvres choisies*. Il ne paraît pas y attacher grande importance, et c'est peut-être déjà une raison pour que le public soit de son avis. Il avoue « qu'en formant une » galerie de légers tableaux, où se reproduisent souvent » les précieuses illusions du jeune âge, il avait moins l'in- » tention d'attirer l'œil du public, que celle de se ména- » ger la jouissance des souvenirs. » Son manuscrit pouvait lui rendre le même office. Boileau l'a dit :

Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achète ;
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.

Nous allons donc écouter ceux de M. Lablée, et nous commencerons par ses romances historiques, qui sont la partie de ses poésies qu'il paraît affectionner davantage, et *à laquelle il a dû le plus de succès*. Je crains bien, en parcourant son recueil, qu'on ne trouve, comme nous, qu'il a pris trop rigoureusement au pied de la lettre cette définition qu'a donnée Moncrif du style de la romance. *Les vers*, dit-il, *doivent en être simples et faciles : un ton de naïveté la distingue*. Par malheur, les vers prosaïques sont tout à côté des vers simples et de la niaiserie, et il faut un goût bien sûr pour ne pas prendre quelquefois les uns pour les autres ; par exemple, j'en appelle à M. Lablée lui-même, quel nom donnera-t-il aux vers de ce couplet de sa première romance ?

Le roi superbement paré,
Au bruit des fifres, des cimbales,
Se place en un fauteuil doré,
Dans la plus belle de ses salles.
D'un côté sont les courtisans
Avec dames de haut parage ;
De l'autre sont vieillards, enfans,
Filles et garçons du village.

Je serais bien tenté de croire qu'ici l'auteur a confondu les genres. Ailleurs, M. Lablée, pour varier son style, a voulu courir après l'esprit ; et s'étant emparé d'un mot connu, il a fait tout juste comme les gens dont parle M^me^ Necker, qui ne quittent pas un mot spirituel qu'ils n'en aient fait une..... (l'expression de M^me^ Necker est

Digitized by Google

trop dure.) En racontant l'aventure d'un jeune homme qui s'était suicidé par amour, il dit :

Après avoir perdu son père,
Sans nul soutien,
De l'esprit, un doux caractère
Etaient son bien.
Dans ce monde, Dieu, quel supplice !
Etre sans or !
Hélas ! si ce n'est pas un vice,
C'est pis encor.

On conviendra qu'il est difficile d'emprunter si mal à propos, si maladroitement.

L'auteur, en général, n'est pas heureux dans ses inversions ; cette figure, qui donne de la couleur au style quand on s'en sert sobrement et avec goût, le rend gothique et baroque quand elle est mal employée. En voici seulement deux exemples :

A peine à sa treizième année
Dircé touchait,
Nouveau talent, chaque *journée*,
L'embellissait.

Nous observerons, en passant, que *journée* ne peut pas être ici employé à la place de *jour*. On trouve dans un autre endroit :

Un riche père de famille
Qui l'accueillit,
Le pria de sa jeune fille
D'orner l'esprit.

Presque toutes les romances sont malheureusement écrites de ce style. Sans nous occuper d'en relever les fautes, disons que la prédilection de M. Labbée pour cette partie de ses Œuvres, ressemble assez aux caprices de ces mères bizarres qui chérissent de préférence leurs enfans contrefaits ; car nous sommes trop justes pour ne pas avouer que l'on trouve dans plusieurs de ses poésies érotiques du sentiment et de la délicatesse, et qu'elles sont en général fort supérieures à ses autres productions. Nous allons citer celle qui a pour titre *le Tombeau :*

Elle n'est plus, et moi je vis encore ;
Je vis, et je voudrais mourir.

Digitized by Google

Du noir chagrin qui me dévore
La mort seule peut m'affranchir.
D'un mal cruel atteinte, hélas! ma jeune amie
Me cachait avec soin ses secrètes douleurs :
Si je lui rappelais notre amoureuse vie,
Un sourire touchant se mêlait à ses pleurs.
Elle n'est plus, j'étais prêt à la suivre,
Pourquoi m'avoir donné vos perfides secours,
Faibles amis! si je peux lui survivre,
Le sort de mille maux doit accabler mes jours.
Sur la tombe de vos maîtresses
Chantez, chantez, encore, ô poëtes amans!
Que vos lyres enchanteresses
Peignent votre veuvage en lugubres accens!
Le bonheur à mes vers a pu prêter ses charmes :
Puisque j'ai perdu Thélaïs;
Dans la retraite et les ennuis
Je n'ai plus qu'à verser des larmes.

Beaucoup d'autres pièces de ce recueil ont pu être très-précieuses pour les Philis à qui elles étaient adressées; mais elles paraîtront bien ternes et décolorées aux lecteurs qui les liront de sang-froid dans le silence du cabinet. Un auteur met en général beaucoup de chances contre lui quand le titre de ses pièces en rappelle d'autres que le goût a consacrées; les Parny, les Bertin, etc., feront toujours lire avec une forte prévention des pièces de vers qui seront intitulées, *la Rencontre*, *la Rupture*, *la Jouissance*, etc.

Pour résumer en peu de mots notre opinion sur les pièces de vers qui composent le volume des *Œuvres choisies de M. Lablée*, nous leur appliquerons l'épigraphe si connue que Martial a mise en tête de ses épigrammes. J. T.

POÉSIE ÉPIQUE.

J'AI avancé dans mon dernier article sur l'épopée qu'il n'était pas nécessaire d'être convaincu d'une religion pour en goûter le merveilleux, et je crois l'avoir suffisamment prouvé; mais s'il fallait encore appuyer mon opinion sur quelque grande autorité, je citerais celle de Virgile, qui écrivait son Enéide dans un tems où le poëme de Lucrèce avait sapé tous les fondemens de la religion païenne, et

Digitized by Google

qui lui-même ne croyait point à l'enfer, dont il a fait une si magnifique peinture. Sans doute il partageait l'opinion de tous les philosophes de son tems lorsqu'il écrivait dans ses Géorgiques :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

Et cependant il n'a pas laissé d'être persuadé que les brillantes fictions du polythéisme étaient un trésor dont il pouvait enrichir son Enéide. Je ne vois donc aucun fondement raisonnable à l'opinion qui interdit aux poëtes l'emploi du merveilleux de la religion chrétienne, dont le dogme est bien loin d'être aussi décrédité que le paganisme l'était du tems d'Auguste. Mais quand même la poésie française ne pourrait point exploiter cette mine féconde, faudrait-il en conclure qu'elle serait privée des immenses ressources du merveilleux ? et ne sait-on point que la première de ses prérogatives est d'animer et de personnifier tous les objets, en représentant aux yeux ce qui frappe vivement l'imagination ? Je ne parle point ici de ces froides allégories qui donnent un corps aux qualités morales, telles que la sagesse, la vertu, etc. Je parle d'un merveilleux qui tient à l'essence même de la poésie par le droit incontestable qu'elle a d'animer les êtres les plus insensibles, en les faisant agir comme des êtres vivans, et je crois qu'il exercera toujours un empire extrême sur tous les hommes doués de quelqu'imagination. Il est une vérité incontestable, c'est que plus la poésie anime la nature morte, plus elle parle le langage du cœur, dont la sensibilité cherche toujours à se répandre et prête ses affections à tout ce qui l'environne. Aussi la philosophie, qui rejette toutes les fables, lui est-elle aussi contraire que les vieilles superstitions qui les admettent lui sont favorables ; et gardons-nous bien de croire que la vérité n'a pas le moindre besoin des atours de la fable, et que sa propre beauté lui suffit dans les arts comme elle lui suffit dans les sciences. La vérité seule désenchante tout dans la vie, et il ne serait pas difficile de prouver que les plus douces jouissances de l'homme ne sont fondées que sur des erreurs ; mais les Muses sur-tout se nourrissent d'illusions : il n'y a point de poésie sans menterie, dit le bon Plutarque ; j'ose dire encore plus, c'est que la vie entière en est remplie et ne peut s'en passer. La scène du monde est comme celle de l'opéra ; elle perd tout son charme pour

Digitized by Google

celui qui, au lieu de jouir de son brillant optique et du prestige de ses décorations, veut observer tous les ressorts qu'on met en jeu pour les faire mouvoir. Aussi les arts d'imitation ne doivent-ils pas se proposer de peindre la nature telle qu'elle est, mais telle qu'elle nous paraît, et même quelquefois telle que les impressions de notre ame la représentent à notre imagination. Un exemple pris dans le troisième livre de l'*Enéide*, rendra cette idée plus sensible. Enée, apperceuant un cornouiller et un myrte qui ont pris racine sur une tombe, veut en arracher quelques rameaux pour en former un bûcher et offrir un sacrifice aux dieux. M. Delille traduit ainsi ce passage remarquable. C'est Enée qui parle :

J'aperçois une tombe, où de leur chevelure
Le cornouiller, le myrte, étalent la verdure;
Mes mains les destinaient aux autels de mes dieux,
Lorsqu'un soudain prodige est offert à mes yeux.
Du premier arbrisseau que mon effort détache,
Un suc affreux jaillit sous la main qui l'arrache,
Et rougit, en tombant, le sol ensanglanté.
Un froid soudain saisit mon cœur épouvanté;
Je tressaille d'horreur, mais ma main téméraire
De ce prodige affreux veut sonder le mystère.
Je tente d'arracher un second arbrisseau;
Un nouveau sang jaillit d'un arbuste nouveau.
Tremblant, j'offre mes vœux aux nymphes des bocages,
Au fier dieu des combats, et mes pieux hommages
Sollicitent des dieux un présage plus doux,
Et déjà sur la tombe appuyant mes genoux,
Luttant contre la terre, et redoublant de force,
D'un troisième arbrisseau ma main pressait l'écorce;
Quand, du fond du tombeau, (j'en tremble encor d'effroi!)
Une voix lamentable arrive jusqu'à moi:
Fils d'Anchise, pourquoi, souillant des mains si pures,
Viens-tu troubler mon ombre et rouvrir mes blessures?
Hélas! respecte au moins l'asyle du trépas;
D'un insensible bois ce sang ne coule pas;
Cette contrée a vu terminer ma misère;
Mais celle où tu naquis ne m'est point étrangère.
Epargne donc ma cendre, ô généreux Troyen!
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
Ah! fuis ces lieux cruels, fuis cette terre avare;

Digitized by Google

J'y péris immolé par un tyran barbare ;
Polydore est mon nom ; ces arbustes sanglans
Furent autant de traits qui percèrent mes flancs ;
La terre me reçut, et dans mon sein plongée,
Leur moisson homicide en arbres s'est changée.
A ces mots, ma voix meurt, mes sens sont oppressés,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front sont dressés.

Il est évident que si l'on dépouillait cet épisode des ornemens poétiques dont Virgile a su l'embellir, on se bornerait à dire qu'Enée, prêt à offrir un sacrifice aux dieux, voulut arracher quelques branches d'un myrte et d'un cornouiller plantés sur la tombe de Polydore ; mais qu'à peine en eut-il détaché une seule, il s'abstint d'y toucher davantage, en apprenant que ces arbres étaient plantés sur la tombe du fils infortuné de Priam. Tel est, en effet, le langage que devrait tenir un historien fidèle ; mais le poëte, qui a le droit de réaliser ce qui doit frapper vivement l'imagination de son héros, suppose qu'Enée entend les mânes de Polydore gémir, et qu'il voit jaillir du sang de ces branches vivantes, qui ont pris racine dans le sein du prince troyen. Cette admirable fiction est d'un effet si dramatique, que les trois plus grands poëtes qu'ait produits l'Italie n'ont pu résister au désir de se l'approprier, en l'accommodant chacun à leur manière. Le Dante s'en est emparé le premier, et a montré dans son *Enfer* les ames des suicides, qui, semées dans la terre, y germent et poussent des rameaux pleins de vie, que des furies déchirent sans cesse de leurs morsures. C'est le poëte lui-même qui, conduit dans l'enfer par Virgile, parle ainsi du supplice de ces infortunés :

Le bois où nous entrons n'offre à l'œil effrayé
Aucun accès facile, aucun chemin frayé :
Lui refusant des fruits, la nature marâtre
N'accorde à ses rameaux qu'une feuille noirâtre,
Qu'un suc empoisonné, qui hérisse de nœuds
Tous ses vieux troncs armés de leurs dards épineux.
Moins triste que ces bois est la forêt sauvage
Qui non loin de Cécine étend son noir ombrage,
Retraite de la brute et du corbeau hideux.
L'horrible Célœno, qui voltige autour d'eux,
Y retient sous ses lois le peuple des harpies :
Le monstre s'arrêta sur ces rives impies,

Digitized by Google

Depuis qu'aux Phrygiens il prédit leur malheur.
L'essaim volant, frappé d'un horrible pâleur,
Sous des traits féminins poussant des cris farouches,
Pour dévorer sans cesse ouvre d'affreuses bouches.
Leur corps est emplumé, leurs yeux toujours ouverts,
Et sans cesse de sang leurs ongles sont couverts.

Nous marchons à présent dans la seconde enceinte,
Dit mon guide; voyez ce bois en labyrinthe
Recourber ses chemins d'épouvante remplis :
Pénétrez avec moi dans ses profonds replis.
Je le suis, et bientôt j'entends des cris funèbres;
Je n'aperçois nulle ame au sein de ces ténèbres;
Je croyais les trouver dans l'épaisseur des bois,
D'où s'exhalaient au loin ces lamentables voix.
Voyant à ces objets ma pensée attachée,
Mon conducteur : Si par vous arrachée
Une branche en ce bois cédait à votre main,
Vos yeux seraient frappés d'un prodige soudain.
Je l'écoute, et je suis le conseil qu'il me donne;
Un rameau que j'arrache à ma main s'abandonne;
L'arbre aussitôt tressaille, et s'écrie : Ah! pourquoi
Me déchirer ainsi? cruel, épargne-moi.
Et, cependant, du tronc dépouillé de sa branche
Un sang impur et noir à flots épais s'épanche.
Cesse, dit-il encor, de me faire souffrir,
Et que mon sort affreux puisse au moins t'attendrir.
Avant de végéter dans les lieux où nous sommes,
Comme toi nous vivions, et nous étions des hommes;
Mais eussions-nous été des reptiles impurs,
Tu pouvais m'épargner des tourmens aussi durs.

Telle on voit, quand il sent la flamme pétillante,
S'échapper du bois verd une sève bouillante;
Plus la chaleur augmente et plus ce bois gémit,
Plus l'air en lui caché sort et siffle et frémit.
Tel cet arbre blessé par mes vives atteintes
Exhalait sa douleur et son sang et ses plaintes.
Immobile, et saisi par un effroi nouveau,
Je laisse de ma main s'échapper le rameau.
Ame souffrante, hélas, justement courroucée,
Dit mon guide, pardon, celui qui t'a blessée

Digitized by Google

Par moi seul inspiré, pour toi fut inhumain;
Jamais sur tes rameaux il n'eût porté sa main,
Si, lorsque mes écrits occupèrent ses veilles,
Il se fût convaincu d'incroyables merveilles (1)
Ne crains plus rien de lui; que dis-je! ah! si tu veux
Que sur la terre encore il remplisse tes vœux,
Dis-nous comment, au gré d'un pouvoir qui se cache,
L'ame ici prisonnière à ces arbres s'attache;
Ce mal est-il constant? n'est-il que passager,
Et penses-tu pouvoir un jour t'en dégager?
Il dit: le tronc frissonne, et ces mots qu'il prononce,
Mêlés au bruit de l'air, nous portent sa réponse:

«Lorsque abhorrant le jour, l'ame a brisé ses fers,
»Elle vient se plonger au séjour des enfers,
»Et la jugeant soudain, Minos la précipite
»Dans le septième gouffre où la terreur habite.
»De là, dans ces forêts elle tombe au hasard,
»Y germe comme un grain sans culture et sans art;
»Puis, arbuste naissant, se couvre de verdure;
»Elle y croit, pour doubler les tourmens qu'elle endure,
»Et, lorsqu'en touffe épaisse elle étend ses rameaux,
»Des monstres dévorans, instrumens de ses maux,
»A ses bras s'attachant, et déchirant leur proie,
»Ouvrent à ses sanglots une terrible voie.
»Au jour du jugement toutes nous paraîtrons;
»Mais des esprits souffrans dans ces horribles troncs,
»Ne pouvant recouvrer leurs dépouilles mortelles,
»Seront ainsi punis de s'être armés contre elles;
»Eux-mêmes dans ces bois ils traîneront les corps,
»Dont leur main suicide a brisé les ressorts,
»Et chacun, reprenant son supplice terrible,
»Verra sur ses rameaux pendre un cadavre horrible.»

Voici maintenant l'imitation de l'Arioste. Ce poëte conduit Roger dans l'île d'Alcine, qui a métamorphosé en arbres tous les chevaliers victimes de ses séductions. La couleur légère de ce morceau forme un contraste frappant avec les teintes rembrunies du précédent. J'ai cru devoir, en le traduisant, adopter le mètre décasyllabique.

Le destrier qu'en ces vertes forêts,

(1) Ces deux vers font allusion à l'épisode de Polydore.

Digitized by Google

Sur l'herbe épaisse, et sous l'ombrage frais,
Au pied d'un myrte avait lié son maître,
Non loin de lui voit une ombre paraître,
S'en épouvante, et soudain, de hennir,
En secouant le myrte qui l'arrête,
Mais dont en vain il fait trembler la tête;
A s'échapper il ne peut parvenir.
Vous avez vu le tronc d'un arbre antique,
Privé d'un suc dès long-tems desséché,
Lorsque dans l'âtre il repose couché,
Et qu'à son bois le feu se communique;
Tout-à-coup l'air enfermé dans son sein,
Se dilatant, s'en échappe avec force,
Sort, s'enfle, siffle, et se fraye un chemin;
Ainsi, blessé par le coursier divin,
L'arbre en criant entr'ouvre son écorce,
Distinctement il en sort une voix
Qui dit, poussant des sanglots lamentables:
»Beau chevalier, si ton esprit courtois,
»Si la bonté qu'en tes yeux j'aperçois
»Est bien d'accord avec tes traits aimables,
»Daigne éloigner ce cruel animal
»Qui de mon arbre augmente encor le mal;
»C'est bien assez du tourment que j'endure,
»Sans qu'on y joigne un supplice étranger.«
A cette voix, soudain le bon Roger,
Qui reposait couché sur la verdure,
Tourne les yeux vers le myrte vivant,
Se lève, approche, et, de près l'observant,
Voit le prodige; à peine il s'en assure;
L'émotion colore son beau teint:
Il se saisit de son coursier mutin,
Que de cet arbre aussitôt il détache;
Puis il s'écrie: « Esprit, ange, ou lutin,
»Déesse, ou Dieu, qu'un miracle nous cache,
»Pardonne-moi, de grâce; j'ignorais
»Que cette écorce enveloppât tes traits;
»Si j'avais pu soupçonner ce prodige,
»Je n'aurais pas permis que mon coursier
»Fît une injure à ta sensible tige.
»Mais, cependant, dis-moi comment pressé
»Par un vieux tronc d'écorce hérissé,

Digitized by Google

» Tu peux cacher, sous cette forme vaine,
» L'esprit, la voix, l'intelligence humaine.
» Oh ! que toujours l'indulgence des cieux
» Sauve ton front des torrens pluvieux ;
» Oh ! si je puis réparer mon injure,
» Dès à présent, ou bien dans l'avenir,
» Arbre sacré, je proteste, je jure,
» Par la beauté chère à mon souvenir,
» Que tu verras pour toi briller mon zèle ;
» A ce serment mon cœur sera fidèle. »
Il dit : le myrte aussitôt tressaillant,
Parait trembler du pied jusqu'à la cime ;
Bientôt son tronc de ses fibres exprime
Une moiteur pareille au sang bouillant
Qui sort du sein de la branche encor verte,
Quand par le feu son écorce entr'ouverte
Se rétrécit et fume en pétillant.

On voit quelle grâce l'Arioste a su répandre dans un sujet qui ne semblait susceptible que d'inspirer une sombre terreur. Le Tasse n'a pas cru cette fiction épuisée par les trois grands poëtes qui s'en sont emparés avant lui, et il a bâti sur le même fond l'un des épisodes les plus touchans de sa *Jérusalem délivrée ;* mais son imitation est tellement supérieure aux morceaux précédens, par le charme et l'intérêt mélancolique dont il a su la remplir, qu'il paraît s'être pénétré du principe qu'on a si souvent appliqué de nos jours aux plagiats littéraires : *Il faut tuer quand on vole.*

Les démons se sont emparés d'une forêt nécessaire aux Chrétiens pour la construction de leurs machines de guerre, et leurs prestiges épouvantent tous ceux qui veulent s'en approcher. Tancrède ose y pénétrer le premier, et s'élance au milieu d'un incendie fantastique, dont les feux se dissipent à l'instant.

Tancrède, à cet aspect, surpris, mais intrépide,
S'élance fièrement d'un pas ferme et rapide ;
Il perce de ces bois les replis ténébreux,
N'y voit plus voltiger les fantômes affreux,
Et rien n'arrête plus son cœur exempt de craintes,
Que la vieille épaisseur de ces noirs labyrinthes.

Un vaste amphithéâtre à son œil étonné
Se découvre bientôt, d'arbres environné.

Digitized by Google

Là s'élève un cyprès en pyramide immense ;
Tancrède l'aperçoit, vers lui soudain s'avance,
Et sur l'écorce lit des traits mystérieux,
Tels que l'antique Egypte en figurait aux yeux.
D'autres signes gravés sur cet arbre sauvage
Offrent les traits connus du syrien langage.
Il lit ces mots : « O toi, téméraire guerrier,
» Qui seul à ce bois sombre oses te confier,
» Et, souillant son réduit de tes regards profanes,
» As pénétré vivant dans le séjour des mânes,
» Si tu n'es point barbare, encor plus qu'indiscret,
» Garde-toi de troubler cet asyle secret ;
» Pardonne aux malheureux qu'enferment ces lieux sombres ;
» Ce n'est point aux vivans à tourmenter les ombres. »

A lire cet écrit le héros attaché
De ces lugubres mots cherche le sens caché,
Lorsqu'il entend le vent frémir entre les chênes,
Et rendre un son pareil au son des voix humaines.
De longs gémissemens exhalés dans les airs
Font entendre partout leurs lugubres concerts.
Oh ! d'accens douloureux quelle harmonie étrange !
Dans l'ame elle répand je ne sais quel mélange
D'intérêt, de pitié, d'épouvante et d'horreur.
Le héros, de ses sens réprimant la terreur,
Pour frapper le cyprès, soudain tire son glaive ;
Le foudroyant acier qui dans sa main s'élève
Se plonge au sein de l'arbre... O prodige nouveau !
De l'écorce le sang jaillit en long ruisseau,
Bouillonne en murmurant, et va rougir la terre.
Le héros, brandissant son large cimeterre,
Redouble, et, tout-à-coup, de cet arbre meurtri
Il entend s'exhaler un lamentable cri,
Comme si du tombeau de longs accens funèbres
Sortaient et de la nuit effrayaient les ténèbres.
Il distingue bientôt une touchante voix
Qui lui crie : « Ah ! Tancrède arrête... ah ! dans ces bois
» Faut-il me voir encor livrée à tes injures ?
» Va, ton glaive déjà m'a trop fait de blessures ;
» Laisse mon ombre en paix, épargne ces rameaux,
» Et ne me poursuis pas dans la nuit des tombeaux,
» Je suis Clorinde. Hélas ! mes déplorables restes

Digitized by Google

» Ne reposent pas seuls dans ces arbres funestes :
» Tout Français, tout Païen que la destruction
» Naguère a moissonné sous les murs de Sion,
» Languit sous le pouvoir d'un charme qui le force
» A gémir enfermé dans une triste écorce.
» Ces bois sont animés, la vie est dans leur sein ;
» Tu ne peux les blesser sans être un assassin. »

Ainsi, lorsqu'un malade, en ses songes terribles,
Sent d'un dragon sur lui rouler les nœuds horribles,
Ou, lorsqu'une chimère à ses yeux délirans
Apparaît, et le plonge en des feux dévorans,
Quoiqu'il doute en effet, dans ses transes cruelles,
Que ses yeux soient frappés de visions réelles,
Il s'efforce d'en fuir l'aspect plein de terreur,
Qui révolte ses sens, et les glace d'horreur.
Ainsi ce tendre amant qu'un vain prestige obsède
Ne peut lui résister, et par degrés lui cède ;
De tant de sentimens son cœur est oppressé,
Qu'il demeure sans force, interdit, affaissé,
Et, succombant au coup dont la force le frappe,
Ne retient plus son fer qui de sa main s'échappe.
Ce n'est point la terreur qui surprend ses esprits,
C'est sa Clorinde, hélas ! dont il entend les cris,
Dont il sent les douleurs, dont l'image adorée
Lui paraît sous ses yeux gémissante, éplorée ;
Il ne peut soutenir ces douloureux sanglots,
Ce sang qui bouillonnant le couvre de ses flots ;
Il s'éloigne éperdu, tremblant, hors de lui-même.
Ainsi ce noble cœur, dont la valeur extrême,
Sous cent formes, bravant la guerre et le trépas,
Jamais devant leurs coups n'a reculé d'un pas,
Ce cœur dont l'amour seul amollit le courage,
Cède aux accens formés par une vaine image.
Un vent impétueux qui s'élève soudain
Emporte au loin le fer échappé de sa main :
Le héros croit sortir d'un effroyable rêve,
Fuit, revient sur ses pas, et ressaisit son glaive.

PARSEVAL.

Digitized by Google

SCIENCES MORALES.

DIALOGUE ENTRE UN MÉTAPHYSICIEN ET SA FEMME.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas! VIRG.

LA FEMME.

Mon cher ami, avant de nous rendormir, j'aurais une confidence à vous faire.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Qu'est-ce, ma bonne?

LA FEMME.

Je suis allée hier au soir chez notre amie Mme Dercourt; il y avait quelques personnes; on a parlé de vous fort avantageusement; mais un petit abbé qui était là a dit que vous étiez *un métaphysicien;* on m'a demandé si cela était vrai; j'ai répondu que depuis trois mois que nous sommes mariés, je n'ai aucun reproche à vous faire, et que M. l'abbé ne vous connaissait pas sans doute aussi bien que moi. On s'est mis à rire, et la conversation a changé.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je vous suis obligé de m'avoir si bien défendu; mais est-ce là votre confidence?

LA FEMME.

Un moment. Je me suis promis de vous demander ce que c'est que d'être *métaphysicien;* car je vous avoue que j'ai répondu un peu au hasard et sans entendre la question, comme cela arrive assez souvent dans le monde.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Souvent aussi il n'y a pas grand mal, parce que les questions qu'on y fait ne méritent pas beaucoup d'attention; mais un vrai métaphysicien tâche de savoir toujours de quoi il parle et à quoi il répond.

LA FEMME.

Est-ce là tout ce qu'on appelle être un métaphysicien? Alors ce ne serait pas une injure.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Vous savez qu'on peut faire une injure de tous les mots, par le sens qu'on y attache; et cela devient plus facile quand le nom n'offre pas un sens bien clair et bien arrêté, comme celui de *métaphysicien* que tout le monde n'entend pas de

Digitized by Google

la même manière, et que bien des gens n'entendent pas du tout.

LA FEMME.

Je suis de ces gens-là ; et je vous prie de me l'expliquer.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Écoutez, ma chère amie. Un métaphysicien est un homme qui cultive la science qu'on appelle métaphysique.

LA FEMME.

Oui ; comme un cuisinier est un homme qui fait la cuisine. Me voilà bien avancée ; et la métaphysique, qu'est-ce que c'est ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Cela n'est pas aussi facile à expliquer. Vouloir vous dire ce qu'a été la métaphysique depuis un certain Aristote, dont vous avez sûrement entendu parler, ne fût-ce qu'à Sganarelle, dans la comédie du *Médecin malgré lui*, vouloir vous dire ce qu'elle est même encore quelquefois, ce serait m'exposer à vous ennuyer prodigieusement et en pure perte ; en trois mots, c'était la science de ce qu'on ne savait pas, de ce qu'on ne saura jamais, et de ce qu'il n'est pas fort utile de savoir.

LA FEMME.

J'espère que ce n'est pas là votre science.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je l'espère aussi ; et ce ne peut plus être que celle de quelques fous. La métaphysique des gens sensés, et à laquelle il serait bien tems de donner un autre nom qui lui convînt mieux, consiste à présent à se rendre raison, autant qu'on le peut, de ce qu'on pense (1), de ce qu'on dit et de ce qu'on fait.

---

(1) Se rendre raison de ce qu'on pense, et sur-tout de ce qui fait qu'on pense, n'est point du tout une chose facile. Aussi ai-je dit : *Autant qu'on le peut.* C'est particuliérement sur les facultés et les opérations de notre entendement que s'exerce la moderne métaphysique. Mais oserai-je dire qu'elle me paraît encore tributaire des erreurs de l'ancienne ; qu'il faudrait renoncer d'abord entiérement à faire de la métaphysique *à priori*, et traiter enfin cette science comme les autres sciences naturelles, par des expériences et par des observations sur le moral de l'homme et sur l'instinct des animaux ; que ce serait par des faits multipliés, infiniment variés et bien observés ;

Digitized by Google

LA FEMME.

Est-ce là tout? Il n'y a pas là grand mystère, ni grande difficulté.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Il y en a peut-être plus que vous ne croyez, et il faut bien qu'il y en ait; car beaucoup de gens ne se rendent jamais raison de rien.

LA FEMME.

Mais si cela était comme vous le dites, il y aurait de la métaphysique partout?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Justement; et vous qui parlez, vous en faites toute la journée.

LA FEMME.

Je ne m'en doutais pas. Je suis aussi métaphysicienne?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Assurément. En voulez-vous des preuves?

LA FEMME.

Vous me ferez plaisir.

---

qu'il faudrait tâcher de démêler ce qui est en nous l'instinct de la nature, le produit de la civilisation, l'effet des conventions; que des observations et des expériences sur les procédés intellectuels des enfans, des sauvages, des hommes de différens pays, de diverses conditions, en état de santé, de maladie, de veille, de sommeil, d'ivresse, etc.....seraient d'abord les fondemens nécessaires de cette science? L'excellent ouvrage *des Rapports du physique et du moral de l'homme*, est un commencement et un exemple de cette métaphysique *expérimentale*. Je conviens que ces expériences seraient beaucoup plus difficiles et plus délicates que celles dont on éclaire la marche des sciences physiques; mais le but serait plus noble et plus utile encore; car quelle science peut mieux convenir à l'homme que celle de l'homme? Peut-être aussi est-ce celle dans laquelle il est condamné à faire le moins de progrès. Les métaphysiciens ont encore trop souvent le tort de ne pas consentir à ignorer ce qu'ils ne peuvent jamais savoir; il faut leur adresser ces beaux vers de Voltaire:

La raison te conduit; avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini, ton cours doit s'arrêter:
Là commence un abîme; il faut le respecter.

Digitized by Google

LE MÉTAPHYSICIEN.

Eh bien! je prends les premières qui se présentent. J'étais dans votre chambre hier au matin, quand votre marchande de modes vous apporta des chapeaux à choisir; il y en avait un qu'elle voulait vous faire acheter, et dont vous ne vouliez pas; elle vous répéta dix fois qu'il avait beaucoup de grâce, qu'il était très-distingué. Je pensai en moi-même que si on lui eût demandé ce qui fait qu'un chapeau a de la grâce et est très-distingué, elle eût été peut-être fort embarrassée de le dire; mais vous en prîtes un autre, parce qu'il était plus simple, moins remarquable, et surtout parce qu'il coûtait dix écus de moins. Je trouvai votre métaphysique excellente.

LA FEMME.

Je serai toujours bien aise d'avoir votre approbation; mais vous vous moquez de moi. Ce n'est pas là de la métaphysique.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Pardonnez-moi. Toutes ces idées de grâce, de distinction, de simplicité, d'économie, ne sont rien autre chose; mais voulez-vous un autre exemple? je ne l'irai pas chercher loin. Vous me le fournirez encore.

LA FEMME.

Vous m'allez faire croire que je suis bien habile. Qu'est-ce que c'est?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Votre cuisinière vint vous demander vos ordres pour le dîner d'aujourd'hui; vous lui dîtes que nous aurions votre cousin l'architecte; elle vous proposa de mettre un gigot à la broche, et vous lui répondîtes qu'un levraut rôti serait plus honnête. Un levraut plus honnête! voulez-vous me faire le plaisir de me dire comment et pourquoi?

LA FEMME.

Parce que c'est un plat moins commun et qui coûte un peu plus qu'un gigot de mouton; cette petite recherche, cette légère dépense annonce à l'ami qu'on reçoit qu'on s'est occupé de lui, qu'on a fait quelque chose pour lui plaire; et la vanité de tous les hommes est si grande, qu'ils sont flattés des moindres égards qu'on leur témoigne.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Bravo! Madame; voilà une métaphysique fort déliée, et de plus fort exacte; vous êtes vraiment une philosophe.

LA

Digitized by Google

LA FEMME.

C'est bien sans le savoir.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Continuons. Votre cousin l'architecte passe pour un homme d'esprit; qu'en pensez-vous?

LA FEMME.

Je trouve qu'il en a beaucoup.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je pense comme vous. Je ne vous demanderai pas ce que c'est que l'esprit; car il y aurait de quoi faire de la métaphysique à perte de vue; mais dites-moi seulement pourquoi vous trouvez de l'esprit à votre cousin.

LA FEMME.

Parce que sa conversation est amusante et bien suivie, parce qu'on entend tout ce qu'il dit, parce qu'on a du plaisir à l'écouter, quoiqu'il ne dise jamais de mal de personne.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Très-bien. Il est chargé de faire construire une église; vous souvenez-vous que l'autre jour il nous montra son plan, et nous expliqua ce qu'il comptait faire pour donner à son édifice un caractère grave et religieux? Tout ce qu'il nous a dit à ce sujet était fort bien pensé, et c'était précisément la métaphysique de son art.

LA FEMME.

Je commence à vous comprendre.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Vous aimez beaucoup la musique des bouffons, parce qu'elle est chantante, agréable, parce qu'elle flatte votre oreille; cependant vous préférez celle de Grétry, de Dalayrac et de Méhul; pourquoi cela?

LA FEMME.

Parce que je trouve que ceux-ci mettent plus d'esprit dans leurs compositions, qu'ils s'attachent plus à rendre le sens des paroles, et que leurs chants agréables à l'oreille disent quelque chose à ma pensée, et qu'ainsi ils me donnent plus de jouissances que les premiers, et des jouissances plus raisonnables.

Digitized by Google

LE MÉTAPHYSICIEN.

Quand je vous ai dit que vous étiez une métaphysicienne !

LA FEMME.

A présent, dites-moi comment il se peut qu'on attache au nom de métaphysicien une espèce de ridicule ; car j'ai bien vu que le petit abbé, en vous donnant cette qualification, l'accompagnait d'un ton et d'un sourire épigrammatiques.....

LE MÉTAPHYSICIEN.

C'est que la métaphysique conserve encore la réputation d'obscurité et d'inutilité qu'elle a méritée autrefois ; mais elle ne sera pas obscure quand on aura soin de commencer par s'entendre bien soi-même pour se faire entendre aux autres, et quand on restera dans les bornes de ce que l'esprit humain peut connaître et expliquer ; car, si l'on veut dire ce que l'on ne sait pas, il sera inévitable qu'on ne sache ce qu'on dit.

LA FEMME.

Votre métaphysique, à vous, me paraît assez claire, et n'est pas au-dessus de mon intelligence ; mais vous parlez aussi de l'utilité de cette science ; cette utilité est-elle bien réelle ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Comment ne la trouverais-je pas utile ? C'est elle qui nous a mariés ensemble.

LA FEMME.

Voilà une galanterie. Mais je ne me serais pas doutée que j'eusse tant d'obligation à la métaphysique ; pourriez-vous bien me le prouver ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Vous voulez des complimens ? Je n'en sais point faire. Je ne vous dirai que la vérité. Vous êtes fort jolie ; vous avez de beaux yeux, de belles dents, une peau très-fine et très-douce ; mais enfin il y a beaucoup de femmes qui sont mieux que vous ; et cependant un sentiment de préférence m'a porté vers vous seule, et j'ai attendu de notre union le bonheur de ma vie, et je l'y trouve à tous les momens. Qu'y a-t-il de plus métaphysique que ce je ne sais-

Digitized by Google

quoi qui me fait voir tant de choses dans votre sourire, dans vos gestes, dans vos moindres mouvemens; qui m'y fait découvrir votre excellent caractère, votre douceur inaltérable, votre charmante raison; qui est cause enfin qu'après trois mois de mariage je vous aime comme le premier jour?

LA FEMME.

Je m'en aperçois, mon ami.

(*Ici le dialogue éprouve une interruption. On le reprend ensuite, et il continue ainsi:*)

LA FEMME.

A propos, mon ami, ne disiez-vous pas que la métaphysique est une science utile?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Assurément, puisqu'aucune autre science ne peut s'en passer, puisque tous les hommes en doivent faire et en font usage plus ou moins.

LA FEMME.

C'est de quoi j'attends encore des preuves.

(*La suite au Numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLE. — *Opéra Buffa.* — Cimarosa est le dieu presqu'exclusivement adoré de l'Italie musicale. Ingénieux, délicat, idéal ou naturel comme Paësiello, sa composition est plus brillante, plus nourrie, son orchestre plus plein, plus varié. On prétend que c'est à lui que commence la révolution qu'on a remarquée dans l'école: il a plus écrit pour la scène que ses prédécesseurs; et sans cesser d'être mélodieux, il a été plus harmoniste. Aussi quelques amateurs l'accusent de s'être rapproché de la manière de Mozart, et d'avoir alteré la pureté, la limpidité de la source où s'abreuvaient délicieusement, avant lui, les grands mélodistes formés à Naples. Mais ne serait-ce pas une heureuse corruption du goût, une favorable et glorieuse décadence, que celle qui nous aurait conduits de chute en chute

Digitized by Google

au *Matrimonio segretto*, à l'*Impressario* et aux *Horaces?* Cimarosa, sans prendre une route absolument nouvelle, s'est donné plus de latitude dans celle qu'avaient suivie ses maîtres. Sans quitter leurs traces, il a varié sa marche et adopté le goût du siècle, que ses brillans succès avaient peut-être formé. On craint que ses rivaux n'aient été jaloux de lui : ce mal est partout, et n'est nulle part plus commun qu'en Italie; mais Cimarosa, enlevé à la fleur de l'âge, a laissé des élèves, justes admirateurs de son talent, justes appréciateurs de son caractère; nulle perte ne fut plus sensible pour l'art, et nul artiste ne fut plus regreté. Son nom est une sorte de talisman, il retentit harmonieusement à l'oreille, et partout où il est prononcé, la foule accourt avide et attentive.

Cependant il est dans la nature même du plus beau talent d'être inégal. Le génie a ses momens de distraction et de faiblesse; Homère, dit-on, semble dormir quelquefois en racontant les aventures du roi d'Ithaque; Cimarosa a pu sommeiller aussi par hasard, et une fois en sa vie, ne pas avoir eu présente en écrivant la pensée de sa haute célébrité. Le sujet des *Amans Thraces* pourrait au besoin lui servir d'excuse; cette misérable rapsodie est de tout point au-dessous de tout ce que nous avons vu en ce genre, et nous serions tentés de dire : l'Opéra-Buffa a ses licences, il en use d'ordinaire avec assez de liberté; mais ici il les épuise toutes : il usurpe même une faculté qui semblait réservée exclusivement à son illustre et tragique rival. *Proh Pudor!* Il a légérement assoupi quelques-uns de ses admirateurs, et complétement endormi la plupart de ses critiques.

La scène se passe dans une île de l'Archipel, où est venu se rendre un pacha de Thrace, amoureux d'une jeune personne qui y est cachée : ce pacha a un bouffon, auquel il donne quelquefois une commission assez sérieuse; car s'il a une première femme à étrangler, s'il a une esclave à punir, c'est à ce bouffon qu'il s'adresse. Celui-ci, qui est bonhomme, n'en fait rien; mais le pacha, qui est bonhomme aussi, menace et ne punit pas; je crois même que dans le cours de la pièce, on l'empoisonne un peu sans qu'il se fâche, et qu'il se borne à recourir à un antidote; après quoi il veut épouser la jeune italienne qui le charme. Cette femme est celle de notre bouffon, nouveau Panurge, tout surpris de retrouver sa moitié entre les mains des infidèles.

Digitized by Google

Heureusement le pacha est crédule, et au moyen d'un dénouement assez semblable à celui de notre *Fausse Magie*, on le force à reprendre sa première femme, à pardonner le crime de celui qui ne l'a pas étranglée, et à rendre au bouffon sa chaste épouse, toujours immaculée.

Ce canevas a tellement ennuyé le public qu'on peut pardonner à Cimarosa de s'être lui-même singuliérement ennuyé, en lui prêtant son élégante broderie; malheureusement l'auteur, le compositeur et le public tournent ainsi dans un cercle vicieux, dont il n'est pas aisé de sortir; et je crois que l'administration n'en sortira qu'en donnant au plus vite un nouvel ouvrage plus heureusement choisi. Le destin de celui-ci est assuré.

L'ouverture, quel que soit son auteur, lui a donné peu de peine. Elle est d'une telle faiblesse de composition, que le public en est resté presqu'étonné; quelques personnes ont applaudi par habitude. L'introduction est une marche de quelques mesures; le récitatif s'empare ensuite de la scène. Le premier duo, où le pacha et le bouffon calculent le nombre d'yeux que possèdent leurs deux maîtresses, est assez piquant. La cavatine qui suit, bien chantée par M^me^ Festa, a paru froide et insignifiante; le sextuor *Guarda che bel Soggiono*, est bien composé, mais il n'y a pas là d'ame, de vie, d'originalité. Il n'y a point Cimarosa pas plus que dans la finale, dont la dernière partie a seule produit quelqu'effet. Tout le premier acte est en général d'une couleur trop égale : chant, orchestre, tout a quelque chose de bannal, de diffus et de vague, dont la monotonie fatigue.

Le second acte est meilleur. Je ne puis dire avec quel plaisir on a reconnu et fait répéter le duo si piquant et tant de fois entendu au Conservatoire, *Lena bella*, *Lena cara :* voilà, voilà le maître de retour, disait-on de toutes parts, mais il s'était fait trop long-tems attendre. Il est resté, et s'est encore fait reconnaître dans la grande scène de mystification jouée au pacha, et dans quelques parties du dernier final; mais, au total, soit que sa partition ait été tronquée, soit que cette composition ne soit pas vraiment digne de lui, il faut avouer franchement qu'elle n'a eu aucun succès, et qu'elle ne peut en avoir, si par d'habiles substitutions, on ne répand pas sur le premier acte plus de fraîcheur et de variété.

M^me^ Festa a été charmante dans le rôle de Lena; Lom-

Digitized by Google

bardi a fait ce qu'il a pu pour égayer son rôle de bouffon; Tarulli a fort noblement représenté le pacha qui tout ennuie; Gugliami seul est complétement resté au-dessous des espérances qu'il avait données : il a été d'une extrême faiblesse. Au total, c'est un mauvais choix qu'un tel ouvrage, et sa chute doit réveiller l'émulation de nos bouffons. L'Opéra-Comique français a sommeillé pendant six mois, et ils ont eu la vogue; mais cet opéra paraît se piquer d'honneur; des débuts brillans le raniment; les Bouffons, cet hiver, vont avoir à lutter, et ils ne peuvent établir la balance qu'en faisant un choix sévère parmi les chefs-d'œuvre dont ils sont dépositaires. Que ne pensent-ils à *Don Juan?* pourquoi ne pas faire entendre *la Flûte enchantée?* Ou si, fidèles à leur école, ils ne veulent pas en sortir, qu'ils ne la compromettent pas elle et l'un de ses plus grands maîtres par des productions peu dignes d'eux. En un mot, les Italiens ne peuvent être suivis parmi nous, que s'ils sont supérieurs, s'ils sont modèles, s'ils font entendre des chefs-d'œuvre. Ils sont plus heureux qu'ils ne pensent, et plus estimés qu'ils ne croient, puisque la médiocrité leur est sévérement interdite. Il n'appartient pas à tout le monde de s'entendre dire : Ceci n'est pas digne de vous.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le séjour de MM. Rheinard et Bourrienne à Hambourg, leur réunion à des députés des villes anséatiques, les conférences nombreuses qui ont eu lieu, n'ont pas permis de douter que la France ne s'occupât du sort de ces intéressantes contrées, et des moyens de les arracher à l'état pénible d'incertitude où elles se trouvent depuis longtems. Parmi les personnes appelées aux conférences, on a remarqué M. Villers, Français de naissance, mais en quelque sorte Allemand d'adoption, correspondant de l'Institut de France, dont beaucoup de lumières, et quelques écrits philosophiques très-distingués, rendent le nom déjà célèbre. Ce publiciste paraît connaître les intérêts politiques et commerciaux des contrées voisines de l'Elbe, et les connaître assez bien pour les juger inséparables de ceux du grand Empire qui doit les protéger. On doit donc espérer de ces communications entre les ministres de l'Empereur et les députés des villes anséatiques un arrangement qui, sous les rapports de la tranquillité du Nord et de la sécurité de son commerce, peut se lier pour la prospérité de tous au système suivi par le Danemarck, la Russie et la Suède, et contribuer, en commençant par la Baltique, au grand ouvrage de l'affranchissement des mers. Les Anglais sont très-occupés de ces conférences; ils en sont vivement inquiets; ils doivent l'être; la Confédération du Rhin ne peut se grossir que de princes ou de peuples résolus à faire cause commune contre eux, et à défendre contre leurs usurpations la liberté de la mer et l'industrie du continent. Ils ont essayé de troubler cette sorte de congrès qui règle le sort des villes commerciales du Nord, en attaquant Cuxhaven défendue par des troupes westphaliennes; quelques dégâts de peu d'importance ont été le résultat de cette puissante diversion, et par suite de cet événement une commission militaire, formée à Cuxhaven par ordre du roi de Westphalie, a jugé à mort quelques embaucheurs anglais. Jusqu'à présent les ordres les plus rigoureux sont donnés dans ces contrées par l'administrateur des douanes, pour prévenir l'introduction des denrées coloniales; Hambourg est le chef-lieu de la ligne de ces douanes; le sénat a, dans cette occasion, donné une

Digitized by Google

nouvelle preuve de zèle et de prudence, en renouvelant à ses concitoyens les plus vives instances pour que personne ne se prêtât à l'introduction des marchandises proscrites par le gouvernement français.

La marche des troupes françaises qui évacuent les provinces autrichiennes continue aux termes de la convention. Le prince d'Ekmull est arrivé à Vienne, il est gouverneur-général de l'Autriche. Le général Andréossy a dû partir le 19. Le bruit court que M. de Narbonne sera ministre de France près l'empereur d'Autriche. M. de Scharzenberg est arrivé à Paris presqu'en même tems que le prince de Wagram et d'Esling. Parmi les trophées de la campagne, il est permis de citer les tentes turques qui furent enlevées aux Turcs qui assiégeaient Vienne, par ce Jean Sobieski dont la capitale de l'Autriche a deux fois sous nos yeux vainement invoqué le nom. Il paraît que l'archiduc Charles reste décidément éloigné des affaires, et dans une retraite que l'état de sa santé rend nécessaire. L'empereur n'est attendu à Vienne qu'après l'accomplissement de la convention pour ce qui regarde la capitale : il a fait des promotions et donné des récompenses. L'impératrice est toujours dans un état alarmant.

Les deux princes qui, au nom de l'Empereur et au nom du roi de Bavière, conduisaient les troupes alliées contre les insurgés tyroliens, sont revenus l'un à Munich, l'autre à Milan. Le prince royal de Bavière a été accueilli avec les plus vives acclamations dans la capitale de la Bavière. Le prince vice-roi a reçu à Milan les hommages de toutes les autorités réunies, le jour de son anniversaire. Rien ne prouve mieux que le sort du Tyrol est assuré, et que la pacification ne laisse plus aucun doute. Les généraux bavarois et français se sont avancés sur tous les points, et ont dû faire leur jonction. Le général Baraguay d'Hilliers, commandant l'armée du prince vice-roi, s'est avancé, après des engagemens assez sérieux, jusqu'à Brixen. Le général Drouet et les troupes bavaroises ont leur quartier général à Inspruck, d'où ils dominent toute la contrée et menacent les vallées de l'Inn; sur leur droite, d'autres troupes s'avancent et achèvent de resserrer le cercle dans lequel se trouvent renfermés les Tyroliens.

Dans ces circonstances il était impossible que malgré leur aveugle opiniâtreté, leur fanatisme, et les suggestions de leur chefs, les Tyroliens ne prissent pas le parti

Digitized by Google

de la soumission. Une notification de l'archiduc Jean leur a fait connaître que la paix avait été signée, et qu'ils n'avaient plus qu'à implorer la clémence de leur roi ; c'est ce qu'a fait, en leur nom, leur chef principal, cet André Hofer, rendu un moment célèbre dans ces montagnes par le bizarre contraste de son état et du rôle passager qu'il a joué.

Ce chef a envoyé des députés au prince vice-roi le 29 octobre, et en date du 4 novembre avait reçu du prince l'assurance que si tout le peuple tyrolien mettait bas les armes, il serait traité avec indulgence, que tout le passé serait oublié : il a donné ordre à toutes les troupes sous ses ordres, de se dissoudre et de rentrer dans leurs foyers : il a seulement demandé que les généraux français et bavarois attendissent quelques jours sans se porter en avant, pour laisser aux paysans désarmés le tems de rentrer chez eux. Tout donne donc lieu de croire qu'au moment où nous écrivons, la pacification est pleine, entière et durable.

Les Anglais n'ont pas été d'un grand secours aux Espagnols ; ils ne leur ont rendu qu'un dangereux service, celui de les enhardir dans leur insurrection, de les pousser de nouveau à la révolte et de rallumer les feux d'un incendie qui commençait à s'éteindre ; aujourd'hui, sur la nouvelle de la pacification générale, les Anglais agitent la question de savoir s'ils attendront sur le Tage les troupes victorieuses sur le Danube, ou si, contens de leurs pertes à Talaveyra, ils rejoindront leurs vaisseaux. Dans cette circonstance critique les chefs de la junte réclament avec chaleur les conditions du traité qui lie cette junte au cabinet de Londres ; car il existe entre eux le traité d'une alliance stipulée intime et éternelle. Le lecteur désirera sans doute connaître cet acte curieux, de la nature de ceux dont tant d'exemples ont assez fait connaître l'insuffisance et l'inutilité ; il est contracté au nom de la Trinité sainte et indivisible, et on reconnaît ici les Espagnols, mais on ne voit pas la foi des Anglais plus engagée, et leur loyauté plus assurée. Voici au reste les termes du traité daté de Londres, le 14 janvier 1809, et que sa signature met au nombre des actes du ministère de M. Canning :

« Au nom de la Trinité sainte et indivisible ! etc.

Art. 1er. Il y aura entre S. M. le roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et Ferdinand VII, ainsi qu'entre leurs royaumes, Etats et sujets respectifs, une paix chrétienne, durable et indestructible, une amitié

Digitized by Google

sincère et éternelle, et la plus intime union durant cette guerre. Il y aura aussi un entier oubli des hostilités commises pendant la dernière guerre.

2. Afin de prévenir les plaintes et discussions qui pourraient avoir lieu au sujet des prises faites depuis la déclaration publiée par S. M. Britannique le 4 juillet dernier, on est convenu que tous les bâtimens et propriétés quelconques, pris depuis le 4 juillet, dans quelque partie du monde que ce soit, et sans égard aux circonstances, seront fidèlement rendus de part et d'autre. Et comme l'occupation éventuelle de quelques ports de la péninsule par l'ennemi commun pourra faire naître des discussions à l'égard des bâtimens espagnols qui, venant des colonies, et ne connaissant point l'occupation de ces ports, chercheraient à s'y rendre, ainsi qu'au sujet des Espagnols qui tenteraient à se soustraire, par la voie de mer, à la domination de l'ennemi, les hautes parties contractantes sont convenues que les vaisseaux de guerre de S. M. Britannique, loin de prendre ces bâtimens, leur fourniront toute espèce de secours.

3. S. M. Britannique s'engage d'aider de toutes ses forces la nation espagnole dans son opposition contre la France, et promet de ne pas reconnaître d'autre roi d'Espagne et des Indes que Ferdinand VII et ses héritiers, ou tels autres que la nation espagnole reconnaîtra.

Le gouvernement espagnol, de son côté, s'engage de ne céder, dans aucun cas, aucune portion du territoire espagnol, dans quelque partie du monde que ce soit.

4. Les parties contractantes sont convenues de faire cause commune contre la France, et de ne conclure la paix avec cette puissance, que d'un commun accord.

5. Les ratifications de ce traité seront échangées à Londres dans l'espace de deux mois, ou plutôt si faire se peut.

Pendant que les Anglais délibèrent s'ils observeront fidèlement ce traité, quelques événemens militaires assez importans dans leur résultat, et glorieux pour le petit nombre de troupes françaises qui y ont pris part sur divers points, viennent d'être officiellement rapportés par le *Moniteur*. Un journal très-répandu a bien annoncé que les insurgés au nombre de 35 mille hommes avaient fait une pointe sur Salamanque, y avaient pénétré malgré la résistance d'un bataillon français du sixième corps, mais que les troupes du général Kellerman s'étaient mises en mouvement et avaient repris Salamanque à la baïonnette. Ici l'on n'a cité ni le chef de cette expédition hasardeuse, ni le lieu d'où il était parti : est-ce Vénégas ou Equia? Les bandes insur-

Digitized by Google

gées du nord se sont-elles réunies pour ce coup de main? On ne donne à cet égard aucun renseignement, et le *Moniteur*, qui publie depuis quelques jours divers rapports, sur l'Espagne, ne dit pas un mot de cet événement : sans le nier absolument, il est donc sage de le révoquer en doute jusqu'à ce moment; voici, sur d'autres points, des détails plus positifs, plus circonstanciés et qui émanent en effet des rapports officiels. Nous donnons d'abord ceux qui contiennent une sorte d'aperçu historique sur le siége de Gironne.

« Gironne avait prolongé sa résistance avec une opiniâtreté que le fanatisme seul peut inspirer, jusqu'au moment où notre artillerie pût commencer à établir des batteries de brèche contre le corps de la place. A cette époque, on dut espérer de vaincre promptement les derniers obstacles, et peu de jours devaient suffire pour pénétrer dans la ville même, où la disette se faisait déjà fortement sentir; cette dernière circonstance pouvait ramener enfin la majeure partie des habitans à des sentimens modérés, et les engager à ne pas attendre la dernière extrémité : on eût désiré pouvoir éviter à cette malheureuse ville les horreurs inévitables d'un assaut général; et l'on s'appliquait à en resserrer le blocus toujours davantage, lorsque le général Blake, commandant l'armée des insurgés en Catalogne, entreprit de ravitailler la place. Hors d'état de hasarder une bataille pour délivrer Gironne de vive force, il usa de ruse, et trouva enfin le moyen de parvenir à son but. Le général Saint-Cyr commandait le corps d'observation destiné à couvrir le siége, il fut attaqué le 30 août par des troupes qui se portèrent sur la division Souham du côté de Brunola; cette attaque quoique repoussée, ayant été soutenue par des troupes fraîches, le général Saint-Cyr supposa que l'ennemi avait le projet de hasarder une bataille, et crut devoir se renforcer de toutes les troupes dont il pouvait disposer. Il fit venir pour cet effet celles même qui faisaient le siége, en n'y laissant que ce qui était indispensable pour garder les travaux, et le général Verdier vint se mettre en ligne avec l'armée du général Saint-Cyr. Sur ces entrefaites, 4000 hommes d'infanterie ennemie, avec 500 chevaux, sous les ordres du général Garcia-Conde, escortant un convoi de 1000 ou 1500 mulets, dirigèrent leur marche sur la forteresse; et ne trouvant sur leur passage qu'un faible corps de troupes napolitaines de la division Lechi, il ne fut pas difficile au convoi de faire son entrée dans Gironne, dont la garnison renforcée en

Digitized by Google

hommes, en subsistances et en munitions de guerre, se trouve maintenant en état de lutter avec avantage contre des troupes fatiguées, réduites par les maladies, et souffrant même de la disette des subsistances, dans un pays absolument ruiné. L'on ne suivit donc dès-lors que faiblement les opérations du siége, et l'on prit même ensuite le parti de le convertir en blocus. Peu après, le général Gouvion-Saint-Cyr, qui dut sentir que sa position devenait journellement plus difficile par l'avantage que sa fausse manœuvre avait donné à l'ennemi, sollicita son rappel que le mauvais état de sa santé rendait doublement nécessaire. Il fut remplacé dans le commandement du 7e corps par le maréchal duc de Castiglione, qui ne tarda point à adopter toutes les mesures convenables pour reprendre l'offensive sur l'ennemi. Le général Blake était campé sur les hauteurs de Brunola, lorsque le duc de Castiglione prit le parti de l'attaquer le 29 octobre; mais Blake, ayant levé son camp dans la nuit du 28, vint prendre position sur les hauteurs de Santa-Coloma et de Santa-Ilazia. Le général Souham reçut alors ordre d'aller l'attaquer dans cette position. »

La relation du général Souham rend compte de cette attaque. Blake avait 8000 hommes tous régimens suisses, gardes wallones, ou grenadiers. Le 42e régiment, le 1er et le 3e léger, ont attaqué avec leur valeur accoutumée. L'ennemi a été mis dans une déroute complète. Tous ses camps ont été brûlés, ses bagages pris : il a eu plus de 2000 tués ou blessés, et perdu plus de 500 prisonniers. Les lieux inaccessibles dans lesquels il s'est retiré, ont seuls empêché sa destruction totale.

Cette affaire a eu lieu le 1er novembre. Le duc de Castiglione apprit depuis que l'ennemi tentait une entreprise sur un autre point, et préparait à Ostalric un convoi pour ravitailler Gironne. Le général Pino reçut ordre de partir avec la division italienne pour emporter la ville et détruire les magasins. Le général Verdier, commandant la division du général Souham, tombé malade, devait soutenir la division italienne. Elle arriva devant la place sans obstacle; un bataillon d'avant-garde se présenta et fut culbuté avec une perte énorme; bientôt 2000 hommes de ligne, joints à une population nombreuse, voulurent défendre l'entrée de la ville. Les troupes ont demandé l'assaut; les voltigeurs grimpant les uns sur les autres, et formant, sans boucliers, la double tortue des Romains, ont escaladé les murs au milieu d'une grêle de balles; forcés sur leurs murs, les

Digitized by Google

défenseurs de la ville se sont réunis au centre, sur une éminence que le terrain y forme, et s'y défendirent avec opiniatreté; mais le 2e léger les attaquant à la baïonnette pendant que sur leurs flancs d'autres corps venaient les presser, ils ont été entamés et bientôt entiérement détruits. Les magasins ont été enlevés et le but de l'expédition rempli. Le général Pino accuse une perte de 100 hommes tués ou blessés; il fait un éloge complet de la valeur brillante et de l'expérience qu'ont montrée le général Mazuchelli, et les colonels Villata et Eugène. Blake était tellement terrifié par les précédentes affaires, qu'il n'a point osé venir au secours d'Ostalric. Il n'était cependant éloigné du champ de bataille que de cinq lieues.

A ces détails il est possible d'ajouter que Bayonne est redevenue le centre d'un grand passage de troupes françaises. Trente mille hommes ont déjà dû traverser les Pyrénées. Le maréchal Ney est retourné prendre le commandement du sixième corps, et tout est préparé à Bayonne pour la réception de l'Empereur lui-même.

Les Anglais commencent à être sérieusement alarmés des préparatifs qui se font contre Walcheren. L'esprit des habitans est excellent, pour la cause des Français qu'ils sauvent, qu'ils cachent, qu'ils aident à sortir de l'île. Les Anglais, faute de place dans leurs hôpitaux, ont été obligés de renvoyer une centaine de soldats français hors de combat, qui ont donné à Beveland des nouvelles sûres de ce qui se passe à Walcheren. La flotte anglaise est de dix vaisseaux de ligne : elle porte dix mille hommes, qui ne descendent point à terre à cause des maladies. De ce côté, la flotte et la flottille sont dans l'état le plus formidable : les troupes descendent successivement vers la côte : le maréchal duc d'Istrie y commande : Beveland a reçu 300 pièces de canon de gros calibre : on ne pense ni à Walcheren, ni à Beveland que les Anglais puissent résister; on ne croit même pas qu'ils attendent le moment où les glaces pourraient, en les enfermant, rendre l'entreprise plus facile et plus sûre.

Sur ces entrefaites, des bruits de paix se sont tout-à-coup répandus à Londres. On parlait, à la date du 8 novembre, de l'arrivée d'un parlementaire français, d'un voyage de M. de Wellesley en France : on ajoutait comme des motifs certains d'espérance, que le roi Louis s'était expliqué en Hollande sur cet article de manière à donner à une paix prochaine tous les caractères de la probabilité.

Digitized by Google

Ces nouvelles n'ont pas été positivement démenties, mais elles n'ont pas été confirmées ; l'on a seulement appris par la malle de Gibraltar que lord Wellesley était sur le point de revenir en Angleterre. Une autre nouvelle a fait la sensation la plus vive, c'est celle du décret de l'Empereur sur les provinces illyriennes ; on a vu qu'enfin il fallait renoncer à l'empire de l'Adriatique, et les suites funestes du traité de Vienne se sont présentées à tous les esprits.

PARIS.

S. Ex. le grand-maître de l'Université et le président de l'Institut de France ne peuvent avoir parlé au nom de ces corps, et sur-tout avoir exprimé leurs sentimens à l'Empereur, sans que *le Mercure* ne s'empresse de consigner ces productions qui appartiennent à l'histoire de la littérature. Nous citerons en entier le discours où M. le grand-maître, se renfermant strictement dans son objet, a parlé uniquement à S. M. de ce que peut promettre de grand et d'utile à son règne, la génération qui s'élève, protégée par sa main puissante.

« Sire, a dit M. le comte Fontanes, l'Université, qu'on appelait depuis tant de siècles *la Fille ainée des rois*, reprend le plus honorable et le plus cher de ses priviléges, celui de porter à V. M. l'hommage de son dévouement, de son respect et de son amour. Elle disait autrefois, pour relever l'éclat de son origine, que Charlemagne fut son père. Elle citera désormais son nouveau fondateur avec plus d'orgueil que le premier.

C'est votre destinée d'agrandir toutes les anciennes institutions en les recréant. L'influence de l'Université n'est plus bornée à la capitale, elle embrasse l'immensité de l'Empire accru par vos conquêtes. Les fonctions dont elle est chargée ont peu d'éclat en apparence ; elle ne règne que dans l'ombre des écoles, mais elle y cultive l'espérance de la patrie. Son devoir est de vous y former des sujets soumis et fidèles, et d'y répandre ces sages maximes conservatrices des sociétés et des trônes. C'est de son sein qu'un jour doivent sortir les guerriers qui vaincront sous vos ordres, les magistrats qui feront exécuter vos lois, les prêtres qui vous béniront au pied des autels rétablis par votre sagesse, les savans, les écrivains, les artistes célèbres qui perpétueront par leurs travaux le souvenir de vos grandes actions.

Combien, Sire, les mémorables exemples que vous donnez, seront utiles à nos leçons ! Autrefois, pour élever l'imagination de la jeunesse, on lui parlait des grands-hommes des tems passés ; aujourd'hui, le siècle présent a dans vous seul ce qu'on admirait en eux de plus héroïque. En développant les prodiges de l'antiquité, nous y joindrons ceux de votre règne. Jamais l'enfance et la jeunesse n'auront entendu d'aussi merveilleux récits, et leurs cœurs palpiteront d'enthousiasme à votre nom.

Digitized by Google

Quand la paix, conquise aux bords du Danube par de nouvelles victoires, a désarmé le Continent, qu'il nous soit permis, au retour du père de la patrie, de reposer un moment ses regards sur le spectacle aimable de tant de jeunes talens qui croîtront pour le service de l'Etat. L'Université paraît, en quelque sorte, devant vous, environnée de ces générations naissantes dont elle redevient la mère; elle vous porte les bénédictions et les vœux de tous les enfans qui peuplent ses écoles. Vous devez trouver quelque douceur à l'expression de ces sentimens; ils ont la vérité de ce premier âge où tout est sincère.

Sire, V. M. veut remettre en honneur les bonnes études. La voix de toutes les familles s'élève pour vous remercier de ce bienfait. Nous consacrerons les travaux de notre vie à seconder ces vues paternelles; et tandis qu'on portera devant votre char de triomphe les dépouilles des nations vaincues, nous viendrons vous offrir ces pacifiques trophées des sciences, des lettres et des arts qui seront toujours les amis de votre puissance, puisqu'ils ont besoin de la gloire et ne peuvent fleurir que sous ses auspices. »

Le discours de M. le comte Boissy-d'Anglas, président de l'Institut, est beaucoup plus étendu, et nous serons obligés de l'analyser et de l'extraire. Après l'hommage rendu à S. M. au nom de son corps, l'orateur a examiné les effets de l'influence du génie d'un grand Souverain sur le génie de son peuple.

« C'est à l'ombre de votre auguste protection que se développent avec plus d'éclat toutes les lumières de l'esprit humain, et que ses progrès reçoivent une activité nouvelle. Votre voix fait naître les succès, vos institutions les assurent, vos encouragemens les honorent : toutes les parties des connaissances humaines sont favorisées par Votre Majesté, toutes les créations du génie sont récompensées par elle. Elle daigne appeler auprès de son trône les savans les plus justement célèbres, et faire rejaillir sur eux une partie de sa splendeur : elle associe leurs théories aux plus hautes conceptions du Gouvernement; elle les consulte; elle les écoute, et souvent, en partageant leurs travaux, elle prouve qu'aucun genre de gloire ne devait lui être étranger. Elle donne de judicieux avis à l'artiste; et elle lui prescrit des créations dignes d'immortaliser sa mémoire. Elle promet par ses hauts faits une célébrité non moins durable à l'historien et au poëte, et rend leur gloire plus certaine. Oui, Sire, vous agrandissez le domaine de la poésie et de l'histoire; vous ouvrez à toutes les deux une carrière brillante et nouvelle; vous offrez à l'une le Héros le plus digne du génie qui l'inspire, et à l'autre les plus mémorables actions que son burin puisse consacrer. Nos historiens et nos poëtes échapperont à l'oubli, en fondant leur renommée sur celle de Votre Majesté; ils s'attacheront à votre grand nom, pour que les leurs ne périssent point; et la postérité reconnaissante, à cause de son admiration pour vous, de leurs travaux et de leurs veilles, honorera d'une grande gloire ceux qui auront le mieux retracé la vôtre, etc. etc. »

— S. M. a approuvé les nominations suivantes, faites par

Digitized by Google

Son Exc. le grand-maître de l'Université. Le *Moniteur* les publie dans l'ordre suivant :

Conseillers ordinaires de l'Université.

MM. Joubert, Noël, Rendu, Guenau, Balland, de Champeaux, Despaulx, Villar, Chabot (de l'Allier), de Coiffier, inspecteurs-généraux ; de Langeac ; Roger, membre du Corps-Législatif ; Thouret, doyen de la Faculté de Médecine de Paris ; Guieu, membre de la Cour de Cassation.

Inspecteurs-généraux de l'Université.

MM. Castel, professeur de rhétorique au Lycée impérial à Paris ; Poinsot, professeur de mathématiques au Lycée Bonaparte ; Bourdois, docteur en médecine ; Dupuytren, chirurgien en chef adjoint de l'Hôtel-Dieu de Paris ; d'Andrezelle, ancien vicaire-général.

Le *Moniteur* publie aussi les nominations des recteurs des académies et celles des professeurs de facultés dans les départemens de l'Empire.

— Dans le cours de cette semaine, l'Empereur a paru à la comédie française et à l'opéra. Les acclamations que sa présence y a excitées sont au-dessus de toute expression. Accompagné du duc de Frioul, sans uniforme et sans suite, il a fréquemment visité les travaux publics qui embellissent la capitale.

— Le Collége de France rouvre ses cours la semaine prochaine. La chaire de littérature latine y est vacante par la mort de M. Dupuis, qui n'est pas encore remplacé.

— On ne sait encore rien de positif relativement au rapport de la commission de l'Institut sur les prix décennaux.

— L'ambassadeur d'Autriche près la cour de France, après avoir reçu à Strasbourg et à Metz, tous les honneurs dus à son rang, est arrivé à Paris.

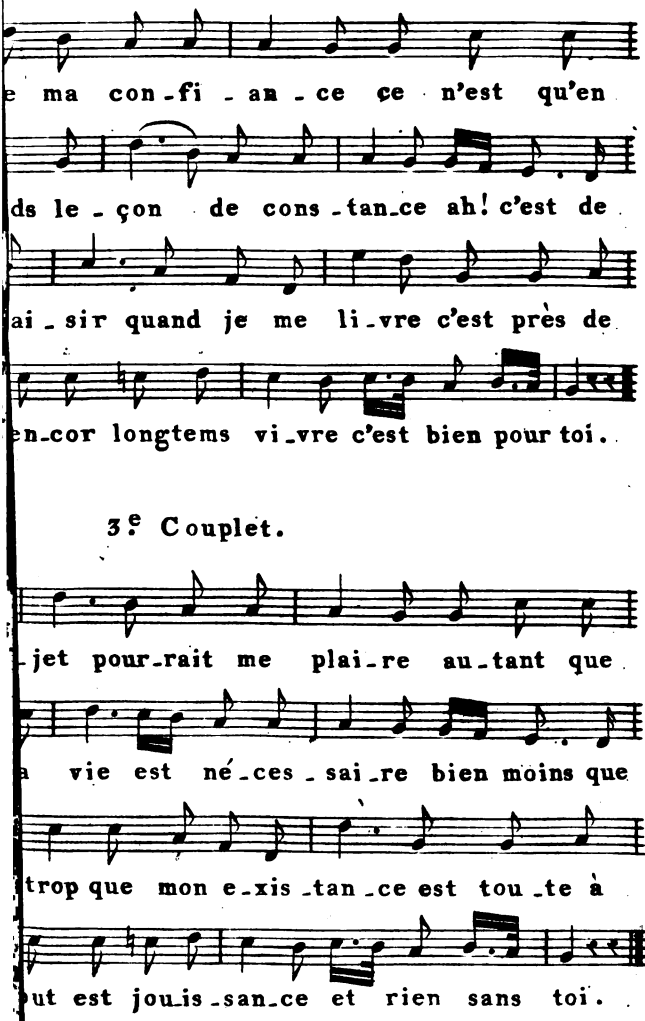
— La garde impériale est en pleine marche sur Paris, elle a passé le Rhin, et est attendue dans les premiers jours de décembre.

— Vienne a dû être remise le 20 de ce mois. Le huitième corps (duc d'Abrantès) est arrivé aux environs de Paris.

— Un assez grand nombre d'officiers-généraux viennent de recevoir l'ordre de se rendre de suite à l'armée d'Espagne.

Histoire d'Irlande, depuis les tems les plus reculés jusqu'à l'acte d'union avec la Grande-Bretagne en 1781, traduite de l'anglais de M. J. Goidon, auteur de l'*Histoire de la Rébellion*, recteur, etc., par Pierre La Montagne. Trois vol. in-8°. Prix, 18 fr. et 23 fr. franc de port. A Paris, à la librairie française et étrangère de Parsons, Galignani et compagnie, rue Vivienne, n.° 17.

Digitized by Google



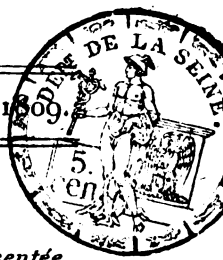
3e Couplet.

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXXXVII. — *Samedi 2 Décembre 1809.*



POÉSIE.

Scène tirée d'une Comédie inédite et non représentée, intitulée : LE PARESSEUX.

(Il suffit de dire, pour l'intelligence de cette scène, que le principal personnage, *le Paresseux*, est pris dans cette classe nombreuse d'oisifs qui se croient gens de lettres et qui en prennent le titre, sans jamais rien produire, autant par incapacité que par nonchalance ; ces gens que Piron a si bien caractérisés dans ces deux vers de la *Métromanie*, qui servent d'épigraphe à l'ouvrage :

Examinez les gens du métier qu'il embrasse ;
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.

La scène qu'on va lire, entre Damis (le paresseux) et Blamon (son oncle), est placée, dans l'ouvrage, à ce moment de l'action où tout les projets de fortune et d'établissement de Damis ont manqué par une suite de son vice, de son incurable *paresse ;* jusque-là même qu'il a éludé un mariage avantageux avec la fille de son oncle, de Blamon, avec qui il est en scène, et pour laquelle il a même quelque penchant, par la seule appréhension de devenir le gendre de ce Blamon, Normand processif, dont il redoute sur-tout l'extrême activité, qui contraste, dans tout le cours de la pièce, avec la *paresse* de Damis.)

Voici la scène :

DAMIS, BLAMON.

BLAMON.

Grâce à Dieu, te voilà sans place, femme, bien ;
Tout te manque à la fois ; que vas-tu faire ?

DAMIS.

Rien.

Digitized by Google

BLAMON.

Tu ne chercheras pas à t'ouvrir quelque route,
Barreau, commerce, emploi, finance?

DAMIS.

Non, sans doute.
J'ai ma route tracée et n'en sortirai pas.

BLAMON.

Quelle route? voyons.

DAMIS.

Vous n'en faites pas cas,
Je le sais; mais enfin c'est mon goût, c'est la mienne.
Les lettres! c'est par-là qu'il faut que je parvienne.

BLAMON.

Que je parvienne? à quoi?

DAMIS.

Que je parvienne à tout.

BLAMON.

Je cherche, j'examine et ne vois rien au bout.
Ainsi tu vas grossir la foule ridicule
Des auteurs sans aveu qui parmi nous pullule;
Inutiles frelons de la société,
Qui se font un état de leur oisiveté;
Et qui des paresseux voudrait lever l'armée,
N'aurait qu'à les compter pour la trouver formée.
Paris en est rempli: que font-ils à Paris?
La plupart ne font rien, et les autres font pis.
Pour être impunément indolent et poëte,
L'église offrait jadis une ressource honnête.
Mais il n'est plus d'abbés de Courtin, de Chaulieu;
Aujourd'hui plus d'abbés, hormis pour prier Dieu.
Quelques-uns, toutefois, dans la littérature,
Ont su trouver un fonds propice à la culture.
Du journaliste actif j'estime le labeur;
C'est tout comme au palais l'état de procureur;
C'est un état enfin, qui nourrit, qui rapporte.
L'esprit, en bons écus, là se paie à la porte.
Chaque chose a son prix; on sait sur quoi compter;
Tant pour calomnier, un peu plus pour flatter.
Enfin, sur ses vieux jours, libre d'inquiétude,
On transmet un journal comme on vend une étude.
On peut à ce métier au besoin s'accrocher;
Mais, pour faire un journal, encor faut-il piocher.

Digitized by Google

Toi, tu veux être auteur, ta manie est d'écrire.
J'en rirais de bon cœur, si je pouvais en rire.
D'où naît ta confiance, étant si nonchalant?
A défaut du travail as-tu mieux le talent?
Mon pauvre Champenois! crois-tu que Lafontaine
T'ait transmis à la fois sa paresse et sa veine?
Referas-tu Tartufe ou bien l'Esprit des lois?
Monsieur, on ne fait pas ces choses-là deux fois.
On arrive après coup aujourd'hui pour écrire.
Nous avons, Dieu merci! pour long-tems de quoi lire.
Et même, si par moi j'en juge, on ne lit plus.

DAMIS.

Mon oncle, épargnez-vous des efforts superflus.
Malgré tout ce qu'on dit et tout ce qu'on peut dire
Contre l'entraînement qui nous force d'écrire,
Un bon ouvrage absout.

BLAMON.

Et voilà justement
Ce qui fait qu'aujourd'hui l'on en condamne tant.

DAMIS.

J'en courrai le hasard.

BLAMON.

Toi? va! je suis tranquille.
Jamais on ne dira bien ni mal de ton style.
L'invincible nature en a mieux ordonné.
Tu ne seras, crois-moi, qu'un bel esprit mort-né.
Pour sortir d'embarras cherche quelqu'autre issue.

DAMIS.

J'aurais, si je voulais, mille choses en vue,
Et j'y serais aidé par de puissans amis,
Sans craindre, en mon chemin, de trouver d'ennemis.

BLAMON.

Je le crois. Cet espoir n'a rien dont je m'étonne.
Le Paresseux n'étant sur celui de personne,
N'a pas même l'honneur d'avoir des ennemis.
Mais, quant à l'amitié de ces puissans amis.
Apprends qu'elle n'agit qu'autant qu'on l'aiguillonne;
Qu'il lui faut arracher ce qu'on veut qu'elle donne;
Que l'on fait peu pour ceux de qui l'on attend peu;
Que l'on ne gagne point si l'on ne met au jeu,
Et que dupe est celui qui dans la foule active
Attend les bras croisés. Mais qui coudoye, arrive.

Digitized by Google

Va les tâter un peu, ces gens affectueux
Qui t'accueillent du nom d'aimable Paresseux.
Demande un rendez-vous après une visite.
Invité pour le soir, le matin on t'évite;
Le plus mince intrigant entre et passe avant toi.
Mais celui que l'on craint, c'est lui qui fait la loi.
Avec timidité quand tu fais ta demande,
A ton ami souvent un ennemi commande.
Ce sont là les façons des amis d'à-présent.
Mais veux-tu t'épargner plus d'un chagrin cuisant?
Tire tout de ton fonds, prends un état, travaille.
L'étude de Rollet serait une trouvaille.
Plus de besoin alors, d'amis, de protecteur.
Tout le monde a plutôt besoin du procureur.
Moi, j'ai beaucoup plaidé, je sais ce qu'il en coûte,
Et que, soit perte ou gain, notre or prend cette route.
Tout prospère au palais. Alors, content de toi,
Au-delà de tes vœux tu le seras de moi.
Je ne m'explique point, mais je te parle en père.
Une seconde fois, réponds, que vas-tu faire?

DAMIS.

Une seconde fois, mon oncle, je ne peux
Renoncer à l'espoir où tendent tous mes vœux.
Le sort en est jeté.

BLAMON.

Je vous entends de reste.
Votre engourdissement est assez manifeste.
Je vois qu'un même vice en vous a tout gâté;
Que l'esprit et le cœur sont sans activité.
Eh bien! croupis au sein de ta lâche indolence;
Lutte nonchalamment avec ton impuissance;
Ebauche vingt sujets; projète, et ne fais pas;
Rêve l'espoir d'un nom que jamais tu n'auras,
Et réduit, pour tout bien, à ta rente chétive,
Ne crois pas, au besoin, que toujours elle arrive.
Compte sur les délais, les ruses de Monia (1).
Mais, de peur de plaider, meurs de soif et de faim.
Ecris alors, écris en auteur famélique;

(1) Personnage de la pièce, à qui Damis, pour se soustraire aux soins d'un procès où il s'agit de tout son bien, en a fait la vente à fonds perdu.

Digitized by Google

Colporte ton fatras de boutique en boutique,
Et rebut du libraire, et rebut du lecteur,
Flétri par l'indigence, et ridicule auteur,
Sois l'exemple vivant qu'on montre à la jeunesse
Comme l'épouvantail du vice de paresse.
Pour en être témoin peut-être je vivrai;
Vers moi tu reviendras.... et je te recevrai.
Mais non; je ressens trop les affronts de ma fille.
Je bannirai l'ingrat, honte de ma famille.
Adieu. C'est pour jamais. (*Il sort.*) etc., etc., etc.

MARIGNIÉ.

ENIGME.

LECTEUR, si tu veux me comprendre,
Sous divers sens il faut m'entendre:
Je suis d'abord un être à longs cheveux:
Loin de vouloir escalader les cieux,
C'est toujours au sein de la terre
Que toute vive je m'enterre.
Là je puise de sucs que par divers canaux
J'infiltre au cœur des verds rameaux.
J'entre en ton pot; on me sert sur ta table;
Au goût de quelques-uns je suis fort agréable.
Mais voici bien de quoi
T'étonner; l'on rencontre en moi
Des chefs-d'œuvre de poésies;
Je n'offre pas quelques pièces choisies;
Chez moi tout est de goût; chez moi tout est de choix,
Et l'on me prise autant aujourd'hui qu'autrefois.

S.....

LOGOGRIPHE.

POUR pouvoir à chacun départir mon premier,
Ayant, ou n'ayant pas égard à mon dernier,
Il convient avant tout d'établir mon entier.
Sous un autre rapport si tu veux me connaître,
Retourne mes sept pieds, et tu verras paraître:
Ce qu'à l'instant tu tiens en main,

Digitized by Google

Et ce qui mis au four doit te donner du pain ;
Ce qu'avec soin cache une fille ;
Un fleuve qui coule en Castille ;
Ce dont on s'environne au sein de la grandeur ;
Un certain animal rongeur.
Une maladie incurable,
Un mot synonyme à *capable* ;
Ce qu'on ne doit pas faire avec usure ;
Ce qui constraste avec nature :
Ce qui s'échappe malgré soi ;
L'équivalent de *range-toi*.

S.....

CHARADE.

Mon premier s'affiche et se lit ;
Mon second s'énonce, ou s'écrit ;
Mon tout se livre au crime et jamais n'en rougit.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *P*.
Celui du Logogriphe est *Grève* (la place de).
Celui de la Charade est *Casserole*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

ESSAI SUR LE PRINCIPE DE POPULATION, *ou* Exposé des effets passés et présens de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain, suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne; par T. R. MALTHUS, maître-ès-arts, ancien associé du collége de Jésus à Cambridge, professeur d'histoire et d'économie politique au collége des Indes orientales dans le comté d'Hertford; traduit de l'anglais par P. PREVOST, professeur de philosophie à Genève, correspondant de l'Institut national, de l'Académie royale de Berlin, des Sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, etc.

POUR lire avec fruit un ouvrage, il est bon de connaître d'avance, au moins d'une manière générale, les objets dont il traite, et le but que l'auteur a voulu atteindre, afin de préparer son esprit à leur examen, et de lui donner, pour ainsi dire, la disposition qui convient à chaque sujet. La lecture des ouvrages qui traitent de l'économie politique, c'est-à-dire des causes qui font le bonheur ou le malheur physique des hommes en société, exige sur-tout une préparation particulière. Il faut, en les étudiant, mettre pour un moment à part les sentimens individuels de pitié et de compassion, pour voir justement les choses comme elles sont et comme elles peuvent être, avec tous les maux et tous les biens que la nature de la condition humaine y attache; car souvent ce qui est vertu dans un particulier produirait les effets les plus immoraux et les plus funestes, si l'on en faisait l'application en grand. Par exemple, la charité personnelle qui nous porte à faire aux pauvres une légère aumône, étant généralisée sous forme de mesure réglementaire, comme la taxe des pauvres en Angleterre, devient un moyen, non pas de soulager ou de diminuer la mendicité, mais de l'alimenter et de l'ac-

Digitized by Google

croître. Pour obtenir, en économie politique, des résultats d'une application certaine, il faut considérer les sociétés humaines dans leur ensemble, démêler avec sagacité les causes morales et physiques qui agissent sur elles et les modifient, constater les effets individuels et simultanés de ces forces par des observations précises puisées dans les événemens historiques et statistiques de chaque pays : enfin déduire de ces données la connaissance des mesures favorables ou nuisibles au bonheur général et à la prospérité de l'espèce humaine, et en faire l'application sans prévention et sans faiblesse, en opérant sur les hommes comme sur des nombres.

Voilà les conditions que M. Malthus a cherché à remplir relativement au principe de la population. Pour donner une idée précise de l'objet et du résultat de son ouvrage, je ne puis mieux faire que d'emprunter l'exemple suivant tiré du voyage de Towsend en Espagne, et cité par le traducteur. Les navigateurs, dit-il, ont fait mention d'une île du grand Océan, nommée Juan Fernandez, du nom de celui qui le premier la découvrit. Il plaça dans cette solitude un bouc et une chèvre. Ces deux animaux trouvant d'abondans pâturages obéirent aisément au premier commandement de croître et de multiplier, jusqu'à ce que, par la suite des tems, ils eurent rempli cette petite île (1). Avant ce moment, ils avaient été étrangers au besoin et à la misère, mais depuis cette malheureuse époque ils commencèrent à souffrir de la faim. Dans cette nouvelle situation, les plus faibles succombèrent et l'abondance renaquit. Ces animaux furent ainsi ballottés entre le bonheur et la misère ; ils souffrirent du besoin ou jouirent de l'abondance suivant que leur nombre diminuait ou augmentait, car ce nombre variait à-peu-près suivant la quantité de nourriture. Cet équilibre était dérangé de tems en tems, soit par des maladies épidémiques, soit par l'arrivée de quelques vaisseaux qui avaient besoin de vivres. Dans de pareilles circonstances une partie des

(1) Dampierre, vol. I, page 88.

Digitized by Google

chèvres était détruite, mais les chèvres survivantes se retrouvaient aussitôt dans l'abondance. Ainsi ce qui pouvait paraître un malheur devenait une source de bonheur pour elles, ou, pour parler plus exactement, le mal particulier produisait un bien général.

Lorsque les Espagnols virent que les armateurs anglais allaient faire leurs provisions dans cette île, ils résolurent d'exterminer entièrement les chèvres, et pour cela ils y débarquèrent un chien et une chienne (2). Ceux-ci, à leur tour, s'accrurent et se multiplièrent en raison de la quantité de nourriture qu'ils trouvaient; mais aussi, comme les Espagnols l'avaient prévu, la race des chèvres diminua. Si elle avait été totalement détruite, les chiens eux-mêmes auraient péri à leur tour; mais comme plusieurs chèvres se retirèrent dans les montagnes, qu'elles n'en descendaient que bien rarement pour chercher leur nourriture, et encore avec crainte et circonspection, il n'y eut que les moins prudentes et les moins agiles qui devinrent la proie de la voracité des chiens, et il n'y eut que les plus vigilans de ceux-ci, qui purent se procurer une nourriture suffisante. Ainsi fut établi un nouvel état d'équilibre. Les plus faibles des deux espèces payèrent les premiers le tribut aux circonstances. Les plus forts et les plus intelligens conservèrent leur vie.

De même, dans tous les pays, la quantité de subsistance disponible règle la quantité de l'espèce humaine, quoique non pas partout avec la même rigueur. Chaque pays limité, chaque société circonscrite par des obstacles physiques ou moraux, est pour les hommes qui y vivent, comme une sorte d'île de Juan Fernandez, dans laquelle ils ne peuvent multiplier et s'accroître qu'en nombre proportionné avec les subsistances qu'ils ont à consommer. S'ils restent un peu au-dessous de ce nombre, comme cela a lieu dans la plupart des états civilisés de l'Europe, où le luxe emploie sous diverses formes une partie des subsistances qui pourraient à la rigueur

(2) Ulloa, l. II, ch. IV.

Digitized by Google

être employées à la nourriture, cet état de choses est sans danger. L'excès des produits peut, en cas de disette, être rendu à la consommation sous forme de subsistances. Si les agrémens de la vie en sont momentanément diminués, le nécessaire ne l'est que peu et rarement, de sorte que la population ne diminue pas, ou du moins les individus qui en font actuellement partie ne risquent pas de mourir de faim. Mais, dans les pays où, comme à la Chine et dans l'Inde, la population est élevée au niveau des subsistances, lorsqu'elle en est venue à ne pouvoir se nourrir qu'à l'aide des plus grands efforts de la culture, à ne pouvoir subsister qu'à force de sobriété, d'épargnes et de privations, la moindre diminution dans les récoltes produit tout-à-coup une famine terrible, et la partie de la population que ce qui manque aurait dû nourrir, meurt infailliblement de faim. Dans ce cas, les grains importés de l'étranger pourraient à la vérité produire quelque soulagement : mais en calculant l'effet de cette ressource sur un vaste pays comme la Chine, il est facile de voir qu'elle serait bien éloignée de suffire, sur-tout parce que n'étant que passagérement nécessaire, elle n'offrirait pas l'objet d'un commerce régulier; et c'est pourquoi les sociétés peu nombreuses qui tirent constamment leurs subsistances du dehors par l'effet d'un commerce régulier et durable, comme Hambourg et la Hollande, peuvent seules élever sans danger leur population bien au-delà de ce que comporte l'étendue de leur territoire.

Par le peu que nous venons de dire, on conçoit que l'équilibre mobile de la population et des subsistances est modifié, dans chaque pays, par toutes les circonstances naturelles, morales et politiques qui agissent sur les habitans ; et que, selon que les lois de cet équilibre sont bien ou mal observées, la prospérité ou le malheur de la nation en sont les conséquences inévitables. Ce sont ces modifications particulières que M. Malthus s'est attaché à étudier et à discuter avec beaucoup de soin chez les peuples anciens et modernes : et s'il n'a pas toujours offert à ce sujet des résultats aussi nets et aussi précis qu'on pourrait le désirer ; ce qu'il est peut-être

Digitized by Google

impossible de faire encore dans une science aussi nouvelle que l'économie politique, du moins on ne peut disconvenir qu'il n'ait mis beaucoup de sagacité à rechercher et à prouver les influences réciproques des deux forces que nous venons d'indiquer.

Toutefois, pour ne rien laisser passer de ce qui pourrait nuire à l'exactitude des idées dans un ouvrage de ce mérite et de cette importance, je relèverai l'emploi que l'auteur fait fréquemment d'une expression mathématique, qui me paraît mal appliquée. M. Malthus veut prouver que l'accroissement inconsidéré de la population est plus rapide que l'augmentation de subsistances que cette population croissante peut produire, sur un sol d'une étendue déterminée; et après avoir rapporté toutes les considérations qui lui paraissent prouver cette proposition, il admet définitivement que chez un peuple librement abandonné à lui-même, indépendamment de tout obstacle étranger, la population croîtrait en progression géométrique, tandis qu'en supposant le travail le plus soutenu et le plus actif, la quantité des subsistances ne pourrait croître qu'en progression arithmétique. Ceci n'est qu'un abus de mots. La population et la quantité de subsistances sont des choses qui ont une dépendance mutuelle. L'une ne peut croître ou diminuer sans que l'autre croisse ou diminue en même tems. Elles sont donc ce que l'on nomme en mathématiques des fonctions l'une de l'autre; mais la nature de cette fonction, c'est-à-dire, la forme mathématique qui l'exprime, n'est probablement pas celle d'une progression géométrique ou arithmétique. Il est très-vraisemblable qu'elle est beaucoup plus compliquée, et qu'elle doit varier d'un pays à l'autre avec l'industrie, l'activité, le gouvernement, la religion, et une infinité de causes morales et physiques dont l'ensemble peut bien s'apprécier jusqu'à un certain point, mais non s'exprimer exactement par aucun calcul. Ce rapport doit même changer avec le tems, dans le même pays et d'une année à l'autre, selon les variations des saisons, de la récolte et des circonstances nuisibles ou favorables à la santé. Exprimer de pareils rapports par des idées de progression géométrique ou arithmétique, n'est point une chose

Digitized by Google

exacte. C'est revêtir de l'apparence de l'exactitude des idées qui n'en sont point susceptibles, au moins jusqu'à présent. Les mathématiciens sont beaucoup plus sobres de ces expressions déterminées et rigoureuses, soit parce qu'ils en connaissent mieux le sens et la force, soit parce qu'habitués à considérer des lois de variations très-différentes et très-compliquées, dans le calcul des phénomènes les plus simples de la nature, ils n'ont aucun effort à faire pour concevoir l'étendue et la généralité des rapports composés auxquels un esprit moins exercé s'élève plus difficilement, et dont il cherche par conséquent à simplifier l'expression, souvent aux dépens de l'exactitude.

La conséquence générale de toutes les recherches de M. Malthus, c'est que dans toutes les sociétés humaines, anciennes et modernes, il s'est établi, soit naturellement, soit par l'influence du gouvernement et de la religion, des causes tendantes à réprimer l'accroissement excessif de la population, et à la maintenir au-dessous du niveau des subsistances. Ces causes ont été quelquefois horribles (3). Ce ne sont pas seulement les pestes, les épidémies, et tous les autres résultats d'une population misérable et entassée; mais les vices les plus grossiers et les coutumes les plus barbares, la prostitution et l'infanticide, ont été permis, autorisés; et, dans cette affreuse dégradation d'une partie du genre humain luttant pour sa déplorable vie, les fléaux les plus destructeurs de l'espèce humaine ont été regardés

(3) Parmi les moyens barbares de réprimer la population, il faut compter l'esprit habituel de guerre et de rapine, comme chez les Tartares; le despotisme cruel des mamelucks en Egypte; le commerce des enfans et des esclaves, comme chez les Tartares de la Circassie du Daghes-tan, et chez les Nègres; l'exposition habituelle des enfans au Japon, à la Chine, dans les îles de la mer du Sud, en Grèce, et à Rome, où l'avortement même était si commun, que Pline entreprend de le justifier. *Quoniam aliquarum fœcunditas plena liberis tali venià indiget.* (Pline, liv. 29, ch. 4.) Le peu d'importance que le mot *venià* donne à ce crime et la faiblesse de l'expression *indiget* montrent trop à quel point il était commun.

Digitized by Google

comme des bienfaits. Les Chinois ont reçu avec horreur la nouvelle de la possibilité d'anéantir la petite-vérole par la vaccine, s'écriant qu'ils ne désiraient point être privés d'une maladie qui leur était absolument nécessaire pour leur éviter la pénible tâche d'exposer leurs malheureux enfans à être dévorés par les bêtes féroces (4).

Après avoir fait sentir les malheurs et les vices qu'entraîne l'accroissement inconsidéré de la population, M. Malthus examine quels sont, dans l'état actuel de civilisation des sociétés européennes, les moyens les plus moraux et les plus sûrs de la maintenir dans de justes bornes. Il discute successivement les diverses améliorations que des hommes éclairés et bienfaisans ont tâché d'introduire dans le sort de la classe inférieure de la société. Il examine spécialement l'influence des manufactures mécaniques; et si, d'une part, il convient que cette influence bien ménagée produit, en général, une amélioration réelle dans le sort des pauvres, en leur fournissant les moyens d'élever plus aisément leurs familles, d'une autre part il fait envisager les effets funestes que pourrait avoir leur multiplication excessive dans un grand état; soit en élevant la population trop au-dessus des produits de l'agriculture, soit en altérant la santé des individus employés à ces travaux, ou en favorisant leurs vices, en accroissant parmi eux la mortalité, et surtout en donnant une existence précaire à une grande multitude d'individus que la diminution du commerce ou la chute de la manufacture dans laquelle ils travaillent, ou simplement son transport dans un autre lieu, peuvent réduire à mourir de faim.

Ceci le conduit à rappeler et à prouver de nouveau une vérité qui a été souvent répétée, c'est l'inconvénient et le mauvais effet des secours en argent distribués aux pauvres; secours dont l'espoir entretient la mendicité, et qui, lorsqu'ils sont convertis en loi, comme dans la taxe des pauvres en Angleterre, ont pour résultat certain d'augmenter la misère et l'immoralité. Après avoir ainsi

(4) Lettre écrite de la Chine au docteur Anderson. Voyez la *Bibliothèque Britannique*, tome XXX, page 185.

Digitized by Google

établi toute cette masse de faits, M. Malthus ne voit qu'un moyen constant et assuré pour améliorer le sort des classes inférieures sans nuire aux autres; c'est de les engager par tous les moyens possibles, politiques et religieux, à ne former de mariages qu'autant qu'ils ont la certitude de pouvoir, par leur travail, soutenir leur ménage et fournir à l'entretien de leurs enfans. Pour leur faire comprendre cette nécessité, il veut qu'on leur donne plus d'instruction qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, qu'on leur apprenne à lire, à compter, à se bien conduire, et sur-tout qu'on inculque profondément dans leur esprit les obligations que s'impose un père de famille qui veut être digne de ce nom. Par ce moyen, que M. Malthus appuie de plusieurs exemples, la population et les subsistances se maintiendraient naturellement dans un rapport convenable; on verrait beaucoup moins de misère, et le peuple serait meilleur et plus heureux. L'expérience seule peut confirmer l'efficacité de ce système; mais du moins l'application n'en saurait être dangereuse, puisqu'elle se réduit à inspirer une réserve sage et volontaire; et enfin il est satisfaisant de voir encore se confirmer par ce nouvel exemple une grande vérité déjà appuyée par tant d'autres; c'est que le meilleur moyen, peut-être le seul, d'améliorer le sort de l'espèce humaine, c'est de l'éclairer et de l'instruire sur ses véritables intérêts.

En voyant l'influence funeste que peut avoir sur les peuples l'oubli des véritables principes qui doivent régler la population, si l'on vient à considérer que ce n'est là qu'un point de l'administration d'un état; si l'on réfléchit aux soins, aux lumières, à l'expérience qu'une pareille administration exige, on ne peut songer sans effroi aux conséquences qu'aurait, sur le genre humain, le gouvernement de la multitude, s'il pouvait être de longue durée. Combien n'en avons-nous pas vu d'exemples en France dans cette malheureuse anarchie qui a fait chez nous tant de ravages, dans un tems si court? et, pour ne pas sortir de ce qui concerne le principe de la population, n'a-t-on pas vu une loi révolutionnaire qui promettait des secours pécuniaires

Digitized by Google

et le plus profond secret à toutes les filles qui se déclareraient enceintes (5)? Les auteurs de cette loi ne songeaient pas que la prospérité de l'état ne dépend point des enfans qui naissent, mais de ceux qu'on élève dans les principes de l'honneur, de la probité, et qu'on instruit à devenir des citoyens utiles. Ils croyaient encourager la population, quand ils ne faisaient qu'encourager la débauche et augmenter la misère.

L'ouvrage de M. Malthus a eu quatre éditions en Angleterre. La dernière a été hâtée par le désir qu'ont témoigné plusieurs membres du parlement de l'avoir à leur disposition dans la discussion des lois sur les pauvres. Ce désir est un garant de son utilité. On doit donc savoir gré à M. Prévost de l'avoir fait passer dans notre langue. Ce nouveau travail qu'il a publié en même tems que sa théorie de la chaleur rayonnante, et presque immédiatement après la traduction de plusieurs autres ouvrages importans, prouve avec quelle activité ce savant respectable occupe tous ses momens. Il a fait hommage de sa traduction de Malthus à M. Benjamin Delessert son compatriote et son ami. A qui pouvait il mieux l'offrir qu'à cet excellent citoyen, dont les soins constans et généreux offrent le modèle de la bienfaisance la plus éclairée et la plus active?

BIOT.

(5) 28 juin 1793 (n° 1161), titre 11.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE DES PREMIERS TEMS DE LA GRÈCE, depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides, pour servir d'introduction à tous les ouvrages qui ont paru sur ce sujet, avec des tableaux généalogiques des principales familles de la Grèce; par M. CLAVIER, juge en la cour de justice criminelle séant à Paris. — Deux volumes in-8°. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur. — 1809.

IL y a peu de sujets qui soient enveloppés d'autant d'obscurité que l'histoire des premiers tems de la Grèce, non-seulement par le défaut des monumens authentiques dont un grand nombre ont été détruits par le tems; mais plus encore par le peu d'uniformité ou même par l'opposition qu'on observe entre les témoignages que l'on est forcé de comparer entr'eux pour en tirer quelque lumière satisfaisante. Cependant telle est la pente naturelle, et en quelque sorte irrésistible, de l'esprit humain, qu'il éprouve comme un malaise et une espèce de fatigue insupportable, tant qu'il n'est pas parvenu à lier par une chaîne non interrompue ses idées ou ses connaissances sur les sujets auxquels il s'applique; et ce besoin qui semble tenir à la nature même de notre intelligence, a été la source des plus nobles découvertes comme des plus déplorables erreurs. En effet, si c'est à cette cause qu'il faut attribuer le nombre presqu'infini des systèmes insensés et ridicules qu'ont enfantés dans tous les siècles des esprits faux, et le nombre non moins grand peut-être des doctrines funestes, des préjugés absurdes qu'ont propagés dans tous les tems des esprits pervers, c'est à elle aussi qu'il faut attribuer les vérités utiles que le génie de l'observation, aidé d'un travail opiniâtre et d'une patience sans bornes, a su révéler aux hommes.

Dans l'état présent de nos connaissances sur l'histoire du

Digitized by Google

du globe que nous habitons, les Grecs paraissent, après les Juifs, le peuple sur l'existence et sur les transactions duquel nous ayons les documens les plus authentiques et les plus suivis. Comme nous ne savons des révolutions des anciens empires de l'Orient et même de de l'Egypte, que ce que nous en disent les livres Juifs, assez peu d'accord avec Hérodote et Diodore de Sicile, qui ne s'accordent pas davantage entr'eux, il est bien évident que nous n'avons sur cette partie de l'histoire des hommes que des notions aussi bornées que peu certaines. Peut-être obtiendra-t-on quelque jour des lumières plus satisfaisantes des savantes recherches que la société anglaise de Calcutta fait, au sein même de l'Inde, sur l'histoire de ces vastes contrées; mais jusqu'ici la Grèce est, comme nous venons de le dire, le pays qui nous offre la suite la plus régulière de monumens historiques qui aient quelque authenticité. Malheureusement ceux qui portent ce caractère ne remontent guère plus haut que le commencement des Olympiades, c'est-à-dire, huit siècles environ avant l'ère vulgaire. Les tems antérieurs à cette époque, et qui comprennent les dix ou onze siècles qui s'étaient écoulés depuis la fondation des premiers royaumes en Grèce, avaient été désignés par Varron, le plus savant des Romains, sous le nom de *tems mythologiques* ou fabuleux; et l'on voit par ce que dit à ce sujet Thucydide dans le début de son ouvrage, que les Grecs eux-mêmes n'avaient que des notions très-vagues sur l'histoire de toute cette période.

Il paraîtra donc surprenant, comme le remarque M. Clavier lui-même, que privé de la plus grande partie des sources où les anciens pouvaient puiser, il ait osé entreprendre d'éclaircir ce qui leur paraissait d'une obscurité presqu'impénétrable; car c'est précisément l'histoire des tems mythologiques qui est l'objet de son ouvrage; il s'est proposé, en remontant jusqu'à l'arrivée des premières colonies orientales dans le Péloponèse, de les suivre dans les divers établissemens qu'elles firent sur presque toutes les côtes de la Méditerranée, dans la plupart des îles, et même dans l'intérieur des terres, comme un sujet propre à fixer l'attention de ceux qui

Digitized by Google

aiment à rechercher par quelle suite d'efforts, par quels degrés presqu'insensibles, l'homme partant de l'état sauvage, et pour ainsi dire brut, où la nature semble l'avoir jeté sur cette terre, s'est élevé à ce haut degré de perfectionnement, à ce point extraordinaire de développement de toutes ses facultés où nous le présentent les sociétés civilisées.

Mais pour qu'on ne l'accuse pas de témérité dans une entreprise qui paraît au premier abord d'une difficulté insurmontable, il s'attache à rechercher les causes de l'obscurité dont ce sujet est enveloppé, et fait voir que cette obscurité vient beaucoup moins de la disette des monumens que du peu d'intérêt que les Grecs prenaient à l'histoire de ces premiers tems, et sur-tout du défaut de critique de la plupart des écrivains anciens; il observe ensuite, que bien que nous ayons perdu un grand nombre d'ouvrages originaux, nous avons conservé la plupart des traditions qu'ils contenaient. « En effet, dit M. Clavier, les poëtes cycliques que nous avons perdus, mais dont il nous reste beaucoup de fragmens, étaient contemporains d'Homère, ou ont vécu peu de tems après lui. Ces poëtes, dont les principaux sont Hésiode, Créophyle de Samos, Arctinus de Milet, Stasinus de Chypre, Leschès et Pisandre de Camire, avaient traité de presque toutes les parties de l'histoire des tems héroïques, et c'est d'eux que les premiers historiens avaient tiré les généalogies sur lesquelles ils se fondaient. Il y a eu, depuis Hérodote jusqu'à nos jours, une foule innombrable d'écrivains qui se sont tous cités successivement, ce qui ne laisse aucun doute sur leurs époques respectives : et nous pouvons, d'après leurs ouvrages, établir une suite non interrompue de générations depuis Inachus, l'un des derniers rois Héraclides de Lacédémone; nous connaissons même ce qui s'est passé de plus important à chaque époque. »

Depuis la renaissance des lettres, les savans les plus distingués des divers pays de l'Europe où elles sont cultivées, ont tenté, avec plus ou moins de succès, d'éclaircir l'origine des nations de la Grèce; et en France MM. Geinoz, de la Nauze, Gibert et Belley de l'an-

Digitized by Google

cienne Académie des inscriptions et belles-lettres ont enrichi le recueil des Mémoires de cette compagnie savante de plusieurs dissertations intéressantes sur ce sujet. Court de Gébelin dans son grand ouvrage intitulé : *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, a aussi osé aborder cette question, et ce qui avait paru à ses devanciers d'une extrême difficulté, lui paraît, à lui, la chose la plus simple et la plus facile. Je dirai un mot de son système, afin qu'on voie combien il est aisé, avec beaucoup d'esprit, de talent et de connaissances, de tomber dans des erreurs ridicules quand on se préoccupe pour les opinions ou les doctrines même les plus respectables, au point de ne savoir plus discerner les cas où elles sont applicables de ceux où elles ne peuvent nullement s'appliquer.

En effet, Court de Gébelin, après avoir analysé avec autant de clarté que de sagacité les opinions des savans académiciens que j'ai nommés tout-à-l'heure, après avoir montré qu'on ne peut presque en tirer aucun résultat satisfaisant, en vient à l'exposition de ses propres idées, qu'il appelle *vrai système de l'origine des Grecs*. Selon lui, Moïse avait tracé *de main de maître* la première carte de géographie qui aie jamais existé, et voici comment : en faisant la généalogie des enfans de Noé, Moïse nous dit que Japhet ou Japet, un des fils de ce patriarche, eut lui-même sept fils ; que le quatrième s'appelait *Jon* ou *Javan* ; et que celui-ci fut père d'*Elisa*, *Tharsis* ou plutôt *Thrasis*, *Ketim* et *Dodanim*. Or, qui ne voit que Tharsis donna son nom à la Thrace, que Ketim donna le sien à la Macédoine et à la contrée des Gètes au nord de ce royaume, que Dodanim fut le père des Doriens qui habitaient le pays situé entre la Macédoine et le Péloponèse ; et qu'enfin Elisa s'établit dans le Péloponèse même, dont une contrée avait conservé le nom d'Elis ou Elide? « Un accord aussi parfait entre les quatre grandes divisions de la Pélasgie et les quatre fils d'Ion, poursuit notre auteur, démontre la vérité de ce que j'avance, et que Moïse avait d'excellens Mémoires sur ce pays et sur sa population. » Et tout ce raisonnement

Digitized by Google

paraît au bon Court de Gébelin aussi incontestable qu'il paraîtra absurde à tous les lecteurs sensés.

On devine bien que la méthode de M. Clavier, qui a soigneusement approfondi son sujet, n'est ni aussi expéditive, ni aussi cavalière, si l'on peut s'exprimer ainsi; non-seulement il ne croit point que la partie géographique de la Bible, dont il est peut-être assez difficile de se faire des idées bien nettes, doive être considérée comme un article de foi; mais il pense même qu'on n'est point obligé d'adopter sans examen la chronologie des livres juifs; car il ne s'agit ici ni de morale, ni de dogme, mais de nombres qui pouvaient avoir été altérés, et qui l'ont été effectivement, puisque des chronologistes très-orthodoxes ont varié de près de deux mille ans sur l'époque de la création du monde. En effet, le père Petau ne la porte qu'à l'an 3983 avant notre ère, et D. Pezron, savant bénédictin, l'a reculée jusqu'à l'an 5868, sans qu'on l'ait accusé d'hérésie. On peut donc bien, ajoute M. Clavier, la reculer encore davantage sans offenser en rien la religion. Ajoutons que l'un des plus illustres érudits de notre tems, M. Larcher à qui nous devons une excellente traduction d'Hérodote, accompagnée du commentaire le plus savant et le plus complet qui ait jamais été fait sur cet écrivain, malgré le profond respect et la croyance implicite dont il fait partout profession pour tout ce qui est contenu dans les livres hébreux, déclare que si, par un vain scrupule, il avait adopté la chronologie de ces livres, au lieu du système d'Hérodote sur les Egyptiens, les Tyriens, etc., système qui d'ailleurs est moins celui de l'historien grec que celui de ces différens peuples, ses lecteurs auraient été arrêtés à chaque pas, ce qui confirme pleinement l'opinion de M. Clavier à cet égard.

Mais il est tems de faire connaître plus en détail l'ouvrage de ce dernier écrivain, et de donner au lecteur une idée de ce qu'il y trouvera d'utile ou d'intéressant.

« Pour déterminer d'une manière un peu sûre la date du commencement des traditions historiques dans chaque nation, il faut partir d'une époque historique constante et commune à ces nations. Telle peut être pour les Grecs

Digitized by Google

l'époque de la guerre de Troie, à laquelle presque tous les peuples de la Grèce eurent part. La généalogie des différens chefs qui la commandaient, prise, en remontant d'âge en âge, nous conduira jusqu'à un tems où nous ne trouverons plus que des générations absolument poétiques, des nymphes filles d'un fleuve, des hommes, nés du commerce d'un dieu avec une femme mortelle, dont la famille sera inconnue, ou ne se trouvera que dans les critiques des siècles postérieurs à Alexandre. Alors nous regarderons cette époque comme celle du commencement de cette famille; tout ce qui l'a précédé en sera le tems fabuleux et inconnu. La généalogie d'Achille, par exemple, remontera par son père Pélée jusqu'à Æacus, souverain de l'île d'Ægine; mais cet Æacus étant le fruit des amours du Jupiter et d'une nymphe fille du fleuve Asopus, ce sera un homme nouveau dont les ancêtres étaient inconnus, et nous fixerons à la troisième génération avant la guerre de Troie le tems auquel l'île d'Ægine a été habitée, ou du moins celui auquel ses habitans auront commencé à former une cité. Il semble qu'une méthode aussi simple et aussi sûre aurait dû être suivie par tous les critiques; cependant elle n'a jamais été employée. L'ouvrage de Saumaise, *de lingua hellenistica*, et le commentaire de Prideaux sur les marbres d'Arondel, montrent dans quel embarras deux savans hommes se sont jetés pour ne l'avoir pas suivie, et pour avoir supposé que la durée des tems héroïques avait été la même pour tous les peuples de la Grèce. »

Telles sont les vues qui ont guidé l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons; elles sont tirées d'un travail inédit du savant Freret, que l'on regarde à juste titre comme celui de tous nos écrivains qui a porté le plus de sagacité, de justesse et de profondeur d'esprit dans la critique historique; cet écrit, intitulé *Observations générales sur l'ancienne Histoire des premiers habitans de la Grèce*, et qui doit paraître dans les derniers volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avait été communiqué à M. Clavier par feu M. de Sainte-Croix. Mais pour s'engager dans une route aussi hérissée d'obs-

Digitized by Google

tacles et de difficultés de toute espèce, il fallait toute l'érudition et toute la rectitude de jugement dont le même auteur a donné des preuves signalées dans son travail sur Apollodore, qui lui-même n'est qu'une suite ou une partie des profondes et savantes recherches dont il s'est occupé depuis un grand nombre d'années, en préparant sa traduction et le commentaire de *Pausanias*, qu'il est sur le point de publier (1).

Pour entreprendre de remonter ainsi à l'origine des différens peuples, par la suite des générations des principales familles dépositaires de l'autorité souveraine, pour tracer l'histoire de leurs expéditions, de leurs migrations, de leurs alliances, de leurs traités, des établissemens nombreux qu'ils avaient formés dans des lieux différens et à des époques diverses, il fallait avoir lu avec attention non-seulement tous les principaux auteurs, mais cette foule de scoliastes, de commentateurs, de grammairiens, qui, parmi un nombre infini d'inutilités de pensées ou d'opinions absurdes ou ridicules, nous ont néanmoins conservé des restes précieux des écrits que nous n'avons plus, soit en les citant textuellement, soit en nous en donnant l'analyse ou la substance; il fallait recueillir, comparer et discuter avec intelligence tant de témoignages, trop souvent obscurs ou contradictoires, et à l'aide d'une critique lumineuse en tirer les résultats qui présentaient, sinon un caractère d'évidence absolument satisfaisante, au moins le plus haut degré de vraisemblance, et c'est ce que M. Clavier paraît avoir fait avec assez de succès pour qu'on doive lui savoir infiniment de gré de son entreprise. C'est par cette patience laborieuse, par cette suite d'efforts continuels et toujours dirigés vers un même but, qu'il est parvenu à tracer des tables généalogiques des principales familles qui ont régné dans la Grèce. Ces tables, au nombre de onze,

(1) Le prospectus de cette édition proposée par souscription, a paru il y a déjà assez long-tems; l'ouvrage doit s'imprimer chez M. Firmin Didot; et l'on ne peut que regretter vivement qu'une entreprise aussi utile et qui ferait même honneur à notre littérature, devenue si pauvre en ce genre, n'obtienne pas plus d'encouragemens.

Digitized by Google

présentent la suite non-interrompue de tous les personnages dont les noms figurent dans les antiques annales du premier peuple véritablement civilisé dont nous ayons connaissance sur ce globe; car les grandes nations de l'Asie ayant été de tout tems soumises à des gouvernemens despotiques, et l'Egypte, à l'époque où elle fut la plus florissante, paraissant avoir été asservie à un gouvernement théocratique, tous ces peuples n'ont jamais pu qu'être plus ou moins barbares.

Tel a donc été l'objet du travail de M. Clavier, de découvrir et de nous faire connaître, autant qu'il était possible de le faire d'après les monumens qui nous restent encore, les rapports qu'eurent entr'elles les différentes familles dont il nous trace la filiation; en sorte que ces généalogies se servissent, pour ainsi dire, réciproquement d'appui, et se prêtassent toutes une lumière mutuelle. On sent assez qu'un livre de ce genre est peu susceptible d'extraits, et que les deux volumes qui le composent n'offrant, à peu de choses près, que la discussion des faits et des autorités sur lesquelles l'auteur se fonde pour établir ses opinions, la lecture peut même en paraître aride et fatigante. Mais le soin qu'a pris l'auteur de citer scrupuleusement les textes des nombreux ouvrages qu'il a lus ou consultés, et d'indiquer exactement les passages dont il s'appuie, fait de son livre un véritable trésor d'érudition sur cette matière, et l'index extrêmement étendu par lequel l'ouvrage est terminé, donne au lecteur la facilité de disposer à l'instant de toutes ces richesses sur le sujet particulier de ses recherches, lorsqu'il a besoin d'éclaircissement sur tel ou tel objet qui peut l'arrêter dans la lecture des écrivains grecs, poëtes, orateurs ou historiens, etc. On peut donc dire avec vérité que ce nouveau livre de M. Clavier, avec son édition d'Apollodore, et les deux tables des matières jointes à ces deux ouvrages, composent, dans leur ensemble, le dictionnaire mythologique le plus savant qui existe, en même tems qu'il a, pardessus tous les autres écrits de ce genre, l'avantage inappréciable d'indiquer avec la plus scrupuleuse exactitude les sources où l'on peut, à son gré, ou puiser une doctrine plus étendue que celle que vous

Digitized by Google

tacles et de difficultés de toute espèce, il fallait toute l'érudition et toute la rectitude de jugement dont le même auteur a donné des preuves signalés dans son travail sur Apollodore, qui lui-même n'est qu'une suite ou une partie des profondes et savantes recherches dont il s'est occupé depuis un grand nombre d'années, en préparant sa traduction et le commentaire de *Pausanias*, qu'il est sur le point de publier (1).

Pour entreprendre de remonter ainsi à l'origine des différens peuples, par la suite des générations des principales familles dépositaires de l'autorité souveraine, pour tracer l'histoire de leurs expéditions, de leurs migrations, de leurs alliances, de leurs traités, des établissemens nombreux qu'ils avaient formés dans des lieux différens et à des époques diverses, il fallait avoir lu avec attention non-seulement tous les principaux auteurs, mais cette foule de scoliastes, de commentateurs, de grammairiens, qui, parmi un nombre infini d'inutilités de pensées ou d'opinions absurdes ou ridicules, nous ont néanmoins conservé des restes précieux des écrits que nous n'avons plus, soit en les citant textuellement, soit en nous en donnant l'analyse ou la substance; il fallait recueillir, comparer et discuter avec intelligence tant de témoignages, trop souvent obscurs ou contradictoires, et à l'aide d'une critique lumineuse en tirer les résultats qui présentaient, sinon un caractère d'évidence absolument satisfaisante, au moins le plus haut degré de vraisemblance, et c'est ce que M. Clavier paraît avoir fait avec assez de succès pour qu'on doive lui savoir définiment gré de son entreprise. C'est par cette pénible laborieuse, par cette suite d'efforts continuels et [illegible] dirigés vers un même but, qu'il est parvenu à [illegible] tables généalogiques des principales familles [illegible] régné dans la Grèce. Ces tables, au nombre [illegible]

(1) Le prospectus de cette édition proposée [illegible] paru il y a déjà assez long-tems; l'ouvrage [illegible] M. Firmin Didot; et l'on ne peut que re[illegible] entreprise aussi utile et qui serait même ho[illegible] devenue si pauvre en ce genre, n'obtienne

Digitized by Google

casion de
d'équité à
es qu'ils
Clavier,
écédem-
les sa-
le succès
aines, et
de rece-
e France
ROT.

URS QUI
SE.

obligations
culièrement
doit plus de
, de grâce et
légance, une
à eux; mais
prix assez cher.
a vu s'affaiblir
la concision, la
nt ses principaux
Regnier. Toutefois
érement le procès à
génie eux-mêmes sont
le. L'enfance de Cor-
des discordes civiles,
eurs le sentiment de l'ad-
es des Romains; aussi la
e sont-elles les principales
ntre. Mais les héros du tems
iques un rafinement de galan-
on croirait tout-à-fait incompa-
rieuses, la préoccupation forte,
de l'homme de parti. Ce même
ul tout le poids du gouvernement,
de la France et de l'Europe, fais
mour chez sa nièce Mlle de V

Digitized by Google

offre l'auteur, ou recourir pour s'assurer de la vérité des résultats qu'il vous présente; car il est aisé de prévoir que dans un sujet comme celui qu'il a entrepris de traiter, il a été plus d'une fois forcé de hasarder à des suppositions ou des conjectures, qui sont nécessairement susceptibles d'être plus ou moins contestées. C'était un inconvénient inévitable; mais la totalité du système tenant à un grand ensemble de vues et de faits, il est évident aussi qu'il n'y a que les savans qui ont acquis une érudition aussi étendue que celle de M. Clavier, et qui ont autant que lui médité sur ces matières, qui puissent, ou combattre avec avantage, ou confirmer par de nouvelles preuves plusieurs parties de détail sur lesquelles il reste encore beaucoup d'incertitude, ou quelques points essentiels du système de l'auteur, sur lesquels son opinion diffère de celles qu'ont émises d'autres savans également recommandables. M. Clavier reconnaît lui-même qu'il reste encore beaucoup de chose à éclaircir dans le sujet qu'il a traité; il se flatte seulement d'avoir marché dans une route plus exacte, d'avoir suivi un système plus conforme à la saine raison, et d'avoir lié avec plus de justesse qu'on ne l'avait fait avant lui, un plus vaste ensemble de faits; et c'est un mérite qu'on ne saurait, à ce qu'il semble, lui contester sans injustice.

Peut-être aurait-il pu répandre un peu plus d'intérêt sur son ouvrage, et rompre la monotonie fatigante, qui résulte nécessairement des mêmes formes de discussion sur des sujets toujours semblables, en semant çà et là quelques traits puisés aux sources mêmes d'où il tirait sa doctrine, et qui eussent servi à répandre plus de lumières sur l'état physique, politique et moral des Grecs dans les tems dont il essayait de retracer l'histoire. Il aurait dû sur-tout établir plusieurs divisions principales, relatives soit aux nations diverses ou aux différentes époques dont il parlait; c'eût été comme autant de points de repos pour le lecteur, qui peut se fatiguer d'avoir à suivre une discussion un peu aride, et qui se soutient presque sans interruption pendant deux volumes entiers. Enfin, on pourra reprocher au style de M. Clavier de manquer quelquefois de correction, défaut plus sensible encore

Digitized by Google

peut-être dans un écrit où l'on a rarement l'occasion de déployer d'autres qualités. Mais il y aurait peu d'équité à insister sur ces reproches, quelque légitimes qu'ils soient, et il n'en reste pas moins vrai que M. Clavier, par ce dernier travail et par l'ouvrage qu'il a précédemment publié, a pris un rang distingué parmi les savans de l'Europe qui cultivent avec le plus de succès cette branche intéressante des connaissances humaines, et s'est montré digne de l'honneur qu'il vient de recevoir en dernier lieu par le choix de l'Institut de France qui l'a admis dans son sein. THUROT.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES AUTEURS QUI ONT FIXÉ LA LANGUE FRANÇAISE.

LA langue française a sans doute d'éternelles obligations aux écrivains du dix-septième siècle, et particulièrement à Pascal, à Boileau et à Racine. Elle leur doit plus de clarté, d'aisance, de délicatesse, d'harmonie, de grâce et de coloris. Ils lui ont encore donné une élégance, une noblesse et une dignité inconnues jusqu'à eux; mais ces derniers présens lui ont coûté un prix assez cher. En recevant de nouvelles richesses, elle a vu s'affaiblir ou disparaître l'énergie, la hardiesse, la concision, la naïveté et le tour original qui formaient ses principaux caractères du tems de Montaigne et de Regnier. Toutefois il ne lui conviendrait pas de faire légérement le procès à ses bienfaiteurs. Les hommes de génie eux-mêmes sont modifiés par l'esprit de leur siècle. L'enfance de Corneille avait été bercée au bruit des discordes civiles, qui échauffaient dans tous les cœurs le sentiment de l'admiration pour les vertus sévères des Romains; aussi la force, la grandeur et l'audace sont-elles les principales qualités de leur sublime peintre. Mais les héros du tems mêlaient aux agitations politiques un rafinement de galanterie qu'au premier aspect on croirait tout-à-fait incompatible avec les pensées sérieuses, la préoccupation forte, les passions exclusives de l'homme de parti. Ce même Richelieu qui portait seul tout le poids du gouvernement, ce ministre, la terreur de la France et de l'Europe, faisait soutenir des thèses d'amour chez sa nièce M^lle^ de Wigne-

Digitized by Google

rod, et soupirait pour la duchesse de Chevreuse. On se rappelle que la Fronde exagéra encore ces ridicules. L'hôtel de Rambouillet, livré à la fureur du bel esprit, mit aussi en honneur une métaphysique platonicienne sur l'amour. Cette espèce de beau idéal et fantastique plaisait beaucoup au sexe qui, sans renoncer aux réalités, recevait, avec un plaisir mêlé d'orgueil, un encens presque semblable à celui offert par nos anciens chevaliers à la dame de leurs pensées. Aujourd'hui une femme galante éclaterait de rire aux déclarations d'un amour si quintessencié; une femme réservée et sensible sourirait de pitié à tout ce phébus : mais telles étaient les mœurs du tems; et lorsqu'un la Rochefoucauld et tant d'autres personnages distingués répétaient tous ces lieux communs de morale amoureuse, la sottise seule pourrait croire qu'elle aurait échappé à la contagion générale. Corneille ne sut pas s'en préserver : disons mieux, il ne pensa même pas à l'éviter. Son esprit, encore exalté par la lecture du théâtre espagnol, prit naturellement en amour le ton de ses plus illustres contemporains. De là cette subtilité, ces argumentations, ce jargon métaphysique qu'on lui reproche avec justice. De là aussi l'élévation quelquefois ravissante des rôles d'Emilie, de Viriate et de Pauline. On a paru quelquefois s'étonner de ce que les Sévigné et leurs émules, constantes dans leurs vieilles admirations, eussent préféré Corneille au plus tendre des poëtes; cet étonnement aurait dû disparaître à la première réflexion. Indépendamment de toutes ses admirables qualités, le père de la tragédie française avait sur son jeune rival l'avantage d'être l'interprète de l'opinion presque générale. Quand ses héros parlaient d'amour ou de vertu guerrière, ils exprimaient le sentiment de la cour, de la noblesse et du peuple qui les imite. D'ailleurs c'est le propre du sublime d'exciter l'enthousiasme et de faire pâlir tous les objets de comparaison. Rendons une autre justice à Corneille. Malgré ses nombreux défauts, son style a souvent une vérité, une franchise, j'oserais presque dire une candeur et une bonhommie qui conservent à notre langue sa physionomie antique. Pour être juste, il faut ajouter que ce grand poëte a laissé dans ses beaux morceaux des modèles que l'on n'a point surpassés. Avouons en même tems que Corneille manquait de plusieurs qualités nécessaires pour épurer, polir et fixer une langue. L'académie française, créée par Richelieu en 1635, s'était occupée sans relâche de ce soin important. Ses travaux, précédés de ceux de

Digitized by Google

Balzac et de Vaugelas, et les progrès que la nation faisait chaque jour dans l'art social, avaient opéré un changement aussi rapide qu'étonnant; on en jugera par l'anecdote suivante. Quelque tems avant sa mort, arrivée le 28 octobre 1646, le vieux poëte Maynard fit un voyage à Paris. Chaque fois qu'il prenait la parole, on l'arrêtait en lui disant : Ce mot là n'est plus d'usage. Tout le monde sait que l'honneur d'avoir fixé nôtre langue en prose appartient à Pascal. La poésie est redevable du même service à Boileau et à Racine; mais le premier de ces auteurs n'avait pas, peut-être, assez médité les qualités précieuses du style de nos anciens écrivains. A force de pureté et d'élégance, il n'a point assez conservé la franchise, l'abandon, le tour vif et rapide, et la naïveté du langage de nos pères. Il parvint à lui faire adopter des beautés étrangères, et lui laissa perdre quelques-unes des siennes propres. On est d'autant plus surpris de cette direction du talent de Pascal, que son génie vaste, son esprit profondément méditatif, devaient avoir besoin d'une langue pleine de richesse et de liberté. Maître de tout tenter, il aurait pu, je crois, conserver, et consacrer à jamais par son autorité, une partie du style de Montaigne. Malgré cette réflexion que je soumets au jugement du lecteur, les *Provinciales* ne sont pas moins un chef-d'œuvre immortel. Mais l'expression de Pascal m'a semblé plus hardie dans le *Recueil de ses pensées*. Elle respire quelquefois toute l'audace de ses incursions dans le monde intellectuel.

Boileau, et sur-tout Racine, bien plus créateur en fait de langage que son maître, unissaient à tous les dons particuliers que le poëte doit avoir reçus en naissant, un jugement solide et un goût exquis. Ils avaient accru et fortifié ces présens de la nature dans le commerce assidu des Grecs et des Latins. En étudiant deux langues si harmonieuses et si fécondes, ils reconnurent ce qui manquait à la nôtre et formèrent la résolution de l'enrichir. Ce serait aimer le luxe des paroles que de retracer en détail tout ce que ces deux célèbres amis ont fait pour elle. Ils nous ont vraiment créé une poésie nouvelle. Mais pourquoi, trop fidèles à suivre l'exemple de Malherbe qui poussa jusqu'à l'excès l'amour de la pureté du langage, trop asservis aux lois tyranniques de l'usage et du ton de leur siècle, se sont-ils entièrement détournés des sentiers fréquentés par Marot et plusieurs autres? Malheureusement la cour qu'ils avaient corrigée de son mauvais goût, d'une sotte admi-

Digitized by Google

ration pour les romans de Scudéri et les vers de Pradon, donna à son tour le ton à ses réformateurs. Une grandeur toute théâtrale leur en imposa. La langue des familiers du brave François premier aurait paru trop franche, trop libre et trop populaire aux courtisans du superbe Louis XIV. C'était courir des chances de mauvais succès que d'essayer à la faire revivre devant eux. Cependant Boileau lui-même, quelque parfait qu'il soit, eût gagné de la franchise et de l'abandon en fondant dans son style celui de Regnier. Il se contenta de lui rendre une justice éclatante, de lui emprunter des pensées, des vers même, et n'imita point sa manière vive, énergique et naturelle. Pour la naïveté qui donne encore tant de charme au vieux style de son célèbre devancier, Boileau eût en vain cherché à acquérir cette qualité; elle manquait à son talent: peut-être même n'en sentait-il pas tout le prix; du moins on pourrait le présumer, puisqu'il a oublié dans son Art poétique l'Apologue et La Fontaine. Mais je m'arrête, et quand je pense que ce grand homme fut le maître de tous les écrivains du dix-septième siècle, qu'il sera éternellement le législateur du Parnasse français, j'ai peur d'avoir blasphémé.

Racine obligé de prêter à Melpomène un langage digne d'elle, et d'ailleurs plus assidu à la cour que son véridique ami, ne croyait jamais s'exprimer avec assez de pompe et de noblesse devant ses illustres spectateurs; néanmoins il emprunta souvent au peuple lui-même une foule de tournures vives, d'expressions ordinaires et communes même; mais quel soin il prenait de déguiser ces larcins hardis aux oreilles dédaigneuses! Comme il s'attachait à faire passer la simplicité des paroles à la faveur de la plus douce mélodie! Tant d'artifices employés par un homme si judicieux annoncent qu'il connaissait bien le goût de son siècle, qu'il le craignait, et se croyait obligé d'y sacrifier. Une réflexion puisée dans mon sujet même me porte à adopter cet avis. Racine, profondément nourri de la langue d'Homère, en avait nécessairement senti et admiré la naïveté, qualité commune à tous les écrivains grecs, quelle que soit d'ailleurs la différence de leurs talens. Il savait que cette langue qui ne dédaigne rien, qui n'a point de mots roturiers, pouvait tout rendre avec une admirable vérité. Il avait vu Euripide trouver le pathétique le plus touchant dans l'expression naïve des mouvemens du cœur. Pourquoi donc jugea-t-il nécessaire de parer la simplicité de l'expression

Digitized by Google

du poëte grec, d'altérer même la vérité des sentimens jusque dans ces passages où le génie de notre langue s'accordait parfaitement avec celui de l'idiôme de son maître? C'est que rien n'était moins naïf que la cour, et que trop certain de cette observation, il désespéra de réussir en montrant la nature telle qu'elle est de tout tems à des hommes artificiels qui l'auraient dédaignée ou méconnue.

Racine n'a point cru pouvoir descendre jusqu'au naturel et à la simplicité d'Euripide; par la même raison il s'est entiérement éloigné de la route des prédécesseurs de Malherbe. On ne saurait nier cependant que son talent flexible, son goût délicat n'eussent trouvé des mines précieuses à exploiter dans ces vieux auteurs. Personne, excepté Lafontaine, n'a possédé le mérite de la variété comme Racine : eh bien ! il en aurait davantage si l'on trouvait quelquefois chez lui de ces vers que le bonhomme semble avoir retenus en causant avec Marot ou Saint-Gelais, et qui s'embellissent sous sa plume, comme un bon mot répété par un homme d'esprit. Me permettra-t-on d'aller plus loin? J'ai pensé plus d'une fois que le soin continuel de la noblesse et de l'élégance a vraiment coûté des beautés tragiques à l'auteur de Phèdre. Il ferait verser plus de larmes encore, s'il eût plus souvent osé être tout-à-fait simple, et laisser aller ses expressions, comme elles sortiraient d'un cœur naïf ou vivement ému. La scène d'Athalie avec Joas offre un exemple des ressources de ce génie merveilleux et capable de tout, dont la nature avait doué le rival de Corneille et d'Euripide. On ne trouverait dans ce dernier rien de comparable à cette admirable scène. Mais que son Iphigénie est touchante ! Pour la comparer un moment à celle de Racine, je suis obligé de citer des vers que tout le monde sait par cœur; je les prends au quatrième acte, dans la scène quatrième.

IPHIGÉNIE.

Mon père !
Cessez de vous troubler; vous n'êtes point trahi;
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres, sans détours, pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,

Digitized by Google

Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Parait digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si long-tems le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.....
. . . . . .
. . . . . .)
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur, à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux. Vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

J'ai passé à dessein tous les vers pompeux dans lesquels l'amante d'Achille parle de la conquête de Troie, afin de rendre la comparaison plus égale entre les deux auteurs. Du reste, la noblesse, l'harmonie, la poésie la plus élégante et la plus douce, l'éloquence la plus insinuante brillent dans le discours que je viens de mettre sous les yeux du lecteur. Maintenant écoutons Euripide. Traduit en prose, dépouillé de la mesure et de la mélodie des vers grecs, il perdra beaucoup. Mais ce qui nous occupe ici, ce sont les sentimens et les pensées bien plus que les beautés de diction; et d'ailleurs, quelque tort que ma faible version lui cause, Euripide devrait encore me pardonner, puisque

Digitized by Google

renonçant pour lui à l'amour exclusif de la gloire nationale, je consens à lui accorder quelqu'avantage sur le poëte divin qui fait notre orgueil et nos délices.

Acte cinquième, vers 1211.

IPHIGÉNIE.

« Mon père, si j'avais l'éloquence d'Orphée, le pouvoir magique d'entraîner les rochers sur mes pas et de charmer les cœurs par la douceur de mes accens, j'aurais recours à ce talent; mais je n'ai que des larmes pour défense. Devant cette mère chérie, je presse vos genoux de mes bras supplians. Ne me laissez pas souffrir une mort prématurée; ne m'envoyez pas avant le tems voir le séjour des ombres. Il est si doux de contempler la lumière des cieux. C'est moi qui vous ai donné la première le nom de père, moi que vous avez la première appelée mon enfant. Votre Iphigénie se traînant sur vos genoux, donna la première à ce cœur paternel des plaisirs que vous lui rendiez avec usure. Souvent vous me disiez : Mon enfant, te verrai-je un jour heureuse et florissante dans la maison d'un époux fortuné, comme il convient à ma fille? Et moi, suspendue dans vos bras, caressant comme aujourd'hui votre auguste visage, je répondais : Que ferai-je pour vous, mon père? Je vous recevrai dans votre vieillesse. Ma maison vous offrira les douceurs de l'hospitalité et les alimens qui soutiennent l'homme dans ses travaux. J'ai gardé le souvenir de ces entretiens si chers; vous les avez oubliés, mon père, et vous voulez me faire mourir! Ne le faites pas, je vous en conjure, au nom de mon aïeul Pélops, au nom de votre père Atrée, et de cette mère qui, après m'avoir enfantée avec douleur, souffre en votre présence des douleurs plus cruelles encore. Qu'y a-t-il de commun entre moi et l'hymen d'Alexandre? pourquoi Hélène cause-t-elle ma ruine? Tournez les yeux vers moi, accordez-moi votre aspect et un baiser, que j'emporte en mourant ces derniers gages de votre amour, si vous êtes sourd à mes prières. Mon frère, toi, quoique si jeune encore, le défenseur de tes amis, viens par tes larmes supplier mon père de ne pas consentir au trépas de ta sœur. L'enfance la plus tendre a le sentiment de l'infortune. Regardez votre petit Oreste, ô mon père, il vous implore pour moi en silence. O mon père, prenez pitié de votre fille et respectez sa vie. »

Malgré mon admiration pour Racine, il m'est impossible

Digitized by Google

de dissimuler que je trouve Euripide bien plus pathétique dans ce morceau. Quelle simplicité! quel naturel! Comme la jeune princesse exprime naïvement son regret de la vie! Racine a-t-il respecté la vérité quand il lui prête l'impassibilité presque stoïque exprimée par ces vers?

> D'un œil aussi constant, d'un cœur aussi soumis
> Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis, etc.

Iphigénie devait d'abord laisser parler ses craintes et répandre des larmes sur sa cruelle destinée. Plus tard, à la vue des dangers que son père et son amant courraient pour la défendre, elle deviendra la fille du roi des rois, elle reprendra tout l'orgueil du sang d'Agamemnon. Voilà, ce me semble, la marche du cœur humain. C'est un grand mérite à Euripide de l'avoir si bien connue, d'avoir même accordé une autre scène aux vives douleurs d'Iphigénie; c'est un coup de maître de puiser ensuite dans les alarmes de la tendresse filiale, dans le dévouement d'un attachement véritable les causes du noble enthousiasme qui fait enfin courir Iphigénie à la mort. Il faut avouer aussi qu'Euripide n'eût jamais appelé *des faiblesses* les tendres mouvemens de l'amour paternel. Les plus grands princes pourraient-ils rougir d'être pères? Enfin, je remarquerai que la gradation de l'intérêt me paraît mieux observée par le poëte grec; chaque mot ajoute au pathétique de la situation, chaque parole doit arracher une larme au malheureux Agamemnon, et les dernières prières de sa fille amolliraient des cœurs de marbre. Peut-être le discours que j'ai cité offre-t-il des détails de mœurs que tout l'art de Racine ne pouvait exposer à nos injustes dédains sur une sœur condamnée à une dignité continuelle, comme la cour dont elle fut trop souvent l'image: mais le poëte qui avait eu la hardiesse de nous désabuser de la fausse grandeur, des mensonges dramatiques trop fréquens dans Corneille, devait achever son ouvrage et oser tout ce que lui prescrivait sa raison supérieure.

Si la crainte d'abuser de la patience du lecteur ne me retenait, je parlerais des adieux d'Iphigénie à Achille et à Clytemnestre, de ces adieux où Euripide s'est surpassé lui-même dans l'expression des sentimens les plus nobles et les plus touchans.

Racine rend avec sa perfection ordinaire plusieurs traits de son modèle; mais il en a oublié, ou plutôt il a craint d'en employer d'autres que l'on regrette bien vivement, et

que

Digitized by Google

que lui seul était capable de reproduire dans cette langue mélodieuse et nouvelle que personne n'a parlé comme
ne serais pas Français, si je ne m'empressais d'ajou
la pièce entière de Racine, pour la conduite, les
tères, la variété des scènes, les oppositions savan
mouvemens tragiques, la beauté des coups de t
s'élève de toute la hauteur des progrès de l'esprit
sur l'Iphigénie d'Euripide. Pour que le poëte franç
passât son modèle en tout peut-être, il eût fallu c
férât moins à l'ascendant du nom de Corneille, à
de la cour et même de ses *petits-maîtres*, dont i
bonhommie de s'inquiéter quelquefois. Plus semblable aux Grecs, ses maîtres, plus près de la nature, il aurait aimé, apprécié davantage la langue des Gaulois, qui a une grace parfaite pour exprimer tout ce qui porte le caractère de la simplicité. On se convaincra de cette vérité, en opposant le roman grec des *Amours de Daphnis et de Chloé* à la traduction d'Amyot, plus naïve encore que l'original. Racine, avec son habileté accoutumée, aurait fait de nombreux larcins à presque tous nos anciens auteurs. Sans cesser d'être noble, il aurait trouvé de nouveaux moyens de nous délasser de la monotonie quelquefois fatigante de la pompe tragique. Molière et La Fontaine puisèrent davantage aux sources nationales. On sait avec quel succès le fabuliste particuliérement profita du commerce de Marot et de Rabelais même. Les deux contemporains de Boileau sembleraient ne devoir pas faire autorité dans la circonstance, parce que les genres qu'ils ont cultivés autorisaient des libertés que la tragédie n'eût jamais permises. Cependant si Molière, dans le *Misanthrope* et le *Tartuffe*, a su allier le ton le plus élevé à l'énergie et quelquefois à la simplicité du langage de la satire de Régnier intitulée *Macette* ou l'*Hypocrisie* déconcertée (1), on avouera que Melpomène elle-même pouvait, sans se mésallier, suivre

(1) Dans ses réflexions critiques sur Longin, Boileau s'est plu à rendre hommage au talent de son devancier : il l'appelle le *célèbre Régnier, c'est-à-dire, le poëte français qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu avant Molière les mœurs et le caractère des hommes.*

Molière avait beaucoup étudié les ouvrages de Régnier; il reproduit souvent les idées et même les formes du style du vieux poëte, et peut-être il puisa dans *Macette* la pensée du Tartuffe.

T

Digitized by Google

cet heureux exemple. Quant à La Fontaine, les grâces inimitables de son langage, la variété de ses tons, la naïveté de sentimens et d'expression qu'il a su très-souvent allier, sans aucune disparate, à toute la magnificence de la poésie, font regretter que Racine et Boileau n'aient pas eu le même amour que lui pour notre vieil idiôme. Leur goût plus sûr et plus sévère que le sien aurait rejeté des choses que le bonhomme admit avec trop de complaisance; nous n'aurions pas vu tomber en désuétude tant de mots si justement regrettés par Fénélon, appauvrir notre langue par des pertes maintenant irréparables; et ces grands poëtes auraient ajouté à leur gloire immense un nouveau genre de mérite et d'illustration. P. F. TISSOT.

SCIENCES MORALES.

DIALOGUE ENTRE UN MÉTAPHYSICIEN ET SA FEMME.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas! VIRG.

(SUITE ET FIN.)

LE MÉTAPHYSICIEN.

DES preuves? soit. Mais, en vous les donnant, je crains de vous ennuyer.

LA FEMME.

N'ayez pas peur. Me croyez-vous incapable de les entendre?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Ce n'est pas cela : mais c'est qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire une dissertation.

LA FEMME.

Eh bien! dissertez, mon ami. Vous savez que j'aime à m'instruire, sur-tout quand vous voulez bien être mon maître.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Le moment est singuliérement choisi pour faire une grave leçon.

LA FEMME.

En tous cas, si elle m'ennuie, j'aurai quelque bon moyen de l'interrompre.

Digitized by Google

LE MÉTAPHYSICIEN.

Vous allez me faire désirer l'interruption.

LA FEMME.

Commencez donc. Je vous écoute.

LE MÉTAPHYSICIEN.

D'après ce que je vous ai déjà dit, vous avez bien saisi que la véritable métaphysique est curieuse de tout ce qu'elle peut savoir; qu'elle remonte, aussi haut qu'il lui est possible, aux principes et au pourquoi de toutes choses; or, vous comprenez aussi facilement de quelle utilité il doit être, en général, de remonter des effets aux causes; les causes mieux connues font mieux juger des effets, donnent les moyens non-seulement de produire des effets semblables, mais de les améliorer et de perfectionner ainsi les arts et les sciences. Un musicien qui ne raisonne pas son art, peut faire de très-bonne musique par instinct ou de génie, si vous l'aimez mieux; mais celui qui ayant aussi reçu de la nature le génie sans lequel on ne fait rien de beau ni de grand dans les arts, saura y joindre l'étude et la réflexion, analysera les moyens d'imitation de la musique, les causes des émotions qu'elle produit, celui-ci, dis-je, ne sera-t-il pas plus habile que l'autre, plus fécond en ressources et plus sûr dans sa marche? en un mot, ne sera-t-il pas plus grand musicien, parce qu'il saura mieux la métaphysique de son art?

LA FEMME.

On cite des mots de Gluck qui prouvent qu'il la savait très-bien; et j'ai lu des mémoires de Grétry qui font voir que ce n'est pas avec son talent seul, mais encore avec beaucoup de réflexions qui ont aggrandi son talent, qu'il a composé ses chefs-d'œuvre.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Cela n'est pas douteux; et Molière? quel métaphysicien que celui-là! c'est une chose admirable que dans des scènes bouffonnes il arrive souvent tel mot qui est de la philosophie la plus profonde! Croiriez-vous que le grand Molière s'était donné la peine d'approfondir l'ancienne métaphysique? qu'il avait appris de Gassendi son maître qu'il en fallait désormais créer une nouvelle? qu'il avait traduit en vers le poëme le plus philosophique de l'antiquité, celui de Lucrèce qui est intitulé : *De la nature des choses?* On est frappé de la force de tête de ce comique; mais on ne remarque pas assez que presque toutes ses études avaient été dirigées vers

Digitized by Google

des matières qui exigent une profonde réflexion, vers la métaphysique, en un mot, dans laquelle son bon esprit avait sans doute su distinguer ce qu'il fallait prendre ou laisser.

LA FEMME.

Oh! que je vais aimer la métaphysique qui a fait faire à Molière cette charmante pièce de l'*École des Maris*!

LE MÉTAPHYSICIEN.

Elle lui a fait faire aussi l'*École des Femmes*, ma chère enfant, et toutes ses autres pièces où la morale est quelquefois habillée en masque, comme il le disait lui-même.

Il n'y a point de morale sans métaphysique; car c'est cette dernière science qui nous montre les rapports sur lesquels sont fondés nos devoirs envers nos semblables; c'est en étudiant ces rapports qu'on s'affermit dans l'exercice de ses devoirs, qu'on en prend le goût, parce qu'on voit clairement que le bonheur est attaché à leur pratique constante; aussi peut-on compter qu'un bon métaphysicien qui est honnête homme, est plus honnête homme qu'un autre, et cessera plus difficilement de l'être; car il sait pourquoi il l'est; sa probité, la dignité de sa conduite, ne sont pas seulement l'effet naturel de la bonté et de la droiture de son cœur; elles sont aussi le produit d'un calcul de sa raison.

Vous avez déjà vu que dans les beaux-arts, dans la musique, par exemple, dans la peinture, dans l'architecture, etc. elle découvre, développe, motive la théorie qui seconde et perfectionne la pratique.

Dans les sciences, c'est elle qui guide les recherches, qui préside aux expériences, qui enchaîne les observations, qui classe les genres, les espèces, qui, après avoir construit l'édifice de la science, en découvre jusqu'aux fondemens (1).

Si je jète un coup-d'œil sur la littérature, j'y retrouve partout la métaphysique, à commencer par l'étude des langues, où elle se fait sentir ou plutôt se montre à découvert, aussitôt que l'on vient à considérer par quels procédés les hommes ont établi des rapports si variés, si fins, et quelquefois presqu'imperceptibles, mais presque toujours si exacts entre leurs pensées et les expressions dont ils les ont

(1) On a de Linnæus, *la Philosophie de la botanique*; de Fourcroy, *la Philosophie de la chimie*; du docteur Campbell, *la Philosophie de la rhétorique*; etc.... Le mot, *la philosophie*, équivaut ici précisément à la *métaphysique*.

Digitized by Google

revêtues ; ce n'est qu'en étudiant bien ces rapports, qu'en les approfondissant, que l'on peut parvenir à bien savoir sa propre langue ; et c'est aussi pour cela que l'étude d'une langue étrangère sert à faire des progrès dans la sienne ; par la raison qu'on est obligé de comparer, et à portée de juger des rapports différens de la pensée à l'expression.

Dans l'éloquence et dans la poésie, qui peut nous apprendre à distinguer le vrai du faux, le beau du laid, le mauvais du bon, si ce n'est la métaphysique? Le goût en littérature est-il autre chose qu'un sens métaphysique? Tout ouvrage en prose et en vers s'adresse, ou au jugement, ou à l'imagination, ou à la sensibilité et aux passions, et souvent à toutes ces facultés à la fois : ne faut-il pas avoir étudié la nature de l'homme, pour mieux savoir ce qui pourra convaincre son jugement, charmer son imagination, émouvoir sa sensibilité, exciter ou calmer ses passions? Cicéron disait qu'il devait son talent oratoire aux promenades de l'Académie, c'est-à-dire, à ses études philosophiques, et non pas à celles qu'il avait faites sur les bancs des rhéteurs (2). Des connaissances étendues et profondes en tout genre, et sur-tout la connaissance de la nature humaine, voilà ce qui est nécessaire à l'orateur, au poëte, à l'écrivain. Plus et mieux il est instruit, plus on trouve dans ses ouvrages de *vrai matériel et réel*, si l'on peut ainsi s'exprimer, c'est-à-dire, de ce vrai qui est conforme à la nature même des choses ; plus et mieux il connaît l'homme, plus dans ses ouvrages brille *le vrai moral et idéal*, c'est-à-dire, ce vrai qui est conforme à la nature humaine et qui, par conséquent, a plus de prise et d'action sur elle.

C'était un beau précepte que celui que l'antiquité croyait être descendu du ciel : *Connais-toi toi-même* (3). C'est, en effet, de la connaissance de l'homme que dérivent tous les principes nécessaires aux hommes. Sur cette connaissance reposent morale, législation, politique, littérature, beaux-arts, tout ce qui doit diriger notre vie, tout ce qui peut la charmer. Aussi l'étude de l'homme est-elle la principale et la plus importante partie de la métaphysique ; mais cette science est aussi celle de toutes

(2) *Fateor me oratorem, si modò sim, tut etiam quicumque sim, non in rhetorum officinis, sed ex academiæ spatiis extitisse.* Orator, n° 2.

(3) *E cœlo descendit : Γνῶθι σεαυτὸν.*

JUVEN, Sat. XI, v. 27.

Digitized by Google

les premières vérités, de toutes celles qui sont les fondemens et les principes des autres sciences; jugez donc à quelle hauteur elle élève celui qui la possède; jugez si, accoutumé à rechercher et à discerner la vérité, il sera la dupe des charlatans et des menteurs, quels qu'ils soient; s'il sera ébloui par les faux biens, par les fausses grandeurs, par le faux éclat; jugez enfin si toujours écoutant sa raison, toujours descendant dans son propre cœur, il cessera de faire sa volupté de la vérité, son bonheur de la vertu.

LA FEMME.

J'aime, mon ami, le portrait de vôtre métaphysicien, et je crois connaître et aimer aussi beaucoup quelqu'un qui lui ressemble; mais, si je l'ose dire, je ne mettrais pas le même nom que vous au bas de son portrait; au lieu de *métaphysicien*, je dirais *philosophe*.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Vous ne savez peut-être pas que votre petit abbé croit dire au moins une aussi grande injure à ceux qu'il traite de philosophes, qu'à ceux qu'il appelle métaphysiciens; cependant le nom de philosophe est fort clair, et n'exprime rien dont on puisse faire un crime; car quel mal y a-t-il à être *ami de la sagesse?* Il y a aussi de la modestie à prendre ce nom; car ce n'est pas dire qu'on soit *sage;* et Boileau s'est appelé lui-même, dans un de ses plus beaux vers,

Ami de la vertu, plutôt que vertueux.

Je vous ai déjà dit que le nom de métaphysique n'exprime point ce que l'on doit entendre (4) par cette science

(4) Les uns font venir le mot métaphysique, de , après, φυσικὰ, les physiques, parce que c'est le traité d'Aristote qui est placé dans ses œuvres immédiatement après celui de la physique. N'est-il pas bien étrange qu'une science ait pris son nom uniquement de la place que son traité occupe dans les œuvres d'Aristote?

D'autres disent : μετὰ φύσιν, *trans naturam, au-delà de la nature, par de-là la nature;* il n'y a pourtant rien qui soit plus dans la nature de l'homme que l'étude et l'application de cette science qui n'est, après tout, que le développement et l'exercice de la raison, *de cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde,* comme dit saint Jean.

L'Encyclopédie définit la métaphysique : *la science des raisons des choses.* Cela est un peu vague, et n'est pas trop bon français; mais cela fait entendre à peu près ce que doit être la vraie métaphysique.

Digitized by Google

qu'il sert pourtant à désigner, faute d'un autre nom qui, pour lui mieux convenir, devrait signifier : *recherche, étude des principes, des vérités premières, science qui éclaircit, qui explique les autres sciences....* Mais je n'ai ni le droit de créer un mot nouveau, ni l'autorité nécessaire pour l'accréditer; il faut attendre qu'il sorte d'une tête plus habile que la mienne, et que le besoin et l'usage l'introduisent dans la langue.

LA FEMME.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit (vous jugerez si j'ai raison), que les métaphysiciens aiment et recherchent la vérité.

LE MÉTAPHYSICIEN.

C'est cela même.

LA FEMME.

Je ne sais trop si je dois me féliciter beaucoup que ce soit là votre occupation. Savez-vous, mon ami, pourquoi on a placé la vérité au fond d'un puits ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Non, vraiment. Quelle en est la raison ?

LA FEMME.

Je suis bien fière de vous apprendre quelque chose. C'est pour faire entendre qu'à chercher la vérité, à la découvrir, et sur-tout à la dire, il n'y a que de l'eau à boire.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Allons, vous me faites une plaisanterie. J'ai bien peur de vous avoir ennuyée.

LA FEMME.

Non, assurément, mon ami. Mais n'est-ce pas assez parler métaphysique ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Eh bien ! ma chère, parlons d'autre chose.

LA FEMME.

Ah ! l'aimable métaphysicien !

ANDRIEUX.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Le topique de M. Pradier contre la goutte n'a jamais fait tant de bruit depuis sa découverte, qu'il en fait depuis deux mois. Non seulement tous les goutteux, mais encore tous ceux qui craignent de le devenir, se sont agités pour savoir ce qu'ils devaient penser, en dernière analyse, de ce remède céleste. Leurs vœux seront promptement remplis, si les conclusions du savant docteur Hallé sont adoptées: «Nous pensons, a-t-il dit dans son rapport à la faculté » de médecine, que le remède proposé par M. Pradier mérite » d'être distingué, comme pouvant être utile dans les cas » indiqués par ce rapport; mais que, comme il se pourrait, » s'il était appliqué hors de propos, et dans des circonstances dans lesquelles il ne doit pas convenir, qu'il résultât des inconvéniens, moins de son action que du tems » précieux perdu dans l'emploi d'un moyen qui se trouverait alors inutile, il nous paraît à désirer que le gouvernement écarte ces dangers, en prenant des mesures pour » sa publication. »

— L'ouverture des bals de l'Athénée des Etrangers, s'est faite dans le mois de novembre. Cet établissement vient de s'enrichir du *Propylée des Voyageurs*. Tout particulier, au moment de partir pour quelque point que ce soit de la France ou de l'étranger, trouvera dans le Propylée, des détails circonstanciés sur les routes de terre, les trajets de mer, les transports, les stations, formalités à remplir, usages, mœurs, fêtes, curiosités locales, etc.

— Les Parisiens peuvent se persuader qu'ils reviennent de Brest ou de Toulon, lorsqu'ils sont allés voir, dans le vestibule des Théatins, le vaisseau que M. Merlière offre à l'admiration publique pour la rétribution très-modérée de 1 fr. 20 cent. C'est le modèle du vaisseau à trois ponts *le Majestueux*, de 130 pièces de canon. Ce bâtiment est garni de tous ses agrès; l'auteur affirme que c'est le seul modèle qui ait été fait dans d'aussi fortes proportions; il pèse 2000 liv.

— Les habitués de *Tivoli* et du *Colisée* ont fait paraître, cet été, un tel redoublement d'ardeur pour les fêtes délicieuses qu'on leur offrait dans ces deux jardins, que les

Digitized by Google

entrepreneurs ne peuvent se résoudre à passer six mois entiers sans nulle communication avec ces amis fidèles. En conséquence, ils ont fait construire, sous terre, de vastes et magnifiques salles, où, en dépit des vents et des frimas, les amateurs retrouveront tous les plaisirs dont ils jouissaient sous la voûte du ciel. Danses, spectacles de tout genre, illuminations, rien n'y manquera, pas même la verdure, puisque les marroniers et les tilleuls seront remplacés par les orangers et les myrtes. Enfin, grâce à l'invention des feux d'artifices d'air inflammable, la pyrotechnie pourra terminer ces soirées enchanteresses par ses prodiges accoutumés. A la vue de ces fêtes souterraines rivalisant d'éclat avec celles qui se donnent sur la surface du globe, comment ne point se rappeler la séduisante description de l'Elysée par Virgile : *Solemque suum, sua sidera, nôrunt?*

Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles;
Là, de plus belles nuits éclaircissent leurs voiles;
Là, pour favoriser ces douces régions,
Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.
(DELILLE.)

— Quelques amateurs de bonne-chère à bon marché, nous reprochent une omission grave; c'est de ne point parler des restaurateurs au rabais, qui traitent les affamés selon les grands principes de *l'Almanach des pauvres diables*. Il est trop vrai que nous avons négligé de faire mention honorable d'un établissement de ce genre, qui mérite d'être distingué. L'entrepreneur vient de faire placarder, à tous les coins de rue, une affiche aurore, portant cette annonce en tête : *Mes dîners ont toujours le plus grand succès*. Nous sommes loin, pour notre part, de contester ce grand succès, lorsque nous voyons que ce *restaurant* est l'unique dans tout l'empire où l'on mange de la chou-croûte *purifiée* et *aromatisée*. Il y a des tables à 24 sous et à 36. Pour 24 sous, l'on est traité rondement, pour 36 finement. Quelle différence une pièce de 12 sous ne peut-elle pas établir entre un pauvre diable et un autre!

— L'antique et fameux proverbe : *Quand on parle du loup, on en voit la queue*, vient de se vérifier d'une manière terrible. Un mélodrame qui a ravi tous les habitans du Marais et les promeneurs du boulevard du Temple, un mélodrame enfin, dont l'héroïne était *la bête du Gévaudan*, semble avoir servi de signal à la résurrection de cette mau-

Digitized by Google

dite bête. Elle se rencontre, assure-t-on, à-peu-près dans les mêmes contrées qu'elle dévasta jadis. Les gens qui l'ont aperçue avouent, à la vérité, que la frayeur ne leur a point permis de prendre son signalement avec une extrême précision. Les uns disent que c'est un grand loup, les autres que c'est un gros ours, d'autres enfin que c'est en tout point la bête du boulevard. Nous pouvons cependant affirmer aux habitans de la Lozère et du Gard, que celle-ci ne s'est point échappée, et qu'elle est en permanence à *l'Ambigu-Comique*.

— Si l'on en croit tous les détails qui circulent sur les derniers momens du comédien Dugazon, il est mort aussi gaiement qu'il a vécu. Ses affections s'étaient concentrées dans la gent volatile, et son esprit ne voulant décidément plus habiter son cerveau, ne lui retraçait plus que théâtre et qu'acteurs parmi tout ce petit peuple ailé. Entouré d'oiseaux de basse-cour et de volière de toute espèce, il étudiait le caractère dramatique de chacun d'eux; et, peu de jours avant sa fin, il s'écriait : « Voilà un coq huppé que le ciel » a fait tout exprès pour jouer Orosmane, et cette petite » poule à manchettes fera tourner la tête à tout Paris, lors» qu'elle débutera dans le rôle de Zaïre. »

— L'eau *admirable*, ou autrement l'eau de Cologne, est tellement devenue à la mode, que jamais les distillateurs de cette ville et de tout le département de la Roër, ne fussent venus à bout de satisfaire aux innombrables demandes des amateurs des deux sexes. Heureusement pour eux et pour elles, une foule de gens industrieux est venue s'établir à Paris pour y fabriquer de l'eau de Cologne. Rien n'y manque; la petite coiffe en parchemin, le sachet, et sur tout le fameux imprimé qui garantit à l'acheteur que, muni de sa petite fiole, il peut opérer autant de prodiges que le médecin malgré lui. Comment d'ailleurs refuserait-on sa confiance à ces trois ou quatre centaines de débitans? Y en a-t-il un qui ne suspende à sa porte une pancarte où on lit en gros caractères : *Seul et unique Dépôt de la véritable Eau de Cologne?* Toute raillerie à part, plusieurs chimistes, et entr'autres un des élèves les plus distingués du célèbre Klaproth, ont analysé cette immense quantité d'eaux de Cologne de diverses fabriques. Toutes ont également pour base l'essence de romarin ou de bergamote étendue dans l'esprit-de-vin; toutes enfin ont la même vertu ou la même inefficacité; en un mot, elles ne diffèrent qu'en un point essentiel : c'est que l'une coûte 45 sols, et l'autre seulement 15.

Digitized by Google

SPECTACLES. — *Académie impériale de musique.* — Les deux auteurs du poëme lyrique de *Fernand Cortès* sont au nombre des collaborateurs du *Mercure;* la critique à leur égard paraîtra-t-elle ici suspecte d'une affectation d'impartialité, ou l'éloge sera-t-il jugé l'effet d'une condescendance amicale? J'essaierai d'exprimer ma pensée sur leur nouvel ouvrage sans me targuer d'une inflexibilité pédantesque, et sans les traiter cependant en enfans de la maison. Ils ont déjà trouvé toutes les feuilles publiques impartiales et justes, il serait étrange que celle qu'ils enrichissent fût ingrate; quand les temples offraient des asyles, certes l'un des desservans n'en eût pas plus qu'un étranger trouvé l'entrée rigoureusement fermée; et d'ailleurs il ne s'agit ici ni d'une faute, ni d'une action coupable, il s'agit au contraire d'un opéra très-applaudi qui succède à deux opéras déjà célèbres; nous serons donc vrais avec les auteurs de l'ouvrage nouveau, précisément parce qu'ils sont nos amis : on leur doit la vérité, même quand elle doit prendre un ton sévère; faudrait-il la dissimuler quand elle ne doit faire entendre qu'un langage flatteur?

La conquête du Mexique serait un très-beau sujet de poëme épique : elle a pu paraître à nos auteurs celui d'un opéra. De quoi se compose en effet un tel poëme dans le genre sérieux? D'une action grande, tragique, intéressante, qui permette l'emploi de brillans accessoires, le concours de l'art du décorateur et du chorégraphe, quelquefois l'aide de la pantomime et l'appareil pompeux de toutes les illusions théâtrales. Or, le sujet de *Fernand Cortès* ne permettait pas seulement l'emploi de ces moyens, il semblait les prescrire. Les tableaux mythologiques étant, on peut le dire, épuisés, il était impossible de rentrer dans ceux de l'histoire par un choix plus analogue au genre; on trouve ici une peinture de mœurs opposées, deux nations contrastant ensemble, des habitudes neuves des deux côtés, des impressions, des sentimens, des expressions différentes; on demande en quelque sorte deux langages à la poésie, à la musique, à la peinture; on est donc sûr de l'intérêt qui naît d'un grand sujet, de l'effet que produisent d'habiles oppositions, du charme qui s'attache à la variété.

Cependant MM. Esménard et Jouy, auteurs l'un de *Trajan*, l'autre de *la Vestale*, ont pu éprouver la crainte de ne pas égaler, réunis, ce que chacun d'eux avait su

Digitized by Google

faire. Le sujet de l'un se liait à la plus mémorable époque, rattachait le souvenir d'une gloire passée à ceux d'une gloire nouvelle bien plus éclatante ; l'autre est de tous les tems et de tous les lieux où l'on aimera à répandre des larmes sur une grande infortune, sur le sort d'une tendre victime dont le crime est d'avoir aimé. Ces deux sujets étaient soutenus par de puissans mobiles ; d'une part l'admiration et l'enthousiasme, de l'autre l'intérêt et la pitié. Les auteurs, en réunissant leurs talens, paraissent avoir compté dans un même ouvrage sur le double ressort qu'ils avaient isolément employé avec tant de bonheur ; ils ont voulu élever les imaginations à-la-fois et attendrir toutes les ames ; aux tableaux imposans d'une conquête en quelque sorte fabuleuse, ils ont su joindre une action dramatique intéressante, et placer le spectateur entre les grandes images de l'héroïsme et la peinture touchante du malheur : leur combinaison est heureuse, et l'exécution en est très-satisfaisante ; ils ont servi trois arts fort exigeans, en respectant les principes du leur.

Piron a fait un *Fernand Cortès ;* il l'a conçu en ami de ce héros, mais ne l'a point écrit en métromane ; ce n'est point la concurrence de *Mérope* qui l'a fait tomber, comme il s'en plaint en reprochant plaisamment à Voltaire d'obstruer toutes les avenues du temple de la Renommée ; c'est le style, c'est la présence de Montézume, c'est l'amour de Cortès pour une Espagnole, c'est une bizarre combinaison d'événemens et de rôles parasites qui ont rendu le parterre inflexible. Les auteurs de *Fernand* paraissent n'avoir regardé celui de Piron, ni comme un modèle, ni comme un écueil ; ils l'ont considéré comme non-avenu ; en passant outre, pour ainsi dire, ils ont envisagé l'histoire de leur héros, en ont retracé avec fermeté les traits principaux, et surtout lui ont constamment donné un langage digne de lui. Ils nous le montrent d'abord réprimant ses soldats ingrats et mutinés qui doutent de sa fortune, et jettent en arrière un regard sur l'Espagne ; ensuite fermant tout espoir à sa troupe et incendiant sa flotte en présence des barbares, qui la lui désignent comme son unique asyle ; enfin, secondé par la jeune Mexicaine, dont il fut épris, et dont les services égalèrent l'amour, attaquant son ennemi dans sa capitale, détruisant le culte féroce des idoles, et arrachant au fer sacré d'un prêtre, et de malheureux captifs espagnols, et son amante prête à périr pour leur sauver la vie.

Voilà l'action dans son ordre et dans la simplicité du

Digitized by Google

sujet. Les épisodes dont elle est ornée, les incidens qui accompagnent sa marche, ont le double objet de développer un magnifique spectacle, de préparer et de suspendre le dénouement; ils sont tous choisis dans les mœurs locales et puisent dans leur vérité même ce qu'ils ont de plus intéressant.

Quelle belle scène en effet, et quels tableaux que ces Mexicains échangeant leurs présens contre ceux de Cortès, et cherchant à séduire l'armée par leurs danses voluptueuses, la beauté ravissante de leurs femmes et l'appareil de leur magnificence! Quel heureux contraste que celui de Cortès leur répondant par l'aspect de son camp, de son armée, de sa flotte, par les exercices guerriers de ses vieux compagnons! C'est ici que paraissent les Espagnols, que le Mexique aurait pris pour des centaures, si le noble animal qui combat avec l'homme lui eût été connu; ce n'est point ici un vain luxe de spectacle; c'est un accessoire nécessaire; c'est une sorte de cachet historique que le sujet exige : si l'on abusait par la suite de ce moyen, ce ne serait pas la faute de nos auteurs, mais celle d'imitateurs sans excuse et de spectateurs peu judicieux. L'incendie de la flotte serait encore un admirable tableau : peut-être l'exécution en est-elle un peu mesquine et précipitée; mais la marche nocturne de l'armée contre la ville, le transport de l'artillerie sur les hauteurs, sont de l'effet le plus vrai : les scènes de l'intérieur du temple sont terribles; jamais les victimes et les bourreaux n'ont contrasté d'une manière plus effrayante.

On a fait quelques reproches à cet ouvrage, quoique son succès ait été très-brillant : on trouve des longueurs et du vide au deuxième acte; mais quel est l'acte qui ne serait pas effacé par l'éclat vraiment extraordinaire du premier? En rentrant dans leur situation, et en se livrant aux développemens de leur action, les auteurs ont dû laisser reposer les machines pour nous montrer les personnages; les yeux fascinés n'égareraient-ils pas ici le jugement des censeurs? et les auteurs ne sont-ils pas placés entre deux partis, dont l'un leur reproche d'avoir trop développé de spectacle, l'autre de n'y avoir pas toujours eu recours? Ces deux sortes de critiques nous semblent prouver qu'ils ont tenu un juste milieu.

L'amour de Cortès a été également critiqué; mais il est historique, mais il sert à-la-fois et les vœux et la politique du héros, mais il donne lieu à des scènes touchantes, que

Digitized by Google

l'on jugera mieux quand les yeux seront moins éblouis; il faut les laisser un peu reposer, pour que l'ame et l'oreille mettent bien leurs jugemens en harmonie. Déjà le rôle de l'américaine-Amasily est apprécié : on reconnaît dans le style du poëte et du musicien toute la force d'une passion allumée dans ces brûlans climats; c'est une chaleur dévorante, c'est de l'entraînement, du délire; c'est, pour mieux dire, une grande et sublime expression de l'amour qui commande un généreux sacrifice. Voilà le second rôle de femme que M. Spontini écrit en maître. Ce fut le don particulier de Piccini, et ce paraît être le sien.

MM. de Jouy et Esménard, en écrivant cet opéra d'un style noble, élevé, soutenu, et en y conservant la sévérité du genre historique, ont enrichi l'Académie Impériale d'un ouvrage qui reproduit la magnificence de *Trajan*, et offre des parties où se retrouve le pathétique de *la Vestale*. Ces deux avantages brillent l'un par l'autre et se prêtent un mutuel appui. Il ne faut sans doute que de très-légères coupures pour donner à cet ouvrage toute la rapidité qu'il peut laisser désirer.

Nous avons excédé les bornes d'un article : le second sera consacré à M. Spontini. Après une première représentation sur une telle composition, l'avis d'un journaliste n'est que celui d'un spectateur : par la suite, il peut, il doit être l'organe de l'opinion publique; et cette opinion ne peut qu'être de jour en jour favorable au compositeur de *Cortès*. Nous aurons aussi à parler des ballets, où les intentions des auteurs ont été bien remplies, et des décorations qui sont dignes du sujet.

Tout cela se retrouvera aux représentations suivantes; et elle n'est peut-être pas perdue pour ces représentations, cette circonstance heureuse pour les auteurs et pour le public qui a rendu spectateurs très-attentifs du nouvel opéra, et le Souverain auguste qui a imprimé à son Académie de Musique le cachet de sa magnificence, et les deux rois qui partagent avec Sa Majesté les hommages de la capitale. Ces deux princes ont dû voir avec intérêt l'état florissant de nos arts sur la scène lyrique, et dans la salle, la réunion brillante de tout ce que Paris renferme de femmes belles de leurs attraits, belles aussi de la plus élégante parure.

Théâtre des Variétés. — Pendant que *M. Dumollet* et *M. Asinard* se disputaient l'avantage de faire pâmer les habitués du théâtre du Panorama, *M. Papillon* est venu in-

Digitized by Google

considérément mêler ses mystifications aux leurs; et le public, qui en était probablement rassassié, s'est obstiné à ne pas en rire, et a même poussé la mauvaise humeur jusqu'à accueillir le nouveau venu avec une artillerie de sifflets qui l'a obligé de disparaître à jamais de la scène. La déconvenue de cette pièce pourrait donner matière à une belle dissertation sur la versatilité des goûts du public, qui ressemble assez à ces estomacs fantasques repoussant aujourd'hui les mets qu'ils recherchaient hier. S'il s'agissait cependant de justifier la rigueur dont le public s'est armé dans cette circonstance, nous dirions que cette farce de *M. Papillon* était taillée sur le patron de toutes les pièces que l'on joue depuis cinq ou six ans à ce théâtre; que le sujet, à quelques détails près, était exactement le même que celui de *M. Asinard*, lequel ressemblait à son tour à *M. Dumollet*, lequel ressemblait à *Caponnet*, lequel ressemblait à *M. Jobard*, lequel ressemblait enfin à tant d'autres mauvaises copies de *Pourceaugnac*. J'ajouterais que *M. Papillon* était tout aussi ridicule que toutes les pièces que je viens de citer, que l'on y trouvait tout autant de calembourgs; et que, si malgré tout cela elle est tombée, l'on peut en conclure qu'il y a au théâtre des jours heureux et malheureux, et qu'il ne fallait que rencontrer juste pour que *le Niais de Saint-Malo* fût sifflé et que *Papillon* eût cent représentations. Je crois pourtant qu'on peut prédire aux auteurs que le public ne tardera pas à se lasser de ces éternelles mystifications dont on le régale depuis si long-tems, et qu'il serait peut-être avantageux pour tout le monde qu'ils s'occupassent d'un autre genre d'ouvrage qui pourrait être tout aussi gai; et n'aurait pas l'inconvénient de présenter une collection de caricatures qui ont toutes la même physionomie.

A *Papillon* a succédé *Charles Collé*, ou *la Tête à perruque*. Collé méritait assurément mieux que beaucoup d'autres un hommage public des amis de la gaieté; c'est de tous nos chansonniers le seul qui ait donné à ses productions un caractère d'originalité que personne n'a pu imiter depuis. La pièce jouée aux Variétés nous le représente amoureux et ne pouvant obtenir sa maîtresse qu'avec les sous-fermes d'Orléans, que M. de Montauban s'obstinait à lui refuser, et qu'il lui accorde ensuite, on ne sait trop pourquoi. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur la conduite de cet ouvrage, si quelques couplets agréablement tournés ne fermaient la bouche au censeur: plusieurs ont été redemandés avec acclamation; mais l'auteur en doit-il

Digitized by Google

être bien flatté, quand deux couplets de Collé lui-même n'ont pas obtenu la plus légère marque d'approbation ? Il a fait preuve de trop de goût pour ne pas convenir que la chanson de *Cadet et de Babet* est d'une gaieté plus franche que des *concetti* comme celui-ci : *J'ai bien pu te fermer ma porte, je n'ai pu te fermer mon cœur;* et cet autre qu'on prête à Gallet : *Je donnerais bien mes épices pour quelques grains de ton sel.* Quand on met en scène des pères de la chanson, il faut, si l'on ne peut pas avoir autant d'esprit qu'eux, ne pas, du moins, leur faire dire des choses inconvenantes ; et Collé n'aurait jamais dit en parlant de *la Partie de chasse*, qu'il était sûr du succès *en prenant Henri IV pour son compagnon de voyage.* Du reste, cette pièce, estimable à plusieurs égards, a obtenu du succès et a été fort bien jouée. Le public a voulu connaître l'auteur, et au tour aisé de quelques couplets, il s'attendait à entendre un nom plus connu dans les annales de la chanson que celui de M. *Simonin*.

Un ouvrage beaucoup plus heureux que ceux dont nous venons de parler a signalé le zèle patriotique de M. Rougemont et des directeurs de ce théâtre. Ils ont été les premiers à célébrer le succès de nos armes et l'heureuse paix qui en est le résultat. Le public sait toujours gré à un auteur qui consacre sa muse à des chants nationaux, et dans ce cas le zèle remplace le talent ; mais dans *Ils reviennent*, M. Rougemont a fait preuve de l'un et de l'autre. Il a su coudre à une légère intrigue villageoise quelques couplets agréablement tournés, dans lesquels la louange s'allie avec franchise à la gaieté. Des personnes exigeantes auraient peut-être demandé plus de fonds dans cette bluette : ils auraient voulu peut-être aussi que de simples paysannes n'y parlassent pas de *Mars* et de *César*, aussi bien que les élèves d'un lycée ; mais ces petits défauts sont amplement rachetés par une foule de détails agréables, et sur-tout par une scène d'aubergiste très-plaisante. La pièce a été vivement applaudie, et plusieurs couplets ont été redemandés, entr'autres celui-ci, que nous avons retenu :

Puissent les rois de la terre,
Las de se faire guerre,
Et réunis à jamais
Autour d'une table ronde,
Trinquer au repos du monde,
Au bonheur de leurs sujets !

Ce

Digitized by Google

Ce petit impromptu est terminé par une ronde villageoise, où la grâce de trois jeunes filles contraste d'une manière piquante avec le ton grivois de quelques militaires.



Théâtre de l'Ambigu-Comique. — Dès qu'un auteur a réussit à Paris, il est bientôt suivi d'une foule d'imitateurs, qui montent en croupe sur son succès; *le Parleur éternel*, joué au théâtre Louvois, nous a valu bientôt après aux Variétés *le Chanteur éternel*, et à présent à l'Ambigu *le Danseur éternel*; il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête. Il faut convenir pourtant que la donnée de cette dernière pièce était la plus naturelle; il n'est pas extraordinaire de voir danser pendant trois-quarts d'heure un malheureux qui se croit piqué par une tarentule, et à qui on a persuadé que c'était le seul moyen de guérison. On sent que cette situation pouvait fournir quelques effets comiques. L'auteur a su en tirer un assez bon parti et enchâsser le jeu grotesque de Millot dans un petit cadre assez bien conçu. Le public y a beaucoup ri; et, comme à ce théâtre les petites pièces sont comme les hors-d'œuvres dans un repas à trois services, il ne s'est pas montré fort exigeant et a fort applaudi la pièce de M. *Clément*.

Les recettes du théâtre de l'*Ambigu* réclamaient impérieusement une nouveauté; l'*Enlèvement* n'avait produit aucun effet; il ne fallait rien moins que le nom de M. Cuvelier pour ramener la foule. Avide de tous les genres de gloire, il s'est vu forcé de détruire son propre ouvrage, et de faire déserter sa pantomime de *Walter le cruel*, représentée à la *Gaieté*, pour diriger la foule vers l'*Ambigu* où se joue *la Fille Mendiante*. Rien n'a été négligé pour en assurer le succès; peu de mélodrames présentent un plus grand luxe d'événemens; dans le premier acte seulement l'héroïne échappe à la faim et à la fatigue, à la haine d'une moderne Frédegonde, à un incendie, à des bandits, à un coup de tonnerre. Il n'est pas jusqu'à la dent meurtrière d'un ours qui ne se croie obligée de la respecter. Nous nous garderons bien de donner de plus longs détails sur cet ouvrage: rendre un compte exact d'un mélodrame, c'est enlever le tapis qui couvre la table de l'escamoteur. Nous nous bornerons à assurer que les yeux y sont mieux traités que les oreilles. Nous engageons nos lecteurs à décider la grande question qu'on a élevée, de savoir si les paroles nuisent à l'action, ou si l'auteur a eu le talent de les rendre dignes du genre et du sujet.

Digitized by Google

Théâtre de la Gaieté. — Ce théâtre n'est jamais en reste avec son voisin. Il règne entr'eux une noble émulation qui les fait aller comme le paillasse de Nicolet, toujours de plus fort en plus fort. C'est aujourd'hui le *Grand Frédéric* qui est l'antagoniste de *la Fille Mendiante.* On avait mis ce monarque de toutes les manières sur la scène; on nous l'avait représenté à *Spandau*, à *Sans-Souci*, à *Berlin*, en *Silésie.* C'est à présent sa jeunesse qu'on nous offre, son projet d'évasion avec son ami *Kat*, son jugement et sa condamnation. Voltaire disait qu'une histoire ne pouvait jamais faire une pièce, et qu'il était permis au poëte d'arranger quelques événemens; mais ici les auteurs de l'ouvrage nouveau (MM. Boirie et Lemaire) ont trop abusé de la permission. Leur pièce est un ramassis d'incidens romanesques, qui n'ont entr'eux aucune liaison; on y trouve un roi qui se fait geolier et qui oublie de fermer les portes de la prison; une archiduchesse Christine qui se trouve partout comme une vivandière; un chancelier qui sermone son maître, et Frédéric *amoureux.* Malgré tout cela, la pièce a obtenu du succès. Une grande partie doit en revenir sans doute aux acteurs, au décorateur et au *costumier.* Je crois même que c'est à eux seuls que devraient être dévolus les droits d'auteur. J'avais un voisin qui s'exténuait à prouver qu'il n'y avait pas l'ombre de bon sens dans tout cela; après l'avoir bien écouté, je me suis mis en tête qu'un homme qui exigeait de la raison dans un mélodrame ne pouvait être qu'un marchand mercier de la Vieille rue du Temple. J'avais deviné juste. J. T.

N. B. Les nouveautés et les débuts qui se sont multipliés aux grands théâtres, nous avaient mis tellement en arrière avec les petits, qu'il nous a été impossible de nous remettre au courant dans un seul N°. Nos abonnés ont encore à nous demander compte de deux pièces jouées aux *Variétés*, et de quelques nouveautés foraines. Mais, en accusant nous-mêmes la dette, nous prenons l'engagement de l'acquitter au plus tôt. Nous en acquitterons aussi dans le prochain numéro deux plus nouvelles, mais plus importantes, en rendant compte du *Pauvre de Notre-Dame*, pièce en trois actes, qui n'a eu qu'un médiocre succès au Vaudeville, et du *Faux Stanislas*, qui en a obtenu un beaucoup plus flatteur à l'Odéon.

Théâtre de l'Impératrice. — M. Alexandre Duval vient d'enrichir le répertoire de ce théâtre d'une jolie comédie en

Digitized by Google

trois actes, qui a pour titre *le Faux Stanislas*. Le sujet est tiré d'une anecdote historique, très-piquante, qu'il fallait beaucoup d'art et de talent pour mettre sur la scène.

Nous rendrons compte, dans le Numéro prochain, de cette pièce, qui n'a que réussi à la première représentation, mais qui, à la seconde, a obtenu un très-brillant succès. Tel est le sort ordinaire des pièces d'un genre neuf qui offrent des caractères, des personnages avec lesquels il faut que le public fasse connaissance pour en bien sentir l'originalité.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

Lettre adressée à MM. les Rédacteurs du Mercure, *par un membre de la Société littéraire de B***.*

PERMETTEZ-MOI, messieurs, de vous adresser quelques reproches au nom de la société dont je suis membre, et même de toutes les sociétés savantes de la France. Elles doivent voir avec peine que, dans un journal presqu'entièrement consacré aux sciences et aux lettres, l'on fasse si peu mention d'elles et de leurs travaux. Quoiqu'elles soient éloignées du grand foyer des lumières, les rayons qu'il lance sont assez brillans pour parvenir jusqu'à elles, et à leur tour elles peuvent reporter au centre une partie de l'éclat qu'elles lui ont emprunté.

Les hommes qui composent ces utiles sociétés, n'ont point sans doute la prétention de fixer sur eux l'admiration générale, et de remplir le monde entier de leurs noms : mais ils ne dédaignent pas tout-à-fait cette fumée de gloire littéraire pour laquelle tant d'hommes s'agitent, et dont beaucoup d'autres affectent de faire très-peu de cas, quoiqu'ils ne soient pas des philosophes. On ne veut pas enfin être oublié. Eh ! quel serait, sans le plaisir d'être connu, le prix de tant d'efforts et de soins pour contribuer à l'amusement ou à l'instruction des hommes ? Soyez persuadé, messieurs, qu'aucune des sociétés savantes de l'Empire ne veut ressembler à *cette bonne et honnête fille de l'académie française, qui n'avait jamais fait parler d'elle ;* les filles de l'Institut ne sont pas fâchées d'exciter un peu l'attention publique, dussent-elles avoir à s'en repentir. J'espère donc, messieurs, que vous voudrez bien réparer, le plus tôt possible, l'oubli auquel vous paraissiez avoir condamné les académies des départemens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Digitized by Google

Réponse.

Nous reconnaissons toute la justice de la réclamation qu'on nous adresse. Nous prions les sociétés savantes des départemens de croire que notre silence n'avait aucun motif qui pût leur être injurieux. Loin de ressembler à quelques-uns de nos confrères qui sans doute ont d'excellentes raisons pour dénigrer les académies, nous savons apprécier les services qu'elles rendent aux sciences et aux arts, sources des plus pures jouissances. Chargées de transmettre les lumières sur les points les plus éloignés, on peut comparer les sociétés savantes à ces fanaux placés de distance en distance pour guider dans l'obscurité la marche du voyageur, et auxquels tout le monde peut aller allumer sa lampe.

Nous nous garderons bien à l'avenir de mériter le reproche qu'on nous fait, et nous donnons aujourd'hui même une garantie de notre promesse, en annonçant les travaux de quelques-unes des sociétés savantes et littéraires des départemens.

Au reste, nous le voyons avec plaisir, le mal que quelques personnes affectent de dire de ces institutions utiles, n'en a pas diminué le nombre; il s'en est même formé de nouvelles qui paraissent animées de la plus noble émulation.

Il s'est établi à Aix une société sous le nom des *Amis des Sciences et des Lettres*. A en juger par le nom de ses membres, tels que MM. Gibelin, correspondant de l'Institut, Fauris St.-Vincent, etc. on voit que ces amis des sciences sont du nombre de ceux qu'on n'a plus besoin de mettre à l'épreuve. Une telle institution manquait dans une cité déjà célèbre du tems des Romains, qui vit naître la poésie française par ses troubadours, lorsque les nuages de l'ignorance et de la barbarie couvraient encore le reste de la France.

Nous avons annoncé, dans un de nos précédens numéros, les prix que cette société a proposés, entre autres cette question intéressante : *Quelle a été l'influence de la langue et de la littérature provençales sur les langues et littératures françaises et italiennes?*

— La ville de Niort, patrie de Beausobre et de Mme de Maintenon, qui peut s'honorer aussi d'avoir donné le jour à un de nos littérateurs placé aujourd'hui à la tête de l'instruction publique, Niort possède, sous le nom d'Athénée, une société fondée il y a deux ans, par M. Dupin, préfet du département des Deux-Sèvres. Les premiers pas de cette société sont marqués par des travaux intéressans et utiles. Dans les deux volumes de mémoires qu'elle vient de publier,

Digitized by Google

les savans distingueront un ouvrage sur l'histoire naturelle des oiseaux du département des Deux-Sèvres, composé par M. Guillemeau jeune, médecin, son secrétaire perpétuel.

L'athénée de Niort se propose de distribuer cinq prix sur divers sujets, dans sa séance publique du mois de mai 1810 (1). Plus un prix d'éloquence, l'*Eloge de Mme de Maintenon*, qui n'a point été donné dans sa dernière séance.

— L'académie de Marseille, société bien plus ancienne, continue de s'occuper de travaux importans au bonheur de ses concitoyens.

Elle avait proposé pour sujet d'un prix, la solution de différentes questions *sur la phthisie pulmonaire*, et sur les causes locales de la fréquence de cette maladie dans les départemens voisins de la Méditerranée. Aucun mémoire envoyé à l'académie sur ces questions, n'a mérité la couronne; mais elle a décerné une médaille à *M. Joseph Mouton*, médecin à Agde, en témoignage de sa satisfaction.

L'académie désirant encourager les plantations, annonce qu'elle donnera des médailles de 300, 200, et 100 fr., *aux propriétaires et cultivateurs qui justifieront avoir fait, à demeure, les plantations les plus considérables.*

Elle propose, pour être décerné dans sa séance du mois d'août 1810, un prix dont le sujet a rapport aux moyens de diminuer la cherté du combustible, et de perfectionner les manufactures. Il s'agit de *trouver les moyens d'employer d'une manière utile et économique l'appareil à vapeurs, à la fabrication du savon, en introduisant le moins de changement possible dans la construction des fournaux usités.*

Le prix est de 300 fr, et le 1er juillet est le terme du concours.

— La Société des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, présidée par M. l'archevêque de cette ville, a proposé, dans sa séance publique du mois d'août dernier, un prix qui sera décerné dans celle du même mois 1810. Le sujet est : *L'Histoire des premier et second royaumes de Bourgogne.* Les Mémoires doivent être envoyés, francs de port, au secrétaire perpétuel, avant le 1er juillet 1810.

L'académie rappelle le prix de 1000 fr., qu'elle a déjà proposé, pour l'écrivain qui aura le mieux traité une époque marquante de l'Histoire de France, depuis le milieu du huitième siècle, jusqu'au règne de Henri II inclusivement. Elle désire que l'ouvrage soit écrit dans le genre de ceux où le style oratoire se marie si bien au style historique.

---

(1) Ces prix ont été annoncés dans le *Mercure*.

Digitized by Google

Les mémoires devront être parvenus à l'académie avant le 1er juin 1810.

Il faut féliciter cette société des encouragemens qu'elle offre au genre de l'histoire, genre noble et difficile qui n'est pas la partie glorieuse de notre littérature, et vers lequel nos jeunes écrivains ne paraissent guères diriger leurs talens.

— A Toulouse, depuis long-tems célèbre par son académie des Jeux Floraux, la société des sciences, inscriptions et belles-lettres propose, pour 1811, un prix de 500 fr., au meilleur mémoire sur cette question : « Déterminer l'étendue et les limites des diverses parties de la Gaule habitées par les *Tectosages*, les *Garumni*, les *Consorrani*, les *Convenæ*, les *Anseii*, les *Clusates*, les *Lactoratenses*, et les *Nictiobriges*, fixer les positions de leurs villes, recueillir et présenter les notions exactes sur le culte, les mœurs et les coutumes de ces peuples, jusqu'à l'établissement des Visigoths à Toulouse. »

Les mémoires seront écrits en latin ou en français.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les dernières nouvelles de Russie annoncent que l'Empereur n'est pas encore rétabli de son indisposition; les ministres, dans les cours du Nord, ont célébré par des fêtes magnifiques la conclusion de la paix, et les avantages remportés sur l'armée turque du Danube : ces avantages continuent. Le 16 septembre, le prince Bagration a marché contre les Turcs réunis à Raswas au nombre de 12 mille hommes; l'affaire a été vive, et la défaite des Turcs complète. Les Russes se sont emparés de la place de Raswas, de 30 drapeaux, de 14 canons; les Turcs ont perdu 4000 hommes et beaucoup de prisonniers. Après cette affaire les Russes se sont avancés vers Silistria. Le 4 novembre, le général Platow a eu près de cette dernière ville un nouvel engagement, où 1000 Turcs ont perdu la vie.

Le port de Kowarna occupé par le pacha fugitif d'Ismaïl l'a été par les Russes; ce port est un des meilleurs de la mer Noire. Beaucoup d'habitans viennent chercher derrière les lignes russes un asyle contre les désastres de la guerre, et ceux de l'insurrection auxquels les pachas veulent les entraîner.

La cour de Russie vient de faire paraître un manifeste au sujet de la paix avec la Suède. On y rappelle que depuis sept siècles des guerres éternelles ont divisé deux peuples faits pour s'estimer, mais que la différence des vues politiques de leurs cours opposait sans cesse l'un à l'autre. La guerre actuelle eut pour motif l'attachement de la Suède à la cause de l'Angleterre. La Russie, en voyant Copenhague en flammes, ne pouvait se dissimuler les projets formés contre l'indépendance et la sécurité du Nord; elle a dû s'armer. La conquête de la Finlande assujétit pour la troisième fois cette province aux armes de l'Empire. L'intention de la cour était de l'occuper seulement comme mesure de précaution, et de traiter ensuite sur des bases amicales; mais ses conseils furent repoussés, et tous les moyens de persuasion furent vains; il fallut combattre, vaincre, et en conservant sa conquête, assurer la tranquillité de l'Empire en lui donnant des limites invariables et naturelles. Le manifeste détermine ici ces limites, et en indique l'importance sous les rapports militaires, politiques

Digitized by Google

et commerciaux ; il félicite la nation d'avoir par son courage acquis une telle propriété. Une province fertile, riche en toutes sortes de bois, pourvue d'un grand nombre d'excellens ports, habitée par un peuple industrieux, et depuis long-tems livré à la navigation, est une conquête dont le commerce et la marine russes retireront les plus grands avantages. De leur côté, les Finnois auront à rendre grâce à la providence qui leur assigne un gouvernement doux, fort et libéral à-la-fois, qui sera leur protecteur, leur appui, qui encouragera leur industrie, et reconnaîtra leur fidélité. La publication de ce manifeste a produit toute la sensation qu'on en devait attendre : il scelle par la persuasion les effets heureux de la victoire, et attache au gouvernement russe la province que ses armes lui ont conquise.

La journée du 20 a dû voir la ville de Vienne remise sous la domination autrichienne. Les troupes ont dû y entrer sous le commandement du prince de Rosemberg. A la date du 18, la garde bourgeoise avait occupé les postes. Le quartier-général français a dû partir le 19 pour Saint-Polten. Le jour de l'arrivée de l'Empereur n'est pas encore déterminé ; le retour de l'archiduc Charles n'est aussi qu'un bruit que rien ne confirme. La santé de l'Impératrice s'est améliorée et donne des espérances. La composition prochaine du ministère n'est pas encore décidément arrêtée.

Quant aux commandemens et gouvernemens militaires, voilà ce qu'on assure. L'archiduc Jean sera gouverneur de la Styrie, et de la portion de la Carinthie restée à l'Autriche ; l'archiduc Ferdinand commandera en Bohême et en Moravie ; l'archiduc Maximilien en Transylvanie ; le général Bellegarde dans la partie de la Gallicie conservée. Le prince de Lichenstein doit présider le conseil de guerre. Un arrangement définitif au sujet de la Gallicie va avoir lieu avec les Russes. Le général Mayer en est chargé. La cour au surplus a fait les dispositions les plus actives et les plus promptes pour s'acquitter des contributions établies par la France ; le cours s'est amélioré.

On parle d'une insurrection en Bosnie qui aurait mis en danger le gouvernement turc, mais qui aurait retombé sur la tête des Grecs et du clergé qui paraissait le fomenter. Le visir de Trawnich s'est mis en état de défense, les Turcs ont combattu les insurgés ; déjà les têtes des rebelles servent d'épouvante à la contrée ; les agens turcs se distinguent à l'envi par des actes de barbarie contre les malheureux Bosniaques. On prétend aussi qu'à Léopold en Gal-

Digitized by Google

licie une insurrection a éclaté ; que pour la soumettre des troupes françaises et autrichiennes auraient marché de concert. Des détails ultérieurs sur ces événemens doivent être attendus.

Le sort du Tyrol est décidé. On lira peut-être avec intérêt une proclamation du chef de ce pays rebelle à ses compatriotes ; elle a précédé la soumission totale et le désarmement qui s'opère successivement.

Tyroliens, chers frères, la paix entre S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et S. M. l'Empereur d'Autriche, a été conclue le 14 du mois dernier. Nous en sommes informés de manière à ce qu'il ne puisse nous rester le moindre doute raisonnable. La grandeur d'ame de Napoléon nous a assuré notre pardon et l'oubli du passé. En conséquence, j'ai rassemblé, en aussi grand nombre que je l'ai pu, des députés des différens bailliages, et, de leur consentement, j'ai envoyé à Villach M. Joseph Douay de Schlanders, et M. le major Siberer d'Unterlangen-Kampf, avec une lettre adressée à S. A. I. le vice-roi, et signée de tous les députés des bailliages. Ces deux envoyés sont revenus aujourd'hui, et ont rapporté la réponse ci-dessous du prince vice-roi, que je me fais un devoir de publier. Frères ! nous ne pouvons pas soutenir la guerre contre les forces invincibles de Napoléon. Entièrement abandonnés de l'Autriche, nous nous précipiterions dans un abîme de malheurs. Je ne puis plus vous commander, comme je ne puis non plus vous garantir des désastres inévitables auxquels vous seriez exposés. Une puissance d'un ordre supérieur conduit les pas de Napoléon. Ce sont les décrets immuables de la divine Providence qui décident de la victoire et du sort des Etats. Il ne nous est pas permis de nous y opposer plus long-tems. Il serait insensé de vouloir lutter contre le cours d'un torrent. Rendons-nous maintenant, par notre résignation à la volonté divine, dignes de la protection du ciel, et par notre amour fraternel et par la soumission qu'on exige de nous, dignes de la générosité et de la bienveillance de Napoléon.

D'après des nouvelles authentiques, l'armée bavaroise est à Steinach ; j'ignore jusqu'où elle s'est avancée dans la vallée supérieure de l'Inn. L'armée française est déjà au-delà de Botzen, dans les montagnes de Ritten. Trois divisions se sont avancées par le Pusterthal jusqu'au-delà de Vimmel. Autant il en coûte à mon cœur d'être obligé de vous communiquer ces nouvelles, autant cependant je sens de consolation en m'acquittant d'un devoir que le prince évêque de Brixen m'a déjà sommé antérieurement de remplir.

D'après l'assurance de S. Exc. M. le général Rusca, plus notre soumission sera prompte, plus tôt les armées s'éloigneront de notre pays.

Sterzing, le 8 novembre 1809. André Hofer.

Digitized by Google

Le Moniteur avait gardé le silence sur les affaires du Tyrol, et l'on pouvait croire que quelques difficultés existaient encore; mais ce silence a été rompu, et par une note datée d'Ulm, il relate une lettre du major-général de l'armée, prince de Neufchâtel, au maréchal prince d'Ekmull à Vienne. Cette lettre porte que le général Drouet rend compte que les Tyroliens sont rentrés dans le devoir, ont mis bas les armes, et se sont soumis à leur souverain légitime le roi de Bavière. Cette lettre du prince de Neufchâtel est de Lintz, le 9 novembre, écrite lors de son passage par cette ville, et se rendant dans la capitale. Depuis ce moment, les lettres du Tyrol méridional et du Trentin arrivent en Bavière par Inspruck, ce qui n'existait pas depuis six mois.

Les provinces illyriennes s'organisent; les intendances des auditeurs y sont en activité. Le maréchal duc de Raguse a passé à Udine, se rendant dans ces provinces, où il va commander. Les Français sont entrés à Fiume le 14 de ce mois. Quelques troubles avaient éclaté en Carniole, ils ont été réprimés promptement; quelques coupables ont payé de leur tête, à Trieste, leurs mouvemens séditieux, et tout est rentré dans l'ordre.

On avait cru pouvoir présumer que S. M. le roi de Naples passerait les Alpes, et se rendrait à la cour de France; déjà même on fixait le jour de son arrivée; mais il est certain que ce Monarque, lieutenant de l'Empereur, et chargé du commandement de ses troupes dans l'État romain, devenu partie intégrante de l'Empire français, a borné son voyage à une inspection des troupes des ports et des côtes. Il ne pouvait visiter Rome sans s'y montrer le protecteur éclairé des arts; il y a reçu les hommages de toutes les autorités et de toutes les associations savantes. L'académie de Saint-Leu a eu l'honneur d'accompagner S. M. dans la visite qu'il a faite aux salles d'exposition des tableaux et des sculptures. Partout, sur son passage, le roi a répandu l'émulation et l'encouragement par ses bienfaits et par ses éloges. Une fête magnifique lui a été donnée par la noblesse et la bourgeoisie réunies au théâtre Alberti. Les personnes des premières familles de Rome en faisaient les honneurs. Le roi y a été comblé des hommages d'une cité qui regardait sa présence comme un gage assuré de la protection de S. M. l'Empereur et Roi, et qui a confondu dans ses acclamations les deux noms de l'Empereur des Français et du Roi des Deux-Siciles. S. M., après une course à Civita-Vecchia, a repris la route de ses États.

Digitized by Google

En Hollande, en Westphalie, comme en France, les corps législatifs vont commencer leurs sessions. Celui de Hollande a dû ouvrir la sienne le 16; celui de Westphalie ouvrira le 1.er janvier, aux termes d'une lettre du roi, datée de Paris.

Il n'y a aucunes nouvelles d'Espagne; on ne connaît l'inactivité des Anglais dans la péninsule que par leurs propres aveux. Ils conviennent qu'à Cadix le mécontentement contre la junte est extrême, et doutent de la possibilité de recruter pour compléter leurs régimens, soit en Espagne, soit à Walcheren, quoique des ordres précis aient été donnés à cet égard; ils s'attendent à être attaqués prochainement en Zélande, et tous les vœux se réunissent pour qu'une évacuation prompte dispense d'une défense inutile; on ne peut tarder, à cet égard, à apprendre quelque chose d'important. En attendant, les papiers anglais amusent les lecteurs de détails sur la prétendue détresse des rois leurs tributaires dans l'Inde, et les progrès de leur influence; on sait ce qu'il faut croire des sentimens que les Anglais ont inspirés dans l'Inde à toutes les castes: l'opinion est à cet égard trop formée, trop établie pour qu'un moment la détruise; ce n'est pas en quelques mois que l'on peut faire perdre à un peuple le souvenir d'une longue oppression, d'une spoliation odieuse, et du renversement d'un malheureux monarque accusé d'un complot imaginaire, mourant sur les débris de son palais, et dont le second fils vient d'achever sa triste destinée. Les Anglais conviennent que les habitans de Bombay ont célébré les funérailles de ce jeune infortuné avec la plus grande solennité; est-ce-là ce qu'ils appellent une preuve d'attachement pour les oppresseurs de cette malheureuse famille?

Mais si les Anglais reçoivent des lettres consolantes de l'Inde, celles de Lisbonne ne doivent pas également les réjouir. On nous saura gré de citer les suivantes:

« Nos amis en Espagne continuent à faire du bruit, mais ne font rien autre chose. Ils n'ont pas gagné un pouce de terrain depuis le départ de Napoléon, que feront-ils à son retour? Depuis la bataille de Talaveira, on n'a rien pu faire ni tenter. Tous les principaux officiers de notre armée sont ici, Wellesley, Béresford, Wilson, etc., et les troupes sont cantonnées sur les frontières. Nous ne savons pas ce qu'ils veulent faire, et je crois qu'ils ne le savent pas eux-mêmes. S'ils vont à la rencontre de l'ennemi, il est à craindre qu'ils ne soient écrasés, comme ils l'ont été à Talaveira.

Digitized by Google

Le Moniteur avait gardé le silence sur les affaires du Tyrol, et l'on pouvait croire que quelques difficultés existaient encore; mais ce silence a été rompu, et par une note datée d'Ulm, il rend une lettre du major-général de l'armée, prince de Neufchâtel, au maréchal prince d'Ekmull à Vienne. Cette lettre porte que le général Drouet rend compte que les Tyroliens sont rentrés dans le devoir, ont mis bas les armes, et se sont soumis à leur souverain légitime le roi de Bavière. Cette lettre du prince de Neufchâtel est de Linz, le 9 novembre, écrite lors de son passage par cette ville, et se rendant dans la capitale. Depuis ce moment, les lettres du Tyrol méridional et du Trentin arrivent en Bavière par Inspruck, ce qui n'existait pas depuis six mois.

Les provinces illyriennes s'organisent; les intendances des auditeurs y sont en activité. Le maréchal duc de Raguse a passé à Udine, se rendant dans ces provinces, où il va commander. Les Français sont entrés à Fiume le 14 de ce mois. Quelques troubles avaient éclaté en Carniole, ils ont été réprimés promptement; quelques coupables ont payé de leur tête, à Trieste, leurs mouvemens séditieux, et tout est rentré dans l'ordre.

On avait cru pouvoir présumer que S. M. le roi de Naples passerait les Alpes, et se rendrait à la cour de France; déjà même on fixait le jour de son arrivée; mais il est certain que ce Monarque, lieutenant de l'Empereur, et chargé du commandement de ses troupes dans l'État romain, devenu partie intégrante de l'Empire français, a borné son voyage à une inspection des troupes des ports et des côtes. Il ne pouvait visiter Rome sans s'y montrer le protecteur éclairé des arts; il y a reçu les hommages de toutes les autorités et de toutes les associations savantes. L'académie de Saint-Leu a eu l'honneur d'accompagner S. M. dans la visite qu'il a faite aux salles d'exposition des tableaux et des sculptures. Partout, sur son passage, le roi a répandu l'émulation et l'encouragement par ses bienfaits et par ses éloges. Une fête magnifique lui a été donnée par la noblesse et la bourgeoisie réunies au théâtre Alberti. Les personnes des premières familles de Rome en faisaient les honneurs. Le roi y a été comblé des hommages d[illegible]cité qui regardait sa présence comme un gage assuré d[illegible]tection de S. M. l'Empereur et Roi, et qui a [illegible] dans ses acclamations les deux noms de l'E[illegible] Français et du Roi des Deux-Siciles. S. [illegible] course à Civita-Vecchia, a repris la route

Digitized by Google

rcons-
ndre à
voyons
ent ha-
chasse.
des ob-
ent pré-
n plus
e séjour
ité dans
naparte
tions de
de Pres-
d, et le
tribunat,
es diffé-
u dépar-
a été sui-
oud le 27
ges et fé-
ux occa-
e grandes
la ville de
la même
ttes fran-
ommence-
Fontaine-
nous ayons
nt avoir été
nat d'Italie.
s, que S. M.
sera préparé
bleau sera de
prouver que
llectuel; mais
, qui ne sont
u journal offi-
le Bonaparte a
lettre de Paris
«Nous sommes
Nous laisserons

xpliquer comment
r pour l'entretenir

Digitized by Google

» Notre armée a souffert beaucoup de l'intempérie du climat. La sécheresse et la chaleur nous tuent : le climat des Indes Occidentales n'est pas plus désastreux.

» Si l'Espagne et le Portugal sont sauvés, ce ne sera point par les efforts de l'Angleterre, ni des habitans, mais par quelqu'heureuse circonstance qui en éloignera l'ennemi. Les Anglais sont en trop petit nombre pour combattre les légions de France; et les habitans de l'Espagne, divisés comme ils sont, indisciplinés, sans bons officiers, et découragés par les revers, ne sont pas propres à la guerre. Si l'Espagne est conquise, je ne vois pas comment nous pouvons conserver le Portugal. Il est vrai que la chaîne de montagnes qui s'étend des bords du Tage au Douro forme une barrière qu'il est aisé de défendre contre une grande force, tant que l'ennemi n'aura pas passé la Sierra-Morena. Cette dernière chaîne de montagnes ferme l'Andalousie et couvre le Portugal : mais une fois que l'ennemi l'aura franchie, il n'est plus d'obstacle qui l'empêche de revenir sur les bords du Tage, en face de Lisbonne.

» Ce serait une folie, avec la petite armée que nous avons, de vouloir lutter contre les armées françaises. Sur le champ de bataille, nos troupes n'ont l'air que de détachemens, en comparaison de l'ennemi qu'elles ont à combattre. J'ai été témoin de l'embarras d'un général qui commande des troupes sur lesquelles il ne peut pas trop compter, contre des forces supérieures. Il est presqu'impossible qu'il y ait un parfait accord entre des troupes alliées qui composent une armée.

» Les insurgés aujourd'hui nous regardent presqu'autant comme leurs ennemis que les Français. »

A la fin de cette lettre, on lit que l'empereur Napoléon est attendu en Espagne, et que la terreur de son nom y équivaut déjà, sur l'esprit des insurgés et de leurs auxiliaires intimidés, à l'effet des plus brillantes victoires; quel est cependant l'esprit de contradiction qui anime les Anglais? leur ministère veut-il à-la-fois leur persuader deux choses contraires? comment à Londres, par exemple, peut-on croire l'Empereur malade à Paris, et en même tems prêt à partir pour l'Espagne? Ces deux états ne peuvent guères se concilier; qu'on lise cependant l'article suivant. *Le Moniteur* a l'extrême complaisance de le publier d'après *le Times*.

« Les bruits qui ont généralement circulé en France et en Hollande, relativement à l'indisposition de Bonaparte et à

Digitized by Google

la nature de sa maladie, sont fortifiés par plusieurs circonstances. A son retour de Vienne, au lieu de se rendre à Saint-Cloud, sa résidence ordinaire et favorite, nous voyons qu'il va s'établir à Fontainebleau, palais qu'il a rarement habité, et seulement pour passer quelques jours à la chasse. Dans le cas où il aurait désiré être hors de l'atteinte des observations du public, Fontainebleau est certainement préférable à Saint-Cloud, puisque ce palais est bien plus éloigné de Paris, et il est possible qu'il ait choisi ce séjour pour cet effet. Il y a d'ailleurs quelque chose d'inusité dans la solitude et la retraite qui règnent à la cour. Bonaparte n'avait pas coutume de se refuser ainsi aux félicitations de ses nombreuses autorités constituées. Après la paix de Presbourg, il revint, le 26 janvier 1806, à Saint-Cloud, et le 29 il reçut sur son trône les adresses du sénat, du tribunat, de la cour de cassation, de la cour d'appel et des différentes autorités constituées de la ville de Paris et du département de la Seine. La même routine d'adulation a été suivie lors de la paix de Tilsitt : il arriva à Saint-Cloud le 27 juillet 1807, et le jour suivant il reçut les hommages et félicitations des autorités constituées. Dans ces deux occasions, deux ou trois semaines après son arrivée, de grandes fêtes, auxquelles il assista, furent données par la ville de Paris. Il paraît, en conséquence, singulier que la même marche n'ait pas été observée. D'après les gazettes françaises, Bonaparte ne doit revenir à Paris qu'au commencement du mois prochain. Depuis son arrivée à Fontainebleau, il n'a reçu aucune des autorités que nous ayons mentionnées. Les seules personnes qui paraissent avoir été admises en sa présence, sont les députés du sénat d'Italie. En outre, on nous dit, dans les mêmes gazettes, que S. M. ne fera route pour l'Espagne que lorsque tout sera préparé dans ce pays, et que son séjour à Fontainebleau sera de longue durée. Ces circonstances sont loin de prouver que Bonaparte soit affecté d'un dérangement intellectuel; mais néanmoins elles en sont de fortes inductions, qui ne sont pas du tout détruites par les protestations du journal officiel, et par l'agilité sans égale avec laquelle Bonaparte a grimpé sur les fortifications de Kehl. Une lettre de Paris contient le passage énigmatique suivant : «Nous sommes physiquement forts et moralement faibles.» Nous laisserons à nos lecteurs à l'expliquer.»

Et nous, nous laisserons les autres s'expliquer comment on croit une nation assez facile à abuser pour l'entretenir

Digitized by Google

de pareilles balivernes. Le *Moniteur* n'en tire qu'une seule conséquence, c'est qu'il faut qu'un gouvernement se trouve dans une circonstance bien critique pour croire devoir donner le change à l'opinion, en le berçant de semblables contes, que la lecture du papier du lendemain vient tout-à-coup détruire, en faisant connaître à l'Angleterre comme à l'Europe, le séjour de l'Empereur dans sa capitale, sa présence dans tous nos spectacles, ses visites aux magnifiques travaux qu'il ordonne, ses audiences nombreuses, les fêtes brillantes de sa cour, et les acclamations que ses braves ont fait entendre quand, réunis sous ses yeux au Carrousel, ils ont vu se mêler à leurs rangs, et s'informer de tous leurs besoins déjà satisfaits, le monarque qui naguères les conduisait à la victoire dans les plaines de la Moravie.

PARIS.

Le roi de Naples est arrivé hier, le roi de Wurtemberg cette nuit : quatre monarques assisteront ainsi à la solennité de l'anniversaire du couronnement de notre Empereur, et au *Te Deum* célébré pour remercier le ciel d'une paix fruit de ses victoires. Le même jour, l'ouverture de la session du Corps-Législatif sera faite par l'Empereur.

— Le roi de Naples occupe l'hôtel Marbeuf; le roi de Wurtemberg les appartemens du sénat conservateur réservés au grand-électeur, S. M. le roi Joseph.

— Aujourd'hui on a rendu les honneurs funèbres à M. Cretet, comte de Champmol : S. M. a considéré que l'état de la santé de ce ministre étant la seule cause de la remise du porte-feuille de l'intérieur, il devait être considéré décédé comme ministre. Ses restes ont en conséquence été portés au Panthéon avec la solennité employée aux obsèques de M. Portalis.

— Il y a ce soir à la Malmaison une fête brillante donnée à S. M. le roi de Saxe.

— La fête que la ville de Paris donne à LL. MM. est fixée à lundi. Il y aura banquet, concert, bal et feu d'artifice. Le concert sera exécuté par les élèves du Conservatoire.

— On parle d'une nouvelle création d'auditeurs, qui après avoir subi un examen de capacité, et obtenu un grade dans l'Université, seraient attachés aux diverses ad-

Digitized by Google

ministrations pour y former une sorte de *stage*, en attendant le moment d'être appelés à des fonctions publiques.

— Il paraît certain que la distribution des prix décennaux est remise au mois de novembre 1810; d'ici à cette époque, le décret qui les institue subira des modifications, ainsi que le mode d'examen d'après lequel S. M. se réserve de les décerner.

— M. Dalayrac, membre de la légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de cinquante-six ans. L'art perd en lui un compositeur aimable et facile, qui avait compté autant de succès que d'ouvrages, et qui fait époque dans l'école française. M. Marsollier a prononcé son éloge funèbre. Personne n'était en droit de lui contester ce droit cher et douloureux.

— On remarque que depuis peu de tems les grands théâtres ont pris un degré d'activité qui ne peut être que le résultat d'une impulsion et d'une direction également favorable aux lettres et aux arts. Presque dans une même semaine, on a donné *Fernand Cortès*, *le Faux Stanislas*, *les Tracl Amanti*, *le Diable à quatre*, avec une nouvelle musique. Il ne peut paraître inconvenant d'ajouter à cette liste le *Pygmalion* de Chérubini, entendu hier au théâtre de la Cour, et dont on fait un grand éloge.

ANNONCES.

Almanach des Dames, pour l'année 1810. Un vol. petit in-16, très-soigneusement imprimé sur papier vélin, et orné d'un frontispice à vignette, et de huit jolies gravures, représentant: 1° les trois âges d'après Gérard; 2° Booz et Ruth, d'après Le Poussin; 3° Vénus caressant l'Amour, d'après Battoni; 4° l'Espérance soutient le malheureux jusqu'au tombeau, d'après Caraffe; 5° Atala au tombeau, d'après Girodet; 6° Agar renvoyée par Abraham, d'après Vandick; 7° Hercule entre le Vice et la Vertu, d'après An Carrache; 8° Clélie, d'après J. Stella.

Ce petit volume, recommandable par la netteté de son exécution et le choix des sujets qui le composent, est le neuvième de la collection. Il se vend chez MM. Treuttel et Würtz, libraire, rue de Lille, n° 17; Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8; Petit, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 257; Le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois; H. Nicolle, libraire, rue

Digitized by Google

de Seine, n° 12; Jaret, rue Saint-Jacques, n° 59; et Rosa, relieur, rue de Bussy, n° 15. Prix, broch., 5 fr., et 5 fr. 75 c., franc de port.

Le prix des exemplaires reliés varie selon la différence des reliûres, qui sont pour la première fois faites par M. Rosa, avec beaucoup d'élégance et dans le meilleur goût.

Vie de Georges Washington, général en chef des armées des Etats-Unis pendant la guerre qui a établi leur indépendance, et premier président des Etats-Unis; par David Ramsay, docteur médecin, membre du congrès pendant les années 1782, 1783, 1784, 1785; auteur de l'*Histoire de la Révolution de l'Amérique*; traduite de l'anglais. Un vol. in-8°, orné du portrait de Washington. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 c. franc de port. A Paris, à la librairie française et étrangère de Parsons, Galignani et compagnie, rue Vivienne, n° 17.

Œuvres complètes de Boileau Despréaux, contenant ses poésies, ses écrits en prose, sa traduction de Longin, ses lettres à Racine, à Brossette, et à diverses autres personnes, avec les variantes, les textes d'Horace, de Junéval, etc., imités par Boileau, et des notes historiques et critiques, précédées d'un discours sur les caractères et l'influence des Œuvres de Boileau, et d'une Vie abrégée de ce poëte. Trois vol. in-12. Prix, 10 fr.

Le même, in-8°, sans figures, 18 fr.; et avec 7 figures, de Moreau jeune, 28 fr.

Papier vélin, sans figures, 30 fr., et avec figures, 40 fr. A Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; et chez Ant.-Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Les Vers à soie, poëme de Jérome Vida, de Crémone, évêque d'Albe, suivi du poëme des échecs, et de pièces fugitives du même auteur, et d'un choix de poésies de Pierre d'Orville, traduits du latin; par J. B. Levée, censeur des études du Lycée de Bruges, avec le texte en regard et des remarques explicatives pour en faciliter l'intelligence. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr. et 6 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez H. Nicolle, librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

Principes d'éloquence de Marmontel, extraits de ses Elémens de littérature, mis en ordre et augmentés de plusieurs articles; par M. Chapsal. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

Nouveau Dictionnaire grammatical, du même auteur. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr. et 6 fr. franc de port. Chez le même.

Théâtre choisi de Favart. Trois vol. in-8°. Prix, 18 fr. et 22 fr., franc de port. A Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXXXVIII. — *Samedi 9 Décembre 1809.*



POÉSIE.

LES PETITS ENFANS DANS LE BOIS,
ou LE TESTAMENT DU GENTILHOMME.

Ballade, traduite de l'anglais (1).

Gravez bien dans votre mémoire,
Bons parens, mon triste récit :
Vous allez entendre l'histoire
D'un crime affreux que Dieu punit.
Jadis, ayant servi son prince,
Un gentilhomme plein d'honneur
Se retira dans sa province,
Où vivait comme un grand seigneur.

(1) C'est plutôt une *Complainte* qu'une *Romance*, d'après les idées qu'on attache aujourd'hui à ce mot. Elle est célèbre en Angleterre, comme nous l'apprend M. Suard dans ses excellens mélanges. Le traducteur a tâché sur-tout de rendre la naïve simplicité de l'original; mais il est loin de croire avoir réussi. C'est sur-tout dans le naïf que se fait sentir la différence des langues, comme celle des mœurs.

Voici le texte anglais :

THE CHILDREN IN THE WOOD,
OR THE GENTLEMAN'S LAST WELL.

Now ponder well, you parents dear,
The words wich y shall write :
A dolefull story you shall hear,
In time brought forth in light.
A gentleman of good account
In Norfolk liv'd of late,
Whose wealth and richess did surmount
Much men of his estate.

Digitized by Google

Il languissait de maladie :
Toute sa maison est en deuil :
Près de lui sa femme chérie
Va descendre au même cercueil.
Tout deux s'aimaient dès leur aurore ;
Epoux, ils restèrent amans :
Tous deux mourant, s'aimaient encore,
Et laissaient deux petits enfans.

Jame est l'aîné de la famille ;
Il ne compte encor que trois ans.
Marie est le nom de la fille :
C'est la fleur promise au printems.
L'héritier du bon gentilhomme,
(Son testament était connu ;)
Devait avoir dans l'âge d'homme
Vingt mille francs de revenu.

Sa sœur, la petite Marie,
D'après le vœu de ses parens,
Si quelque jour on la marie ;

Sore sick he was, and like to die :
No help that he could have
His wife by him, as sick did lie,
And both possessed one grave :
No love between these two was lost.
Each was to other kind :
In love they liv'd, in love they died,
And left two babes behind.

The one, a fine and pretty boy
Not passing three years old :
Th' other a girl, more young than hee,
And made in beauty's mould.
The father left his litle son,
(As plainly doth appear)
When he to perfect age should come,
Three hundred pounds a year.

And to his litle daughter *jane*
Five hundred pounds in gold :
To be païd down on marriage day,

Digitized by Google

Aura pour dot cent mille francs.
Mais s'il arrive qu'en bas âge
Elle meure et son frère aussi,
Leur oncle aura tout l'héritage;
Le testament le veut ainsi.

Mourant, le père de famille
Dit à son frère : — « O mon ami!
» Aime mon fils, aime ma fille;
» Ils n'ont plus que toi pour appui.
» Je prie, et j'appelle sans cesse
» Mon Dieu, mon frère, à leur secours;
» Car, je le sens à ma faiblesse,
» Je touche au terme de mes jours.

» Quand nous dormirons dans la bière,
» Veillez sur nos fils, ô mon Dieu!
» Et de leur père et de leur mère,
» Que leur oncle leur tienne lieu. »
La pauvre mère aussi l'embrasse,
Et dit ces mots avec effort :

Wich might not be controll'd.
But if the children chance to die
Ere they to age should come,
The uncle should possess their wealth.
For so the will did run.

« Now, Brother, said the dying man,
» Look to my children dear.
» Be good unto my boy and girl,
» No friends else j have here.
» To God and you j do commend
» My children night and day.
» But litle while, be sure, we have
» Within this world to stay.

» You must be father and mother both
» And uncle, all in one :
» God knows what will become of them,
» When j am dead and gone! » —
With that bespoke their mother dear,
« O Brother kind, quoth she,

Digitized by Google

« Mon frère, cette noble race
» Vous devra la vie ou la mort.

» S'ils sont traité avec tendresse,
» Le ciel vous récompensera;
» Si, profitant de leur faiblesse,
» Vous les frappez, Dieu le verra. »
Alors sa voix embarrassée
Murmure encor : « soyez bénis ! »
Et sa bouche déjà glacée,
Baise ces deux enfans chéris.

Saisi d'un trouble involontaire,
L'oncle, à ces discours si touchans,
Répond « O ma sœur, ô mon frère,
» Ne craignez rien pour vos enfans :
» Que sur moi la foudre retombe,
» Que je perde fortune et biens,
» Si, quand vous serez dans la tombe,
» J'aime vos fils moins que les miens. »

Le couple honnête est dans la bière :

» You are the man, must bring our babes
» To wealth or misery.

» And if you keep them carefully,
» Then God will you reward:
» If ofhewhise you seem to deal,
» God will your deads regard. »
With lips so cold as any stone
She kissed her children dear :
« God bless you both, my children dear. »
With that, the tears did sall.

These specches, then their brother spoke,
To this sick couple there :
« The keeping of your children dear
» Sweet sister do not fear :
» God never prosper me, nor mine
» Nor aught else that j have,
» If j do wrong your children dear,
» When you are laid in grave. »

The parents being dead and gone,

Digitized by Google

L'oncle emmène les deux enfans,
Et pendant une année entière
Les livre à leurs goûts innocens.
Mais l'année expirait à peine,
Quand dans son cœur cet oncle affreux,
Pour envahir leur beau domaine,
Résout la mort de ses neveux.

Avec deux brigands noirs de crimes
Le monstre eut bientôt comploté,
D'égorger ces tendres victimes
Dans le fond d'un bois écarté.
La veille au soir, d'un front tranquille
Il parle à sa femme et lui dit :
« Les petits vont à la grand'ville;
» Un de mes amis les conduit. »

Les enfans sont prêts avant l'aube;
Ils ont devancé le signal :
Vêtus de leur plus belle robe,
Ils sont si fiers d'être à cheval!

The children home he takes;
And bring them home unto his house,
And much more of them he makes.
He had not kept these pretty babes
A twelve-month and a day,
When for their wealth he did devise
To make them both away.

He bargain'd with two ruffians rude
Wich were of furious mood,
That they should take the children young
And slay them in a wood.
He told his wife, and all he had
He did the children send
To be brought out in fair London
With one that was his friend.

Away then went these pretty babes
Rejoïcing at that tide :
Rejoïcing with a merry mind
They should on cock-horse ride.

Digitized by Google

Leur gaîté naïve et bruyante
Fléchirait un cœur de rocher :
Ainsi la brebis innocente
Folâtre en suivant le boucher.

Leur doux babil, dans le voyage,
Emeut le plus jeune assassin :
On entrait dans le bois sauvage,
La pitié s'éveille en son sein :
« Livrons, dit-il à son complice,
» Ces deux innocens à leur sort. —
» Non. Que le crime s'accomplisse,
» Répond l'autre. J'aurai de l'or. »

Il s'obstine. — Un débat s'élève :
Du reproche on en vient aux mains,
Et tous les deux croisent le glaive
En présence des orphelins.
Mais bientôt le moins insensible
Du plus cruel perça le cœur,
Et pendant ce combat terrible
Les deux enfans tremblaient de peur.

They prate, and pratle pleasantly
As they rode on the way
To those who should their butchers be
And work their lives avay.

So that the pretty speech they had
Made murd'rers heart relent :
And they that undertook the deed
Full sore, they did repent.
Yet one of them more hard of heart
Did wow to do his charge :
Because the wretch who hired him
Had paid him very large.

The other would not agree thereto,
So here they fell a strife :
With one another they did sight
About the children's life :
And he that was of mildest mood
Did slay the other there,
Within un unfrequented wood
While babes did quake for fear.

Digitized by Google

Par la main, malgré leurs alarmes,
Le vainqueur prenant les petits,
Les contraint d'essuyer leurs larmes,
Leur défend de pousser des cris.
Il les fait marcher deux grands milles....
Les deux enfans mouraient de faim. —
« Attendez-moi. Soyez tranquilles,
» Dit-il, je vais chercher du pain. »

Dans ces routes embarrassées
Les pauvres enfans éperdus
Erraient, les mains entrelacées.....
Mais l'assassin ne revint plus.
Leur bouche si fraîche et si tendre
Mord le fruit sanglant du mûrier,
Et quand la nuit vint les surprendre
Tous deux se prirent à crier.

Enfin leurs forces s'épuisèrent :
La mort vint terminer leurs jours ;
En s'embrassant ils expirèrent

He took the children by the hand
When tears stood in their eyes ;
And bade them come and go with him
And look they did not cry :
And two long miles he led them on
While they for food complain'd :
« Stay here, quoth he, j'll bring you bread
» When j do come again. »

These pretty babes with hand in hand
Went wandering up and down :
But never more they saw the man
Approaching from the town.
Their pretty lips with black-berries
Were besmeas'd and dried ;
And when they saw the darksome night
They sad them down and cried.

Thers wander'd these pretty babes
Till death did end their grief
In one-another's arms they died,

Digitized by Google

Comme des enfans sans secours.
Ils demeuraient sans sépulture,
Si le rouge-gorge du bois
N'avait caché sous la verdure
Leurs petits membres déjà froids ! (1)

Mais bientôt de cet oncle infâme
Dieu punit les lâches forfaits :
Il sentit l'enfer dans son ame.
L'ennemi hanta son palais.
Dans ses greniers le feu céleste
Consuma ses riches moissons,
Et dévorés d'un mal funeste
Ses bœufs mouraient près des sillons.

Deux de ses fils passant en France
Furent engloutis dans les mers :
Lui-même il sentit l'indigence
Au milieu de ses champs déserts :
Les gens d'usure et de justice

As babes wanting relief.
No burial these pretty babes
Of any man recives,
Tell robin-red-breast painfully
Did cover them with leaves.

And now the heavy wrath of Good
Upon their uncle fell.
Yea fearfull fiends din haunt his house :
His conscience fell a hell !
His barns were fir'd : his goods consum'd,
His lands were barren made :
His cattle died, within the field,
And nothing with him staid.

And in the voyage of Portugal
Two of his sons did die :
And, to conclude, himself was brought
To extreme misery :
He pawn'd and mortgadg'd all his land

(1) On dit que ce petit oiseau se plaît à couvrir de feuillage les cadavres abandonnés.

Digitized by Google

Consumèrent son revenu,
Et pour achever son supplice
Son crime fut enfin connu.

Le conducteur des deux victimes,
Resté trop long-tems impuni,
Fut pris enfin pour d'autres crimes....
Grand Dieu, que ton nom soit béni!
L'assassin nomma son complice.
L'oncle affreux, conduit en prison,
Expira du double supplice
Et des remords et du poison.

Vous, tuteurs à qui l'on confie
De pauvres petits orphelins;
Vous qui tenez avec leur vie
Toute leur fortune en vos mains,
Sur cet oncle prenez exemple;
N'attentez point aux droits d'autrui:
Songez bien que Dieu vous contemple
Et vous punira comme lui.

PHILIPPE.

Ere seven years came about;
And now atlength this wicked act
Did by this means come out.

The fellow that did take in hand
These children for the kill,
Was for a robbery judg'd to die,
As was God's blessed will;
Who did confess the very truth
The wich is here express'd:
Their uncle died, while he for debt
In prison long did rest.

All you that be executors made
And overseers eke,
Of children that be fatherless
And infants mild and meek
Take your exemple by this thing,
And yeld to each his right,
Less God with such like misery
Your wicked minds requite.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Lecteur, quoique je vaille en langage ordinaire,
On m'estime encor plus en style de notaire.
Je suis doux, je suis bon, je suis faux, sans valeur;
A l'ordre quelquefois et quelquefois d'honneur;
De garde au bout du mois, parfois de garantie;
Je suis tantôt d'entrée et tantôt de sortie;
De bal, de mariage, ou bien d'enterrement;
De santé, sûreté, spectacle, logement;
Aujourd'hui d'opéra, demain de comédie,
Ou de caisse, ou de banque, ou bien de loterie.
On m'introduit enfin jusqu'en confession,
Et l'on recourt à moi dans l'invitation.

S.....

LOGOGRIPHE.

Lorsqu'a tes yeux, lecteur, tu crois me voir paraître,
Je répands en ton ame une secrète horreur;
Au lieu de t'effrayer, décomposant mon être,
Je suis avec éclat porté par l'Empereur.

S.....

CHARADE.

Quand mon premier n'est pas un signe d'abondance,
Il est souvent un pronostic fâcheux.
Quand mon second du ciel ne sent pas l'influence,
Le Parnasse pour lui n'est qu'un sentier fangeux:
C'est ainsi que mon tout, quoiqu'admis en musique,
Y joue un rôle obscur, discordant et rustique.

S.....

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Racine.*

Celui du Logogriphe est *Partage*, dans lequel on trouve, *part, page, pâte, âge, Tage, page, rat, rage, apt, prêt, art, pat* et *gare.*

Celui de la Charade est *Bandit.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Rapport sur les vaccinations pratiquées en France, en 1806 et 1807.

Le comité central de vaccine vient de publier un rapport sur les vaccinations pratiquées dans toute l'étendue de l'Empire, pendant les années 1806 et 1807. Ce rapport est divisé en trois parties. Daus la première, le comité rend compte des mesures prises par l'Administration pour la propagation de cette pratique salutaire. On y voit que, tandis que le comité central entretient à Paris le foyer de la vaccine, comme un nouveau feu sacré, tandis qu'un administrateur des postes, M. Anson, expédie, franche de port, la matière vaccinale dans tout l'Empire, on y voit, dis-je, que dans presque tous les départemens, MM. les préfets ont, ou établi des salles de vaccinations gratuites, ou institué des leçons publiques sur l'art de vacciner; qu'ils ont soumis à cette opération les enfans trouvés, et contraint les indigens à y soumettre les leurs. Ailleurs, ils ont nommé des médecins pour parcourir les campagnes; ils en ont fait de véritables missionnaires de la vaccine, et se sont fait comme un honneur de les accompagner. MM. les sous-préfets les ont vivement secondés. Dans le seul arrondissement de Borgo-san-Donino, on a fait près de 14,000 vaccinations. Des maires ont vacciné. Le même zèle anime les administrations des hospices civils et militaires. La vaccine, pratiquée sur les enfans des invalides de Paris, a été portée dans les camps, et jusque dans la grande armée, au milieu des marches et des grands mouvemens qu'elle exécute chaque jour. Malgré l'indifférence assez générale du clergé pour cette innovation, on a vu des archevêques et des évêques plus éclairés, écrire des lettres pastorales en faveur de la vaccine, et parcourir leurs diocèses pour la faire adopter. Des curés se sont fait vacciner, pour entraîner par l'exemple:

Digitized by Google

d'autres ont vacciné eux-mêmes. Les protestans et les juifs n'ont pas été moins prompts à la propager. Enfin de simples propriétaires ont exercé avec le plus grand succès ce qu'on pourrait appeler un apostolat de la vaccine. Des femmes ont voulu participer à cette gloire innocente. Leurs mains délicates n'ont point dédaigné de prendre la lancette, et de pratiquer la nouvelle inoculation. Mais ce qui a favorisé sur-tout de si heureux progrès, on doit le dire à la gloire des médecins, c'est leur zèle infatigable, c'est leur noble désintéressement.

La seconde partie est presqu'entièrement médicale. Le comité expose les variétés que présente la vaccine dans sa marche, soit qu'elle se développe seule, soit qu'elle s'associe à d'autres affections, aux diverses maladies épidémiques, aux dyssenteries, aux petites véroles, à la fausse vaccine, etc. En général, ce genre d'association n'entraîne aucun danger. La vaccine au contraire a souvent le pouvoir de mitiger la maladie concomitante: et si, dans un très-petit nombre de cas, elle a paru déterminer de légers accidens, en revanche elle a sur les santés délicates, et sur les affections du système glandulaire, la plus heureuse influence. Elle est même la seule barrière que ne puissent plus franchir les épidémies varioleuses: et si de nouveaux succès viennent confirmer ceux que la médecine a déjà obtenus, on peut se promettre qu'un des plus cruels fléaux qui aient jamais menacé la vie des hommes, la petite-vérole, sera bientôt anéanti. Or, pour sentir la grandeur d'un bienfait de cette nature, il ne faut que jeter les yeux sur les derniers tableaux de mortalité qu'on a dressés dans quelques départemens. On y verra que dans tel département, dans celui de la Sésia, par exemple, l'excédant des morts sur les naissances, avant que la vaccine fût connue, était annuellement de 952, et que depuis l'introduction de la vaccine, l'excédant inverse, celui des naissances sur les décès, pendant le cours de la troisième année, a été de 1716: ce qui fait par an un bénéfice réel de plus de 2600 individus, pour un seul département. Ailleurs, la mortalité des enfans s'est réduite au tiers de ce qu'elle était auparavant. Il y a des communes où la petite-vérole

Digitized by Google

ne paraît plus, après y avoir fait de grands ravages autrefois. Dans la principauté de Bayreuth, laquelle est aujourd'hui sous une administration française, sur 50,000 enfans nés de 1801 à 1806, les quatres cinquièmes ont été vaccinés; et la mortalité par la petite-vérole qui en 1800 était de 2843 personnes, n'a coûté, en 1806, que 126 individus; d'où il suit, en supposant que ce calcul devînt régulier, que sur une population assez petite, 2700 personnes et plus seraient conservées annuellement à la société, et cela, selon toute apparence, par le seul fait de la vaccine. Quel fruit n'a-t-on pas tiré conséquemment d'une vaccination générale de deux années, où plus de 400,000 personnes ont été comprises? Et quel serait-il encore, à plus forte raison, si cette vaccination était faite par la suite sur toute la population de l'Empire?

Malheureusement en France, la prévention la plus opiniâtre ferme encore les yeux sur l'utilité de la vaccine. Les preuves les plus sûres, les contre-épreuves les plus authentiques et les plus unanimes, ont beau se multiplier: malgré le témoignages évident de l'expérience, la vaccine, déjà florissante à la Chine et dans les Indes, trouve encore parmi nous des contradicteurs; et la petite-vérole, qui ne devrait plus exister nulle part, pénètre encore dans les familles, et y prend ses victimes, comme autrefois. Un médecin très-instruit et très-digne de foi, m'a assuré que l'an dernier, dans la seule commune de St.-Germain, 150 enfans étaient morts de cette cruelle maladie. Moi-même j'en ai vu périr douze, il y a deux ans, aux portes de Paris, à Charenton; et il n'y a que quelques mois qu'un village, tout aussi voisin de la capitale, était infecté d'une véritable épidémie varioleuse. Assurément, ce n'est point l'Administration qu'il en faut accuser. Que n'a-t-elle point fait, dans ses justes sollicitudes, pour vaincre la coupable obstination des esprits, et pour prévenir les suites de la négligence la plus dangereuse et la moins digne de pardon? Mais l'exemple et le tems donneront sans doute à l'Administration de nouvelles armes contre les préjugés; et bientôt une époque viendra où, sur les objets de bien public, nulle autre autorité n'osera résister à la sienne.

Digitized by Google

Dans la troisième partie de son rapport, le comité expose les résultats de ses recherches sur l'origine de la vaccine. Il y a, selon lui, de grandes probabilités que le germe de cette précieuse maladie existe en France, dans les départemens de l'Allier, de l'Eure, de Sambre et Meuse, et de la Moselle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'a retrouvée sur le trayon des vaches en Espagne, dans le Piémont, en Saxe, et même dans les glaces de la Norwége. Cette découverte est d'un prix infini pour le continent. D'un autre côté, il paraîtrait probable, d'après quelques expériences faites par des hommes fort habiles, que la vaccination pratiquée sur les bêtes à laine pourrait les préserver du claveau, ou du moins que le claveau lui-même, inoculé comme l'était autrefois la petite-vérole, produirait sur ces animaux un effet analogue à celui que faisait sur les hommes l'ancienne inoculation; mais ces expériences ne sont point encore décisives. Le comité souhaiterait vivement qu'elles fussent répétées; et si le résultat était aussi heureux qu'il serait peut-être permis de l'espérer, il est clair que ce serait un nouveau moyen de subsistance, et par conséquent, une nouvelle source de population, et peut être d'une population plus saine, plus vigoureuse et plus belle.

E. Pariset.

Digitized by Google

SYSTÈME PHYSIQUE ET MORAL DE LA FEMME, suivi du système physique et moral de l'homme, et d'un fragment sur la sensibilité, par ROUSSEL, précédé de l'éloge historique de l'auteur par J. L. ALIBERT, médecin de l'hôpital Saint-Louis, et du lycée Napoléon. *Cinquième édition*, ornée de deux gravures, et augmentée : 1° d'une notice sur M^me^ Helvétius ; 2° d'une note sur les sympathies ; 3° de doutes historiques sur Sapho ; pièces qui n'avaient pas encore été réunies. — Un vol. in-8°. — Prix, figures noires, 6 fr., et 7 fr. franc de port ; figures enluminées, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port ; papier vélin, figures enluminées, 15 fr. — A Paris, chez *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

QU'ON ne soit pas trop surpris de voir un homme étranger à l'étude des sciences naturelles rendre compte d'un ouvrage de médecine et de physiologie. Celui-ci, dont le sujet intéresse tous les lecteurs, est écrit de manière que tous puissent le lire et le comprendre. C'est un genre de succès que les savans ont trop long-tems dédaigné ; il répand les bienfaits de la science, il étend la gloire de ceux qui la cultivent. Il est des sciences de calcul et d'abstractions, dont les termes et les formules ne peuvent être traduits en langue vulgaire ; il est aussi des sciences d'analyse matérielle et de nomenclature, qui ayant imposé des noms systématiques aux substances sur lesquelles elles s'exercent, et même donné aux opérations dont elles s'occupent, des noms nécessaires qui en renferment la définition, ne peuvent ni ne doivent renoncer à ce langage convenu ; et, pour le dire en passant, tous ces lexiques particuliers ont un immense avantage sur le vocabulaire commun : c'est d'établir un rapport invariable entre la même chose et le même mot, de sorte qu'en tout tems et en tout lieu l'une soit exclusivement représentée par l'autre. C'est sans doute à cette qualité de leur langage, autant qu'à la nature même des objets de leurs travaux, que les mathématiciens et les chimistes de toutes les nations doivent de

Digitized by Google

s'entendre et de s'accorder en général sur les procédés et les résultats de la science, tandis que les métaphysiciens et les littérateurs d'un même pays sont en perpétuel dissentiment sur tout ce qui concerne les opérations ou les plaisirs de l'esprit. Que ces sciences restent donc enveloppées du voile de leur langage mystérieux, puisqu'en elles les mots consacrés sont inséparables des choses, ou souvent sont les choses elles-mêmes. Leurs travaux, d'ailleurs, n'intéressant véritablement la société qu'autant qu'il en peut résulter des applications utiles pour le soutien ou l'agrément de la vie, pourvu que celles-ci soient divulguées et mises en pratique, il nous importe assez peu de connaître par quels calculs et quelles combinaisons l'on est arrivé à les découvrir. Il n'en doit pas être ainsi des deux sciences qui ont l'homme même pour objet, je veux dire la métaphysique et la médecine. Les phénomènes qu'elles observent et dont elles tirent des conséquences pour le redressement de notre raison ou le rétablissement de notre santé, ces phénomènes sont en nous, nous les sentons, et chacun de nous peut, par la seule réflexion, parvenir à les décrire, quelquefois même à les expliquer. Les métaphysiciens et les médecins de profession n'ont sur les autres que l'avantage d'en avoir examiné, rapproché, comparé un plus grand nombre, et d'en avoir tiré des inductions générales qu'ils font ensuite tourner au profit des individus. Il serait donc ridicule qu'ils nous fissent un mystère des connaissances dont nous leur fournissons nous-mêmes la matière, et que jusqu'à certain point nous partageons avec eux. Les facultés de notre esprit et les organes de notre corps ne sont point des objets ignorés de nous; leurs propriétés, leurs fonctions nous sont connues par le sens interne, encore plus que par les dénominations qu'on leur a données et les définitions qu'on en a faites : or, il ne doit point être impossible à ceux qui les ont étudiés plus particulièrement, de nous en faire comprendre le mécanisme et le jeu, autant du moins qu'ils le comprennent eux-mêmes. Tout ce qu'ils peuvent à cet égard, ils le doivent, pour leur intérêt comme pour le nôtre. En tout, hormis dans les choses divines,

Digitized by Google

divines, l'intelligence est la mesure de la foi. Sans doute les esprits faibles et bornés croient d'autant plus qu'ils comprennent moins; mais les esprits sains et éclairés ont un très-juste préjugé contre toutes les choses de pur raisonnement qui se refusent à leur compréhension: presque toujours, dans ce cas, c'est la science ou le savant qui a tort; l'une est une chimère, ou l'autre un charlatan.

Malheureusement il est dans la médecine, ainsi que dans la métaphysique, beaucoup de mystères qui probablement seront toujours impénétrables. Il en faut prendre son parti, quoique cela soit très-fâcheux, en médecine sur-tout. Il n'est pas absolument nécessaire de savoir comment se forment les idées pour en avoir de justes et d'honnêtes; mais, pour se bien porter ou se guérir, il serait essentiel de connaître par quelles causes la santé se conserve, se perd et se recouvre. Pourquoi faut-il que la plupart de ces causes soient encore inconnues? Il n'y a qu'un moyen de diminuer les inconvéniens attachés à l'obscurité de la matière, c'est de n'y point ajouter l'obscurité des explications. Le moins clair et à coup sûr le plus funeste des médecins serait celui qui voudrait rendre raison de toute chose à lui-même et aux autres, et qui procéderait en conséquence. Il faut savoir ignorer ce qu'on ne peut savoir, et s'arrêter quand on ne voit pas où l'on va. Puisque la nature agit toujours en nous dans le sens de notre conservation, ne vaut-il pas mieux, dans les cas obscurs, l'abandonner à elle-même, que de courir le risque de contrarier ses efforts, en cherchant à les seconder? Grâce au ciel, les bons médecins de nos jours en sont revenus à ce principe salutaire. C'est depuis qu'ils savent plus, qu'on les voit ignorer davantage: il leur a fallu parcourir le domaine entier de la science, pour en reconnaître et en toucher les bornes; ils essayent de les reculer, mais ils ne les franchissent pas. Leur raison, dégagée de l'esprit de secte et de système, ne craint plus de s'adresser à la raison de leurs malades; et ceux-ci, prudemment guidés dans une région ténébreuse qu'on éclaire à mesure devant eux, marchent vers le but avec une confiance qui le leur fait atteindre plus sûrement.

Digitized by Google

Le conseil motivé semble avoir remplacé l'impérieuse *ordonnance;* le médecin prend avis du malade plutôt que de ses livres, se borne souvent à ratifier ce que lui-même propose, ou du moins consulte en lui, pour l'application des remèdes, cet instinct de désir ou de répugnance dont les mouvemens confus donnent quelquefois des indications plus certaines, sur-tout plus conformes à l'état individuel, que n'en pourraient fournir toutes les théories de la thérapeutique. Mais ce qui contribue principalement à répandre sur l'art de guérir une lumière qui deviendra chaque jour plus vive, plus étendue et plus profonde, c'est l'étude du moral de l'homme qu'aujourd'hui nos plus habiles médecins unissent à celle du physique. De l'alliance de la médecine et de la métaphysique, est née, pour ainsi dire, une science nouvelle qu'on n'a point encore dénommée, mais que l'on connaît déjà par plusieurs productions distinguées, au nombre desquelles se place avantageusement l'ouvrage du docteur Roussel.

Lorsqu'il parut, La Harpe en fit cet éloge dans sa Correspondance littéraire : « M. Roussel écrit avec élégance » et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. » Ses observations sont d'un vrai philosophe, et son style » est à la fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. » Quoique le fond de son ouvrage soit nécessairement » un peu scientifique, il se fait lire partout avec agré- » ment. » En écrivant comme physiologiste sur les femmes, Roussel semble avoir voulu amuser et, pour ainsi dire, tromper cette sensibilité qui les lui faisait aimer comme homme, et à laquelle ses habitudes retirées et timides l'empêchaient de donner un exercice plus réel. Sans les diviniser, ni encenser galamment leurs charmes, il rend à leurs agrémens physiques et à leurs qualités morales un hommage senti et profond qu'elles sont faites pour apprécier davantage; il les peint comme des êtres d'une organisation plus délicate, dont les sensations plus vives, plus fines et plus passagères donnent aux déterminations de leur goût et de leur volonté ce caractère de mobilité, d'inconstance et presque de caprice que les hommes ont peut-être tort de leur tant reprocher, puisqu'il naît de la source même de leurs plus séduisantes

Digitized by Google

qualités. Parlant avec une pitié douce et caressante des maux auxquels leur complexion particulière et leur destination naturelle les ont assujéties, il leur prodigue d'affectueux conseils sur les moyens d'en prévenir, d'en détourner ou d'en arrêter les résultats funestes; et comme la santé est la véritable base de la beauté, on croit sentir toujours dans sa tendre sollicitude pour l'une quelque chose du vif intérêt que l'autre lui inspire. L'une des idées qui dominent le plus dans l'ouvrage de Roussel, c'est son opposition constante au système de quelques modernes qui veulent que le corps humain soit une pure machine, composée de solides et de fluides mis en jeu, selon les seules lois de la dynamique et de l'hydrostatique. Roussel admet une *force intérieure* qu'il regarde comme le vrai principe de toutes les opérations animales; et c'est par-là qu'il explique ou plutôt qu'il se dispense d'expliquer tous ces phénomènes auxquels les matérialistes en médecine ont tant de peine à appliquer leur théorie des leviers et des contrepoids. Dieu lui seul, je crois, aurait le droit de prononcer entre ces deux opinions qui sont appuyées l'une et l'autre sur des raisons spécieuses auxquelles le défaut de preuves laisse un égal degré de force, ou, si l'on veut, de faiblesse; mais du moins l'opinion de Roussel a quelque chose de plus élevé, de plus noble, je dirais presque de plus moral; et, ce qui est d'un avantage infini en médecine, elle tend, dans les cas extraordinaires, à soustraire le malade aux dangereuses tentatives de l'art, pour le placer sous la sauve-garde de la nature.

J'avais d'abord le dessein d'exposer en peu de mots les principales idées de Roussel sur l'organisation propre des femmes, la dépendance réciproque de leur physique et de leur moral, leurs obligations comme mères et nourrices, etc.; mais je me suis souvenu à tems que l'éloquent panégyriste de l'auteur, M. Alibert, avait semblé craindre lui-même d'entreprendre cette tâche. Ce n'est sans doute de sa part qu'un heureux artifice oratoire, qu'une prétermission habile, au moyen de laquelle il dit beaucoup de choses en déclarant qu'il ne dira rien; mais mon insuffisance doit prendre à la lettre les motifs d'excuse que son adresse lui a suggérés, et j'indemniserai le lecteur avec

Digitized by Google

usure en transcrivant ici le morceau plein de charme et de sensibilité où ces motifs se trouvent exposés. « Je ne cher-
» cherai point à analyser ce livre où tout est à sa place,
» où tout brille de ses véritables couleurs. Je craindrais
» de ternir cette glace polie qui reproduit si bien à mes
» regards le chef-d'œuvre des dieux et de la nature.....
» Avec quel art n'a-t-il pas disserté sur l'empire de la
» beauté, à laquelle peut-être il fut plus sensible qu'au-
» cun autre homme! Avec quel charme il a su retracer
» et la grâce naïve qui enchaîne, et l'adroite coquetterie
» qui appelle, et la pudeur mystérieuse, cette prompte
» et délicate combinaison de l'instinct, qui répond au
» désir, même en le repoussant, et tant d'autres caprices
» aimables qui doublent le prix de la conquête en prolon-
» geant le rêve de l'illusion la plus enivrante! Des artistes
» célèbres ont peint l'auteur d'Emile couronné par des
» enfans : je voudrais qu'on représentât l'auteur du *Sys-*
» *tème physique et moral de la femme*, recevant le même
» hommage de ce sexe enchanteur, dont il a dévoilé l'or-
» ganisme avec tant de finesse et de pénétration. »

Ce que le docteur Roussel avait fait pour la femme en particulier, il entreprit de le faire pour l'homme en général; mais la mort ne lui permit de mettre à fin que ce qui concerne l'organisation matérielle. Un *Essai sur la sensibilité*, trouvé dans ses manuscrits, complète en quelque sorte l'ouvrage, dont la partie morale devait offrir les idées de l'auteur sur la sensibilité considérée dans ses rapports avec l'ame. Le tableau de l'homme physique est une description purement anatomique et médicale de la structure intérieure et extérieure du corps, de la forme et des fonctions de ses principaux organes, de la nature, de la propriété et du cours de ses diverses humeurs; mais l'écrivain est tellement méthodique et précis dans l'exposition des objets, son style est tellement clair, facile, élégant et dégagé de pédanterie scientifique, que cette lecture procure aux plus ignorans l'avantage d'une instruction solide et positive, sans le leur faire acheter par aucune fatigue, aucun ennui, aucun dégoût.

Les trois nouveaux morceaux dont cette cinquième édition est enrichie, ont tout le degré d'intérêt que le

Digitized by Google

sujet comporte. La *Note sur les sympathies* peut être le germe d'un grand et bel ouvrage. L'auteur pense que la sympathie physique, c'est-à-dire, l'action d'un organe sur l'autre, n'est point un effet nécessaire de la connexion ou plutôt de la continuité des nerfs; et qu'elle pourrait bien être une véritable faculté imitative, qui serait pour les êtres animés ce que l'attraction et les affinités chimiques sont pour la matière inanimée. Selon lui, un lien de la même nature unirait les organes destinés à former les individus, et servirait à rapprocher les individus destinés à former une société.

Les *Doutes historiques sur Sapho* présentent une conjecture ingénieuse qui n'en est peut-être pas moins solide. Roussel prétend que Sapho qui pouvait facilement se noyer dans l'île de Lesbos, sa patrie, n'alla pas chercher si loin le rocher de Leucade, tout exprès pour périr; que probablement son intention, en faisant ce voyage, était de guérir de son amour pour Phaon. Il imagine que quelque amant malheureux se sera le premier précipité du haut de ce rocher, aura été sauvé par des pêcheurs, et se sera trouvé guéri à la fois de son amour et de son désespoir; qu'alors ce saut aura passé dans la Grèce pour un remède efficace contre les maux d'un amour violent et dédaigné; que Sapho aura voulu en faire usage comme beaucoup d'autres; mais que, dès long-tems consumée par sa passion, elle aura éprouvé un saisissement funeste, où des amans moins affaiblis ne recevaient qu'une secousse salutaire qui modifiait l'état de leur ame. C'est voir plus en médecin qu'en poëte; mais il faut que chacun fasse son métier.

La *Notice sur madame Helvétius* est une véritable production du cœur, écrite avec tout l'abandon, toute la simplicité du sentiment et de la douleur. Roussel était un des amis de cette femme célèbre, qui aurait pu devoir à sa seule bonté l'espèce d'illustration qu'elle tenait du nom de son mari et du mérite des hommes dont elle vivait entourée. Il nous la représente réunissant en elle plusieurs qualités diverses, dont la douce opposition formait l'ensemble le plus aimable, la simplicité des mœurs et l'élévation des sentimens, une volonté ferme

Digitized by Google

et toute l'ingénuité du premier âge, une parfaite égalité d'humeur et une vive sensibilité. Ce qui ajoutait beaucoup au charme de sa société pour des philosophes qui, livrés à des études graves, ignoraient, mais sur-tout dédaignaient les grâces frivoles du monde, c'est qu'elle-même n'en faisait aucun cas; que le savoir, l'esprit, et avant tout la bonté, dispensaient un homme à ses yeux de posséder et de pratiquer les importantes maximes du bel usage. Roussel était fait, plus qu'un autre, pour lui savoir gré de cette précieuse indifférence, et il sut exprimer avec beaucoup d'esprit les agrémens d'une liberté qui lui était si nécessaire et si douce. « Comme » les manières de Mme Helvétius, dit-il, n'avaient rien em» prunté de la société, on pouvait garder avec elle celles » qu'on avait; sa maison était un lieu de relâche, un » asyle contre les règles et les formes fatigantes du monde, » et l'on se croyait chez elle dans le sanctuaire même de » la nature. »

Roussel a trouvé lui-même un digne panégyriste dans un homme qui fut son ami, son admirateur, et qui, comme lui, se signale doublement dans l'art de guérir, par de belles cures et de bons écrits. M. Alibert fait singulièrement aimer et estimer celui dont il a composé l'*Eloge historique*; et ses lecteurs l'associent volontiers à tous les sentimens qu'il a su leur inspirer pour son héros.

AUGER.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE D'IRLANDE DEPUIS LES TEMS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'ACTE D'UNION AVEC LA GRANDE-BRETAGNE EN 1801; traduite de l'anglais de M.-J. GORDON, auteur de l'*Histoire de la Rébellion*, recteur, etc.; par PIERRE LAMONTAGNE, auteur dramatique de la Société des Sciences et Belles-Lettres de Bordeaux. — Paris, à la librairie française et étrangère de *Parsons, Galignani et Compagnie*, rue Vivienne, n° 17. — Trois vol. *in*-8°.

Il n'est pas de peuple dont l'histoire inspire moins d'intérêt que celui qui, sans lois, sans constitution, sans indépendance, n'a jamais connu que la discorde ou la servitude.

S'il est une nation digne d'occuper les pinceaux de l'histoire, c'est celle qui, par la grandeur de son caractère, l'étendue de ses vues, la nature et la liberté de ses institutions, a su se créer un rang distingué parmi les autres peuples, qui a vu naître de son sein des hommes d'un génie rare et extraordinaire dont les actions ou les ouvrages ont honoré l'humanité; c'est celle qui, du côté des vices et des vertus, offre de grands tableaux à dessiner, de grands exemples et d'utiles leçons à transmettre à la postérité.

Car l'histoire, soit qu'on la considère sous le rapport de l'art, soit qu'on l'envisage dans ses relations intimes avec la morale et la politique, a besoin, pour fixer notre intérêt, du jeu des passions et des orages du cœur humain; les passions animent, vivifient les événemens et les lient à nos affections les plus intimes et les plus chères. Mais si elle joint encore à ces avantages le mérite de nous montrer quelques-uns de ces prodiges de l'esprit humain, quelques-unes de ces conceptions hardies, de ces heureuses et vastes combinaisons qui ont fait la gloire d'un petit nombre d'empires justement cé-

Digitized by Google

lèbres, alors il n'est point de plus noble spectacle qu'elle puisse offrir à nos regards.

Voilà ce qui donne tant de prix, ce qui nous attache si fortement à l'histoire de ces Grecs, qui, sans autre ressource que leur courage, leur génie et un amour sacré pour les lois, se conservèrent libres et indépendans au milieu des plus puissans états réunis pour les asservir. Voilà ce qui nous pénètre d'admiration pour ces Romains, qui, toujours divisés pour leurs intérêts particuliers, toujours unis pour les intérêts de la patrie, ont su, par la force de leur caractère, l'élévation de leurs pensées et leur inébranlable résolution, conquérir le sceptre de l'univers.

Mais si, au lieu de ces nobles images, de ces peintures fortes et imposantes, vous n'offrez à mes regards qu'un peuple opprimé et désuni, dont les actions n'ont laissé aucune trace dans les siècles; qui, livré sans cesse aux désordres de l'anarchie, toujours attaqué et toujours conquis, n'a jamais connu les bienfaits d'une constitution libre; si ses annales ingrates et stériles ne me présentent aucun de ces grands événemens, de ces luttes mémorables qui nous montrent le cœur humain agité dans ce qu'il a de plus important et de plus cher; enfin, si je ne vois sortir de son sein aucun de ces hommes supérieurs dont l'ame énergique et les passions ardentes remuent quelquefois les états et changent la fortune des nations, quel prix voulez-vous que j'attache à vos récits?

Telles sont les réflexions qui se présentent naturellement lorsqu'on jette les yeux sur l'histoire d'Irlande. Avant le cinquième siècle, nuls monumens historiques, des fables puériles, des traditions grossières et ridicules. Depuis le cinquième siècle jusqu'au neuvième, le tableau de mille guerres sanglantes, l'image de tout ce que l'anarchie a de plus triste et de plus funeste. M. Gordon avoue lui-même que dans cette longue période de calamités et de désastres, l'esprit humain trouve à peine quelques consolations dans le spectacle d'un petit nombre d'hommes vertueux livrés, dans les monastères, aux exercices de la religion et de la piété; mais on ignore même jusqu'au nom des apôtres qui firent briller les pre-

Digitized by Google

mières lueurs du christianisme en Irlande. Les traditions désignent Saint-Patrice; son culte est pour le peuple l'objet d'une vénération particulière; rien n'égale le nombre et l'éclat des prodiges qu'on attribue à sa sainteté: et néanmoins aucun monument historique ne garantit ces croyances; l'existence de Saint-Patrice est encore un problème pour l'écrivain judicieux et éclairé.

On sait seulement que depuis le VI^e^ siècle, nulle contrée ne fut plus fertile en écoles théologiques, en monastères, en hommes religieux, que les solitudes de l'Irlande. Nulle part le sacerdoce ne fut l'objet d'un plus grand respect. Cette dévotion lui valut le titre d'*Isle des Saints;* mais tandis que, du fond de leur cloître de fervens cénobites levaient au ciel des mains suppliantes pour la prospérité de l'Empire, les chefs des nations, fidèles à leur primitive barbarie, livrés à tous les désordres de leurs passions, élevaient partout l'étendard de la guerre. Nulle part, dit M. Gordon, la puissance ne fut divisée d'une manière plus funeste; nul état ne récela jamais de germes plus nombreux de désordre et d'anarchie; et s'il était possible qu'il restât encore aujourd'hui quelqu'imprudent panégyriste de l'égalité, il suffirait, pour le confondre, de lui présenter le tableau des désastres de l'Irlande. Là nul centre d'autorité, nulle unité de pouvoir. Chaque tribu libre et indépendante se choisissait un chef, qui, sous le nom de roi, exerçait la puissance souveraine. Chacun de ces monarques commandait à un autre monarque, qui relevait de lui comme son vassal: celui-ci régnait lui-même sur d'autres princes chargés de gouverner les tribus. S'élevait-il parmi ces rois un homme d'un génie entreprenant, il attaquait successivement ces chefs isolés et désunis; et quand il était parvenu à les vaincre, il se décorait lui-même du titre de roi d'Irlande, de monarque suprême; mais rarement ces monarques suprêmes parvenaient-ils à conserver le sceptre qu'ils avaient usurpé. De deux cents rois dont les annales d'Irlande ont conservé le souvenir, trente seulement moururent d'une mort naturelle.

Au milieu de ces débats sanglans, le peuple, entraîné malgré lui dans toutes les horreurs de la discorde civile,

Digitized by Google

jouet infortuné des caprices et de l'ambition de ses princes, offrait le tableau le plus déplorable. En vain les chefs des tribus se réunissaient-ils à des époques déterminées pour délibérer sur les intérêts et les maux de l'état, chaque assemblée était pour le peuple l'époque d'une nouvelle oppression.

Les lois, ce frein salutaire que la sagesse humaine a opposé aux invasions du pouvoir, étaient loin de remédier à tant de désordres, et leur imperfection était une source de nouveaux malheurs. Nulle garantie pour les personnes, nulle stabilité dans les possessions, nulle proportion entre les délits et les peines. Le droit de propriété, ce gage précieux de la sûreté des états et du bonheur des sujets, ne survivait point au propriétaire; et dès qu'une tribu perdait un de ses membres, la loi voulait qu'on procédât à un nouveau partage des terres.

Il était impossible qu'une nation livrée à une anarchie si déplorable conservât long-tems sa liberté. L'Irlande avait vu ses provinces successivement envahies par les Celtes, les Calédoniens, les Scandinaves, les Danois, etc. Elle finit par tomber irrévocablement sous le joug des Anglais. Ce fut au douzième siècle que cette révolution s'opéra, et ce fut des mains de ses propres enfans que l'Irlande vit forger ses premiers fers. Il serait trop long d'exposer ici toutes les circonstances de ce mémorable événement; le tissu en est si compliqué que c'est dans l'ouvrage même de M. Gordon qu'il faut en lire les détails. Cette partie est une de celles qu'il a traitées avec le plus de succès. Les faits y sont exposés avec ordre, et la politique artificieuse du roi Henri II dévoilée avec franchise et impartialité.

Depuis ce tems, l'Irlande ne fut plus qu'une province de l'Angleterre, mais une province privilégiée, une province à laquelle le gouvernement britannique affecta de laisser une ombre de liberté. Aujourd'hui son asservissement est consommé. C'est du moins l'opinion de l'historien anglais; car il annonce que s'il a entrepris cette histoire, c'est parce qu'aujourd'hui le sort de l'Irlande est fixé et qu'elle est irrévocablement unie à la Grande-Bretagne.

Digitized by Google

« Maintenant, dit-il, que l'Irlande, constitutionnelle-
» ment érigée en un seul et même royaume avec la
» Grande-Bretagne, fait partie intégrante de l'empire
» britannique, un précis de son histoire particulière de-
» puis les tems les plus reculés, jusqu'à l'époque où sa
» législature a été réunie à la législature anglaise, peut
» offrir assez d'utilité et d'intérêt pour mériter que le pu-
» blic l'accueille favorablement. »

Ainsi M. Gordon considère la nation irlandaise comme un peuple éteint, et c'est moins une histoire qu'il a voulu écrire qu'une notice nécrologique qu'il a rédigée; mais M. Gordon est-il bien sûr que ces morts ne se réveilleront jamais, qu'ils ont tous souscrit à leur arrêt, et que du sein de l'Irlande, il ne s'élèvera pas un jour un vengeur qui rappellera ses compatriotes à leurs droits primitifs, et leur assurera enfin cette honorable indépendance qu'ils ont si long-tems cherchée sans pouvoir y arriver?

Après avoir parlé de l'histoire d'Irlande, il nous reste à parler de l'historien. C'est un préjugé généralement répandu, que la muse de l'histoire préfère le séjour de l'Angleterre à tout autre, et qu'elle a réservé ses plus hautes faveurs pour les écrivains de la Grande-Bretagne; ce préjugé est si fort qu'il n'est pas un de nos libraires qui ne regarde la publication d'une histoire traduite de l'anglais comme une excellente spéculation; néanmoins leur attente est souvent trompée. Les hommes de génie sont rares en Angleterre comme dans toutes les autres parties de l'empire des lettres, et si la Grande-Bretagne peut se glorifier des chefs-d'œuvre de Hume et de Robertson, il est une foule d'écrivains médiocres qui ne méritent point de fixer l'attention du public.

M. Gordon lui-même ne saurait être placé au rang des grands historiens. Son mérite est l'érudition, la méthode, et l'esprit de justice et d'impartialité. Mais son style a peu d'éclat; sa diction est quelquefois obscure, pénible, embarrassée; on chercherait en vain dans ses ouvrages l'art précieux d'animer ses récits par la peinture des mœurs et le tableau des passions humaines. Nulle part ces traits de génie qui caractérisent le grand écri-

Digitized by Google

vain. Nulle pensée étendue, nulle trace de cet esprit de prévoyance qui pénètre dans l'avenir et lit dans le présent ce que le tems réserve pour une époque plus éloignée. Il décrit avec soin toutes les guerres, tous les désordres, tous les combats qui ont ensanglanté l'Irlande; mais au milieu de ces désordres, de ces guerres, de ces combats, je n'aperçois aucun résultat qui puisse m'intéresser. Il compile avec méthode, il choisit avec discernement; mais il s'élève rarement au-dessus du mérite du compilateur. C'est donc, en général, une production médiocre. Elle pourra sans doute offrir quelque intérêt aux Irlandais; mais elle en aura peu pour le reste de l'Europe. SALGUES.

ESSAIS DE M. M. B. MÉRIGON, contenus en trente-un chapitres, dont les principaux traitent *de l'Homme*, *des Passions*, *de l'Education*, *de la Politique*, *des Rois*, *de la Physique*, *de l'Amitié*, *de la Beauté*, *de l'Amour*, *des Femmes*, *de la Mode*, *de la Poésie*, *de la Musique*, *etc.*, *etc.* Deuxième édition.

LA première édition de cet ouvrage parut il y a environ cinq ans; l'auteur, M. Mérigon, s'appelait alors M. Circloville, ou, à l'abri de ce nom supposé et inconnu, il dérobait modestement son nom véritable à la renommée et à la gloire. Quoiqu'imprimés à Bordeaux, ces Essais parvinrent à Paris; des bords de la Garonne ils furent transportés sur ceux de la Seine; là les journalistes s'en emparèrent et s'en égayèrent. Je l'avoue, je pris cette liberté comme un autre; mais cette liberté déplut à M. Circloville Mérigon. Bordeaux a ses journaux aussi, ils furent ouverts à l'auteur bordelais irrité. L'*Echo*, l'un d'eux, retentit de ses plaintes, de ses défenses, de ses récriminations, et les journalistes de Paris furent mal menés à leur tour. Il en est même un à qui M. Mérigon ne pardonne pas encore. Depuis cinq ans sa rancune subsiste toujours aussi vive et aussi profonde. La critique de ce malheureux journaliste est encore traitée d'*impertinente satire*, qu'on ne peut regarder *qu'avec horreur*.

Digitized by Google

L'auteur de la critique est taxé lui-même de *malignité* à *dénaturer le style*, de *perfidie;* ses discours ne respirent que le *mensonge*, *la fausseté*, *la trahison*. Qu'on juge par-là de la violence des reproches répétés par l'*Echo*, au moment même où la blessure était récente. Cependant les torts de mon confrère le critique retombèrent sur moi; l'infatigable *Echo* reçut encore et transmit les plaintes de M. Mérigon qui *s'emporta* contre moi *en reproches assez vifs*, et cela, comme il l'avoue lui-même, parceque les *injures atroces* de M. L. (c'est l'autre critique) l'avaient aigri : cela n'est pas trop juste ; mais je le lui pardonne, parce que je vois bien qu'il était en colère. D'ailleurs, je ne dois pas le dissimuler, il prétend que quelques *injustices* de ma part pourraient aussi lui avoir donné de l'humeur ; mais ce qu'il ajoute est trop à ma gloire pour que je puisse m'abstenir de le publier. M. Mérigon se repentit bientôt de s'être ainsi *emporté* contre moi. « Je » ne tardai pas, dit-il, à désavouer dans mon cœur ce » que j'avais écrit à ce sujet, et je le désavoue ici publi- » quement, parce que je fais une différence totale d'un » critique dont le ton est sévère, mais franc, *quoique* » *l'humeur parfois injuste*, d'avec un autre dont les » discours ne respirent que l'amère ironie, le mensonge, » la fausseté et la trahison. » Je ne souscris pas aux violentes inculpations que M. Mérigon fait à M. L.; mais je le prends au mot pour tous les éloges qu'il me donne. Enfin, il avoue qu'il a *profité de quelques-uns de mes avis*, *et que j'en jugerai par les corrections qu'il a faites*. Voilà, sans contredit, un triomphe presqu'inouï parmi les critiques ; un auteur qui se rend à quelques-unes de leurs observations, et qui, d'après leurs censures, supprime, change, corrige quelques endroits de son livre. Je ne sais cependant si je dois beaucoup m'aplaudir de ce triomphe. Puisque, malgré ces suppressions, ces changemens, ces corrections, le livre de M. Mérigon n'est guères meilleur, je l'aimerais mieux tel qu'il était à la première édition ; il me paraissait plus plaisant.

Ce n'est pas qu'il ne le soit beaucoup encore ; il l'est même assez pour que ceux qui n'ont pas comme moi le bonheur de connaître la première édition, s'imagi-

Digitized by Google

nent facilement qu'il n'a jamais pu l'être davantage, et qu'ils n'ont rien à regretter, mais ils se trompent; et par exemple, lorsqu'ils verront le bel enthousiasme de M. Mérigon pour une *belle jambe*, ils se persuaderont que jamais cet enthousiasme n'a pu aller plus loin; il est cependant fort affaibli dans cette seconde édition, et j'en suis fâché: dès qu'il en restait tant de traces, il valait mieux n'en effacer aucune. Ainsi encore aujourd'hui M. Mérigon parle avec passion de la beauté du *gras de jambe*, de la *volupté du genou*, des deux *jumeaux gracieux qui couronnent le haut de la jambe*; il assure toujours que l'homme instruit, l'homme *sujet de la science* a la jambe *embellie par deux muscles arrondis, et saillant tant soit peu en-dehors*. Il rabat encore aujourd'hui de l'estime qu'il a pour les femmes, parce que si elles ont de beaux bras, *les bien-aimés des Grâces*, elles n'ont pas un *gras de jambe expressif comme l'homme*; aussi, ajoute-t-il, elles *cheminent, mais ne marchent pas*. Enfin il aime toujours le bon vin, parce qu'il fait *bien porter la jambe*; les bonnes digestions, parce qu'elles la font porter *vivement*, etc. etc. Mais ce n'est rien en comparaison de la haute admiration qu'il professait jadis pour une belle jambe; c'était là qu'il trouvait le type de la sagesse, de l'honneur, de la vertu, du grand caractère, du beau génie; il faisait peu de cas des paysans, parce qu'ils n'ont pas la jambe belle: il méprisait les sauvages pour la même raison; aujourd'hui il ne les méprise que parce qu'ils ne savent pas faire le chocolat ni *sentir le fumet d'un Bourgogne frais ou d'un Bordeaux cordial*, ni enfin savourer *une soupe consommée ou un poulet cuit en broche*. Jadis il détestait les bottes, parce qu'elles gênaient la liberté de la jambe; les pantalons, parce qu'ils la cachaient, et même les culottes, parce qu'elles ôtaient le *gracieux du mouvement du genou*, de sorte qu'on ne voit pas trop ce qu'il nous laissait afin de montrer mieux notre jambe. Aujourd'hui du moins il tolère le pantalon, et demande seulement la permission de le modifier dans un second ouvrage qu'il nous prépare, et qui aura pour objet la mode, les costumes, *et les manières de vivre à l'exté-*

Digitized by Google

rieur, ouvrage dans lequel il nous apprendra aussi une manière de saluer *plus commode, plus décente et plus noble* que celle dont nous faisons usage aujourd'hui. Enfin je me plains, non-seulement de ce que M. Mérigon supprime une foule de ces expressions passionnées, de ces élans d'admiration pour une belle jambe, mais encore de ce qu'il les supprime mal à propos, et dans les endroits où cette admiration était le plus naturellement placée : par exemple, dans le chapitre de la danse; la jambe revenant partout devait revenir là mieux qu'ailleurs, « *Mon héroïne*, disait-il, ne reviendra jamais du » bal, sans dire en confidence à son amie, combien son » amant était beau, combien il avait *la jambe belle !* » et M. Mérigon a supprimé cette pensée, cela n'est-il pas dommage ? Je regrette aussi dans ce même chapitre cette phrase qu'offrait la première édition : *Les cœurs pervertis ne dansent point, ou dansent mal;* il était agréable de savoir qu'on pouvait apprécier et distinguer *les cœurs* à la manière dont ils dansent la gavotte ou toute autre danse.

Cet enthousiasme de M. Mérigon pour la jambe m'a rappelé le cas tout particulier qu'en faisait un autre écrivain, à-peu-près son compatriote, mais son devancier de près de trois siècles. Brantôme, non content de s'extasier souvent sur les belles jambes des dames illustres ou galantes dont il nous donne, tantôt si naïvement, tantôt si malignement l'histoire, et de vanter sur-tout celles de Catherine de Médicis, a fait un chapitre tout exprès et assez long, *sur la beauté de la belle jambe et la vertu qu'elle a.* Entr'autres histoires fort plaisantes, et même trop plaisantes pour que je puisse les citer ici, il raconte celle d'une dame si jalouse de la beauté de sa jambe, qu'ayant eu le malheur de se la casser, et trouvant qu'elle n'avait pas été raccommodée de manière à paraître aussi belle et aussi droite qu'elle l'était avant cet accident, « elle fut si résolue qu'elle se la fit rompre ou » r'habiller pour la mettre à son point comme auparavant. Il y en eut quelqu'une qui s'en esbahit fort; mais » à icelle une autre dame fit response : *A ce que je vois,* » *vous ne savez pas quelle vertu amoureuse porte une*

Digitized by Google

» *belle jambe* (1). J'ai connu, ajoute le même écrivain, » une belle et *honnête* fille de par le monde, laquelle » étant fort amourense d'un grand seigneur, pour l'atti- » rer à soi et en escroquer quelque bonne pratique, et » n'y pouvant parvenir, un jour étant en une allée du » parc et le voyant venir, elle fit semblant que sa jarre- » tière tombait, et se mettant un peu à l'écart, elle haussa » sa jambe, se mit à tirer sa chausse et à r'habiller sa jar- » retière. Ce grand seigneur l'advisa fort et en trouva la » jambe fort belle, et s'y perdit si bien que cette jambe » opéra plus en lui que n'avait fait son beau visage. » Notez cette invention et gentille façon d'amour.... J'ai » qui parler, dit-il encore, d'une belle et *honnête* dame, » sur-tout fort spirituelle et plaisante et de belle humeur, » laquelle se faisant un jour tirer sa chausse à son valet- » de-chambre, elle lui demanda s'il n'entrait pour cela » en tentation : le valet-de-chambre pensant bien dire » pour le respect qu'il lui portait, respondit que non ; » elle soudain haussant la main, lui donna un grand » soufflet. Allez, dit-elle, je vous donne votre congé, » vous ne me servirez plus. » Et là-dessus Brantôme met à contribution l'histoire romaine, cite *Mgr. Saint-Hye- rosme*, qui reproche *à une fort belle dame de son tems* d'être trop curieuse de la beauté de sa jambe, et *la tance en ces propres mots* : « Par la petite bottine brunette et » bien tirée ou luisante, elle sert d'appeau aux jeunes » gens. » Enfin, comme M. Mérigon, Brantôme fait aussi un petit article *Mode*, et il donne des conseils *aux belles et honnêtes dames* pour relever encore et mieux faire paraître la beauté de leurs jambes. « Il les engage à » les chausser d'une belle chaussure de soie de couleur, » ou de filet blanc, comme l'on fait à Florence, et après » faudrait que les chausses fussent bien tirées comme la

(1) On lit dans un des premiers *Mercures galans* le trait encore plus extraordinaire d'un jeune homme si passionné pour la danse, qu'ayant naturellement une jambe un peu cagneuse, il se la fit rompre, espérant qu'on la lui remettrait plus droite, et qu'il danserait de meilleure grâce.

» peau

Digitized by Google

» peau d'un tambourin ; et puis attachée avec une belle » jarretière, ou avec esguillettes, ou autrement, selon la » volonté et humeur des dames ; et puis faut accompa- » pagner le pied d'un bel escarpin blanc et d'une mule » de velours noir ou d'autre couleur ; ou bien d'un beau » petit patin, tant bien fait que rien plus, comme j'en ai » vu porter à une dame de par le monde, des mieux faits » et plus mignonement. » Dans le même chapitre, Brantôme nous apprend une singulière galanterie de ce temps-là. « J'ai connu, dit-il, force gentilshommes qui, premier » de porter leurs bas de soie, priaient premier leurs maî- » tresses de les essayer et porter devant eux *quelques huit* » *ou dix jours, de plus que du moins*, et puis les por- » taient avec grande vénération et contentement d'esprit » et de corps. » Il faut avouer que cela était plus galant que propre.

J'espère que M. Mérigon voudra bien me pardonner cette petite digression en faveur du sujet, et de son attachement pour l'honneur et la cause des belles jambes ; je reviens à son livre et à lui, et je remarque avec plaisir que dans cette seconde édition, il n'a rien rabattu de l'enthousiasme qu'il montrait dans la première pour les *barbes bleues*. Or, comme dans l'intention de M. Mérigon, tout a un but moral, même les tableaux cyniques qu'il nous présente quelquefois, il n'est pas jusqu'à la barbe bleue qu'il ne sache rattacher à la morale. En effet, « pour *montrer* une barbe bleue, dit-il, il ne s'a- » git pas de la peindre, mais de parvenir, *par l'industrie* » *de la sagesse*, à chasser du visage la couleur de pain » d'épice, et à se faire une peau blanche ; c'est le mélange » d'un menton blanc avec une barbe noire qui fait pa- » raître celle-ci bleue. » C'est ainsi qu'on ennoblit tout et qu'on n'est jamais frivole en parlant d'objets frivoles. Et comment blâmerait-on M. Mérigon de tant s'occuper de la barbe bleue, des belles jambes et de tout ce qui a rapport à la beauté, lorsqu'on le voit trouver dans ces matières, en apparence si futiles, des démonstrations en faveur de la religion révélée ? en effet, s'il faut l'en croire, une preuve que la religion naturelle ne suffit pas à l'homme, c'est que ceux qui n'en professent pas d'autre

Digitized by Google

sont tous fort laids. Quand on a fait de pareilles découvertes, on peut parler avec un zèle presque religieux des modes inventées pour faire ressortir la beauté et déguiser la laideur. Aussi M. Mérigon s'en occupe-t-il beaucoup. On a vu qu'il se proposait de publier incessamment un nouvel ouvrage, dans lequel il nous donnera une nouvelle forme de pantalons : mais dès celui-ci il nous donne une nouvelle forme de chapeaux; il a sur-tout en horreur les chapeaux à trois cornes, et n'aime pas trop les chapeaux ronds, malgré son vif enthousiasme pour le *rond;* car il a observé que tout est rond dans l'homme, dans la femme, dans l'univers; et c'est pour cela, s'il faut l'en croire, que les mathématiciens ne trouveront jamais la quadrature du cercle, et que nous avons le plus grand tort de faire des portes et des fenêtres carrées. M. Mérigon veut aussi réformer notre cravatte, qui cache si désagréablement le cou, sorte de colonne qui lui paraît admirable. Cependant si nous avons froid, il nous permet d'entourer le cou avec le collet de l'habit, qui s'attachera sous le menton, en observant seulement qu'il soit moins épais que ceux qu'on fait aujourd'hui. En général, M. Mérigon se déclare vivement contre toute superfluité dans l'habillement; il assure même que les hommes *gagneront beaucoup auprès des femmes, s'ils se dépouillent généreusement du superflu qui les couvre.* Quant aux femmes, pour plaire à M. Mérigon, elles paraîtront devant lui avec une *robe bleu ciel et une coiffure en cheveux, surmontée d'un bouquet;* mais elles se garderont bien surtout de reprendre les *mamelucks* et les manches blanches avec les robes de couleur, ce qui semblait tout-à-fait séparer leurs bras de leurs corps. *Sexe aimable! rendez les bien-aimés des Grâces à vos corps qui les demandent si instamment!*

Mais M. Mérigon ne parle pas seulement de ces objets futiles en eux-mêmes et graves seulement à ses yeux, et par les graves conséquences qu'il en tire; il s'occupe aussi des questions les plus importantes par elles-mêmes et aux yeux de tout le monde. J'avoue que lorsque je le voyais dans le titre de son ouvrage faire l'énumération des principaux chapitres qu'il traite, mettre au nombre

Digitized by Google

de ces principaux chapitres *la beauté*, *les modes*, *la musique*, et ne pas compter dans ce nombre *Dieu*, *la religion*, *la mort*, dont il parle aussi, cela m'avait fait soupçonner un peu de légéreté dans ses principes ; mais je me trompais, M. Mérigon est un homme très-religieux. Il voudrait que tout le monde allât, *au lever de l'aurore*, faire ou plutôt *chanter* sa prière du matin dans les champs ; et véritablement ce serait un beau et imposant spectacle que tous les habitans d'une grande ville, de Paris, par exemple, se précipitant vers la barrière de Pantin ou des Bons-hommes pour aller faire ou *chanter* en commun dans la campagne leur prière du matin. En attendant, voici celle de M. Mérigon, et elle est assurément bien digne d'être chantée : « O Dieu ! toi qui tiens » dans tes mains l'équilibre et l'amour.... c'est vers toi » que je m'élève.... Quand même je porterais mes pen» sées à la hauteur du Parnasse pour invoquer les Muses, » je ne pourrais percer au-dessus d'une atmosphère » épaisse. Eh ! qu'est-ce que la hauteur du Parnasse, qui » à peine comprend dix fois cent toises, auprès du » moindre de tes soleils, dont l'immense capacité est » cent fois dix mille lieues plus étendue que celle de » notre globe ? Abaisse, ô magnifique maître de l'harmo» nie, abaisse, j'ose t'en conjurer, sur cet atôme de » terre tes divins yeux;.... *mais ne lance pas sur moi* » *perpendiculairement tes regards.* » (J'aurais désiré que M. Mérigon eût déterminé l'angle sous lequel il voulait recevoir les regards du *Dieu de l'équilibre et de l'amour.*) « Que deviendrais-je, *triste nain d'atôme*, si tu m'accablais de la somme de tes rayons ? J'ose te demander » seulement une lueur de ton sourire..... Daigne, ô protecteur des humains, qui sont tes enfans, daigne soutenir mon élan et m'accorder la gloire d'achever cet » ouvrage, etc. » Dieu a exaucé cette dernière prière de M. Mérigon, et c'est à ses lecteurs à se charger d'une partie de la reconnaissance.

Dans son chapitre sur la mort, M. Mérigon nous apprend que la crainte de la mort, dans un homme, suppose *et même démontre qu'il a du mérite*, ce qui augmente prodigieusement le nombre des gens de mérite.

Digitized by Google

Dans le chapitre de la religion ou de la physique, il dit que la *morale*, *la religion et la physique sont trois sœurs inséparables*, et cela est assez raisonnable; mais autrefois il disait que c'étaient *trois têtes dans un bonnet*, et cela est bien plus énergique; c'est une des phrases que je regrette; mais en revanche je crois que dans cette seconde édition, il a embelli le chapitre *sur l'éducation* d'une bien belle apostrophe à monsieur son père: «O mon père! s'écrie-t-il, toi qui connus d'autant mieux » la nature, que tu sus davantage l'embellir, viens » m'animer de ton génie. Pour tout ce qui intéresse le » bonheur de l'homme je sais que *tu étais un fin maî-* » *tre!*.... Prête-moi ta science et ton jugement, afin » que je me pénètre de mon objet, et que je sois digne- » ment préparé à combattre le vigoureux athlète qui va » se présenter contre mes pensées. » Je n'ai jamais pu deviner quel était ce vigoureux athlète qui se présentait *vigoureusement contre les pensées* de M. Mérigon fils, et contre lequel il ne peut lutter qu'en appelant à son secours M. Mérigon père.

Je voudrais bien pouvoir développer, sur cet important chapitre de l'éducation, les résultats des réflexions particulières de l'auteur, aidées du jugement et de la science du *fin maître*, dont il invoque l'assistance, et comme quoi il apprit à un enfant de cinq ans ce que c'est que *le soleil et la lune*; mais je me bornerai à dire qu'il propose de terminer l'éducation par faire *entrer l'homme dans l'homme*, c'est-à-dire, par lui faire étudier la médecine; car, après une belle jambe et une belle barbe, ce que M. Mérigon trouve de plus beau, c'est la médecine, cette source du jugement, cette école de *frugalité*, *cette miniature de la physique*, *ce microscope avec lequel on voit véritablement la beauté*, et sans lequel *jamais Homère n'eût été le plus beau des poëtes*, *jamais Virgile n'eût été susceptible de sentir les beautés de cet immortel père du chant*. Non-seulement la médecine a fait les grands poëtes, mais les termes et les drogues de médecine sont très-poétiques selon M. Mérigon, et il trouvait autrefois que *les gouttes d'Hoffman* faisaient le meilleur effet dans un vers; mais depuis s'il a changé

Digitized by Google

d'avis là-dessus, il persiste toujours du moins à ranger les musiciens parmi les médecins, et parmi les remèdes, la musique, *ce chiffre auriculaire du créateur.* Il n'est pas éloigné d'accorder la même prérogative à la poésie, car il a ouï-dire ou lu quelque part, que la fin du quatrième chant de l'*Iliade* était capable de *guérir de la fièvre quarte.*

Mais au milieu de tant de belles choses, il faut se borner. Je laisse donc de côté les hommes injustes qui *passent le pont de la pudeur*, traversent *la rue de l'audace* par laquelle ils espèrent se sauver, mais ils y trouvent la justice qui sans doute demeure toujours à cette belle adresse, et qui les *sacrifie à l'instant;* et les hommes dominés par leurs passions, que M. Mérigon propose de guérir en *retranchant au nombre de leurs maîtresses*, leur en réservant cependant quelques-unes *qu'on s'efforcera de rendre plus attrayantes*, remède qui, comme on voit, n'est pas trop rigoureux. Enfin j'écarte à regret une foule de règles, de doctrines, de sentences, d'exclamations, et d'apostrophes non moins curieuses; mais je dois dire un mot des principes littéraires de M. Mérigon et de ses divers jugemens sur les auteurs. Il commence par donner à ceux-ci de fort bons avis; il leur recommande de ne pas donner l'*hospitalité à la poussière*, dans leur cabinet et sur leurs livres, et puis de jouer beaucoup au billard l'après-dînée; c'est, dit-il, le *jeu le plus favorable à un auteur;* attendu que rien n'est plus agréable que de voir *rouler sur la verte prairie ces globes d'ivoire* qui, outre cela, ont l'avantage de *donner des exemples* de physique et de géométrie. Ensuite, M. Mérigon caractérise les hommes célèbres par des épithètes et des périphrases qui n'appartiennent qu'à lui; ainsi il appelle le pape Ganganelli, *le grand Ganganelli l'époux de la science.* Tacite est pour lui *l'aimable Tacite*, et c'est peut-être la première fois que ce grand historien a été appelé d'un terme si doux; il faut que M. Mérigon trouve à Tacite quelques rapports avec M. Bret, car il dit aussi *l'aimable Bret.* Le poëte Rousseau est pour lui *Rousseau la lyre*, et comme il n'est pas moins neuf dans la manière dont il caractérise les ouvrages, il prétend que les odes de ce grand poëte sont à la poésie

Digitized by Google

ce que sont au corps humain *les os* avec *leur mœlle*. Selon lui les fables de la Fontaine *sont dignes d'une éternelle postérité*. M. Mérigon ne me paraît pas très-exact dans sa chronologie de l'Histoire littéraire; il range Shakespeare parmi les grands hommes du dix-septième siècle; il relègue d'Ablancourt parmi les écrivains du seizième, et le fait contemporain de Charron, de Marot, d'Amyot; mais, à ces petites erreurs près, et si l'on voulait lui passer la tournure et l'expression par trop originales de ses principes et de ses jugemens, ses jugemens et ses principes seraient fort bons. Il se montre très-grand admirateur de l'antiquité, des grands hommes qui l'ont illustrée, et particuliérement d'Homère; il s'élève avec une chaleur qu'il a bien de la peine à modérer contre les écrivains du dix-huitième siècle qui, pardes systèmes faux et dangereux, ou des écrits licencieux, ont cherché à ébranler les fondemens de la société, ont outragé la morale et la religion; il leur préfère de beaucoup et pour la sagesse de l'esprit, et souvent même pour la beauté du génie, des hommes célèbres dont les écrits feront à jamais la gloire du siècle de Louis XIV. Ce sont-là les héros de M. Mérigon; il revient souvent sur leur éloge, et il les admire tous bien franchement, si l'on en excepte Fénélon à qui il a la bonté de donner quelques leçons de style : il le maltraite moins cependant dans cette seconde édition que dans la première, mais on voit toujours qu'il ne l'aime pas; il faut certainement qu'il ait découvert quelque part que Fénélon n'avait pas une belle jambe. F.

OSMIN ET ZAMBRI.

CONTE ORIENTAL.

Un bon vieillard persan, parvenu au terme d'une vie sans reproche, éprouvait à ses derniers momens de vives inquiétudes sur le sort de ses deux fils, qu'il laissait sans fortune et sans appui. L'aîné avait vingt ans et se nommait Osmin; le cadet avait deux ans de moins, et portait le nom de Zambri.

La dernière nuit du vieillard était arrivée, et il songeait

Digitized by Google

bien moins à ses propres souffrances qu'à la destinée de ses fils, lorsque son oreille fut agréablement frappée des accens d'une voix douce et mélodieuse qui lui dit : « Ne crains rien, bon vieillard ; je veille sur tes enfans : meurs paisiblement, comme tu as vécu. J'apporte un présent à chacun ; qu'ils se séparent pour en faire usage ; un jour peut-être ils pourront se réunir. » A ces mots, une odeur balsamique se répandit dans la chaumière ; une lueur brillante comme les rayons de la lune découvrit au vieillard les traits d'un jeune homme, dont la physionomie avait quelque chose de céleste. C'était un génie bienfaisant qui, après avoir déposé ses présens sur le lit du vieillard, disparut comme un éclair.

Le vieillard appelle ses enfans ; ils arrivent avec empressement, allument une lampe et s'approchent du lit de leur père, qui leur raconte la vision dont il vient d'être honoré, et leur montre les présens du génie. D'un côté, est une petite boîte couverte de paillettes fort brillantes ; de l'autre, une feuille de papier soigneusement cachetée. « Venez, Osmin, dit le vieillard, vous êtes l'aîné, c'est à vous de choisir. »

Osmin, séduit par la richesse apparente de la boîte, s'en empare avidement, et le pauvre Zambri est bien forcé de se contenter de la modeste feuille. Le vieillard les embrasse, les bénit, et meurt comme un homme qui s'endort dans les bras de l'espérance.

Après avoir pleuré sincérement un si bon père et lui avoir rendu les honneurs de la sépulture, les deux frères veulent voir quel secours ils pourront tirer des présens du génie. Osmin ouvre sa petite boîte et la trouve remplie de pastilles de diverses formes et de diverses couleurs. Il est tenté de rire de la mesquinerie d'un pareil bienfait lorsqu'il aperçoit ces mots écrits au fond de la boîte : *Toutes les fois que tu mangeras une de ces pastilles, ton imagination enfantera un poëme parfait dans son ensemble, sublime ou gracieux dans ses détails, tel enfin qu'il surpassera tous les ouvrages des meilleurs poëtes de la Perse.*

Osmin ne manquait pas de vanité ; la possession d'un si beau secret achève de tourner sa jeune tête ; cent illusions de fortune et de gloire s'y précipitent à-la-fois.

A la valeur du présent que le génie a fait à son frère, Zambri ne doute pas que son papier ne contienne aussi quelque secret merveilleux. Il l'ouvre et lit avec surprise et avec douleur : *Recette nouvelle pour préparer le sorbet.*

Digitized by Google

Quelques lignes seulement indiquent le moyen de composer une liqueur, dont une seule goutte, versée dans une jatte de sorbet, devait lui donner un goût et un parfum inconnus jusqu'alors aux plus voluptueux Asiatiques.

Osmin est dans la joie, et Zambri se désole. Osmin voudrait bien ne pas le quitter, mais l'ordre du génie est formel. Les deux frères s'embrassent tendrement, versent quelques larmes et se séparent. L'aîné prend le chemin de Bagdad, où tous les savans et tous les poëtes de l'Asie étaient réunis pour embellir la cour du Calife. Quant au pauvre Zambri, il s'éloigne de la cabane de son père, n'emportant avec lui que son humble *recette pour préparer le sorbet*, et laissant le soin de diriger sa route au hasard, qui souvent nous conduit aussi bien que la prudence.

Avant d'arriver à Bagdad, Osmin avait déjà mangé une demi-douzaine de pastilles, et portait par conséquent avec lui une demi-douzaine de poëmes devant lesquels devaient pâlir toutes les productions des plus grands poëtes orientaux. Bientôt il apprend que ce n'est pas le talent qui conduit à la fortune, mais les prôneurs du talent. Il sent la nécessité de se lier avec les gens de lettres et les gens du monde; mais il ne voit que des hommes occupés de leurs plaisirs, de leurs affaires et de leurs propres prétentions. Sous quel titre se présenter? Sous celui de poëte? La cour et la ville en regorgent; ils se sont déjà emparés de toutes les avenues. Consulter ses confrères, c'est consulter des rivaux; leur demander des éloges, c'est demander à un avare ses trésors. Les gens de goût n'osent louer les premiers, de peur de compromettre leur réputation. Les gens du monde attendent le jugement des gens de goût; et les ignorans croient donner une plus grande preuve de délicatesse et de discernement par le dédain que par les éloges. D'ailleurs, il paraît tant de livres qu'on ne lit presque plus. Cependant les ouvrages d'Osmin sont publiés, mais ils ne sont pas même aperçus dans la multitude des productions du même genre.

Après avoir végété pendant quatre ou cinq ans à Bagdad, sans avoir pu obtenir autre chose que de faibles encouragemens donnés par des gens sages; mais sans crédit, parce qu'ils étaient sages, le pauvre Osmin commençait à perdre les brillantes espérances qui l'avaient d'abord ébloui. Cependant, à force de manger des pastilles, il attire sur lui quelques regards; on commence à trouver qu'il n'est pas dépourvu de tout mérite. S'il faut beaucoup de

Digitized by Google

tems au talent pour sortir de l'obscurité, à peine est-il connu qu'on le dédommage de cette première injustice. On le recherche, non pour lui-même, mais par vanité. Souvent l'envie s'en empare, comme d'un instrument qu'elle croit utile à ses desseins. Bientôt en effet on ne parle que des ouvrages d'Osmin, on se les arrache; on les compare à ceux des poëtes en crédit, non pour élever Osmin, mais pour humilier des hommes dont la renommée devient importune. Enfin le pauvre Osmin, après avoir long-tems langui dans l'oubli, se voit porté tout-à-coup sur le pinacle, sans avoir passé par les degrés qui conduisent de la misère à la fortune, de l'obscurité à la gloire.

Le Calife veut voir un si beau génie et le posséder à sa cour. Osmin est comblé de biens. Il chante les louanges du Calife avec une délicatesse que les autres poëtes sont bien loin de pouvoir imiter, et le Calife aime la louange délicate.

Tant de mérite, et de bonheur sur-tout, excitèrent bientôt la jalousie des autres poëtes et des courtisans. Ceux même qui s'étaient montrés les plus enthousiastes admirateurs du talent d'Osmin craignirent de se voir éclipser par ce nouveau venu, et résolurent de briser l'idole qu'ils avaient élevée beaucoup plus haut qu'ils ne l'avaient désiré.

Un des poëtes ennemis d'Osmin fut chargé de composer une satire contre le Calife, et l'on convint que cet ouvrage serait répandu sous le nom du favori. Dès ce moment le vengeur de la cause commune ne quitta plus le pauvre Osmin, et ne cessa de le combler de caresses et d'éloges.

Un jour qu'Osmin improvisait un nouveau poëme devant le Calife, son rival, après l'avoir vivement applaudi, jette par hasard les yeux à terre, et voit briller une des petites pastilles qu'Osmin, entraîné par la vivacité de sa déclamation, avait laissé tomber par mégarde sur le tapis. Le traître la ramasse sans y penser; il en admire l'éclat et les couleurs, et la porte machinalement à sa bouche.

La pastille produit son effet; le poëte sent une inspiration subite, il sort de la salle et va composer la satire projettée. Il est surpris lui-même de sa propre fécondité; les vers ne lui coûtent rien et lui arrivent tout faits. Les expressions les plus mordantes s'échappent de sa plume sans qu'il se donne la peine de les chercher. Enfin, dans un instant, il vient de mettre au jour un vrai chef-d'œuvre de méchanceté.

Digitized by Google

Il reste quelques momens en extase devant son ouvrage, et va le porter en triomphe à ses amis, ou, pour mieux dire, à ses complices. La satire est reçue avec les plus vifs applaudissemens. On y retrouve le style pur et vigoureux d'Osmin ; on imite son écriture, et bientôt le libelle est lancé sous son nom.

Des murmures s'élèvent de tous côtés. La satire tombe entre les mains du Calife qui, dans son indignation, ordonne que le malheureux Osmin soit dépouillé de tous ses biens, couvert des haillons de la misère et chassé honteusement de Bagdad. Osmin, accablé sous le coup qu'il n'a pu prévoir, ne trouve pas même des expressions pour se défendre. Comment d'ailleurs eût-il fait entendre la voix de son innocence au milieu des cris de ses calomniateurs ?

Après avoir long-tems erré au hasard, implorant partout la pitié, quelquefois accueilli par la bienfaisance, plus souvent rebuté par l'égoïsme, il arrive à l'entrée de la nuit devant une superbe maison de campagne magnifiquement illuminée. Il entend des cris de joie se mêler aux concerts d'une multitude d'instruments, et voit tout l'appareil d'une fête splendide. Cependant le tonnerre commence à gronder, le ciel se couvre d'épais nuages, et les haillons du pauvre Osmin sont déjà traversés par la pluie.

Il approche de cette belle maison dans l'espérance d'y trouver, sinon l'hospitalité pour une nuit toute entière, du moins un asyle pour quelques momens. Des esclaves l'aperçoivent, viennent à lui, et lui disent avec dureté : Que demandes-tu, malheureux ? — Un modeste abri pour me garantir de l'orage, un morceau de pain pour me rassasier, et un peu de paille pour reposer mon corps épuisé de fatigue. — Tu n'auras rien de tout cela ; retire-toi. — Par pitié !.... Voyez comme il pleut !.... — Va te mouiller ailleurs, et ne vient pas troubler par ta présence les plaisirs de notre maître.

Osmin est sur le point d'obéir à cet ordre rigoureux, lorsque le maître de la maison, qui des fenêtres vient d'être spectateur de cette scène, descend, appelle ses esclaves, et leur ordonne de recevoir cet infortuné, de lui procurer des vêtemens, un lit, et tout ce dont il peut avoir besoin. « Malheur, dit-il, malheur à l'homme qui se réjouit en présence du pauvre et s'en laisse implorer en vain ! Malheur au riche qui, rassasié de mets exquis, refuse un morceau de pain à son frère dans la détresse ! Pauvre voyageur, va te reposer, et puisse le prophète t'envoyer un doux

Digitized by Google

sommeil qui te fasse perdre le souvenir de tes maux ! — Oh ciel ! s'écrie Osmin ; quelle voix a frappé mon oreille !... C'est la voix.... la voix de Zambri ! — Zambri ! quoi ! vous le connaissez ? — Lui, grand Dieu ! si je le connais ! si je connais mon frère ! — Vous mon frère ! s'écrie Zambri à son tour, serait-il vrai ? Cette voix.... ces traits défigurés par la douleur !.... Ah ! je te reconnais !.... je te retrouve, mon cher Osmin ! » Il ne peut en dire davantage. Il veut embrasser son frère ; mais Osmin, accablé de l'excès de sa joie, venait de tomber sans connaissance à ses pieds.

On le transporte dans un riche appartement, on lui prodigue tous les secours, et bientôt il revient à la vie. Zambri lui fait donner des habits magnifiques, et le prenant par la main, il le conduit dans la salle du festin et le présente à ses amis rassemblés. Après le repas, Osmin raconte naïvement toutes les vicissitudes de sa fortune, sa longue misère, sa gloire rapide, la jalousie et la perfidie de ses ennemis. « Mais toi, ajoute-t-il, mon cher Zambri, par quel bonheur te trouvé-je dans une si brillante situation ? Quoi ! cette belle maison, cette foule d'esclaves, ces meubles somptueux, tu les dois !.... — *A la recette pour faire le sorbet*, répond Zambri en souriant. Ecoute mon histoire, elle est bien simple.

» A peine t'avais-je quitté que je dirigeai mes pas vers Téflis. Je ne demandais qu'à gagner ma vie. A mon arrivée, je me présentai dans un de ces lieux publics où les gens riches viennent prendre des glaces et du sorbet. Je demande du service au maître qui me chasse avec dureté. Il n'est pas le premier qui ait fermé sa porte à la fortune.

» Je me présente successivement dans plusieurs maisons semblables, et j'essuie les mêmes refus. Ne sachant que devenir, n'ayant point d'argent pour subsister, j'entre enfin dans un de ces cafés obscurs, fréquentés seulement par les gens du peuple. Je demande de l'emploi. Le maître de cette maison se nommait Mehdad ; il voulut bien agréer mes services. Je composai une bouteille de cette liqueur dont le génie m'avait donné la recette, mais dont les ingrédiens, quoique simples, m'avaient manqué jusqu'alors, et bientôt je vis une foule immense se porter au café de mon maître. On ne parlait dans Téflis que du sorbet de Mehdad ; les gens riches n'en voulurent plus prendre d'autre, et Mehdad se vit en train de s'enrichir.

» Il avait une fille ; elle était belle, j'étais jeune ; j'en devins amoureux, et j'osai demander sa main. J'avais

Digitized by Google

gardé le secret de ma recette ; Mehdad ignorait qu'il me fût redevable de sa fortune, et croyait ne la devoir qu'à son talent. Il rejeta ma demande avec mépris et me chassa de sa maison. Il n'est pas non plus le premier qui en ait chassé la fortune.

» J'avais gagné quelqu'argent à son service ; j'employai ce fruit de mes économies à former, pour mon propre compte, un établissement dans un des jardins publics de Téflis, sur les bords charmans de la rivière de Khur. J'élevai un petit pavillon décoré avec une élégante simplicité. Là, je vendis mon sorbet à toutes les personnes qui venaient se promener dans le jardin. En peu de jours, Mehdad et tous les cafés de Téflis furent abandonnés pour mon petit pavillon. Il ne fut plus question que du sorbet de Zambri ; on en parlait dans tous les cercles, on en prenait dans tous les festins. Le jardin était rempli de monde depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. La multitude était attirée vers mon pavillon comme des essaims de mouches vers un rayon de miel. Je fus obligé d'élever un pavillon dix fois plus grand que le premier, et je le décorai avec beaucoup de magnificence.

» Un an s'était à peine écoulé que je jouissais déjà d'une fortune considérable. J'abandonnai mon nouvel établissement, je rentrai dans la ville et j'achetai des marchandises de toute espèce. Je composai une grande quantité de cette liqueur bienfaisante à laquelle je devais tant de richesses ; j'en fis passer dans toutes les villes de la Perse et dans les pays les plus éloignés. Le ciel semblait sourire à toutes mes entreprises. Une femme charmante, veuve à vingt ans d'un riche commerçant, me vit et m'aima. Je ne fut point insensible à ses charmes ; nous nous fîmes l'aveu d'un amour mutuel, et le mariage le plus heureux vint mettre le comble à ma félicité.

» Nous avons fait l'acquisition de cette riante demeure ; nous y vivons pendant la plus belle saison de l'année, avec de vrais amis, qui, en partageant nos plaisirs, leur prêtent encore de nouveaux charmes.

» Combien de fois, cher Osmin, ne me suis-je pas occupé de toi ! Souvent je me disais au milieu de mes prospérités : « Que fait mon frère ? Quels lieux habite Osmin ? » Sans doute le beau secret dont il est possesseur a dû lui » procurer une immense fortune et le porter au faîte des hon» neurs. » Mais je vois bien qu'aujourd'hui, pour vivre heureux et tranquille, et peut-être même pour s'enrichir, le

Digitized by Google

métier le plus modeste est plus sûr qu'un grand talent. Ce n'est pas que dans le cours de mon négoce, je n'aye bien éprouvé quelques petits chagrins. J'ai trouvé des envieux, mais j'ai su leur fermer la bouche. Quelquefois on a falsifié mon sorbet, mais la fraude a toujours été découverte, et les intrigues de mes rivaux ont encore contribué à augmenter ma réputation. Enfin j'ai vu que dans le monde la sensualité des hommes est plus facile à contenter que leur esprit, et que ceux qui ne peuvent s'entendre sur le mérite d'un bon ouvrage, s'accordent plus facilement sur celui d'un mets agréable ou d'un breuvage flatteur. »

Ainsi parla le bon Zambri. Il mit en œuvre toute les ressources de sa tendresse pour consoler Osmin. Les deux frères ne se quittèrent plus, et grâces à la *Recette pour préparer le Sorbet*, ils vécurent long-tems au milieu des plaisirs variés que donne l'opulence, et des plaisirs plus solides que procurent la paix du cœur et l'amitié.

ADRIEN DE S.....N.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie Impériale de Musique.* — On donne ce soir la cinquième représentation de *Fernand Cortès.* Son succès a été croissant; c'est le propre des ouvrages dont le fond est bon, et dont les détails ont besoin d'être revus pour être sentis et appréciés à leur juste valeur. La représentation *gratis* de ce grand ouvrage a été un succès très-flatteur pour ses deux auteurs et pour le musicien. Réussir auprès de cette foule immense, pressée, avide de voir et d'entendre, à laquelle les combinaisons de l'art sont étrangères, mais dont les impressions sont fortes, rapides, vives et justes, ne serait un triomphe à dédaigner que pour des hommes incapables de réussir aux yeux de la classe éclairée.

Théâtre Français. — L'*Enthousiaste*, comédie en cinq actes et en vers.

A quoi bon exposer en détail le plan et la marche d'une pièce qui a chancelé dès le second acte, dont la chute était déjà sûre au troisième, et que le public n'a pas laissé finir? Son sort d'ailleurs n'a rien d'étonnant; car la conception en était vicieuse. L'enthousiasme est un sentiment qui, lors-

Digitized by Google

qu'il est pris en général, nous paraît peu propre à fournir le sujet d'une comédie. Il faut qu'il s'attache à des objets particuliers. Appliqué à la vertu, mais exagéré et dégénérant en haine des hommes, il a fourni *le Misanthrope*, sujet que Molière seul pouvait traiter. S'il se tourne vers des objets moins importans, tels que les arts, il peut donner à Piron son *Métromane* et à d'autres auteurs des personnages moins brillans, mais qui tous ayant un ridicule, sans être eux-mêmes ridicules, peuvent à-la-fois nous amuser et nous intéresser. Mais qu'attendre du Damis de la pièce nouvelle, homme très-instruit, et âgé de trente ans, qui ayant voyagé et vécu dans le monde, s'enthousiasme comme un écolier sortant de sa rhétorique pour tout ce qui frappe ses yeux? Les paysages de la Suisse et les chevaux de Venise, la musique de Gluck et les décorations du théâtre de Nicolet, les antiquités et les arts, les héros d'Homère et ceux de l'Astrée, enflamment également son imagination. Il est amoureux fou d'une femme qu'il a vue de loin sur le sommet d'une montagne, et dont il n'a pu distinguer les traits; et pour comble de niaiserie, il se coiffe d'un professeur de déclamation, dont il veut apprendre à réciter des vers qu'il a faits pour son inconnue, et qui, pour preuve de son talent, déclame devant lui une scène de *Zaïre*, où il prétend lui rendre à-la-fois le jeu terrible de Lekain dans Orosmane et les *accens* de M^lle^ Gaussin. Un tel personnage n'est bon qu'à enfermer, et c'est pourtant à lui que l'auteur veut qu'on s'intéresse. A la vérité, il l'a entouré de manière à ce qu'il ne fût point éclipsé. Il a pour rival Florimon, jeune incroyable, que l'avantage d'être neveu d'un ministre a rendu plus fat encore que la nature ne l'avait voulu. La beauté qu'ils se disputent, ou plutôt qu'on se dispute en leur nom, est une jeune personne assez fantasque, n'aimant ni l'un ni l'autre, et n'usant point du droit qu'on lui laisse de choisir. Céphise, sa tante, a la manie des grandeurs; elle voudrait donner Julie au neveu du ministre; mais ses efforts pour arriver à son but se bornent à tâcher de gagner la soubrette qu'Ariste, oncle de l'Enthousiaste, a déjà mise dans ses intérêts. Cet Ariste est l'homme raisonnable de la pièce, encore ne l'est-il guères que dans ses discours; car il n'est pas trop sensé de s'obstiner, comme il le fait, à vouloir marier Julie à son fou de neveu, toujours épris de la *tournure* qu'il a vue en Suisse, et trop entêté pour y renoncer. Ajoutez à ces personnages un valet gourmand de l'Enthousiaste, copié du Strabon, valet de Dé-

Digitized by Google

mocrite dans Regnard, et vous aurez tous les rôles de la pièce. Quant à l'intrigue, elle ne pèche pas pour être trop complexe. On en connaît déjà les élémens. Ariste est beau-frère de Céphise. Pour arranger des affaires d'intérêt, ils avaient formé le projet d'unir Damis à Julie; mais Damis s'étant oublié dans ses voyages, Céphise a changé d'avis, et c'est Florimon qu'elle veut donner à sa nièce. Ariste tient à l'ancien arrangement, mais on a vu que Damis y renonce; et Florimon, de son côté, loin d'être amoureux de Julie, croit l'honorer en l'épousant. C'est donc à l'oncle et à la tante à se mêler d'une affaire dont leurs protégés se soucient fort peu. Tous deux ont eu recours à la soubrette, et l'on a vu qu'Ariste l'avait emporté. On se rappelle aussi qu'Ariste et Céphise ont laissé la liberté du choix à Julie : elle n'aime point encore Damis, mais Florimon lui déplaît parce qu'il n'aime que lui-même. On peut donc croire que si l'on parvient à enflammer Damis pour elle, ce sera lui qu'elle choisira. Le moyen dont se servent le valet et la soubrette est assez simple. Damis dessine. Il a ébauché en Suisse *la tournure* de sa dulcinée, et il charge son valet de trouver à Paris un peintre capable d'adapter une figure à cette tournure qui fait son destin. On sait cela dès la première scène, et par conséquent on devine sans peine ce qui arrivera. La soubrette prête à un peintre qu'elle connaît un portrait de Julie; le peintre en emprunte les traits pour la dulcinée de Damis, et lorsqu'on rend à celui-ci son ébauche, frappé de la ressemblance, il ne doute plus que Julie ne soit l'épouse que le ciel lui destina.

On sent que l'auteur, qui vouloit étendre à cinq actes un sujet aussi mince, a été obligé d'y coudre bien des accessoires. Le principal est la scène de Damis avec le maître de déclamation, scène qui figurerait assez bien dans une pièce épisodique, et dont le public s'est assez amusé pour laisser passer sans murmure un vers d'Homère débité en grec tout entier. On a aussi applaudi plusieurs tirades de l'Enthousiaste sur les sites pittoresques de la Suisse, sur les beautés de la nature, sur la puissance des arts. Elles sont en général bien écrites; et l'ouvrage, même sous le rapport du style, n'est pas sans mérite, quoiqu'on y ait remarqué plus d'une licence dans la versification. Mais qu'est-ce qu'une scène qui ne tient point au sujet, et quelques morceaux de poésie descriptive, dans une comédie en cinq actes vide d'intérêt et presque de sens? Remarquez encore que les choses même qui y paraissent les plus bizarres ne sont

Digitized by Google

pas tout-à-fait neuves. L'amour de Damis pour la tournure de sa belle étrangère, ressemble à celui du Métromane pour l'esprit de la dame de Quimper, et à la passion de l'*Homme singulier* de Destouches pour un portrait qu'il a trouvé. Les tirades de l'*Enthousiaste* ont leur original dans celles de l'*Inconstant* et de l'*Homme aux châteaux*, qui s'enthousiasment aussi pour les divers objets dont leur imagination est frappée. Tout bien pesé, on pourra trouver que le public a exprimé son jugement d'une manière un peu sévère; mais il ne sera guères possible d'en contester l'équité. L'auteur réussira peut-être mieux dans un autre genre, mais ce n'est point à écrire la comédie qu'il paraît être appelé.

Les acteurs ont fait de leur mieux pour soutenir cet ouvrage. Damas n'a manqué ni de chaleur, ni de gestes dans le rôle principal. Mlle Volnais était charmante dans celui de Julie. Michot a joué d'une manière très-plaisante le professeur de déclamation. Baptiste aîné a déployé tout le bon sens d'un Ariste. Armand a très-bien rendu la fatuité de Florimon. On a remarqué que Mlle Levard, dans le rôle ingrat de Céphise, était coiffée à la mexicaine, nouvelle preuve du succès de *Fernand Cortez*. Le rôle de la soubrette, confié à Mlle Devienne, et celui du valet, joué par Thénard, n'étaient pas plus propres à déployer leurs talens.

Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Le Diable à quatre*, de Sédaine, a été remise à ce théâtre avec une musique nouvelle de M. Solié. La pièce est trop connue pour que nous en donnions l'analyse. La musique est agréable; elle a beaucoup mieux réussi que la plupart des compositions nouvelles que l'on substitue à celles qui jouissaient depuis long-tems de la faveur du public. On a vivement applaudi le petit air que chante la femme du savetier en prenant du tabac, et une ariette de bravoure de Mlle Régnault. La jolie voix et le talent distingué de cette cantatrice, le jeu spirituel et naïf de Mme Gavaudan, la gaieté franche de Chenard, ont puissamment contribué au succès de cet ouvrage, qui paraît devoir se soutenir.

— Mlle Roussellois est retournée à Rouen où nous espérons bien qu'elle aura été faire ses adieux, et prendre congé pour revenir à Paris. Mlle Alexandrine Saint-Aubin continue de jouer les mêmes rôles, et d'y paraître toujours nouvelle. Il n'y a point d'engouement dans le succès, mais il

Digitized by Google

y a à-la-fois des souvenirs et de l'expérience, et voilà ce qui l'explique : la semaine prochaine elle doit jouer, dans *Paul et Virginie*, le rôle que remplissait si bien sa mère, et pour lequel la nature lui a tout donné.

Théâtre de l'Impératrice. — *Le Faux Stanislas*, comédie en trois actes, en prose, de M. Alexandre Duval.

Lorsque le roi Stanislas partit en 1733 du château de Chambord pour se rendre au vœu des Polonais qui l'invitaient à remonter sur le trône, la cour de France, qui voulait tenir la chose secrète jusqu'à son arrivée à Varsovie, imagina de faire voyager sous son nom un officier qui lui ressemblait. Pour mieux donner le change aux puissances ennemies, on envoya cet officier en Bretagne comme devant s'embarquer à Brest, tandis que le vrai Stanislas avait pris la route de terre. Le stratagême réussit, et Stanislas arriva en effet à Varsovie sans avoir été découvert. Tel est le trait historique qui a fourni à M. Duval l'idée de sa nouvelle comédie, dont le sujet est d'ailleurs entiérement de son invention. Il a choisi, pour représenter le roi Stanislas, un capitaine aux gardes nommé le chevalier de Morange, homme aimable, bon militaire, mais fort mauvais économe qui a perdu une grande partie de sa fortune au jeu ; c'est dans l'espoir de la réparer que le chevalier a accepté cette commission, très-délicate puisqu'il faut garder le plus profond secret, et passablement ennuyeuse puisqu'elle le condamne à courir en Bretagne de château en château, sous la gêne d'une étiquette d'autant plus à charge, que les honneurs qu'il reçoit n'ont pour lui rien de réel.

C'est au château du baron de Kerbars qu'il s'est arrêté, lorsque M. Duval nous le présente. Le baron est un bon gentilhomme plein de tous les préjugés de sa province. Il n'a qu'une fille nommée Juliette, assez jolie et très-naïve, qu'il va marier à M. de Montroc, trésorier des états de Bretagne, financier très-avide, et dont l'amour-propre égale la cupidité. Tout cela est d'une assez faible ressource pour le chevalier, et il n'aurait d'autre moyen de passer le tems que d'entretenir le baron et le trésorier de ses prétendus projets sur la Pologne, si un neveu de Montroc, rival préféré de son oncle, n'arrivait fort à propos pour offrir dans son désespoir ses services à Stanislas. Morange reconnaît d'abord, dans le jeune Edouard de Sainval, le fils d'un de ses meilleurs amis, et s'il ne peut faire sa fortune, il se décide à servir ses amours ; il y est d'autant plus disposé, que c'est

Digitized by Google

l'avare Montroc qui s'est approprié à très-vil prix la terre que lui-même a été forcé de vendre. Il nomme donc Edouard son écuyer pour l'établir au château ; il le réconcilie d'autorité avec son oncle, et lui procure un tête-à-tête avec Juliette, en feignant de consulter le baron et Montroc sur son itinéraire et sur la conduite qu'il doit tenir.

Cette petite intrigue amuse assez le faux Stanislas ; mais il va bientôt être plus fortement intrigué lui-même. On annonce la marquise de Roselle, nièce du baron : non-seulement elle connaît le chevalier, mais elle l'aime, elle en est aimée, et leur mariage était près de se conclure lorsque Morange l'a quittée sous le prétexte d'aller aux eaux ; il voudrait bien l'éviter ; mais, la chose étant impossible, il se décide à braver la reconnaissance à la faveur de son habit polonais, des honneurs qu'on lui rend et de beaucoup d'effronterie. La marquise paraît en effet : les traits du prétendu roi la frappent ; mais il fait si bonne contenance, que le premier acte finit sans que madame de Roselle ait pu concevoir plus que des soupçons.

La double intrigue marche fort bien dans le second acte. Le faux Stanislas, tout occupé de son jeune ami, entreprend le trésorier Montroc dans une audience particulière : il l'attaque par l'amour-propre et l'avarice, et ne lui promet pas moins que le ministère des finances de Pologne, une terre magnifique, et la main d'une jeune princesse polonaise riche de plusieurs millions. Montroc fait quelques difficultés sur ce dernier article à cause de ses engagemens avec le père de Juliette ; mais le roi insiste, et le trésorier se résout à lui appartenir *par la place*, *par la terre et par la femme*, se flattant qu'avec l'aide de la marquise, il fera entendre raison au baron.

A cette scène en succède une autre où Morange n'a pas si beau jeu. La marquise a sollicité aussi son audience, dans l'intention de reconnaître si le prétendu roi n'est pas son chevalier. Morange, à qui l'amour donne trop de sécurité, veut éprouver le cœur de sa dame ; il lui fait la cour comme roi ; il devient entreprenant ; c'est ce que voulait la marquise. Au moment où le faux Stanislas veut lui baiser la main, elle saisit la sienne et reconnaît une cicatrice qui lui prouve que c'est le chevalier. Cependant Morange ne perd pas la tête ; il se retranche dans sa dignité, et fait ferme dans ce poste avantageux ; mais peut-être serait-il forcé de se rendre, si l'on ne venait annoncer le gouverneur de Brest qui vient par ordre de la cour au-devant de S. M. polo-

Digitized by Google

naise. A cette nouvelle preuve de la royauté du chevalier, la marquise ne sait plus que croire, et Morange la quitte pour aller recevoir le gouverneur. Le reste de l'acte est rempli par le débat qui s'élève entre le baron et le trésorier, lorsque celui-ci annonce au premier qu'il ne peut plus épouser sa fille. Kerbars ne veut point d'excuses, et lui déclare qu'il épousera Juliette, ou qu'il sera jeté dans les fossés du château.

Au troisième acte, le futur ministre vient exposer son embarras au prétendu roi, qui lui offre deux moyens d'en sortir; l'un est de se battre avec le baron, l'autre de céder Juliette à son neveu, et de donner à celui-ci, en le mariant, cette terre des Trois-Rivières, qu'il a eue du chevalier de Morange à si bon marché. Grand combat dans le cœur du trésorier entre la peur, l'ambition et l'avarice; mais enfin la peur l'emporte, et une fois décidé, Montroc est si bon courtisan qu'au lieu d'une promesse d'honneur que lui demandait le roi en faveur d'Edouard, il rédige une quittance de 400 mille francs en bonne forme, *attendu qu'en affaire l'honneur ne signifie rien.*

Voilà donc Morange fort tranquille de ce côté; mais le faux Stanislas n'est point encore en sûreté de la part de la marquise. Elle veut absolument savoir à quoi s'en tenir, en mettant le chevalier à une dernière épreuve. L'arrivée du gouverneur de Brest lui en fournit le moyen. C'est un de ses anciens adorateurs; elle s'arrange de manière à avoir un tête-à-tête avec lui pendant que Morange l'épie sans se douter qu'elle l'a vu se cacher. Dans cette position elle met le pauvre gouverneur sur la voie; il mord bien vite à l'hameçon, et Mme de Roselle lui promet sa main, si le chevalier qui l'a quittée si indignement, ne reparaît dans la journée. Il reparaît en effet, mais sous le nom de Stanislas qu'il n'ose quitter; il oppose son autorité au mariage que veut contracter la marquise; il renvoie le gouverneur et reste seul avec Mme de Roselle. Alors commence une scène où le pauvre Morange, tourmenté par l'amour, retenu par le devoir, parlant tantôt en son nom, tantôt au nom de son rôle, accable la marquise de reproches, menace son rival de toute sa fureur, se trahit vingt fois et reprend autant de fois son masque. Mme de Roselle, qui n'est plus sa dupe, jouit intérieurement de son agitation; mais elle est au moment de douter encore lorsqu'on annonce l'arrivée d'un courier du cabinet. Pendant que le faux Stanislas lui donne audience, la famille se réunit. Le baron, sans cesser d'être en colère

Digitized by Google

contre le trésorier, consent que son neveu épouse Juliette. Il veut unir le gouverneur à la marquise, mais celle-ci déclare que Stanislas s'y oppose et fait entendre qu'elle pourrait bien lui avoir inspiré de l'amour. Le baron commence par se fâcher, et s'apaise ensuite par l'idée que le roi de Pologne, n'étant qu'un monarque électif, pourrait bien épouser sa nièce. Morange se montre alors en uniforme de capitaine aux gardes. Il a reçu par le courier la nouvelle de l'arrivée de Stanislas à Varsovie, la permission de quitter son déguisement, et un brevet de maréchal de camp en récompense du service qu'il vient de rendre. On se doute bien que son mariage avec la marquise ne souffre plus de difficultés. Le trésorier voudrait revenir sur le don de sa terre; mais, outre que sa quittance est bien rédigée, il craint que Morange ne le tourne en ridicule à la cour et se soumet. Edouard épouse Juliette, et tout le monde est content.

Telle est la marche de cette comédie : on voit que les incidens en sont variés, qu'elle offre des situations comiques. Le rôle du faux Stanislas est très-brillant; celui du trésorier égaye beaucoup la scène; le caractère du baron est peut-être un peu chargé et la naïveté de Juliette un peu trop franche, mais ce qui a sur-tout manqué à ce dernier rôle, c'est d'être joué au Théâtre-Français par Mlle Mars. Il y a de la finesse dans celui de Mme de Roselle. On peut regretter que l'auteur n'ait pas tiré un meilleur parti d'un vieux valet de chambre donné par le ministre au faux Stanislas, et qui s'annonçait d'une manière très-comique. Un dialogue plein de naturel, des mots très-heureux, des critiques pleines de sel et de gaîté, ont contribué au succès de l'ouvrage. Peut-être eût-il été plus brillant, si le faux Stanislas, dans la dernière épreuve que Mme de Roselle lui fait subir, avait pris un ton moins tragique. Il semble qu'on aurait pu soutenir le ton de la comédie dans cette scène qui tombe un peu dans le drame. Quoi qu'il en soit, on a reconnu dans le *Faux Stanislas* le talent distingué de l'auteur des *Projets de Mariage*, du *Tyran domestique*, de *la Jeunesse d'Henri V*; c'est assez en faire l'éloge. V.

Opéra-Buffa. — On a repris mercredi les *Nozze di Figaro*. Il faut en convenir, ce sont d'autres noces que celles des *Amans Thraces :* celles de Mozart laisseront toujours désirer un lendemain, quoiqu'elles aient été déjà célébrées plus de quarante fois; elles ont été exécutées comme s'il n'y avait point eu d'intervalle entre leurs repré-

Digitized by Google

sentations, et entendues avec un ravissement inexprimable. Le rôle de la comtesse semble avoir été écrit pour Mme Barelli; il est d'une douceur, d'une suavité charmantes. Cette fois elle a été secondée par Mlle Gonia, pour laquelle le rôle de Suzanne n'était pas un coup d'essai facile. Le rôle du page est toujours sacrifié; celui de Figaro convient médiocrement à Barelli, et cependant la pièce a le plus grand succès. Est-il un tribut d'éloge plus complet pour le compositeur, auquel ici tout ou presque tout doit être rapporté? Pourrait-on connaître la raison pour laquelle un pareil ouvrage ne serait pas établi à l'Opéra-comique français? Il en existe une traduction parodiée excellente. Croit-on qu'Elleviou jouera le Comte; madame Duret, la Comtesse; Martin, Figaro; madame Gavaudan, Suzanne; mademoiselle Saint-Aubin, le Page, un tel ouvrage ne sera pas une fortune pour l'Opéra-Comique? cependant il est ou doit être à la disposition des comédiens: après cela écoutez leurs doléances sur les recettes, sur l'abandon du public, sur les progrès du mauvais goût.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le traité de Vienne s'accomplit dans toutes ses parties avec une fidélité ponctuelle. Les engagemens pris par la cour d'Autriche se remplissent avec exactitude, et la capitale a été évacuée entiérement par les troupes françaises le 20 de ce mois. M. le gouverneur Andréossy a rendu les clefs de la place au commandant pour l'empereur d'Autriche. Le quartier-général est à Saint-Polten. On va s'occuper à Vienne de déblayer les fortifications abattues, et de les convertir en promenades; les mêmes soins vont occuper Dresde : travaux auxquels sourit l'humanité, et qui garantissent des maux de la guerre deux capitales dignes de toute la protection des chefs des armées. La soumission du Tyrol va se compléter par le désarmement. Des forces françaises s'y concentrent; les troupes alliées rentrent dans leur patrie. Les arrangemens entre les Russes et les Autrichiens en Gallicie se font à l'amiable et par des commissaires respectifs.

Les Anglais embarquent encore du monde pour l'Espagne et pour Walcheren; le gouvernement est cependant décidé à l'évacuation, et les renforts qu'il envoie n'ont d'autre destination que de soutenir l'opération même de l'évacuation, que peuvent inquiéter la flotte, et l'armée française forte de plus de 40,000 hommes de troupes régulières. Des députations du pays pressent le moment de l'évacuation. Le parlement est prorogé au 23 janvier; le marquis de Wellesley a accepté le département des relations extérieures. Il est arrivé à Londres après une conférence avec son frère lord Wellington. Au Nord, les Anglais apprennent que le traité de paix qui les exclut de la Baltique s'exécute avec rigueur; au Midi, que la flotte de Toulon a passé le détroit avec onze vaisseaux de ligne.

On croit la guerre avec l'Amérique presqu'inévitable.

Mais voici de bien autres sujets d'inquiétude pour le ministère.

Les Anglais et les Espagnols viennent encore de commettre une fatale erreur et de recevoir une sanglante leçon. L'armée française ne s'étant pas avancée au-delà du Tage, la junte de Séville, ou, selon un bruit qui court en Angleterre, le directoire de cinq membres qui la remplace, l'a

Digitized by Google

cru affaiblie ou disséminée dans le nord de l'Espagne, et avant que cette armée ne reçût pour renforts les vieilles bandes du Danube ou les troupes de réserve dont les premières colonnes sont déjà à Vittoria, sous les ordres du général Loison, elle a réuni tous les corps d'insurgés dont elle a pu disposer, en a formé 55,000 hommes, dont 7,000 de cavalerie, et les a imprudemment lancés contre l'armée française. Les Anglais ont pu conseiller cette faute, mais du moins ils ne l'ont pas partagée; sans doute ils attendent que l'arrivée de nouvelles troupes françaises en Espagne leur fournisse pour leur retraite un prétexte honnête, et les délie en apparence de leurs engagemens avec une nation qu'ils ont entraînée à la révolte et à toutes les calamités qui en sont la suite. La relation du major-général maréchal duc de Dalmatie, qui remplit cet emploi en attendant que le prince de Neufchâtel, auquel un décret le réfère, puisse l'occuper, n'est encore qu'un aperçu de la bataille d'Ocanna : un rapport plus détaillé est attendu. Le quatrième corps, réuni au cinquième, sous les ordres du maréchal duc de Trévise, la cavalerie légère du cinquième corps, les dragons de la division Milhaud, la garde du roi, deux bataillons de troupes espagnoles, ont suffi pour remporter cette victoire, l'une des plus décisives qui aient été obtenues dans ce pays. On porte à 25,000 hommes le nombre des tués ou prisonniers ennemis; ils ont perdu 50 pièces de canon, 40,000 fusils, tout leur bagage; le reste fuit sans armes. Si les Anglais, dit le maréchal major-général, ont encore une armée espagnole à sacrifier, ils peuvent l'envoyer; toute l'armée impériale en Espagne est disponible. Le roi était sorti de Madrid pour combattre, et a remporté cette victoire en personne. La cavalerie était aux ordres du général Sébastiani, qui s'est conduit de la manière la plus distinguée. Le général Laval a été blessé, le maréchal duc de Trévise légèrement atteint. Les généraux Dessolles et Sénarmont ont soutenu leur réputation. Pendant l'affaire, on attendait un mouvement du maréchal duc de Bellune, dont les distances n'ont pas permis de recevoir des nouvelles. Le rapport détaillé de cette importante victoire ne tardera pas à paraître.

Cette heureuse nouvelle a été connue à Paris au moment même où l'anniversaire du couronnement, la paix avec l'Autriche, et le retour de S. M. dans sa capitale, étaient célébrés avec une magnificence proportionnée au sujet, et au caractère auguste des personnages qui avaient désiré en

Digitized by Google

être les témoins. Un *Te Deum* solennel a été chanté. Les rois de Wurtemberg et de Saxe s'y étaient rendus avec une brillante escorte. L'impératrice et les reines d'Espagne, de Hollande, de Naples et de Westphalie y occupaient la principale tribune du chœur. Le roi de Westphalie était dans la voiture de S. M., le roi de Naples seul dans la voiture précédente. La marche du cortége avait été réglée de manière à passer par le plus d'endroits possibles. La foule ainsi disséminée, et assurée de voir le cortége, n'était nulle part dangereuse, et il n'est pas un habitant de Paris qui n'ait pu librement et à son aise faire entendre le cri de *vive l'Empereur* presqu'à la portière de la voiture du sacre. Ce cri a été unanime sur tous les lieux du cortége, remarquable par le nombre et la beauté de la cavalerie qui le formait, l'éclat des états-majors et la tenue de l'infanterie qui bordait la haie.

Après le *Te Deum*, S. M. est venue ouvrir la session du corps-législatif; les grands officiers de l'empire et de la maison de LL. MM., occupaient autour du trône leurs places accoutumées. S. M. a reçu le serment des nouveaux législateurs; puis les membres de l'assemblée s'étant découverts, l'Empereur a prononcé un discours sur lequel l'attention de l'Europe était depuis long-tems fixée, et qui, attendu avec une vive impatience, y a été répandu à l'instant par les soins empressés des ministres de chaque cour, aussitôt sa publication officielle.

« Messieurs les députés des départemens au Corps-Législatif, depuis votre dernière session j'ai soumis l'Arragon et la Castille, et chassé de Madrid le gouvernement fallacieux formé par l'Angleterre. Je marchais sur Cadix et Lisbonne, lorsque j'ai dû revenir sur mes pas et *planter mes aigles sur les remparts de Vienne*..... Trois mois ont vu naître et terminer cette quatrième guerre punique. Accoutumé au dévouement et au courage de mes armées, je ne puis cependant, dans cette circonstance, ne pas reconnaître les preuves particulières d'amour que m'ont données mes soldats d'Allemagne.

» Le génie de la France a conduit l'armée anglaise : elle a terminé ses destins dans les marais pestilentiels de Walcheren. Dans cette importante circonstance, je suis resté éloigné de quatre cents lieues, certain de la nouvelle gloire qu'allaient acquérir mes peuples et du grand caractère qu'ils allaient déployer. Mes espérances n'ont pas été trompées. Je dois des remerciemens particuliers aux citoyens des départemens du Pas-de-Calais et du Nord... Français ! tout ce qui voudra s'opposer à vous sera vaincu et soumis. Votre grandeur s'accroîtra de

Digitized by Google

toute la haine de vos ennemis. Vous avez devant vous de longues années de gloire et de prospérité à parcourir. Vous avez la force et l'énergie de l'Hercule des Anciens.

» J'ai réuni la Toscane à l'Empire. Ces peuples en sont dignes par la douceur de leur caractère, par l'attachement que nous ont toujours montré leurs ancêtres, et par les services qu'ils ont rendus à la civilisation européenne.

» L'histoire m'a indiqué la conduite que je devais tenir envers Rome : les papes, devenus souverains d'une partie de l'Italie, se sont constamment montrés les ennemis de toute puissance prépondérante dans la péninsule ; ils ont employé leur influence spirituelle pour lui nuire. Il m'a donc été démontré que l'influence spirituelle, exercée dans mes Etats par un souverain étranger, était contraire à l'indépendance de la France, à la dignité et à la sûreté de mon trône. Cependant, comme je reconnais la nécessité de l'influence spirituelle des descendans du premier des Pasteurs, je n'ai pu concilier ces grands intérêts qu'en annulant la donation des Empereurs français mes prédécesseurs, et en réunissant les Etats Romains à la France.

» Par le traité de Vienne, tous les rois et souverains mes alliés, qui m'ont donné tant de témoignages de la constance de leur amitié, ont acquis et acquerront un nouvel accroissement de territoire.

» Les Provinces Illyriennes portent sur la Save les frontières de mon grand Empire. Contigu avec l'Empire de Constantinople, je me trouverai en situation naturelle de surveiller les premiers intérêts de mon commerce dans la Méditerranée, l'Adriatique et le Levant. Je protégerai la Porte, si la Porte s'arrache à la funeste influence de l'Angleterre ; je saurai la punir, si elle se laisse dominer par des conseils astucieux et perfides.

» J'ai voulu donner une nouvelle preuve de mon estime à la nation Suisse, en joignant à mes titres celui de son Médiateur, et mettre un terme à toutes les inquiétudes que l'on cherche à répandre parmi cette brave nation.

» La Hollande, placée entre l'Angleterre et la France, en est également froissée. Cependant elle est le débouché des principales artères de mon Empire. Des changemens deviendront nécessaires ; la sûreté de mes frontières et l'intérêt bien entendu des deux pays l'exigent impérieusement.

» La Suède a perdu, par son alliance avec l'Angleterre, après une guerre désastreuse, la plus belle et la plus importante de ses provinces. Heureuse cette nation, si le prince sage qui la gouverne aujourd'hui, eût pu monter sur le trône quelques années plus tôt ! Cet exemple

Digitized by Google

prouve de nouveau aux rois que l'alliance de l'Angleterre est le présage le plus certain de leur ruine.

» Mon allié et ami, l'Empereur de Russie, a réuni à son vaste Empire la Finlande, la Moldavie, la Valachie, et un district de la Gallicie. Je ne suis jaloux de rien de ce qui peut arriver de bien à cet Empire. Mes sentimens pour son illustre souverain sont d'accord avec ma politique.

» *Lorsque je me montrerai au-delà des Pyrénées,* le Léopard épouvanté cherchera l'Océan, pour éviter la honte, la défaite et la mort. Le triomphe de mes armes sera le triomphe du génie du bien sur celui du mal, de la modération, de l'ordre, de la morale, sur la guerre civile, l'anarchie et les passions malfaisantes. Mon amitié et ma protection rendront, je l'espère, la tranquillité et le bonheur aux peuples des Espagnes.

» Messieurs les députés des départemens au Corps-Législatif, j'ai chargé mon ministre de l'intérieur de vous faire connaître l'histoire de la législation, de l'administration et des finances dans l'année qui vient de s'écouler : vous y verrez que toutes les pensées que j'ai conçues pour l'amélioration de mes peuples, se sont suivies avec la plus grande activité ; que dans Paris, comme dans les parties les plus éloignées de mon Empire, la guerre n'a apporté aucun retard dans les travaux. Les membres de mon Conseil-d'Etat vous présenteront différens projets de lois, et spécialement la loi sur les finances ; vous y verrez leur état prospère. Je ne demande à mes peuples aucun nouveau sacrifice, quoique les circonstances m'aient obligé à doubler mon état militaire. »

M. de Fontanes présidait l'assemblée ; un décret impérial le choisit de nouveau parmi les candidats proposés pour la présidence annuelle. La lecture de ce décret a été couverte d'applaudissemens à la séance du 5, où l'on s'est occupé de la formation du bureau. M. le président a eu de la peine à dissimuler son émotion, en exprimant sa reconnaissance pour les nouvelles bontés de S. M., son zèle pour la gloire et les intérêts du corps législatif, et son attachement pour ses collègues.

La veille, tous les spectacles avaient été ouverts gratis, et les mariages et dotations d'usage célébrés dans les douze municipalités.

Il ne nous reste plus à parler que de la fête donnée à LL. MM. par l'Hôtel-de-Ville de Paris ; et si nous en plaçons les détails sous le titre POLITIQUE, qu'on n'en soit pas étonné. Personne ne contestera qu'elle appartient plus

Digitized by Google

qu'aucune autre à la politique et à l'histoire dépositaire de ses fastes, cette fête donnée par la capitale, où l'on a vu réunis à la même table l'Empereur et son auguste épouse, les princes de son sang qu'il a assis sur les trônes de Hollande, de Westphalie et de Naples, et les rois alliés dont il a formé et dont il protège le lien fédératif.

On assure que l'Empereur a caractérisé cette belle réunion de la manière la plus noble, en la nommant une fête de famille; elle l'était en effet, puisqu'elle offrait d'abord une famille de rois puissans, et celle ensuite d'une population nombreuse, éclairée, fidèle, pleine d'allégresse et d'amour, empressée de contempler un spectacle qui n'a eu d'exemple ni pour elle ni pour ses ancêtres. La salle des victoires de l'Hôtel-de-Ville contient les fastes du règne de Napoléon : les dernières années auront eu de la peine à s'y placer, tant la gloire avait pris soin de multiplier ces fastes les années précédentes : il faut cependant que cette époque y soit historiquement commémorée; et dût-on omettre une des cent victoires de S. M., il faut que Paris, dans la salle historique de son hôtel-de-ville, conserve le souvenir d'un jour si glorieux pour le monarque et pour la capitale. On pourrait désirer aussi que dans la salle du trône, par exemple, on lût en caractères durables comme leur souvenir les paroles mémorables de S. M., prononcées à la même place à l'époque de son couronnement : *Dans les camps, les batailles, les déserts même, j'ai toujours eu présente l'opinion de cette capitale, après toutefois le suffrage tout-puissant sur mon cœur de la postérité*, et celles-ci non moins touchantes, qui cette fois ont terminé la réponse de S. M. à la harangue de M. le préfet : *Je me fais toujours une fête de venir dîner dans la maison de ma bonne ville; ses habitans doivent m'aimer, leur félicité est dans mon cœur. Présent ou éloigné, je pense toujours à ma bonne ville pour lui donner tout ce qui lui manque, et la maintenir ainsi digne de moi et de mon grand peuple.*

En rapprochant de telles paroles des inscriptions qui rappellent de si mémorables victoires, on reconnaîtrait avec admiration, dans les siècles futurs, le monarque dans le héros, et le père de ses sujets dans le vainqueur de l'Europe, alliance si rare du génie et de la bonté, l'un des caractères distinctifs qui signaleront à la postérité un nom qui semble affaiblir désormais même la plus noble des épithètes.

Paris tout entier n'était pas à cette fête, il ne pouvait y

Digitized by Google

être; mais on peut dire qu'il l'avait désiré : les combats qu'a eu à soutenir l'administration pour déterminer les élus, et parmi tant de prétentions légitimes, l'embarras de choisir et le chagrin de refuser sont des soins pénibles dont il faut lui tenir compte; et cependant plus de quatre mille personnes ont assisté à la fête, en y comprenant celles qui accompagnaient leurs Majestés. Le local s'est trouvé resserré et les issues difficiles; mais S. M. a eu l'extrême complaisance d'y suppléer, en se portant alternativement d'une salle à l'autre, et en allant en quelque sorte au-devant des hommages et des vœux que ne pouvait lui apporter une foule empressée, mais serrée et immobile. L'affluence sur-tout était extrême autour de la table où l'on pouvait contempler onze têtes couronnées, ayant derrière elles les principaux dignitaires de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. La salle du concert était aussi très-brillante; la disposition en était heureuse : elle offrait en amphithéâtre le coup-d'œil ravissant de plus de deux mille femmes dans tout l'éclat de la parure la plus riche à-la-fois et la plus élégante; la Cour était en face de cet amphithéâtre. Le spectacle qu'offrait sa magnificence ne peut se décrire. Le concert a duré une demi-heure; il a été écouté avec une attention qu'on pouvait ne pas attendre d'une assemblée où les yeux étaient si vivement occupés. Cependant une belle cantate de M. Arnault, dont le talent lyrique dans de telles circonstances a souvent servi d'interprète aux sentimens de reconnaissance de ses concitoyens, a été entendue avec beaucoup de plaisir : c'est un chant triomphal, et M. Catel s'est élevé à la hauteur du genre : l'enthousiasme et l'allégresse ont dicté cette composition, qui lui fait honneur. Son talent s'est montré sous un autre jour dans un trio des bayadères, opéra de M. de Jouy, dont la musique sera bientôt en répétition. Ce trio, avec accompagnement de harpe, est d'un style idéal, vaporeux; c'est la mollesse et la volupté de l'Inde, il doit produire à la scène le plus grand effet. On a aussi entendu des morceaux connus et estimés de Méhul et de Salieri; le concert a fini par le beau chœur de Gluck, *le Dieu de Paphos et de Gnide*, hommage à l'Amour, rendu par ce grand compositeur avec tant d'expression et de charmes, que toutes les ames semblent en l'écoutant s'émouvoir, s'entendre et partager la douceur de son harmonie.

Le bal a été ouvert sous les yeux de S. M. par les rois de Naples et de Westphalie, le duc d'Abrantès, gouver-

Digitized by Google

verneur, le général aide-de-camp Lauriston, et les reines de Westphalie, de Naples, de Hollande, et S. A. S. la princesse Pauline. D'autres quadrilles ont été formés par les membres de la famille Impériale et quelques-unes des personnes invitées : pendant ce tems, l'Empereur parcourait les salles; c'est avec peine qu'il perçait aux issues la foule qui se pressait sur son passage. Il adressait la parole à toutes les femmes auxquelles le hasard et le mouvement de la foule faisaient occuper les premières lignes; il semblait prévenir les vœux qui pouvaient lui être adressés, et les encourager par l'expression de bienveillance dont tous ses traits étaient animés. Sa présence à l'Hôtel-de-Ville a été marquée par un éclatant témoignage de satisfaction donné aux maires de Paris : six d'entre eux ont reçu la croix de la légion d'honneur; ce sont MM. Cardier, Rouen, Lelong, Péan de Saint-Gilles, Piault, Dubos; la même faveur a été accordée à M. Dubos, sous-préfet de Saint-Denis, et Beaufils, directeur du Mont-de-Piété.

La Cour s'est retirée vers dix heures; le bal a continué jusqu'à minuit. A cette heure, les portes des salles de banquet ont été ouvertes; et si l'on veut bien se rappeler que l'assemblée s'était formée à trois heures, on concevra avec quel empressement s'y sont portées les femmes même le plus livrées à l'attrait du bal. Un proverbe très-connu justifie assez l'espèce d'assaut livré à toutes les tables. Le souper a été long, très-gai et très-animé. Trois mille personnes y ont été admises presqu'à la fois. Le service s'est fait avec beaucoup de recherche, de soin et d'exactitude. MM. les maîtres des cérémonies en ont fait les honneurs avec l'esquise politesse qui caractérise les personnes auxquelles ce soin avait été déféré.

On sait avec quelle chaleur reprennent de grands bals après une heure aussi bien employée. Les salles de danse ont été vivement réoccupées, et ce n'est qu'au jour que l'assemblée a été entièrement séparée, après quinze heures de réunion.

Autres lieux, autres soins : dans les douze municipalités des danses avaient été formées dans les places publiques, et les distributions ordinaires ont été faites avec une prodigalité remarquable. Le peuple s'est sur-tout porté en foule à la fontaine des Innocens, où deux mille pièces de vin ont fourni aux cascades que rendaient très-pittoresques les illuminations en verre de couleurs, par-dessus lesquelles elles tombaient, à la grande satisfaction

Digitized by Google

des amateurs. Des illuminations brillantes éclataient de toutes parts : la nuit s'est passée dans l'allégresse des réunions domestiques et l'ivresse des festins populaires.

PARIS.

Deux conseils d'enquête chargés de rendre compte à S. M. des causes de la reddition de la Martinique aux Anglais et de la prise de Flessingue, ont présenté ce compte, qui vient d'être publié officiellement.

Il en résulte, pour la Martinique, que le capitaine-général n'aurait pas pris, pour opposer à l'ennemi les forces dont il pouvait disposer, pour rassurer les défenseurs de la place et détruire les objets d'artillerie qu'il a abandonnés à l'ennemi, toutes les mesures qui étaient en son pouvoir.

Quant à Flessingue, il en résulte que le général Monnet, qui y commandait, n'aurait pas percé les digues, comme il en avait reçu l'ordre, et soutenu, comme il le devait, les efforts des assaillans; qu'il se serait en outre rendu coupable de concussion.

L'Empereur a chargé ses ministres de la marine et de la guerre de faire exécuter les lois de l'Empire contre les prévenus.

— On annonce le prochain départ du roi de Saxe; on espère l'arrivée du roi de Bavière; LL. AA. II. le prince vice-roi d'Italie et la princesse sont arrivées. S. M. la reine de Hollande avait été au-devant d'eux. On attend aussi le prince primat, le grand-duc de Bade, le grand-duc de Wurtzbourg.

— Il y a eu hier grand lever, cercle et spectacle à la Cour. Avant-hier, M. de Kourckin a donné une fête magnifique.

— Des députations de tous les grands corps de l'Etat ont été admises à présenter leurs hommages aux rois alliés, ou de la famille impériale, que la capitale possède en ce moment dans son sein.

— Hier au théâtre de la Cour *le Pygmalion* de Cherubini donné, pour la seconde fois, a produit le plus grand effet.

Digitized by Google

ANNONCES.

Nouveau cours complet d'agriculture théorique et pratique, contenant la grande et la petite culture, l'économie rurale et domestique, la médecine vétérinaire, etc.; ou Dictionnaire raisonné et universel d'agriculture, rédigé sur le plan de celui de feu l'abbé Rozier, duquel on a conservé tous les articles dont la bonté a été prouvée par l'expérience; par les membres de la section d'agriculture de l'Institut de France, etc., MM. Thouin, Parmentier, Tessier, Huzard, Silvestre, Bosc, Chassiron, Chaptal, Lacroix, de Perthuis, Yvart, Decandolle et Dutour.

Cet ouvrage formera environ douze volumes in-8° de cinq à six cents pages chacun, ornés de figures en taille-douce, et semblables à ceux du Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle. Il sera publié par livraison de trois volumes tous les trois mois. La troisième livraison paraît : elle est composée de trois gros volumes in-8°, formant les tomes 7, 8 et 9, ornés de 14 planches en taille-douce de la grandeur d'in-4°.

Le prix de ces trois volumes brochés, est de 21 fr. pour MM. les souscripteurs, et de 27 fr. franc de port.

A Paris, chez Déterville, libraire et éditeur, rue Hautefeuille, n° 8.

Conseils d'un père et d'une mère à leurs enfans sur l'éducation des filles. Un vol. in-12, brochés. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

Des systèmes d'économie politique, de leurs inconvéniens, de leurs avantages, et de la doctrine la plus favorable aux progrès de la richesse des nations; par Ganilh, avocat et ex-tribun Paris, 1809. Deux vol. in-8°, brochés. Prix, 10 fr. et 13 fr. franc de port. Chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8; et Petit, libraire, Palais-Royal, Galeries de Bois.

Traité des particules latines; ouvrage dans lequel on voit combien les particules servent non-seulement à lier ensemble les périodes, ou les parties différentes d'une même phrase, mais encore à orner et à varier le style, d'après des exemples choisis des auteurs de la plus pure latinité. A Paris, chez J. J. Blaise, libraire, quai des Augustins, n° 61, près le Pont-Neuf; et chez Nyon, jeune, libraire, place de la Monnaie, n° 13.

Digitized by Google

Cours de langue française et de langue latine comparées, mis à la portée de tous les esprits : au moyen duquel tout maître pourra les enseigner à un enfant en 400 leçons ; et un jeune homme intelligent les apprendre, même sans maître, en 200 leçons. Par M. Maugard, professeur de langues anciennes et modernes.

Première livraison, contenant les principes généraux, communs à toutes les langues. Un vol. in-8° de 240 pages, br. Prix, pour les souscripteurs de Paris, à raison de 25 c. la feuille, 3 fr. 75 cent. Pour ceux qui ne souscriront pas à la troisième livraison, 4 fr. 50 c. Pour les départemens, 1 fr. de plus.

Seconde livraison, contenant les élémens de la langue latine. Première partie. Un vol. in-8° de 194 pages, avec deux tableaux, broch. Mêmes prix que la première livraison.

La *troisième livraison* est sous presse, pour paraître dans le mois de novembre. Elle contiendra un cahier des *Elémens de la langue française*, et un de ceux de la langue latine.

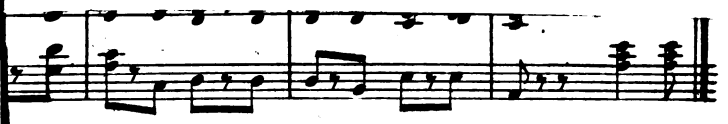
A Paris, chez l'auteur, rue de l'Echelle, n° 3 ; et Lefort, libraire, rue du Rempart-Richelieu, en face du Théâtre-Français, n° 11 : où l'on souscrit pour cet ouvrage, qui se distribue par livraisons de mois en mois. On ne paie en souscrivant que 6 fr., qui seront imputés sur les dernières livraisons.

Petites étrennes historiques, ou le Bon Instituteur. Par le fils d'un homme de lettres. Prix, 90 c. et 1 fr. franc de port. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Jacques, n° 29 ; et chez Henri Tardieu, libraire, passage des Panoramas, n° 12.

Grammaire raisonnée, ou Cours théorique et pratique de la langue française ; ouvrage destiné aux écoles publiques tant nationales, qu'étrangères, utile à tous ceux dont la profession est d'enseigner, ou que leur talent appelle au sénat, à la tribune, au barreau, etc. Par J. E. J. F. Boisvilliers, associé correspondant de l'Institut de France, etc. Un vol. de 800 pages d'impression. Prix, 4 fr. broché. A Paris, chez Aug. Dehalain, rue des Mathurins, n° 5.

Esprit du Mercure de France, depuis son origine jusqu'à 1792, ou choix des meilleures pièces de ce journal, tant en prose qu'en vers ; contenant des anecdotes curieuses, littéraires et politiques, des réflexions morales et des pensées philosophiques, des chansons, épigrammes, madrigaux, et autres pièces de poésie, des contes, nouvelles, des dissertations historiques, et des notices biographiques sur les savans, les gens de lettres, les artistes, etc., etc., etc. Trois vol. in-8°. Prix, 15 fr. et 19 fr. franc de port. A Paris, chez Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

Digitized by Google



C.

rnant mes vœux
ni prudent et sage
soins généreux
se est son partage
jamais d'amant
ère le déffend.

C.

er Lycidas
je me confie
n tous lieuxmes pas
nique amie
i jamais d'amant
ère le déffend.

4e C.

De mes ennuis les plus secrets
Je lui ferai la confidence
Si quelqu'un m'insulte jamais,
C'est lui qui prendra ma défense
Mais je n'aurai jamais d'amant
Puisque ma mère le déffend.

5e C.

S'il me demande un doux baiser
Pour récompenser sa constance
Pourrai-je hélas! le refuser
Sans trahir la reconnaissance
Mais je n'aurai jamais d'amant
Puisque ma mère le déffend.

6e C.

Ô vous qu'une sévère loi
Condamne souvent au veuvage
Fuyez l'amour, imitez moi
Prenez un ami doux et sage
Mais ne prenez jamais d'amant
Puisque le monde le déffend.

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXXXIX. — *Samedi* 16 *Décembre* 1809.



POÉSIE.

CHANT TRIOMPHAL POUR LA PAIX ET L'ANNIVERSAIRE DU SACRE.

UN CORYPHÉE.

Réjouis-toi, peuple français;
Réjouis-toi, belle Lutèce :
Unissons nos chants d'allégresse.
De nos fiers ennemis Dieu confond les projets ;
Leurs forts sont renversés, leurs bataillons défaits ;
Albion en frémit dans son île étonnée ;
Et, de nouveaux lauriers la tête couronnée,
Napoléon au monde accorde encor la paix.

Hymne chanté par des chœurs alternatifs.

I.

O mon pays, ô noble France,
Quel juste orgueil doit te saisir !
Ta gloire égale mon désir
Et surpasse ton espérance.

II.

Tu possèdes, heureux séjour,
Tout ce qui fait chérir la vie :
Si la terre te porte envie,
Le ciel te voit avec amour.

III.

Entre tes nombreuses familles
Les dons du ciel sont répartis :
La bravoure ennoblit tes fils,
La pudeur embellit tes filles.

Digitized by Google

IV.

Souris à tes nobles remparts,
Dont l'honneur s'accroit d'âge en âge.
Tes murs gardés par le courage
Sont enrichis par tous les arts.

V.

Le travail dans tes champs fertiles
Entretient la fécondité ;
L'industrieuse activité
Répand l'abondance en tes villes.

VI.

Mère des sages, des soldats,
En valeur, en vertus féconde,
Tu régis les destins du monde
Par les lois et par les combats.

VII.

Pour combler tes prospérités,
Dieu, qui veille sur tes provinces,
Dans la plus belle des cités,
T'a rendu le plus grand des princes.

LE CORYPHÉE.

Ce héros, chaque fois qu'il courut aux combats,
Fit serment d'augmenter et sa gloire et la vôtre,
Ce serment est rempli ; citoyens ou soldats,
Français ! renouvelons le nôtre.
Renouvelons les vœux qu'en ce jour solennel
Nous inspiraient l'orgueil et la reconnaissance,
Alors que l'huile sainte, aux pieds de l'Eternel,
Consacra l'EMPEREUR qu'il donnait à la France.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O toi dont les terribles mains
Pour nos droits sont toujours armées !
O Souverain des Souverains !
Dieu des Français ! Dieu des armées !
Au chef que tu nous as donné,
Au chef par nos mains couronné,
Nous jurons par toi, par sa gloire,
Nous jurons, d'un commun transport,
D'être soumis comme le sort,
Fidèles comme la victoire.

ARNAULT, *membre de l'Institut.*

Digitized by Google

DIALOGUE

Entre la ville de Paris et la ville de Rome, à l'occasion des fêtes du 3 et du 4 décembre 1809.

LA VILLE DE PARIS.

Que l'hymne de la Paix retentisse à la ronde!....
Mais quel écho déjà répète mes accens?

LA VILLE DE ROME.

C'est moi. J'ose en ce jour, du plus grand roi du monde,
Dire, avec vous, la gloire et les bienfaits récens.

LA VILLE DE PARIS.

D'arriver jusqu'à lui le besoin vous tourmente,
Mais s'il faut qu'il entende et vos chants et vos vœux,
De son palais vous êtes bien distante!

LA VILLE DE ROME.

De loin croît le respect (1).

LA VILLE DE PARIS.

De près l'amour augmente :
Réunissons nos voix.

LA VILLE DE ROME.

C'est tout ce que je veux.

LA VILLE DE PARIS.

L'Empereur se complaît dans notre accord sincère.
Que les Français et les Romains
De son couronnement fêtent l'anniversaire,
Et tous les peuples de la terre,
Tous, un seul excepté, battront soudain des mains.

LA VILLE DE ROME.

Du héros qui remet le globe en équilibre
Comment dois-je fixer la tendresse?

LA VILLE DE PARIS.

En l'aimant.
Comme il chérit la Seine, il chérira le Tibre.
Tel, s'il est appelé par deux pierres d'aimant
De même poids et de même calibre,
Le fer indécis n'est pas libre
De ne pas s'attacher aux deux également.

LA VILLE DE ROME.

Ma sœur, à ce partage encor bien que j'accède,

(1) *Major è longinquo reverentia.*

Digitized by Google

A sa protection j'avais des droits bien surs ;
Il a promis de visiter mes murs.

LA VILLE DE PARIS.

Moi, dans mon sein je le possède.
D'accepter le festin par mes soins préparé
Il me fait la faveur suprême,
Et l'éclat de son diadême
A rejailli cent fois sur mon front honoré.

LA VILLE DE ROME.

Je l'avouerai, ma sœur, votre orgueil me désole :
Mais vous appartient-il d'offrir à ses regards
Des monumens fameux, tels que mon Capitole,
Qui fut le trône des CÉSARS ?

LA VILLE DE PARIS.

De mon Louvre, à mon tour, (si j'étais moins civile),
Je pourrais tirer vanité.
Mon Louvre, par sa majesté,
Mérite, en ce moment, d'être le domicile
Du favori de la Divinité.
Mais toutes deux, (chacune en notre style),
Notre Empereur présent, concluons un traité :
Vous serez, s'il vous plaît, sa superbe cité ;
Je resterai SA BONNE VILLE.

LA VILLE DE ROME.

De son char de triomphe il convient qu'à jamais
ROME et PARIS tiennent les rênes.
Son vaste Empire aura deux Cités souveraines,
Comme le Pinde a deux sommets.

LA VILLE DE PARIS.

Nous mettrons en commun notre encens, nos cantiques,
Et s'il s'agit de cueillir des lauriers,
Les Aigles que sans cesse illustrent nos guerriers
Se joindront, dans leur vol, à vos aigles antiques.

LA VILLE DE ROME.

Si, le globe à la main, notre auguste Empereur
Vous faisait asseoir à sa droite,
Ma sœur, j'obéirais ; mais en cadette adroite
Je me dirais : la gauche est le côté du cœur.

LA VILLE DE PARIS.

Ma sœur, à vous permis, mais pour plaire au grand homme,
Rivalisons si bien de valeur, de bonté,

Digitized by Google

De talens, de commerce, et de célébrité,
Qu'il ne décide point entre PARIS et ROME.

LA VILLE DE ROME.

Soit, que notre union brille en le célébrant
Comme législateur, et comme conquérant!
Qu'il gagna de combats et que de cœurs il gagne!

LA VILLE DE PARIS.

Son règne vaudra seul (et j'en ai pour garant
Cette étoile qui l'accompagne),
Et le règne de CHARLEMAGNE
Et celui de LOUIS-LE-GRAND.

LA VILLE DE ROME.

Et moi, ma sœur, je verrais donc renaître
Et le siècle d'AUGUSTE et celui de LÉON?

LA VILLE DE PARIS.

Sans doute.

LA VILLE DE ROME.

Ainsi le veut du monde entier le maître.

LA VILLE DE PARIS.

Ainsi le veut NAPOLÉON.

Par M. DE PIIS, *Secrétaire-général de la Préfecture de Police, Chevalier de l'Empire.*

OTTAVE

PUBBLICATE IN PARIGI NELLA FESTA DEL 2 DÉCEMBRE 1809 (1).

La bella Europa del suo sangue tinta,
Gli antichi rimembrando e i nuovi danni,
Gli occhi al ciel fisa e di pietà dipinta,
Piagnea pregando fin de' lunghi affanni.
La tenace de' fati ira è già vinta;

TRADUCTION.

(1) OCTAVES OU HUITAINS,

Publiés à Paris à la fête du 2 décembre 1809.

La belle Europe teinte de son sang, se rappelant ses anciens et ses nouveaux malheurs, les yeux fixés au ciel, et décolorée par la douleur, demandait en pleurant la fin de ses longues souffrances. La colère obstinée des destins s'est enfin laissé fléchir: déjà ses années de pros-

Digitized by Google

Già di salute si preparan gli anni;
Il priego suo sulle devote piume
Levossi in loco ove l'accolse il Nume.

Alto sovra il cammin de l'eminente
Ultima sfera a l'uman guardo appare
Tale un candor, che fè l'antica gente
De la Galassia via favoleggiare,
Puro e vivido sì che pinge in mente
Netto alabastro onde fulgor traspare,
Cui per notturno estivo ciel sereno
Rimirando il pastor s'allegra in seno.

Là, donde scese l'universo, dove
Col tempo e'l moto eternità confina,
Vassi al seggio di Lui che a tutti è Giove,
Ivi comincia la città Divina;
Indi i celesti giri ordina e move;
Indi a' popoli e regi il guardo inchina;
Ivi s'albergan l'anime beate
Per gloria di natura al mondo nate.

È questo il loco ove il divin consiglio
Si formò l'alme elette ad alte imprese,
Che là tornando dal terreno esiglio

---

périté se préparent : sa prière s'est élevée sur ses ailes pieuses jusqu'au séjour où la Divinité a daigné l'accueillir.

Au-dessus de la route que parcourt la plus élevée des sphères, brille aux regards humains une lumière semblable à celle qui rendit chez les anciens peuples la Voie lactée le sujet de tant de fables, si pure enfin et si vive qu'elle représente à l'esprit un pur albâtre d'où sort une lueur qui réjouit l'ame du berger, lorsqu'il la regarde sous le ciel serein d'une nuit d'été.

C'est-là, c'est à cette hauteur d'où descendit l'Univers, où l'éternité confine avec le tems et le mouvement, que l'on arrive au pied du trône de celui qui est pour tous le Dieu suprême. Là, commence la cité divine; de-là, il meut et ordonne les célestes sphères; de-là, il abaisse ses regards sur les peuples et sur les rois; là reviennent habiter les ames heureuses qui étaient nées au monde pour la gloire de la nature.

C'est dans ces lieux que la divine sagesse forma ces ames choisies pour de hautes entreprises, qui, lorsqu'elles y retournent après leur terrestre exil, sont encore enflammées des mêmes désirs et occupées

Digitized by Google

Serban le voglie in lor disegni accese :
Grate esse al Nume han su la terra il ciglio,
Del fatto ben godendo, e al meglio intese.
E certo è qui, non ne l'inerte Elìso,
De' magnanimi Spirti il Paradiso.

Quando giunse d'Europa il pianto amaro,
Cesare, e'l Magno figlio di Pipino,
E gli altri tutti con amor pregaro,
Poichè invidia non cape in cor divino,
Che al GRANDE a Francia, a Roma, al mondo caro,
Di pace universal l'aureo destino
Sia concesso adempir : Giove il promise :
Mai di sì bella luce il ciel non rise.

BUTTURA.

---

des mêmes projets. Chères à la divinité, elles ont les yeux fixés sur la terre, jouissant du bien qu'elles ont fait, et attentives au mieux qui reste à faire. C'est-là sans doute, et non dans l'inerte Elysée, qu'est le Paradis des esprits magnanimes.

Quand la plainte amère de l'Europe y monta, César, et le grand fils de Pépin et tous les autres héros demandèrent avec amour, (car l'envie n'entre point dans les ames divines) qu'il fût accordé au GRAND HOMME cher à la France, à Rome, au monde entier, d'accomplir l'heureuse destinée d'une paix universelle. L'Eternel le promit. Jamais le ciel ne s'embellit d'une si brillante clarté.

ENIGME.

J'AI bien le cœur d'une coquette ;
Il se laisse échauffer, sans jamais s'attendrir.
D'un éclat emprunté parais-je m'embellir.....
Aussitôt la foule indiscrète
Devant moi vient se réunir.
Après les complimens d'usage
Sur la douceur de mes bienfaits,
Souvent le moindre mot engage
Une discussion volage
Où l'on traite mille sujets.
On juge tout, morale, politique,
Commerce, prose, vers, et même les procès.

Digitized by Google

On décide sur la musique,
On analyse les succès,
Et toujours à l'éloge on mêle la critique.
Assis auprès de moi, le lecteur enchanté
Relit plus tendrement une scène charmante,
Et par un logogriphe un Œdipe agité
Saisit plus ardemment le mot qui le tourmente.
Ces mouvemens divers dont j'offre le tableau,
Sans doute à ton esprit m'ont déjà fait connaître :
Cher lecteur, quoi qu'il en puisse être,
Ne m'arrache pas mon manteau.

Par M. M...

LOGOGRIPHE.

Je mets un terme à tout, au plaisir, à la peine :
De pouvoir m'éviter, votre espérance est vaine.
Otez-moi tête et queue, hélas ! que de mortels
De tous tems pour m'avoir devinrent criminels !

A.... H.....

CHARADE.

Fillette qui se marie
Peut devenir mon premier ;
Métal terni qu'on essuie
Paraît alors mon dernier ;
Mainte et mainte facétie
Attire chez mon entier.

A.... H.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Billet*.
Celui du Logogriphe est *Spectre*, dans lequel on trouve, *sceptre*.
Celui de la Charade est *Cornemuse*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

SUR L'INFLUENCE DES IDÉES EXACTES DANS LES OUVRAGES LITTÉRAIRES.

Rien n'est beau que le vrai.

Il n'est presque personne qui n'ait éprouvé combien la manière de voir et de sentir d'un même individu change avec l'âge et se modifie par les années. Un homme de vingt ans, à qui l'on ferait écrire et signer ses opinions pour les lui représenter à trente, serait bien étonné quand il les reverrait. Boileau lui-même, le rigoureux Boileau, avouait que, dans sa jeunesse, il avait beaucoup d'admiration pour les romans de la Calprenède et de Scudéry.

Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, les nations ressemblent aux individus. Leur goût a aussi ses vicissitudes. Elles admirent d'abord des ouvrages imparfaits et sans art. Peu à peu la langue se développe et se forme par ses premiers essais. Enfin quelques génies supérieurs paraissent, s'emparent de cette langue vierge, lui donnent la souplesse, la grâce, la force, en un mot, toutes les perfections dont elle est susceptible. Alors le goût est fixé; leurs écrits en deviennent la règle immuable. Ils restent comme des modèles dont on approche, mais que l'on ne surpasse plus.

En effet, après que les écrivains supérieurs ont, pour ainsi dire, épuisé les beautés du langage; après qu'ils les ont fait servir à peindre tous les mouvemens du cœur, qui sont et seront éternellement les mêmes, il devient bien difficile de trouver de nouveaux sentimens, de nouvelles passions qui leur aient échappé. L'inévitable besoin de la nouveauté jette les esprits dans mille routes inconnues qui les égarent; alors tout se dénature et s'exagère. On substitue l'enflure au sublime, la manière à la grâce, les écarts de l'imagination aux hardiesses du génie: c'est l'époque de la décadence du goût.

Ces vicissitudes sont tellement dans la nature, que des peuples très-différens dans leurs institutions et dans leurs mœurs, les Romains et les Grecs, en ont également offert l'exemple. Comment se fait-il que des personnes sensées

Digitized by Google

et de bonne foi aient pu méconnaître la loi de cette succession inévitable, aussi intimement liée à la nature de l'esprit humain que les périodes de notre vie le sont avec notre organisation physique ? On se plaint de ce que les lettres obtiennent aujourd'hui moins de succès qu'autrefois, et on en jette la faute sur les sciences. Pourquoi leur reprocher les effets du tems ? C'est, dit-on, l'esprit géométrique qui tue les lettres. A force de vouloir tout comprendre, tout analyser, on dessèche l'imagination, et on la rend insensible aux fictions riantes de la poésie. L'étude des sciences exactes a renversé l'empire du merveilleux, personne n'y croit plus. Si elles continuent à se répandre, c'est est fait de la littérature; nous ne verrons plus de tragédies comme celles de Racine, de poëmes comme l'*Enéide* et l'*Iliade*.

Outre que ces reproches sont injustes, il sont en même tems maladroits ; car l'esprit des sciences n'étant, par sa nature, que l'esprit d'examen et de doute, si l'on venait, par malheur, à prouver qu'il est essentiellement opposé au sentiment des beautés littéraires, il s'ensuivrait que ces beautés ne peuvent supporter un examen réfléchi ; qu'ainsi elles n'ont aucun fonds réel, et qu'elles ne peuvent être goûtées que par des gens qui ont renoncé à l'usage de leur raison et de leur jugement.

Heureusement pour les sciences et pour les lettres, il s'en faut que cette conséquence soit vraie. Bien loin que les beautés des grands écrivains aient rien à perdre à un examen sévère, c'est à l'examen qu'elles triomphent. Plus on essaie de les approfondir, plus on les admire, plus on en sent le prix. Et comment pourrait-il en être autrement? Est-ce que leur mérite consiste dans un vain cliquetis de mots dépourvus de sens, ou dans l'art d'exprimer une pensée fausse par des mots symétriquement arrangés ? non, sans doute ; il consiste dans une imitation fidèle et éclairée de la nature. Voyez quelle vérité de descriptions et de sentimens dans Homère ! y trouvez-vous une image inexacte, une épithète infidèle (1) ? S'il décrit l'aspect d'une contrée, d'une île ou d'une montagne, c'est avec les traits qui lui

(1) Les personnes qui ne connaissent pas la langue grecque, peuvent prendre une idée d'Homère en lisant la traduction de quelques livres de l'*Odyssée* par Fénélon (œuvres complètes). C'est Homère écrit du style de *Télémaque*.

Digitized by Google

sont propres et qui la font distinguer encore aujourd'hui des matelots. C'est encore aujourd'hui la verte Zacynthe, l'âpre Ithaque et la sablonneuse Pylos. S'il peint les bords d'un ruisseau ou d'un fleuve, il ne vous dit pas seulement qu'ils sont couverts de fleurs, il vous nomme les fleurs qui y croissent, et les caractérise d'un mot pris sur la nature, vous montrant toujours ainsi des images sensibles. Soit qu'il fasse parler des femmes ou des guerriers, des héros ou des pâtres, il ne leur fait jamais rien dire qui ne soit exactement conforme à leur caractère, à leur situation; enfin ce que vous croiriez dire vous-même. Et Virgile, qui avait plus de goût encore, cesse-t-il un moment d'être vrai? Le désespoir de Didon n'est-il pas de tous les siècles et de tous les pays? On ne rencontre pas dans les *Géorgiques* une seule expression impropre, une seule épithète oiseuse ou inexacte. C'est qu'Homère et Virgile savaient tout ce qui était connu de leur tems; et ils ont parlé en observateurs instruits autant qu'en poëtes. Il serait injuste de reprocher à Virgile la fable de la renaissance des abeilles; elle tenait aux préjugés de son siècle, et en cela ce ne sont pas les connaissances de ses contemporains qui lui ont nui, ce sont leurs erreurs. Il en est de même de Lucrèce. Certainement ce grand poëte n'en vaudrait que mieux si, au lieu des vains systèmes qu'il explique avec tant de détail, il avait eu à exposer les grandes découvertes de la philosophie naturelle que Voltaire a décrites en si beaux vers. Qu'on ne dise donc plus que les progrès des sciences exactes, qui nous font mieux connaître la nature, sont contraires à ceux de la poésie qui doit la peindre; le bon sens et l'expérience contredisent également cette assertion.

Et comment pourrions-nous méconnaître la possibilité d'allier une parfaite exactitude avec une poésie riche, harmonieuse et sublime, nous les compatriotes de Racine, nous qui pouvons jouir de ses divins ouvrages et approfondir leurs beautés? Rassemblez toutes les armes de la dialectique, de la logique la plus rigoureuse; attaquez-le avec toutes ces forces; examinez, analysez l'ensemble et les détails, le plan, les caractères, les pensées, les expressions; tournez-les sous toutes les faces; allez même jusqu'à dépouiller le poëte de ses ornemens, et comme autrefois les matelots d'Ulysse pour éviter le chant des sirènes, fermez vos oreilles aux charmes de son style enchanteur. Vous aurez beau le soumettre à cet examen sévère, l'or ne sort pas plus pur du creuset. Partout vous trouverez l'ordre,

Digitized by Google

la convenance, la sagesse, en un mot, la nature; mais la nature idéale, telle que l'imagination la plus brillante et la plus pure aimerait à la concevoir.

La fidélité des grands poëtes brille même jusque dans les fictions mythologiques dont ils ont fait usage. Enée descend-il aux enfers, la description des enfers est conforme à l'objet auquel ils sont destinés. Tout n'est que tristesse, silence et destruction: le langage des morts s'accorde avec le caractère qu'ils ont eu pendant leur vie; mais il se trouve modifié par leur état actuel, et l'on sent que de leurs passions ils n'ont gardé que le souvenir. Si Renaud pénètre dans la forêt enchantée, s'il s'oublie dans les jardins d'Armide, la peinture de ses entreprises, de ses périls, des prodiges qui s'offrent à ses yeux, tout est d'accord, tout est vrai dans cette première supposition, et c'est dans ce sens que Boileau a eu raison de dire:

Le vrai seul est aimable,
Il doit régner partout et même dans la fable.

Le mérite des grands poëtes est donc fondé tout entier sur la vérité. Il n'a donc rien à craindre du tems, ni de la raison, ni de la justesse de l'esprit, ni des progrès des sciences, qui ne sont que la raison et la justesse d'esprit appliquées à l'étude de la nature. Aussi voilà pourquoi ces écrivains immortels produisent sur nos ames des impressions si profondes et si durables: voilà pourquoi ils plairont dans tous les siècles. Leurs tableaux, vivante image de la nature, sont éternels comme ses ouvrages.

Au contraire, les écrivains qui, dans les matières où la vérité est de rigueur, suivent aveuglément le caprice de leurs idées par ignorance ou par faiblesse, ou par dédain pour une instruction plus solide, ne peuvent obtenir qu'un succès peu durable. Tôt ou tard on aperçoit le vice de leurs compositions: à mesure que le goût se forme ou que les connaissances s'étendent, on est choqué de toutes les invraisemblances qu'ils présentent, et l'on découvre enfin des défauts où l'on n'avait vu autrefois que des beautés. Ce désenchantement est ce qui peut arriver de pire à un ouvrage, parce qu'il est sans remède; une fois détrompé, on ne revient plus. Le talent d'écrire ne suffit pas à lui seul pour faire éviter ces écarts, il faut y joindre encore l'instruction; car de très-grands écrivains y sont tombés lorsque les connaissances leur ont manqué, ou lorsque le fonds de leur sujet a cessé de les soutenir. Bossuet lui-même, lors-

Digitized by Google

qu'il veut expliquer les suites physiques du déluge et leur influence sur la durée de la vie humaine, n'est plus le grand Bossuet. Cet homme qui avait des idées si fortes, ne fait que créer des systèmes. Celui qui connaissait si bien la force et l'énergie des expressions, n'assemble plus que des mots vides de sens. Mais il redevient lui-même, lorsque, soutenu par la vérité, il raconte les révolutions des empires, comme un autre dirait des événemens vulgaires, peignant d'un mot leurs désordres et montrant les causes profondes de leur décadence.

Parmi les autres exemples que l'on pourrait rapporter à l'appui de cette proposition, j'en citerai un très-digne d'être remarqué : ce sont les *Etudes de la nature*, par M. Bernardin de Saint-Pierre. Assurément M. de Saint-Pierre est un des écrivains qui ont le mieux manié la langue française. Son style se rapproche, pour la douceur, de celui de Fénélon ; pour la force, de celui de Rousseau. Le petit roman de *Paul et Virginie* est un chef-d'œuvre de goût, de diction, de naturel et de sensibilité. Les *Etudes de la nature* offrent aussi des morceaux pleins de chaleur et des descriptions très-brillantes ; mais le fond de l'ouvrage repose sur le sable. L'idée principale qui lui sert de base est fausse ; les détails pour la plupart sont faux aussi. Presque toutes ces harmonies prétendues que l'auteur admire et veut nous faire admirer, sont établies sur des faits inexacts, sur des rapports qui n'existent pas, sur de prétendues lois générales qui souffrent mille exceptions : tandis qu'au contraire, les véritables rapports des phénomènes, les grandes lois de la nature, au moins celles que nous pouvons apercevoir, y sont oubliées, méconnues ou mal senties. Or, si ces erreurs peuvent se pardonner dans un poëme où les phénomènes physiques n'offrent que des objets de fiction accessoires à la fable principale ; comme dans la forêt enchantée du Tasse ou dans l'épisode d'Aristée, on ne saurait jamais les tolérer dans un ouvrage dont la nature physique fournit elle-même le sujet, le fonds et les détails ; sur-tout lorsque la fausseté en est si palpable que le moindre degré d'instruction et d'une instruction devenue aujourd'hui très-commune, suffit pour la faire apercevoir.

Le principe général de toutes les erreurs physiques de M. Bernardin de Saint-Pierre est, si je ne me trompe, le malheureux système des causes finales qu'il a embrassé. Ce système, né dans des tems où l'on n'avait que des

Digitized by Google

notions inexactes et imparfaites sur le véritable arrangement de l'univers, altère et fausse tous les rapports des phénomènes entr'eux. Les partisans des causes finales croient que toutes les choses de ce monde ont été faites pour l'homme. C'est pour lui que tous les êtres de la terre ont été créés. Bien plus, cette terre elle-même, le soleil et tous les astres du ciel, n'ont que l'homme pour objet et pour centre. Tous ces êtres qui vivent, ces globes qui roulent dans l'espace ont été créés pour l'utilité d'un atome! Que dis-je! pour son amusement; car, suivant M. de Saint-Pierre, la nature a formé tout exprès pour cela, dans ses plus petites productions comme dans ses effets les plus terribles, des harmonies et des contrastes appropriés aux situations et aux lieux. Toute flatteuse que cette idée puisse être pour notre orgueilleuse espèce, on peut, je crois, avancer aujourd'hui, sans craindre de se compromettre, qu'elle n'est pas soutenable. Les idées que le télescope nous a données de l'univers, nous ont appris à chercher notre véritable grandeur dans le développement de notre intelligence, et non pas dans notre importance physique. Si l'on pouvait porter un de nos télescopes dans Syrius et le diriger vers le soleil, non-seulement on n'apercevrait plus notre petite terre, ni Jupiter, ni Saturne, ni aucune des planètes; mais les orbites de ces astres, et celle d'Uranus même, dont le rayon a plus de six-cents millions de lieues, disparaîtraient dans la lunette derrière l'épaisseur d'un fil d'araignée. Après cela, comment peut-on croire que le centre de toutes choses et le comble de la perfection dans l'organisation de la matière, ont été placées dans le globule que nous habitons? Comment peut-on croire que Syrius et tous les autres mondes ont été faits pour nous?

L'homme, infini dans sa pensée, mais borné dans son existence, n'est donc pas le centre de l'univers. Cette première base renversée, tout le reste s'écroule. La nature, envisagée sous le point de vue restreint où s'est placé M. Bernardin de Saint-Pierre, ne laisse plus apercevoir aucune de ses lois générales. Les prétendues harmonies par lesquelles il les remplace sont fausses ou imparfaites. Aussi, par le vice de cette conception, s'est-il vu conduit à nier les résultats de toutes nos observations, de toutes nos sciences, c'est-à-dire à combattre l'évidence même. Ce n'est en effet que sur les ruines de la géométrie et de la physique qu'il peut établir ses systèmes. Il faut avoir renoncé à tout cela avant d'accorder que la terre est aplatie

Digitized by Google

à l'équateur et renflée aux pôles ; que les marées qui suivent le cours de la lune sont occasionnées par la fonte des glaces polaires ; que l'inégalité de cette fusion sur les deux pôles rendant leur pesanteur inégale produit le mouvement annuel du globe ; que la terre, en se renversant autrefois sur elle-même, et présentant directement ses pôles au soleil, a occasionné par cette sorte de culbute le déluge universel ; enfin que l'on trouve des preuves décisives de toutes ces assertions dans la Genèse et dans le livre de Job.

Il faut pourtant convenir que M. Bernardin de Saint-Pierre a prévu une objection assez forte que l'on pourrait faire à son système : « c'est que, si les effusions polaires » occasionnaient le mouvement de la terre dans l'écliptique, il arriverait un moment où les deux pôles étant en » équilibre (comme dans les équinoxes) elle ne présenterait plus que son équateur au soleil, et par conséquent » elle devrait s'arrêter. » La difficulté est nette et précise. Il est curieux de voir comment il la résout. « A cela, dit-il, » j'avoue que je n'ai rien à répondre, sinon qu'il faut recourir à une volonté immédiate de l'auteur de la nature » qui détruit l'instant de cet équilibre, et qui rétablit le » balancement de la terre sur ses pôles par des lois qui nous » sont inconnues (2). » Je ne vois non plus rien à reprendre à cette réponse ; quand on emploie une fois la volonté de Dieu en matière de physique, cela lève bien des difficultés. Pourtant Horace a dit :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Voulez-vous entrer dans les détails, vous n'y trouverez pas plus de vérité. Je ne disputerai point sur le contraste des amans avec leurs maîtresses, quoique M. de Saint-Pierre assure qu'en voyant un seul des deux on peut par opposition deviner l'air, la taille et le caractère de l'autre. Je n'examinerai point si les yeux sont en harmonie avec le soleil, à cause de leur rotation sur eux-mêmes, et les paupières qui les recouvrent, avec les nuages dont se voile cet astre ; ni s'il serait avantageux, pour dissiper la foudre, de substituer les lauriers aux paratonnerres, ce que M. de Saint-Pierre propose comme une méthode bien plus sûre

(2) *Etudes de la Nature*, troisième édition, tome Ier, page 240. Pour le reste du système, voyez pages 175—261. M. de Saint-Pierre fait venir tout à son système. On connait le fameux pas-

Digitized by Google

et plus agréable (3). Je n'entreprendrai point non plus de décider si le monde a été créé jeune ou vieux, quoique M. de Saint-Pierre pense qu'il a été créé vieux et même avec quelques corps morts, afin d'établir tout de suite les harmonies (4), opinion renouvelée depuis et adoptée par M. de Châteaubriand, comme éminemment poétique (5). Mais pour choisir l'exemple le plus simple, et montrer le défaut de vérité et d'exactitude jusque dans les derniers détails, je prendrai les harmonies des fleurs que l'on a trouvées si charmantes. M. de Saint-Pierre commence par dire que les pétales sont de vrais miroirs destinés à réfléchir la chaleur sur les étamines, ou à l'écarter du centre, si elle est trop forte; et en conséquence il décrit les courbures que la nature leur a données, courbures qu'il trouve toujours d'accord avec les fonctions auxquelles son imagination les a destinées. Or il ne faut pas être bien instruit en physique pour sentir combien cette idée est peu fondée. Si la chaleur se réfléchit au foyer d'un miroir de métal poli, quelle accumulation peut-il s'en faire par la réflexion sur une surface matte ou vernie comme sont ordinairement les pétales des fleurs, et sur-tout par des courbures aussi heureusement irrégulières que celles que la nature leur a données? Quelle réflexion peut se faire sur les étamines des fleurs qui, naissant à l'ombre des bois ou dans une situation opposée au soleil, ne sont éclairées que par la lumière vague de l'atmosphère? Suivez maintenant les conséquences de ce système: selon M. Bernardin de Saint-Pierre, les fleurs qui naissent dans des climats froids ou dans des saisons froides sont blanches, parce que la couleur blanche est la plus propre à réfléchir la chaleur sur

---

sage du livre de Job, où Dieu l'interrogeant lui dit: As-tu marché dans les profondeurs de l'abîme? As-tu mesuré la grandeur de la terre? *Numquid considerasti latitudinem terræ?* Point du tout, dit M. de Saint-Pierre, *latitudo* ne signifie point là grandeur; il veut dire précisément la latitude dans le sens astronomique: as-tu considéré la latitude de la terre? la latitude, c'est-à-dire le pôle, ou les glaces polaires.

(3) *Etudes de la Nature*, tome II, page 440.

(4) *Etudes de la Nature*, tome I, page 115.

(5) *Génie du Christianisme*, cinquième édition, in-8°, tome I, page 175. Les deux auteurs vont même un peu plus loin, car ils disent que le monde a été créé jeune et vieux tout-à-la-fois.

les

Digitized by Google

les étamines; et au contraire les plantes de l'été et des pays chauds sont revêtues de couleurs foncées et brillantes, au moyen desquelles la chaleur est absorbée par les pétales, de façon que les étamines en sont préservées. Mais, pour apprécier la justesse de ces résultats, parcourez les fleurs du premier printems: vous y trouverez la violette, l'anémone pulsatile, l'hépatique rouge et bleue, la cynoglosse et les tulipes, toutes fleurs qui ont des couleurs foncées. Au contraire, voulez-vous pour l'été des fleurs qui aient la couleur blanche? Vous avez le jasmin, la tubéreuse, le leucanthèmes, le carnillet, la lampette, la clématite, le liseron des haies, les paquerettes, toutes plantes que l'on rencontre à chaque pas, et qui se présentent d'elles-mêmes à l'observateur le moins attentif. La plupart des autres harmonies si élégamment décrites par M. de Saint-Pierre sont de la même vérité (6).

Sans doute il existe des harmonies dans la nature, puisque tous les phénomènes qu'elle nous présente résultent des actions réciproques que les molécules matérielles exercent les unes sur les autres, selon des lois immuables, quoique variées à l'infini; ou plutôt, la nature entière envi-

(6) Dans ce système, tout ce qui n'est point harmonie est contraste, et tout ce qui n'est point contraste est harmonie, de même que M. Jourdain disait: tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. « Les chiens, dit M. Bernardin de » St-Pierre, sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées, l'une claire » et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la » maison, ils puissent être aperçus sur les meubles, avec la couleur » desquels on les confondrait souvent. Tome II, page 224. » Voilà un contraste. « De plus, ajoute-t-il, j'ai remarqué en eux cet instinct, » sur-tout dans les chiens de couleur rembrunie; c'est qu'ils vont se » coucher partout où ils voient une étoffe blanche, préférablement à » toutes les autres couleurs. » Cet instinct « vient du sentiment que le » chien a lui-même du contraste que cherchent les puces dont il est » souvent tourmenté. Les puces (comme étant de couleur brune) se » jettent, partout où elles sont, sur les couleurs blanches. Cet instinct » leur a été donné pour que nous puissions les attraper plus aisément. » Voilà une harmonie humaine. Autre harmonie, les arbres fruitiers sont faciles à escalader, afin que nous puissions cueillir leurs fruits plus aisément (tome II, page 593). De bonne foi peut-on appeler cela *des études de la nature?*

Digitized by Google

sagée de cette manière n'est qu'une harmonie universelle. Mais ces rapports pour l'ordinaire échappent à nos faibles yeux, et si nous pouvons parvenir à suivre quelques anneaux de cette chaîne immense, ce n'est qu'à force d'observations exactes, rigoureusement combinées : sur-tout c'est en évitant avec le plus grand soin de substituer aux réalités de la nature les fantômes de notre imagination.

Les idées de M. Bernardin de Saint-Pierre ont été souvent empruntées et reproduites par l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*; non-seulement pour ce qui concerne les premiers états du globe, mais pour toutes les harmonies des êtres avec l'homme, et généralement pour tout le système des causes finales. L'imitateur a même été quelquefois plus loin que le modèle (7), car il assure positivement que la terre seule est habitée, et que tous les astres du ciel sont demeurés *d'éclatantes solitudes* par suite du péché originel, ce que M. de Saint-Pierre n'a point affirmé. Il ne m'appartient pas de juger ces deux ouvrages sous le rapport littéraire; encore moins voudrais-je en discuter le but moral et religieux. Mais, sans toucher aucunement au fond, il me semble utile de montrer comment les mêmes systèmes ont également égaré M. de Châteaubriand dans les jugemens qu'il porte sur les phénomènes naturels; et comment, lorsqu'il parle de la nature physique, le défaut de connaissances précises l'a souvent conduit à des idées fausses, à des imag s inexactes, à des expressions infidèles.

Par exemple, quand, pour prouver le mystère de la Trinité, il a rappelé les trois grâces, les trois grands dieux du paganisme, et les fictions mythologiques de tous les peuples, où le nombre *trois* joue quelque rôle, il rappelle ainsi les anciennes idées pythagoriques relatives à ce nombre. *Le trois*, dit-il, *n'est point engendré et engendre toutes les autres fractions.* Voilà qui est absolument inintelligible, car premièrement qu'est-ce qu'un nombre engendré ou non engendré? en quoi un nombre engendré est-il plus ou moins beau qu'un autre qui ne l'est pas? et enfin comment le nombre *trois* qui n'est point une fraction, peut-il engendrer *toutes les autres* fractions? Mais pas-

(7) Cela arrive presque toujours aussi en matière de philosophie. Kant se plaignait beaucoup de l'exagération de ses élèves qui étaient plus *kantistes* que lui.

Digitized by Google

sons, ceci est peut-être trop géométrique. Ailleurs (8), l'auteur nous dit : « Le calcul décimal peut convenir à un » peuple mercantile, mais il n'est ni beau ni commode » dans les autres rapports de la vie et dans les équations » célestes. La nature l'emploie rarement, il gêne l'année » et le cours du soleil; et la loi de la pesanteur ou de la » gravitation, peut-être l'unique loi de l'univers, s'accomplit » par le carré et non par le quintuple des distances. » A-t-on jamais rien vu de moins raisonnable que ce passage? Est-ce que les diverses formes numériques sous lesquelles nous pouvons exprimer les rapports des phénomènes changent quelque chose à leur valeur absolue? est-ce que la longueur de l'année est un nombre entier, et l'auteur croit-il qu'elle est susceptible d'être exprimée exactement en jours? Enfin est-ce qu'il croit que le carré d'un nombre est le quadruple de ce nombre, puisqu'il l'oppose au quintuple, et ne sait-il pas que le carré est le produit du nombre par lui-même? Voilà, dira-t-on, des chicanes de géomètre. Mais, puisque vous parlez de géométrie, il faut bien que vous en parliez exactement; puisque vous voulez employer des argumens mathématiques pour convertir les incrédules, il faut bien que vos argumens soient bons; sans cela vous risquez d'ébranler la foi au lieu de la rassurer.

Toutefois laissons la géométrie. Je n'insisterai point sur ce *glorieux triangle* que l'auteur vit un jour, et qu'il dit avoir été formé par le soleil, la lune et une trombe, quoique je ne conçoive guère comment un triangle peut être *glorieux*. Venons aux harmonies physiques. Ici le sujet est plus facile, moins hérissé, les connaissances plus générales. L'auteur nous peint les prédestinés visitant les différens globes célestes (9), « ce globe à la longue année qui » ne marche qu'à la lueur de quatre torches pâlissantes; » cette terre en deuil qui, loin des rayons du jour, porte » un anneau comme une veuve inconsolable. » Le globe *à la longue année* est, je suppose, celui de Jupiter, quoique cette épithète convînt mieux à Saturne et à Uranus, dont les révolutions sont plus longues. Je comprends bien que les quatre torches sont les quatre satellites; mais pourquoi sont-elles *pâlissantes?* et quelle raison l'auteur a-t-il eue pour leur donner cette dénomination? D'ailleurs, il est faux de dire que Jupiter ne marche qu'à la lueur de ces quatre

(8) Génie du Christianisme, tome IV, page 22.

(9) Martyrs, livre 3, page 78, éd. in-8°. 1809.

Digitized by Google

torches, puisqu'il est encore éclairé par le soleil, et qu'il reçoit même de cet astre tout l'éclat dont il brille à nos yeux. Quant à la terre en *deuil*, il paraît que c'est Saturne; mais pourquoi dit-il qu'elle est en deuil? comment une planète peut-elle être en deuil? et de qui? Ensuite qu'est-ce que cet anneau au doigt d'une veuve? c'est l'anneau de Saturne; mais quel rapport y a-t-il entre une veuve et une planète, et comment peut-on établir une analogie entre l'anneau de Saturne et l'anneau de mariage qu'une veuve porte au doigt? On imaginerait difficilement une association d'idées plus bizarres.

Dans les chapitres où l'auteur parle des sciences, il méprise beaucoup les chimistes, qui, dit-il, ne *savent que détruire, ne peuvent enfanter que la mort*; mais il ne lui faut pas savoir gré de cette idée; il l'a tirée des *Etudes de la Nature*, où elle se trouve seulement exprimée un peu différemment. Il en veut sur-tout beaucoup aux cabinets d'anatomie et d'histoire naturelle. « Ecoles où la mort, » la faulx à la main, est le démonstrateur; cimetières au » milieu desquels on a placé des horloges pour compter des » minutes à des squelettes, pour marquer des heures à l'éter- » nité (10)! » Voilà de grands mots, sans doute. Toutefois, si M. de Châteaubriand avait le malheur de se casser un bras ou une jambe, je doute fort qu'il appelât à son secours quelque voyageur sentimental, habitué à errer dans les déserts, et qui, pour me servir de son expression, *n'aurait apporté que son cœur à l'étude de la nature*. Je crois bien plutôt qu'il s'adresserait à quelque habile chirurgien qui, ayant long-tems fréquenté ces cabinets et ces écoles funestes, s'y serait mille fois exercé à opérer sur des cadavres, et qui dans cette pratique longue et pénible, ayant étudié profondément les moindres détails de notre organisation, aurait ainsi acquis la sûreté, la dextérité et le sang-froid qu'exigent des opérations périlleuses. Mais alors, en recevant ses soins bienfaisans, il y aurait aussi peu de justice que de politesse, à lui dire *qu'à force de se promener dans l'atmosphère des sépulcres, son ame a gagné la mort*.

Je ne puis finir ces citations d'une manière plus convenable qu'en rapportant le tableau de *la fin du monde*. Pour peu qu'on ait de connaissances en physique, on con-

(10) Génie du Christianisme, tome 3, page 60.

Digitized by Google

çoit que tous les phénomènes naturels, même ceux qui nous semblent les plus variés et les plus bizarres, sont les résultats nécessaires des forces que la nature a imprimées à la matière; qu'ainsi il n'y a point de hasard, et que le coup de dés d'un joueur, la chûte d'une feuille et le grain de sable qui va se loger dans l'urètre de Cromwell, sont réglés, aussi bien que les mouvemens des astres, par les lois fixes et invariables de cet univers. L'auteur du *Génie du Christianisme* ne pense pas ainsi. Selon lui, l'action constante et immédiate de Dieu est nécessaire pour maintenir cet univers qu'il a créé, et il fait la plus épouvantable peinture des désordres qui arriveraient, selon lui, si la matière était abandonnée à sa propre action. «Les nuages obéissant aux » lois de la pesanteur tomberaient perpendiculairement sur » la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs. L'instant d'après, l'atmosphère serait trop épaisse ou trop ra» réfiée pour les organes de la respiration. La lune, trop » près ou trop loin de nous, tour-à-tour serait invisible, » tour-à-tour se montrerait sanglante, couverte de taches » énormes ou remplissant seule de son orbe démésuré le » dôme céleste. Saisie *comme d'une étrange folie*, elle mar» cherait d'éclipses en éclipses, ou se roulant d'un flanc sur » l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne » connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même » vestige. Ce ne serait qu'une suite de conjonctions ef» frayantes. Tout-à-coup un signe d'été serait atteint par un » signe d'hiver. Le bouvier conduirait les pléïades, et le lion » rugirait dans le verseau; là des astres passeraient avec la » rapidité de l'éclair; ici ils *pendraient* immobiles; quelque» fois se pressant en groupe, ils formeraient une nouvelle » voie lactée; puis, disparaissant tous ensemble et déchi» rant le rideau des mondes, selon l'expression de Tertul» lien, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éter» nité (11). »

Je le demande à tout lecteur sensé : y a-t-il rien de plus semblable au rêve d'un malade que cette vision? Que signifie cette lune qui se montrerait, tantôt pale, tantôt sanglante, et qu'y aurait-il donc de si funeste dans ces couleurs? Comment s'y prendrait-elle pour remplir de son orbe le dôme céleste? Qu'est-ce aussi que cette *étrange folie* qui la ferait marcher d'éclipses en éclipses? Et quant à ces *effrayantes* conjonctions des étoiles qui arriveraient à

(11) Génie du Christianisme, tome 1, page 182.

Digitized by Google

chaque instant, nous devons dès à présent être bien effrayés; car, comme il y a des étoiles dans presque tous les points du ciel, il s'en trouve toujours quelqu'une dans la direction du soleil. Ainsi, depuis le commencement du monde, il ne s'est pas passé une minute sans qu'il arrivât quelque conjonction, qui n'a fait aucun mal. C'est un bien faible moyen d'intérêt que d'aller remuer et ranimer d'anciens préjugés populaires, dont heureusement les sciences ont renversé pour jamais l'empire. Au reste, à tout cela on n'a qu'un mot à répondre. Voilà, dites-vous, ce qui arriverait si la matière était abandonnée à elle-même et aux actions réciproques des particules qui la composent; eh bien! c'est précisément parce qu'elle est abandonnée librement à ces forces invariables, que ces désordres n'arrivent pas.

En citant ces passages d'un auteur qui a reçu tant d'éloges, dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde, et qui jouit aujourd'hui d'une si grande célébrité, je n'ai eu qu'un seul but : c'est de montrer, par des exemples saillans et palpables, que le style le plus brillant, le plus harmonieux ne saurait avoir de beautés réelles sans la vérité; que pour écrire bien, la première condition, la condition indispensable, c'est d'écrire sur ce que l'on sait bien; qu'ainsi les progrès des connaissances exactes, bien loin d'être nuisibles aux lettres, leur sont plutôt favorables, soit en donnant plus de vérité à leurs tableaux, soit en offrant de nouveaux alimens à la pensée lorsque l'ame n'a plus de nouvelles passions à ressentir ou à peindre.

Au reste, pour consoler les deux auteurs que ma critique pourrait affliger, j'avouerai volontiers que le système des harmonies qu'ils ont adopté n'est pas de leur invention, et qu'il a été soutenu par de très-grands génies. Je ne leur rappellerai point Platon et Pythagore, ces exemples sont trop loin de nous; mais je citerai Képler, un des savans les plus justement célèbres qui aient jamais existé. Képler a mêlé des idées d'astrologie et de rapports harmoniques à ses plus grandes découvertes. Il croyait fermement que le système des mouvemens célestes était établi sur les mêmes nombres et sur les mêmes proportions que l'échelle musicale. « Et, dit-il (12), soit que l'on envisage la beauté de ce » système, ou la grandeur de ces vues, ou la persuasion » irrésistible qui résulte de ces considérations, on doit » les regarder comme l'ame et la vie de l'astronomie. »

(12) *Epitome Astronomiæ Copernicanæ*, pag. 545.

Digitized by Google

Suivant lui, chaque planète répond à une note de l'échelle musicale. La terre fait résonner un ton et un semi-ton qui répond à son excentricité. «Bien plus, dit-il, si l'on » supprime le semi-ton de la terre, il n'y a plus dans les » mouvemens célestes aucune image des tons majeurs et » mineurs, résultat le plus délicieux, le plus admirable, le » plus sublime de ces phénomènes.» Et il avait tout exprès composé un traité des harmonies pour expliquer ces rapports merveilleux. «Il est affligeant pour l'esprit humain, » dit M. Laplace, de voir ce grand homme, même dans ses » derniers ouvrages, se complaire avec délice dans ces chi» mériques spéculations, et les regarder comme l'ame et la » vie de l'astronomie. Leur mélange avec ses véritables dé» couvertes fut sans doute la cause pour laquelle les astro» nomes de son tems, Descartes lui-même et Galilée, qui » pouvaient tirer le parti le plus avantageux de ces décou» vertes, ne paraissent pas en avoir senti l'importance. » Elles n'ont été généralement admises qu'après que New» ton en eut fait la base de sa théorie du système du monde.»

Aujourd'hui que les progrès des connaissances et de la philosophie ont montré toute l'illusion de ces idées systématiques, comment peut-on essaye de les faire renaître? Comment peut-on en faire la base de ses ouvrages, y chercher de nouveaux moyens de succès, et les représenter comme essentielles à la littérature? Certes, si le charme des lettres exigeait le sacrifice de la sagesse; si, comme l'ivresse, il ne pouvait se faire sentir qu'après la perte de la raison et du jugement, la littérature serait le plus funeste et le plus dangereux de tous les arts. L'imagination n'a de prix qu'autant qu'elle sert à embellir notre intelligence. Si elle saisit l'ame par la vivacité des images, ce ne doit être que pour l'éclairer plus rapidement, pour lui faire mieux voir et embrasser la vérité, et non pour l'égarer dans de vaines chimères, pour la séduire par de flatteuses erreurs. Heureusement le bon sens et le bon goût n'ont pas encore perdu toute leur influence, et ceux qui veulent introduire parmi nous une nouvelle poétique, fondée sur la déraison et l'extravagance, n'auront pas seulement, comme ils le supposent, à se défaire des gens éclairés et savans; leurs véritables ennemis, leurs ennemis mortels, sont les grands écrivains du siècle de Louis XIV, Fénélon, Boileau et Racine, qui nous ont appris par leur exemple et par leurs ouvrages à ne connaître d'autres sources des beautés littéraires que la nature et la vérité. BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Œuvres complètes de l'abbé Arnaud, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres. — A Paris, chez *Léopold Collin*, rue Gilles-Cœur, n° 4. — Trois volumes in-8°.

L'empire des lettres est partagé en deux classes très-distinctes. L'une se forme des esprits élevés, étendus, des hommes à imagination vive et sensible, doués d'un goût naturel pour le grand, pour le beau, qui sont invinciblement portés à la culture des lettres, mais que les distractions du monde, les goûts, les passions, les affaires, empêchent quelquefois de devenir tout ce qu'ils pourraient être: l'autre se compose d'hommes médiocres, mais patiens, laborieux, que les premières circonstances de leur vie, plutôt que leurs premières inclinations, poussent aux lettres, qui s'ouvrent un sillon pénible, le labourent toute la vie, en retirent des fruits qui ne sont ni sans utilité ni sans honneur, mais auraient été toute autre chose, auraient parcouru toute autre carrière si d'autres circonstances les y avaient portés.

On doit à ces derniers beaucoup d'estime quand ils donnent une bonne direction à leurs travaux, et qu'il y a pour la société, sous quelque rapport que ce soit, du profit à en tirer; mais c'est aux premiers, s'ils remplissent leur destinée, que l'admiration est due; ce sont eux qui l'enlèvent, ce sont eux qui créent, qui inventent, qui reculent les bornes des arts, ou qui dans des limites déjà tracées savent donner aux choses des aspects nouveaux, d'où résultent pour l'esprit de nouvelles jouissances et de nouveaux progrès: ce sont eux qui excitent de justes regrets, si des obstacles quelconques, nés ou en eux-mêmes ou hors d'eux, les ont traversés dans leur route, ont égaré ou ralenti leurs pas.

L'abbé Arnaud fut, on n'en peut pas douter, destiné par la nature à cette classe privilégiée; mais en voyant

Digitized by Google

rassemblé tout ce que de si heureuses dispositions ont produit dans le cours d'une vie que sa constitution robuste pouvait rendre beaucoup plus longue, mais qui a cependant eu la durée à-peu-près commune de la vie humaine (1), si l'on jouit, si l'on se livre quelquefois avec plaisir à un sentiment au-dessus de la simple estime, on s'y renferme le plus souvent, et le sentiment qui reste à la fin de cette lecture est celui du regret.

Ce qui pourrait l'adoucir serait de penser que si celui qui l'excite n'a pas fait tout ce qu'avait voulu la nature, il a du moins été fort heureux. Il l'a été, si nous en croyons son plus intime ami. Dans une lettre adressée à l'éditeur, où l'on trouve, avec les autres mérites qui distinguent tout ce qu'écrit M. Suard, un ton de sentiment vrai et sans exagération, qui persuade et qui touche, il nous le dit très-affirmativement. « De tous les hommes que j'ai connus, ajoute-t-il, c'est celui dont la vie a constamment été semée de plus de plaisirs, et troublée par moins de peines. » Mais cette assurance est peut-être une des illusions de l'amitié. Il est vrai que l'abbé Arnaud avait en lui de grands moyens de bonheur; cependant le contraste pénible qu'il devait souvent sentir entre ce qu'il était et ce qu'il aurait dû être, sur-tout lorsqu'il se vit doublement décoré des premières dignités littéraires, ne se concilie guères avec le bonheur. Marmontel, dans un poëme dont la partie la plus piquante est restée inédite, avait saisi, en l'exagérant, ce côté faible de son adversaire. C'est de lui, sous un autre nom, qu'il disait au septième chant :

Connaissez-vous la bizarre alliance
De la paresse et de la vanité?
L'une chérit sa douce obscurité;
L'autre s'agite avec impatience.
Ainsi captif dans leur étroit lien,
Un malheureux à lui-même contraire,
Désespéré de n'être jamais rien,
Ne peut jamais se résoudre à rien faire, etc.

Cela est exagéré sans doute. Ce n'est point vanité que

(1) Il est mort à 64 ans.

Digitized by Google

ce juste sentiment des forces qui furent mises en nous et dont une voix secrète nous demande compte. Ce n'était point un état d'obscurité que celui où restait l'abbé Arnaud : c'était plutôt celui d'un homme célèbre sur parole, et que la paresse empêchait toujours de tenir ce qu'il avait promis : enfin ce n'est pas *n'être rien*, ce n'est pas *ne rien faire* que ce qu'il a été et ce qu'il a fait ; mais l'état dépeint dans ces vers devait être souvent le sien ; et l'on a beau semer sa vie de plaisirs, on a beau en écarter toutes les autres peines, ce n'est point là du tout un état complétement heureux. M. Dacier, dans sa prose élégante et spirituelle, a dit de lui à-peu-près les mêmes choses que Marmontel, mais en les réduisant à une juste mesure. « Cette longue querelle (sur la musique....) remplit ses journées de cette sorte d'agitation dont son esprit *à-la-fois actif et paresseux* ne pouvait se passer, et satisfit en lui deux besoins en apparence contradictoires, le besoin d'être occupé, d'être ému et d'émouvoir, et celui *de ne rien faire*, ou du moins de ne travailler que par intervalles et comme par inspiration. »

L'éloge historique de l'abbé Arnaud où M. Dacier s'exprime ainsi, la lettre de M. Suard, dont j'ai parlé, et un discours préliminaire de l'éditeur, réunis à la tête du premier de ces trois volumes, forment une suite et, pour ainsi dire, un corps d'éloges, où l'on pourrait avoir à craindre la répétition des mêmes détails et les redites. Mais dans ces trois morceaux le même homme est envisagé de trois manières différentes, et leurs auteurs, sans se contredire, ne se sont point répétés. Le discours de M. Boudou éditeur n'est, à quelques ornemens près, qu'une notice biographique fort bien faite, où les faits de la vie littéraire de l'abbé Arnaud sont exposés en très-bon ordre, et où l'on prend une idée complète de ses travaux. M. Suard, son ami, et pendant vingt-trois ans le confident où plutôt le compagnon de sa vie, a peint sur-tout l'homme privé, l'homme aimable, et ce qui ajoute à l'agrément de ce tribut de l'amitié, c'est qu'en représentant ainsi dans le savant et dans le littérateur l'homme du monde, il a peint aussi le monde,

Digitized by Google

tel qu'il était alors, l'existence que les gens de lettres y avaient et le ton de leurs relations entr'eux ; il se met sans cesse lui-même en scène avec son ami, spectacle toujours intéressant, et trop rare dans une carrière où il devrait être fort commun ; mais il dessine en même tems le théâtre où ils agissaient tous les deux, et qui a en quelque sorte disparu avec ses décorations, ses prestiges, et le plus grand nombre de ses acteurs. C'est une partie du tableau de la littérature du XVIII^e^ siècle, qui la fait mieux connaître que certains *Tableaux* tracés avec autant de précipitation que de confiance par des peintres qui n'avaient point vu le modèle, et qui se sont à leur insu plus fidélement peints qu'ils n'ont peint la littérature et le siècle. Enfin, M. Dacier parlant moins en son nom qu'au nom de la compagnie savante dont il était le digne organe, juge, analyse, apprécie les qualités de l'auteur et le mérite des ouvrages ; son équité, toujours bienveillante, ne perd cependant jamais de vue l'intérêt des lettres et du goût ; relevant avec art les beautés, il laisse suffisamment entrevoir les défauts ; la malignité d'esprit et même la critique impartiale peuvent demander davantage ; mais dans la fonction qu'il avait à remplir, c'était assez pour la justice.

La lettre de l'abbé Arnaud au comte de Caylus sur la musique, le premier ouvrage qui le fit connaître au public, se présente aussi la première dans ce recueil. Elle parut en 1754. L'auteur, né en 1721, était dans la force de l'âge. Il savait le grec et la musique. Il avait étudié les ouvrages des Grecs sur leur musique, et plus encore, à ce qu'il paraît, ceux qu'ils avaient écrits sur leur propre langue, et les systèmes de leurs philosophes autant que ceux de leurs musiciens. Il connaissait, et, ce qui est plus rare et meilleur, il sentait leurs arts : il s'était pénétré de cette chaleur, de cette vie morale dont ils les avaient animés. Il crut avoir saisi les moyens dont ils se servaient dans leur musique pour produire les grands effets qu'on lui attribue, ou plutôt il espéra les saisir et promit de les expliquer : mais il ne s'était point assez rendu compte des difficultés de ce sujet. Il n'avait point assez apprécié celle qui naît de la seule

Digitized by Google

absence d'exemples auxquels on puisse appliquer ce qu'on a retrouvé de préceptes. Il avait même superficiellement examiné quelques parties de l'art, et il s'était trompé sur le sens de quelques mots, de manière à devoir être entraîné dans des erreurs sur les choses.

Par exemple, il entendait par *prolation* dans l'ancienne musique vocale un trait de plusieurs notes sur la même syllabe. Ce mot était inconnu aux Grecs dans ce sens. La chose l'était peut-être elle-même, en dépit de quelques apparences. Dans la vieille musique moderne, la *prolation* était un signe qui avait rapport à la division des tems et non à la prolongation des sons. Le *Dictionnaire de l'Académie* dit, il est vrai, que ce mot signifie *roulement* ou *roulade;* mais J. J. Rousseau, qui avait approfondi cette matière, affirme dans son *Dictionnaire de Musique*, plus croyable ici que celui de l'Académie, qu'il n'a point lu ailleurs ni ouï-dire que ce mot ait jamais eu ce sens là.

Une erreur plus grave est celle où l'abbé Arnaud paraît avoir été sur les *modes* de la musique ancienne, *qui n'étaient*, selon lui, *autre chose que nos modulations* (2); nos modulations consistent dans le passage d'un de nos *tons* ou *modes* à l'autre, et dans leur succession entr'eux : les *modes* des Anciens n'étaient certainement rien de pareil. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces explications; mais elles nous mèneraient toutes à cette proposition diamétralement opposée à la sienne : les *modes* de la musique grecque n'avaient aucun rapport avec les *modulations* de la nôtre. *Je sais*, dit-il plus loin (3), *qu'à la rigueur, il n'y a que deux modes; le majeur et le mineur.* Oui, dans notre musique; mais ce que nous entendons par ces deux *modes* n'avait aucune signification correspondante dans la musique des Grecs. Il y aurait bien d'autres observations à faire sur cette lettre, écrite d'après de premiers aperçus et avec la confiance d'un esprit qui sentait ses forces, sans avoir assez approfondi la nature et mesuré l'immensité de l'entreprise : mais cela ne doit pas empêcher d'y reconnaître une supériorité de vues qui

(2) Tom. I, pag. 14.
(3) Pag. 18.

Digitized by Google

manque à la plupart de ceux qui ont écrit sur la musique, une philosophie des arts peu commune, un style pittoresque, animé, qui annonçait dans un adorateur des Anciens un écrivain nourri de l'harmonie de leurs langues. Il ne faut donc pas s'étonner du succès qu'eut alors cette lettre, ni de la réputation qu'elle fit à son auteur; il faut seulement lui reprocher de n'y avoir donné aucune suite, et pouvant faire un grand ouvrage, qui aurait encore été grand et utile, quand il n'y aurait pas exécuté tout ce qu'il avait promis, d'avoir ensuite vécu, pour ainsi dire, sur la réputation d'un prospectus.

N'ayant ni terminé, ni même, à ce qu'il paraît, sérieusement commencé cet ouvrage, il ne travailla le reste de sa vie que par morceaux détachés, et à mesure que les sujets se présentaient à lui. Tous ces travaux sont ici mélangés presque sans ordre, et il en résulte peut-être pour le lecteur, sinon une instruction plus facile, au moins plus d'agrément et de variété. Si l'on voulait classer les différentes parties de cette masse générale, il faudrait distinguer, 1° ce que l'auteur inséra dans le Journal étranger, ouvrage heureux par son but, par son exécution, par la coassociation de travaux et la liaison d'amitié qu'il fit naître, enfin par l'éclat et, ce qui est bien rare pour les journaux, par la durée de son succès; 2° les mémoires et autres morceaux qu'il composa comme membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française, où il prouva que l'on peut traiter les matières d'érudition dans des vues philosophiques et dans un style plein d'imagination et de goût; 3° les morceaux d'érudition ornée dont il a rempli le premier volume de son explication des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans; 4° ses écrits polémiques à l'occasion de la musique de Gluck. La première de ces divisions est la plus variée et la plus agréable; la deuxième, la plus forte, la plus solide et la meilleure; la troisième joint à l'utilité beaucoup d'agrément; la quatrième, toute de circonstance, est celle qui intéresse le moins aujourd'hui. Il y aurait encore assez de variété dans chacune, et je crois que l'édition ainsi rangée, sans employer les mêmes titres, *académies*, *pierres gravées*, *journal étran-*

Digitized by Google

ger, guerre de musique, procurerait aux lecteurs un plaisir et à l'auteur une réputation plus solides.

Certainement les mémoires *sur les Accens de la Langue grecque, sur la Prose grecque, sur le Style de Platon*, ce dernier suivi de la traduction du dialogue intitulé *Ion*, que l'éditeur en a séparé par un goût excessif pour la variété; la *Vie d'Apelle*, l'*Examen de quelques passages des anciens Rhéteurs*, le mémoire *sur les Inscriptions*, l'*Eloge d'Homère*, le *Portrait de César*, les deux Essais *sur Catulle* et *sur Stace* (j'omets à dessein le *Discours sur les Langues*, qui, malgré ce qu'il contient d'excellent sur les langues grecque et latine, appartiendrait à la série tirée du journal étranger); plusieurs autres morceaux d'érudition et de goût, mais d'une moindre étendue, terminés par le *Discours de Réception* à l'Académie française, formeraient un volume académique d'un mérite au-dessus du commun, et une masse de travaux dont le rapport entr'eux produirait une idée d'ensemble et de suite qui ne pourrait que relever celle qu'on se forme ordinairement de l'auteur. M. Dacier, dans l'éloge de son ancien confrère, a parfaitement caractérisé la plupart de ces morceaux : il a dit de tous avec beaucoup de justesse : « Ses productions littéraires sont en petit nombre et peu considérables par leur étendue; mais elles offrent ce qu'on chercherait quelquefois en vain dans des ouvrages très-volumineux, des vues ingénieuses, des pensées, tantôt fines et délicates, tantôt fortes et profondes, des traits brillans qui semblent plutôt échapper à l'auteur qu'être le fruit du travail et de la réflexion. »

Cette partie des ouvrages de l'abbé Arnaud est indubitablement celle qui lui appartient le plus en propre. Ses vues sur les accens, l'harmonie et les propriétés de la langue grecque, tenaient par leur nature à ses premiers projets de travail et à ses premiers aperçus sur la musique des Anciens : mais dans cette partie même, il est d'autres morceaux sur lesquels on pourrait former des doutes, et cela parce qu'il en est aussi sur lesquels on ne peut malheureusement pas en avoir. La vie d'Apelle, par exemple, ou plutôt le mémoire sur sa vie et ses ouvrages,

Digitized by Google

est une pièce très-importante, où le goût des arts s'allie avec l'érudition la mieux ordonnée sur tout ce qui concerne l'art antique. Eh bien! tout le fond de ce mémoire appartient à *Carlo Dati*, savant italien du dix-septième siècle. C'est la troisième de ses *Vite de' Pittori Antichi*. C'est lui qui, pour composer cette vie, a extrait de Pline, de Suidas, de Plutarque, de Cicéron, de Lucien, de Strabon, d'Elien, d'Athénée, etc. tous les passages où il est parlé d'Apelle, les a mis en ordre, et en a tiré les événemens dont sa vie se compose et les notices de tous ses principaux ouvrages. Ces auteurs sont toujours cités en marge : l'abbé Arnaud n'a eu d'autre peine que de les ouvrir à l'endroit cité, d'y reprendre quelquefois leurs textes que *Carlo Dati* n'avait fait qu'indiquer, de nourrir le tout de quelques réflexions dictées par les grands souvenirs de ces célèbres productions de l'art, et de les revêtir de son style. Il y a sans doute encore beaucoup de mérite à arranger ainsi l'ouvrage d'un autre ; mais il ne faut pas le donner comme sien, sur-tout à une compagnie savante dont on est membre et dont on veut par ce moyen surprendre et usurper l'estime. Il est permis d'emprunter aux étrangers comme aux anciens, mais il faut en avertir, et indiquer les sources où l'on a puisé, sans quoi l'on n'emprunte pas, on vole.

Ce mémoire est suivi de savantes notes. L'auteur y parle toujours en son nom, et cependant le plus grand nombre est tiré des notes ou *postille* qui suivent aussi la vie écrite par *Carlo Dati*. Il y en a entr'autres une essentielle et très-étendue sur l'usage où étaient les artistes grecs d'inscrire leur nom sur leurs ouvrages ; l'auteur français l'annonce comme le résultat de ses recherches (4) : mais ces recherches ne lui ont pas coûté beaucoup de travail. L'auteur italien les avait faites pour lui ; cette longue note n'est que l'extrait de ce qui se trouve dans l'une de celles de *Carlo Dati*, sous ce titre particulier : *Costume degli artefici antichi di scriver nelle opere i nomi loro*.

(4) « Le soin que prenaient les artistes de transmettre leur nom à la postérité en l'attachant à leurs ouvrages, m'a engagé dans des recherches dont voici le résultat. » T. 2, p. 191.

Digitized by Google

Le morceau *sur Catulle* est un de ceux qui ont obtenu les suffrages de l'Académie, l'admission dans l'un des volumes de ses mémoires (5), et une part honorable dans les éloges de M. le Secrétaire perpétuel. Ce qu'il y a de meilleur et de plus intéressant dans ce morceau, est ce qui regarde le plus considérable et le meilleur poëme de Catulle, dont les noces de Thétis et de Pelée sont le sujet. L'analyse de ce poëme, les observations sur ses beautés, sur ses défauts, les vues sur ce qu'il y aurait eu à faire pour éviter quelques vices qu'on lui reproche, tout cela est plein de jugement, de savoir et de goût; mais tout cela se trouve mot pour mot dans un autre auteur italien du XVIII^e^ siècle, le savant et ingénieux abbé Conti. L'abbé Arnaud ne fait, à peu de chose près, que le traduire, et il ne le nomme seulement pas. J'ai relevé ailleurs (6) et démontré dans toute son étendue ce larcin littéraire, qui, comme l'on voit, n'est pas le seul dont cet homme ennemi du travail et avide de renommée, se soit rendu coupable; je n'y insisterai donc pas ici. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans un écrit moins important, il est vrai, mais qui est aussi de quelque intérêt, et qui n'est non plus qu'un extrait de ce même abbé Conti, il le nomme, il le loue, il avertit qu'il fait usage de ses réflexions, sur Stace, auxquelles il ne fait que joindre les siennes. Que n'en faisait-il autant pour Catulle?

Un troisième auteur italien, auquel il a encore fait de ces sortes d'emprunts, que l'on est forcé malgré soi d'appeler autrement, c'est le savant *Quadrio*, qui a embrassé dans son volumineux ouvrage toutes les parties de l'art poétique, et l'histoire de la poésie ancienne

(5) Dans l'un des trois volumes que l'on assure devoir bientôt paraître.

(6) Dans la préface de ma traduction en vers du poëme de *Thetis et Pelée*, que la classe de l'Institut, dont j'ai l'honneur d'être membre, a eu l'indulgence d'admettre dans le volume de ses Mémoires, actuellement sous presse, et dont l'impression, par des motifs étrangers à la classe, a été suspendue pendant trois ans.

et

Digitized by Google

et moderne (7). Je l'ai retrouvé jusqu'à trois fois, sans le chercher, dans les Œuvres de l'abbé Arnaud. Parmi ses explications des pierres gravées (8), on trouve une *dissertation sur les masques des anciens*, dans laquelle, pour le dire en passant, il est d'un autre avis que M. Mongez sur l'ouverture de la bouche de ces masques; il la termine par des observations concernant les masques qui subsistent encore en Italie pour certains rôles comiques, et qu'il croit un reste des anciens mimes, comme les personnages bizarrement accoutrés qui s'en servent. Cela est littéralement tiré du Quadrio (9); la Dissertation elle-même l'est en partie de *Paciuchelli*, *de Larvis*, et de quelques autres auteurs; mais du moins il les cite de tems en tems, au lieu qu'il nous donne comme de lui ces observations du Quadrio.

Vous retrouverez de même dans son *Discours sur le Dithyrambe* toute la substance d'un chapitre du Quadrio (10) sur le même sujet, dans le même ordre, appuyé sur les mêmes autorités et avec les mêmes citations (11). Il n'y a pas jusqu'à une petite note sur le premier mot de ce discours, où l'auteur ne donne hardiment pour sienne une opinion du Quadrio sur l'origine de ce genre de poésie.

« Nous croyons, dit-il dans cette note, qu'il faut chercher l'origine du dithyrambe dans les chansons et dans les danses dont fut accompagné le triomphe d'Osiris, lorsqu'il eut subjugué l'Orient. » *Nostra opinione*, dit le Quadrio, *è che nascesse tal poesia quando Osiride se ne tornava dal saggiogato oriente*. Ainsi du reste.

Enfin l'*Essai sur le mélodrame* ou drame lyrique,

(7) *Della storia e della ragione d'ogni poesia.* Sept gr. vol. in-4°.

(8) T. 3, p. 347.

(9) T. 5, p. 205 et suiv.

(10) T. 2, p. 477.

(11) Celle entr'autres du fameux Dithyrambe de l'Orphée du Politien, qu'il copie tout entier :

Ognun segua, Bacco, te,
Bacco, Bacco, Evoe! etc.

Digitized by Google

qui ouvre le second volume, et qui renferme beaucoup de choses en peu de pages, n'est non plus qu'un abrégé de ce que le même savant italien a écrit sur cette matière (12). L'abbé Arnaud en abrégeant ou copiant, et ne se donnant pas la peine de recourir aux sources, est tombé, dès le commencement de cet Essai, dans une erreur qu'il n'est pas inutile de relever. Selon le Quadrio (13), *Sulpizio*, auteur du quinzième siècle, dans la dédicace de ses notes sur Vitruve, qu'il présenta au cardinal Riario, dit que ce cardinal fut le premier qui fit chanter une tragédie sur la place publique. Il cite ensuite le texte de l'épître de *Sulpizio*, où ce dernier dit qu'il a été lui-même le premier à enseigner à la jeunesse l'art de représenter et de chanter cette même tragédie, chose qu'on n'avait pas vue à Rome depuis bien des siècles. Selon l'abbé Arnaud (14), « *Sulpitius* entreprit le premier de rappeler les procédés qu'avaient constamment suivis les Grecs et les Latins. *Il composa une espèce de tragédie* qui fut chantée en 1480 sur un magnifique théâtre qu'avait fait construire le cardinal Riari.» Ainsi il le fait auteur d'une tragédie qu'il ne fit que styler ses jeunes élèves à représenter et à chanter, et qui n'était nullement de lui.

Giovanni Sulpizio, à qui il donne le nom d'un *Sulpitius* de l'ancienne Rome, surnommé *Verulano*, parce qu'il était de *Veruli* ou *Veroli*, petit évêché de la campagne de Rome, tenait alors dans cette dernière ville une école de belles-lettres, et publia plusieurs ouvrages de grammaire. Il donna aussi quelques éditions d'auteurs latins, entr'autres celle de Vitruve, dont le Quadrio dit qu'il existe un exemplaire dans notre Bibliothèque Mazarine. On ne sait point quelle était cette tragédie latine, ainsi représentée et chantée; dès ce tems-là les élèves d'un autre grammairien plus célèbre, *Pomponio-Leto*, en représentaient aussi, tantôt au château Saint-Ange, tantôt sur la place publique, ou

(12) Tom. V, p. 425 et suiv.
(13) Page 431.
(14) Tom. II, p. 1.

Digitized by Google

dans le palais de ce même cardinal Riario. Le pape Innocent VIII y assistait; et le cardinal avait promis de faire construire un théâtre exprès pour ces représentations (15). *Sulpizio* voulut renchérir sur cette nouveauté. Il était très-versé dans les antiquités; et sachant que tous les ouvrages dramatiques des anciens étaient chantés, il entreprit de faire renaître cet usage. Mais il est probable que ce chant n'était qu'une espèce de déclamation plus accentuée et peut-être notée. Quelles que fussent ces sortes de tragédies, il est du moins certain qu'il n'en était pas l'auteur, et que le Quadrio, que l'abbé Arnaud copie sans le citer jamais, ne dit point du tout qu'il l'ait été. GINGUENÉ.

(*La suite à l'un des numéros prochains.*)

REVUE LITTÉRAIRE.

LETTRES RUSSES, publiées par M. de*** DE SELVES.

Misce stultitiam consiliis brevem.

A Paris, chez *Léopold Collin*, rue Gillés-Cœur. — Prix, 3 fr. Un vol. in-12.

LES *Lettres persannes*, comme tous les ouvrages qui ont obtenu un grand succès, ont eu une foule d'imitateurs. C'est sur-tout en France que l'on peut remarquer, plus que partout ailleurs, ce goût pour les imitations. Lorsque le *Voyage sentimental de Sterne* parut, tout devint *sentimental* chez nous jusqu'aux Dictionnaires. Nous ne prétendons pas faire le procès aux imitations en général; quand un homme a tracé une route nouvelle et agréable, il serait injuste de vouloir empêcher d'autres personnes de la suivre; et le cadre d'une correspondance établie entre deux amis qui habitent des pays éloignés et différant sensiblement entr'eux par les mœurs et les coutumes, offre des moyens de présenter la critique sous une forme piquante et originale. M. de Selves n'a pas tiré

(15) Tiraboschi. Stor. della lett. ital. Tom. VI, p. 11, p. 184, 1ere ed. (sic.) de Modène.

Digitized by Google

assez de parti de son sujet sous ce dernier rapport; il a presque fait un roman de son ouvrage, et l'amour y joue le plus grand rôle. Voici comment il explique son plan : « Mon principal personnage *Bauer* part de Russie; il rend » compte de tout ce qu'il voit sur sa route, et fait part » des réflexions que les lieux et les personnes peuvent » lui faire naître. Son ami demeure à Saint-Pétersbourg, » veille à ses intérêts et correspond avec lui sur tous les » sujets qui font la matière de cet ouvrage. Je donne à » ce dernier le caractère d'une amitié que je crois la » véritable. *Bauer* avance et arrive à Paris: là commence » l'intrigue d'un amour dont j'ai voulu peindre le danger; » elle se prolonge par divers incidens qui transportent » Bauer *dans d'autres nations*, et fournissent l'occasion » d'entretenir la correspondance sur les sujets d'histoire » et de politique. » On sent tout ce qu'un pareil cadre pouvait offrir de rapprochemens nouveaux, de détails piquans, d'anecdotes instructives, et l'on regrette de le trouver rempli, en grande partie du moins, de fades amourettes, et de tous les lieux communs des romans modernes. Un autre défaut que nous reprocherons à l'auteur et qui tient à celui du style, généralement trop peu soigné, c'est que toutes les lettres paraissent écrites de la même main; elles ont toutes les mêmes tournures et la même couleur. Dans les Lettres persannes *Usbeck* ne parle pas comme *Ricca*, et l'esclave n'écrit pas comme le maître : chacun emploie le langage qui lui convient; dans l'ouvrage de M. de Selves, au contraire, la jeune *Elisa* raisonne avec autant de profondeur et de justesse qu'un docteur de Sorbonne. Voici un échantillon des conseils qu'elle donne à son ami Bauer :

« L'annonce de votre départ est une mauvaise nouvelle: » pourquoi tant de recherches? et sur-tout pourquoi les » faire si loin? Je me figure que le bonheur repose sur » des bases plus simples. Nos ancêtres devaient avoir un » but lorsqu'ils s'interdisaient les voyages. J'ai voulu » connaître la cause de cette défense : plût à Dieu qu'elle » fût dans toute sa vigueur! Ma curiosité n'a pas été » satisfaite, car j'ai vu qu'elle était fondée sur la crainte » de trop communiquer avec les autres peuples, et de

Digitized by Google

» finir par nous entourer insensiblement du brillant cor-
» tége de tous les vices, qu'ils parent du beau nom de
» *sociabilité perfectionnée :* à cette découverte j'ai frémi
» pour vous, bien qu'il m'ait semblé que la violation du
» principe ne pouvait être qu'un mal à la longue, et non
» pas l'effet d'un cas particulier. »

Voilà des réflexions bien sévères et bien profondes pour une jeune fille de quinze ans: toutes celles qui sont répandues dans l'ouvrage, et qui y sont quelquefois mieux placées, supposent dans l'auteur un sens juste et des connaissances variées. On pourrait bien à la rigueur y relever quelques opinions tant soit peu paradoxales, entr'autres celle où M. de Selves nous cite les Romains comme *un peuple plus législateur que conquérant:* nous serions bien aises de savoir jusqu'où il voulait que les Romains portassent leurs conquêtes pour établir leur supériorité comme peuple conquérant? Mais, quoi qu'il en soit, si dans une seconde édition M. de Selves, en revoyant ses Lettres, en fait disparaître les anecdotes galantes qui ne ressemblent à rien, parce qu'elles ressemblent à tout, s'il donne à son style un tour plus vif et plus piquant, nous ne doutons pas que son ouvrage ne puisse être lu avec intérêt.

ALIDE ET CLORIDAN, ou l'*Épée de Charles Martel;* tiré des *Chroniques du sage Ingulfe.* — Paris, *Dentu.* — Deux vol. *in*-12.

TOUT le monde sait généralement quel fut le succès des romans de chevalerie publiés vers la fin du règne de Louis XV par M. le comte de Tressan; ils servirent de type à une foule d'ouvrages du même genre, qui ont été plus ou moins lus, suivant leur degré de mérite; mais qui, presque tous, furent accueillis avec empressement par une nation brave et galante, qui se montrait passionnée pour tout ce qui portait un caractère chevaleresque. Après nos orages révolutionnaires, nos ames, accoutumées à des impressions fortes et aux couleurs rembrunies, durent rechercher tout ce qui pouvait leur retracer des souvenirs douloureux; c'est peut-être à cette cause que les romans à spectres ont dû leur vogue. L'auteur de

Digitized by Google

l'ouvrage que nous annonçons a voulu nous ramener à des idées plus gracieuses. Le fonds de son roman est trop romanesque ; mais les épisodes sont intéressans et bien racontés. Le héros principal est un fils naturel de Charles Martel, qui n'a reçu d'autre témoignage de paternité et d'autre héritage que l'épée de son père ; on prévoit d'avance que cette épée lui fait faire des prodiges de valeur et finit par le faire reconnaître. On peut faire quelques reproches à ce petit ouvrage. Quelques-unes des peintures qu'il contient sont un peu vives, et des consciences timorées leur donneraient peut-être un autre nom ; mais, à cela près, les personnes qui seront plus curieuses d'aventures piquantes et de détails agréables que de la pureté et de l'élégance du style, liront avec plaisir les *Chroniques du sage Ingulfe*, où l'on trouve un tableau assez vrai de la gaieté franche et de la loyauté de nos bons aïeux.

ROMANS, CONTES, ANECDOTES ET MÉLANGES ; par AUGUSTE DE KOTZEBUE. — Traduits de l'allemand par M. BRETON. — Six vol. *in*-12. — Paris, *Chaumerot*, libraire, au Palais-Royal. — Prix 12 fr., et 15 fr. par la poste.

ON serait presque tenté de croire, en voyant l'espèce de *macédoine* que contiennent ces six volumes, composés des matériaux les plus hétérogènes, que M. Kotzebuë a vidé son portefeuille sur le comptoir de quelque libraire allemand avide de tout ce qui sort de la plume *de ce grand homme*. M. Kotzebuë fût-il mort, il n'aurait pas trouvé un éditeur plus jaloux de produire aux regards de la postérité la plus mince de ses productions. Il ne nous a pas fait grâce de la plus petite nouvelle, pas de la moindre anecdote ; tout lui a paru digne d'être imprimé. M. Kotzebuë ou son traducteur ont commencé le recueil par un petit roman qui n'est dénué ni de charme, ni d'intérêt. Il a pour titre *Ottilia*. Cette Ottilia ressemble à Paméla, à Nanine et à toutes les petites filles qui ont fait fortune ; mais il y a dans son histoire des détails racontés avec beaucoup de grâce, et qu'on est fâché de voir noyés dans beaucoup de puérilités que les bons Allemands prennent pour du naturel.

Digitized by Google

Ce roman occupe à lui seul deux volumes de la collection; et si l'on en excepte quelques nouvelles, dont les principales sont la *jeune Tyrolienne*, l'*Innocence pervertie*, l'*Ange tutélaire* et la *Femme à cinq maris*, tout le reste est rempli par de prétendus bons mots, des anecdotes et des contes, dont quelques-uns font sourire et soutiennent dans la lecture de ceux qui sont insignifians. On trouve encore dans ce recueil un Journal du roi de Pologne Stanislas-Auguste, qui contient des détails curisux sur la cour de Paul Ier. Nous extrairons de ces six volumes une anecdote sur le roi de Prusse; elle porte un cachet d'originalité qui retrace assez bien le caractère de ce monarque.

« Lorsqu'en 1769 la guerre était prête à éclater entre l'Autriche et la Prusse, et que toutes les relations ministérielles étaient déjà rompues, la cour impériale fit un dernier effort pour obtenir ce qu'elle demandait. Elle envoya M. de Thugut à l'armée prussienne afin de traiter directement avec le roi.

» Frédéric le reçut très-froidement, dit qu'il n'avait point de ministre auprès de lui, et que d'ailleurs la matière avait été épuisée par le comte de Finkestein. M. de Thugut ne se laissa point déconcerter; il avait apporté un gros rouleau de papiers lié avec un fil rouge; il dénoua le fil, étala ses papiers, parla avec beaucoup de chaleur, mais s'étant aperçu que le roi ne lui répondait que par monosyllabes et avec une extrême sécheresse, il reprit ses papiers et s'en alla de fort mauvaise humeur.

» A peine avait-il atteint la porte que le roi le rappela tout-à-coup: il revint vite et tout joyeux, persuadé que Frédéric avait fait des réflexions; le prince vient au-devant de lui avec le fil rouge qu'il avait oublié, et lui dit en riant : Tenez, M. *de Thugut, je n'aime pas le bien d'autrui.* »

On peut prédire, en somme, que la variété qui règne dans ce recueil, malgré la stérilité de quelques-uns des morceaux, la rendra précieuse à une foule d'oisifs de province, et même de la capitale, qui croyent s'amuser quand on leur offre l'occasion de changer d'ennui.

J. T.

Digitized by Google

L'Epouse du Bandit ou *la Fille de Saxe*, traduit de l'anglais, par Mme P***, auteur de *Henri St-Léger*, *Constance de Lindensdorff*, *la Malédiction paternelle*, etc. — Cinq volumes in-12. — A Paris, chez *Jean Chaumerot*, libraire au Palais-Royal, n° 188.

L'*Epouse du Bandit!* Quel heureux titre pour un roman! Que de jouissances il promet à l'esprit! Il y a du raffinement dans le choix de ce mot, et sur-tout dans l'idée d'annoncer pour son héroïne la compagne d'un bandit. L'imagination cherche d'avance quel rôle peut jouer un tel personnage; on suppose un caractère extraordinaire; on le met en situation; on fait enfin un roman soi-même; et comme on veut savoir si le livre répond à l'idée qu'on s'en est faite, on l'achète.... Et voilà tout juste ce que veulent et l'auteur et le libraire. Jugez, d'après cela, si le choix d'un titre est un soin frivole.

Vous avez donc cinq volumes à lire. Vous en parcourez trois : point de bandit encore, point d'*Epouse de Bandit*. Qu'y a-t-il donc dans cet ouvrage? le voici :

Près du couvent de Sainte-Florensia, en Saxe, est une chaumière habitée par le vieux Dusseldorf. Un soir, pendant le plus terrible orage, une femme jeune et belle, mourante de douleur et de fatigue, et portant un enfant dans ses bras, vient demander asyle à ce bon paysan, et meurt quelques jours après. L'enfant nommée Rosalthe est élevée dans la chaumière comme fille de Dusseldorf, et ensuite placée dans le couvent de Saint-Florensia où l'abbesse prend à elle le plus tendre intérêt. Un jeune homme, le comte Adelbert de Lunenbourg, voit Rosalthe au couvent, l'aime et ne tarde pas d'en être aimé. Ici de longs détails sur leurs entrevues dans la chaumière, dans une vieille chapelle abandonnée, et chez un vieil ermite des environs; tout cela en tout bien et tout honneur. Quelques incidens font découvrir à Rosalthe qu'elle n'est point la fille de Dusseldorf, et qu'elle est enfant du mystère et du malheur. Sa mère, fille du baron de Lindenthal qui habite un château à quelques lieues delà, avait épousé

Digitized by Google

en secret le chevalier Rosecroix, et s'était vue obligée de fuir pour éviter le courroux du fier et impétueux baron. Rosalthe ne découvre son secret à personne, pas même à son amant qui n'en est pas moins disposé à l'épouser. Ils allaient être heureux, lorsqu'un jour Rosalthe allant faire une visite à l'ermite, est enlevée par des brigands. Le chef de ces brigands, qui a des principes, ne veut employer contre elle de violence que pour devenir son époux. Il la force d'être présente à une cérémonie religieuse, pendant laquelle il lui passe un anneau au doigt ; et voilà pourquoi le roman est intitulée l'*Epouse du Bandit* : Rosalthe qui est assez scrupuleuse sur les pratiques de religion, pour se croire légitimement mariée, se serait crue aussi obligée en conscience de remplir tous les devoirs d'épouse, si, le jour même, un jeune et honnête brigand ne lui avait fourni les moyens de s'échapper de la caverne. Elle est rendue à son amant qui veut toujours l'épouser ; mais elle le refuse parce qu'elle se croit liée à un autre. Enfin, par un grand hasard, les bandits qui, depuis bien des années, vivaient paisiblement de leurs brigandages au milieu d'un pays habité, et sans qu'on soupçonnât même leur existence, sont attaqués au moment qu'ils allaient de nouveau enlever notre héroïne. C'est son grand-père même, le baron de Lindenthal, qui a contribué à l'arracher de leurs mains, et qui est tué dans le combat, ainsi que le prétendu mari de Rosalthe. Une foule de mystères se découvrent. Le chevalier Rosecroix, père de l'héroïne, est trouvé prisonnier dans le château du baron. L'abbesse se fait reconnaître pour une femme de ce baron, qui croyait l'avoir tuée dans un mouvement de jalousie contre un ancien amant, lequel n'est autre que l'ermite. Le jeune homme qui a contribué à sauver Rosalthe est aussi de la famille. C'est un bâtard du baron, dont la mère est elle-même dans le couvent. Ainsi tous vivaient depuis un grand nombre d'années, sur l'espace d'une lieue carrée peut-être, sans se douter qu'ils fussent si près les uns des autres. Tout le cinquième volume est employé au récit de leurs aventures particulières.

Digitized by Google

Cet ouvrage est, dit-on, traduit de l'anglais, et nous n'en blâmons que plus librement le plan et l'ordonnance. Qu'il n'y ait que quelques pages destinées au tableau d'un repaire de brigands dans un roman en cinq volumes, à la bonne-heure ; et ce n'est pas nous qui reprocherons à l'auteur cette sobriété si rare dans les romans de nos jours ; mais alors il ne fallait pas emprunter d'un incident le titre de cet ouvrage, parce qu'un titre doit toujours être pris du sujet principal; et d'ailleurs, celui d'*Epouse du Bandit* n'est pas exact ; car les paroles que prononce un homme au milieu d'un appareil religieux, en supposant même qu'il soit prêtre, peuvent-elles légitimer un mariage, quand il n'y a de la part de celle qu'on veut marier aucun consentement de cœur ni de bouche ? sur-tout quand l'acte qui constitue essentiellement un mariage, l'acte civil, enfin, manque à cette espèce d'union ?

On voit que l'auteur a voulu, de tems en tems, imiter la manière d'Auguste Lafontaine. Il a voulu peindre aussi ces sentimens doux et religieux qui donnent tant d'intérêt aux romans de cet étranger ; mais quelle différence dans l'exécution ! Que de conversations longues et inutiles ! que de lieux communs d'une morale vulgaire ! que de réflexions froides et banales dans ce volumineux roman ! Point de mouvement, point de chaleur, point de ces idées vives ou tendres qui vont frapper subitement jusqu'au fond du cœur, et y réveiller les plus touchantes affections !

Nous l'avouons avec plaisir, le traducteur ne paraît guères mériter d'autre reproche que de n'avoir pas réduit l'ouvrage de moitié. En accélérant ainsi la marche de l'action, il lui eût au moins donné de l'intérêt. Son style est simple, facile, et assez agréable pour faire désirer qu'il choisisse, une autrefois, de meilleurs originaux ; ou même qu'il prenne ses sujets dans son imagination.

Digitized by Google

L'Écossaise expatriée; nouvelle traduite de l'anglais, de Catherine Selden, auteur de *Serena*. — Un vol. *in*-12. — A Paris, chez *Maugeret* fils, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n° 38.

N'avez-vous aucun des talens nécessaires pour composer un ouvrage de littérature? apprenez l'anglais ou l'allemand, et vous ferez votre livre. Il n'est pas même absolument indispensable de bien savoir la langue dont on veut traduire un ouvrage. Avec le secours d'un dictionnaire, on parvient à rendre à-peu-près le sens des mots de cette langue; et qu'importe à celui qui lit un roman que la traduction n'en soit pas fidèle, pourvu qu'il l'intéresse ou l'amuse? Il est vrai qu'il faut au moins savoir choisir l'ouvrage original, et il paraît que cela même est plus difficile qu'on ne pense, puisque, parmi cent romans peut-être, on a choisi de préférence celui de M^me^ Catherine Selden, auteur de *Serena*, etc. Le traducteur, épris sans doute des beautés de l'original, en a conservé fidélement la marche. Il ne s'est permis que d'y ajouter *quelques transitions qu'exige le style français;* et de plus, trente-trois notes de sa composition, persuadé, dit-il, qu'*une moralité née du sujet devait couronner l'original.* Ainsi, par exemple, le lecteur apprend, dans ces trente-trois notes morales, quelle est la valeur du shelling; il découvre que les émigrés, à leur retour de Londres, en ont rapporté et introduit en France l'usage de faire des visites aux dames le matin; que les maisons honnêtes de Londres sont composées d'un rez-de-chaussée, etc. etc.

Le traducteur français a cru devoir encore changer le titre de l'ouvrage anglais et en supprimer l'épigraphe, pour les remplacer par *des mots d'une fabrique plus mystérieuse*, tels que ceux de *Omnia vincit amor.*

Écoutons, au reste, le traducteur pour bien juger de sa *fabrique :* «Lady Louise avait seize ans. De la vie sérieuse qu'on menait dans le séjour qu'elle venait de quitter (une pension), elle avait contracté un air posé, peu commun à son âge. Sa taille, quoique mince, n'annonçait pas de délicatesse languissante. Elle avait de ces yeux noirs qui rarement sont brillans et doux. Sa bouche

Digitized by Google

le disputait en grâces à la mélodie de sa voix. Ses joues, qui d'ordinaire étaient peu colorées, se couvraient d'un brillant incarnat quand elle prenait de l'exercice, etc. »

Telle était Louise Percy, seul enfant du comte de Monrose, pair d'Irlande. Plusieurs partis se présentaient pour l'épouser ; mais elle préférait lord Edouard Lumlay, qui l'adorait depuis le jour où lui demandant quelle chose elle aimait, elle répondit *avec tant de sentiment* ces deux mots : *Mes amis*. Le père de Louise, très-zélé catholique, ne voulait pas d'un hérétique pour gendre, et le jeune lord étant de la religion protestante, il était fermement résolu à lui refuser la main de sa fille. Cependant il le recevait chez lui, et le laissait tranquillement s'émanciper avec la jeune personne. Quand lady Louise est bien éprise de son Edouard ; on lui ordonne de renoncer à l'espoir de l'épouser ; on lui propose même un autre époux, le marquis Hallifax. J'avoue, dit Louise à son père, qu'il est très-aimable, *et même accompli*. Voilà pour son moral, répondit le lord ; mais son physique? La fille résistait toujours à ses instances, et lui dit enfin : « Si » le marquis veut entendre ma réponse de ma bouche » même, et que vous y consentiez, en preuve de mon es» time pour lui je lui dirai pourquoi je le refuse. » Le lord resta comme étourdi de cette réponse, et s'écria ensuite : « Où a-t-elle pris cette éloquence qui charme et persuade? Je ne puis y résister et je *m'y accorde*. »

Cependant ce bon père se sent près de mourir et fait alors promettre à sa fille de ne jamais épouser lord Edouard. Louise le jure, et va prononcer des vœux dans un couvent de Portugal. Avant de mourir de douleur et d'amour, elle apprend que son amant a été tué. « Ah! dit-elle avec l'éloquence irrésistible qu'on lui connaît, Edouard n'est plus! Non, ma mort ne rendra pas son existence plus malheureuse. »

Tout cet ouvrage est marqué au coin de cette candeur touchante. Veut-on savoir comment parlent les médecins? En voici un exemple : « Ma chère Louise, dit le » docteur Woodland en parlant de la maladie de lady » Monrose, si un pareil état est laissé à lui seul, généra-

Digitized by Google

» lement il finit sans efforts; mais si un accident survient » au malade, il forme quelquefois un conflit qui réveille » les symptômes qu'on croyait cessés, et donne une » vigueur passagère à l'esprit et à toute l'habitude cor- » porelle; mais l'amour approche toujours de sa proie... » La nature, domptée d'abord par quelque chagrin se- » cret, etc. »

Qu'on nous pardonne l'attention que nous donnons à de pareils ouvrages. Nous les laisserions rejoindre paisiblement l'immense fleuve qui en a englouti tant d'autres; mais il est de notre devoir de dégoûter d'une carrière où ils ne sont point appelés, des jeunes gens ou des femmes, qui, livrés à d'autres soins, pourraient être utiles à la société.

VARIÉTÉS.

Quelques détails sur la vie et les ouvrages de JOSEPH HAYDN.

LA mort de cet homme extraordinaire a fait éclore une foule de brochures, où les admirateurs de son génie, consultant bien plus leur enthousiasme et leurs regrets que leurs propres facultés, ont essayé de retracer quelques époques de sa longue carrière, et de lui ériger un trophée composé de ses chefs-d'œuvre. La plupart, manquant des materiaux nécessaires, ont à peine indiqué les principaux ouvrages qui l'ont élevé à un rang tellement supérieur, qu'on ne peut plus le comparer qu'à lui-même. Quelques amis des arts, admis dans l'intimité de ce grand-maître, ont seuls été capables de recueillir des renseignemens assez étendus et assez précis pour satisfaire à la curiosité publique. L'un d'eux, sur-tout, nous a paru digne de faire autorité, et c'est de son ouvrage que nous tirons les détails que l'on va lire (1).

« La première fois que je vis Haydn, ce fut au mois d'octobre 1805. Quoique porteur des meilleures recommandations, j'eus beaucoup de peine à m'introduire chez

(1) *Bertuchs Bemerkungen auf einer Reise aus Thüringen nach Wien.*

Digitized by Google

lui. Son grand âge lui rendait les visites importunes. Nous dûmes, je n'en doute pas, la faveur d'être admis, au jeune Mozart qui nous accompagnait. Cet enfant a noblement signalé son entrée dans la carrière où s'est immortalisé son père, en célébrant l'anniversaire de la naissance d'Haydn par une cantate digne du nom de ces deux grands hommes. Il y dirigea lui-même l'orchestre, n'ayant pas encore atteint sa treizième année (2).

» Haydn nous fit un accueil rempli d'affabilité ; mais il parut singulièrement occupé du jeune Mozart ; il lui parla de son père avec enthousiasme. « Lorsque je venais passer » quelque tems à Vienne, dit-il, Mozart et moi nous nous » voyions tous les jours ; *il m'a fait souvent l'honneur de* » *me consulter*. Mon jeune ami, ce n'est que dans dix ans » que vous saurez parfaitement quel homme c'était que » votre père ! »

» Quelque tems après, je retournai seul chez le respectable vieillard : je le trouvai d'une vivacité d'esprit qui m'enchanta. Le hasard avait fait tomber sous sa main un de ses premiers ouvrages : c'était une messe qu'il avait composée en 1742, n'étant encore qu'enfant de chœur à la cathédrale de Vienne. Il s'amusait à retoucher cette production de son jeune âge pour l'offrir à son digne Mécène, le prince Esterhazy.

» J'osai, dans une visite subséquente, lui demander une liste de tous ses ouvrages. Il me promit de me satisfaire, et peu de tems après il me remit une note commençant par ces mots : « Liste de toutes les compositions mu- » sicales *dont il m'est possible de me souvenir*, depuis ma » dix-huitième jusqu'à ma soixante-treizième année. Vienne, » 4 décembre 1805. Signé, *Joseph Haydn* (3). »

La fortune de cet illustre vieillard, assez considérable pour un artiste qui était entré dans le monde avec son seul talent, provenait en grande partie de deux voyages qu'il avait faits en Angleterre. Il l'avait augmentée par une économie rigide. Je puis garantir les détails suivans aux personnes qui ne veulent rien ignorer de tout ce qui concerne les premières années d'un homme célèbre :

---

(2) Mozart lui-même n'était pas plus âgé, lorsqu'il dirigea l'orchestre de Naples. Voyez le précis de sa vie, en tête de la partition de son *Requiem*, publiée par le Conservatoire.

(3) Nous donnerons cette liste plus bas.

Digitized by Google

Haydn reçut le jour d'un pauvre charron du village de Rorhau, sur la frontière d'Autriche et de Hongrie. Cet artisan savait pincer quelques airs sur une espèce de harpe, et, le dimanche, il accompagnait les chansons de sa femme. Le petit *Sepperl* (diminutif de *Joseph* dans le dialecte du pays) ravi de ce concert rustique, voulait y prendre part; dès l'âge de cinq ans, il cherchait à figurer un violon avec une petite planche et une baguette. Le maître d'école du bourg voisin, nommé Haimbourg, frappé de la justesse avec laquelle l'enfant observait la mesure, conseilla au père de lui faire apprendre la musique; celui-ci alléguant son indigence, le maître d'école offrit de se charger du petit Sepperl. C'est cet homme qui eut la gloire, dont il ne se doutait assurément pas alors, de faire solfier la gamme au grand Haydn, et de lui mettre les premiers instrumens entre les mains. Haydn aimait à se rappeler que c'était lui qui était chargé des timbales les jours de l'arrivée du seigneur, ou lorsqu'il y avait grande fête à l'église. « D'ailleurs, disait-il, j'étais bien battu, et c'était presque tous » les jours abstinence pour mes camarades et moi. »

« Il y avait environ deux ans que le petit Sepperl était dans cette chétive école, lorsque le maître de chapelle Reiter, qui dirigeait à la fois la musique de la cour et celle de la métropole de Saint-Etienne, vint faire une visite au doyen de Haimbourg, son ancien ami. Il lui dit qu'il cherchait quelques enfans de chœur. Le doyen propose Haydn, alors âgé de près de huit ans. Le petit Sepperl est aussitôt mandé avec son maître. Le doyen était alors à table : il s'aperçut que l'enfant ne pouvait détacher les yeux de dessus une assiette de cerises. Il lui en promit une poignée, s'il chantait quelques versets latins de manière à contenter le maître de chapelle. Reiter parut très-satisfait, et demanda à l'enfant s'il savait faire une cadence. « Non, répondit-il » franchement, et mon maître non plus. » Celui-ci était d'une confusion extrême. Reiter, enchanté de la voix et des façons de l'enfant, l'emmena avec lui et le plaça à la maîtrise de Saint-Etienne. Le petit Sepperl y fit des progrès si rapides, qu'ayant à peine dix ans il essaya de composer des morceaux à 6 et à 8 voix. « Mais, disait-il depuis en riant, je croyais » dans ce tems-là que plus le papier était noir, plus la mu» sique devait être belle. » Parvenu à l'époque de la mue de la voix, il fut réformé, et son existence commença à devenir très-pénible, à l'âge même où la raison lui faisait

Digitized by Google

entrevoir toutes les difficultés qui attendent dans la carrière l'artiste sans fortune et sans protecteurs.

» Il demeurait à un sixième étage, dans une petite chambre sans fenêtre et sans feu. Son indigence semblait rebuter ceux auxquels il se proposait pour donner des leçons. La seule consolation qu'il trouva dans son affreuse détresse fut un vieux clavecin qui se soutenait à peine sur ses pieds.

» L'infortuné jeune homme eut enfin le bonheur de faire la connaissance d'une demoiselle de Martini qui était liée avec le célèbre Métastase. Il lui enseignait le chant et le clavecin, et elle lui donna sa table. Mais cette demoiselle quitta Vienne, et Haydn se retira dans le faubourg de Léopolstadt. Il obtint la place de chantre chez les frères de la Merci. Dès huit heures du matin il était au lutrin ; à dix, il allait toucher l'orgue à la chapelle du comte de Haugwitz, et à onze il chantait à la grand'-messe de la cathédrale. Une matinée si bien employée ne lui rapportait que 17 kreutzer (environ 15 sous.) C'est à-peu-près vers ce tems qu'il fit connaissance avec le compositeur italien Porpora, dans les entretiens duquel il avoua souvent qu'il avait puisé des notions très-utiles pour le développement de son talent.

Tels furent les commencemens d'un homme dont les chefs-d'œuvre charment aujourd'hui l'Europe entière. Voici le catalogue de ses ouvrages, rédigé par lui-même, que nous avons annoncé plus haut :

Symphonies : 118. Divertissemens pour le *bariton* (4), l'alto et le violoncelle : 125. Divers œuvres pour bariton principal, comme : 6 duo ; 12 sonates avec accompagnement de violoncelle ; 17 sérénades ou nocturnes (appelées en allemand *cassation stücke*) ; 3 concerto. (En tout 163 pièces pour le bariton.) Divertissemens pour divers instrumens, depuis 5 jusqu'à 9 parties, 20. Marches, 3. Trio pour 2 violons et une basse, 21. Trio pour 2 flûtes et un violoncelle, 3. Solo de violon avec accompagnement

(4) Le bariton était l'instrument favori du prince Esterhazy, dont Haydn était maître de chapelle ; on le nomme aussi *viola di bordone*. Il a beaucoup de ressemblance avec la *viola di gamba*. On tire le son des sept cordes de boyau qui passent sur la touche par le moyen de l'archet ; mais au-dessous sont seize cordes de métal que l'on attaque avec l'extrémité du pouce. Le bariton est d'un effet singulièrement agréable ; mais la grande difficulté de l'exécution fait qu'il ne convient qu'à des morceaux d'*adagio* ou de *cantabile*.

d'alto,

Digitized by Google

d'alto, 6. Concerto pour divers instrumens : violon, 3; violoncelle, 3. Contre-basse, 1; cor, 2; trompette, 1; flûte, 1; orgue, 1; clavecin, 3.



Musique d'église : messes, 15; offertoires, 4; *salve regina* à 4 voix, 1; *salve* pour l'orgue seul, 1; *cantilena* pour la messe de minuit, 1; *responsaria de venerabili*, 4; *Te Deum*, 1; chœurs, 3.

Quatuor : 83 (5) sonates de piano : 66. Petits duettos italiens, chansons allemandes et anglaises; 42 (6). Canons, 40. Chants à 3 et 4 voix, 13.

Opéra italiens : 14. *la Canterina, l'Incontro improvviso; lo Speziale; la Pescatrice; il Mondo della luna; l'Isola disabitata; l'Infedeltà fedele; la Fedeltà premiata; la Vera costanza; Orlando paladino; Armida; Acide e Galatea a 4 voci; l'Infedeltà delusa; Orfeo.*

Opéra pour les marionettes allemandes : 5. *Geneviève; Philémon et Baucis; Didon; la Maison brûlée; le Diable Boîteux.*

Oratorio : 5. Le Retour de Tobie; *Stabat mater;* les dernières paroles de J. C. sur la croix; la création; les saisons.

Enfin, 366 romances écossaises originales, et plus de 400 menuets, allemandes et walses.

Nous croyons devoir placer ici l'anecdote qui a donné lieu à la composition d'un menuet connu sous le nom de *Menuet du bœuf* (7).

Un boucher se présente, un jour, chez Haydn, et lui dit sans préambule : « Monsieur, j'ai toujours eu un goût » particulier pour vos menuets; j'en aurais besoin d'un » bien frais, bien joli, et tout neuf, pour les noces de ma » fille, qui se feront ces jours-ci. » Haydn, souriant à cet hommage nouveau, lui promet son menuet pour le surlendemain, et tient parole. Peu de tems après, un bruit

(5) Haydn a laissé un 84e quatuor incomplet, mais que l'on a cependant exécuté.

(6) Il travaillait encore dans ses dernières années à une foule de ballades écossaises qui lui étaient demandées, à un très-haut prix, pour l'Angleterre.

(7) Ce menuet se vend séparé chez Pleyel, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Digitized by Google

particulier d'instrumens frappe les oreilles de l'illustre compositeur : il écoute, et croit reconnaître son menuet. Il ouvre sa fenêtre, et voit un bœuf magnifique aux cornes dorées, qu'entourait un orchestre ambulant. Le boucher monte, exprime au grand homme tous les sentimens dont il est pénétré, et termine ainsi sa harangue : « Enfin, mon-» sieur, j'ai cru qu'un boucher ne pouvait mieux vous » témoigner toute sa reconnaissance pour un si beau me-» nuet, qu'en vous offrant le plus beau de ses bœufs. » Haydn est forcé d'accepter, et pendant plusieurs jours le menuet du bœuf retentit dans toutes les rues de Vienne.

C. L.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les Autrichiens ont publié le rapport officiel de la bataille de Wagram. Si leur défaite n'était pas constatée par ses résultats, elle le serait par leur aveu. Le nombre des hommes tués, blessés ou prisonniers qu'ils ont perdu, s'élève au-delà de 30,000. Ils assignent pour cause de la victoire des Français, le retard de l'archiduc Jean à accourir de Presbourg se joindre à l'aile gauche de leur armée; nous l'attribuerons ici à la fermeté, à la sureté du coup-d'œil militaire de notre Chef, qui a voulu passer le Danube au lieu même où le Danube s'était montré rebelle, attaquer les ennemis là où ils l'attendaient formidablement retranchés, et surtout, par un mouvement habile, séparer l'armée autrichienne de celle qui pouvait venir de Hongrie, l'isoler des renforts attendus, la livrer à sa seule force. Il est à croire que l'archiduc Jean se fût en vain présenté au moment qui lui était indiqué. Sa marche était prévue, un obstacle lui était préparé; et son armée, défaite à Raab et à Presbourg, ne pouvait contrebalancer le destin assuré à l'armée française.

Depuis la paix, au surplus, l'Autriche a fait des réformes considérables dans son état militaire. La liste de ses officiers généraux réformés est égale à celle d'une armée nombreuse; son infanterie est diminuée, et elle s'occupe de réorganiser son artillerie, qui a été détruite. Jusqu'à ce moment, l'archiduc Charles reste étranger aux affaires. La rentrée de l'Empereur dans sa capitale s'est faite sans pompe et sans éclat. Les habitans de Vienne ont revu leur souverain avec le sentiment louable qui caractérise tout sujet fidèle. Quelques familles paraissent n'avoir pas partagé ce sentiment, et la populace s'est livrée contre leurs habitations à quelques excès, que la police a bientôt réprimés. Cette police a repris ses anciens erremens, sa censure rigoureuse, ses réglemens prohibitifs : ce passage paraît dur à beaucoup de Viennois, qui avaient senti les bons effets de l'administration libérale à laquelle ils ont dû, pendant six mois, leur subsistance et leur sécurité. On annonce à Vienne le prochain retour du général Andréossy en qualité d'ambassadeur de S. M. Le grand quartier-général est toujours à Saint-Polten. Le passage par l'Allemagne et les pro-

Digitized by Google

vinces illyriennes des troupes françaises continue sans interruption; elles vont réoccuper la Dalmatie et reprendre sans peine quelques-unes des Sept-Isles occupées sans difficulté par les Anglais. Il est inutile de dire que Corfou a une garnison nombreuse et bien approvisionnée. Les Anglais jouent de leur reste dans l'Adriatique; ils vont en être sévérement bannis; aucun port ne leur sera plus accessible : on dit que, pour exercer une inutile vengeance, ils ont lancé sans dommage notable quelques bombes sur Trieste.

Les dernières nouvelles du Tyrol occidental y font connaître les dernières convulsions d'une anarchie expirante et d'une rébellion qui n'a plus d'aliment et d'appui. Le général Baraguay-d'Hilliers a soumis les vallées de Wintschgau. Quelques chefs ont essayé de rallumer la sédition, mais ils sont abandonnés, et on présume qu'ils cherchent un moyen de passage en Italie, pour de là s'embarquer et rejoindre en Angleterre les députés qu'ils y entretiennent, et que leur costume montagnard y rend l'objet de la curiosité publique, bien plus que de l'intérêt général.

Les suites de la bataille d'Occana en Espagne surpassent les espérances qu'on en avait conçues. On attend encore le rapport détaillé de cette brillante victoire; mais ses résultats sont évidens à tous les yeux. Vingt-cinq mille prisonniers ont été passés en revue au Prado; leur état faisait pitié aux Français : il est remarquable qu'ils n'ont point excité la commisération des Espagnols. Déjà quatre mille d'entre eux ont prêté serment au roi Joseph et pris parti sous ses drapeaux; pendant ce tems, le général Kellermann atteint l'ennemi du côté de Valladolid; il a taillé en pièces un corps assez nombreux, lui a tué 3,000 hommes, fait le double de prisonniers, pris douze pièces de canon et six drapeaux. Le général Solignac a reçu la mission de poursuivre des bandes, non d'insurgés, mais de brigands sans organisation et sans chefs, qui infestent les routes du nord et les provinces limitrophes, au centre desquelles s'avancent les corps qui ont passé les Pyrénées, notamment le corps du général Loison qui doit être réuni à Vittoria au nombre de 20,000 hommes. Pendant cette marche, celle des prisonniers espagnols se dirige sur Bayonne; quarante mille rations par étape sont disposées sur la route de Madrid à Bayonne. Dans cette circonstance, l'honorable amiral Massaredo a donné une nouvelle preuve de sa fidélité au roi et de son attachement à sa patrie, en saisissant l'occasion

Digitized by Google

de rappeler de nouveau à des sentimens pacifiques ses concitoyens égarés. D'autres écrits dans le même sens ont circulé, et l'on se demande déjà : que fait et que veut la junte de Séville ? que font les Anglais ? pourquoi ont-ils sacrifié sans secours, sans appui, sans direction, une armée de 55,000 hommes, qu'un choc de deux heures a détruite? que font le Wélesley diplomate, et le Wélesley général ? pour qui combat-on? contre qui s'obstine-t-on follement dans une révolte sans but? C'est au milieu de ce mouvement de l'opinion que le roi Joseph est rentré dans sa capitale après sa campagne de quelques jours et une victoire de quelques heures, dont l'importance a eu déjà tant d'influence en Espagne sur la conduite de ses ennemis et de ses amis.

Mais les détails de ces événemens perdent de leur intérêt auprès du vaste tableau que le Gouvernement vient de dérouler aux yeux des Français ; c'est l'aperçu rapide, mais clair et bien ordonné, de tout ce qui s'est fait pour la prospérité intérieure et pour la gloire nationale depuis une année : ces budjets politiques sont une sorte de dette que le Gouvernement doit acquitter chaque année avec une bien vive satisfaction; car il n'a rien ici à déguiser, à colorer, à masquer par de vaines formules. Il expose les faits, il rappelle les actes, il indique leur résultat; et le Français, en lisant avec émotion ce qui s'est fait pour lui dans une année, se rappelle le vœu vraiment patriotique de son Souverain, et en demandant au ciel encore trente années de son règne, il calcule en espérances tous les bienfaits qu'il doit en attendre.

Ce vœu, l'Empereur l'a noblement exprimé dans sa réponse à la députation du Corps-Législatif, lorsqu'il est venu présenter ses hommages aux pieds du trône et y déposer, par l'organe de M. de Fontanes, l'expression de son amour et de sa fidélité.

« M. le président et MM. les députés, a dit Sa Majesté, j'agrée les sentimens que vous m'exprimez. Je connais l'attachement que vous avez pour ma personne.

» La France a besoin d'une monarchie modérée, mais forte.
» L'époque actuelle doit être distinguée, non-seulement par la gloire
» des armes françaises, mais aussi par la prospérité de son commerce,
» par la sagesse des lois, par l'éclat des arts, des sciences et des lettres.

» Pour conduire la France dans la situation où elle se trouve, j'ai
» surmonté bien des obstacles. Moi et ma famille, nous saurons toujours

Digitized by Google

» sacrifier même nos plus chères affections aux intérêts et au bien-être » de cette grande nation. . . . . »

» Avec l'aide de Dieu et le constant amour de mes peuples, je » surmonterai tout ce qui pourrait s'opposer à mes grands desseins.

» Je désire vivre trente ans encore, afin de pouvoir trente ans » servir mes sujets, consolider ce grand Empire, et voir toutes les » prospérités que j'ai conçues embellir cette chère France. »

C'est le 12 de ce mois que le ministre de l'intérieur, M. le comte de Montalivet, accompagné des comtes Defermon, Régnault de Saint-Jean-d'Angély et Lacuée, ministres d'Etat, a porté la parole au nom de S. M. dans le sein du Corps-Législatif. Dans une analyse rapide, nous suivrons la division de l'exposé de situation qu'il a présenté.

Travaux publics. De retour d'Espagne, et prêt à marcher en Allemagne, S. M. a ordonné et fait suivre d'immenses travaux; des prisonniers de guerre ont achevé le canal de Saint-Quentin; deux lieues souterraines sont commencées par les fleuves du Nord et ceux du Midi. Huit lieues du canal du Nord sont exécutées : le canal Napoléon fera baigner des mêmes eaux Cologne, Anvers et Marseille. Il sera mis mis en communication avec la Seine par celui de Bourgogne. Les travaux de Cherbourg, du Hâvre, de Dunkerque, sont poussés avec vigueur : le port de Cherbourg aura vingt-six pieds d'eau par les plus basses eaux. Le bassin d'Anvers est en construction; le port de Cette a été approfondi, des frégates y ont trouvé asyle; le port de Marseille a été amélioré. Les routes qui communiquent à l'Italie, et des Apennins à la Méditerranée, ont reçu de nouveaux degrés de perfectionnement. De grands desséchemens entrepris ont eu lieu sans que les peuples aient éprouvé, même passagèrement, les effets dangereux qu'ils redoutaient.

Travaux de Paris. Les ponts de Besons, de Choisy, de Sèvres, sont commencés; celui de Charenton rétabli, celui de Saint-Cloud réparé; le beau pont d'Jéna avance : les quais adjacens, ceux Napoléon et du Louvre, sont terminés. Les greniers d'abondance sont formés, les grands abattoirs ordonnés se construisent. Le bâtiment de la Bourse s'élève; le temple de la Victoire sera digne de sa destination. L'arc de l'Etoile, la colonne d'Austerlitz s'achèvent : l'arc de triomphe du Carrousel est terminé avec autant de goût que de magnificence. Le Louvre étonne par ses progrès les habitans même de la Cité.

Digitized by Google

Établissemens de bienfaisance. Quarante-deux dépôts assurent l'exécution de la loi sur la mendicité. La plaie la plus hideuse des États est ainsi fermée pour la France. Les bords du Rhin ont été inondés; S. M. a fait distribuer un million pour réparer ses pertes. Les cités ont été approvisionnées de médicamens utiles et devenus rares. La vaccine a étendu ses progrès; les hôpitaux ont reçu des dotations nombreuses et des améliorations sensibles.

Instruction publique. L'Université Impériale est entrée en fonctions. Elle a recueilli des renseignemens sur toutes les maisons de France; les académies se forment, les facultés s'établissent, les lycées continuent de fournir de nombreux élèves à l'école polytechnique et à Saint-Cyr. Le premier est toujours une pépinière de sujets distingués par leurs lumières et leur conduite : à Saint-Cyr se renouvelle incessamment cette jeunesse aussi forte, aussi bien exercée que courageuse et dévouée, qui se montre, en entrant sous les drapeaux, digne de marcher avec les anciens braves.

Sciences et arts. Tous les genres d'encouragement leur sont donnés, les honneurs, les récompenses, d'utiles travaux confiés aux artistes qui se distinguent; rien n'est négligé. L'époque des prix décennaux est arrivée; ils seraient distribués aujourd'hui, si le jury avait pu remettre plus tôt son travail. L'Empereur a jugé à propos de donner de l'extension à son premier décret, et a pris toutes les précautions pour que le jugement fût l'expression de l'opinion publique éclairée. Le Muséum d'histoire naturelle a été agrandi; le Muséum des arts enrichi par l'acquisition de la galerie Borghèse.

Agriculture. Vingt mille jumens de choix ont été conduites aux haras. La culture du coton dans le midi donne des espérances. L'exportation de notre superflu en blé a été permise avec des précautions convenables. Des licences ont aussi été données pour nos vins. La France a acquis la preuve qu'elle n'avait besoin pour ses subsistances d'aucun secours étranger.

Manufactures. Des encouragemens et des modifications dans le système des douanes ont été des bienfaits réels pour l'industrie. Les bons effets de l'école de Châlons commencent à se faire sentir. Les grands manufacturiers Richard, Ternaux, Oberkamp, Neuflize, ont soutenu leur réputation.

Mines. Des mines de cuivre, de plomb, d'argent, s'exploitent; d'autres sont l'objet de recherches et d'expé-

Digitized by Google

riences ; la France possède des houillères précieuses ; elle est garantie de toute crainte de manquer de combustibles.

Commerce. Le nôtre doit souffrir de l'état extraordinaire où se trouve l'Europe : mais la consommation intérieure est immense. Lyon reçoit de nombreuses commandes de Russie et d'Allemagne. Naples fournit de beaux cotons. De jour en jour nous sommes moins tributaires des importations étrangères. On espère que les relations avec les Etats-Unis pourront être bientôt rétablies.

Finances. La guerre s'est soutenue, sans nouveaux impôts, sans emprunts, sans anticipation ; le cadastre se poursuit.

Cultes. L'Empereur ne les tolère pas, il les honore, il les encourage ; les religions chrétiennes, fondées sur la morale de l'Evangile, sont toutes utiles à la société ; les luthériens ont actuellement un temple à Paris ; une école de théologie calviniste est établie à Montauban. La religion de l'Empereur et de sa famille a été l'objet de soins assidus. Les succursales et leurs desservans ont été payés ; des séminaires ont été de nouveau formés ; des évêques et archevêques ont été appelés au sénat. S. M. se propose d'en appeler à son Conseil-d'Etat.

Guerre. Ce paragraphe est un tableau rapide de l'agression de l'Autriche, de la campagne d'Allemagne, de l'attaque impuissante des Anglais à Walcheren, de leur inutile diversion en Portugal ; tous ces événemens sont présens à nos lecteurs.

Politique. Ce paragraphe doit être rapporté avec plus d'étendue ; ce n'est pas ici le passé, c'est l'avenir qui se développe à nos regards.

Le duché de Varsovie s'est agrandi d'une portion de la Gallicie. Il eût été facile à l'Empereur de réunir à cet Etat la Gallicie toute entière ; mais il n'a rien voulu faire qui pût donner de l'inquiétude à son allié l'empereur de Russie. La Gallicie de l'ancien partage, presque toute entière, est restée au pouvoir de l'Autriche. S. M. n'a jamais eu en vue le rétablissement de la Pologne. Ce que l'Empereur a fait pour la nouvelle Gallicie lui a été commandé moins par la politique que par l'honneur : il ne pouvait abandonner à la vengeance d'un prince implacable les peuples qui s'étaient montrés avec tant d'ardeur pour la cause de la France.

Les rois de Bavière, de Westphalie, de Wurtemberg, et les autres princes de la Confédération, obtiendront tous

Digitized by Google

un accroissement de territoire. Il eût sans doute été facile à la France d'étendre ses limites au-delà du Rhin ; mais ce fleuve est la borne invariable des Etats immédiats de son Empire.

Les villes anséatiques conserveront leur indépendance. Elles seront comme un moyen de représailles de guerre, à l'égard de l'Angleterre.

La paix avec la Suède sera incessamment conclue.

Rien ne sera changé dans les relations politiques de la Confédération du Rhin et de la Confédération Helvétique.

Pour la première fois, depuis les Romains, l'Italie toute entière sera soumise au même système. La réunion des Etats de Rome était nécessaire à ce grand résultat. Ils coupent la presqu'île, de la Méditerranée à la mer Adriatique, et l'histoire a prouvé de quelle importance était une communication immédiate entre l'Italie supérieure et le royaume de Naples. L'Empereur a demandé que le Pape fermât ses ports aux Anglais; croirait-on que le Pape ait rejetté cette demande? Il lui a proposé de former une ligue offensive et défensive avec le royaume de Naples et le royaume d'Italie; le Pape a repoussé cette proposition. Il n'est pas une circonstance depuis la paix de Presbourg, où la cour de Rome n'ait manifesté sa haine contre la France. Toute puissance qui devient prépondérante en Italie est aussitôt son ennemie. Ainsi, avant la bataille d'Austerlitz, avant celle de Friedland, l'Empereur reçut de Rome des brefs pleins d'acrimonie. On vit ensuite le Pape se plaindre des principes de tolérance consacrés par le Code Napoléon ; on le vit s'élever contre les lois organiques qui régissent l'intérieur de l'Empire, et dont il n'avait, à aucun titre, le droit de se mêler. On le vit jeter des brandons dans nos provinces : il s'essayait ainsi à diviser, à ébranler le grand Empire, et l'on ne peut douter de ce qu'il aurait fait, si quelque bataille importante avait été perdue. La cour de Rome a trop dévoilé ses sentimens secrets : elle n'a pu méconnaître les services rendus par l'Empereur à la religion ; mais ce motif de reconnaissance, qui devait être si puissant pour le chef de l'Eglise, ne pouvait rien sur la haine du souverain temporel.

Convaincu de ces vérités consacrées par l'histoire de tous les tems, et par notre propre expérience, l'Empereur n'avait à choisir qu'entre deux partis, ou créer un patriarche, et séparer la France de toute relation avec une puis-

Digitized by Google

sance ennemie qui cherchait à lui nuire, ou détruire une souveraineté temporelle, seule source de la haine de la cour de Rome pour la France. Le premier parti aurait entraîné des discussions dangereuses, et jeté l'alarme dans quelques consciences; l'Empereur l'a repoussé. Le second était l'exercice des droits qui sont inhérens à sa couronne impériale, et dont l'Empereur ne doit compte à personne; l'Empereur l'a adopté : les Papes, ni aucun prêtre dans l'Empire, ne doivent avoir de souveraineté temporelle. Jamais l'Empereur ne reconnaîtra le droit de la triple couronne; il ne reconnaît que la mission spirituelle donnée aux pasteurs de l'Eglise par Jésus-Christ, et que Saint-Pierre et ses plus pieux successeurs ont si purement et si saintement remplie, au grand avantage de la religion.

Le royaume de Naples, durant cette année, a pris une nouvelle consistance. Le roi a porté un soin particulier à l'organisation de ses états. Il a rétabli l'ordre dans toutes les parties de l'administration : il a réprimé le brigandage, et ses peuples, depuis la première jusqu'à la dernière classe, ont montré des sentimens qui font à-la-fois leur éloge et celui de leur souverain.

La Hollande n'est réellement qu'une portion de la France. Ce pays peut se définir, en disant qu'il est l'alluvion du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, c'est-à-dire, des grandes artères de l'Empire. La nullité de ses douanes, les dispositions de ses agens, et l'esprit de ses habitans, qui tend sans cesse à un commerce frauduleux avec l'Angleterre, tout a fait un devoir de lui interdire le commerce du Rhin et du Weser. Froissée ainsi entre la France et l'Angleterre, la Hollande est privée et des avantages contraires à notre système général, auxquels elle doit renoncer, et de ceux dont elle pourrait jouir; il est tems que tout cela rentre dans l'ordre naturel. S. M. a voulu assurer aussi d'une manière éclatante les avantages de l'acte de la Confédération helvétique, en joignant à ses titres celui de *Médiateur de la Suisse*. C'est assez dire aux Suisses que le bonheur sera perdu pour eux, le jour où ils toucheront à ce Palladium de leur indépendance.

Les provinces illyriennes couvrent l'Italie, lui donnent une communication directe avec la Dalmatie, nous procurent un point de contact immédiat avec l'Empire de Constantinople, que la France, par tant de raisons et d'anciens intérêts, doit vouloir maintenir et protéger.

Digitized by Google

Les Espagnes et le Portugal sont le théâtre d'une révolution furibonde : les nombreux agens de l'Angleterre attisent et entretiennent l'incendie qu'ils ont allumé. La force, la puissance et la modération calme de l'Empereur, leur rendront des jours de paix. Si l'Espagne perd ses colonies, elle l'aura voulu. L'Empereur ne s'opposera jamais à l'indépendance des nations continentales de l'Amérique : cette indépendance est dans l'ordre nécessaire des événemens. La France ne s'y opposera pas, pourvu que ces peuples ne fassent pas cause commune avec l'Angleterre.

Enfin, messieurs, dit le ministre en terminant, la paix a ramené l'Empereur au milieu de nous. Le monarque qui excite le plus l'admiration et l'enthousiasme, est aussi celui qui est le plus digne d'amour. Il nous l'a dit : il place dans celui qu'il inspire toutes ses espérances de bonheur. Français, il a donc pu se tromper une fois, lorsqu'il a ajouté que d'autres princes avaient été plus heureux que lui ?

M. de Montalivet a été ici remercié par les applaudissemens les plus vifs et les plus unanimes.

Voici le texte de la réponse de M. le comte de Fontanes ; quand un corps de l'état possède un tel écrivain pour interprète de ses sentimens, c'est un devoir pour une feuille littéraire de s'enrichir de tout ce qui peut émaner de lui.

« M. le ministre de l'intérieur, MM. les conseillers d'état,

» Vous étiez sûrs d'inspirer un grand intérêt à cette assemblée. Vous avez peint la gloire du monarque en retraçant les bienfaits de son administration. Ce n'est point assez pour lui d'avoir vaincu tant de fois les ennemis sur le champ de bataille, il veut décourager jusqu'à leurs dernières espérances ; il achève en quelque sorte leur défaite, en exécutant tous les jours les projets qu'il a conçus pour la prospérité de l'Empire.

» Il fallait que tout fût extraordinaire comme lui dans les événemens de son règne.

» Autrefois, après quelques années de guerre, l'épuisement du trésor contraignait le vainqueur lui-même à demander la paix ; aujourd'hui l'entretien de tant d'armées n'a point interrompu l'amélioration successive des finances.

» Autrefois le signal de la guerre suspendait tous les établissemens utiles, et ces monumens nationaux où s'imprime la magnificence des rois ; aujourd'hui les villes s'embellissent de toutes parts ; on dirait que ce peuple, si terrible au dehors, ne s'occupe au-dedans qu'à préparer le siècle de la paix, des arts et des fêtes.

Digitized by Google

» Enfin la guerre a dans tous les tems affaibli la force des lois et de la police ; aujourd'hui la police la plus sage et la plus vigilante maintient la sûreté publique. On voit disparaître avec le fléau de la mendicité tous les fléaux et tous les désordres qu'il traîne à sa suite.

» Cette influence d'une bonne administration s'est fait sentir au moment même où le prince était absent ; il animait et contenait tout, à trois cents lieues de la frontière. Dès que l'Anglais a paru, la France tout entière a pris subitement les armes ; dès qu'il a fui, elle les a déposées avec une égale promptitude. Admirable dans ses mouvemens, non moins admirable dans son repos, elle a fait voir à l'Europe l'énergie et la sagesse qui caractérisent une grande nation ; elle a montré ce qu'elle peut sous la main toute puissante qui la précipite ou la modère à son gré.

» Tel est, M. le ministre de l'intérieur, le grand tableau que vous avez mis sous nos yeux ; vous ne pouviez mieux louer le souverain qu'en racontant sa propre vie. On a dit depuis long-tems aux orateurs qu'il n'y avait rien de plus grand que les actions simplement racontées ; on doit ajouter qu'il n'y a rien de plus éloquent que ses paroles. C'est en les répétant avec fidélité qu'on peut le montrer dans toute sa gloire. Combien nous étions émus en l'écoutant la dernière fois, quand il désirait de *vivre trente ans encore pour servir trente ans ses sujets* ! Jamais parole plus royale n'est sortie du cœur d'un plus grand roi. La royauté n'est en effet que le plus sacré, le plus utile et le plus éminent de tous les services. Elle ne fut instituée que pour le bonheur du genre humain. Heureux le prince qui connaît si bien ses devoirs et sa dignité, et les exprime avec tant de noblesse ! Quel Français ne forme aujourd'hui le même vœu que le sien ? Oui, qu'il vive trente ans, qu'il vive plus encore : une vie si précieuse ne peut trop se prolonger ; et puisque tous les prodiges semblent réservés à lui seul, espérons qu'un règne mémorable surpassera tous les autres par sa durée, comme il les surpassera tous par sa puissance et sa grandeur. »

PARIS.

Les lecteurs de cette Feuille ont suivi avec trop d'intérêt tout ce qui a été relatif aux prix décennaux, et ce concours solennel a trop de rapports avec les objets qui sont journellement traités dans le *Mercure*, pour que nous hésitions à donner, malgré son étendue, le texte même du nouveau décret rendu sur cet objet. Le voici :

Au palais des Tuileries, le 28 novembre 1809.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin, etc. etc. etc.

Digitized by Google

Nous étant fait rendre compte de l'exécution de notre décret du 24 fructidor an XII, qui institue des prix décennaux pour les ouvrages de sciences, de littérature et d'arts, du rapport du jury institué par ledit décret; voulant étendre les récompenses et les encouragemens à tous les genres d'études et de travaux qui se lient à la gloire de notre Empire;

Désirant donner aux jugemens qui seront portés le sceau d'une discussion approfondie, et celui de l'opinion du public;

Ayant résolu de rendre solennelle et mémorable la distribution des prix que nous nous sommes réservé de décerner nous-mêmes,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

TITRE 1^er^. — *De la composition des prix.*

Art. 1^er^. Les grands prix décennaux seront au nombre de trente-cinq, dont dix-neuf de première classe, et seize de seconde classe.

2. Les grands prix de première classe seront donnés, 1° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages de sciences mathématiques; l'un, pour la géométrie et l'analyse pure; l'autre, pour les sciences soumises aux calculs rigoureux, comme l'astronomie, la mécanique, etc.; 2° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages de sciences physiques; l'un, pour la physique proprement dite, la chimie, la minéralogie, etc.; l'autre, pour la médecine, l'anatomie, etc.; 3° à l'inventeur de la machine la plus importante pour les arts et manufactures; 4° au fondateur de l'établissement le plus avantageux à l'agriculture; 5° au fondateur de l'établissement le plus utile à l'industrie; 6° à l'auteur de la meilleure histoire ou du meilleur morceau d'histoire générale, soit ancienne, soit moderne; 7° à l'auteur du meilleur poëme épique; 8° à l'auteur de la meilleur tragédie représentée sur nos grands théâtres; 9° à l'auteur de la meilleure comédie en cinq actes, représentée sur nos grands théâtres; 10° à l'auteur de l'ouvrage de littérature qui réunira, au plus haut degré, la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style; 11° à l'auteur du meilleur ouvrage de philosophie en général, soit de morale, soit d'éducation; 12° au compositeur du meilleur opéra représenté sur le théâtre de l'Académie impériale de Musique; 13° à l'auteur du meilleur tableau d'histoire; 14° à l'auteur du meilleur tableau représentant un sujet honorable pour le caractère national; 15° à l'auteur du meilleur ouvrage de sculpture, sujet héroïque; 16° à l'auteur du meilleur ouvrage de sculpture, dont le sujet sera puisé dans les faits mémorables de l'histoire de France; 17° à l'auteur du plus beau monument d'architecture.

3. Les grands prix de seconde classe seront décernés, 1° à l'auteur de l'ouvrage qui fera l'application la plus heureuse des principes des

Digitized by Google

sciences mathématiques ou physiques à la pratique ; 2° à l'auteur du meilleur ouvrage de biographie ; 3° à l'auteur du meilleur poëme en plusieurs chants, didactique, descriptif, ou en général d'un style élevé ; 4° aux auteurs des deux meilleurs petits poëmes dont les sujets seront puisés dans l'Histoire de France ; 5° à l'auteur de la meilleure traduction en vers de poëmes grecs ou latins ; 6° à l'auteur du meilleur poëme lyrique mis en musique, et exécuté sur un de nos grands théâtres ; 7° au compositeur du meilleur opéra-comique, représenté sur un de nos grands théâtres ; 8° aux traducteurs de quatre ouvrages, soit manuscrits, soit imprimés en langues orientales, ou en langues anciennes ; les plus utiles, soit aux sciences, soit à l'histoire, soit aux belles-lettres, soit aux arts ; 9° aux auteurs des trois meilleurs ouvrages de gravure en taille-douce, en médailles, et sur pierres fines ; 10° à l'auteur de l'ouvrage topographique le plus exact et le mieux exécuté.

4. Outre le prix qui lui sera décerné, chaque auteur recevra une médaille qui aura été frappée pour cet objet.

TITRE II. — *Du jugement des ouvrages.*

5. Conformément à l'article 7 du décret du 24 fructidor an 12, les ouvrages seront examinés par un jury, composé des présidens et des secrétaires perpétuels de chacune des quatre classes de l'Institut. Le rapport du jury, ainsi que le procès-verbal de ses séances et de ses discussions, seront remis à notre ministre de l'intérieur, dans les six mois qui suivront la clôture du concours.

Le concours de la seconde époque sera fermé le 9 octobre 1818.

6. Le jury du présent concours pourra revoir son travail jusqu'au 15 février prochain, afin d'y ajouter tout ce qui peut être relatif aux nouveaux prix que nous venons d'instituer.

7. Notre ministre de l'intérieur, dans les quinze jours qui suivront la remise qui lui aura été faite du rapport du jury, adressera à chacune des quatre classes de l'Institut la portion de ce rapport et du procès-verbal relative au genre des travaux de la classe.

8. Chaque classe fera une critique raisonnée des ouvrages qui ont balancé les suffrages de ceux qui ont été jugés, par le jury, dignes d'approcher des prix, et qui ont reçu une mention spécialement honorable.

Cette critique sera plus développée pour les ouvrages jugés dignes du prix ; elle entrera dans l'examen de leurs beautés et de leurs défauts, discutera les fautes contre les règles de la langue ou de l'art, ou les innovations heureuses ; elle ne négligera aucun des détails propres à faire connaître les exemples à suivre et les fautes à éviter.

Digitized by Google

9. Ces critiques seront rendues publiques par la voie de l'impression.

Les travaux de chaque classe seront remis par son président au ministre de l'intérieur, dans les quinze mois qui suivront la communication faite à l'Institut.

10. Notre ministre de l'intérieur nous soumettra, dans le cours du mois d'août suivant, un rapport qui nous fera connaître le résultat des discussions.

11. Un décret impérial décerne les prix.

TITRE III. — *De la distribution des prix.*

12. La première distribution des prix aura lieu le 9 novembre 1810, et la seconde distribution le 9 novembre 1819, jour anniversaire du 18 brumaire. Ces distributions se renouvelleront ensuite tous les dix ans, à la meme époque de l'année.

13. Elles seront faites par nous, en notre palais des Tuileries, où seront appelés les princes, nos ministres et nos grands officiers, les députations des grands corps de l'État, le grand-maître et le conseil de l'Université impériale, et l'Institut en corps.

14. Les prix seront proclamés par notre ministre de l'intérieur; les auteurs qui les auront obtenus recevront de notre main les médailles qui en consacreront le souvenir.

15. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des Lois.

Signé, NAPOLEON.

Par l'Empereur, Le ministre secrétaire d'État.

Signé, H. B., duc DE BASSANO.

— Le sénat, sur une liste triple de candidats présentés par S. M., a élu M. le chevalier de la Ville, chambellan de MADAME, M. le chevalier Pastoret, membre de l'Institut, professeur au collége de France, et M. le comte de Vilsemanzy, inspecteur en chef aux revues.

— On annonce un nouvel acte de munificence impériale. MM. les sénateurs, les conseillers d'État et maîtres des requêtes qui n'avaient pas la croix de la Légion d'honneur viennent de la recevoir. S. M. a daigné nommer grands-officiers de la Légion, M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, M. le comte Mollien, ministre du trésor public, et M. le comte Frochot, préfet de la Seine. M. le maître des requêtes de la Borde est nommé comte de l'Empire.

— S. A. S. le prince de Neufchâtel a donné, lundi

Digitized by Google

dernier, une fête magnifique à Grosbois. L'Empereur et l'Impératrice, les rois de Saxe, de Wurtemberg, de Naples, de Westphalie et de Hollande, les reines de Hollande, de Westphalie, de Naples et d'Espagne, et une partie de la cour de S. M. y ont assisté. Le matin il y a eu une chasse brillante; le soir, comédie, souper et bal. La journée a été très-belle.

— On croit savoir que la session du Corps-Législatif se prolongera jusqu'au mois de mars de l'année prochaine.

— Une lettre de Bruges, du 12, annonce que les Anglais ont évacué Flessingue et l'île de Walcheren, après avoir détruit toutes les fortifications et brûlé tous les magasins.

— L'Opéra a reçu l'ordre de saisir le moment où Paris possède tant d'illustres souverains pour remettre ses grands ballets mythologiques. Déjà *Psyché* a reparu dans tout l'éclat de cette belle composition.

— Talma est parfaitement rétabli : il y a lieu de croire que ce grand acteur ne sera pas encore long-tems sans reparaître.—On croit que les ouvrages qui concourent aux prix décennaux seront remis cet hiver sous les yeux du public. On parle aussi des *Etats de Blois* de M. Raynouard, comme d'un ouvrage rempli de grandes beautés.

— A l'Odéon, l'*Alcade* est en répétition. Le nom de l'auteur est connu; on attend beaucoup de cet ouvrage, comédie intriguée qu'on dit pleine de comique et de gaieté. L'*opéra Buffa* s'occupe du *don Juan* de Mozart.

— La seconde livraison des Lettres Champenoises vient de paraître; ces Lettres de province, qui ne sont point des *Provinciales*, ont successivement attaqué *les Templiers*, *la mort d'Henri IV*, *Omasis*, *Artaxerce*, *l'Assemblée de Famille*. Leur succès est celui attaché à ce genre de critique, et leur débit rapide.

Considération sur l'état présent du Christianisme, par Jean Tremblay. Un vol. in-8° de 600 pages. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. A Paris, chez Gabriel Dufour et Compagnie, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7; à Amsterdam, chez Gabriel Dufour, libraire; et à Cassel (Westphalie), chez Tournelsen fils, libraire.

AVIS. — Une personne arrivant de l'étranger désirerait connaître l'adresse de M. *Xavier Stanislas* Salignac-Fénélon, *ancien élève de Pont-le-Vois*. Elle a quelque chose de très-important à lui communiquer. S'adresser à M. Dérigny (de Gaulaincour), homme-d'affaires, boulevard Saint-Martin, n° 8.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXL. — *Samedi* 23 *Décembre* 1809.

DEP^T DE LA SEINE.
5 cen

POÉSIE.

L'HIVER.

QUEL morne et vaste deuil afflige l'univers ?
Dans les cieux, de vapeurs de nuages couverts,
Le soleil ne répand qu'une clarté débile ;
Sous des liens glacés l'onde dort immobile ;
Les bois, les champs sont morts ; de sa triste pâleur
Un vêtement d'albâtre a voilé leur couleur ;
L'autan impétueux déchaîne la froidure,
Et l'hiver tout entier pèse sur la nature.
Créateur des humains, devenu leur bourreau,
Peux-tu les affliger du poids d'un tel fléau ?
Il sied à ta bonté d'être toujours leur père.
La vie, hélas ! pour nous n'a que trop de misère ;
Même avant la raison nous sentons les douleurs,
Et nos premiers regards sont voilés de nos pleurs.
Du moins dans les beaux jours, au bord d'une onde pure,
Sous des cieux tempérés, sur la molle verdure,
Nous goûtions le plaisir d'oublier tous nos maux,
Ou, sans nous plaindre, enfin nous portions nos fardeaux.
En contemplant ces fleurs fraîches, épanouies,
Qui levaient dans les champs leurs têtes réjouies,
En voyant ce ciel pur, ces fruits délicieux
Dont les riches couleurs semblaient rire à nos yeux,
Nos fronts, comme eux rians, exprimaient quelque joie ;
Et, sous l'ombrage heureux que la forêt déploie,
Nos cœurs épanouis se plaisaient à goûter
Le bonheur de l'oiseau qu'ils entendaient chanter :
Mais cette nudité de l'hiver monotone,
Qui suit les deux changeans du printems, de l'automne,

Digitized by Google

Mais les eaux, à grand bruit roulant dans les vallons,
Les torrens écumeux, les fougueux aquilons,
Ces tyrans, dont les sons mugissans et terribles,
Et d'échos en échos renvoyés plus horribles,
Remplacent les concerts des aimables oiseaux,
L'haleine des zéphyrs et la voix des ruisseaux,
Mais le froid qui succède à la chaleur féconde,
Ce choc des élémens, ce désordre du monde,
Tout, d'un âpre saison nous offrant les rigueurs,
Réveille nos chagrins, et nous rend aux douleurs.
Nous souffrons à l'aspect de la terre souffrante;
La vieillesse, où languit la nature expirante,
Forçant sur nos destins l'homme à se recueillir,
Rappelle à ses esprits qu'il doit un jour vieillir.
Eloigne, Dieu puissant, ce tableau trop austère.
Hélas! nous paraissons un moment sur la terre;
L'existence est l'éclair qui sillonne les cieux:
Fais qu'au moins, nous rendant notre passage heureux,
La terre nous accueille avec un air de fête,
Comme le voyageur qu'un jour à peine arrête,
Et ne perde jamais son vêtement de fleurs
Qui, tableau du plaisir, l'inspirait à nos cœurs.

C'est ainsi qu'un mortel, dans la campagne nue,
Exhaloit près de moi sa tristesse ingénue.
Et moi : « Te convient-il de blâmer ton auteur?
Est-ce pour ses desseins, ou pour ton seul bonheur,
Que ta frêle existence au néant fut ravie?
Tu n'es qu'un sentinelle au poste de la vie.
Du Dieu qui t'y plaça suis donc la volonté.
Ne doit-il point, ingrat, suffire à ta fierté
Que de ce Dieu puissant la sagesse profonde
T'ait fait un des acteurs de la scène du monde?
Changera-t-il pour toi les lois de l'univers?
Tu te plains des frimas? tu te plains des hivers?
Leur but est-il caché? Peux-tu le méconnaître?
Si toi-même as besoin pour ranimer ton être,
Que le sommeil, dont l'ombre amène le retour,
Répare chaque nuit les fatigues du jour,
Ne faut-il pas aussi que la terre, affaiblie
Par les divers travaux dont l'année est remplie,
S'affaisse en un sommeil, de tout j'heureuse langueur

De ses ressorts lassés relève la vigueur?
L'hiver est ce sommeil qui refait la nature.
Dans cet actif repos, silencieuse, obscure,
Elle amasse sa force, apprête ses présens,
Et sous la neige enfin médite le printems,
Comme au fond du tombeau dont l'ombre la recèle,
En son trépas vivant le ver se renouvelle,
Et de ses ailes d'or, dans l'immobilité,
Compose la vitesse, et pare la beauté.
De la mort de nos champs souffre donc la tristesse;
L'absence de leurs biens n'en est que la promesse.
Le vent dont tu gémis hâte aussi leurs trésors.
Son souffle impétueux des plus fertiles bords
Porte aux bords inféconds les germes qu'il enlève;
Dans l'arbre qu'il ébranle il fait monter la sève;
Rafraîchit le sillon par les chaleurs brûlé,
Divise le poison des marais exhalé,
Epure l'Océan sous de fréquens orages,
Et déchire dans l'air le voile des nuages.
Une rigueur céleste est souvent un bienfait.
Tu jouis quand la terre à ton œil satisfait
De ses divers trésors étale la couronne:
Mais si ce riche éclat sans cesse t'environne,
Tes yeux enfin lassés s'éloigneront de lui;
L'uniforme plaisir n'est bientôt que l'ennui:
Il faut un intervalle à notre bonheur même.
Tu l'obtiens dans l'hiver. Ce Dieu qui toujours t'aime,
Sur la terre obscurcie étendant un rideau,
De la satiété te sauve le fardeau,
Varie à tes regards la scène de l'année;
Et, s'il t'ôte les biens dont elle fut ornée,
C'est qu'il veut que pour toi, par un heureux détour,
Le regret de leur perte enchante leur retour.
Leur retour! oh! quel charme il te fera connaître!
De quel œil tu verras le doux printems renaître!
Comme tu voleras, loin du froid importun,
Saisir son premier jour et son premier parfum,
Fouler de nouveaux dons les plaines enrichies,
Suivre la liberté des ondes affranchies,
Essayer l'herbe jeune, observer les progrès
Du feuillage qui vient reverdir les forêts,
Rouvrir tes sens charmés au souffle du zéphyre.

Digitized by Google

Des roses près d'éclore épier le sourire,
Ecouter des oiseaux si long-tems exilés,
Les amours, les concerts, avec eux rappelés,
Pressentir dans les champs que la chaleur colore,
Un fruit dans chaque fleur et Pomone dans Flore,
Et posséder enfin aux feux purs du soleil
La nature plus belle à l'instant du réveil!
Voilà tous les plaisirs que ton Dieu te ménage.
Oppose à tes chagrins leur séduisante image;
Jouis dans l'avenir : mais que dis-je? aujourd'hui
L'étude du présent peut chasser ton ennui.
Mets à profit les maux que chaque hiver t'impose :
Des fléaux que tu vois cherche à saisir la cause.
Le froid règne? connais de quels lointains climats
Partent ces vents cruels qui soufflent les frimas.
Sur les monts sourcilleux les glaces menaçantes
Environnent au loin leurs cimes blanchissantes?
Apprends par quels travaux le tems a dessiné
Ce bandeau de cristal dont leur front est orné.
Des brouillards ténébreux ta vue est obscurcie?
Connais pourquoi du sol qu'a détrempé la pluie
L'astre qui luit sur nous pompant l'humide sein,
En forme ce brouillard qui, spectre du matin,
Portant sa pâleur sombre aux champs de la lumière,
Doit, comme un don du ciel, revenir à la terre.
Les arbres dépouillés affligent ton regard?
Sache comment ces bois, semblables au vieillard
Dont la froide saison détruit la chevelure,
De leur tête en hiver dépouillent la parure,
Qu'ils reprendront bientôt rajeunis par le tems,
Et plus heureux que nous qui n'avons qu'un printems.
Les fleuves débordés inondent tes campagnes?
Sache comment des flots qui tombent des montagnes,
Un fleuve se grossit, et, plus impétueux,
Chasse loin de son lit son cours tumultueux,
Des vergers aux guérets, des vallons aux collines
S'élance, en bondissant, à travers leurs ruines,
Couvre les bois, les monts, les champs et les hameaux,
Et donne l'horizon pour rivage à ses eaux.
Rends ainsi ta douleur utile à ta pensée.
Ou si de ces objets ta mollesse est blessée,
D'autres te sont offerts : marche vers nos cités;

Digitized by Google

Leurs murs, comme les champs, ne sont point attristés.
Là, dès que la gelée, écartant les orages,
Laisse le soleil luire à travers les nuages,
Les uns courent saisir, sur un char transportés,
Ce rayon d'un moment dans les lieux fréquentés;
Les autres, se jouant sur les ondes solides,
Font sur un double acier glisser leurs pas rapides,
Et, dans leur prompt détour, semblent l'agile oiseau,
Qui part, vole et revient sur la voûte de l'eau:
Dans leur essor léger l'œil a peine à les suivre.
La nuit descend; la ville à d'autres jeux se livre.
Tantôt en des palais, où les feux renaissans
De l'exil des chaleurs dédommagent les sens,
Le sort, aux yeux voilés, sur des tapis propices,
Amuse vingt joueurs de ses divers caprices.
Tantôt dans une salle ouverte au plus bel art,
Prenant l'une son masque et l'autre son poignard,
Melpomène et Thalie unissent tous leurs charmes,
Et donnent le plaisir et du rire et des larmes.
Dans un autre moment, sous des lambris dorés
De flambeaux, d'ornemens, et de belles parés,
La musique, étalant ses sonores merveilles,
D'accords mélodieux enivre les oreilles;
Et la danse bientôt offre au cercle enchanté
De ses légers ballets la mouvante gaîté.
Par des fêtes enfin l'une à l'autre enchaînées
La ville des hivers embellit les journées.
Sache donc, dans le cours des travaux et des jeux,
Tromper les maux divers de ce tems orageux;
Et rendons grace ensemble à ce maître suprême
Qui plaça des plaisirs jusqu'en ses rigueurs même,
Et dans tous les fléaux qu'il voulut nous offrir
Nous laissa quelqu'appui qui nous aide à souffrir.

LE GOUVÉ.

Digitized by Google

VERS, *lus devant M.* DELILLE, *le* 18 *décembre* 1809, *dans la classe de poésie latine, au Collége de France.*

L'ouverture du cours de poésie latine au Collége de France, vient d'avoir lieu le 18 décembre. Elle a été signalée par l'apparition imprévue de M. Delille, professeur en titre, qui a été reçu au milieu des transports et des applaudissemens universels. A son arrivée, M. Lemaire, qui remplace momentanément M. Le Gouvé, suppléant de M. Delille, est descendu dans la foule, et a cédé le fauteuil au patriarche des poëtes français. Les spectateurs ont offert un laurier à M. Delille, avec les vers suivans, qui sont de M. Parseval.

(*Note des Rédacteurs.*)

PONTIFE d'Apollon, gloire des deux collines,
Permets que les Muses latines
Te parent d'un laurier, que leurs mains ont cueilli
De ta présence enorgueilli,
Leur temple aime à t'ouvrir ses retraites divines.
Ainsi, quand au cirque français,
Autrefois, l'illustre Voltaire
Montra de son vieux front la gloire octogénaire;
La scène, où son crayon traça les grands malheurs,
Et qu'il fit retentir de tragiques douleurs,
Saisie, à son aspect, d'un transport plein de charmes,
De l'admiration lui prodigua les larmes.
Delille, par d'autres chemins,
Tu t'élèves sur le Parnasse;
Illustré par une autre audace,
Une autre palme est dans tes mains.
Si Voltaire de l'ame exprima les orages
En ses tragiques fictions,
A la nature entière, en tes divins ouvrages,
Tu sais du cœur humain prêter les passions.
Tout respire et tout vit dans tes tableaux sublimes.
Les rochers suspendus menacent les abymes;
Les arbustes amis s'enlacent en berceaux;
Le gazon rit, le saule pleure;
La sensitive craint le toucher qui l'effleure;
Dans les champs envahis précipitant ses eaux,
Le fleuve usurpateur engloutit les troupeaux,
Et des bergers tremblans détruit les toits rustiques.

Digitized by Google

Les débris des palais et des temples gothiques
Racontent dans tes vers les siècles écoulés ;
A ta voix, des tombeaux antiques
Tous les mânes surpris se lèvent rassemblés.
Que dis-je ? ah ! dans ce lieu, je vois, pleins d'allégresse,
Ceux de Virgile et de Milton,
Et d'Hésiode et de Lucrèce,
Qui, des rives du Phlégéton
Echappés à l'envi, viennent te rendre hommage.
Eh ! qui mérita mieux leur illustre suffrage ?
Tes chants harmonieux t'ont soumis l'univers.
Savant, agriculteur, philosophe, poëte,
La nature t'ouvrit tous ses trésors divers ;
Cent fois ta main sur elle étendit ta baguette,
Et cent fois de ton ame ont jailli les beaux vers !
Mais sur de grands travaux si ta gloire se fonde
Tu sais offrir encor dans la société
D'un esprit enchanteur la piquante gaieté.
Tes bons mots divulgués circulent à la ronde.
Ingénieux Protée ! es-tu l'homme du monde ?
Ou bien es-tu l'homme des champs ?
Es-tu l'homme du siècle ? ah ! si j'en crois tes chants,
Tes chants où tant de verve et tant d'esprit abonde ;
Tu fais voir, en ce jour, à notre œil enchanté,
L'homme de l'immortalité.

ENIGME.

L'ART veut que nous soyons en long,
Et le devoir que nous soyons en rond.
Charmante Iris, que rien ne t'effarouche,
Ou n'aille te mettre en courroux,
Car c'est toi-même qui nous touche.
Avant que nous osions te presser les genoux.
Très-expert en galanterie,
On prétend qu'un prince, autrefois,
De ma sœur ou de moi fit choix,
Pour ranger sous les mêmes lois
Un ordre de chevalerie,
Où l'on doit consacrer ses jours
A l'honneur, à la gloire, aux pudiques amours.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Qui plus que moi, lecteur, a le droit de te plaire?
Je charme tes loisirs et deviens nécessaire
A ton instruction.
Mais ne fais choix de moi qu'avec précaution;
Car, au lieu de t'instruire et te porter au bien,
Par moi tu pourrais aussi bien
Incliner vers le mal en te laissant séduire.
Quoi qu'il en soit, ôtant mon cœur, tu tiens,
Pour devenir savant ce qu'il convient de faire,
Et mon entier t'en donne les moyens.
Ma tête à bas, je ne puis que déplaire:
En effet à quoi bon,
Un être qui n'a plus ni rime ni raison?

S.....

CHARADE.

S'il arrivait que mon premier
Cessât de retenir en son lit mon dernier,
Sandis! quelle lessive on verrait essuier
Aux citoyens de mon entier!

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Cheminée* d'un salon.
Celui du Logogriphe est *Mort*, dans lequel on trouve, or.
Celui de la Charade est *Brunet*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

DES ERREURS POPULAIRES RELATIVES A LA MÉDECINE, par M. RICHERAND, professeur de la faculté de médecine de Paris, etc., etc. — Prix, 4 fr., et 4 fr. 75 c. franc de port. — A Paris, chez *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17 (1).

« OUVRIR ce livre, dit M. Richerand, dont nous emprunterons volontiers les expressions, ouvrir ce livre pour y trouver une recette contre le mal dont on se croit atteint, ce serait commettre une méprise; trop d'écrivains ont voulu persuader au peuple que la médecine est un art domestique dont chacun peut accommoder les préceptes à son usage particulier. Le but de cet ouvrage est diamétralement opposé. On se propose de prouver aux gens du monde, qu'il n'est pas de science moins accessible pour eux, et dont l'application soit à la fois plus difficile et plus dangereuse. »

Les ridicules des médecins ne sont pas traités avec plus de ménagement que les préjugés du vulgaire. En essayant de les peindre, l'auteur a eu constamment sous les yeux ce sage précepte d'Horace : *Parcere personis, dicere de vitiis*, épargner les individus en blâmant les défauts. Au reste, s'il cherche à détromper une foule de gens trop crédules, il s'attend à trouver beaucoup d'incrédules.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

Précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur expose son but et son plan, cet ouvrage est divisé en

(1) Ouvrages du même auteur qui se trouvent chez les mêmes libraires. *Nouveaux élémens de physiologie*, quatrième édition, 2 vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port.

Nosographie chirurgicale, deuxième édition, 4 vol. in-8°. Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port.

Digitized by Google

trois parties. Dans la première, il traite des erreurs touchant l'éducation physique des enfans ; dans la seconde, il parle de celles qui sont relatives à la santé et à sa conservation ; la troisième comprend les erreurs nombreuses concernant les maladies et leur traitement.

« On traitera dans cet ouvrage, non-seulement des erreurs familières au peuple, mais encore de celles que commet chaque jour *le vulgaire des médecins*. Par le mot *peuple*, il faut entendre et la populace exclusivement vouée, par la nécessité, au soin de pourvoir à sa subsistance, et avec elle les esprits les plus brillans et les plus cultivés. Ce sont principalement ces derniers qui, abusant des ressources d'une imagination trop active, créent sur ce qu'ils ignorent les hypothèses les moins vraisemblables, et contribuent à propager les plus funestes erreurs. L'homme grossier et qui souffre, calme et docile, permet à la nature de le guérir et au médecin de la seconder : ceux qui jouissent, au contraire, des avantages d'une éducation soignée, viennent-ils à invoquer nos secours, *nous leur demandons ce qu'ils sentent, ils nous répondent ce qu'ils pensent ;* celui-là prétend avoir le *sang brûlé* ou même *calciné ;* celui-ci soutient que ses nerfs sont *crispés*, et mille autres absurdités du même genre. Ils ont puisé ces erreurs dans le commerce du monde : elles y circulent librement ; et adoptées sans aucun examen, elles règnent sans contradiction.

» L'erreur, reçue et transmise, jette chaque jour des racines plus profondes, se perpétue d'âge en âge, acquiert sans cesse une valeur nouvelle, et le colosse devient or sans que ses pieds cessent d'être d'argile. Veut-on un exemple de ce que le tems ajoute à l'erreur de force et d'autorité ?

» Il est une erreur presqu'aussi ancienne que le monde, qui remonte à nos traditions historiques les plus reculées, et qui bien reconnue par les médecins éclairés, est encore répandue presqu'universellement parmi les ignorans et chez le peuple. Bannie de la médecine humaine, elle s'est réfugiée de nos jours dans l'art vétérinaire. Je veux parler du fabuleux dictame, des spiritueux, des baumes, et de l'abus des onguens de toute

Digitized by Google

espèce, et des emplâtres appliqués au traitement des blessures récentes. »

La définition du tact en médecine, me paraît fournir à M. Richerand un ordre de considérations absolument nouvelles, comme il est facile au lecteur de s'en convaincre par le passage suivant. « Parmi les médecins, le plus savant est-il toujours le plus habile et le plus digne de la confiance? Il est pour nous une qualité plus désirable et plus utile que la doctrine la plus profonde; je veux parler du *tact*, de cette qualité précieuse accordée ou refusée par la nature, qui est en médecine ce qu'est le goût en littérature. Elle tient à la sensibilité heureusement perfectionnée par l'éducation. Celui qui en jouit, nous étonne par des aperçus prompts autant que fins et délicats, et par des déterminations aussi justes que rapides. Le médecin doué du tact, a seul, dans le moment du danger, ces inspirations heureuses, ou, pour nous servir de la sublime expression de Bossuet, ces *illuminations* soudaines qui lui révèlent ce qu'il faut faire et lui donnent l'assurance nécessaire pour frapper le coup décisif. Tandis que l'érudit, accablé sous le poids d'une science superflue, hésite et chancèle, incertain entre mille moyens qu'elle lui présente; celui-ci, moins savant, mais mieux savant, comme disait Montaigne, démêle les circonstances essentielles, et sans donner trop d'attention aux phénomènes accessoires, écueil ordinaire des érudits, voit le but et l'atteint avec certitude. L'érudit ne tue point le malade, comme le dit souvent un vulgaire injuste, mais il le laisse mourir au milieu de ses indécisions perpétuelles. Hésitant toujours, il combat partiellement les symptômes, et, comme on l'a dit, élague les branches tandis que le tronc croît sans cesse avec le danger. L'union de l'érudition et du tact dans une juste proportion, est la chose la plus rare et la plus désirable dans l'exercice de notre art.

Je ne puis me refuser au plaisir de citer encore un passage aussi agréablement pensé qu'élégamment écrit: « Ce qui assurera toujours parmi les hommes une grande faveur aux injures et aux sarcasmes prodigués à la méde-

Digitized by Google

cine, ce n'est pas la vanité de ses promesses, si souvent déçues, comme on l'a avancé, mais selon moi un effet de l'amour-propre, ce Protée que l'on rencontre partout et sous mille formes diverses quand on veut scruter les causes déterminantes de nos actions. L'homme se venge de l'espèce d'empire que la médecine exerce sur lui. Sain et sauf, il donne des coups de pied à l'idole qu'il encensait durant la maladie. Cet art a en effet quelque chose de tyrannique. Ni la jeunesse, ni la fortune, ni l'esprit, ni le rang, ni la beauté, ne peuvent se soustraire à sa domination, et le potentat comme l'esclave sont forcés à chaque instant de s'y soumettre. Louis XV lisant une consultation de ses médecins, répétait à voix basse, et murmurait entre ses dents d'un air peu satisfait les locutions usitées : *On fera, on prendra, on se gardera, on s'abstiendra;* ses ministres et ses généraux n'avaient point coutume d'employer avec lui ces formules impératives.

Les sarcasmes et les brocards sans nombre dont la médecine fut de tout tems accablée, lui ont été presque tous lancés par des malades incurables, qui, dans leur humeur injuste et chagrine, s'en prenaient à la médecine des torts de la nature; celle-ci, dans quelques cas, comme l'a très-judicieusement observé M. Corvisart, nous traite véritablement en marâtre. Montaigne était valétudinaire; Molière, tourmenté par une mélancolie habituelle et par un crachement de sang qui finit par lui être fatal : de là ils ont tiré ce fonds intarissable de plaisanteries, excellentes sous leur plume; les répéter jusqu'à la nausée, c'est, si l'on veut, faire preuve de mémoire, mais non de bon goût et d'esprit. J. J. Rousseau était en proie à des douleurs continuelles de vessie. Ce dernier se repentit néanmoins vers la fin de sa vie de toutes ses déclamations contre une des professions les plus utiles à l'humanité. « Il me dit un jour, dit M. Bernardin de Saint-Pierre: Si je faisais une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais ce que j'ai écrit sur » les médecins; il n'y a pas d'état qui demande autant » d'études que le leur; partout pays ce sont les hommes » les plus véritablement savans: » A cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il a été rendu dans le secret de l'in-

Digitized by Google

timité, je ne saurais rien ajouter de plus concluant, et sur-tout qui fût moins suspect de partialité. »

Lorsqu'un ouvrage utile est écrit de cette manière, lorsqu'aucune expression technique ne s'y rencontre qui puisse en rendre la lecture difficile aux gens les moins instruits, il me semble qu'on peut lui prédire, sans crainte d'être démenti par l'événement, un succès aussi général que durable. A. *Docteur en Médecine.*

ESSAIS SUR LA VÉGÉTATION CONSIDÉRÉE DANS LE DÉVELOPPEMENT DES BOURGEONS; par A. AUBERT DU PETIT-THOUARS, etc. — Un vol *in*-8°. — Paris, 1809.

MALGRÉ le besoin qu'a notre esprit de se rendre raison des phénomènes qu'il observe et de rechercher la liaison et l'influence réciproque des causes qui les produisent; malgré les travaux des hommes de génie pour dérober à la nature quelques-uns de ses secrets, et le charme que répand sur l'existence la contemplation habituelle de l'ordre et de l'harmonie qui nous environnent; enfin, malgré les découvertes dont les sciences se sont enrichies, les connaissances réelles que nous possédons sont encore renfermées dans les bornes les plus étroites. La science de la nature peut être considérée comme une contrée nouvelle que les voyageurs n'ont encore fait, pour ainsi dire, que parcourir : quelques côtes en ont été relevées, quelques points en ont été reconnus; mais leurs rapports, le cours et la source des fleuves, la hauteur et la direction des montagnes, l'étendue des plaines, la profondeur des vallées, restent encore à découvrir. Les propriétés de la matière, les lois auxquelles obéissent les molécules des corps dans leur action réciproque, ces substances singulières sans poids et sans formes, qui semblent annoncer une nature nouvelle, sont encore entourés pour nous des nuages les plus épais.

Nous n'avons encore que des doutes sur les causes des phénomènes qui se passent dans notre atmosphère : nous ignorons d'où naissent les pluies, quelle est la source des tempêtes, comment se forment les orages, quelles sont

Digitized by Google

les causes de la grêle, des frimas et de ces météores enflammés ou lumineux qui occasionnent tour à tour notre admiration et notre effroi. Mais les lois qui président à l'existence de la vie sont encore plus profondément cachées que celles qui régissent les corps brutes. Jusqu'à quel point avons-nous pénétré dans l'organisation des êtres vivans? Nous en avons distingué et compté les parties; les formes de celles-ci ont été décrites, leurs rapports établis, quelques-unes de leurs fonctions reconnues : mais quelle est la force qui rassemble et retient des élémens qui bientôt seront repoussés et désunis par d'autres forces? Par quelle puissance les alimens prennent-ils dans les corps des formes si variées et se transforment-ils en des substances si différentes? Pourra-t-on jamais pénétrer le mystère de la reproduction? Chez les animaux, l'influence des sens, les facultés de l'entendement, l'action de la volonté, les mouvemens musculaires ne sont point encore suffisamment expliqués. L'obscurité semble même devenir plus profonde à mesure qu'on descend aux êtres chez lesquels l'organisation est plus simple. La végétation offre encore une source de découvertes importantes; les fonctions essentielles des feuilles, la manière dont le bois prend son accroissement, le but des différentes parties de la fructification, la nature des fluides nourriciers, les organes qui les assimilent, l'objet de ces sucs et de ces substances, de couleur, de nature et de propriété si différentes, et une multitude d'autres phénomènes, sont autant de questions qui n'ont point été résolues, ou du moins qui ne l'ont été qu'imparfaitement.

Pénétré de ces vérités, et convaincu sur-tout du besoin qu'a la botanique de s'enrichir encore d'observations nombreuses, M. du Petit-Thouars s'est livré à l'étude de la physiologie végétale, et il embrasse dans l'ouvrage que nous annonçons, quelques-uns des sujets les plus importans de cette science; mais son principal but est de donner une nouvelle théorie de l'accroissement des plantes en grosseur; et, excepté la formation des bourgeons et des racines, de laquelle il fait dépendre la formation du bois, toutes les autres questions dont

Digitized by Google

il traite ne sont qu'accessoires; il n'en parle qu'autant qu'elles peuvent servir à l'appui de ses nouvelles idées, ou qu'autant que son système peut servir à leur explication. C'est pourquoi nous ne nous arrêterons que sur le sujet qui fait le but essentiel du travail de notre auteur. Ses observations et ses vues ne peuvent pas manquer d'avoir quelqu'intérêt, pour un grand nombre de nos lecteurs, dans un tems où la culture des plantes compte tant d'amateurs distingués.

Les botanistes ne sont point d'accord sur la cause de l'accroissement en diamètre de certains arbres, tels que le chêne et le pin, par exemple. Le plus grand nombre pense que le bois est produit par une matière liquide qu'on nomme *cambium*, et qui se trouve sous l'écorce; mais ils ne sont point du même avis sur l'origine de cette substance. Des couches composées de vaisseaux ou d'un tissu cellulaire se forment d'abord; elles ont la faculté de se diviser en feuillets, ce qui leur a fait donner le nom de *liber*. A mesure que la végétation avance, ces feuillets, ces vaisseaux, ce tissu se réunissent plus intimement, leur consistance augmente et leur apparence approche déjà de celle du bois; dans cet état, ils forment l'*aubier*. Enfin, les sucs nourriciers achèvent de porter au dernier degré de développement ces couches feuilletées, auxquelles le cambium a donné naissance, et elles sont alors transformées en *corps ligneux*, c'est-à-dire en bois. Cette théorie est fondée sur des expériences ingénieuses, que l'on doit en grande partie à Duhamel; mais qui ne suffisent cependant pas pour répondre à toutes les difficultés que présente la formation spontanée d'organes et de vaisseaux sur toute la surface d'un arbre, et qui descendent de son sommet jusqu'à l'extrémité des racines. Les bourgeons sont considérés comme de jeunes plantes que nourrissent les racines de celles qui leur ont donné naissance.

Quant à la racine, on sait qu'elle s'observe dans l'embryon avant que la semence n'ait germé, que c'est elle qui se développe la première, et que souvent elle a déjà acquis une longueur de plusieurs pieds, quand la tige n'est encore arrivée qu'à quelques pouces. Elle est des-

Digitized by Google

tinée à puiser dans la terre les sucs nourriciers qui s'y trouvent, et pour cet effet la nature l'a pourvue de suçoirs placés à l'extrémité des nombreuses radicules qui l'entourent. Cet organe offre un phénomène qui a déjà exercé la pénétration des plus ingénieux observateurs. Quelle que soit la situation de la graine lorsqu'on la met en terre pour la faire germer, la racine tend à descendre; c'est en vain qu'on renverse le vase qui la contient et qu'on cherche à tromper l'espèce d'instinct qui la guide, tant qu'elle vit elle revient toujours à son premier but; la lumière et l'humidité n'ont aucune influence sur cette direction; il semble que la nature ait aussi impérieusement prescrit à la racine de tendre au centre de la terre qu'elle l'a fait aux corps abandonnés à eux-mêmes et à leur propre poids; cependant cette racine qui dans les premiers tems de sa vie ne supportait aucune modification dans la direction de son développement, peut, lorsque la plante est arrivée à un certain degré de force, se transformer en tige, si on l'expose à l'air, donner naissance à des rameaux, à des feuilles, à des fleurs, et devenir enfin la partie ascendante du végétal, tandis que les branches qui ont été mises en terre en deviennent la partie descendante.

Pour ce qui concerne le développement des racines, on avait cru qu'il se faisait de la même manière que celui des bourgeons, et par une force qui leur était propre. A la vérité, on a reconnu une dépendance mutuelle entre les racines et les branches, de sorte que la direction et l'étendue des unes sont toujours subordonnées à la direction et à l'étendue des autres; et un arbre auquel on retrancherait d'un côté les racines perdrait les tiges du même côté ou n'en reproduirait pas, et réciproquement.

Le système de M. du Petit-Thouars donne des idées entiérement différentes de celles que nous venons de rapporter sur la nature et les rapports des bourgeons, du bois et des racines. Il considère le bourgeon comme analogue à la partie de l'embryon qui représente la tige de la plante, les fibres ligneuses, ou le bois qui tient à ce bourgeon, comme sa racine, et les racines proprement

Digitized by Google

ment dites, comme l'extrémité de ces fibres. Ainsi, toutes les fois que la force de la vie détermine un bourgeon à se développer, les fibres ou vaisseaux qui doivent puiser dans la terre la nourriture dont il aura besoin par la suite, naissent instantanément et s'étendent bientôt en forme de radicules. Mais, en attendant, les sucs du parenchyme, de cette substance verdâtre qui accompagne toujours l'écorce, les nourrit l'un et l'autre, et fait les fonctions des organes dont la jeune plante s'alimente ordinairement et que l'on nomme *cotylédons*. Cependant comme on ne peut pas suivre l'accroissement de ces vaisseaux ligneux et leur marche du bourgeon à la racine, notre auteur pense qu'ils « se produisent et s'accroissent » par une force organisatrice qui, comme l'électricité et » la lumière, semble ne point connaître de distances. »

Ce système doit son origine à l'observation extrêmement curieuse et peut-être pas assez connue, que fit M. du Petit-Thouars, dans son voyage à l'île de France, de l'accroissement en grosseur d'une espèce de plante de la famille des palmiers. Il vit que ce changement avait lieu par l'addition, à la tige principale, de fibres ligneuses, produites par des bourgeons, ou qui leur correspondaient. Il a fait l'application de ce phénomène à tout le règne végétal. On trouvera dans son ouvrage les preuves sur lesquelles il s'appuie et que nous ne pouvons exposer ici. Quant à nous, nous pensons que la matière n'est point encore suffisamment approfondie; et les deux opinions que nous venons de rapporter, ne nous semblent remplir, ni l'une ni l'autre, toutes les conditions du problème : mais la nouvelle opinion de M. du Petit-Thouars peut éveiller l'attention sur une des questions les plus importantes de la physique végétale et provoquer des expériences utiles; elles n'exigent de ceux qui auront la curiosité de les entreprendre, que de l'intelligence et du loisir, et sont à la portée de tous ceux qui se font un délassement de la culture des plantes; c'est ce motif principalement qui nous a encouragés à dire un mot sur ce sujet.

FRÉDÉRIC CUVIER.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Notice sur M. L. VITET, *médecin de Lyon.*

LOUIS VITET naquit à Lyon, en 1736, d'une famille qui, comme celle d'Hippocrate, s'était fait dans la médecine une grande célébrité. Son père le fit étudier chez les Jésuites. Au sortir du collége, le jeune écolier voulait se faire moine, et ce qui prouve l'ardeur et la sincérité de sa vocation, il voulait être Chartreux; mais la providence qui lui avait inspiré ce dessein, en inspirait une autre à son père. Celui-ci exigeait complaisance pour complaisance, et ne consentait à humilier son fils sous l'habit de saint Bruno qu'après l'avoir revêtu de la robe de docteur. Il fallut céder. Le jeune homme se rendit à Montpellier pour y suivre ses cours. Le tems, l'étude, l'exemple ébranlèrent ses premières résolutions : et cette fièvre religieuse qui avait enflammé ses esprits acheva de se dissiper à une représentation du *Devin du Village*. Converti à la médecine par un opéra, Louis Vitet redoubla de zèle; et après avoir assisté pendant deux ans aux leçons de Fizes, de Sauvages et de l'éloquent Lamure, il fut honoré du titre de docteur, et partit sur-le-champ pour Paris, où l'appelait la juste célébrité de Ferrein, de Rouelle, de Jussieu et de Nollet.

Ce n'était point assez pour lui d'écouter assidûment de tels maîtres, de suivre les visites des hôpitaux, de parcourir les bibliothèques, et les collections d'histoire naturelle. Un goût inné pour les beaux-arts le conduisit dans les ateliers des peintres et des sculpteurs, et lui fit cultiver la société des artistes avec autant de soin que celle des savans. L'altération de sa santé interrompit trop tôt de si charmantes études. Après deux ans de séjour à Paris, il revint respirer l'air natal, et se faire aggréger au collége des médecins de Lyon. Engagé dans la pratique de son art, ses premiers essais furent heureux : mais une maladie grave, une inflammation de poitrine se présente : soit inattention, soit timidité, le jeune médecin néglige la saignée, et le malade meurt le septième jour. M. Vitet sentit amèrement sa faute. Averti par ce cruel revers de ce que la médecine exige de qui ose l'exercer, et ne se croyant plus

Digitized by Google

digne de traiter les maladies, il s'en interdit pour un tems le privilége; il reprend ses études, ses lectures, ses observations; et refaisant au lit du malade toute son éducation médicale, il abdique en quelque sorte le doctorat, pour ne plus l'obtenir que de son propre suffrage. M. Vitet persista plusieurs années dans cette louable sévérité : mais avec de nouvelles lumières, il reprit une nouvelle confiance, jusqu'à ce qu'enfin les sollicitations de ses amis, et sur-tout le sentiment légitime qu'il avait de ses forces, mirent un terme à cette interdiction volontaire.

Rentré dans la carrière que ses scrupules lui avaient presque fermée, il passa dix ans à donner, l'hiver et le printems, des démonstrations publiques d'anatomie et de chimie, qui eurent le plus grand éclat. Il publia quelques écrits polémiques; et de concert avec deux médecins de ses amis, il fit dans les hôpitaux deux espèces d'observations fort importantes. Les premières avaient pour objet de constater ou de renverser la nouvelle doctrine de Solano sur les variétés du pouls; doctrine présentée par Borden avec des modifications si délicates qu'on n'osait trop s'y fier. Les secondes étaient relatives au régime des hôpitaux et aux moyens d'en corriger les abus.

Comme on le voit, les premières observations n'intéressaient que la science : les secondes intéressaient le public. Il faut se souvenir qu'à cette époque, dans les hôpitaux de Lyon, comme ailleurs, deux malades, quelquefois trois, quatre, et même cinq, occupaient le même lit, pêle-mêle, et jetés les uns sur les autres. Les salles toujours encombrées étaient privées d'air. Il n'y avait pour ce grand nombre de malheureux que peu de médecins. Il résultait de cette disproportion et de la nécessité du service, que les visites étaient faites à la volée et comme en courant. Cette légèreté forcée tournait malheureusement en habitude. Aucun traitement n'était raisonné, aucune observation suivie. L'expérience des médecins était perdue, ou plutôt il n'y avait pas d'expérience. La pratique, la pharmacie, le formulaire fourmillaient d'erreurs, et la mortalité était effrayante. Comment n'être pas frappé de tant de maux à-la-fois? M. Vitet le fut plus que personne. Il le dit et fut persécuté : mais la publicité qu'il donna à ses Mémoires, l'approbation de tous les médecins distingués de l'Europe, le tems et la vérité entraînèrent enfin l'opinion publique. Une administration plus humaine et plus éclairée adopta les réformes proposées par M. Vitet

Digitized by Google

et par ses collègues, et leur décerna ainsi la seule récompense dont leur zèle pût être touché.

Mais l'envie est un sentiment trop haineux pour qu'on en puisse étouffer jusqu'à la dernière semence. On dirait que le bien, comme le mal, ne reste jamais impuni. Dans la vivacité de leur triomphe, les trois amis obtiennent de la ville et du collége des médecins qu'il sera construit à Lyon un laboratoire de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, et un amphithéâtre pour les démonstrations anatomiques. On attache à ce nouvel établissement trois chaires que les trois amis se partagent. Les cours sont ouverts; les élèves accourent en foule : mais la jalousie ourdit sourdement sa trame. On fait circuler des bruits alarmans ; des chirurgiens et des prêtres échauffent la plus dangereuse des passions, le fanatisme. Le peuple s'ameute ; les partis se renontrent et se choquent : au milieu du tumulte et de la fureur, on fait irruption dans la salle des médecins ; on pille, on disperse; on détruit par la flamme, peu s'en faut que l'incendie ne gagne le collége et la bibliothèque publique. L'autorité songea trop tard à réprimer le scandale et à prévenir l'effusion du sang. Les professeurs que l'on accusait de disséquer des enfans tout vivans, furent dépouillés; et sur la permission de l'archevêque, les prêtres de l'Oratoire s'étant approprié les salles où se fesaient les cours, cet utile établissement fut ruiné sans ressource.

Peu de tems après, une cause célèbre, celle de la fille *Lerouge*, fut portée devant les tribunaux de Lyon. On accusait les frères *Para* d'avoir étranglé cette fille, et de l'avoir précipitée dans le Rhône. Heureusement pour les accusés, M. Vitet venait de faire paraître un mémoire sur les noyés : mémoire fondé sur des observations anatomiques très-précises, et où il combattait, sur des points essentiels, le sentiment de l'illustre Louis. Ce mémoire éclaira la religion des juges, et sauva l'innocence et la vie aux frères *Para*.

Vers la même époque, le ministère fondait à Lyon et à Paris des écoles vétérinaires, sous la direction de Bourgelat. Un petit incident (1) inspira à M. Vitet le désir d'étudier à fond l'organisation du cheval, du bœuf et de la brebis. Il réunit, dans des écuries séparées, plusieurs de ces

(1) Bourgelat avait chassé de son école un professeur qui s'occupait, avec M. Vitet, d'anatomie comparée.

Digitized by Google

animaux malades ; il s'attacha à suivre de l'œil la marche de leurs diverses maladies, et l'action si variée des médicamens. Enfin, après douze ans d'un travail opiniâtre, il publia, en 3 vol. in-8°, un traité de médecine vétérinaire : ouvrage qui se répandit bientôt dans toute l'Europe, qui fut traduit en plusieurs langues, et dont les progrès de l'art vétérinaire n'ont point encore fait oublier le mérite.

A peine ce grand ouvrage terminé, le collége des médecins invita M. Vitet à composer une pharmacopée. Malgré le nombre presqu'incroyable de recherches et d'expériences qu'il fallut faire pour donner quelque solidité à un travail aussi ingrat d'ailleurs, M. Vitet publia, au bout de cinq ans, la Pharmacopée de Lyon, un vol. in-4°, 1778. Toutes les parties de l'art pharmaceutique y sont traitées avec le plus grand soin. L'auteur y avait joint ses vues propres sur l'action des médicamens, et sur la classification des maladies. Il était bien difficile qu'un ouvrage de cette nature et de cette étendue fût reçu avec un applaudissement universel. Quelques esprits jaloux ou délicats s'offensèrent du titre. On contesta à M. Vitet le droit d'en décorer son ouvrage. L'affaire devint sérieuse ; les tribunaux intervinrent, et par le crédit de la faculté de médecine, le parlement de Paris prononça la suppression d'un titre qui paraissait usurpé. Dans ce singulier procès, on voit moins la présomption de M. Vitet que l'infidélité de ses confrères ; il ne voulut s'en venger que par de nouveaux succès. Pendant les quatre années de 1780 à 1784, il publia chaque semaine, avec un collaborateur digne de lui, un journal de Médecine, où ces deux écrivains consignaient l'histoire des maladies précédentes, les bons effets des remèdes, les précautions d'hygiène à prendre pour l'avenir, et les observations météorologiques de chaque jour.

La réputation toujours croissante et l'infatigable activité de M. Vitet furent enfin remarqués de l'administration. Un intendant de Lyon, M. de Flesselles, jeta sur lui les yeux pour l'établissement d'une école gratuite en faveur des sages-femmes de la campagne. Cette école était si nécessaire, elle fut fondée avec une telle sagesse, et produisit des effets si heureux, que c'est la seule institution qui ait résisté aux ravages de la politique, et qu'elle subsiste encore aujourd'hui, seulement avec de légères modifications.

Cependant M. Vitet, dans le cours d'une pratique très-étendue et très-heureuse, avait formé un recueil immense

Digitized by Google

d'observations sur les maladies. Ces observations étaient faites au lit du malade; elles étaient suivies jour par jour, et, pour ainsi dire, phénomène par phénomène. Les maladies y étaient représentées au vif, avec toutes les physionomies que leur font prendre successivement, soit l'action spontanée de la nature, soit l'action des remèdes, et les secours du médecin. M. Vitet se préparait à mettre à profit ces précieux matériaux; il allait en construire un grand ouvrage pratique, sous le titre de *Médecin du Peuple*, lorsque les événemens de 1789 éclatèrent. Le mouvement qu'ils imprimèrent à toute la France engagea M. Vitet dans les affaires publiques. Il fut notable, administrateur du district, maire de Lyon pendant deux ans; et par l'inévitable effet de cette rapidité de choses qui entraînait les volontés avant qu'elles eussent le tems de se former, il fut député en 1792 à la Convention nationale. Enveloppé dans le siége de Lyon, fugitif et proscrit, il se tint un an caché dans le canton de Zurich, et ne quitta la Suisse que lorsqu'il lui fut permis de reprendre en France ses droits de citoyen et ses fonctions de député. L'heureuse révolution du 18 brumaire le fit enfin sortir des agitations politiques, et le rendit à lui-même et à ses occupations favorites.

Dans le calme de sa nouvelle situation, il reprit ses travaux qu'il se reprochait presque d'avoir abandonnés. Trois ouvrages importans sortirent bientôt et presqu'en même tems de ses mains. Le premier était le *Médecin du Peuple*, interrompu depuis tant d'années; le second, sa *Médecine expectante*, qui parut à Paris, en 6 vol. *in*-8°, sous la date de 1803; le troisième, à l'impression duquel il n'a pu présider, est un *Traité sur la Sangsue médicinale*, traité entièrement neuf, et sans contredit le plus complet qu'on pût attendre sur une telle matière. Nous ne devons entrer ici dans aucun détail sur le mérite de ces ouvrages. Le peu que nous en avons dit suffira sans doute pour faire entrevoir dans quel esprit ils ont été composés. Les médecins y ont trouvé des répétitions, une méthode défectueuse, des négligences et quelques singularités dans les préceptes de traitement; il y a des parties qui ne sont qu'ébauchées. En revanche, ils y ont reconnu une grande variété d'observations, de la simplicité dans les vues, des remarques originales; en un mot, toute l'empreinte d'un esprit indépendant et expérimenté.

Le trait le plus propre à caractériser la pratique de M. Vitet, on le trouve dans le titre de son grand ouvrage

Digitized by Google

de la *Médecine expectante*. L'expectation était son moyen de prédilection. Il laissait marcher librement une maladie, et il attendait, pour agir, que ce développement naturel ouvrît un jour favorable aux remèdes. Belle et sage conduite, formellement recommandée par Hippocrate : conduite qui fait le salut du malade, la gloire du médecin, et la meilleure apologie d'un art qui souvent ne triomphe que par l'inaction. Toutefois M. Vitet savait mettre une juste mesure à sa circonspection. Toujours en garde contre les piéges de l'apparence, et toujours préparé à l'action, souvent il déconcertait le mal avant qu'il pût éclater, et ne semblait temporiser dans les maladies graves, que pour porter des coups plus rapides et plus sûrs. Aussi ne maniait-il que des médicamens héroïques, et spécialement le quinquina, remède qui, dans des mains habiles, produit quelquefois des prodiges comparables à ce qu'il y a de plus merveilleux dans les fables de l'orient. Que ce mélange si heureusement tempéré d'audace et de prudence est supérieur à la servile témérité de l'habitude ! Aussi M. Vitet avait en horreur la médecine qui ne fait qu'agir et brouiller, et dont tout l'art consiste à aigrir les maladies en les défigurant. Cette prétendue médecine lui avait coûté la vie de son père et presque la sienne. Du reste, il serait superflu de rappeler ici qu'à tant de connaissances et de talent, M. Vitet joignait le désintéressement le plus noble, la bienfaisance la plus empressée, et la plus tendre humanité pour les malheureux. Plein de candeur et de droiture, de sévérité pour lui-même et d'indulgence pour autrui ; ennemi de tout mensonge et de tout manège ; quelquefois ombrageux, par l'ardeur de sa vertu ; mais prompt à revenir quand on le détrompait ; jaloux de sa liberté, mais ne cherchant l'indépendance que dans sa soumission aux lois ; aimant l'ordre, l'économie, la simplicité : tel était le médecin éclairé, le citoyen utile, le père de famille estimable, qu'à l'âge de 73 ans, la mort a frappé tout d'un coup, le 25 mai dernier, au milieu de ses travaux, de ses projets (2), nous pourrions dire au milieu de ses malades qu'il venait de visiter, et presqu'au milieu des siens, qu'il venait de quitter pour goûter un peu de repos. Jusqu'au moment fatal, il avait conservé toute la vigueur de sa constitution, et tout le feu de son esprit. « Cette éner-

(2) M. Vitet préparait une topographie de la ville de Lyon.

Digitized by Google

» gie physique et morale, qui l'avait rendu capable de tant » de choses, le mettait au-dessus des atteintes mêmes de » la vieillesse. On aurait dit qu'il n'avait pas le tems d'y » songer. » Il s'est éteint dans la plénitude de sa force, et, pour ainsi dire, tout entier; fin tranquille et désirable, digne prix d'une vie consacrée au bien public, et qui n'a été douloureuse que pour les amis qui survivent à sa perte.

M. Vitet avait une taille élevée, une physionomie imposante et vénérable, des manières simples et ouvertes, un langage naturel et sans apprêt. Il avait été membre correspondant de l'ancienne Société royale de médecine de Paris, et membre de l'Académie de Lyon, où il avait succédé à M. Poivre. Il était dans ses dernières années membre honoraire de la Société d'agriculture du département de la Seine.

E. PARISET.

Extrait d'une Lettre adressée aux Rédacteurs du Mercure, *sur la méthode de Pestalozzi.*

LE système d'éducation de Pestalozzi, ou plutôt le livre de M. de Chavannes, qui en donne une idée malheureusement trop incomplète, a été jugé à Paris fort diversement, comme on devait s'y attendre. Le *Mercure de France* en a rendu un compte assez favorable; d'autres journaux l'ont critiqué avec plus ou moins de ménagement : et il était naturel que les partisans de la nouvelle méthode d'instruction, regardant les critiques comme fort injustes, nous adressassent leurs réclamations en faveur d'une cause à la défense de laquelle ils nous regardent en quelque sorte comme intéressés. Un citoyen de Grenoble nous a invités à publier, à ce sujet, une lettre très-bien faite, dans laquelle il réfute fort en détail tout ce qui a été écrit dans nos journaux contre le système adopté dans les écoles de Stanz et d'Yverdun, dont il se montre un zélé partisan; mais, quoique modérées et toujours décentes, les réponses directes que l'auteur de la lettre fait à quelques-uns de ses critiques donneraient peut-être lieu à des répliques où il se mêlerait un peu d'amertume, et c'est ce qui nous empêche de la publier textuellement. Le *Mercure* doit avoir un autre objet que d'engager des discussions d'où il résulte toujours plus de scandale que de véritable lumière : les passions elles-mêmes sont fatiguées d'animosités, et la raison se révolte quand elle en retrouve l'esprit et le ton dans les discussions littéraires.

Digitized by Google

On a combattu la méthode de Pestalozzi par des raisonnemens et par des plaisanteries; nous avouerons franchement que les raisonnemens ne nous ont pas paru d'une grande force; quant aux plaisanteries, aux sarcasmes, fussent-ils heureux, l'on sait qu'en général ils ne prouvent rien, et nous les regardons comme étrangers à la question. En conséquence, ce que l'auteur de la lettre aurait pu répondre à ce genre d'attaque doit moins intéresser les bons esprits que des raisons positives, des faits ou des argumens nouveaux. Voici des additions de cette nature que notre correspondant fournit à l'exposé du livre de M. de Chavannes, inséré dans un des précédens numéros du *Mercure*.

L'auteur commence par rassurer ces consciences timorées, dont le zèle, aussi pur qu'il est édifiant, s'alarme à la seule idée de voir se propager certaines doctrines regardées généralement comme contraires à la morale et à la religion. « Ce serait une erreur, dit-il, que de supposer aux opinions philosophiques les plus répandues en Allemagne, je ne sais quelle tendance au matérialisme. Rien n'est plus éloigné des théories de Kant, de Fichte, de Schelling et de Bardili, lesquelles se partagent chez nos voisins presque tous les esprits portés à la méditation. Combattre d'une main le matérialisme, le fatalisme et l'athéisme, et de l'autre la sottise, l'irréflexion, la métaphysique *populaire*, la métaphysique *ambitieuse et vaine*, le fanatisme et la superstition, tel est le double but que se sont constamment proposé les philosophes allemands modernes, trop peu connus parmi nous... Quant à Pestalozzi, nul ne professe des sentimens religieux plus prononcés, et il ne néglige rien pour faire passer dans l'ame de ses élèves cette croyance de la Divinité, cette foi vive et confiante, cette reconnaissance et cette adoration profonde dont il est lui-même pénétré. »

Qu'il nous soit permis d'observer à ce sujet que quelques écrivains de notre tems prodiguent en effet trop légérement et trop inconsidérément l'accusation de matérialisme; en sorte qu'ils courent risque de la décréditer tout-à-fait en donnant lieu de croire, ou qu'ils ne savent pas bien ce qu'ils veulent dire, ou que peut-être ils ne sont pas de très-bonne foi, et qu'une pareille accusation n'est de leur part qu'un moyen de décrier auprès des personnes qui ont plus de zèle que de lumières, ceux à qui ils croient qu'il est de leur intérêt de nuire.

« Pestalozzi et les hommes qui, en Allemagne, ont le

Digitized by Google

plus marqué dans la carrière de l'éducation, dit encore l'auteur de la Lettre, ne supposent nulle part, et n'ont aucun besoin de supposer, le principe de l'*égalité des esprits* qu'on a paru lui prêter en France et contre lequel on s'est élevé.... Mais tous s'accordent à penser que les intelligences humaines doivent être d'une nature à-peu-près semblable, puisque les hommes n'ont qu'une même logique, une même arithmétique, une même géométrie, etc. Plusieurs vont même jusqu'à imaginer qu'on verrait également en tous lieux régner une même religion, une même morale, une même science de régir les hommes et d'élever les enfans, si chacun apportait à cet examen une raison exercée et quelque bonne foi. » Il paraît en effet assez évident qu'il n'y aurait pas moyen de concevoir une méthode, ni rien qui y ressemble, si l'on ne commençait par supposer que tous les esprits sont susceptibles d'être frappés des mêmes objets et des mêmes raisonnemens, quoique véritablement ils ne le soient pas tous au même degré. Quant au système de l'égalité absolue des esprits, présenté et défendu par Helvétius d'une manière très-ingénieuse, ce n'est guère qu'une chimère qui ne nous semble pas devoir être fort dangereuse.

Notre correspondant paraît aussi un peu choqué du ton dédaigneux avec lequel nos plus fameux critiques parlent depuis quelque tems de toutes les tentatives qui ont été faites en France dans la dernière moitié du siècle précédent, et de celles qu'on fait encore en Allemagne, en Angleterre, etc. pour améliorer les méthodes d'éducation et d'instruction; il ne paraît nullement disposé à s'en laisser imposer par la hauteur presque insultante avec laquelle ils semblent lui prescrire une admiration exclusive pour nos anciennes pratiques, et lui interdire jusqu'à l'espoir que le tems et l'expérience puissent rien perfectionner. Il a même l'air de croire que c'est faute de connaître assez exactement ce qui s'est fait et s'exécute encore chaque jour en ce genre, qu'ils prennent un langage aussi affirmatif, et sa lettre contient à cet égard plusieurs renseignemens qui ne paraîtront peut-être pas tout-à-fait dépourvus d'intérêt, ou qui du moins peuvent piquer la curiosité de quelques-uns de nos lecteurs.

« On conteste, dit-il, à la *Pédagogique* (1) moderne

(1) C'est le nom que les Allemands ont donné à l'art d'instruire et d'élever la jeunesse, pris dans le sens le plus étendu. Ils désignent

Digitized by Google

ses progrès ! mais on ignore, sans doute, qu'à Londres, dans un établissement dont le duc de Bedfort et le marquis de Sommerville ont fait les premiers frais, John Lancaster, seul, et sans avoir besoin d'être secondé par aucun autre maître, distribue l'instruction à mille enfans du peuple, contenus dans une salle unique, lesquels, au bout d'une année de leçons, savent parfaitement lire, écrire, compter, et récitent avec intelligence un catéchisme moral et religieux, rédigé avec soin. On ignore qu'en moins de trois mois, Olivier donne à des enfans de quatre ans une instruction plus perfectionnée encore, etc.... On ignore sur-tout que les véritables *pédagogues* font un cas médiocre de ces succès trop hâtifs, et qu'ils ont appris à préparer de loin et à laisser mûrir des fruits dont la qualité supérieure dédommage assez de ce qu'ils sont moins précoces. On ignore les étonnans résultats que présente, depuis vingt-ans, l'établissement de Schnapfenthal, particulièrement dans ce qui tient à l'éducation physique, aux exercices gymnastiques, aux arts industriels, et à la culture morale et religieuse. Enfin, on semble ignorer jusqu'à l'existence d'une foule de très-bons écrits sur l'éducation.... Or, s'il est vrai que ces critiques n'aient aucune connaissance de cette belle branche de la littérature et de la philosophie, s'ils ignorent, en effet, jusques aux titres des ouvrages de *Basedow*, *Resewitz*, *Stuve*, *Trapp*, *Gedicke*, *Campe*, *Niemeyer*, *Schwarz*, *Arndt*, *Zachariæ*, etc. sur l'éducation en général; de *Struve Villaume*, *Faust* et *Fischer*, etc. sur l'éducation physique; de *Gutsmuths*, *Blaschs*, *Steutinger*, *Lœchmann*, etc. sur la gymnastique des écoles, les jeux de l'enfance et l'art de développer l'industrie; de *Hahn*, *Schulze*, *Zerrenner*, *Overbeck*, *Natorp*, etc. sur la discipline scholastique et la conduite des études; de *Lohr*, *Thieme*, *Hahn*, *Sintenis*, *Glatz*,

---

aussi par le nom de *catéchétique* l'art de composer les livres, ou *catéchismes*, destinés à l'enfance : ils ont appelé *linguistique* cette partie des études qui a pour objet la connaissance ou l'acquisition de plusieurs langues. C'est aux écrivains de cette nation à voir jusqu'à quel point il leur convient de créer ou d'adopter tous ces mots nouveaux : quant à nous, nous ne conseillerions nullement aux écrivains français de s'en servir : la nécessité n'en est point évidente ; le bon goût et le génie propre de notre langue semblent les réprouver entièrement. (N. D. R.)

Digitized by Google

Salzmann, etc. sur la morale et l'art de toucher le cœur en amusant l'imagination ; de *Pohlmann*, *Tillich*, *Olivier*, *Stephani*, *Krugg*, *Hôrslel*, *Bertuch*, *Funke*, etc. sur le mode du premier enseignement.... (Je m'arrête, quoiqu'il ne me fût pas difficile d'ajouter à cette liste les noms de beaucoup d'autres auteurs estimables.).... Si, dis-je, ces messieurs n'ont jamais entendu parler de tout ce monde-là, je leur contesterai à mon tour le droit de porter un jugement sur l'état actuel des méthodes d'instruction, sinon en France, du moins en Allemagne.»

Ici l'auteur de la lettre, il faut l'avouer, donne peut-être un peu d'avantage sur lui à ses adversaires; ils se moqueront de cette foule de noms *tudesques* qu'il accumule avec si peu de discrétion : il aura beau dire que ce sont ceux d'hommes qui ont écrit avec beaucoup de sagacité, de profondeur et de talent sur toutes les parties de l'art d'instruire et d'élever la jeunesse ; ils ne verront là que

Des noms durs et barbares
N'offrant de toutes parts que syllabes bizarres;

et il n'y a pas moyen que la meilleure cause puisse se soutenir chez nous avec de tels appuis. Que dirons-nous de la *pédagogique* et des *pédagogues ?* n'est-il pas clair qu'un homme est perdu sans ressource dans l'esprit de ses lecteurs quand il a le malheur de se servir de ces termes-là, et qu'il est bien plus commode de les tourner en ridicule que de rechercher avec un peu de patience et de bonne foi si sous ces expressions assez étranges, ne se cacheraient pas quelques idées saines ou quelques vues utiles? Voilà ce que notre correspondant n'a peut-être pas assez pris en considération ; mais revenons aux preuves qu'il allégue en faveur de Pestalozzi et de sa méthode.

Les résultats obtenus jusqu'à présent dans les écoles où cette méthode est pratiquée sont sans doute ce qu'il y a en ce genre de plus capable de faire impression sur les esprits impartiaux, et nous en trouvons ici plusieurs qui méritent d'être connus. Cette partie de sa méthode à laquelle Pestalozzi a donné le nom d'*instruction intuitive du rapport des formes*, est déjà pratiquée avec assez de succès pour qu'on puisse y voir un moyen puissant d'accroître la vigueur de l'intelligence et la justesse du coup-d'œil. «Le respectable commissaire du canton de Berne, chargé par le gouvernement de l'examen de la première école qui fut établie à Burghsdorf, M. *Ith*, raconte qu'il a vu un enfant de

Digitized by Google

dix ans copier, en la réduisant, une carte géographique prise au hasard (c'était celle de Suède), et cela en moins d'une heure, sans le secours d'aucun instrument de mathématique, avec autant d'exactitude que de propreté. M. *Ith* ajoute qu'il possède une mappemonde faite sous ses yeux par un autre élève, sans plus de secours, et de manière à défier d'habiles ouvriers, munis des meilleurs instrumens, de produire quelque chose de plus parfait.»

Voici une question du genre de celles qu'on propose souvent aux élèves des écoles de Pestalozzi, et que presque tous ceux de l'âge de onze à douze ans résolvent avec une extrême facilité.

« Partager un carré donné en onze autres carrés, au moyen de sept lignes seulement, et en telle sorte que des carrés partiels, les uns soient le quart, d'autres le neuvième, et d'autres le trente-sixième du carré primitif? — On voit, poursuit la personne qui nous écrit, on voit tous ces enfans tracer un carré avec la craie, tirer ensuite les sept lignes d'une main ferme, obtenir ainsi les onze carrés dans la proportion demandée, démontrer par le raisonnement que le problème est résolu convenablement, et démontrer par-dessus le marché que les lignes sont pour la rectitude à l'épreuve de la régle, pour la longueur à l'épreuve du compas, que les angles sont de même à l'épreuve du rapporteur, et par-tout ces nouveaux carrés à l'épreuve du calcul des surfaces.»

Un fait bien propre, suivant notre auteur, à démontrer que les procédés de Pestalozzi sont essentiellement conformes à la marche de la nature dans la formation et l'enchaînement de nos idées, et aux lois de la plus stricte analogie, c'est que les élèves sont très-promptement mis en état de suppléer leurs maîtres, et que, lorsque quelque circonstance oblige ceux-ci à s'absenter et à interrompre le cours d'une leçon, il est rare qu'il ne se trouve pas plusieurs écoliers capables de faire suivre à leurs camarades l'instruction commencée. On a même vu, dans quelques écoles de la Suisse, des maîtres, qui avaient adopté quelques parties de la nouvelle méthode, devancés par la sagacité de leurs élèves, s'avouer vaincus par eux, et leur laisser avec plaisir la tâche de s'instruire les uns les autres, sous leur surveillance.

Il est douteux, néanmoins, que ces faits et d'autres semblables produisent sur l'esprit des critiques l'effet que notre correspondant paraît en attendre. Ils souriront de

Digitized by Google

pitié à tous ces détails, qu'ils regarderont comme autant d'exagérations ridicules ; ils ne verront dans celui qui nous les transmet, et dans ceux qui oseraient témoigner qu'ils y prennent quelque intérêt, que les dupes d'un vain charlatanisme, et encore serait-ce une modération dont il faudrait leur savoir gré. Mais comme il est possible pourtant que ces faits soient exacts, et que d'un autre côté ceux qui les combattent ne paraissent pas avoir des idées bien claires de ce que c'est qu'une méthode, et de la puissance d'un pareil instrument, nous devons, du moins en faveur des lecteurs qui ont, comme nous, la simplicité de croire que l'on n'a pas encore atteint en France le plus haut degré de la perfection en ce genre, ajouter encore un fait qui nous est donné comme un des plus brillans résultats de la méthode de Pestalozzi.

M. Schmid était un jeune pâtre tyrolien dont cet estimable instituteur se chargea, lorsqu'il entrait déjà dans sa seizième année, annonçant, à la vérité, d'heureuses dispositions, mais n'ayant reçu encore aucune espèce d'instruction, et ne sachant pas même lire ni écrire. En moins de huit années, ses talens se sont développés au point qu'il vient de publier sur le dessin et sur la géométrie deux ouvrages qui le placent parmi les écrivains les plus distingués par la profondeur et l'originalité des vues et des idées. « Je regrette, dit l'auteur de la Lettre, de ne pouvoir donner une analyse de ces livres importans (sur-tout de celui qui concerne l'enseignement de la géométrie); ceux qui ont lu M. de Chavannes avec trop peu d'attention ou trop de prévention pour pouvoir démêler dans son écrit les traits essentiels de la nouvelle méthode et en saisir l'esprit, résisteraient difficilement à l'influence qu'exercerait sur eux M. Schmid. Ils verraient dans sa géométrie comment on doit partir d'apperceptions fournies par la nature même; comment on doit développer chacune de ces apperceptions par des questions simples, mais ingénieusement et savamment calculées; comment on doit épuiser, pour ainsi dire, tout ce qui est contenu dans une combinaison de notions ou d'intuitions simples, avant de passer à la combinaison qui suit le plus immédiatement dans l'ordre naturel; comment une science se forme peu-à-peu de parties liées entr'elles suivant les lois d'un enchaînement nécessaire. En un mot, ils verraient la géométrie sortir, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la tête des enfans, comme Minerve sortit de celle de Jupiter, seule-

Digitized by Google

ment d'une manière un peu moins brusque ; et cela sans que le maître ait jamais donné une définition, énoncé un théorème à l'avance, et fait autre chose que des interrogations, qui forcent l'élève à se replier sur lui-même, le guident dans sa réponse, la sollicitent et la dictent en quelque sorte.... Malheureusement il faudrait un volume pour rendre tout ceci sensible au plus grand nombre des lecteurs.

» Il faudrait un autre volume, ajoute enfin l'écrivain que nous citons, pour développer ce qui s'est fait, ce qui va se faisant, et ce qui se projette encore dans l'école d'Yverdun, pour le perfectionnement d'une discipline scholastique toute paternelle, pour la simplification et l'accroissement d'utilité de la gymnastique, pour la culture des organes des sens, pour le plus parfait exercice de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, pour l'étude des langues et celle des sciences, pour l'acquisition du bon goût dans les lettres et dans les arts, et enfin pour les progrès des élèves dans la philosophie spéculative, la morale et la religion. Il est impossible d'entrer ici dans le moindre détail sur ces divers objets : l'on doit se borner à montrer, au moins par leur énumération, combien est rétrécie, mesquine, et peu conforme à la vérité, l'idée que bien des gens se sont faite de la méthode de Pestalozzi. Son universalité et l'uniformité de sa marche, aussi simple que sûre, seront bientôt mises dans un nouveau jour par la publication du *Cours d'algèbre* de M. Schmid, de celui de *Géographie* par M. Tobler, et de celui de *Musique* par MM. Pfeiffer et Mægeli : d'autres cours non moins intéressans les suivront de près, tandis que Niederer et Pestalozzi continuent à exposer dans une feuille périodique (*wochenschrift*) la théorie et la pratique générales de l'éducation, et particuliérement de celle du premier âge. »

Ces renseignemens sont curieux sans doute, et propres à exciter l'intérêt de tous ceux qui, vivement pénétrés de l'importance d'un bon système d'éducation, ne voient pas sans quelque satisfaction tout ce qui peut tendre à améliorer les méthodes ordinaires, si éloignées encore de la perfection. Mais, nous l'avouerons, nous aurions désiré trouver dans la lettre de notre correspondant, ce qui nous a paru manquer aussi dans le livre de M. de Chavannes, des notions plus précises sur la marche que fait suivre à l'intelligence le système de Pestalozzi, et sur la manière

Digitized by Google

dont on y procède dans le développement successif des idées ou des connaissances qu'on fait acquérir aux enfans sur un sujet donné : car c'est-là le point fondamental de la question, et ce point, il faut le dire franchement, ne nous paraît pas suffisamment éclairci ; on ne fait que l'entrevoir dans les détails qui nous ont été transmis sur la manière dont on donne aux enfans les premières notions de l'arithmétique, mais on doit convenir aussi que c'était l'objet qui présentait le moins de difficultés. Nous ne dissimulerons donc point que nous ne nous croyons pas encore suffisamment éclairés pour donner un assentiment complet et entier à ce qu'on appelle *la méthode* par excellence ; mais les faits attestés par un grand nombre de personnes dont la probité et les lumières doivent inspirer la confiance, l'approbation que les gouvernemens de plusieurs cantons suisses, que ceux de Prusse et de Hollande, de Suède et de Danemarck lui ont donnée, en l'adoptant pour l'instruction de leurs sujets, sans doute d'après un examen sérieux et réfléchi, et sur le rapport d'hommes capables d'en juger avec discernement, nous paraissent non-seulement exiger qu'on suspende au moins son jugement, mais justifier la prévention favorable que nous n'avons pas craint de manifester dans l'extrait que nous avons fait du livre de M. de Chavannes.

Au reste, les ouvrages qu'on vient de publier d'après les principes du nouveau mode d'instruction, et ceux qu'on annonce comme devant bientôt paraître, mettront probablement le public à portée de se former une opinion définitive sur cette intéressante question. Si la géométrie de M. Schmid, par exemple, est accueillie avec estime à Paris, où l'on peut dire que siége en ce moment *le tribunal des mathématiques* de l'Europe, ce sera un triomphe incontestable pour les partisans de Pestalozzi ; la meilleure manière de convaincre ceux qui nient le mouvement, c'est de marcher devant eux. Le système de cet homme célèbre subit aujourd'hui en France la même épreuve qu'il a subie depuis long-tems en Allemagne, où une foule d'écrivains l'ont combattu : quiconque est parvenu à se faire sur quelque sujet un peu important un ensemble d'idées nouvelles, ou même qui se présentent avec l'apparence de la nouveauté, peut être assuré, s'il s'avise de leur donner de la publicité, qu'il verra s'élever à l'instant contre lui une foule d'ennemis et de contradicteurs. Soit paresse, soit incapacité d'esprit, plusieurs ne daigneront pas

Digitized by Google

pas même faire le plus petit effort pour le comprendre, ne l'en condamneront pas pour cela avec moins de hauteur : d'autres auront ou croiront avoir intérêt à le décrier, et Dieu sait alors si les sophismes de toute espèce, les insinuations perfides, les sarcasmes et les injures leur manqueront au besoin. Telle est la marche constante et malheureusement nécessaire, des choses dans l'état actuel des esprits parmi nous. Il n'y a guère que les vérités mathématiques qui n'aient pas été combattues avec fureur : encore Hobbes remarque-t-il avec raison qu'il est douteux qu'elles fussent parvenues à s'établir si des sectes nombreuses, des corps en crédit ou des individus puissans s'étaient crus intéressés à les repousser. Mais, direz-vous, je prouverai avec évidence.... Mais, vous répond l'homme qui a pris son parti, *je ne veux pas qu'on me prouve*, et là dessus il démontre, lui, à tous les gens frivoles, inattentifs ou passionnés, c'est-à-dire aux trois quarts au moins de ceux qui pourtant sont vos juges, que vous êtes un enthousiaste insensé et un visionnaire ridicule ; il leur donne même charitablement à entendre que vos motifs pour adopter l'opinion qu'il combat pourraient fort bien n'être ni très-purs, ni très-estimables..... Que faire en pareil cas ? Laisser parler ceux qui savent si bien mettre de leur côté l'avantage de la discussion, chercher à s'éclairer soi-même de plus en plus, rassembler avec patience et avec zèle tous les faits propres à porter quelque jour la conviction dans des esprits non prévenus, et attendre tout de la lente mais infaillible justice du tems.

THUROT.

HÉLENE. — NOUVELLE POLONAISE.

VEUVE d'un militaire distingué, Hélène Ilinska faisait ornement des plus brillantes sociétés de Varsovie. Jeune, avide de succès, pressée du besoin de plaire, on l'accusait quelquefois de légèreté, d'imprudence, de coquetterie ; on lui donnait des amans : quelle est la femme aimable à qui l'on n'en donne point ? On ne nommait pourtant, d'une façon positive, qu'un de ses parens, Alexandre Niezliçz, qui même paraissait rechercher sa main : mais les observateurs de société, ces juges non moins profonds qu'infaillibles, ne croyaient point à ce projet. L'hymen, suivant eux, aurait rendu malheureux,

Digitized by Google

l'amour seul pouvait unir deux êtres d'une sensibilité également vive, d'une susceptibilité également irritable; l'un jaloux, sévère, prompt à se livrer à des soupçons peu fondés; l'autre hautaine, indépendante, et plus prompte encore à se révolter contre une accusation injuste.

Les mêmes observateurs auraient remarqué sans doute la douleur dont Hélène fut pénétrée, lorsque Niezlicz s'éloignant d'elle courut se ranger sous les drapeaux de la patrie : mais des intérêts plus puissans absorbaient l'attention générale.

A cette époque funeste, la Pologne éprouvait toutes les calamités qui accompagnent l'asservissement et le démembrement d'un Etat. En arrêtant d'une manière honteuse l'honorable campagne de 1792, la Confédération de Targowiça et la diète de Grodno avaient assuré la ruine de leur pays; et les préparatifs que faisaient quelques citoyens indomptables pour remettre en question ce que semblaient avoir décidé la trahison et la force, et relever l'étendard polonais, en renouvelant les inquiétudes des conquérans, rendaient leur joug plus pesant et leur surveillance plus tyrannique.

Mme Ilinska en ressentit les effets. Nourrie par son père dans les généreux sentimens d'un véritable esprit national, elle savait mal en contenir l'expression impétueuse. Un jour que, dans une nombreuse assemblée, on relevait insidieusement la supériorité des vainqueurs et l'imprudence des vaincus : « Imprudens! s'écria-t-elle, oui, nous l'avons » été; mais dans la plus belle des causes; nous avons cru » qu'un en battrait vingt, et nous nous sommes trompés. » Ce mot très-vrai, très-noble, était aussi très-déplacé. Il fut répété; et bientôt des avis officieux engagèrent Hélène à se retirer dans sa terre. Le même excès de franchise l'y fit encore inquiéter. Un jeune homme nommé Dwinski lui offrit un refuge dans une maison qu'il partageait avec sa mère, et s'empressa de payer ainsi quelques services que sa famille avait reçus de M. Ilinski. La persécution n'avait pu réduire Hélène au silence : de nouvelles imprudences la firent arrêter. L'homme qui lui donnait asyle partagea son sort; il ne s'en plaignit pas : après avoir payé le tribut de la reconnaissance, en servant encore Mme Ilinska, il obéissait à un sentiment aussi puissant et plus tendre.

Par un bonheur assez rare, il trouva dans un des prin-

Digitized by Google

cipaux agens de l'autorité, sinon un ami, du moins un protecteur disposé à expier par des services particuliers les maux publics auxquels il coopérait. En faisant sortir Dwinski de prison, il l'exhorta à s'éloigner promptement. Le jeune homme, au contraire, ne profita de sa liberté que pour adoucir par les soins les plus empressés la captivité d'Hélène, et pour en solliciter le terme. Son protecteur lui représenta vainement que de telles démarches le mettaient lui-même en danger. Las d'épuiser les remontrances, et craignant que Dwinski ne le compromît en se perdant, il aima mieux tenter un second usage de son crédit que d'être puni du premier : il obtint la liberté de M^me^ Ilinska. Mais il ne dissimula pas à Dwinski qu'elle ne pouvait, non plus que lui, retourner dans leur ancienne demeure, ou se rapprocher des pays occupés par les insurgés ; sinon la suspicion attachée à leurs personnes les ferait rentrer dans des prisons d'où ils ne sortiraient peut-être que par l'arrêt d'un exil éternel.

Dans une contrée préservée des horreurs de la guerre et de la persécution par la soumission prompte des habitans, Dwinski possédait une propriété champêtre où il pouvait se réfugier. Mais comment M^me^ Ilinska l'y aurait-elle suivi? Un seul titre pouvait lui en donner le droit; Dwinski lui offrit ce titre, ignorant absolument les derniers engagemens de son cœur, et tremblant néanmoins d'être refusé : touchée de tout ce qu'il avait fait pour elle, Hélène accepta..... Que l'on ne se hâte point de la condamner. Sa captivité commençait, quand la renommée lui apprit que Niezliçz, dans un combat glorieux, était tombé victime d'un courage trop ardent : ses regrets éclatèrent avec une vivacité propre à aigrir ses persécuteurs. Mais lorsque le tems et le soin de sa sûreté eurent essuyé ses larmes, ne dut-elle point se croire libre de disposer de sa main en faveur d'un libérateur aussi tendre que généreux, et même de céder, à son tour, à quelque chose de plus que la reconnaissance?

Le charme d'une union parfaitement assortie n'est-il pas enfin sa meilleure excuse? Dwinski idolâtrait sa femme : l'affection que celle-ci ressentait n'était peut-être pas l'amour, mais ce sentiment qui, sans en avoir les orages, est doux et profond comme lui, et fait seul le bonheur de l'hyménée. Dwinski vit, aimant, facile à prévenir, ne voyait, ne pensait, n'existait que par Hélène :

Digitized by Google

Hélène, sensible, mais impérieuse, eût supporté difficilement un maître; elle chérissait un amant, et ne haïssait point un esclave.

Elle avait su d'ailleurs se conformer sans effort à sa position nouvelle. La femme élégante était devenue une ménagère de campagne : son teint ne redoutait point le soleil du midi, ni ses nerfs la fraîcheur du soir; toutes les après-dînées, ses jolis pieds soutenaient très-bien de longues promenades; et partagées entre la lecture, la musique, les soins de la maison, des ruches, du colombier et de la volière, les matinées lui semblaient s'écouler trop vite.

Placée assez près d'une ville pour n'avoir rien à craindre des déserteurs qui se montraient souvent dans les forêts voisines, la retraite des deux époux était cependant assez isolée pour ne point attirer trop l'attention de ces subalternes qui, pressés de se rendre importans, cherchaient sans cesse à étendre sur de nouveaux objets les soupçons et les rigueurs de leurs maîtres. Elle devint sacrée pour tout le canton, lorsque envoyé en mission, et revêtu du grade d'officier-général, le protecteur de Dwinski eut logé chez lui quelques jours. Dwinski se vit dès-lors à l'abri des dénonciations aussi communes que redoutables, à une époque où tant d'individus avaient le pouvoir de faire le mal et si peu le droit de l'empêcher, et où l'autorité, effrayée d'abord par le succès des patriotes insurgés, puis animée plutôt que rassurée par leur défaite, en poursuivait les restes malheureux avec tout l'acharnement de l'injustice.

Ainsi, quand le deuil et l'infortune couvraient la Pologne entière, le bonheur se réfugiait dans une cabane sur les bords de la Sczara (1). Vivant uniquement l'un pour l'autre, Hélène et Dwinski sentaient accroître leur félicité par la certitude de revivre bientôt dans un nouvel être dont la naissance couronnerait leur amour et resserrerait leurs liens.

Les deux époux, un soir, avaient prolongé leur promenade plus loin qu'à l'ordinaire : un homme sortant de la forêt, attira leurs regards. Il paraissait jeune; son costume annonçait un déserteur : mais ses yeux caves et étincelans, sa figure hâve et sa physionomie expressive, son corps exténué et sa démarche fière, une teinte de misère et de gran-

(1) La Sczara, rivière de Lithuanie qui baigne les murs de Slonim.

Digitized by Google

deur répandue sur toute sa personne, fixèrent l'attention de Dwinski. L'inconnu le considéra quelques instans ainsi que sa femme, puis s'enfonça dans la forêt. Dwinski, en le perdant de vue, s'aperçut que cette apparition avait jeté Hélène dans un trouble violent. Elle le pressa de rentrer avant la nuit; et dans le chemin, elle retourna plusieurs fois la tête, comme si elle eût vu l'inconnu suivre ses pas. Dwinski attribua cette conduite à la peur; et pendant le souper, il en fit quelques plaisanteries à sa femme, dont le silence le confirma dans ses conjectures.

Un domestique zélé qui avait écouté Dwinski, se promit de terminer les alarmes de sa maîtresse. Le lendemain, avant le jour, il était chez l'officier de police de la ville voisine. Il dénonce l'inconnu, donne sur lui les détails les plus propres à faciliter son arrestation, et demande main-forte pour l'effectuer.

Hélène n'avait point passé une nuit tranquille; et plutôt que de coutume, elle prit le chemin de la volière. Pour y arriver, il fallait suivre une terrasse d'où l'on découvrait tous les environs, et près de laquelle une porte s'ouvrait sur la campagne. Hélène s'en approchait, lorsque son oreille fut frappée des sons d'une romance française (2), dont elle ne put méconnaître les vers ni la musique, non plus que la voix de celui qui la chantait. Tremblante, elle s'élance sur la terrasse. Elle le voit; c'était bien lui; c'était cet infortuné dont la vue lui avait causé la veille une émotion si profonde. Dès qu'il l'aperçut : Hélène! s'écria-t-il. — Alexandre! répondit-elle. — Et sachant à peine ce qu'elle faisait, elle courut ouvrir la porte de la campagne. Niezlicz se précipite à ses genoux, qu'il baigne de larmes : « Hélène! c'est moi qui, pour te revoir, brave la mort » attachée aux pas d'un proscrit. Mais m'aurait-on abusé, » ou n'es-tu plus mon Hélène? » — « Ah! mon ami! » dit Mme Dwinska, en rougissant et détournant les yeux.

En ce même moment, elle voit Dwinski, qu'une tendre inquiétude conduisait sur les pas de son épouse. — « Relevez-» vous! c'est mon mari! » — Attéré de ce mot, Alexandre veut fuir; elle l'arrête avec force. « C'est mon parent, » dit-elle à son mari, il est proscrit; ne point l'accueillir,

(2) On sait qu'en Pologne, l'étude du français fait une partie essentielle de l'éducation; et que, de tous les peuples du nord, les Polonais sont ceux qui parlent et écrivent notre langue avec le plus de facilité.

Digitized by Google

» ne point le retenir, c'est l'assassiner: » Dwinski n'hésite pas ; sans en entendre davantage, il entraîne Alexandre, et n'attribue qu'à la générosité ou au désespoir sa singulière résistance. A peine l'a-t-il conduit dans un appartement écarté, qu'un bruit alarmant le force à descendre au salon. Il y trouve son domestique, et un délégué de l'autorité militaire escorté d'une troupe de gens armés. Des renseignemens sûrs prouvaient que le déserteur dénoncé avait rôdé depuis l'aurore autour des murs ; tout portait à croire qu'il les avait escaladés et qu'il s'était caché dans le jardin, peut-être même dans la maison. On voulait, en conséquence, faire partout une perquisition scrupuleuse. Dwinski s'y opposa avec une vivacité dont il ne fut pas le maître, et qui le rendit suspect lui-même au délégué et à ses satellites. Ils insistèrent, mais sans fruit. Dwinski leur répond qu'ils n'avaient point d'ordre pour s'introduire chez lui sans son aveu. Le crédit dont il jouissait les contint. Ils se retirèrent ; ce ne fut pas sans proférer des menaces alarmantes. Heureusement Mme Dwinska n'était point présente à cette scène ; son effroi aurait tout découvert.

Elle était restée près de Niezlicz : quelle position ! quel entretien ! que leur sort était changé, depuis qu'il avait quitté Varsovie ! Alexandre alors était aimé d'elle, et près de devenir son époux. Des affaires de famille retardaient seules leur union, lorsque Hélène affligea son amant par une de ces brouilleries qui ne se prolongent plus d'un jour que parce qu'il est plus facile d'en oublier que d'en avouer la cause. Des apparences légères avaient réveillé dans le cœur de Niesliçz la jalousie à laquelle il était trop enclin, et Mme Ilinska avait puni cette injustice par toutes les apparences d'une rupture. Plus fait pour éprouver les transports de l'amour que pour supporter ses caprices, Alexandre perd aussitôt l'espoir de former des nœuds si ardemment désirés. Déjà venait d'éclater, dans le Palatinat de Cracovie, cette insurrection courageuse qui, propagée rapidement sur la Pologne presque entière, promit d'abord un succès si glorieux : Niezliçz fut la capitale, où rien ne le retient plus. Il vole dans sa province : bravant les conquérans et les indignes citoyens qui, par une lâche faiblesse ou une jalousie plus lâche encore, se dévouaient à leurs intérêts, il recherche, il découvre, il enflamme, il soulève, il rassemble tous les cœurs sensibles au cri de la patrie opprimée ; et, à la tête d'une troupe plus brave qu'exercée, il parvient, au travers de mille dangers, à rejoindre l'armée polonaise.

Digitized by Google

Ce fut en parlant qu'il adressa à Hélène cette romance qu'elle avait d'abord reconnue. Bientôt rendue à elle-même, elle voulut rappeler son ami ou le suivre; il n'était plus tems : toute communication était rompue entre la capitale et les provinces insurgées. Blessé grièvement dans une action particulière, Niezlicz dut la liberté et la vie au bruit qu'il répandit de sa mort. Cette nouvelle ne parvint que trop fidélement à Hélène. Elle lui fut confirmée par le silence d'Alexandre : car elle ne reçut aucune des lettres qu'il lui écrivit pour la détromper, et qui, interceptées par ceux qui la retenaient prisonnière, ne servirent qu'à prolonger sa captivité.

Alexandre recueillait aujourd'hui les fruits amers de cette erreur. Après la dispersion totale de l'armée patriote, recherchant, au péril de ses jours, toutes les notions qui le pouvaient éclairer sur le sort de son amie, il était enfin, comme par miracle, parvenu jusqu'à elle : il la revoyait.... Mais elle ne l'aimait plus ; mais il était lui-même au pouvoir d'un rival, amant d'Hélène et son époux, d'un rival qui, déjà une fois, avait exposé sa vie pour le sauver.

Que de raisons de fuir ! — Au milieu de l'entretien, Dwinski rentre ; et, avec une amitié confiante qui ajoutait aux tourmens de Niezlicz, il l'exhorte à ne rien craindre, à rester dans une maison où ses nobles malheurs, non moins que le titre de parent d'Hélène, lui assurent tous les égards, tous les soins de l'hospitalité. Comment Alexandre pouvait-il repousser ces touchantes instances ? il eût fallu révéler un secret qui était celui de M^me^ Dwinska bien plus que le sien; et dont peut-être dépendait, pour cette femme adorée, le repos de toute la vie.

Ce fut au fond de son propre appartement que Dwinski, dans l'espace de quelques heures, construisit pour Niezlicz un asyle qui, le soir, lorsque les agens de l'autorité, munis cette fois de l'ordre le plus sévère, visitèrent la maison d'un bout à l'autre, trompa leur exécrable adresse. Ce défaut de succès ne calma point leurs soupçons, et Dwinski devina sans peine que des espions répandus autour de sa retraite, rendraient un compte exact de tout ce que l'on verrait entrer et sortir. Alexandre ne pouvait donc s'échapper sans risquer de perdre, avec lui-même, ses généreux amis. Cette considération seule l'empêcha de s'éloigner, comme il y était résolu, car son cœur avait trop à souffrir.

Les soins qu'il recevait redoublèrent encore lorsqu'une maladie, fruit de la misère et du chagrin, le vint assaillir.

Digitized by Google

Chaque jour, cependant, dénoncé avec plus d'animosité, Dwinski courait un danger réel, lorsqu'il vit entrer chez lui son protecteur, dont la présence suffisait pour réduire tous les délateurs au silence. Mais le général, ayant amené un cortége plus nombreux qu'à l'ordinaire, refusa l'appartement qu'il avait déjà occupé, et jugea que celui de Dwinski, où il se trouvait, lui conviendrait mieux. Sa demande était un ordre; on n'avait point d'objection spécieuse à lui opposer. Ainsi, sans avoir pu porter le moindre secours à Niezlicz, ni même l'avertir, Hélène et son époux sont obligés de laisser leur ami, malade et sans défense, enfermé sous la même clef que son persécuteur: ils ne tardèrent pas à se convaincre que leur protecteur méritait ce titre. Il connaissait personnellement Alexandre; et, dans une occasion importante, forcé, malgré la supériorité du nombre, de ployer devant la troupe de l'audacieux jeune homme, il savait trop combien étaient redoutables son courage et son dévouement. Alexandre d'ailleurs, avait des ennemis, des envieux, qui, après l'avoir contrarié dans ses succès par leurs secrètes intrigues, le poursuivaient dans ses revers par leurs dénonciations acharnées. Des renseignemens que l'imprudence du proscrit rendaient faciles à acquérir, avaient conduit le général sur sa trace; et lorsque les deux époux, pour préparer une explication dont ils sentaient la nécessité, parlèrent à leur hôte de la visite domiciliaire qu'ils avaient subie, il leur répondit qu'il ne doutait point que le déserteur désigné ne fût Niezlicz; qu'il pensait bien qu'ils ne l'avaient pas recélé; mais que, s'il tombait entre sès mains, rien ne le pourrait sauver du sort promis aux vaincus.

Hélène et Dwinski se turent: le général avait annoncé son départ pour le lendemain; l'intervalle leur parut bien long. A l'instant de partir, il reçoit une lettre d'un de ses collègues, qui, nommé pour le remplacer dans sa mission, le prie de l'attendre en ce lieu même: il se décide en conséquence à prolonger son séjour. La seconde journée était près de finir; et Alexandre, qui avait tout entendu, qui avait saisi chaque expression de joie, chaque menace de ses ennemis, et sur-tout l'arrêt porté contre lui sans retour, Alexandre, depuis trente-six heures, languissait sans secours et sans consolations. Une plus longue attente devenait impossible; et d'ailleurs l'arrivée d'un nouveau général allait bientôt rendre impraticable toute tentative de salut. Dwinski éloigne d'abord les subalternes, premiers espions de celui

Digitized by Google

dont ils étaient les esclaves, et aussi prompts à dénoncer le bien qu'à seconder le mal. Puis il vient avec sa femme trouver le général, obtient la permission de fermer les portes, et lui fait, non sans hésiter, sa dangereuse confidence. «Malheureux! s'écrie l'homme puissant, il mourra!» — Dwinski, éperdu, lui présentant deux pistolets, «tes » jours me répondent des siens!» — Au même instant, Hélène, en pleurs, tombe à ses genoux. «Vous voulez donc » tuer mon mari et moi, et l'enfant qui est dans mon sein?» Le général portait un cœur plus féroce que cruel, moins accessible encore à la crainte qu'à la pitié, mais capable d'un mouvement généreux. Il écarte froidement Dwinski et ses armes, relève Mme Dwinska avec douceur et respect: «C'est » à votre danger, dit-il, que j'accorde sa vie.»

Ne voulant point laisser imparfaite son œuvre de clémence, il leur prescrit de retenir leur ami le tems nécessaire pour dissiper les soupçons élevés sur son existence, et il donne à Niezliçz un passeport propre à assurer sa marche quand il se mettrait en route pour chercher un autre asyle.

Ce dernier secours devint inutile. Ce ne fut qu'après une longue et pénible convalescence qu'Alexandre recouvra ses forces; et déjà les autorités, affermies dans les provinces démembrées qui étaient devenues leur partage, faisaient succéder à la rigueur une politique indulgence. Tout ce qui n'était point nominativement proscrit (et Niezliçz se trouvait dans ce cas) pouvait retourner dans ses foyers. Mais quel intérêt l'y eût rappelé? Son frère venait d'expirer dans les déserts de la Sibérie; le chagrin avait conduit sa mère au tombeau; ses parens, ses amis avaient péri sous le glaive; son modeste héritage, confisqué par les conquérans, était passé en d'autres mains. «Vous retrouverez » tout dans notre cœur, lui dit affectueusement Dwinski; » vous n'avez plus d'amis, plus de parens que nous: pour» quoi nous quitter lorsque nous commençons à jouir du » bonheur de vous avoir sauvé?» Alexandre hésitait: n'être plus aimé, et vivre près de l'objet de la passion la plus tendre, quel supplice! «Me voulez-vous perdre? lui » dit Mme Dwinska. Vos dangers m'ont entraînée dans une » faute inévitable, celle d'exister près de vous sans instruire » mon mari du passé: est-ce à vous de m'en punir? » Dwinski a conçu pour vous une affection presque égale à » la mienne: votre amitié est devenue nécessaire à son bon» heur. Enfin, vous ne pouvez vous éloigner sans dire ou

Digitized by Google

» faire deviner le motif de vos refus, et alors toute la con-
» fiance que m'accorde mon époux se changerait en jalou-
» sie ; nous serions tous malheureux par vous. Restez ;
» quelque tems au moins, jusqu'à ce qu'il se présente une
» occasion spécieuse de nous séparer. Restez, je suis sûre
» de moi; ne pourrai-je donc être sûre de mon ami? »

Niezliçz ne supportait pas l'idée de coûter une larme, un regret à Hélène : il céda. Dwinski venait de reprendre avec succès des spéculations agricoles (3); il y associa son ami. L'heureux accouchement de Mme Dwinska vint ajouter à leur félicité commune. Son fils reçut le nom d'Alexandre, et Niezliçz se promit de consacrer un jour tous ses soins à rendre cet enfant digne des êtres auxquels il devait la naissance.

Mais ce cœur, si agité naguère, était-il devenu paisible? Alexandre ne voyait-il plus Hélène qu'avec les yeux de l'amitié? Sa profonde mélancolie déposait contre cet heureux effort de sa raison, et prouvait que la reconnaissance seule lui imposait silence. Mme Dwinska, au contraire, prenait avec lui, chaque jour davantage, ce ton poli de réserve et de froideur dont se sert une femme d'esprit pour éloigner l'amant qu'elle ne doit plus ou ne veut plus aimer.

Cependant, ramenés par un régime plus tranquille, les plaisirs renaissaient dans la capitale. Hélène s'y livra avec l'empressement que justifie une longue privation; et, dans le tourbillon du grand monde, laissa peut-être se ranimer ce penchant à la coquetterie que l'on avait autrefois reproché à Mme Ilinska. Dwinski ne s'en aperçut point; Alexandre, au contraire, en fut profondément affecté. Sans murmure, il cédait Hélène à celui qui la possédait par un nœud légitime; et en même tems il souffrait avec impatience qu'elle fît attention à tout autre. Son chagrin éclata dans quelques remontrances sur le tort qu'elle pouvait se faire par sa légèreté, remontrances d'autant plus sensibles que le ton en était plus tendre. Cette imprudence, que Mme Dwinska n'eut pas la force de pardonner au malheur, augmenta rapidement sa froideur pour Niezliçz.

Un événement peu important en lui-même vint aggraver cette disposition défavorable. Dans une de ces plaisanteries de société qui rarement s'arrêtent assez tôt, Hélène se laissa

(3) Il n'est point rare qu'un noble Polonais, pour accroître une aisance bornée, se charge de l'administration des terres d'un seigneur opulent.

Digitized by Google

entraîner à quelqu'imprudence dont on n'aurait point parlé si la femme qui l'avait commise n'eût pas excité la jalousie par des avantages trop marquans. L'austère Alexandre ne put en cette occasion garder le silence : Mme Dwinska lui fit sentir durement qu'elle ne se croyait point sous sa dépendance, et l'explication dégénéra presqu'en rupture. Quelques jours après, on adressa à Dwinski des couplets anonymes sur cette même plaisanterie de société que Niezlicz avait blâmée si vivement. Ils n'avaient d'esprit que celui de la méchanceté ; mais ils avaient au suprême degré cet esprit-là : c'est dire assez qu'ils furent accueillis, répétés et transmis de main en main. Hélène y était déchirée d'une manière indigne. Dans les transports de sa colère, elle cherche partout le coupable. Ses soupçons tombent enfin sur Alexandre, et s'y fixent avec d'autant moins d'invraisemblance qu'elle retrouve dans les couplets un mot désobligeant, échappé à celui-ci au milieu de l'explication qui les a brouillés. Le ressentiment rend crédule, et de légères informations semblent déjà prouver que l'accusation n'est point injuste.

C'est ce moment même qu'Alexandre choisit pour annoncer son prochain départ. Malheureux dans son pays comme citoyen, malheureux comme amant, il lui pesait de languir dans un honteux repos, tandis que ses compatriotes s'étaient rouvert le chemin de la gloire. Il brûlait de combattre dans les rangs de ces braves légions polonaises qui partageaient aux champs de l'Italie les lauriers brillans des Français.

Cette soudaine résolution parut un nouvel indice aux yeux prévenus d'Helène. Elle reçoit enfin une copie du libelle écrite par Niezlicz ; elle y reconnaît sa main : plus de doutes. Dominée par cette violence dont elle ne fut jamais maîtresse, égarée par une fureur trop légitime en apparence, elle court vers son mari ; elle se précipite, elle craint de perdre un moment, de se donner le tems de réfléchir ou d'approfondir davantage. Dwinski projette un voyage ; il faut empêcher ce départ, qui différerait sa vengeance, ce départ que bientôt peut-être elle regrettera amèrement d'avoir pu prévenir. Le crime d'Alexandre, les sentimens qu'il a éprouvés pour elle, ceux qu'elle lui suppose encore et qui sans doute l'ont poussé enfin à cette indigne bassesse ; elle révèle tout, elle affirme, tout ; elle ne trouve que trop de facilité à tout persuader : j'ai dit quel ascendant elle avait sur l'esprit de son époux, et cet ascendant, comme

Digitized by Google

l'amour de Dwinski, loin de s'affaiblir avec le tems, n'avait pas cessé de s'accroître.

Tout ce que la honte d'avoir été si long-tems abusé et le ressentiment de voir payer tant de bienfaits par un outrage, tout ce que la rage et la jalousie peuvent inspirer de désir de perdre un rival et de punir un ingrat, Dwinski le ressentit. Il s'absenta subitement. Niezlicz partit le lendemain pour le rejoindre, et ne reparut plus.

De retour quelques jours après, Dwinski laissa remarquer dans ses manières et sur sa physionomie un changement extrême. A la gaieté franche et ouverte qui le caractérisait, avaient succédé une sombre rêverie, une tristesse profonde. Sa femme même et son enfant semblaient avoir perdu quelque chose dans son cœur. On voyait bien qu'il les aimait toujours; mais il les évitait, comme si l'aspect de l'une et le nom de l'autre eussent réveillé dans son ame un souvenir déchirant.

Le hasard ne tarda pas à faire connaître le véritable auteur de la chanson satirique. C'était un jeune élégant, qui, très-étranger au ton de la société brillante où il figurait tout nouvellement, et prenant les politesses d'une femme pour des avances et ses plus innocentes coquetteries pour des aveux, avait risqué jusqu'à trois fois auprès d'Hélène une déclaration, étudiée d'abord en plaisantant, repoussée ensuite plus sérieusement, et rebutée enfin avec mépris. Piqué au vif, mais lâche comme tout homme capable de se venger des refus d'une femme honnête, il voulut, en composant ses couplets, que l'on pût soupçonner un autre homme d'en être l'auteur. Hélène, dans un mouvement de dépit, avait répété devant lui un mot de Niezlicz qui l'avait blessée : il l'inséra dans ses vers; à cette adresse et au soin de contrefaire l'écriture d'Alexandre, il joignit encore les manœuvres les plus propres à accréditer des bruits qui servaient à-la-fois sa vengeance et sa sûreté.

La mélancolie de Dwinski prit dès-lors un caractère plus effrayant. Le nom de son ami errait sans cesse sur ses lèvres; et à peine le proférait-il, qu'il semblait l'avoir laissé échapper malgré lui. Tantôt la présence de sa femme lui était insupportable, et tantôt il serrait dans ses bras cette épouse aussi affligée et plus malheureuse que lui; il lui adressait des reproches amers, puis mêlait ses larmes aux siennes. Une maladie grave vint se joindre aux tourmens de son ame. Sa santé ne put résister à cette double atteinte. Au bout de six semaines, il expira en prononçant le nom

Digitized by Google

d'Alexandre. Avant de mourir, il confia à un ami l'histoire de cet infortuné. Il désirait qu'on la tînt secrette aussi long-tems qu'Hélène vivrait : mais l'état où celle-ci est tombée en a bientôt fait connaître jusqu'aux moindres détails.

« Convaincu, dit le malheureux Dwinski, que j'avais prodigué mon amitié à un perfide qui, n'ayant pu séduire ma femme, me déshonorait en l'outrageant, je résolus d'en tirer vengeance. Le jour de mon départ, je laissai à Niezlicz un billet par lequel je l'invitais à me joindre secrétement le surlendemain, à quarante lieues de Varsovie. Je lui désignais un endroit écarté, mais qu'il pouvait retrouver sans peine parce que nous y avions passé plusieurs fois ensemble; et je lui recommandais de ne point oublier ses armes. Il fut exact au rendez-vous : il avait apporté des pistolets chargés, ne doutant pas qu'il ne dût me servir de second dans quelque querelle importante. Une explication prompte l'instruisit mieux de mes intentions, et le jeta dans un trouble où je voyais l'embarras d'un traître démasqué. — « Quoi ! » dit-il d'une voix entrecoupée, mon ami, celui qui m'a » sauvé la vie me croirait coupable ? — Oui ! tu l'es. Et il » faut qu'ici tu ayes ma vie, ou moi la tienne. Défends-» toi ! — Nous sommes trop près du chemin, me dit » Alexandre, on pourrait nous entendre. » — Nous pénétrâmes plus avant dans le bois ; il s'arrêta sur le bord d'une carrière abandonnée depuis long-tems, et qui ne présentait plus qu'un abîme profond. Il essaya de nouveau, mais en vain, de me détromper. Sa douceur, à mes yeux, n'était que confusion, son calme qu'hypocrisie. Je l'interrompis : « Défends-toi ! n'essaye plus de pallier la perfidie » par le mensonge. » Ce mot émut visiblement Alexandre : je connaissais son courage, sa patience m'étonna, et me sembla une preuve de plus contre lui. « Jamais, me dit-il » en se remettant, je ne combattrai mon ami : je suis inno-» cent. » — « Mais, lui criai-je, n'as-tu point aimé Hélène ? » — Oui. — Ne l'aimes-tu pas encore ? — C'est un secret » que je n'ai jamais révélé, pas même à elle ; mais aujour-» d'hui que, par vos indignes soupçons, vous percez le » cœur de votre ami, et que je dois vous fuir pour toujours, » je puis l'avouer : oui. — Le propos, consigné dans ces » couplets infâmes, ne l'as-tu pas tenu ? — Oui, Dwinski ; » et dans ma bouche, il n'avait rien d'offensant. — Tu es » coupable !.... » Et alors, pour l'accabler, je rappelai avec force toutes les apparences qui étaient pour moi autant de démonstrations. — « Et vous êtes bien sûr, me dit Alexan-

Digitized by Google

» dre avec l'accent de la tendresse et de la loyauté, qu'il » n'y a rien, rien, aucune supposition qui puisse justifier » votre ami? — Rien, lui dis-je; plus d'ami! confesse ton » crime, et alors je dédaignerai peut-être de souiller ma » main en te châtiant.... — Je ne me déshonorerai point » par un mensonge, répondit-il avec un sang-froid con- » centré; et je ne me battrai point contre vous. — Je t'y » forcerai bien, lâche!.... » Et aussitôt, l'affront le plus sanglant qu'un homme de cœur puisse recevoir, un geste menaçant..... La fureur brilla dans les yeux de Niezlicz : il était maître de ma vie, puisqu'il tenait ses pistolets armés. — « Eh bien! me dit-il du ton le plus doux, vous allez être » satisfait. Allez, Dwinski; placez-vous à cette pierre, en » face de moi; la distance est raisonnable. » — Je me presse d'obéir : en me retournant, je vois Alexandre qui a mis un de ses pistolets dans sa bouche : il tire; son sang jaillit sur les pierres; et son corps palpitant roule dans la carrière au bord de laquelle il s'était placé. O mon ami! ce ne fut point un hasard : tu avais calculé cette magnanime résolution, et tu voulus ensevelir avec toi le secret de ton assassin. J'étais accouru au bord de la carrière; j'y veux descendre; j'en fais le tour pour chercher une pente praticable... Aucune; nul moyen, nulle possibilité... et le bruit de la chute du cadavre retentit au fond de l'abîme. Je reste penché sur l'ouverture, appelant à grands cris Alexandre; puis écoutant attentivement, me faisant illusion, espérant entendre un gémissement, un soupir... Tout est muet.... — Une heure s'écoula ainsi. Alors je pensai à ma femme, à mon enfant. Mon honneur et ma vie étaient leur bien : je m'éloignai de ce lieu funeste, où j'avais perdu l'un, et où le désespoir m'aurait bientôt arraché l'autre.

» Mais un souvenir terrible me suivait partout. J'avais beau me dire qu'Alexandre était coupable : je ne le croyais plus. Je voulais du moins me persuader que les raisons qui me l'avaient fait croire étaient décisives; ma femme, qui m'arracha bientôt mon secret, partageait avec moi le besoin cruel de se convaincre qu'un être aussi tendrement aimé avait pu devenir un monstre : vous savez que nous avons perdu cette dernière ressource. Ne vous étonnez point s'il m'en coûte la vie : vous pourriez admirer plutôt que, poursuivi par l'image de mon ami, de ma victime, j'eusse attendu une mort trop lente, si, quand on est époux et père, le suicide était jamais permis. »

Telles furent les révélations de Dwinski expirant. Accu-

Digitized by Google

blée de la perte d'un époux justement chéri, en proie aux remords que lui coutait une autre perte presque aussi sensible à son cœur détrompé, forcée de les attribuer toutes deux à sa funeste précipitation, Hélène, tourmentée des peines les plus vives, sentit sa raison succomber sous leur poids. Moins à plaindre, si cet état n'avait point eu d'intervalles, et si l'infortunée n'avait retrouvé mille fois le sentiment du passé et le sentiment du présent. Ces intervalles lucides sont plus rares aujourd'hui. Hélène respire encore, plongée dans un accablement presque continuel: mais, pour en sortir, il suffit qu'elle entende le nom de Dwinski, ou celui d'Alexandre que porte son fils: aussitôt, comme machinalement, elle raconte avec une vivacité surprenante, et toujours dans les mêmes termes, l'histoire des deux amis dont elle se reproche la mort. Parvenue au moment où Niezlicz périt, sa mémoire se trouble; ses idées s'embarrassent: elle fond en larmes, se tait quelques instans, puis chante d'une voix affaible la romance d'Alexandre, et retombe, par degrés, dans un abattement léthargique.

ROMANCE D'ALEXANDRE NIEZLIÇE. (4)

Quand vous m'aimiez, mal vain désir
N'inquiétait ma solitude;
Vous voir était mon seul plaisir,
Vous plaire mon unique étude;
Je fuyais un monde trompeur
Où votre abandon me ramène:
Il m'eût distrait de mon bonheur...
Me distraira-t-il de ma peine?

Trahi par vous, et rejeté
Dans le tumulte de la vie,
Je sais de quelle adversité
La vertu s'y voit poursuivie;
Mais, sans effroi, j'attends les coups
De l'injustice et de la haine;
J'ai besoin que d'autres que vous
Soient enfin cause de ma peine.

Alors du moins, de mes douleurs
Devant vous je pourrai me plaindre,

(4) Cette Romance a été mise en musique par M. Delvimare.

Digitized by Google

Votre amitié, séchant mes pleurs,
N'aura point de remords à craindre.
Oui! dans votre ame, chaque jour,
J'épancherai toute la mienne :
Je vous dirai tout.... Hors l'amour,
L'amour qui seul fera ma peine!

EUSÉBE SALVERTE.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre du Vaudeville.* — Le compte à rendre des premières représentations de *Fernand Cortez*, de l'*Enthousiaste*, des *Amans Thraces*, etc. etc., nous a empêché jusqu'à ce moment d'entretenir nos lecteurs de *Benoît*, ou *le Pauvre de Notre-Dame*, vaudeville de M. Joseph Pain. Il vaut mieux tard que jamais; trois semaines se sont en effet écoulées depuis la première représentation de *Benoît*; en parler encore après cet intervalle, c'est dire assez qu'il a réussi, chose qu'il eût été trop hardi d'affirmer dès les premiers jours de son existence. On lui reprochait alors de friser le mélodrame, par le romanesque de son intrigue, par ses changemens de décoration et ses travestissemens à vue, et de n'en point avoir l'édifiante moralité. Quoi qu'il en soit, l'auteur a fait des sacrifices; il a réduit son ouvrage de trois actes à deux, et on le voit aujourd'hui avec plaisir. Il en ferait peut-être davantage, si l'auteur, en suivant la mode du jour, ne l'avait rempli de grands morceaux de musique. Depuis quelque tems, il semble que le Vaudeville veuille changer de caractère. Trop souvent on ne reconnaît plus en lui cet enfant vif et malin qui égayait la ville par ses refrains aisés à retenir; il a la prétention de devenir un grand musicien, de singer l'Opéra-Comique : ouvertures, récitatif obligé, duos, trios, quatuors, en un mot, tous les moyens de nos grands théâtres lyriques sont aujourd'hui de son ressort. Il est fâcheux de voir cette musique souvent si mal exécutée qu'on a peine à la reconnaître; j'y ai entendu chanter en duo l'ouverture d'un grand opéra; un solo y paraît travesti en morceau d'ensemble, et d'une cavatine on a fait un chœur général. Ajoutons que les moyens des acteurs, très-suffisans pour les couplets, sont un peu courts pour l'ariette, et l'on aura une idée du bon effet que produit cette innovation. Nous croyons

Digitized by Google

croyons devoir la censurer pour l'intérêt même de ce théâtre. La gaieté française est son véritable apanage, et ce qu'il a de mieux à faire, c'est de s'y tenir : s'il veut conserver la réputation qu'il s'est justement acquise et la faveur bien méritée du public, qu'il laisse le mélodrame aux boulevards, les grands airs à l'Opéra-Comique, et le drame à l'Odéon, si toutefois ce théâtre persiste dans l'intention qu'il semble annoncer de cultiver ce triste domaine.

Théâtre des Variétés. — Dans presque tous l tits théâtres, il existe certaines pièces qui sont en sorte sacrifiées, que l'on joue ordinairement l mières, et qui ne servent, suivant l'expression d lisses, qu'*à faire ouvrir les loges*. Les acteurs qui dans ces sortes d'ouvrages ont l'air de dire aux spe ce que les paillasses disent en finissant la parade *sieurs, ne vous amusez pas aux bagatelles de la po* ouvrages sont, pour l'ordinaire, faits, reçus et joués sans aucune espèce de prétentions; leur première représentation est à peine annoncée, et l'obscurité dont leur existence est environnée, les met presqu'à l'abri de la critique. *Misère et Gaieté* est de ce nombre. Les personnages en sont pris dans la dernière classe du peuple : c'est un savetier qui en est le héros, et qui débite des lieux communs de philosophie, traduits dans le langage des habitans de la rue Mouffetard. Cette pièce, sans intrigue et sans gaieté, a cependant un mérite assez grand aux yeux des amateurs de ce genre: elle est remarquable par une extrême vérité de dialogue, et le naturel y est si frappant qu'on est tenté de croire que l'auteur, M. Simonin, *a été écouter aux échoppes*.

Un des élémens de succès les plus sûrs au théâtre, c'est le mélange des personnages, des mœurs et des costumes. Des paysans et des gens de la ville, de riches maisons de campagne à côté d'humbles chaumières, le luxe de l'opulence près de la simplicité villageoise, forment un contraste qui plaît dans tous les tableaux : c'est sans doute à ces différentes oppositions que M. Sevrin a dû le succès de *la Ferme et le Château*. Ce vaudeville rachète la faiblesse de son fonds par des détails agréables. Les couplets ne sont ni piquans, ni bien tournés; mais ils sont francs, et les airs bien choisis; le dialogue n'est pas semé de calembourgs, mais il est naturel et bien coupé; les scènes ne sont pas fortement conçues, mais on y trouve trois ou quatre tableaux villageois assez gais; enfin, avec un peu d'indulgence de la part du public payant, et beaucoup de bienveil-

Digitized by Google

lance de la part des *amis*, la pièce a réussi, et sans assurer de fortes recettes à ce théâtre, elle promet de s'y soutenir quelques mois avec honneur.

— *M. Gérésol* a eu beaucoup de peine à se mettre d'accord avec le parterre; ce n'était pourtant pas les jeux de mots qui lui manquaient. Cette déconvenue serait-elle un avertissement aux auteurs de devenir désormais plus sobres de pointes? Le public des Variétés commencerait-il à se lasser de ce qui fait depuis dix ans ses délices? Nous ne pouvons croire que ce théâtre soit aussi près d'un bouleversement absolu de son répertoire. Il vaut mieux penser que ses habitués exigent seulement qu'on leur encadre les lazzis de Brunet ou de Potier dans des scènes originales et gaies. Malheureusement la pièce de M. *Désaugiers* ne remplissait pas ces conditions. On n'y a reconnu qu'une partie de son esprit et une portion plus faible encore de sa gaieté; c'est un malheur pour lui dans cette circonstance, mais il a rendu le public des Variétés difficile sur ses productions. L'auteur des *Trois Etages* et de *Saint-Malo* ne peut plus avoir de demi-succès; l'opinion du parterre sur *M. Gérésol*, que certains auteurs regarderaient comme un triomphe, est une chute pour M. Désaugiers. Néanmoins des coupures faites à propos et en grand nombre, ayant resserré l'action trop délayée, ont rendu la marche de la pièce plus rapide; et le public, qui est foncièrement bonhomme, l'applaudit beaucoup aujourd'hui, sans se rappeler qu'il l'a sifflée hier.

M. le comte Fourcroy, conseiller d'état à vie, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole polytechnique, au Muséum d'Histoire naturelle et à l'Ecole de médecine, a été enlevé, le 16 de ce mois, à l'Europe savante par une apoplexie sanguine. Ses obsèques ont été célébrées, le 20, par une réunion des hommes les plus marquans dans l'Etat, soit par leurs dignités, soit par leurs connaissances. S. E. le grand-maître de l'Université avait ordonné qu'une députation des Lycées de Paris assistât à cette cérémonie funèbre, pour rendre les derniers hommages à l'ancien directeur-général de l'instruction publique.

M. le comte Regnault (de Saint-Jean-d'Angely) a prononcé un discours au nom du conseil d'état, et M. Prony au nom de l'Institut. MM. Desfontaines et Thouret ont exprimé les regrets de tous les professeurs et élèves du Muséum et de l'Ecole de médecine.

Nous nous proposons de donner une notice plus circonstanciée sur les travaux importans auxquels M. Fourcroy avait consacré sa vie entière.

Digitized by Google

POLITIQUE.

L'époque où nous sommes vient d'être témoin d'un de ces grands événemens historiques, d'un de ces sacrifices solennels que l'intérêt des peuples et le salut des Etats ont quelquefois commandés aux souverains. Le mariage de l'Empereur et de l'Impératrice des Français est dissous ; il l'est du consentement mutuel des parties, reconnu et sanctionné par le premier corps de l'Etat ; il l'est par le premier et le plus puissant des motifs, la nécessité dans un gouvernement monarchique d'un héritier direct du trône. L'impression produite par ce grand acte d'un dévouement mutuel à la cause du peuple français, a été soudaine, vive et générale : on peut dire qu'aucun événement depuis l'établissement de cette dynastie n'a plus frappé les esprits, et donné un mouvement plus général à l'opinion : il faut ajouter que le premier sentiment a été dans toutes les classes et dans les deux sexes celui d'une émotion profonde, et d'un attendrissement sincère, à la nouvelle de la généreuse résolution prise par les deux augustes époux ; mais que bientôt ce sentiment faisant place à la réflexion, a lié l'idée de l'étendue du sacrifice à celle de la reconnaissance qui lui est due, de l'intérêt public qui l'ordonnait, et des espérances que ce grand acte fait naître pour le bonheur de la monarchie, pour la prospérité de la race de Napoléon, pour la durée de sa dynastie, que le ciel veuille rendre immortelle comme sa gloire !

Nous devons nous arrêter à l'expression de ce vœu. Ici l'importance même du sujet rend son examen téméraire ; et d'ailleurs l'acte dont il s'agit a été si noblement caractérisé par nos augustes souverains et par les autorités qui se sont rendues auprès d'eux les interprètes du peuple français, qu'il faut se hâter de recueillir et de confier à l'histoire leurs mémorables paroles, et de retracer la grande scène où elles ont été prononcées.

Le 15 de ce mois, une lettre close de S. M. a appelé à dix heures du soir dans le grand cabinet du palais, S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, assisté du secrétaire de l'état de la famille impériale, pour y recevoir de la part de Sa Majesté et de celle de l'Impératrice, sa chère épouse, une communication de grande importance.

Digitized by Google

Le prince et le ministre d'état, introduits à l'heure dite, ont trouvé réunis l'Empereur, l'Impératrice, les rois de Hollande, de Westphalie et de Naples, S. A. I. le prince vice-roi, les reines d'Espagne, de Hollande, de Westphalie et de Naples, Madame, et la princesse Pauline.

S. M. a adressé la parole au prince archi-chancelier dans les termes suivans :

« Mon cousin le prince archi-chancelier, je vous ai expédié une » lettre close, en date de ce jour, pour vous ordonner de vous rendre » dans mon cabinet, afin de vous faire connaître la résolution que moi » et l'Impératrice ma très-chère épouse, nous avons prise. J'ai été » bien-aise que les rois, reines et princesses, mes frères et sœurs, » beaux-frères et belles-sœurs, ma belle-fille et mon beau-fils devenu » mon fils d'adoption, ainsi que ma mère, fussent présens à ce que » j'avais à vous faire connaître.

» La politique de ma monarchie, l'intérêt et le besoin de mes » peuples, qui ont constamment guidé toutes mes actions, veulent » qu'après moi je laisse à des enfans, héritiers de mon amour pour » mes peuples, ce trône où la Providence m'a placé. Cependant, » depuis plusieurs années, j'ai perdu l'espérance d'avoir des enfans de » mon mariage avec ma bien-aimée épouse l'Impératrice Joséphine; » c'est ce qui me porte à sacrifier les plus douces affections de mon » cœur, à n'écouter que le bien de l'État, et à vouloir la dissolution » de notre mariage.

» Parvenu à l'âge de quarante ans, je puis concevoir l'espérance de » vivre assez pour élever dans mon esprit et dans ma pensée les enfans » qu'il plaira à la Providence de me donner. Dieu sait combien une » pareille résolution a coûté à mon cœur; mais il n'est aucun sacrifice » qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il » est utile au bien de la France.

» J'ai le besoin d'ajouter que loin d'avoir jamais eu à me plaindre, » je n'ai au contraire qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse » de ma bien-aimée épouse; elle a embelli quinze ans de ma vie; le » souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a été cou- » ronnée de ma main; je veux qu'elle conserve le rang et le titre » d'Impératrice, mais sur-tout qu'elle ne doute jamais de mes sentimens » et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher » ami. »

S. M. l'Empereur et Roi ayant cessé de parler, S. M. l'Impératrice-Reine pris la parole en ces termes :

« Avec la permission de notre auguste et cher époux, je dois décla-

Digitized by Google

» rer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfans qui puissent » satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je » me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de » dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre. Je tiens tout de » ses bontés; c'est sa main qui m'a couronnée, et, du haut de ce trône, » je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du Peuple » français.

» Je crois reconnaître tous ces sentimens, en consentant à la » dissolution d'un mariage qui, désormais, est un obstacle au bien de » la France, qui la prive du bonheur d'être un jour gouvernée par les » descendans d'un grand-homme si évidemment suscité par la Provi- » dence pour effacer les maux d'une terrible révolution et rétablir l'au- » tel, le trône et l'ordre social. Mais la dissolution de mon mariage ne » changera rien aux sentimens de mon cœur: l'Empereur aura toujours » en moi sa meilleure amie. Je sais combien cet acte, commandé » par la politique et par de si grand intérêts, a froissé son cœur; mais » l'un et l'autre nous sommes glorieux du sacrifice que nous faisons » au bien de la patrie. »

LL. MM. II. et RR. ont alors demandé acte de leurs déclarations respectives, ainsi que du consentement mutuel qu'elles contiennent et que LL. MM. donnent à la dissolution de leur mariage, comme aussi du pouvoir donné au prince archi-chancelier, de suivre par-tout où besoin serait, l'effet de leur volonté; un procès-verbal a été dressé en conséquence: leurs majestés, les rois, reines, princesses et princes présens, y ont apposé leurs signatures; il a été signé par le prince archi-chancelier et contresigné par le ministre-d'état, secrétaire de l'état de la famille impériale.

Le lendemain 16, le sénat s'est extraordinairement assemblé sous la présidence du prince archi-chancelier, qui en avait reçu la mission par décret spécial. Le prince vice-roi d'Italie, archi-chancelier d'état de l'empire, prenait place au sénat en cette qualité pour la première fois, et y a prêté le serment constitutionnel.

Après le discours de S. A. I. et la réponse du prince archi-chancelier, le comte Regnault, ministre d'état, chargé par sa majesté de présenter le projet de sénatus-consulte portant dissolution du mariage contracté entre l'empereur Napoléon et l'impératrice Josephine, a donné lecture de ce projet qui relate l'acte de la veille, et dont voici les termes:

ART. Ier. Le mariage contracté entre l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine est dissous.

Digitized by Google

II. L'Impératrice Joséphine conservera les titre et rang d'Impératrice-Reine couronnée.

III. Son douaire est fixé à une rente annuelle de deux millions de francs sur le trésor de l'Etat.

IV. Toutes les dispositions qui pourront être faites par l'Empereur en faveur de l'Impératrice Joséphine sur les fonds de la liste civile, seront obligatoires pour ses successeurs.

V. Le présent sénatus-consulte sera transmis par un message à Sa Majesté Impériale et Royale.

Après la lecture de ce projet le comte Regnault en a développé les motifs en ces termes :

« MONSEIGNEUR, SÉNATEURS,

» L'acte solennel rapporté en entier dans le sénatus-consulte que vous venez d'entendre, en contient seul tous les motifs.

» Que pourrions-nous ajouter ? quelles paroles pourrions-nous adresser au Sénat français qui ne fussent bien au-dessous des paroles touchantes recueillies de la bouche des deux augustes époux dont votre délibération va consacrer les généreuses résolutions ?

» Leurs cœurs se sont entendus pour faire au plus grand des intérêts le plus noble des sacrifices ; ils se sont entendus pour faire parler à la politique et au sentiment le langage le plus vrai, le plus persuasif, le plus fait pour convaincre et pour émouvoir.

» Comme souverains et comme époux, l'Empereur et l'Impératrice ont tout fait ; ils ont tout dit.

» Il ne nous reste qu'à les aimer, les bénir, les admirer.

» C'est désormais au Peuple français à se faire entendre. Sa mémoire est fidèle comme son cœur. Il unira dans sa pensée reconnaissante les espérances de l'avenir et les souvenirs du passé, et jamais monarques n'auront recueilli plus de respect, d'admiration, de gratitude et d'amour, que Napoléon immolant la plus sainte de ses affections au besoin de ses sujets, que Joséphine immolant sa tendresse pour le meilleur des époux, par dévouement pour le meilleur des rois, par attachement pour le meilleur des peuples.

» Acceptez, Messieurs, au nom de la France attendrie, aux yeux de l'Europe étonnée, ce sacrifice, *le plus grand qui ait été fait sur la terre*, et pleins de la profonde émotion que vous éprouvez, hâtez-vous de porter aux pieds du trône, dans les tributs de vos sentimens, des sentimens de tous les Français, le seul prix qui soit digne du courage de nos souverains, la seule consolation qui soit digne de leurs cœurs. »

Digitized by Google

Le prince vice-roi ayant ensuite obtenu la parole, s'exprime de la manière suivante :

« PRINCE, SÉNATEURS,

» Vous venez d'entendre la lecture du projet de sénatus-consulte soumis à votre délibération. Je crois devoir, dans cette circonstance, manifester les sentimens dont ma famille est animée.

» Ma mère, ma sœur et moi, nous devons tout à l'Empereur. Il a été pour nous un véritable père : il trouvera en nous, dans tous les tems, des enfans dévoués et des sujets soumis.

» Il importe au bonheur de la France, que le fondateur de cette 4e dynastie vieillisse environné d'une descendance directe qui soit notre garantie à tous, comme le gage de la gloire de la patrie.

» Lorsque ma mère fut couronnée devant toute la nation par les mains de son auguste époux, elle contracta l'obligation de sacrifier toutes ses affections aux intérêts de la France. Elle a rempli avec courage, noblesse et dignité ce premier des devoirs. Son ame a été souvent attendrie en voyant en butte à de pénibles combats le cœur d'un homme accoutumé à maîtriser la fortune, et à marcher toujours d'un pas ferme à l'accomplissement de ses grands desseins. Les larmes qu'a coûtées cette résolution à l'Empereur suffisent à la gloire de ma mère. Dans la situation où elle va se trouver, elle ne sera pas étrangère par ses vœux et par ses sentimens aux nouvelles prospérités qui nous attendent, et ce sera avec une satisfaction mêlée d'orgueil qu'elle verra tout ce que ses sacrifices auront produit d'heureux pour sa patrie et pour son Empereur. »

Ce discours terminé, le comte Garnier, président annuel, a proposé de renvoyer le projet de sénatus-consulte à l'examen d'une commission speciale de neuf membres.

A quatre heures et demie, le comte Lacépède, l'un des membres de la commission nommée, ayant obtenu la parole, a fait à l'assemblée le rapport suivant :

« MONSEIGNEUR, SÉNATEURS,

» Vous avez renvoyé à votre commission spéciale le projet de sénatus-consulte qui vous a été présenté par les orateurs du Conseil-d'Etat.

» Vous avez entendu, Sénateurs, la lecture de cet acte mémorable, annexé au projet du sénatus-consulte, et que l'histoire transmettra à la postérité comme un monument des affections les plus touchantes, des sentimens les plus généreux, et du dévouement le plus absolu au premier intérêt d'une monarchie héréditaire.

Digitized by Google

» Ces paroles mémorables, prononcées par le plus grand des Souverains et par son auguste et bien-aimée épouse, retentiront long-tems dans tous les cœurs français.

» C'est aujourd'hui plus que jamais que l'Empereur a prouvé qu'il ne veut régner que pour *servir ses sujets*, et que l'Impératrice a mérité que la postérité associât son nom à celui de l'immortel Napoléon.

» Et telle est donc la condition de ceux que le trône n'élève au-dessus des autres hommes que pour leur imposer des obligations plus rigoureuses!

» Combien de princes qui, ne consultant que le bonheur de leurs peuples, ont dû renoncer aux liens qui leur étaient les plus chers!

» En ne portant même nos regards que sur les prédécesseurs de Napoléon, nous voyons treize rois que leur devoir de souverain a contraints à dissoudre les nœuds qui les unissaient à leurs épouses; et ce qui est bien digne de remarque, parmi ces treize princes, nous devons compter quatre des monarques français les plus admirés et les plus chéris, Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis XII et Henri IV.

» Ah! que celui dont la gloire et le dévouement surpassent leur dévouement et leur gloire, règne long-tems pour la prospérité de la France et de l'Europe!

» Que sa vie s'étende bien au-delà des trente ans qu'il a désirés pour la stabilité de son Empire; qu'il puisse voir autour de son trône, des princes issus de son sang, élevés *dans son esprit, ainsi que dans sa pensée*, et dignes de leur auguste origine, garantir pour nos arrière-petits-neveux la durée de tous les biens que lui devra notre patrie; et que l'image du bonheur des Français, que lui offriront le présent et l'avenir, soit la récompense de ses travaux et le prix de ses sacrifices.

» Votre commission, Sénateurs, vous propose, à l'unanimité, d'adopter le projet de sénatus-consulte qui vous a été présenté. »

Le scrutin ouvert, son résultat a donné en faveur du projet le nombre de voix exigé par l'article LVI de l'acte des constitutions, du 4 août 1802. Son adoption a été, en conséquence, prononcée par le prince archi-chancelier, président, qui l'a déclaré converti en sénatus-consulte.

Cet acte, et deux adresses en même tems votées par le sénat, ont été aussitôt adressées par des messages à l'Empereur qui était à Trianon, et à l'Impératrice qui le même jour s'était rendue à la Malmaison.

Depuis ce moment, l'Empereur a continué de résider à Trianon où il a présidé le conseil des ministres, et d'où se trouvent déjà datés divers décrets impériaux.

Les événemens militaires en Espagne ont anticipé sur

Digitized by Google

ceux qui devaient être prévus au moment où l'armée impériale aurait reçu les renforts qui marchent à elle; elle a combattu sans les attendre, elle a combattu sur divers points, et a par-tout été victorieuse, non pas des Anglais tranquillement campés près de Badajoz, mais des Espagnols toujours poussés à la révolte, et entraînés à leur destruction par un fanatisme aveugle, par les suggestions d'une politique ennemie, et les fureurs d'une autorité anarchique et révolutionnaire. La victoire d'Occana a détruit l'armée de la Manche, celle d'Alba de Tormès a débarrassé l'armée impériale des corps ennemis qui manœuvraient sur ses flancs. Enfin, Gironne, ce boulevard de la Catalogne, dont un fanatisme ardent avait hérissé les remparts d'une population furieuse, Gironne que Blake avait une fois ravitaillée, mais dont les derniers combats le tenaient prudemment éloigné, est tombée au pouvoir de l'armée française: elle a capitulé le 10 décembre à sept heures du soir; ses clefs ont été remises au maréchal duc de Castiglione, lequel a glorieusement répondu au vœu du monarque qui, en lui donnant la direction de ce siége important, annonça qu'il allait être poussé avec toute la vigueur nécessaire.

Ce siége mémorable a été en effet signalé, dans les derniers jours, par des actes d'une bravoure et d'une constance au-dessus de tout éloge de la part des troupes et des généraux. Les troupes italiennes aux ordres du général Pino, s'y sont couvertes de gloire; les assauts des redoutes qu'il fallait emporter pour séparer la place des faubourgs où étaient établis des moyens de défense formidables, ont été fréquens et périlleux: les troupes de la confédération et celles italiennes se sont montrées dignes rivales de gloire des troupes françaises. Par-tout officiers et soldats ont monté aux échelles aux cris de *Vive l'Empereur!* Les cris de joie de cette troupe ardente et victorieuse contrastaient, porte la relation, dans ces nuits cruelles, avec les cris d'alarmes et de rage qui s'élançaient de la ville et des forts; enfin, la redoute de la ville emportée, le faubourg de la Gironelle occupé, les redoutes du Calvaire et du chapitre escaladées, le courage des défenseurs de Gironne dut chanceler et leur esprit s'abattre. Huit drapeaux, 200 pièces de canon, 5000 hommes de garnison y ont été pris. La garnison sera conduite en France comme prisonnière de guerre; tous les habitans seront respectés; la religion catholique continuera d'être suivie par les habitans, et sera protégée.

Digitized by Google

Tels sont les termes principaux et les premiers résultats de la capitulation d'une place sur laquelle les rebelles avaient les yeux fixés, et dont ils se proposaient pour modèle et pour encouragement la longue et opiniâtre résistance.

Mais pendant que la rébellion voyait tomber dans Gironne son plus ferme rempart, elle succombait aussi en rase campagne. L'armée espagnole de la Manche avait marché en toute confiance, en se dirigeant sur la capitale; elle était forte de 55,000 hommes, dont 8000 de cavalerie; le mouvement d'un autre corps du côté de Salamanque, était chargé d'opérer une diversion, et d'attirer les forces françaises : mais tout avait été prévu. Le maréchal duc de Trévise était à son poste en avant d'Aranjuez, et le général Kellermann au sien en face du duc del Parque; tous deux ont soutenu leur réputation et la gloire de nos armes.

Le maréchal duc de Trévise commandait les quatrième et cinquième corps de l'armée; le général Sébastiani avait le commandement de la cavalerie, ayant sous ses ordres les généraux Milhaud et Beauregard; les troupes de la confédération et du duché de Varsovie étaient aux ordres du général Leval, et faisaient partie du quatrième corps.

Le 17, le plateau d'Occana avait été le théâtre d'une affaire de cavalerie extrêmement brillante, où le général Sébastiani avait défait et taillé en pièces un corps trois fois plus nombreux que le sien; le lendemain, le 4e corps combattit avec le même courage l'infanterie espagnole qui fit une résistance opiniâtre; dans un moment décisif, cette infanterie sortit de sa position attaquée, et protégée par des mouvemens de terrain favorables, elle s'élança sur les troupes de la Confédération et du duché de Varsovie, qui les reçurent avec intrépidité. Le général Leval fut blessé dans cette occasion. Le maréchal duc de Trévise le fait aussitôt soutenir. Les bataillons qu'il fait marcher passent à travers les intervalles de la première ligne; des feux bien dirigés de peloton et de bataillon ébranlent l'ennemi, son artillerie est réduite au silence; enfin une impulsion générale est donnée; tout le 5e corps marche en avant. Les corps ennemis sont enfoncés. Pendant toute l'action, le général Sébastiani s'était porté sur la droite des ennemis pour les déborder, et surprendre le moment favorable à une charge décisive. Ce moment arrive, le général Sébastiani le saisit avec autant d'habileté que d'audace; il fond

Digitized by Google

sur l'ennemi occupé d'un mouvement pour assurer sa retraite ; il perce, il enfonce ses carrés, les culbute, en fait un horrible carnage. Sa division légère coupe 6,000 hommes, et leur fait mettre bas les armes. Le reste se débande, fuit, et est poursuivi jusqu'à la Guardia. Vingt-six mille hommes ont été faits prisonniers le même jour, 50 pièces de canon, 30 drapeaux ont été la proie du vainqueur; le reste des combattans a été tué, blessé ou dispersé ; cette armée est anéantie en totalité. Vingt-quatre mille soldats de l'Empereur ont combattu, tous ont fait des prodiges de valeur. Des décrets impériaux les signalent; ils contiennent de nombreuses promotions dans la ligne et dans la Légion d'honneur. Plusieurs officiers sont renvoyés devant le conseil des titres pour y recevoir ceux que l'Empereur croira dus à leurs services.

Pendant que l'armée de la Manche était détruite à Occana, le corps du duc del Parque était battu à Alba de Tormès près de Salamanque ; ce combat a été particulièrement une affaire de cavalerie ; sa vigueur a été extrême, et ses résultats sont importans. Quinze pièces de canon, six drapeaux ont été enlevés l'épée à la main. Trois mille morts sont restés sur le champ de bataille; deux mille hommes ont été faits prisonniers. Notre perte n'est en aucune proportion avec celle de l'ennemi. Le général Kellermann en donne le relevé exact en nommant chaque corps. Le 15e de chasseurs, les 3e, 6e, 10e, 11e, 15e et 25e de dragons comptent 18 morts, 57 blessés. La perte de l'armée à Occana est de mille à douze cents hommes tués ou blessés.

Le roi Joseph, qui ne sort de Madrid que pour quelques momens, pour atteindre l'ennemi, le repousser, et cette fois pour l'anéantir, est rentré dans sa capitale, au sein de laquelle cette victoire a produit un effet extraordinaire. L'anniversaire du couronnement de S. M. et la victoire d'Occana ont été célébrés presqu'en même tems. La ville de Madrid a pris une physionomie nouvelle et inconnue sous son ancien régime ; les fêtes et les spectacles se sont multipliés, et une réunion heureuse autour du trône, un rapprochement général sont regardés comme aussi prochains qu'ils sont nécessaires par la partie éclairée de la nation. Le 2 décembre S. M. a passé en revue 20 mille hommes. L'ambassadeur de France a donné une fête magnifique. Le roi a paru au spectacle, où il a été accueilli par les plus vives acclamations.

Digitized by Google

Ces événemens ont lieu, pour ainsi dire, en présence des Anglais qui prétendent avoir 28 mille hommes baraqués à Badajoz, et qui ont tort de le prétendre, car ils ne peuvent éviter qu'on leur demande pourquoi ils n'étaient pas à Occana. Nous étions à Talaveyra, diraient-ils sans doute, et revenir sous les baïonnettes françaises n'a pas paru prudent à nos chefs. Ils ont raison, en effet, mais alors que font-ils en Espagne? N'y sont-ils que pour entretenir des espérances coupables, alimenter le feu de la sédition, faire couler inutilement le sang des deux partis? Y sont-ils pour secourir la Junte de Séville, ou pour la voir en proie aux fureurs populaires, pour voir ses membres accusés de trahison, dénoncés, arrêtés, proscrits? On annonce, en effet, que cette autorité, en butte aux mouvemens que les factions s'opposent toujours les unes aux autres, a été dissoute, que le cardinal de Tolède, le duc de l'Infantado et la Romana sont à la tête d'un nouveau conseil de défense. Ce conseil, au moment de son installation, aura pu recevoir pour première nouvelle la prise de Gironne et la bataille d'Occana.

Enfin, le parlement s'assemble définitivement le 23 janvier. Lord Wellesley de retour accepte une place au ministère, où l'on croit que M. Canning pourrait bien rentrer. La nation va donc être admise, comme la cité l'a été, à demander compte aux ministres de l'expédition de Walcheren, de celle d'Espagne, de celle de Naples, toutes trois si glorieuses pour l'Angleterre; on ignore si les ministres croiront justifier Walcheren, la dépense effroyable qui a été faite, la perte énorme d'hommes qui a été essuyée, en disant que Flessingue occupé quelques mois a été livrée aux flammes et abandonnée. Un si noble but, de tels moyens et de tels résultats pourront bien trouver la nation entière de l'avis des orateurs du conseil de la cité.

PARIS.

On annonce comme prochain le retour de S. M. l'Empereur et Roi à Paris.

Le roi de Saxe est retourné dans ses Etats : on annonce l'arrivée très-prochaine du roi et de la reine de Bavière.

Un très-grand nombre de préfets de l'Empire ont été créés comtes ou barons par lettres-patentes de S. M.

Une commission d'enquête composée du ministre d'état

Digitized by Google

comte de Lessac, du général comte Hullin et du contre-amiral Roseley, a été chargée par S. M. d'examiner la conduite de M. Victor Hugues, commissaire de S. M., commandant en chef à la Guyane française, et si ce commissaire a rempli son devoir avant de rendre cette colonie aux troupes brésiliennes et britanniques. L'enquête n'a pas été favorable, et l'Empereur a renvoyé le rapport au ministre de la marine pour faire exécuter les lois de l'Empire contre les prévenus.

S. M. le roi de Wurtemberg a visité, l'un de ces jours derniers, l'atelier du premier peintre de l'Empereur, M. David : il y a vu réunis le tableau du couronnement, celui des Sabines, et un nouveau tableau de ce maître, représentant Sapho, Phaon et l'Amour, composition d'un genre noble et gracieux que l'on désigne comme un chef-d'œuvre ajouté à ceux de son célèbre auteur. Le roi de Wurtemberg s'est entretenu long-tems avec l'artiste, et a fait preuve d'un amour de l'art très-éclairé. On assure qu'il a invité M. David à permettre la gravure des Sabines. On sait que celle des Horaces va paraître incessamment.

Il paraît une Lettre d'*Arcis-sur-Aube*, en réponse aux *Lettres Champenoises*; elle est toute entière consacrée à la défense raisonnée de la tragédie *des Templiers*.

L'Athénée de Paris a ouvert ses cours; celui de littérature l'a été par M. Louis Lemercier qui en est chargé cette année; son discours consacré au développement de cette idée, que la littérature comme les sciences peut être susceptible d'une classification méthodique, a paru reposer sur des principes sains, l'amour éclairé des modèles, et le respect des règles de l'art; M. Lemercier s'y est montré tout-à-fait orthodoxe, et au grand étonnement de quelques personnes, il a dérangé bien des calculs ennemis.

On a donné au Vaudeville une parodie de *Fernand Cortez*. Celle-ci, M. de Jouy l'a laissé faire à d'autres, et le public, qui n'y a pas gagné, a semblé prier cet auteur, à chacun de ses succès de vouloir bien se charger, comme pour la Vestale, de se parodier lui-même. Il y a dans la pièce quelques idées bouffonnes, et d'assez jolis couplets; mais le plan n'est pas très-heureux.

Digitized by Google

ANNONCES.

Traité des fièvres pernicieuses intermittentes; par J. L. Alibert, médecin de l'hôpital Saint-Louis et du Lycée Napoléon, membre de la Société de l'Ecole et de celle de Médecine de Paris, etc., etc. *Quatrième édition*, revue, corrigée et augmentée. A Paris, chez Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

Cette quatrième édition est enrichie de plusieurs additions importantes. M. Alibert a particuliérement ajouté plusieurs faits intéressans à son histoire des fièvres pernicieuses épidémiques. Son travail ne peut manquer d'être fort utile; car on sait combien ces maladies sont devenues communes en France depuis quelques années. Cinq planches parfaitement exécutées, représentent les cinq espèces de quinquina qu'on peut employer pour les combattre.

Aux Propriétaires ruraux, aux Cultivateurs et aux Amis de l'agriculture, de l'Economie rurale et domestique et de l'art vétérinaire. Brochure in-8° de 112 pages, qui se distribue sans frais. A Paris, chez F. Buisson, libraire-éditeur du *Cours complet d'Agriculture pratique*, rue Gilles-Cœur, n° 10, et chez les principaux libraires de l'Empire français. Les personnes des départemens recevront cette brochure franche de port, moyennant 35 centimes pour le port seul.

Essais de M. B. Mérigon, contenus en trente-un chapitres, dont les principaux traitent: de l'homme, des passions, de l'éducation, de la politique, des rois, de la guerre, de la physique, de l'amitié, de la beauté, de l'amour, des femmes, de la mode, de la poésie, de la musique, etc., etc. *Deuxième édition*. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 75 c., et 4 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Petit Almanach de la cour de France, pour l'an 1810. Un vol. petit in-24, considérablement augmenté, imprimé en caractères nompareille neuve, sur beau papier fin d'Angoulême, avec cinq gravures et frontispice en taille-douce. Contenant l'état de la maison de leurs Majestés Impériales et Royales; les naissances et alliances des princes et princesses de l'Europe; les grands dignitaires, ministres et grands-officiers de l'Empire et de la couronne; les maisons civile et militaire de l'Empereur et de l'Impératrice, des princes et princesses de France; les cours publies; ouvertures des bibliothèques, musées; départ des

Digitized by Google

courriers, et toutes les autorités de l'Empire. Prix, broché, 1 fr. 35 cent., franc de port. Chez les mêmes.

Nota. On en trouvera de cartonné, doré sur tranche, en étui, couverture imprimée en taille-douce, et en maroquin. (La poste ne se charge pas de reliûres.)

Suite du *Théâtre des auteurs du second ordre*, ou Recueil des comédies, tragédies et drames restés au Théâtre-Français; pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire; avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, et la date des premières représentations; format in-18. Comédies en prose, 14e volume, contenant *le Barbier de Seville*, *le Mariage de Figaro*, par Beaumarchais, *Auguste et Théodore*, ou *les Deux Pages de Dixède*.

Comédies en vers, 5me volume, contenant *le Jaloux Désabusé*, de Campistron; *le Naufrage*, ou *la Pompe Funèbre*, de Crispin; *les Trois Frères Rivaux*, de Lafont; *la Coquette de Village*, *la Réconciliation Normande*, de Dufresny.

Sixième volume, contenant *le Dédit*; *le Mariage fait et rompu*, de Dufresny; *le Babillard*, *les Dehors Trompeurs*, de Boissy.

Septième volume, contenant *le Philosophe Marié*, *le Glorieux*, *le Dissipateur*, de Destouches.

Chaque volume se vend séparément 1 fr. 80 cent. et 2 fr. 40 cent. franc de port. Il paraît deux nouveaux volumes tous les mois; il en a déjà paru 28. Prix, 50 fr. 40 c. A Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; et chez Ant.-Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Le Chansonnier du bon vieux tems, ou choix de romances, chansons et vaudevilles publiés pendant les quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles; seconde et dernière partie. Un vol. in-18 de 300 pages, bien imprimé, beau papier, orné d'une gravure. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent., franc de port. A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois, n° 243, côté du Jardin, et chez Lefuel, relieur-libraire, rue Saint-Jacques, n° 54.

Nota. Il reste encore quelques exemplaires de la première partie aux mêmes prix.

Almanach dédié aux Dames, pour l'an 1810. Un vol. in-18, très-bien imprimé, en caractères nompareille neuve, sur papier vélin superfin; orné de six belles gravures dessinées par Sébastien Leroy, et gravées par d'habiles artistes, d'après les tableaux des différentes écoles française, flamande et italienne. Ces gravures représentent,

Digitized by Google

1° une Jeune Femme à sa fenêtre, tenant une grappe de raisin, par Gérard Dow; 2° la Femme Hydropique, par le même; 3° Clélie prête à passer le Tibre pour retourner à Rome avec ses compagnes, par Jacques Stella; 4° le Portrait chéri, par Gaspard Netscher; 5° Séleucus couronnant son fils Antiochus Soter, par Adrien Vander-Werff; 6° Apollon faisant danser les Muses, par Jules Romain. Cet almanach est terminé par un très-joli souvenir, sur lequel sont gravés les douze signes du zodiaque entourés de guirlandes de fleurs; au-dessous, dans un polygone, sont de jolies femmes tenant les attributs de chaque mois. Prix, broché, 4 fr., et 4 fr. 50 centimes franc de port. A Paris, chez Lefuel, relieur-libraire, rue Saint-Jacques, n° 54, près celle du Foin; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois, n° 243, côté du Jardin.

Nota. On le trouvera, cartonné, doré sur tranche, en étui sur lequel on a fait graver divers sujets, et richement relié en soie, maroquin, veau fauve, tranche dorée, avec belle dentelle. (On observe que la poste ne se charge point de reliures.)

Le Chansonnier de la cour et de la ville, composé de chansons de MM. Andrieux, Antignac, Armand-Gouffé, Baour-Lormian, Brazier, Carnot, Chazet, Constant-Dubos, Désaugiers, Despréaux (Etienne), Ducis, Ducray-Duminil, Dupaty, Etienne, Guillard, Hoffmann, Jacquelin, Jouy, Laujon, Longchamps, Luce de Lancival, Martainville, Millevoye, Ourry, Pain (Joseph), Parny, Ph. de Lamadelaine, Piis, Pons (de Verdun), Prévost-d'Iray, Rougemont, Ségur, Servières, Sewrin, etc. — *Première année.* — Un vol. in-18, orné de huit gravures. Prix, 5 fr. et 6 fr. franc de port. A Paris, chez Chaumerot, libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, n° 188; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On en trouvera de reliés, ainsi que cartonnés à la Bradel.

LITTÉRATURE ITALIENNE. — Il paraît en ce moment, chez le libraire D. Colas, rue du Vieux-Colombier, n° 26, un ouvrage dont l'annonce seule inspire un vif intérêt. C'est une histoire générale et complète de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Elle est écrite en italien et publiée sous le titre de: *Storia della guerra dell' independenza degli Stati uniti d'America*, par M. Charles Botta, député de la Doire au Corps-Législatif. L'auteur, outre les matériaux précieux qu'il a eus à sa disposition, s'est attaché à se faire un mérite qui sera apprécié par tous les amateurs de la littérature italienne: il a pris pour modèle de style les grands classiques du siècle de Léon X et de Clément VII.

Le prix des 4 vol. in-8° est de 24 fr. pour Paris.

Nota. Nous rendrons compte incessamment de cet important ouvrage: un homme de lettres en a déjà commencé la traduction, pour ainsi dire, sous les yeux de l'auteur.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXLI. — *Samedi* 30 *Décembre* 1809.



POÉSIE.

LA GLOIRE DES ARMÉES FRANÇAISES,
OU LA TROISIÈME COALITION,
CHANT HÉROÏQUE

Qui a remporté le prix à la Société des Sciences et Arts de Bordeaux ; par M. DESAUGIERS *l'aîné, premier secrétaire de la Légation française en Danemarck* (1).

Arma virumque cano.

AMIENS avait fermé le temple de la guerre ;
La Paix, fille du ciel, souriait à la terre,
Et devant nous s'ouvrait un avenir serein ;
Les mortels respiraient : quel démon sur nos têtes
Ramène les tempêtes,
Et la mort qui dormait dans le paisible airain ?

C'est ce peuple jaloux, triste ennemi du monde,
Que le ciel exilant sur les gouffres de l'onde,
Du reste des humains semble avoir séparé :
C'est lui qui, détestant la paix de nos rivages,
Y vomit les orages,
Semblable à l'élément dont il est entouré.

« La mer est mon berceau, qu'elle soit mon empire.
» C'est peu : donnons des lois à tout ce qui respire :
» Mon domaine est partout où me portent les mers.

(1) Quoique cette pièce n'ait été envoyée que cette année (1809) au concours de Bordeaux, elle fut composée avant la conclusion du traité de Presbourg, telle qu'elle paraît aujourd'hui.

Digitized by Google

» La France à ma grandeur peut seule être fatale ;
» Perdons cette rivale,
» Et par un crime heureux commençons ses revers.

» Un héros.... son nom seul m'épouvante et me glace !
» Ses ennemis vaincus ont pleuré leur audace ;
» Mais sous un trait obscur s'il pouvait succomber !...
» Frappons ! Délivrons-nous de sa gloire importune ;
» Le fidèle Neptune
» Aux coups de ses vengeurs saura nous dérober. »

O criminel espoir ! ô forfait inutile !
Lâches, la voyez-vous cette forêt mobile ?
Voyez-vous ces guerriers prêts à franchir les flots ?
Tremblez : sur ces esquifs qui portent le tonnerre,
S'élançant de la terre,
Ils vont punir enfin trois siècles de complots.

Aux cris de nos guerriers qui menacent ses ondes,
La Tamise s'effraye en ses grottes profondes ;
Et, levant sur les eaux son front d'ennui chargé,
D'un œil morne parcourt tous ces apprêts terribles,
Ces troupes invincibles
Par qui doit l'univers être libre et vengé.

« C'en est donc fait, dit-elle : ô France, tu l'emportes !
» Mes flots vont se courber sous tes fières cohortes ;
» Je ne puis balancer tes destins éclatans ;
» La France doit briser, des mains d'un autre Achille,
» Ma puissance fragile :
» Tel est l'arrêt écrit dans le livre des tems.

» Déjà de ses vaisseaux je vois la mer couverte.
» Mais du moins, s'il se peut, reculons notre perte,
» Et contre elle unissons tous les peuples divers ;
» Evoquons la Discorde, à mes ordres fidèle ;
» Que sa torche cruelle,
» Pour servir Albion, embrase l'univers.

» Déité vengeresse, implacable Euménide !
» Quitte l'enfer, et vole où ma fureur te guide ;
» Dans le conseil des rois va lancer ton flambeau ;
» Contre Napoléon enflamme leur délire ;
» Sauve enfin mon empire,
» Dût l'Europe, à ta voix, n'être plus qu'un tombeau ! »

Digitized by Google

Comme un cruel vautour, triste habitant de l'ombre,
Que la faim a chassé de son repaire sombre,
Du peuple des oiseaux va troubler les amours;
Et, planant dans les airs, de sa perçante vue
Cherche dans l'étendue
La malheureuse proie, aliment de ses jours;

Telle la Déité, noir enfant des ténèbres,
Aussitôt s'agitant sur ses ailes funèbres,
S'élance vers le monde et voit l'éclat des cieux.
Elle aperçoit l'Europe, et l'observe en silence;
Mais long-tems sur la France,
Étonnée, interdite, elle arrête ses yeux.

Ce n'est plus cet empire où, régnant par la crainte,
Et, fières des couleurs de la liberté sainte,
Les factions s'armaient contre les factions,
Couvraient un sol heureux d'épouvante et de crimes,
Et tour à tour victimes,
Périssaient sous le char des révolutions.

La Discorde en frémit: ô surprise! ô prodiges!
De ses récents forfaits où trouver des vestiges?
Où sont les feux cruels qu'elle avait allumés?
En tous lieux elle voit le bonheur, l'abondance,
La paisible innocence,
Un héros sur le trône, et des peuples charmés.

Elle voit tous les bras rendus à l'industrie;
L'autorité des lois respectée et chérie;
Les arts consolateurs embellissant nos bords;
L'indigence au travail partout encouragée;
Et Cérès protégée,
Au riche agriculteur prodiguant ses trésors.

Que de travaux pompeux commencent ou s'achèvent!
Là, des ports sont creusés, ici, des ponts s'élèvent;
L'onde attend ces canaux dans les roches percés:
Monumens d'un génie en miracles fertile,
Qui d'une gloire utile
Veut marquer tous ses jours, l'un par l'autre effacés.

Quelle solennité dans ce temple s'apprête?
Tous les Français, de fleurs ont couronné leur tête;
L'airain gronde, l'encens fume sur les autels;

Digitized by Google

L'air retentit de chants; et la voix des archanges,
Dans des chœurs de louanges,
S'unit, du haut des cieux, à la voix des mortels.

Qui peindra ces transports, cette magnificence?
Dans Paris étonné la tiare s'avance,
Au milieu des drapeaux et des aigles de Mars:
Pressé d'un peuple heureux dont l'amour l'accompagne,
Un nouveau Charlemagne
Va joindre à ses lauriers le laurier des Césars.

Le temple l'a reçu: parmi les cris de joie,
De la religion la pompe se déploie:
O gloire du héros! ô fortunés momens!
Il promet le bonheur à la France, à la terre;
Et le dieu du tonnerre,
Dans les cieux entr'ouverts a reçu ses sermens.

L'Euménide pâlit, et fuyant, égarée,
Du Russe et du Germain va chercher la contrée;
Là, de sa torche ardente elle épand la vapeur,
Enflamme d'Albion les dangereux ministres,
Et, par leurs voix sinistres,
Souffle aux rois le délire, et la haine et la peur.

« Princes, qu'attendez-vous? et quel conseil timide
» Tient vos bras enchaînés dans un calme perfide?
» Contemplez sous vos pas quels gouffres sont ouverts:
» Un superbe ennemi, des foudres de la guerre
» Menace l'Angleterre,
» Et prétend par sa chute asservir l'univers.

» Ah! si jamais le ciel permet qu'elle succombe,
» Rois, tremblez! Albion vous entraîne en sa tombe.
» Tandis qu'il en est tems, unissez vos efforts;
» Arrêtez le torrent dans sa course infinie,
» Ou ce fatal génie,
» Comme une mer de feu, dévorera vos bords.

» Rappelez-vous ses faits, ses palmes, ses conquêtes:
» Ce guerrier, de son front passant déjà vos têtes,
» Semble vous insulter de son char triomphal!
» Lui pardonnerez-vous sa fortune et sa gloire?
» Enfant de la victoire,
» Sous la pourpre des rois, il marche votre égal.

Digitized by Google

» Courez à la vengeance, affranchissez le monde,
» Rois, princes, armez-vous; Albion vous seconde;
» Albion dans vos mains verse tous ses trésors :
» De concert avec elle, alors qu'il la menace,
» Que votre heureuse audace
» Surprenne l'ennemi tranquille dans ses ports.

» Hâtez-vous; que dix ans de malheurs et d'outrages,
» Loin de vous effrayer, raniment vos courages :
» Il fut toujours un terme aux succès, aux revers.
» Par ses triomphes même ébranlée, affaiblie,
» Par la paix amollie,
» Si vous osez marcher, la France est dans vos fers. »

Fatal aveuglement! la voix qui les conseille,
Des princes abusés a trop séduit l'oreille!
C'est en vain qu'effrayés, ils balancent encor :
Ils cèdent au pouvoir de ministres avides,
Et ces coupables guides
Font taire la prudence et les vendent à l'or.

Aux lieux où le Volga roule ses froides ondes,
Et des monts du Caucase à ces plaines fécondes
Que le Danube immense arrose dans son cours,
Se rassemblent ces chefs et ces troupeaux serviles,
Instrumens imbécilles
Des vengeances des rois et de l'orgueil des cours.

Combien d'infortunés ravis à leur chaumière,
Loin des bords où pour eux commença la lumière,
Vont tristement livrer leur dépouille au vautour!
Et combien vont gémir de mères et d'amantes
Qui calculent, tremblantes,
Et les jours de l'absence et celui du retour!

Mais qu'importe à ces rois? Leur superbe espérance
Envahit, en idée, et dévore la France;
Ils courent au triomphe à leurs armes promis,
Et l'Anglais corrupteur, multipliant ses ligues,
Par de nouvelles brigues
Joint aux princes ingrats d'équivoques amis.

Monarques imprudens! quelle erreur vous entraîne?
Ah! combien, détestant les conseils de la haine,
Vous pleurerez bientôt vos projets insensés;

Digitized by Google

Lorsqu'atteints par la peur, et fuyant sans escortes,
Vous verrez à vos portes
Ces mêmes ennemis naguère menacés!

Avez-vous oublié qui vous devez combattre?
Ce rival, ce héros que vous brûlez d'abattre,
N'a-t-il plus qu'un vain nom dans l'ombre enseveli?
Ne sont-ils plus inscrits au temple de mémoire
Ces titres de sa gloire,
Lodi, Ronco, Mantoue, Arcole, Rivoli?

Marengo! tu l'as vu dans ta plaine étonnée
Réparer, en un jour, les pertes d'une année;
D'une année, en un jour, effacer les exploits!
L'Italie est rendue à son nouvel Alcide;
Un combat en décide.....
Et Vienne s'humilie une seconde fois!

Et vous bravez la main à vaincre accoutumée?
C'est le même héros et c'est la même armée!
Quelle est votre espérance et votre ambition?
Sa valeur, pensez-vous, sur le trône sommeille:
Votre voix la réveille,
Et toujours Bonaparte est dans Napoléon!

Cependant le héros, debout sur le rivage,
Montrant à ses guerriers la moderne Carthage,
Allait à leur valeur en ouvrir le chemin;
Et, fort de son génie, aidé de sa fortune,
Confier à Neptune
Ses nobles compagnons, sa gloire et leur destin.

Deux cent mille Français, assurés de leur proie,
Sur leurs légers vaisseaux s'élançaient avec joie;
La voile impatiente allait quitter le port.....
Qui suspend tout-à-coup cette noble entreprise?
O regrets! ô surprise!
Et peuvent-ils en croire un fidèle rapport?

Le héros les rappelle, il s'indigne, il s'écrie:
« Vengez votre Empereur, soldats, et la patrie.
» Il n'est plus de traités! leurs saints nœuds sont rompus;
» L'Anglais a réussi; lâche dans ses alarmes,
» Il oppose à vos armes
» De nouveaux ennemis jaloux ou corrompus.

Digitized by Google

. . . . . .

» Français ! je vous promets une gloire nouvelle :
» Toujours à ma parole on m'a trouvé fidèle.
» Unissons-nous, guerrier, magistrat, citoyen ;
» Terribles au dehors, dans le sein de l'empire
» Que le calme respire !
» Faites votre devoir ; moi, je ferai le mien. »

Le héros a parlé : ses phalanges terribles
S'ébranlent à sa voix, sûres d'être invincibles ;
Vers Albion encor se tournent leurs regards.....
Mais de la Germanie ils vont chercher les plaines,
Sous ces grands capitaines
Pour qui l'art des guerriers n'eut jamais de hasards.

Au dieu de l'univers et des justes vengeances
Furent portés nos vœux par ces intelligences
Qu'il fait veiller sans cesse auprès de ses autels ;
De son trône éclatant, qu'entoure le tonnerre,
S'abaissent sur la terre
Ces yeux dont le regard lit aux cœurs des mortels.

Tandis que dans son sein Dieu recevait nos larmes,
Sous un voile de deuil enveloppant leurs charmes,
La Foi sainte, la Paix, inséparables sœurs,
Vers les sublimes cieux, où sa grandeur réside,
Montent d'un vol rapide,
Et devant l'Eternel font parler leurs douleurs :

« Du séjour des humains si long-tems exilées,
» Un héros près de lui les avait rappelées ;
» Un outrage nouveau vient de les en bannir :
» Pour qui doivent pencher les célestes balances ?
» Les auteurs des offenses
» Vaincront-ils le héros tout prêt à les punir ? »

L'Eternel entendit ces vierges adorables.
Devant lui prosternés, ses enfans innombrables,
L'Archange radieux, le brûlant Séraphin,
Et tous ces esprits purs formés de son essence,
Célébraient sa puissance,
Et sur les harpes d'or chantaient l'hymne sans fin.

Tous les cieux font silence à la voix de leur maître.
Il dit : « Ne craignez point ; mes desseins l'ont fait naître,
» Ce mortel glorieux, l'objet de votre amour ;

Digitized by Google

» Moi-même au peuple Franc, ma nation chérie,
» Je livrai sa patrie,
» Au moment qu'au héros elle donnait le jour.

» Dès-lors je réservai son front au diadême;
» Je versai dans son sein ma sagesse suprême;
» Je déposai mon glaive en ses puissantes mains;
» Comme un nouveau Cyrus il parut sur la terre,
» Armé de mon tonnerre,
» A-la-fois la terreur et l'amour des humains.

» Je le fis triompher des périls, des obstacles;
» De sa gloire, croissante au milieu des miracles,
» Vers ses destins futurs je dirigeai l'essor;
» Et, guidant avec lui ses soldats intrépides
» Au pied des pyramides,
» Mon souffle le bénit sur le sacré Thabor.

» En vain sur une mer de mille écueils couverte,
» D'insolens ennemis osaient tramer sa perte,
» Je l'ai conduit moi-même à travers leurs vaisseaux;
» Et mon peuple, aux soupirs, à la douleur en proie,
» A revu, plein de joie,
» Ce Moïse sauvé de l'Egypte et des eaux.

» A son bras, dérechef je donnai la victoire.
» Une juste puissance, une nouvelle gloire,
» A couvert de lauriers son front prédestiné;
» A ces traits éclatans qui pourrait méconnaître
» Le dieu qui l'a fait naître,
» Le dieu qui fait sa force et qui l'a couronné?

» Bientôt des rois jaloux la ligue humiliée
» Doit implorer encor sa clémence oubliée.
» Contre tous leurs desseins je serai son appui;
» J'enverrai dans leurs camps, livrés à la licence,
» L'erreur et l'imprudence;
» Et mon esprit divin marchera devant lui.

» Je lancerai sur eux mes foudres enflammées.
» Sa main, en deux combats, détruira deux armées.
» Ils juraient sa ruine; et je veux que du jour
» Où le bandeau suprême a décoré sa tête,
» Par une double fête,
» Une illustre victoire honore le retour. »

Digitized by Google

A peine il a parlé..... quels étonnans spectacles!
Les prodiges de près ont suivi les oracles;
La Discorde, en fureur, se replonge aux enfers.
L'Europe reconnaît le héros de la France;
Tout rit, et l'Espérance
Montre, du haut des cieux, la Paix à l'univers.

ENIGME.

Je suis un objet précieux
Que l'on trouve au sein de la terre;
Et cependant, lecteur, quand je m'offre à tes yeux,
Je ne suis bien souvent qu'une vile matière.
Je suis plus pur que le verre;
Je suis brillant et radieux:
Et quelquefois pourtant, contraste merveilleux!
J'absorbe et je retiens les traits de la lumière.
Quoique plus dur que la pierre,
Je cède à l'art ingénieux.
Tu peux me réduire en poussière;
Tu peux me brûler par tes feux,
Me rendre aux élémens qui forment l'atmosphère,
Et m'élevant jusques aux cieux
Je vais, en vapeur légère,
M'unir dans les airs avec eux.

ANATOLLE HYACINTHE B...R.....D,
de Châtillon-sur-Seine.

LOGOGRIPHE.

Je n'offre pas un objet ragoûtant,
Et cependant,
Dans son langage bizarre,
Le sot peuple me compare
Au plus superbe ornement.
J'ai sept pieds; supprimez ma tête,
Les six restans sont d'usage à Maroc;
Un de moins, j'offre un mot synonyme de troc;
Puis un de moins encor, il vous reste une bête,

Digitized by Google

Hypocrite animal ; mais utile au logis ,
Pour donner la chasse aux souris.

S.....

CHARADE.

Joyeux impératif
Compose mon premier ;
Fâcheux impératif
Compose mon dernier :
Excellent lenitif
Passe par mon entier ,
Pour aller de l'ancien dans un nouveau quartier.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme , *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Jarretière.*
Celui du Logogriphe est *Livre* , dans lequel on trouve *ivre* et *lire.*
Celui de la Charade est *Bordeaux* (la ville de).

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE, ou *Collection de Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes*, etc. avec des planches et des cartes gravées en taille-douce. Publiées par M. MALTE-BRUN. *Seconde édition.* Quatre vol. *in*-8°. Paris, chez *Buisson*, rue Gilles-Cœur, N° 10.

AVANT que l'étude des sciences eût perfectionné l'astronomie et la navigation, les longs voyages étaient rares et difficiles. Quelles courses lointaines pouvaient entreprendre des hommes qui n'avaient, pour braver les tempêtes et franchir l'immensité des mers, que de frêles nacelles et la lueur fugitive de quelques étoiles, guides inconstans et infidèles ? Il fallait pour affermir leur audace que la physique leur apprît à suspendre sur son pivot l'aiguille légère dont les mouvemens s'associent à ceux du monde ; il fallait que la mécanique leur enseignât l'art de construire ces flottans édifices qui peuvent impunément affronter la fureur des flots ; il fallait enfin que la main ingénieuse de l'homme enchaînât le vol du tems, réprimât ses caprices et le forçât d'obéir à ses calculs. La gloire de ces brillans miracles est due à nos siècles modernes ; car ces Grecs si renommés, ces Romains si puissans, virent leur pavillon réduit à côtoyer les rives du continent, à s'égarer au milieu de quelques îles éparses. Quand Hercule eut terminé sa navigation, et posé ses colonnes aux extrémités de la Méditerranée, ses contemporains étonnés crurent y voir les bornes du monde. Le voyage d'Ulysse parut à Homère un prodige digne d'être chanté par la muse de l'Epopée.

Un seul peuple osa surpasser en audace les Grecs et les Romains ; des monumens précieux échappés aux ravages du tems, prouvent que les Phéniciens et les Carthaginois avaient visité une partie de notre globe. C'était

Digitized by Google

l'amour de l'or qui leur avait inspiré cette extraordinaire confiance. Ce fut aussi l'amour de l'or plus que l'amour de la gloire qui inspira nos navigateurs modernes, mais en cherchant les dons de la fortune, ils aggrandirent l'empire du génie. L'astronomie, la géographie, l'histoire naturelle, la politique, la morale et la législation, s'enrichirent de leurs découvertes. On apprit par les voyageurs à mieux connaître la forme de la terre; on régla plus exactement son mouvement; on assigna avec plus de sûreté sa correspondance avec les points du ciel. On distingua les nombreuses familles de l'espèce humaine; la sphère de la pensée s'étendit avec la sphère du monde, et l'on réduisit enfin le préjugé à céder à la raison. Mais ces bienfaits ne furent pas sans défaut et sans tache. On pourrait dire des voyageurs ce que les poëtes ont dit de la renommée, qu'elle sème également le bien et le mal, le mensonge et la vérité. En détruisant des erreurs, ils en apportèrent de nouvelles; ils crurent devoir embellir leurs récits du charme de la fiction. Chaque terre qu'ils avaient visitée était une terre de prodiges. Des auditeurs avides et crédules accueillaient leurs mensonges, et les savans eux-mêmes s'égaraient quelquefois avec la multitude. Il fallut donc vérifier leurs témoignages par de nouveaux témoignages, opposer à leur autorité des autorités moins suspectes, et multiplier les preuves avant de fixer son jugement. C'est par cette marche lente, mais nécessaire, que la science s'étend, que la raison s'éclaire, que les préventions se dissipent. Mais combien il nous reste encore de découvertes à faire! Que de contrées, que d'espaces, que de régions sur la surface de ce vaste globe n'ont point encore été visités! Que de conquêtes à tenter dans les trois règnes de la nature! Que d'observations à réunir dans l'ordre physique, politique et moral! Qui nous répondra que les bienfaits de la civilisation et l'amour de l'étude dureront assez parmi les hommes, pour arriver jamais jusqu'aux dernières limites de la science? Qui sait ce qu'ont fait les hommes qui nous ont précédés dans l'incalculable série des siècles écoulés avant nous? Sans doute d'autres peuples ont eu leurs astronomes,

Digitized by Google

leurs navigateurs, leurs naturalistes, leurs géographes, leurs académies, leurs instituts. D'autres générations recueilleront un jour les débris de nos connaissances, découvriront dans les abîmes de la terre les monumens de notre industrie, comme nous découvrons ceux des nations primitives. Mais si l'ambition des hommes et la fureur des élémens nous laissent quelque paix, quel glorieux héritage ne laisserons-nous pas à nos descendans! C'est pour accroître cette succession et offrir à l'histoire, à la politique, à la géographie, de nouvelles richesses que M. Malte-Brun a conçu le projet de réunir dans un corps d'ouvrage une foule de mémoires instructifs, de relations intéressantes, d'observations judicieuses et importantes qui n'avaient point encore été publiées dans notre langue.

Ce recueil est déjà connu avantageusement; il a été publié par voie de souscription, et l'ouvrage qu'on annonce aujourd'hui en est une seconde édition. Elle a, sur la première, l'avantage d'être rédigée avec plus d'ordre, de soin, de critique. On avait reproché à quelques cahiers de la première souscription des fautes de langage, des erreurs de géographie et d'histoire naturelle. Ces défauts étaient peu nombreux et n'ôtaient rien au mérite général de l'ouvrage; mais il était important néanmoins de les faire disparaître : c'est ce que l'éditeur a fait avec beaucoup de scrupule, et ses *Annales* laissent aujourd'hui peu de chose à désirer : elles ont le mérite de joindre l'agréable à l'utile, et d'offrir au lecteur une aimable variété. Tantôt c'est une description savante d'une contrée ou d'une nation peu connues; tantôt ce sont des recherches d'histoire naturelle; ici, des aperçus politiques; là, des mémoires intéressans pour l'histoire.

Le premier volume contient un voyage fait de Pétersbourg à Moskow en 1805; on y trouve des détails curieux et nouveaux sur les mœurs des seigneurs et des peuples russes, des descriptions animées de plusieurs sites remarquables; des observations judicieuses sur les arts, la population, l'industrie, le commerce. Ce voyage est terminé par un épisode touchant sur les amours mal-

Digitized by Google

heureux de Grigor et Xénia. C'est un morceau digne des pinceaux de Gesner. A la suite de ce voyage, on lira avec plaisir une notice exacte et curieuse sur le *pohon-upas* ou *arbre à poison;* nous la devons à M. Deschamps, l'un des compagnons du voyage de M. D'Entrecasteaux.

C'est au fond des forêts de l'île de Java que la nature a caché cette redoutable production du règne végétal; elle est connue dans cette contrée sous le nom d'*Ant-Jar*. Son suc épaissi et tiré de son écorce par incision est le poison le plus actif que l'on connaisse : les Malais y trempent la pointe de petites flèches de bambou qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse; les Javanais ne s'en servent que pour la chasse; la pièce de gibier qui en est atteinte meurt sur-le-champ, mais sa chair n'en est pas moins bonne à manger; car il en est de ce poison comme de celui de la vipère; il faut, pour qu'il soit dangereux, qu'il soit mêlé immédiatement avec le sang.

Que n'a-t-on pas dit du *pohon-upas?* On a prétendu qu'il ne croissait qu'au milieu des déserts, comme si la nature avait horreur de le mêler à ses autres productions; que les émanations de ses feuilles infectaient l'air au loin, et formaient autour de cet arbre funeste une atmosphère homicide qui tuait tous ceux qui en approchaient; que les sucs du *pohon-upas* n'étaient recueillis que par des malfaiteurs qui rachetaient leur vie à ce prix. M. Deschamps déclare que tous ces récits sont autant de fables. L'athmosphère de l'*arbre-poison* n'est pas plus redoutable que celle de toutes les plantes vénéneuses. On le trouve dans les forêts de la partie orientale de l'île. Sa hauteur est de trente à quarante pieds; il a le port et le feuillage de l'orme. Lorsque l'on brise ses branches, ou qu'on entame son écorce, il en découle un suc laiteux qui s'épaissit à l'air. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, ovales, rudes au toucher. Les fleurs croissent aux aisselles des feuilles; elles sont tantôt mâles, tantôt femelles sur le même arbre. Il succède aux fleurs femelles un fruit rond qui renferme un noyau de la même forme. M. Deschamps ne l'a point vu dans sa maturité. On ne connaît pas encore de remède efficace contre l'activité du

Digitized by Google

poison extrait du *pohon-upas*. Les Javanais prétendent qu'un morceau de sucre porté dans la bouche suffit pour s'en préserver. Mais, lorsque les Hollandais firent la guerre aux Malais, ils eurent recours à un tout autre expédient. Rumphius, leur historien, assure que pour exciter un vomissement subit, ils reportaient dans leurs entrailles la substance même que la nature en avait exilée. C'était user de bien peu de sensualité dans le choix des vomitifs; M. Deschamps croit que l'alcali serait le spécifique le plus efficace.

Ces détails sur le *pohon-upas* ne sont pas les seuls dont le même naturaliste ait enrichi ce premier volume. On y lit avec plaisir des détails sur les mœurs, les habitudes, les plaisirs et la littérature des Javanais; là aussi les femmes ont leurs cercles, leurs bals, leurs spectacles. Elles se réunissent entre elles le soir et s'occupent à raconter des histoires ou à chanter en s'accompagnant du tambour de basque. Les hommes ne sont point toujours exclus de ces réunions. C'est au sein de ces soirées que sont nées vraisemblablement les premières poésies des Malais. Elles ne peignent que l'amour et les jouissances. La langue semble faite pour l'harmonie; mais la musique n'est pas aussi parfaite que la langue. Son caractère général est la langueur et la monotonie. Les Malais ne connaissent que deux genres de poésies, la chanson et les récits héroïques; mais ces récits héroïques sont quelquefois confiés à des acteurs qui en représentent les actions principales. C'est le fonds de toutes leurs comédies. Il ne faut y chercher ni les combinaisons savantes, ni les images nobles et choisies qui distinguent notre art théâtral; ce mérite est réservé aux nations européennes. Les chansons malaises sont composées avec plus de goût; on y remarque souvent des idées heureuses, des comparaisons aimables et ingénieuses. L'apologue est aussi connu des Javanais, et la moralité en est toujours naturelle et facile; tel est l'exemple suivant :

« Un jeune enfant voyant un tigre dévorer un agneau, » lui disait : Animal cruel, que t'a fait cette innocente » bête pour la traiter de la sorte? — De la sorte? reprit le » tigre; ne manges-tu donc jamais de mouton?

Digitized by Google

» On condamne souvent dans les autres ce qu'on fait » soi-même. »

Les autres parties de la littérature javanaise sont fort imparfaites; mais combien de tems ne nous a-t-il pas fallu pour nous élever à cette gloire littéraire qui nous distingue aujourd'hui de toutes les nations étrangères! Les Javanais ont déjà des drames; qui sait si quelque jour ils ne verront pas naître parmi eux de nouveaux Corneilles et de nouveaux Molières, tandis que nos contrées conserveront à peine quelques rayons de cette science qui jette aujourd'hui tant d'éclat!

Il est impossible d'analyser ici les quatre volumes qui composent la nouvelle édition des *Annales des Voyages*; il suffit d'apprendre à nos lecteurs qu'ils y trouveront un grand nombre de morceaux dignes d'occuper utilement leurs loisirs. SALGUES.

LA PEINTURE, poëme en trois chants, avec des notes, par M. H. Z. de Valori. — Un vol. in-8°. — Paris, de l'imprimerie de *Brasseur* aîné. 1809.

On a beaucoup écrit, depuis quelques années, sur la poésie didactique et descriptive. Des critiques sévères sont indiqué les inconvéniens de ce genre par des observations fines et judicieuses, qui n'en détruisent pas les véritables beautés. D'autres, en affectant un mépris superbe pour un genre de poésie illustré par des chefs-d'œuvre chez les anciens et chez les modernes, songeaient moins peut-être aux barbouilleurs qui le déshonorent, qu'au poëte célèbre qui le soutient. Quoi qu'il en soit, et sans discuter ici cette théorie toute nouvelle, dont les principes rigoureusement appliqués condamneraient à la fois Hésiode, Ovide et Lucrèce, Thompson et Pope, Louis Racine, Saint-Lambert et Delille, j'avouerai volontiers que, si le genre me paraît suffisamment protégé par ces noms immortels, il est aussi trop avili par des productions sans mérite, résultats de cette déplorable facilité qu'a tout homme médiocre, dans une langue fécondée par deux siècles de succès poétiques, d'assembler

Digitized by Google

d'assembler des rimes sonores et des hémistiches vides de sens. J'ajouterai que la décadence des lettres parmi nous s'annonce bien moins par la rareté des écrivains supérieurs, que par cette misérable abondance d'ouvrages sans imagination et sans goût, toujours assurés d'avance de la protection des salons et de la complaisance des journaux ; tandis que, sous la dénomination banale d'*hommes de lettres*, le talent confondu avec la nullité jalouse, n'a pour appui qu'un public frivole et dédaigneux, que l'abus de la critique rend chaque jour plus indifférent sur les productions des beaux arts et sur les injustices de l'opinion.



Dans cet état des choses, la médiocrité la plus vulgaire peut aisément parvenir à faire louer ses vers ; mais je doute que le génie le plus rare parvînt à faire écouter les siens avec attention, et sur-tout à les faire juger avec impartialité. S'il opérait ce prodige, il est probable que ce serait au théâtre, où le talent, soutenu par le prestige de la scène, exerce encore quelque empire sur les hommes rassemblés : mais la plus vaste et la plus riche de toutes les compositions poétiques, l'Epopée elle-même, ne triompherait pas de l'insouciance des lecteurs ni de l'arrogante autorité de ces pédagogues littéraires, qui, sans avoir jamais réfléchi sur l'espèce d'*intérêt* qui convient à chaque ouvrage, ne connaissent, ne demandent, n'exigent par-tout qu'un intérêt de passion ou de curiosité, d'événemens ou de situations, source des émotions imprévues ou déchirantes que le peuple préfère aux plus nobles combinaisons de l'art. Qu'importe que ce genre d'intérêt, acheté presque toujours aux dépens de la vraisemblance, amène enfin le mélodrame allemand sur le théâtre de Corneille et de Racine ! Il s'agit bien moins de conserver la gloire aux morts que de l'interdire aux vivans ; et d'ailleurs, un critique à la mode, qui a toute autre chose à faire que d'examiner ce qu'il juge, peut-il renoncer au privilége de flétrir vingt ouvrages différens avec un seul reproche, le défaut *d'intérêt* dramatique ?

Il paraît que M. de *Valori*, auteur du nouveau poëme sur *la peinture* que nous annonçons dans cet article, a

Digitized by Google

pris son parti sur les dangers qu'il court à cet égard, et ne prétend point à l'honneur d'être *intéressant*. Ne pas chercher, dans le genre qu'on traite, des effets qui appartiennent exclusivement à des genres opposés, c'est la preuve d'un esprit juste et d'un goût sûr. S'emparer de tous ceux qu'admettent le genre et le sujet qu'on a choisis, c'est le privilége du vrai talent: il serait à désirer que l'auteur dont nous parlons ne se fût pas borné à prouver la justesse de son esprit.

L'ordre et la clarté sont les principales sources de l'intérêt qui convient au poëme didactique; la grâce et la variété peuvent en donner au poëme descriptif: l'un et l'autre vivent par les épisodes et par les beaux vers. Ne pouvant y briller par la combinaison de l'action et des caractères, il faut que l'imagination s'y montre dans le style et dans l'expression; et puisque dans les compositions poétiques où elle domine, elle permet à la raison de la suivre de loin, il est juste que dans celles où préside la raison, la sévérité de son langage soit souvent adoucie par les charmes de l'imagination. Je suis persuadé que l'auteur du nouveau poëme sur *la peinture* ne conteste point la vérité de ces principes; mais je suis forcé d'avouer qu'il les a tous négligés dans l'exécution.

D'après son discours préliminaire, il connaissait les poëmes de Dufresnoy, de l'abbé de Marsy, de Watelet et de Lemierre, sur le sujet qu'il a choisi. — « Ce n'est » qu'en tremblant, dit-il, que j'ose, après ces écrivains » savans, soumettre au public un petit ouvrage que je ne » destinais, en le composant, qu'à nourrir mon amour » pour la peinture et à charmer mes loisirs. J'ajouterai » que je n'ai pas cru devoir suivre la marche de ces ex- » cellens auteurs; peut-être ai-je mal fait. Cependant » une réflexion vient me rassurer : comment assigner un » ordre méthodique à l'éclair de l'inspiration ? J'ai jeté » sans art les règles premières et principales de la pein- » ture; fallait-il instruire, la palette à la main? J'aurais » embrassé entiérement l'esprit didactique; *et comment* » *oser entrer en lice avec le législateur du Parnasse ?* Un » pygmée peut-il lutter contre un Hercule ? »

Il est malheureux qu'une modestie si juste et si natu-

Digitized by Google

relle ait dicté à M. de Valori un si étrange raisonnement. Ne pouvait-il donc composer un poëme didactique sur la peinture, sans *entrer en lice avec le législateur du Parnasse*, qui en a fait un sur l'art poétique? Il me semble que l'adage *ut pictura poesis*, que cite M. de Valori, n'établit pas une similitude si parfaite entre les deux sujets; et Lemierre lui-même, si rempli d'indulgence pour les prétentions de son amour-propre, ne pensait pas être devenu le rival de Boileau, uniquement pour avoir adopté, dans son poëme sur la peinture, une division didactique. Le nouvel auteur a partagé le sien en trois chants; et, au lieu de les consacrer à l'ordonnance, au dessin et au coloris, il a préféré de suivre la marche historique de l'art en célébrant d'abord les peintres anciens, ensuite les écoles d'Italie et de Flandre au quinzième siècle, enfin l'école française jusqu'à nos jours. Je ne blâmerais point cette division, qui écartait un peu M. de Valori du sentier battu par ses prédécesseurs, si elle lui avait fourni des aperçus nouveaux et des beautés réelles: mais il n'en résulte aucune espèce d'avantage. On ne voit point que l'auteur ait eu l'intention de faire suivre aux leçons la marche progressive de l'art, ni de chercher dans les caractères ou dans les tableaux de tant de peintres célèbres l'occasion de quelqu'épisode ingénieux. En général, quoique son style soit trop souvent obscur, incorrect et prosaïque, c'est sur-tout par le défaut d'ordre, par la brusque sécheresse des transitions, et par le manque absolu d'invention poétique, que l'ouvrage tombe au-dessous de la médiocrité.

Encore, si la route nouvelle que l'auteur a suivie éloignait les ressemblances frappantes et les comparaisons trop désavantageuses avec ceux qui l'ont précédé! Mais il était impossible d'arriver à cette belle époque de la renaissance des arts en Italie, sans y rencontrer Lemierre, appuyé sur l'abbé de Marsy. M. de Valori soutient très-mal cette lutte inégale. Je citerai pourtant ce morceau qui donnera l'idée de sa manière, et qui me fournira l'occasion de rappeler aussi les beaux vers de ses rivaux.

Digitized by Google

Voici d'abord ceux du nouvel auteur :

Des Vandales jadis, plongés dans l'ignorance,
Empruntant de Vulcain la foudre et les flambeaux,
Du tems qui détruit tout dévancèrent la faux ;
Et la peinture en pleurs se couvrant de *ses* ombres,
Courut s'ensevelir aux antres les plus sombres,
Lasse de voir livrés *à de honteux revers*
Des traits dignes de vivre autant que l'univers.
Là, des siècles obscurs franchissant la durée,
Long-tems elle languit des mortels ignorée :
Michel-Ange l'arrache à cet affreux séjour,
Mais elle se refuse à la clarté du jour ;
Son éclat se ternit, s'efface, va s'éteindre ;
Il ne *lui* reste plus qu'un seul moment *pour peindre* :
Il saisit cet instant ; et prenant ses couleurs
Et son ardent pinceau qu'il baigne de ses pleurs,
Il dessine soudain une image vivante
De la peinture antique à ses yeux expirante.
La peinture renaît sous l'habile ciseau,
Et le marbre vivant ranime le pinceau.
Le peuple, le sénat, la pourpre, la tiare,
Protègent une main si savante *et si rare*,
Et plus d'un souverain, de sa gloire jaloux,
Lui prête sa lumière et dirige ses coups.
Tout seconde à-la-fois le divin Michel-Ange ;
Son génie a parlé ; tout-à-coup Rome change ;
Ayant interrogé ses superbes débris,
Il vient rendre aux Romains leurs monumens chéris,
Et d'un temple chrétien, rival du Capitole,
Il voue à l'Eternel l'imposante coupole.

Voici maintenant les vers de Lemierre, traduits fidèlement du poëme latin de l'abbé de Marsy :

O tems ! ô coups du sort ! La peinture autrefois,
La sculpture, sa sœur, habitaient près des rois ;
Des Romains toutes deux furent long-tems l'idole.
L'une, de tous les dieux peuplant le Capitole,
Fit ployer le genou des crédules humains
Devant le Jupiter qu'avaient taillé ses mains.
L'autre orna ces palais et ces bains qu'on renomme

Digitized by Google

Des portraits de César, le premier dieu dans Rome.
Toutes deux triomphaient; mais lorsqu'en d'autres tems,
Rome eut tendu les mains aux fers de ses tyrans,
Quand le luxe en ses murs *eut creusé tant d'abîmes*,
Rome perdit les arts pour expier ses crimes.
Le Tibre présageant son déplorable sort,
Vit l'orage de loin se former dans le nord.
La peinture et sa sœur, dans cette nuit fatale,
Pleurèrent leurs trésors foulés par le Vandale:
Tout fuit, tout disparut; l'une, de ses tableaux,
Au travers de la flamme, emporta les lambeaux;
L'autre sous les remparts enfouit les statues,
Les vases mutilés, les colonnes rompues.
Ces restes précieux, au pillage arrachés,
Sous la terre long-tems demeurèrent cachés.
Michel-Ange accourut, il perça ce lieu sombre;
De la savante Rome il interrogea l'ombre:
Au flambeau de l'antique, à demi-consumé,
Il alluma ce feu dont il fut animé:
De la perte des arts son pinceau nous console,
Et sur leur tombeau même il fonda leur école.

Quand on n'aurait jamais étudié l'harmonie et le mouvement de la phrase poétique, il suffirait de n'être pas insensible à la grandeur des idées et à la noblesse de l'expression, pour sentir l'extrême inégalité de ces deux morceaux, dont le fonds est à-peu-près le même. Il n'y a dans les vers de Lemierre qu'un mot à reprendre; c'est le luxe qui *creuse tant d'abîmes*, hémistiche qui me paraît vague et commun: tout le reste est aussi ferme de pensée que brillant d'images. Le moindre défaut du morceau comparé, c'est la faiblesse, l'incorrection ou l'obscurité des phrases mises en italique; et le plus grand, c'est de manquer de couleur et d'effet.

A l'exemple de Lemierre, M. de Valori conseille aux peintres de ne pas négliger l'étude de l'anatomie qui leur dévoile tous les secrets du corps humain, et leur apprend à rendre avec une égale vérité la nature morte et la nature animée. Ce passage, dans Lemierre, est d'une dureté si originale et si bizarre, que les vers en sont tou-

Digitized by Google

jours cités, quand on veut prouver que le mauvais goût conduit le talent jusqu'au ridicule.

Le scalpel à la main, l'œil sur chaque vertèbre,
L'observateur pénètre avec sa clef funèbre,
Les recoins de ce corps, triste reste de nous,
Objet défiguré, dont l'être s'est dissous, etc.

On croirait que c'est une gageure, et malheureusement l'auteur en a gagné plus d'une pareille. M. de Valori ne s'est approché de cet étrange modèle que dans les deux vers suivans qui terminent une description d'un tableau de Téniers:

Tandis que sur la tonne un Orphée en bonnet,
Sur un *aigre crin crin* fait *crier* son archet.

Voilà certainement une harmonie imitative, digne de *Guillaume Tell*, où ce genre de beautés n'empêche pas qu'on n'en trouve d'une espèce très-différente. En général, M. de Valori conserve plus de respect pour l'oreille, et n'affiche pas, comme Lemierre, le projet de ne rien laisser au pauvre Chapelain, à qui, de son ancienne réputation, il ne restait plus que l'honneur d'avoir entassé les vers les plus durs de notre langue. Mais aussi l'ouvrage entier de M. de Valori ne vaut pas, aux yeux d'un poëte, le seul passage où Lemierre nous montre les secours que la peinture a tirés de la chimie.

Il fallut séparer, il fallut réunir.
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante,
Qui sur l'être animé, le métal et la plante,
Règnes depuis Hermès, trois sceptres dans la main.
Tu soumets la nature et fouilles dans son sein,
Interroges l'insecte, observes le fossile,
Divises par atôme et repétris l'argile;
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Des corps que tu dissous moteurs universels;
Distilles sur la flamme en filtres salutaires,
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques

Digitized by Google

Fait éclore soudain des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

Ici, dit avec raison un critique célèbre, la difficulté vaincue ajoute au mérite, et les vers sont d'autant plus beaux que les choses étaient moins faites pour les vers. L'exemple donné par Voltaire d'unir la physique et la poésie, est suivi par Lemierre, comme il doit l'être, sans gâter ni l'une ni l'autre : et les explosions de l'Etna, comparées aux détonations du salpêtre, terminent par une grande et noble image poétique ce morceau, où la vigueur et le coloris de l'expression laissent à peine entrevoir tout ce que le sujet avait de sec et de didactique.

L'un des passages où M. de Valori soutient le mieux la comparaison avec son prédécesseur, est celui où les deux auteurs essaient de caractériser par des traits pittoresques les différentes passions. — Lemierre avait dit :

Peins sous un air pensif l'ardente ambition;
Donne à l'effroi l'œil trouble, et que son teint pâlisse;
Mets comme un double fond dans l'œil de l'artifice;
Que le front de l'espoir paraisse s'éclaircir;
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du désir;
Compose le visage et l'air de l'hypocrite;
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite;
Elève le sourcil de l'indomtable orgueil;
Abaisse le regard de la tristesse en deuil;
Peins la colère en feu, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.

Plusieurs de ces idées et de ces expressions appartiennent encore à l'abbé de Marsy; mais Lemierre, dans ce morceau seulement, est allé plus loin que l'original. M. de Valori, ne pouvant éviter le parallèle, le soutient du moins avec assez de bonheur.

Je veux voir la douleur, tenant un noir flambeau,
Pâle, et de pleurs noyée, embrasser un tombeau;
La joie au teint brillant, au folâtre sourire,
Enivrant tous les cœurs d'un aimable délire;

Digitized by Google

La colère écumante et les sens égarés,
Poursuivre la terreur aux regards effarés;
L'innocence timide abaissant sa paupière,
Et l'indomtable orgueil levant sa tête altière.

Je ne pousserai pas plus loin ces rapprochemens, qui peuvent contribuer à former l'opinion des lecteurs, et qui d'ailleurs étaient inévitables entre deux poëmes du même genre et sur le même sujet. Mais pour épargner à M. de Valori l'embarras de la comparaison, autant que pour la satisfaction de ceux qui aiment les bons vers et ne veulent en perdre aucun, je citerai encore deux morceaux du nouveau poëme, qui me paraissent à-peu-près les meilleurs de l'ouvrage.

Voici le premier :

La peinture en naissant, *par un bizarre sort*,
De deux couleurs n'offrait que l'indigent accord,
Des arides rochers la pierre blanchissante,
Et le bois qui noircit sous une herbe brûlante.
Glycère à Sicyone, en mariant des fleurs,
Apprit à Pausias l'union des couleurs;
Et le peintre, *enivré par cet heureux délire*,
De Pomone et de Flore interrogea l'empire.
Au lis éblouissant il ravit la blancheur,
L'incarnat à la rose, à l'œillet la fraîcheur;
A l'humble violette, aux vives hyacinthes,
Aux raisins empourprés il prit leurs belles teintes;
Et l'adroit Pausias, *de son bonheur épris*,
Les nuança bientôt à l'écharpe d'Iris.
D'un souris de l'amour telle fut la puissance.
Dieu charmant! sur les arts quelle est ton influence!
L'homme de la nature imita tous les dons,
L'argent de nos ruisseaux et l'or de nos moissons:
Plus éclairé, bientôt il fut plus téméraire;
Il rendit de cet art l'Indostan tributaire;
Il saisit des oiseaux les plumages divers,
Et pour lui le corail rougit au fond des mers.

Le second me paraît encore plus exempt de fautes.

D'un art imitateur enfant inimitable,
Wouwermans fait hennir un coursier indomtable.

Digitized by Google

On suit avec plaisir les sites de Wiments ;
De Vandevelde on croit les animaux vivans.
Gessner de la peinture, ami vrai du village,
Berghem prend pour théâtre un riant paysage.
Ah ! que j'aime, ô Berghem, de ton pinceau flatteur
Et le doux abandon et le charme rêveur !
Mais Poter me séduit par sa touche magique.
Un instant ; approchez ; là, sur un orme antique
Un vieux pâtre appuyé vient fixer mes regards ;
En gardant ses troupeaux dans le vallon épars,
D'un air franc et naïf il semble leur sourire ;
La nature triomphe et son charme m'attire.

En voilà assez pour ceux qui pardonnent les défauts d'un ouvrage en faveur de quelques détails heureux, et beaucoup trop pour ceux qui n'estiment dans un poëme que la régularité du plan et la beauté de l'ensemble. Les vers que j'ai cités suffisent pour faire apprécier le talent poétique de M. Valori ; sa prose leur est très-inférieure : sa préface et ses notes ont rarement le ton convenable et fourmillent d'incorrections et de fautes de langage. C'est aux peintres qu'il appartient d'apprécier plusieurs de ses opinions qui me paraissent au moins très-hasardées. Il prétend, par exemple, que le Guerchin, l'auteur de l'admirable tableau du *Martyre de Sainte-Pétronille*, regardé par M. Cochin comme un des chefs-d'œuvre de la peinture, *n'a pour nous qu'une fausse chaleur*. Il veut qu'on *fuie la perfide couleur* des trois Bassans, peintres fameux de l'école vénitienne. M. de Valori paraît avoir étudié beaucoup le bel art qu'il a voulu célébrer, et peut-être faudrait-il avoir des connaissances égales aux siennes pour combattre ses jugemens. Mais il suffit d'aimer les talens et d'honorer la noblesse du caractère pour lui reprocher d'avoir oublié, parmi les artistes vivans qui ont relevé la gloire de l'école française, l'auteur du beau tableau du président Molé, résistant à toutes les menaces des factieux. La renommée et les ouvrages de M. Vincent rendent inexplicable un oubli pareil, qui, du reste, est sans conséquence pour un homme justement célèbre, dont le nom, suivant l'expres-

Digitized by Google

sion de Tacite, sera d'autant plus remarqué, qu'il manque seul à la liste des peintres vivans dont l'éloge mérité recommande le poëme de M. de Valori. ESMÉNARD.

ELOGE DE DUPLESSIS MORNAY ; discours qui a remporté le prix au jugement de l'Athénée de Niort, dans le mois de mai 1809 ; par HENRI DUVAL. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, N° 10.

L'ELOGE de Mornay était un sujet qu'il ne convenait peut-être pas de proposer. Ce n'est pas que le héros ne fût un grand homme, et n'offrit une belle matière à son panégyriste ; mais il est particulièrement connu par son attachement invincible à la religion réformée, par les combats qu'il fournit pour elle avec la plume, la parole et l'épée, et par les reproches sanglans qu'il fit à Henri IV au sujet de son abjuration. De pareils traits se placent sans peine dans l'histoire, et sont difficiles à employer dans une éloge. Sully aussi était protestant et le demeura toujours ; l'Académie française a proposé son éloge, et Thomas l'a traité avec succès. Mais Sully était un grand administrateur, et cette gloire qui domine en lui, prêtait au talent de l'orateur, sans tendre un piége à sa prudence. Il n'en est pas de même de Mornay. Nommé par ses contemporains le *pape des Huguenots*, sa vie entière est, pour ainsi dire, renfermée dans cette qualification. Si vous ne l'envisagez pas sous ce point de vue, vous ne saisissez pas sa véritable physionomie historique. En vain célébrerez-vous son adroite franchise dans les négociations, sa valeur calme dans les combats, cette profonde érudition qui l'égalait aux plus savans hommes de son siècle, et ce caractère stoïque, digne des plus beaux âges de l'antiquité ; vous n'aurez rempli que la moitié de votre tâche, si, après avoir dit ce qu'il fut, vous ne montrez encore ce qu'il fit, si vous ne faites voir à quelle fin furent employés tous ces moyens dont vous venez de faire l'énumération. En condamnerez-vous, en approuverez-vous l'usage ? Il serait triste pour un panégyriste d'avoir sans cesse à

Digitized by Google

blâmer ou à excuser timidement les actions de son héros ; ce n'est point une apologie, c'est encore moins une accusation qu'on lui demande. D'un autre côté, si, vous élevant philosophiquement au-dessus des intérêts, des opinions et des préjugés divers, vous vous bornez à juger l'homme moral indépendamment de l'homme religieux, et à lui tenir compte de ses vertus humaines, sans vous occuper de sa croyance vraie ou fausse ; si, par exemple, vous louez Mornay d'avoir persévéré, par conviction autant que par honneur, dans une religion vaincue et humiliée, au lieu de passer, en ambitieux incrédule, dans celle où l'appelaient à l'envi les dignités, les richesses et l'exemple encore plus puissant de son maître ; si, sans blâmer ce maître et même ceux de ses courtisans qui se trouvèrent à propos éclairés comme lui par la grâce, vous accordez quelque témoignage d'estime à celui qui n'ayant pas été assez heureux pour recevoir les mêmes lumières, et abjurer les erreurs de sa secte, resta du moins toujours fidèle à ses engagemens, à ses principes et à ses vertus, ne serez-vous pas exposé à vous voir traiter comme un partisan secret du protestantisme ou de l'incrédulité, par les catholiques zélés, et sur-tout, comme le dit Mornay lui-même, par *certaines personnes qui n'ont amour de religion aucune ?* Vous êtes donc dans la fâcheuse alternative de n'oser louer ce qui vous paraît louable ou d'irriter, en le louant, des passions que tous vos ménagemens ne désarmeront pas ; en un mot, de trahir la gloire de votre héros ou de compromettre votre tranquillité. De tout ceci, je conclus que les académies ne sauraient être trop réservées dans le choix des sujets qu'elles proposent ; qu'elles doivent faire un appel au talent et non pas au courage ou à la circonspection des jeunes littérateurs, et qu'en leur donnant à traiter de ces matières susceptibles de dissentiment politique ou religieux, elles les mettent dans le cas ou de taire lâchement leur opinion ou de la divulguer imprudemment, ou enfin de se composer pour la circonstance une façon de penser qu'ensuite ils ne pourraient ni conserver, ni abandonner sans ridicule.

Après avoir dit combien l'Eloge de Mornay me parais-

Digitized by Google

sait un sujet délicat et scabreux, je n'en suis que plus obligé à relever l'heureuse adresse de l'orateur qui a su payer le tribut tout entier de son admiration pour les vertus morales et même religieuses de son héros, sans donner aucun sujet de plainte légitime aux plus vigilans défenseurs de l'orthodoxie. Je ne suis pas certain que la Sorbonne, si elle existait encore, donnât son approbation au discours de M. Henri Duval; mais je crois qu'intérieurement les examinateurs lui sauraient gré de sa modération dans un sujet tout propre à mettre en défaut la sagesse de l'écrivain le plus circonspect.

Un danger d'une autre espèce attendait encore le panégyriste de Mornay. Les actions de ce sage héros se lient à tous les événemens publics d'une assez longue période; pour déterminer la part qu'il y eut et l'influence qu'il y exerça, il semblait indispensable de rappeler ces mêmes événemens, c'est-à-dire, la plupart des combats et des négociations qui ont eu lieu pendant la guerre de la religion et celle de la ligue. Or, cette exposition et cet enchaînement de faits pouvaient donner au discours le caractère d'un ouvrage historique, plutôt que d'une composition oratoire. M. Henri Duval a pressenti cet inconvénient, et il n'a pas cru qu'il fût en son pouvoir de l'éviter entièrement; il convient de bonne foi qu'on est en droit de le lui reprocher, mais il donne en même tems d'assez bonnes raisons pour s'en faire absoudre. Au reste, l'éloge de Mornay fait parfaitement connaître la vie et le caractère de ce grand homme, ainsi que l'époque où il a vécu. Le style, qui s'élève quelquefois avec succès jusqu'au ton de l'éloquence, est toujours noble, animé, élégant et pur. Il est par-tout exempt de cette fausse chaleur, de cette emphase puérile et de cet entortillage d'idées et de mots, dont le succès a quelquefois compromis beaucoup l'honneur du genre académique.

AUGER.

Digitized by Google

RECUEIL DES COSTUMES FRANÇAIS, depuis Clovis jusqu'à Louis XIV inclusivement; rédigé et publié par L. RATHIER, dessiné par F. BEAUNIER. 1re et 2e livraisons. On souscrit à Paris, chez *Rey*, marchand de couleurs, rue de l'Arbre-Sec; *Decle*, vis-à-vis la colonnade du Louvre; *Giroult*, marchand de couleurs, rue du Coq-Saint-Honoré, et *Mongie*, libraire, palais du Tribunat. Prix, par cahier de 6 planches chacun, 4 francs, et 4 fr. 50 cent. par la poste, et 7 fr. en papier vélin.

LES costumes ne sont pas une partie indifférente des antiquités d'une nation. Nous aimons à voir comment étaient vêtus nos aïeux les plus reculés, et par quelle nombreuse succession de modes bizarres on est arrivé à l'habillement de nos jours. Nos historiens négligent rarement de nous donner sur cet objet quelques détails principaux, propres à marquer la différence d'un siècle à l'autre; mais à cet égard la description ne remplacera jamais le dessin : l'idée que nous nous formons d'après l'une, n'est presque jamais d'accord avec l'image que l'autre nous présente. Dans l'*Antiquité expliquée* du P. Montfaucon, et dans quelques autres ouvrages du même genre, on peut déjà puiser certaines notions sur l'habillement des anciens Français; mais elles sont incomplètes, souvent inexactes, et d'ailleurs mêlées à une foule d'autres objets qui empêchent de les rapprocher et d'en saisir l'ensemble. C'est donc une idée heureuse que d'avoir songé à réunir dans un ouvrage spécial tout ce que nos anciens monumens peuvent encore offrir de détails sur cette matière. Il s'en est peu fallu qu'un pareil ouvrage ne devînt impossible à faire; les portails, les vitraux et les tombes de nos vieilles églises gothiques devaient en fournir les premiers matériaux, et presque tous ont été pendant la révolution mutilés, dispersés ou anéantis. Heureusement un ami des arts a obtenu la permission d'en recueillir les débris et de leur consacrer un asyle. C'est-là sans doute que MM. Rathier et Beaunier feront leur plus ample moisson. Les deux

Digitized by Google

premiers fascicules qu'ils viennent de publier renferment les figures de Clovis, de Childebert, de Clotaire, et de leurs femmes, de Sainte-Geneviève, de Saint-Marcel et de Saint-Vincent. Ces figures sont dessinées avec une fidélité qui a respecté jusqu'aux plus grossiers défauts des modèles et aux traces de dégradation que le tems ou la barbarie révolutionnaire y a imprimés. Rien n'est moins ambitieux que le texte qui les accompagne; il se borne à désigner historiquement le personnage et à faire remarquer les particularités les plus frappantes de son costume. Parmi ces observations il en est une que l'auteur croit avoir faite le premier; elle porte sur les statues de Saint-Marcel, évêque, et de Saint-Vincent, prêtre, dont les pieds, suivant l'usage du tems, sont appuyés sur des figures d'hommes ou d'animaux grotesquement accroupis. Les figures que foulent ainsi aux pieds ces deux saints prêtres, sont des figures de rois portant tous les attributs de leur dignité, tandis que les rois eux-mêmes et leurs épouses ne sont soutenus que par des figures d'hommes privés ou d'animaux. Ne serait-ce point là l'emblème un peu insolent de cette suprématie que la puissance ecclésiastique s'arrogeait alors sur toutes les autres puissances? Je le dis très-sincérement; l'entreprise de MM. Rathier et Beaunier me paraît devoir être encouragée; leur ouvrage sera utile et agréable à-la-fois. Les peintres et les acteurs sur-tout y trouveront, pour toutes les époques de la monarchie, des figures exactes de vêtemens, de meubles et d'ustensiles, qui leur épargneront des recherches pénibles, et leur fourniront à peu de frais le moyen de mettre la plus grande vérité possible dans la représentation des sujets nationaux. Il serait bien fâcheux d'ailleurs qu'un ouvrage sur les costumes ne réussît pas dans un pays où la mode est une puissance.

AUGER.

Digitized by Google

ART DRAMATIQUE.

Traduction d'une scène de l'Œdipe de Sophocle.

Ce n'est point une gloire médiocre pour la France, que d'avoir produit un théâtre qui a mérité d'être comparé à celui des Grecs, et d'être préféré à tous les autres. Forcés de reconnaître la supériorité de nos voisins, sous le rapport de la poésie épique, nous reprenons un juste orgueil, quand il s'agit des travaux de la scène. La France est, en effet, le peuple moderne qui peut se flatter de posséder le plus grand nombre de chefs-d'œuvre dramatiques: est-il, dans l'Europe littéraire, une masse de gloire aussi imposante que celle des Corneille, des Racine, des Voltaire, des Crébillon, des Molière et des Regnard? Un seul homme privilégié fit briller, en Angleterre, des traits de génie si frappans, qu'il eût mérité de leur être comparé, s'il n'eût défiguré ses sublimes conceptions par le mélange bizarre des plus basses trivialités. Ce fut l'illustre Shakespeare, le plus tragique, peut être, de tous les auteurs dramatiques qui ont paru depuis les Grecs, mais le plus étranger à toutes les règles de l'art. Ses productions, sublimes et burlesques à la fois, sont un cahos informe, où les éclairs les plus vifs jaillissent des plus profondes ténèbres. Calderon et Lopès de Véga, poëtes espagnols, aussi désordonnés que le poëte anglais, dans leurs pièces bizarres, sont loin d'atteindre à la hauteur de son génie. Quelques belles intentions dramatiques, noyées dans le même fatras, distinguent parmi les Allemands les noms de Lessing et de Schiller. Les opéras de Métastase et les tragédies d'Alfiéri font encore plus d'honneur au théâtre italien; mais ces ouvrages, quelle que soit leur réputation, peuvent à peine se comparer à nos pièces du second ordre. Si l'on remonte aux antiquités latines, on voit pâlir les noms de Térence et de Plaute devant celui de notre incomparable Molière. Sénèque le tragique s'éteint encore plus devant ce fameux Corneille, dont le génie supérieur l'a pourtant imité quelquefois. La comédie grecque elle-même est forcée de s'humilier devant la nôtre; mais, quelle que soit notre admiration pour les grands hommes qui ont illustré notre scène, j'avoue qu'il m'est impossible de croire que les tragédies du théâtre grec le cèdent en mérite à celles du théâtre

Digitized by Google

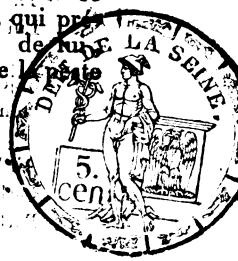
français; je me suis même plusieurs fois convaincu de leur supériorité. Il m'a semblé que les héros de Sophocle et d'Euripide n'offraient point cette affectation de grands sentimens, que nous substituons beaucoup trop souvent à l'expression simple de la nature. Ce vice pompeux semble avoir pris sa source dans le caractère de grandeur que Louis XIV avait imprimé à son siècle; toutes les âmes respiraient alors quelque chose de grand, et toutes étaient disposées à recevoir les impressions du genre admiratif, dont Corneille avait fait le premier ressort de ses tragédies. Après Corneille, Racine puisa dans les sources grecques un autre genre d'effets, et un autre ordre de beautés; mais il sentit qu'il fallait sacrifier aux idées de son tems une partie de la simplicité antique, et il donna aux héros de cette nation, qui n'étaient point du tout galans, un vernis de politesse et d'urbanité qui les fit adopter sur notre scène. Les partisans les plus idolâtres de Racine conviennent, de nos jours, que Pyrrhus, Hippolyte et Xipharès ont une physionomie beaucoup trop moderne, et l'on peut dire que toutes les pièces de ce grand poëte, Athalie exceptée, se ressentent plus ou moins de ce défaut, qu'il serait injuste de lui reprocher, puis qu'il n'aurait pu faire réussir ses chefs-d'œuvre, s'il n'eût fait ce sacrifice au mauvais goût de son siècle.

Le tems est venu où la couleur locale et la peinture fidèle des caractères peuvent être accueillies sur notre scène. Les Horaces et le Cid nous plaisent sur-tout par cette vérité de mœurs nationales, et je ne doute point qu'une tragédie nouvelle, composée dans ce système, ne fût extrêmement goûtée, si elle était intéressante et bien écrite; car il est enfin reconnu que l'échafaudage des coups de théâtre ne peut réussir que dans les mélodrames. A force de vouloir produire de l'effet, on est parvenu à n'en plus faire; il faut nous rendre simples et naïfs, pour nous sauver de l'affectation bouffie des sentimens exagérés: en un mot, pour être neufs à présent, il faut devenir antiques.

J'ai pensé que, dans cet état de choses, la traduction en vers de quelques belles scènes tirées du théâtre grec, pourrait être un acheminement vers cette heureuse révolution. Un littérateur du premier ordre a, dit-on, traduit, en vers français, tout l'Œdipe-roi de Sophocle. Si cet ouvrage, comme je n'en doute point, répond au talent de son auteur, il est bien à désirer qu'il en fasse jouir le public le plus tôt possible. En attendant, j'ai essayé de traduire

Digitized by Google

duire une scène du second acte de cette tragédie. Elle se passe entre Œdipe et Tirésias, vieillard aveugle, qui prédit l'avenir, et qu'Œdipe a mandé pour savoir de lui quel est le moyen de mettre un terme au fléau de la peste qui ravage la ville de Thèbes.



ŒDIPE ET TIRÉSIAS.

ŒDIPE.

O vous, Tirésias, dont la haute science
Surpasse des humains la faible intelligence,
Et connaît les secrets de la terre et des cieux,
Le malheur des Thébains ne peut frapper vos yeux:
Mais vous n'ignorez point quel fléau nous dévore;
Pour son peuple expirant Œdipe vous implore.
L'oracle d'Apollon, par nous interrogé,
Veut que du grand Laïus le meurtre soit vengé;
Ce monarque périt immolé par un crime,
A-t-il dit: les mortels dont il fut la victime
Doivent, pour expier ce meurtre si fatal,
Périr ou s'exiler de leur pays natal;
La peste à ce prix seul suspendra ses ravages.
Vous donc, homme inspiré, qui, par des avis sages,
Pouvez calmer les maux des malheureux humains,
Sauvez-vous, sauvez-moi, sauvez tous les Thébains;
Montrez-nous de Laïus l'exécrable homicide;
Ce n'est plus qu'en vous seul que notre espoir réside;
Parlez, et, nous livrant un mortel odieux,
Aidez-nous à remplir les volontés des dieux.

TIRÉSIAS.

Combien la vérité que le ciel manifeste
Pour les tristes mortels est un présent funeste!
Pourquoi suis-je en ces lieux? J'ai prévu ce danger,
Et pourtant, malheureux! je m'y laisse engager.

ŒDIPE.

Qu'avez-vous? et d'où vient que votre cœur soupire?

TIRÉSIAS.

Permettez que d'ici, seigneur, je me retire,
Et ne dévoilez pas l'avenir incertain;
Vous en soutiendrez mieux les arrêts du destin.

ŒDIPE.

Quelle injustice, ô ciel! eh quoi! votre patrie,

Digitized by Google

Thèbes de votre cœur si justement chérie,
Lui refuserez-vous d'adoucir ses douleurs ?

TIRÉSIAS.

Si je parle, sur vous j'assemble les malheurs ;
Non, ne l'espérez point, je garde le silence.

ŒDIPE.

Ah ! cessez de tenir mon esprit en balance ;
Parlez, Tirésias, nous vous en prions tous ;
Parlez, Thèbe avec moi se jette à vos genoux.

TIRÉSIAS.

Téméraire ! osez-vous me presser davantage ?
Si je parle, tremblez....

ŒDIPE.

Quel accent ! quel langage !
Quoi ! Laïus a péri des coups d'un assassin,
Et vous osez cacher ce crime en votre sein ;
Voulez-vous nous trahir, nous perdre ?

TIRÉSIAS.

Et sur ma tête
Voulez-vous que j'appelle une horrible tempête ?
Que j'arme contre moi votre cœur irrité ?
Si je parle.... oh ! quelle est votre témérité
D'oser jusqu'à ce point me faire violence !
Redoutez mes discours, implorez mon silence....
Moi m'expliquer.... jamais.... vos soins sont superflus.
Ordonnez ou priez, je ne parlerai plus.

ŒDIPE.

Tu ne parleras plus ! quel mortel, à ma place,
Pourrait être insensible à cet excès d'audace ?
Parle, romps à l'instant ce silence odieux,
Et découvre à la fin le coupable à mes yeux.

TIRÉSIAS.

Quel funeste désir vous porte à le connaître ?
Vous le saurez trop tôt (1).

ŒDIPE.

Non, quoi qu'il en puisse être....
S'il doit m'être connu, pourquoi me le cacher ?

(1) J'ai été tenté de retrancher quelques détails de cette scène qui serait trop longue pour notre théâtre où l'on exige plus de rapidité ; mais voulant donner une idée exacte de ce morceau magnifique, je me suis interdit toute altération.

Digitized by Google

TIRÉSIAS.

Ce secret de mon sein ne pourra s'arracher,
Dût éclater sur moi toute votre colère.

ŒDIPE.

Eh bien! frémis pour toi, car ton refus m'éclaire;
Ce silence obstiné devient ton délateur.
Du meurtre de Laïus je te croirais l'auteur,
Je le croirais tombé sous ta main meurtrière,
Si du soleil encor tu voyais la lumière.

TIRÉSIAS.

Vous m'y forcez.... Eh bien! vous-même, sans frémir,
Ecoutez, et songez à vous bien affermir.
Votre voix a dicté l'arrêt irrévocable
Qui dévoue aux enfers la tête du coupable,
Et de vous à l'instant je les vois s'emparer;
Des humains à l'instant il faut vous séparer;
Le coupable, c'est vous.

ŒDIPE.

Moi! ton aveugle rage
Pense-t-elle qu'Œdipe endure un tel outrage?
Malheureux! écoutant cet aveugle transport,
Sais-tu quelque moyen pour éviter la mort?

TIRÉSIAS.

La mort est loin de moi, nul effroi ne m'arrête;
Je vois des maux affreux, mais c'est sur votre tête.

ŒDIPE.

Et qui t'a révélé ce qu'annonce ta voix,
Toi qui veux t'ériger en arbitre des rois?
Quel art t'a de mon sort éclairci le mystère?

TIRÉSIAS.

Vous m'avez seul instruit; j'aurais voulu me taire;
Mais enfin vos fureurs m'ont forcé d'éclater.

ŒDIPE.

Qu'as-tu dit qui n'ait droit, traître, de m'irriter?
Explique-toi pourtant, je veux encor t'entendre.

TIRÉSIAS.

Est-ce un piége qu'ici vous prétendez me tendre?
Vous m'avez entendu.

ŒDIPE.

Non, redis-moi mon sort.

Digitized by Google

TIRÉSIAS.

Eh bien ! de votre main, seigneur, Laïus est mort ;
M'entendez-vous enfin ?

ŒDIPE.

Que puissent, misérable,
Ces mots affreux tomber sur ta tête exécrable !

TIRÉSIAS.

Eh ! que deviendraient donc ces ardentes fureurs,
Si ma voix disait tout ?

ŒDIPE.

Va, d'un tissu d'horreurs
Tu peux m'envelopper en débitant tes fables ;
Je ne t'écoute plus.

TIRÉSIAS.

Par des nœuds effroyables
Savez-vous quel hymen vous retient engagé ?
Dans quel gouffre de maux vous vous êtes plongé ?

ŒDIPE.

Penses-tu me couvrant de cette ignominie
Que je laisse long-tems ton audace impunie ?
Crois-tu fair ton supplice ?

TIRÉSIAS.

Oui, tant la vérité
M'inspire de courage et de sécurité.

ŒDIPE.

La vérité n'est point dans ce langage infâme ;
Le ciel comme tes yeux vient d'obscurcir ton ame,

TIRÉSIAS.

Ces reproches cruels, bientôt je les vois tous,
O prince infortuné ! se rassembler sur vous.

ŒDIPE.

Eh ! que peut contre moi ta rage criminelle,
Quand tes yeux sont chargés d'une nuit éternelle,
Quand je puis perdre en toi le plus vil des humains ?

TIRÉSIAS.

Ah ! croyez-moi, mon sort n'est pas entre vos mains ;
Apollon me soutient, sa faveur me protège.

ŒDIPE.

C'est Créon, je le vois, qui m'a tendu ce piége ;
Il t'inspire lui seul.

Digitized by Google

TIRÉSIAS.

Créon n'a rien tramé;
Le tissu de vos maux par vous seul est formé.

ŒDIPE.

O fortune ! ô grandeurs ! ô funeste couronne !
Déplorables trésors dont l'éclat m'environne !
Que vous êtes pesans, et quels jaloux regards
L'avidité sur vous fixe de toutes parts !
Quoi ! sans avoir jamais cherché le rang suprême,
Un empire à mes mains se livre de lui-même,
Et je vois que déjà mon sort est envié.
Et Créon, cet objet de ma tendre amitié,
De ruse enveloppant sa criminelle audace,
Veut me chasser du trône, et régner en ma place.
Le perfide ! il suborne un prophète menteur,
Qui, de crimes forgés exécrable inventeur,
Et voulant repousser la misère importune,
N'a des yeux que pour voir l'éclat de la fortune.
Mais réponds; je veux bien t'interroger encor.
Est-il pour t'inspirer un autre dieu que l'or?
Quand le Sphinx a paru, de l'énigme fatale
As-tu développé l'ingénieux dédale?
Dis, lorsqu'il enfermait en des mots captieux
De ses profonds secrets le sens mystérieux,
Que faisais-tu, devin, de ta vaine science?
N'as-tu pas de ton art avoué l'impuissance?
Je parus; et, soudain, sans trépieds, sans bandeaux,
Sans chercher l'avenir dans le flanc des taureaux,
Je fis ce que jamais ton art n'aurait pu faire;
Je triomphai du monstre, et ta voix téméraire
Du rang que j'ai conquis veut me précipiter,
Pour régner sous Créon qui brûle d'y monter!
Mais apprends que, bientôt ton indigne complice
Va recevoir le prix de son lâche artifice,
Et toi-même, à l'instant, serais sacrifié,
Si ton âge à mon cœur n'inspirait la pitié.

TIRÉSIAS.

Vous êtes roi, seigneur, et vous pouvez tout dire;
Mais moi, qui ne connais que le Dieu qui m'inspire,
Qui de son seul pouvoir éprouve l'ascendant,
Je puis vous opposer un cœur indépendant.

Digitized by Google

Créon n'a point payé cette voix qui vous brave.
Qui, moi, briguer le rang de son premier esclave !
Le jour m'est refusé, je le sais, mais je voi
Que vous êtes, seigneur, plus aveugle que moi,
Vous dont l'œil obscurci ne voit pas les tempêtes,
Qui, bientôt, vous frappant.... Savez-vous qui vous êtes,
Qui vous a donné l'être, avec qui vous vivez ?
Savez-vous qu'à mes yeux de lumière privés
Vos yeux seront pareils, et que les Euménides,
Dont la rage sourit à vos mains parricides,
Du sein de vos remparts vont bientôt vous chasser ?
Je vois tous leurs serpens sur vous s'entrelacer ;
Je vois vos yeux chargés d'effroyables ténèbres....
Oh ! quels seront bientôt vos hurlemens funèbres !
Quels rivages, quels monts entendront vos sanglots,
Et les répéteront en horribles échos !
Vous connaîtrez enfin quel affreux hyménée
A l'objet de vos feux joint votre destinée,
Quelle hydre de malheurs en ses plis étouffans
Vous tient, vous enveloppe, ainsi que vos enfans,
Ainsi qu'eux vous déchire, ainsi qu'eux vous dévore.
Allez donc, maintenant, et répétez encore
Que Créon a payé mes oracles menteurs ;
Allez, vous sentirez leurs effets destructeurs ;
Vous mourrez ; et jamais, dans la nature entière,
Mortel plus malheureux n'aura vu la lumière.

ŒDIPE.

Ciel ! jamais à ce point roi fut-il outragé !
Et plus horriblement peut-il être égorgé !
Quoi ! je te vois encor ! qu'attends-tu ? qui t'arrête ?
Fuis ce glaive, à ses coups crains de livrer ta tête.

TIRÉSIAS.

A vous parler ainsi votre voix m'a forcé.

ŒDIPE.

Et pouvais-je prévoir ce délire insensé ?

TIRÉSIAS.

Insensé, dites-vous ! il peut vous le paraître ;
Cependant le mortel de qui vous tenez l'être
Me jugeait et plus sage et plus digne de foi.

ŒDIPE.

Eh quoi ! mon père ! O ciel ! Polybe, explique-moi...
Que dis-tu de mon père ?

Digitized by Google

TIRÉSIAS.

Ah! dans cette journée,
La vie avec la mort va vous être donnée.

ŒDIPE.

Dieux! quelle obscurité s'attache à ses discours!

TIRÉSIAS.

Votre esprit pénétrant doit en suivre le cours,
N'expliquez-vous pas tout?

ŒDIPE.

Quoi que tu puisses croire,
Ce don fut autrefois la source de ma gloire.

TIRÉSIAS.

Il vous mène au trépas.

ŒDIPE.

Eh! qu'importe ma mort?
J'ai sauvé mon pays, je rends grâce à mon sort.

TIRÉSIAS.

Et moi je pars.

ŒDIPE.

Va-t'en. Ta présence importune
Ne fait que m'irriter, et troubler ma fortune.

TIRÉSIAS.

Oui, je pars, et, devant un monarque irrité,
En bravant sa fureur j'ai dit la vérité.
Je ne crains point la mort que ta bouche m'annonce;
Pour toi, dans ton esprit grave bien ma réponse.
L'assassin, qu'ont proscrit tes ordres absolus,
Celui qui s'est souillé du meurtre de Laïus,
A nos murs étranger si l'on croit l'apparence,
Mais qui dans cette ville a reçu la naissance,
Cet homme est devant moi; c'est à lui de trembler,
Tous les plus grands malheurs vont sur lui s'assembler;
Aveugle, mendiant, accablé de misères,
Vil rebut des humains, aux terres étrangères
Il traînera ses maux, son opprobre, et son bras
Sur le bâton du pauvre affermira ses pas.
Alors, effroi du monde, horreur de sa famille,
Il se reconnaîtra le frère de sa fille,
Le mari de sa mère, et saura que sa main
A l'auteur de ses jours a déchiré le sein.
Que dis-je? enveloppé d'inceste et d'homicide,
Régicide, adultère, assassin, parricide,

Digitized by Google

Tous les crimes affreux sur sa tête amassés
Par ceux de ses enfans vont être surpassés.
Va donc, et dans ton cœur grave bien ces paroles.
Si mes prédictions sont des songes frivoles,
Si l'effet ne les prouve, à toi-même, en ce lieu,
Traite-moi d'imposteur. J'ai dit, je sors, adieu.

PARSEVAL.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie Impériale de Musique.*

Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?

Et pourquoi écrit-il même en prose, le rédacteur de ce programme de la *Fête de Mars* que nous avons sous les yeux, et à l'aide duquel, à la représentation de mardi dernier, nous essayions de suivre et de comprendre l'allégorie tracée dans ce divertissement pantomime? M. Gardel est tellement habile le crayon à la main, qu'il pourrait en conscience se dispenser de prendre la plume; ses figures de rhétorique sont moins heureusement disposées que celles de ses danses enchanteresses, et il doit être très-persuadé qu'on peut être maître des ballets de l'Opéra, et même membre d'une société savante, sans être obligé d'être un écrivain distingué; mais qu'alors il est bon de se renfermer dans les règles de son art, de s'imposer un rigoureux silence et de ne parler au public que par les gestes de ses pantomimes : c'est-là l'éloquence véritable d'un chorégraphe, et M. Gardel a bien assez de celle-là pour soutenir la réputation que lui ont acquise tant d'ingénieux et brillans ouvrages.

Pour rendre animés ou séduisans des tableaux allégoriques, la chaleur énergique de Rubens ou l'imagination gracieuse de l'Albane sont nécessaires : ce genre est essentiellement froid; quelquefois il est obscur, et c'est bien pis encore : la flatterie a trop épuisé ce langage dans mille circonstances ordinaires pour qu'il puisse vivement parler à notre imagination au milieu des événemens dont nous sommes les contemporains, événemens au-dessous desquels l'éloge restera toujours, sous quelque forme qu'il se multiplie.

Cette observation, au surplus, est plutôt relative au

Digitized by Google

genre allégorique en général, qu'à la manière dont M. Gardel l'a traité cette fois : son intention est en effet très-digne d'éloge; que le lecteur ne croie pas ici que nous nous servons de termes impropres. Le ballet dont il s'agit repose sur une idée morale : ce divertissement est *philosophique*; or, comme la morale et la philosophie sont de très-bonnes choses, on doit savoir gré à celui qui nous en présente des leçons, même à l'Opéra. Que de choses dans un menuet! disait Marcel; après avoir vu *la Fête de Mars* de M. Gardel, on pourra dire : Que de philosophie dans un ballet pantomime!

N'est-ce pas, en effet, une idée d'un ordre assez élevé et vraiment philosophique que de représenter le Dieu de la guerre s'armant, non pour détruire, mais pour défendre et protéger; non pour allumer un vaste incendie, mais pour l'éteindre; non pour anéantir les cités et pour ravager les campagnes, mais pour ramener dans leur sein la paix et le commerce, l'industrie et l'abondance, les arts et leur culte libéral? Ce Dieu est ici présenté sous ses plus nobles traits, sous ceux que lui empruntent les héros dignes de le servir; la Discorde et les fléaux qu'elle traîne à sa suite ne peuvent soutenir ses regards : Jupiter a parlé, Mars a combattu, la paix est rendue à l'humanité, qui célèbre son triomphe : telle est l'idée principale de *la Fête de Mars*.

Ce divertissement a réussi; il n'a pas été jugé avec rigueur, parce qu'il a été présenté avec raison sous un titre modeste : l'allégorie a été saisie dans son véritable sens, et alors il n'est pas un Français qui pût lui refuser ses applaudissemens; mais la critique a pu s'attacher à quelques détails. Nous ne suivrons pas le programme; nous craindrions de dire, avec son auteur, qu'à la première scène, au moment où des cultivateurs, des négocians *richement vêtus* et des artistes qui le sont un peu moins, rendent hommage à leurs Divinités *respectives*, *tout est doux, tout est gracieux*. Il faudrait dire aussi que la Discorde paraît, suivie d'un *nombre infini de soldats armés*, dans le dessein de *mettre tout à feu et à sang*; que les habitans expriment par *leurs gestes le motif de leur frayeur*; que Mars fait un appel à ses braves *en se tournant de tous les côtés*, et qu'ils *partent en bon ordre*; que dans la bataille livrée à la Discorde, les monstres *se cachent derrière des buissons*; que la rage de la Discorde se manifeste d'*une manière horrible*, et qu'ensuite elle témoigne son courroux et sa rage *de toutes les manières*; que les peuples égarés *viennent de*

Digitized by Google

toutes parts, qu'ils *vont et viennent dans l'incertitude* : il faudrait sur-tout décrire la fête qui termine le divertissement, et ceci nous conduirait trop haut dans l'Olympe, où Mars va reprendre sa place.

Nous nous bornerons à remarquer qu'en général la fable de ce divertissement a paru manquer de développemens et de clarté, et que certains détails n'ont pas semblé de bon goût. La Discorde est représentée par un danseur; le rôle de Mars est insignifiant; son appel à ses soldats n'a rien de divin, ni même d'héroïque; les faisceaux d'armes qui, à sa voix, sortent de terre, sont mesquins, et les soldats du dieu de la guerre sont en bien petit nombre; la cour de l'Olympe, descendue au-dessus de l'arc de triomphe, est à peine aperçue et ne se développe pas dans une grande magnificence; Mars monte avec peine jusqu'à elle par un chemin dont on sent trop la difficulté; enfin, quelques accidens imprévus ont un peu détruit l'illusion. Deux danseurs sont tombés assez malheureusement; un soldat, renversé sur le champ de bataille, a conservé son bouclier, mais il a perdu sa perruque, et en se cachant la tête, il laissait un peu trop à découvert la partie qu'il avait blessée dans sa chute. Voilà de ces accidens dont l'Opéra de Paris lui-même n'est pas exempt, et dont le public ne peut s'empêcher de rire, malgré la gravité qu'il apporte à ce spectacle. Il a reconnu tout l'art de M. Gardel dans la manière dont sont dessinés les pas d'Albert et de M^lle^ Chévigny, ceux de Vestris et de M^me^ Gardel, et sur-tout de M^lle^ Clotilde, qui, dans le rôle de Bellone, a développé toute la richesse de son admirable taille, et, on peut le dire, le grandiose de son talent. Près d'elle, M^me^ Gardel dansait le rôle de Terpsichore; ce ne sont pas les mêmes moyens, mais c'est, dans le même art, un autre secret de plaire. M. Gardel a été demandé après la représentation, et ses camarades l'ont, comme à l'ordinaire, présenté au public, qui l'a vivement applaudi.

Opera-Comique. — M^lle^ Alexandrine Saint-Aubin avait bien souvent joué dans *Ambroise* et dans le *Prisonnier*. Il était tems qu'elle parût sous des traits nouveaux et qu'elle donnât d'autres preuves d'intelligence et de talent : on ne les a pas trop long-tems attendues. *Virginie* vient de reparaître auprès de son jeune et tendre ami : il leur manque à tous deux le style de M. Bernardin de Saint-Pierre, et tout l'art du décorateur n'a pu s'approcher de celui qui brille dans les descriptions, ou plutôt dans les tableaux de

Digitized by Google

l'auteur des *Etudes de la Nature*; à cela près, cet opéra est une imitation assez heureuse du petit *Poëme* de M. de Saint-Pierre: il y a des choses très-agréables dans la musique. Mademoiselle St-Aubint a pu avoir des leçons sur ce rôle, mais elle n'a pas eu de modèle sous les yeux : elle a vivement intéressé son nombreux auditoire. Gavaudan joue *Paul* avec beaucoup trop de talent peut-être : ce rôle est trop prononcé, et l'acteur dément un peu l'âge du personnage. Mais au total cette reprise a eu du succès. On promet un nouvel opéra de *Cendrillon*, où Mlle Alexandrine Saint-Aubin doit paraître entourée de Mme Duret et de Mme Regnaud; cet arrangement est déjà un trait d'esprit, et pour celui qui sera répandu dans l'ouvrage, on peut s'en reposer sur l'auteur déjà connu de *Cendrillon*.

L'Opéra-Buffa se pique d'honneur. Les délicieux Zingari, et le Barbier de Séville de Paësiello vont être entendus.

Théâtre du Vaudeville. — *Relâche pour la Répétition générale de Fernand Cortez*, ou *le grand Opéra en province*.

L'IDÉE de cette parodie est ingénieuse et neuve. On suppose que M. Télescope, directeur des spectacles d'une petite ville, veut y transporter l'opéra de *Cortez*, et l'on nous fait assister à la répétition de cet ouvrage, ou plutôt à la discussion qui s'élève entre le directeur, les acteurs, le décorateur et le tailleur de la troupe sur les moyens de l'*établir*. Par une autre supposition, dont on ne souffrirait pas l'invraisemblance ailleurs que dans une parodie, on feint encore que M. Télescope, qui veut jouer *Cortez* dans trois jours, n'a encore reçu de Paris, ni le poëme, ni la musique; mais il ne trouve que très peu de difficulté à sortir de cet embarras. Il fera lui-même un poëme avec des lambeaux de la tragédie de Piron, et son chef d'orchestre en composera la musique, en compilant les partitions des chefs-d'œuvre de Gluck et de Sacchini. C'est de cette manière, ajoute-t-il, qu'on fait aujourd'hui les opéras dans la capitale. On sent tout ce qu'il y a de mordant dans une pareille critique; mais elle est si complétement injuste à l'égard du poëme, et si outrée quant à la musique, qu'elle tombe en quelque sorte d'elle-même; et lorsqu'on connaît le talent des auteurs qui l'ont hasardée, on est tenté de croire qu'ils ne l'ont mise en avant que pour la forme et pour remplir leur devoir de parodistes de *Cortez*. En effet,

Digitized by Google

le reste de l'ouvrage est bien plutôt la critique de l'opéra en général, que de *Cortez* en particulier. On oublie pendant long-tems le conquérant du Mexique, et l'on n'y est ramené que par la parodie assez plaisante des rôles de Télasco et d'Amazilly. Le premier est représenté par le directeur Télescope, et Amazilly, par M^lle^ Devergondilly, sa sœur, qui l'a quitté pour se jeter dans une troupe équestre, dont le chef est son amant; de même que la véritable Amazilly a quitté son frère Télasco pour suivre Cortez, qui a des cavaliers dans sa petite armée. Cette idée a fourni aux auteurs des scènes très-gaies et un spectacle vraiment bouffon; car on y voit paraître des ânes qui sont la parodie naturelle des chevaux. Le public a beaucoup ri de ces plaisanteries; il a fait un accueil un peu froid aux épigrammes lancées à *Cortez*, mais il a beaucoup mieux reçu les traits de critique générale. Nous ne finirons point cet article sans confirmer une remarque qui a déjà été faite dans un autre journal, c'est que les éloges sont ce qui a le mieux réussi dans cette parodie; on a vivement applaudi le compte rendu par un jeune homme arrivant de Paris, du succès de *Cortez* dans la capitale, et les éloges qu'il donne aux auteurs de cette magnifique composition. On a redemandé deux couplets à la louange de M^me^ Branchu et de M^me^ Gardel, et l'on aurait fait le même honneur à un troisième, sur les débuts de M^lle^ Saint-Aubin, si l'on n'eût craint d'abuser des droits du *bis*, quelqu'étendus qu'ils soient au Vaudeville. Ce genre de succès n'est pas ordinairement celui des parodies; mais il n'en est peut-être que plus flatteur. Il est moins aisé de réussir dans l'éloge que dans la critique; et sans doute les auteurs ne pouvaient rien désirer de mieux que d'amuser le public pendant une heure, sans nuire au succès de l'ouvrage qu'ils parodiaient. Ils ont été demandés à la chute du rideau, et l'on a nommé MM. Rougemont, Moreau et Merle. V.

Théâtre des Variétés. — On aurait bien dû apprendre aux *Bretteurs* l'art de parer les bottes que leur a portées le parterre; ils n'ont pas su se mettre en garde contre l'humeur du public. Les uns trouvaient que cette pièce ne ressemblait à rien, les autres trouvaient qu'elle ressemblait à tout, et tout le monde avait raison. Un rôle de valet niais assez bien tracé, et un dénouement qui, mieux amené, aurait pu produire de l'effet, n'ont pu racheter la faiblesse du fonds, le défaut de gaieté de la plupart des scènes, et le

Digitized by Google

manque d'esprit de quelques couplets. La pièce a été sifflée plus outrageusement qu'elle ne le méritait; mais, comme la curiosité est toujours très-vive aux premières représentations, on a voulu connaître l'auteur, et l'on est venu nommer M. Bosquier Gavaudan, l'un des premiers acteurs de ce théâtre : lorsqu'il a reparu dans la pièce suivante, il a été applaudi avec enthousiasme. Les bonnes gens ont cru que c'était à titre de dédommagement; les malins, au contraire, n'y ont vu qu'une manière honnête d'avertir l'acteur de s'en tenir à son métier.

Théâtre de la Gaieté. — Les mélodrames comiques sont au drame ce que le drame est à la comédie, une espèce de monstruosité qui sort du véritable genre. Le public des boulevards veut y pleurer, et trouve fort mauvais qu'on veuille le faire rire; il ne paie pas pour cela, et c'est lui voler son argent que de chercher à l'égayer. Nous pensons, d'après cela, que les auteurs de mélodrames sont bien audacieux de chercher à se frayer une route nouvelle, quand ils en ont une toute tracée et qu'il est si aisé de suivre. Nous savons bien cependant qu'il est difficile de trouver du neuf en ce genre; que la plus grande partie des pays connus a été déjà mise en scène; que nous avons des proscrits saxons, polonais, calabrois; des princesses allemandes, espagnoles, françaises; des tyrans danois, génois, africains; que beaucoup de héros ont déjà brillé sur les tréteaux mélodramatiques avec plus ou moins d'éclat; mais le champ des émotions est si vaste, et notre sensibilité si exquise, qu'il nous semble facile de faire sanglotter encore long-temps le public. Les auteurs du mélodrame nouveau, MM. *Frédérick* et *Bernos*, paraissent avoir eu une idée toute contraire; ils ont cru nécessaire de se jeter dans le pays des chimères pour produire des effets plus frappans. On conviendra qu'il faut être bien maladroit pour ne pas amuser quand on se donne le droit de tout feindre, de tout oser et de violer toutes les règles; c'est pourtant ce qui est arrivé à nos deux auteurs. Nous ne chercherons pas à donner l'analyse de l'*Ile des Mariages*, qui se traîne languissamment depuis sa naissance, et fait désirer vivement la première représentation de *Marguerite d'Anjou* que les affiches nous promettent. Nous nous bornerons à dire que la fiction d'une île inconnue, où l'on force les gens à se marier par loterie, pouvait fournir des situations originales et comiques; et, quoique l'arrangement du sujet, la mar-

Digitized by Google

che des scènes, le dialogue et le style soient la moindre chose dans un mélodrame, il ne faut pourtant pas qu'un auteur les tienne au-dessous des ballets, de la musique et des décors, car alors les acteurs se contenteront de jouer des pantomimes, et le genre de mélodrame sera menacé d'une décadence totale. Que les auteurs pèsent bien nos observations, et le péril où ils se trouvent échauffant leur verve, nous pourrons nous promettre encore des merveilles de leurs nouvelles productions. J. T.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Athénée de Paris.* — Parmi les Sociétés qui se sont vouées au culte des sciences et des arts dans la capitale, l'*Athénée de Paris* (autrefois le *Lycée*) est l'une des plus anciennes et des plus célèbres. Tout le monde se souvient de l'éclat que donnèrent à cet établissement plusieurs gens de lettres distingués, et entr'autres Laharpe, au tems du moins où il était encore dans toute la force de son talent et de sa raison. C'est-là qu'il a ébauché le grand ouvrage qui sera son plus beau titre de gloire, son *Cours de littérature* : ouvrage qu'on peut regarder aussi comme le meilleur en ce genre, malgré les disparates les plus choquantes, que l'on remarque à regret, dans les principes et quelquefois dans les jugemens de l'auteur. L'Athénée de Paris a compté encore parmi ses professeurs, pour les sciences naturelles, les hommes les plus illustres de la France. Il ne brille plus, il est vrai, d'autant d'éclat; mais, grâce au zèle des amis des sciences qui sont à la tête de cet utile établissement, il peut être encore l'asyle du goût et de la raison; ce qui ne déplaira qu'à quelques critiques de profession, gagés pour y chercher des sujets de satires, de railleries, de calembourgs. On n'a pas perdu l'espoir d'y revoir le célèbre Cuvier, et en attendant son retour, M. Pariset et d'autres savans estimables y vont être, cette année, d'éloquens interprètes des lois de la nature.

Quant à la littérature française, l'Athénée aura pour professeur M. Lemercier, auteur d'*Agamemnon*, de la comédie de *Plaute*, et de plusieurs autres ouvrages qui décèlent toujours l'homme de talent, lors même que l'homme de goût paraît s'égarer quelquefois. Mais ce ne sont pas ses défauts, trop exagérés par la critique, qu'il se propose de donner pour exemple, si l'on en juge par son excellent discours d'ouverture. Ce littérateur, aussi

Digitized by Google

connu par d'éminentes qualités sociales que par une vaste instruction, a rendu dignement hommage aux immuables principes du goût; il a conçu la *science des lettres* en philosophe et en poète. On a pu croire d'abord, en voyant quel empire immense il assignait aux *lettres*, qu'il n'en serait qu'un panégyriste enthousiaste; mais il a bientôt constaté leurs titres à une souveraineté si étendue, et l'on a reconnu qu'il en était un éloquent historien. Il ne fallait peut-être, pour compléter le succès de ce beau plaidoyer en faveur de la littérature et de la philosophie, qu'un peu plus d'unité dans le plan de l'ouvrage, et plus d'ordre dans la liaison de ses parties. Au reste, cette finesse de tact, cette justesse d'observations et l'excellence de principes, dont le discours de M. Lemercier est un constant témoignage, nous promettent un cours de littérature française, aussi agréable qu'utile.

Académie des Jeux floraux de Toulouse. — Nous avons parlé, dans un précédent numéro, de l'Académie des sciences de Toulouse; nous aurions dû commencer par faire mention de sa sœur aînée, *l'Académie des Jeux floraux*, célèbre au moins par son antiquité. Sa dernière séance s'est tenue dans la *Galerie des illustres*, et a commencé, suivant l'ancien usage, par l'éloge de Clémence Isaure, fondatrice des *Jeux floraux*. La cérémonie qui accompagne ordinairement la distribution des prix, et la nature même de ces palmes littéraires, ont un véritable caractère d'intérêt, quand on songe au tems où ils furent institués; mais, et l'amaranthe, et l'églantine, et la violette, qui ont jeté tant d'éclat autrefois, paraissent se flétrir de jour en jour. C'est du moins ce que fait craindre M. le secrétaire perpétuel de l'Académie, dans le rapport qu'il a fait sur les derniers concours. Il en déplore la faiblesse, et il en tire une conséquence qui serait très-désolante pour l'état actuel des lettres, si elle était fondée.

« Nous éprouvons, a-t-il dit, le même malheur qui affligea les muses latines après le siècle d'Auguste, lorsque l'opinion se partagea entre Lucain et Virgile, entre Sénèque et Cicéron.... » M. le secrétaire pense que le séjour de la capitale est plus nuisible que celui des provinces, aux jeunes gens qui se jettent dans la carrière des lettres sans avoir formé leur goût; et pour appuyer cette assertion, il parle des poétiques de Fontenelle, de Lamotte, de Dorat, et, ajoute-t-il, de *mille autres novateurs très-peu connus*

Digitized by Google

dans les provinces éloignées, où l'on n'est pas assez riche pour favoriser le commerce des productions dont la bonté n'est pas généralement reconnue....

Nous ne pouvons partager l'opinion de M. le secrétaire de l'Académie des jeux floraux sur l'état de notre littérature, et encore moins sur la raison qui lui paraît contribuer à sa décadence. Où donc a-t-il vu qu'il y eût à Paris une cause de corruption pour le talent dans les succès éphémères qu'y obtiennent quelquefois des ouvrages de mauvais goût? Est-ce qu'il y a une mode pour le génie? Dans le tems qu'il était de mode à Paris d'applaudir les Pradon, les Voiture, les Scudéry, et même de siffler Phèdre et le Misanthrope, est-ce qu'on ne vit pas s'élever au plus haut de la gloire, et Corneille et Racine, et Molière, et tant d'autres hommes immortels? Pendant que Marivaux et Dorat étaient applaudis sur le théâtre et dans les salons, on a vu briller Voltaire, et Laharpe même, et dans ce siècle aussi ont paru *le Méchant*, *la Métromanie*, et *l'Esprit des Lois*, et *l'Emile*, et *l'Histoire naturelle* de Buffon, etc. Au reste, Fontenelle et Lamotte, dont les noms ne devaient pas être accolés à celui de Dorat, sont bons à connaître partout; et malgré les défauts qu'on peut reprocher à ces deux littérateurs, il serait à souhaiter, pour toutes les Sociétés savantes, et même pour l'Académie des jeux floraux, de posséder dans leur sein des hommes aussi recommandables. Quant à l'arrêt porté contre la littérature de notre tems, il y aurait lieu d'en être effrayé si l'Académie des jeux floraux, qui a mission pour prononcer sur les ouvrages qui concourent à ses prix, était juge irrévocable de tous les travaux littéraires. Peut-être que la médiocrité des ouvrages qui lui sont soumis tient à la nature des sujets qu'elle propose; c'est ce qu'il serait convenable d'examiner.

Nous terminerons des réflexions que nous avons trouvé utile de publier, par annoncer que l'Académie distribuera cette année dix prix de poésie. Le prix d'éloquence sera donné au meilleur discours sur ce sujet: — «Les avantages » que les poëtes et les orateurs peuvent retirer de l'étude » approfondie des livres saints et de la littérature an» cienne. »

Société des Sciences, Lettres et Arts de Nanci. — Cette Société vient de publier le précis de ses travaux, pendant le cours des années 1808 et 1809. Elle paraît s'occuper, avec

avec un intérêt particulier, des sciences physiques et mathématiques. Entr'autres travaux utiles de ce genre, on remarque l'ouvrage de M. Braconnot, directeur du Jardin des Plantes de Nanci, sur l'histoire naturelle et la chimie des gommes résineuses. C'est rendre un service important à la médecine sur-tout qui fait un grand usage de ces matières que d'en faire connaître les propriétés chimiques. Plusieurs mémoires sur d'autres parties des sciences naturelles font honneur au talent et au zèle des membres de cette Académie.

Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons. — La séance publique que cette Société a tenue dans le mois d'août dernier, est toute en l'honneur de l'agriculture. On y a distribué des médailles d'encouragement à des citoyens qui se sont distingués par des travaux utiles dans ce premier des arts. M. J. A. S. Fernet, de Reims, a mérité surtout les récompenses que la Société est dans l'usage de décerner. Elle propose, pour le prix de 1810, cette question :

« Quelle est la méthode la plus propre à rendre la *houille* » et la *tourbe* d'un usage facile dans l'économie domestique » et dans les grandes usines, et de faire concourir utile» ment ces combustibles fossiles avec le bois, afin de par» venir à diminuer le prix de celui-ci ? »

Les mémoires devront être envoyés, francs de port, avant le 20 juillet 1810.

Société des Sciences et Belles-Lettres, à Montauban. — On a lu, dans sa séance publique du 28 août, plusieurs ouvrages dont les auteurs, membres de cette société, portent des noms connus dans la littérature, tels que MM. l'abbé Aillaud, Combes-Dounous, Poncet Delpech, etc.

Deux prix sont proposés pour 1810.

Le premier, sur cette question :

« Quels sont, dans le département du Tarn et Garonne, » les avantages et les inconvéniens de la culture du Maïs » considéré comme récolte secondaire ? »

Le second est destiné au meilleur discours sur la question :

« A quels caractères reconnaît-on la vraie philosophie ? »

Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon. — Cette Société s'est réunie dans le mois de sep-

Digitized by Google

tembre dernier, pour entendre le compte de ses travaux pendant le cours de 1809. Les mémoires qu'on a lus dans cette séance, paraissent remplir l'objet vraiment utile qu'elle s'est proposé. Après la distribution de plusieurs médailles d'encouragement, l'académie a proposé, pour sujet d'un prix de 300 fr., la question suivante :

« Jusqu'à quel point convient-il de propager, dans nos » climats, la culture des arbres exotiques, sous le double » rapport de l'utilité et de l'agrément ? »

Les mémoires seront envoyés, francs de port, avant le 30 juin 1810, à M. le Secrétaire perpétuel de la Société, quai des Célestins.

Académie Ionienne séante à Corcyre. — Prix olympiadiques. — Que de souvenirs ces beaux noms rappellent à l'imagination ! Après tant de siècles écoulés, et lorsque tant de peuples ont changé de face et de nom, il est intéressant de voir une portion de l'antique Grèce en reconquérir les nobles et libérales institutions, tandis que l'autre portion languit dans un obscur esclavage. Les sentimens que ce spectacle réveille dans l'ame ont été dignement exprimés par le secrétaire de l'Académie Ionienne, M. Charles Dupin, dans le discours qu'il a prononcé à la séance publique du jour Saint-Napoléon, mois d'août dernier (mois qui complète la 647e olympiade). Un pareil discours mérite lui-même une des couronnes que la Société promet aux écrivains qui lui enverront les meilleurs ouvrages. On fait un appel à tous les genres de talens; les prix que les vainqueurs doivent recevoir ne seront point l'objet de la cupidité; ils ne peuvent être disputés que par un vif amour de la gloire, puisque ce sont de simples médailles de fer, monnaie de l'antique Lacédémone.

NÉCROLOGIE. — M. Fauchat, chef de la première division du Ministère de l'Intérieur, a publié une Notice biographique, très-intéressante, sur M. Crétet, ministre d'Etat. Nous en extrairons quelques morceaux, qui serviront à faire connaître et apprécier ce ministre, vraiment recommandable par ses lumières et par ses qualités personnelles.

« Emmanuel Crétet, comte de Campmol, était né au pont de Beauvoisin, département du Mont-Blanc, le 1er février 1747, de parens riches pour le pays, et d'une famille honnête....

Digitized by Google

» Il fit ses études à Saint-Martin, près de Grenoble, dans une maison tenue par les Jésuites. Naturellement sérieux et porté à l'observation, il s'y fit remarquer par une bonne conduite, par une maturité d'esprit au-dessus de son âge et par des traits de caractère....

» Il entra fort jeune dans la carrière du commerce. Bordeaux, à cette époque, était le centre d'un immense mouvement d'affaires; c'est-là qu'il se rendit, et c'est delà qu'il fit sept voyages en Amérique. Il commanda à bord dans plusieurs de ces voyages. Sa fermeté, sa probité et ses lumières l'y firent considérer par-tout....

» La révolution vint; M. Crétet, qui avait puisé dans un séjour assez long en Angleterre et dans ses propres réflexions, des idées libérales, sourit avec la grande majorité de la France aux illusions de bonheur que le début avait promis. Mais il s'aperçut bientôt que l'intérêt de quelques hommes influens dirigeait les choses, et que dans peu les passions de la multitude ne laisseraient plus à personne le pouvoir de rien désirer. Détrompé et découragé sur ce triste pressentiment, il prit le parti de quitter Paris, de réaliser sa modique fortune, et de se retirer dans une terre qu'il acheta près de Dijon, qui porte le nom de Champmol....

» Mais son mérite ne put échapper à la pénétration des gens distingués de ce pays si éclairé, et qui a produit tant d'hommes célèbres; et lorsque la classe honnête de la société commença à recouvrer quelqu'influence, M. Crétet fut nommé député du département de la Côte-d'Or pour le troisième tiers de la seconde législature. En vertu de cette nomination, il siégea, dès les premiers jours de brumaire an 4, au Conseil des Anciens....

» Dans des tems ordinaires, on se demanderait avec étonnement comment un homme qui ne s'est point préparé à jouer un rôle politique, et qui se voit, à l'âge de cinquante ans, soudainement placé sur un grand théâtre, peut trouver tout d'un coup en lui-même, et pour ainsi dire à commandement, les ressources de l'esprit et le caractère nécessaire pour s'y soutenir et s'y faire honneur; mais de nos jours ce phénomène s'est si souvent répété qu'il cesse de surprendre.

» Ses voyages, son instinct d'observation, si j'ose m'exprimer ainsi, ses goûts réfléchis, sa mémoire vaste et sûre, expliquent la variété des connaissances dont il a fait preuve, et la clarté, la netteté d'expression qui caractérisaient ses écrits ou ses discours.

Digitized by Google

» Toujours froid et calme, toujours étranger aux passions dont la plupart des hommes ont tant de peine à se défendre, rien ne devait non plus altérer son jugement; aussi l'avait-il extrêmement sain, et c'est une des qualités les plus précieuses de l'homme d'Etat....

» Le 18 brumaire arriva; M. Crétet eut la satisfaction de voir couronner les efforts qu'avait faits jusqu'à ce jour la partie saine du Conseil des Anciens pour maintenir la chose publique; elle était sauvée désormais, et tous ceux qui aimaient leur pays avec sollicitude, n'avaient plus dès ce moment que des motifs de sécurité.

» Le 4 nivose an 4 de la même année, M. Crétet fut nommé conseiller-d'Etat et chargé du département des ponts et chaussées.

» Dès ses premiers pas dans une administration qui suppose des connaissances acquises par une éducation spéciale, il suivit une marche aussi éclairée et aussi ferme que s'il fût né ingénieur; il savait trouver le côté faible d'un projet, du même coup-d'œil qui lui faisait en apprécier le mérite : il fournit souvent des idées, et signala avec succès différens systèmes de construction inusités en France et dont il avait vu des exemples chez les étrangers; les ponts de fer de la capitale en sont la preuve. Ils ont fait faire chez nous des progrès à l'art de la fonte.

» Les canaux de navigation sont, pour l'économie des transports, infiniment préférables aux routes de terre. M. Crétet ne négligea rien pour inspirer en France le goût de ces grandes constructions. Il n'a pas tenu à lui que les particuliers y prissent part; mais du moins le Gouvernement a-t-il formé par-tout de ces nobles et utiles entreprises. Le canal de Saint-Quentin fut le premier commencé; il est aussi le premier terminé....

» Au mois d'avril 1808, la Banque de France reçut une forme nouvelle. Quelques momens d'inquiétude, dus à une gêne qui aurait pu être facilement prévenue, avaient fait sentir la nécessité d'une autorité plus concentrée et plus positive dans cet établissement.

» M. Crétet fut nommé gouverneur de la banque. Il inspirait trop de confiance, il connaissait trop bien les principes et les ressorts de cette grande et utile machine, il y était trop bien secondé par les sous-gouverneurs, pour que le crédit ne se rétablît pas promptement, et pour que la banque n'obtînt pas bientôt toute la mesure de prospérité que comportaient les circonstances du commerce.

Digitized by Google

» Dans ces fonctions honorables et délicates, mais moins laborieuses que les précédentes, il croyait n'avoir plus qu'à recueillir le fruit des fatigues sans nombre auxquelles il s'était livré depuis près de onze ans; mais S. M. avait d'autres vues sur lui. Elle donna pour gouverneur à la banque le magistrat recommandable entre les mains duquel elle continue à prospérer aujourd'hui, et daigna, le 11 août 1807, confier à M. Crétet le ministère de l'intérieur....

» Pendant son ministère, il écarta de la construction des monumens toute idée de parcimonie. C'est là sur-tout qu'il admettait la magnificence. . .

» Le commerce, les manufactures reçurent des encouragemens distribués avec intelligence; les artistes et les savans furent accueillis et soutenus.....

» Quoique M. Crétet fût naturellement robuste, cependant dix-huit mois après son entrée au ministère, l'état de sa santé altérée depuis long-tems par une fièvre quotidienne, le força de ralentir son activité naturelle; bientôt il fut obligé de demander un congé pour aller prendre les eaux.

» Depuis quelque tems il sentait la nature s'affaiblir, et il ne dissimulait pas sa fin prochaine; il en parlait à ses amis avec un calme et une résignation qui leur fit verser plusieurs fois des larmes. C'est à Spa qu'il fit ses dernières dispositions par lesquelles il laisse vingt-cinq mille francs aux pauvres du Pont-de-Beauvoisin, de Dijon, d'Auteuil et de sa paroisse de Saint-Thomas d'Aquin à Paris.

» Il succomba à ces maux le 28 novembre dernier, après avoir donné des preuves touchantes du plus sincère attachement à la religion de ses pères. Les bontés et l'estime de son prince lui ont survécu, et ses cendres ont reçu les honneurs réservés aux grands serviteurs de l'état.

» Il dut ses talens à la nature, à l'observation; sa fortune au travail, à la prudence et à la bonne conduite; son élévation au discernement admirable du héros qui gouverne la France. »

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les nouvelles de la guerre que se livrent les Russes et les Turcs ne parviennent pas avec une grande célérité, et avec tous les caractères de l'authenticité : les gazettes de Hongrie, les plus voisines du théâtre de cette guerre, s'alimentent sur elle de détails contradictoires, et en attendant que la gazette de Pétersbourg en donne d'authentiques et nous les transmette, on conçoit qu'il se passe bien du tems. C'est ainsi, qu'à la date du 29 novembre, on imprime à Pétersbourg des relations du général en chef prince Bagration qui remontent au 20 octobre, et nous parviennent à la fin de décembre. Les Anglais ne sont pas mieux instruits, et la preuve en est dans la nouvelle répandue dans leurs journaux que Constantinople était prise par l'armée russe : il est difficile de prévoir ce que doit devenir cette capitale de l'Empire ottoman, suivant le calcul de la politique des grandes puissances que son sort intéresse si éminemment, selon les événemens de la guerre, et les combinaisons respectives des cabinets de Saint-Pétersbourg et des Tuileries; mais en ce moment, on peut encore assurer que cette conquête est tout au plus problématique, et qu'elle est au nombre de ces événemens sur lesquels l'homme le plus exercé et le plus judicieux ne peut asseoir une opinion.

Le théâtre de la guerre est encore aux portes de Silistria; c'est pour parvenir à s'emparer de cette place que les Russes livraient à la date du 20 octobre des combats vifs, fréquens, meurtriers de part et d'autre, mais peu décisifs. Le 2, il y eut sur les bords du Danube un engagement de cavalerie où les Turcs furent forcés et perdirent un millier d'hommes et 16 drapeaux. Dans le même moment 3000 Turcs faisaient de Silistria une sortie vigoureuse, ils y sont rentrés après huit heures de combat et une perte assez considérable. En même tems deux frégates russes ont livré dans la mer Noire un combat glorieux à l'escadre turque, qui, dit-on, n'a pu les empêcher d'entrer dans un des ports de la Crimée. Cependant le bruit courait, le 25 octobre, à Constantinople, qu'une trêve de trois mois allait être conclue entre les deux armées. Le 23, une tempête violente avait assailli l'escadre turque dans la mer Noire,

Digitized by Google

et avait contraint plusieurs bâtimens à rentrer dans le port; le reiss-effendi était exilé en Asie, le lieutenant du grand-visir déposé; un des pachas d'Asie était désigné pour son successeur. On voit que l'ensemble de ces nouvelles n'offre pas plus d'intérêt qu'elles n'ont de caractère et d'authenticité.

La saison est devenue très-rigoureuse à Pétersbourg: le froid y est extrême: le projet de faire sortir de Cronstadt un certain nombre de bâtimens, peut-être en exécution d'un ukase qui permet des exportations de grains, est devenue impraticable à cause des glaces. L'indisposition légère de l'empereur Alexandre n'a eu aucune suite.

Il en est de même du roi de Suède, qu'une violente douleur de nerfs dans la tête avait saisi, et obligé de garder le lit; l'alarme s'était répandue avec une rapidité proportionnée au danger, et à l'importance de la situation où se trouve la Suède à peine hors du péril où l'avait entraînée l'ancien gouvernement; déjà des courriers avaient été expédiés pour hâter l'arrivée du prince de Danemarck appelé à l'hérédité de la couronne de Suède; mais le roi a été promptement rétabli, et les inquiétudes ont cessé. Il règne quelque agitation dans les états; l'ordre des paysans paraît élever quelques prétentions que la fermeté et la prudence du conseil réduiront à leur juste valeur. Cependant l'œuvre de la pacification commencée par le roi se continue et achève de se développer: le traité négocié avec le Danemarck suit de près celui stipulé avec la Russie, et sans doute précède de peu de jours celui qui doit rétablir les anciennes liaisons entre la France et la Suède; les paroles émanées du trône en donnent l'espérance, c'est-à-dire la certitude.

La Suède est donc bientôt sans ennemis, ou plutôt dès ce moment elle n'en a plus, puisque ses dangereux alliés sont désormais séparés de sa cause, et ne lui font plus acheter aux dépens de sa liberté, de son industrie, de son commerce leur ruineuse protection. Nous ne donnerons point ici même le petit nombre d'articles du traité de paix qui nous sont connus: ils ne présentent aucune stipulation intéressante ou nouvelle; les anciennes relations sont rétablies; ce peu de mots est la substance des dix articles dont il s'agit. Dans le même moment l'ancienne famille royale, le roi dépossédé, la reine son épouse, le prince leur fils, les princesses leurs filles, s'embarquaient à Carlscron, accompagnés de quelques officiers. Cette

Digitized by Google

famille se rend en Allemagne, d'où elle ira s'établir en Suisse, près du lac Morat, dans une belle terre achetée par le ci-devant roi : son revenu est de 500 mille francs. On annonce que cette disposition est consentie par l'Empereur Napoléon.

Berlin attendait toujours le retour du roi de Prusse à la date du 14 décembre. Ce retour n'était fixé qu'au 23 décembre, et il doit être effectué en ce moment. Plusieurs princes de la famille ont reparu dans la capitale, et ont été reçus avec solennité : on parlait à Berlin d'un emprunt en Hollande pour acquitter l'arriéré des contributions dues à la France, et l'on ne faisait nul doute que cet emprunt ne fût successivement rempli.

L'Autriche, de son côté, doit acquitter, moitié comptant, dit-on, moitié en billets de banque, et de mois en mois, le restant de la contribution de guerre; le reste doit être reçu par le payeur général de l'armée française à Augsbourg. Ces stipulations, résultats d'agressions imprudentes, et fruits de nos victoires, obligent la Prusse à des emprunts, et l'Autriche à l'emploi de tous les moyens possibles de relever le crédit et d'améliorer l'état des finances. La diète de Hongrie a dû s'ouvrir le 14 à Bude : les délibérations de cette assemblée doivent avoir pour objet principal les finances, le crédit, l'état du trésor public; mais il y règne un esprit d'opposition et d'isolement très-vivement remarqué par le ministère autrichien. La Hongrie paraît disposée à penser à elle, et à elle seule, dans ses délibérations; et si l'on croit que l'opinion des principaux magnats y ait beaucoup d'influence, cette contrée n'est pas disposée à racheter par des sacrifices personnels les pertes faites par la maison d'Autriche dans une guerre follement entreprise, tout-à-fait contraire aux intérêts de l'Autriche elle-même, et très-certainement étrangère à ceux de la Hongrie. Dans ces circonstances, l'empereur François a signé *propriâ manu* une notification datée de Presbourg le 11 décembre; elle est relative aux billets de banque; comme elle donne la mesure de leur situation, et des moyens du gouvernement pour l'améliorer, nous croyons devoir la faire connaître telle qu'elle a paru dans la gazette de la cour.

« C'est avec une véritable peine que je vois l'état du cours des billets de banque à la bourse de Vienne. Il est vrai que depuis la conclusion de la paix, les circonstances qui ont occasionné tout-à-coup dans la capitale une grande affluence de papier-monnaie, ont pu contribuer pour beau-

Digitized by Google

coup à cet état de choses; mais il n'est pas moins certain que les craintes excessives et la cupidité de quelques-uns sont en grande partie la cause d'un discrédit aussi disproportionné.

» L'ame du crédit public est la confiance des peuples dans la force intérieure de l'état. Cette confiance, pour les sujets de la monarchie autrichienne, repose sur la grande quantité des hypothèques de l'état qui sont encore libres de toute charge, sur la fertilité du sol, sur la richesse des produits indigènes, sur l'état florissant de l'industrie, qui a fait des progrès extraordinaires malgré tant d'années de guerre, et s'accroît encore tous les jours, et sur l'esprit public de la nation.

» Nous nous occupons maintenant à délibérer mûrement sur les moyens de ranimer le crédit public. L'emploi de ces moyens, et par conséquent l'affermissement des finances de l'état, sont l'objet important de mes soins et de mes efforts; mais il est évident qu'il faut prendre un parti, et que ce choix demande du tems, vu qu'il n'est pas question de s'attacher à tous les moyens possibles, mais à ceux seulement qui mènent au but.

» Mes peuples savent que les moyens violens qui atteignent et frappent les propriétés particulières me sont étrangers; et mes soins continuels tendent à concilier l'intérêt public avec l'intérêt des particuliers.

» J'espère donc que mes sujets seront sourds aux insinuations de la crainte et de la méfiance; qu'ils ne réaliseront pas eux-mêmes le danger qu'ils craignent, par la précipitation avec laquelle ils se porteront à échanger, contre leur propre intérêt, leur papier-monnaie en espèces sonnantes; mais qu'ils s'en reposeront pleinement sur mes efforts et sur les ressources de la patrie, et attendront ainsi avec persévérance l'époque d'une amélioration.

» Je ne demanderai à mes sujets que les efforts qui seront rigoureusement nécessaires, et qui ne surpassent pas leurs forces. La confiance dans le gouvernement, une coopération efficace aux mesures qu'il aura adoptées après un mûr examen, les qualités qui ont toujours été le soutien et la sauve-garde de mes peuples fidèles, voilà ce qui doit amener sûrement l'époque désirée. »

Des nouvelles postérieures annoncent que l'empereur a subitement quitté Presbourg, et qu'il est revenu à Vienne. On va jusqu'à dire que la réunion de la diète de Hongrie est différée, et que les causes de cet ajournement et du départ de

Digitized by Google

l'empereur sont à-la-fois dans les dispositions qui se sont manifestées dans tous les esprits. Des commissaires respectifs ont été nommés pour régler les limites des états de la confédération et de l'Autriche, aux termes du traité de Vienne. Une grande partie de la landwher est renvoyée dans ses foyers, mais tout n'est pas dissous.

Le roi de Saxe est retourné dans ses Etats, recevant, sur son passage, les honneurs dûs à la dignité royale, visitant les monumens et les lieux célèbres, et emportant, à ce que l'on a pû présumer d'après les discours que S. M. s'est plu à tenir, la plus haute idée de la prospérité en France, de tout ce qui contribue à l'éclat d'un règne, et à la gloire d'un grand peuple. S. M. a dû arriver à Dresde le 22. La reine a été au-devant de son auguste époux. Le roi trouvera les travaux de Dresde assez avancés. La réparation des terrains occupés par les remparts se continue avec activité; déjà les fossés sont comblés; incessamment les plantations vont commencer; la ville aura un aspect enchanteur : les faubourgs lui seront réunis par une promenade charmante, à-peu-près semblable à celles de Francfort. Il ne manquait que ces embellissemens, joints à sa situation, pour faire de cette ville une des plus jolies de l'Europe.

Le prince royal de Bavière, demeuré au sein des Etats de son auguste père pendant le voyage de ce monarque à Paris, parcourt les diverses provinces pour y surveiller l'exécution de toutes les mesures prises pour réparer les maux soufferts, et les pertes qu'ont fait essuyer et l'invasion ennemie, le passage et le séjour d'une si énorme quantité de troupes. Le Tyrol, dès long-tems, ne donne plus d'inquiétudes : l'incendie est éteint, le foyer est étouffé; mais quelques feux isolés apparaissent, et de prompts secours, portés rapidement, empêchent l'éclat d'en devenir dangereux. Les communications de l'Italie avec la Bavière, par Inspruck, sont libres; le commerce et les voyageurs y sont en sûreté. C'est dans le Tyrol méridional que les dernières étincelles du feu qui avait embrasé cette province se sont fait sentir. Le général Baragay-d'Hilliers y commande, et il paraît que des actes de vigueur ordonnés à propos, et joints à tous les ménagemens possibles, et à des traits de clémence qui ont fait une égale sensation, ont étouffé dans le Puttersthal les dernières semences de la rébellion. Il a adressé aux Tyroliens une proclamation très-énergique, où signalant la punition sévère infligée à quelques contrées où la foi jurée avait été mécon-

Digitized by Google

mée, il fait un appel aux amis de la patrie, de la religion et de la propriété, et les conjure d'être fidèles à leur parole, et de confier leurs destinées à Dieu et à l'empereur Napoléon. Il promet l'oubli du passé, le respect des lois, de la religion, des usages et même des préjugés du pays, s'il est tranquille: mais il promet la mort aux séditieux, et cite pour exemple le châtiment terrible des communes rebelles. De son côté, le général Drouet a mis à prix la tête de quelques ecclésiastiques qui ont puissamment contribué à exciter les derniers troubles On varie sur le sort d'Hofer. Les uns disent qu'il a été forcé, depuis sa soumission au roi, à signer une nouvelle proclamation incendiaire; d'autres prétendent qu'il est mort dans sa maison incendiée; d'autres, qu'il est caché et qu'il a répandu le bruit de sa mort. Quoi qu'il en soit, le pays ne peut tarder à être entièrement tranquillisé. Déjà ce ne sont plus des corps armés; ce sont de faibles partis, des bandes de brigands, de déserteurs de toutes les nations, qui refusent de rendre les armes qu'ils emploient à effrayer les propriétaires paisibles, et à dévaster les habitations isolées; cet état n'a plus aucunement le caractère d'une guerre, et en ce moment cette guerre est sans doute convertie en une surveillance active, en une battue continuelle des lieux qui servent de repaire aux malfaiteurs, pour lesquels le nom de rebelle ou de séditieux n'est déjà plus applicable.

Les derniers papiers anglais, à la date du 19 décembre, nous font connaître que Londres a appris la victoire d'Occanna et celle d'Alba de Tormès. On avoue que 55,000 hommes ont combattu 24,000 soldats de l'Empereur, et ont été anéantis par eux; mais par une manœuvre de la plus grande habileté et avec cette promptitude et cet ensemble qui caractérisent toutes les expéditions ordonnées par les gazettes de Londres, on fait rallier l'armée battue dans le Sierra-Morena, moins sans doute les 30,000 prisonniers dirigés sur Bayonne, et les malheureux qui ont succombé; on amène 10,000 hommes de renfort à cette armée, et la voilà disposée à recommencer la partie; on ne dit pas si elle attaquera, ou si elle attendra de pied ferme l'armée du roi Joseph; on ne dit pas sur-tout si elle sera secondée par les Anglais: c'est-là l'objet sur lequel les journaux de Londres gardent le plus le secret: ils craindraient d'être mauvais prophètes et d'alarmer la nation, déjà assez inquiète sur le sort d'expéditions lointaines, si fatales au pays.

Digitized by Google

Cependant ils font connaître la liste des membres du directoire exécutif de la junte de Séville; ils prétendent que les *Cortès* vont être organisés dans les pays où la junte a conservé sa domination; mais ils ne dissimulent pas que M. Wélesley lui-même désapprouve la manière dont on a conduit les affaires d'Espagne. Ils s'étonnent que ce ministre soit venu prendre au ministère une place à côté de ceux dont il blâme hautement les plans et les moyens. Aussi, lorsqu'ils rappellent que l'Empereur Napoléon a déclaré que le bon génie de la France avait poussé l'armée anglaise dans les marais pestilentiels de la Zélande, ils demandent quel est celui de leurs ministres auquel est adressé ce singulier remerciement.

Un bon vent manque seul aux débris de l'expédition de Flessingue pour revoir les rivages d'Angleterre. Des tempêtes violentes ont régné dans ces parages, et ont occasionné des pertes notables à la flotte. Vingt bâtimens de transport ont échoué; la plupart sont perdus. On attend avec une impatience, mêlée d'inquiétude, le retour de cette malheureuse expédition; mais, même en la voyant de retour, les Anglais clairvoyans se livrent à des considérations d'un ordre supérieur, et lisant dans l'avenir, ils examinent si en effet l'expédition n'aura pas un résultat qui était loin d'entrer dans le calcul des ministres. C'est en passant sur le territoire hollandais, disent-ils, que nous sommes parvenus à pénétrer jusqu'à Flessingue : n'est-il pas dangereux d'indiquer à notre ennemi qu'il avait un côté faible? ne peut-il pas obtenir de la Hollande des échanges qui porteraient à la Meuse les limites du grand empire? Ils demandent alors au marquis de Wélesley lui-même s'il jugerait convenable d'attaquer désormais une côte occupée par les Français, en ayant derrière elle les places de Berg-op-Zoom, de Breda et de Bois-le-Duc. Il semble que la question serait faite beaucoup plus raisonnablement au lord Chatam, qui au moins aurait pour lui l'expérience de sa propre défaite.

PARIS.

L'Empereur, de retour à Paris depuis mercredi, a présidé en arrivant son conseil d'Etat. Il y a eu un banquet impérial, auquel ont pris place, avec S. M., les Souverains actuellement à Paris, les princes et princesses de la famille. Le 27, S. M. a tenu conseil des ministres et conseil

Digitized by Google

d'administration. Jeudi, il y a eu cercle et spectacle à la Cour. Mme Grassini a chanté dans l'opéra de Nazolini intitulé *la Vierge du Soleil*.

— Les Anglais ont totalement évacué l'île de Walcheren. Les Hollandais sont à Flessingue.

— En vertu d'un sénatus-consulte, la session législative de 1810 va s'ouvrir immédiatement après celle de 1809.

— Le décret relatif à l'organisation des auditeurs, vient de paraître; leur nombre est de beaucoup augmenté. Vingt ans accomplis et six mille livres de rente sont nécessaires pour prétendre à y être admis. Ils seront divisés en services extraordinaires et ordinaires, dans les sections ou hors des sections du conseil-d'état, attachés aux divers ministres, direction, à toutes les préfectures, etc., etc.

— LL. MM. le roi et la reine de Bavière ont paru plusieurs fois à l'Opéra, aux Français et à l'Opéra-Comique; les plus vives acclamations les ont accueillis. On apprend que déjà ces illustres personnages ont visité la plupart de nos monumens publics et les ateliers de nos principaux artistes. On attend sous peu de jours à Paris S. A. Eminentissime le prince Primat.

— Le 8e corps, qui était aux environs d'Orléans, est en pleine marche pour l'Espagne. Une division de la garde impériale, qui était stationnée près de Chartres, a pris aussi cette route.

— Les agens de change et les courtiers de commerce ont renouvelé leurs bureaux.

— M. Pierlot, receveur général du département de l'Aube, est nommé intendant général de l'Impératrice Joséphine. M. de la Bouillerie, l'un des administrateurs de la Caisse d'Amortissement, est nommé maître des requêtes.

— M. Thibou, l'un des régens de la Banque, est nommé maître des requêtes.

— On parle d'une augmentation considérable dans le nombre des chambellans de S. M.

ANNONCES.

Nouveau Cours complet d'Agriculture théorique et pratique, renfermant la grande et la petite culture, l'économie rurale et domestique, la médecine vétérinaire, etc., *ou* Dictionnaire raisonné et universel d'Agricul., rédigé sur le plan de celui de feu l'abbé Rozier, duquel on a

Digitized by Google

conservé tous les articles dont la bonté a été prouvée par l'expérience, par les membres de la Société d'agriculture, de l'Institut, etc. MM. Thouin, Parmentier, Tessier, Huzard, Sylvestre, Bosc, Chassiron, Chaptal, Lacroix, de Perthuis, Yvart, Decandolle et Dutour; quatrième et dernière livraison.

Cette livraison renferme les lettres P à Z, et contient beaucoup d'articles qui n'existent pas dans les mêmes lettres du Cours de Rozier: tout l'ouvrage contient plus de 1200 articles, la plupart d'une grande utilité, qui ne se trouvent point dans ce dernier auteur et qu'on chercherait vainement ailleurs. Elle forme les Tomes X, XI, XII, XIII et dernier. Quatre gros volumes in-8°, ornés de 16 planches en taille-douce, format in-4°. Prix, brochés, pris à Paris, 28 francs, pour MM. les Souscripteurs, et 36 fr., francs de port.

L'Editeur de cet ouvrage croyait que le nombre des volumes n'excéderait pas 12; mais l'article *Succession de culture*, par M. Yvart, qui fait à lui seul un vol. de 592 pages, en a fait porter le nombre à treize. Cet article, qui forme un traité complet des *assolemens*, est de la plus grande importance pour l'agriculture française, et doit être utile à tous les Souscripteurs. Il renferme les diverses espèces de terrains qui composent le sol de la France, leur rotation de cultures, les engrais qui leur conviennent le mieux, et toutes les plantes qui peuvent être cultivées avec le plus d'avantage sur ces mêmes terrains, ou être employées en prairies.

Il prévient MM. les Souscripteurs qui auraient négligé de retirer les volumes, qu'il ne s'engage à compléter les exemplaires que jusqu'au premier mars prochain. Passé cette époque, chaque vol. sera de 8 fr.

A Paris, chez *Déterville*, libraire et éditeur, rue Hautefeuille, N° 8.

Bibliothèque physico-économique, instructive et amusante. à l'usage des villes et des campagnes, par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigé par C. S. Sonnini; contenant des mémoires, observations, pratiques sur l'économie rurale; — les nouvelles découvertes les plus intéressantes dans les arts utiles et agréables; — la description des nouvelles machines, des instrumens qu'on peut y employer, d'après les expériences des auteurs qui les ont imaginés; — des recettes, pratiques, procédés, médicamens nouveaux, externes ou internes, qui peuvent servir aux hommes et aux animaux; — les moyens d'arrêter et de prévenir les accidens, d'y remédier, de se garantir des fraudes; — de nouvelles vues sur plusieurs points d'économie domestique, et en général sur tous les objets d'utilité et d'agrément dans la vie civile et privée, etc., etc. On y a joint des notes, avec douze planches en taille-douce, par année.

Septième année de souscription, 2 vol. in-12, avec douze planches, 10 fr. par la poste. Les sept premières années de cette Bibliothèque forment chacune 2 vol. in-12, ou bien 12 N°s, avec douze grandes planches; prix 10 fr., chaque année prise séparément. La cinquième année étant composée de 15 N°s, ou 3 vol., le prix est de 13 fr. Le prix des sept années, est de 73 fr. franc de port. Les lettres et l'argent doivent être adressés, à Paris, à M. *Arthus-Bertrand*, libr., rue Hautefeuille, N° 23.

Digitized by Google

Plan militaire, concernant les attaques nocturnes, par M. Leblanc-d'Eguilly, ancien capitaine d'artillerie, un vol. in-8°, avec sept planches en taille-douce, prix 12 fr. broché, et 12 fr. 75 c. par la poste. Chez l'Auteur, à Eguilly près Bar-sur-Aube; et le dépôt à Paris, chez *Magimel*, libraire, rue de Thionville, N° 9.

Ce plan présente les moyens propres à conduire les troupes pendant la nuit, sans être aperçu par l'ennemi, et à exécuter avec ordre toutes les attaques projetées.

Il s'applique encore à l'établissement des batteries et au tracé des tranchées; on y donne en outre des méthodes nouvelles pour assurer de chaque espèce de bouche à feu, pendant la nuit, sur des points fixes, et sur ceux que l'on présumerait, d'après les mouvemens que l'ennemi serait dans le cas de faire.

Pour remplir tous ces objets, l'Auteur a imaginé plusieurs instrumens, et fait diverses expériences qui sont rapportées dans cet ouvrage. Son procédé, clairement démontré, est fondé sur des principes géométriques, et ne laisse point de lacune.

L'utilité de ce plan ne se borne pas seulement à l'art de la guerre; les ingénieurs géographes, ainsi que ceux du cadastre, et autres géomètres, y trouveront deux instrumens nouveaux, pour déterminer à l'instant le résultat des opérations trigonométriques sans calcul, et établir des bases sur le terrain avec plus de promptitude et de précision que par les moyens ordinairement employés. Il renferme de plus les principales dimensions de ces instrumens pour diriger les artistes mécaniciens dans la construction.

Manuel monétaire et d'orfèvrerie, ou Nouveau traité des monnaies et des calculs, relatifs aux différentes valeurs des espèces, vaisselles et matières d'or et d'argent de France et des autres Etats du monde; par A. Bonnet, caissier de la monnaie de Rouen, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de la même ville. Un vol. in-4° de plus de 400 pages, caractères petit-romain et petit-texte; prix, 10 fr. pour Paris et Rouen, et 13 fr., franc de port pour les départemens. A Rouen, chez l'Auteur, hôtel des Monnaies, rue Herbière; P. Périaux, imprimeur-libraire, rue de la Vicomté, N° 30, et rue Herbière, N° 9; Frère, libraire, sur le Port, N° 70. A Paris, chez Bailleul, éditeur du Journal du commerce, rue Helvétius, N° 77; au bureau de la rédaction de l'Almanach du commerce, rue J.-J. Rousseau, N° 20.

Ce Manuel sera utile aux fonctionnaires des monnaies, du trésor public et des bureaux de garantie, aux changeurs, orfèvres, banquiers, et généralement à toutes les personnes qui reçoivent, travaillent et négocient les espèces et matières d'or et d'argent.

L'ouvrage n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, les personnes qui désireraient se le procurer sont priées d'envoyer, franc de port, leurs demandes aux adresses ci-dessus; l'ouvrage sera expédié le plus tôt possible, et on ne paiera qu'après l'avoir reçu.

Lectures poétiques, morales et descriptives, ou Choix d'épisodes sur la religion, les mœurs, l'histoire, les beaux arts et les productions de la nature; extraits de L. Racine, Voltaire, Roucher, Saint-

Digitized by Google

Lambert, Delille, Castel, etc.; précédés des élémens de prosodie française, par A. F. J. Frévile, auteur de la Vie des enfans célèbres. Ouvrage propre à exercer la mémoire des jeunes gens, et à leur donner le goût de l'étude et de la littérature par le charme des beaux vers. Un vol. in-12 de 540 pages, avec trois très-jolies gravures; prix, 4 fr. 50 c. broché, pour Paris, et 6 fr., franc de port, par la poste. A Paris, chez Genets jeune, libraire, rue de Thionville, N° 14.

Leçons de géométrie théorique et pratique, à l'usage de MM. les élèves de l'Académie impériale d'architecture. Par M. Mauduit, professeur de mathématiques de l'ancienne Académie Royale d'architecture, et membre de cette Académie; professeur pour la même partie à l'Ecole spéciale des Beaux-Arts, aux Quatres-Nations; professeur d'analyse algébrique au Collége impérial de France; membre de l'Académie électorale palatine de Manheim, de l'Institut de Bologne, etc. *Nouvelle édition*, revue, corrigée et augmentée. Deux vol. in-8°, avec des planches. Prix, broché, 10 fr., et 12 fr. franc de port. A Paris, chez l'Auteur, rue de l'Observance, n° 10; Firmin Didot et Bluet, libraires, rue de Thionville; et Cellot, imprimeur-libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Le quadrille des enfans, avec lequel, par le moyen de quatre-vingt-quatre figures coloriées, et sans épeler, ils peuvent, à l'âge de quatre ou cinq ans, et au-dessous, être mis en état de lire, à l'ouverture de toutes sortes de livres, en trois ou quatre mois, même plus tôt, selon leurs dispositions. Par feu M. Berthaud. *Sixième édition*, refondue, abrégée et perfectionnée à leur usage, avec une instruction sur la manière de se servir des fiches et du livre. Un vol. in-8°, avec 84 fig., et 84 fiches, sur lesquelles les figures coloriées sont répétées. Prix, 15 fr., et 16 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'auteur a joint à cet intéressant ouvrage l'usage des fiches de différentes couleurs, sur lesquelles sont collés d'un côté la figure, de l'autre le son qui y a rapport. Le livre est plus pour le maître, les fiches plus pour l'enfant, elles deviennent entre ses mains des joujoux instructifs qui l'attachent par les images immobiles.

Maximes et réflexions sur différens sujets de morale et de politique, par M. de Levis. *Troisième édition*, format in-18, imprimé par Pierre Didot, aîné, et pouvant faire suite à la collection des anciens moralistes. Un vol in-18. Prix, broché, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port, papier vélin, cartonné, 4 fr. A Paris, chez Didot, aîné, rue du Pont-de-Lodi; Déterville, rue Hautefeuille; et Petit, au Palais-Royal.

Sous-presse du même auteur, *les Voyages de Kang-hi*, ou Nouvelles lettres chinoises.

Choix de Biographie ancienne et moderne, à l'usage de la Jeunesse; ou Notices sur les hommes illustres de diverses nations, avec leurs portraits gravés au trait en taille-douce, d'après les meilleurs originaux; par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'Institut Royal de Hollande. Le prix de la souscription pour les six livraisons formant 2 vol. in-12, ornés de

Digitized by Google

144 planches avec le texte, est de 12 fr., et de 14 fr. franc de port. A Paris, chez C. P. Landon, peintre, rue de l'Université, n° 20; et Debray, libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.

La première livraison a paru le 20 décembre, les suivantes se succèdent de cinq jours en cinq jours.

Noms des personnages dont les notices et les portraits sont contenus dans la première livraison : Alexandre-le-Grand, Alfred-le-Grand, Anne de Boullen, Annibal, Archimède, l'Arioste, Aristide, Aristote, Auguste, Bayard, Boileau, Bossuet, Bourbon le Conétable, L. J. Brutus, M. J. Brutus, Buffon, Catherine II, Caton le Censeur, Caton d'Utique, César, Charlemagne, Charles-Quint, Charles Ier, Cicéron.

Le Bon Jardinier, almanach pour l'année 1810, dédié et présenté à Sa Majesté l'Impératrice-Reine par M. Mordant De Launay, l'un des bibliothécaires au Jardin des Plantes; contenant des préceptes généraux de culture; l'indication, mois par mois, des travaux à faire dans les jardins; la description, l'histoire et la culture particulière de toutes les plantes utiles, soit potagères ou propres au fourrage, soit arbres fruitiers de toutes espèces, avec la manière de les bien conduire et l'indication des meilleurs fruits; des oignons et des plantes à fleurs et d'ornement, même les plus rares, et des arbres, arbrisseaux et arbustes ou utiles ou d'agrément, de pleine terre, d'orangerie et de serre chaude, avec leurs classifications, leurs noms botaniques ou autres, la cause et l'étymologie de ces noms, le pays natal de chaque plante, le lieu où elle croît naturellement, l'époque à laquelle elle a été connue ou cultivée en France, le tems de sa fleuraison, la couleur des fleurs, les moyens de la conserver et de la multiplier, enfin la place qu'elle doit occuper dans les jardins eu égard à sa constitution et à l'effet pittoresque qu'elle peut produire dans les différents sites par ses dimensions et la couleur de son feuillage et de ses fleurs : suivis d'une table latine et française très-complette de tous les noms botaniques, vulgaires et même triviaux de chaque plante, et d'un vocabulaire explicatif de tous les termes de jardinage et de botanique ayant besoin d'interprétation. Edition corrigée et considérablement augmentée, formant un vol. in-12 de près de 900 pages, grande justification, caractère petit-texte. Prix, 6 fr. broché, et 8 fr. franc de port. A Paris, chez Audot et compagnie, libraires, successeurs de feu M. Onfroy, rue Saint-Jacques, n° 51.

Cet ouvrage, qui parut par extraordinaire pour 1809, avec un supplément, vient d'être réimprimé avec beaucoup d'augmentations.

Calendrier du Jardinier, pour l'an 1810, ou Journal de son travail, distribué par chaque mois de l'année, ouvrage utile et nécessaire à toutes les personnes qui veulent cultiver elles-mêmes leurs jardins, ou curieuses de pouvoir suivre et même diriger avec fruit les opérations de leurs jardiniers, etc. etc. Publié par J. F. Bastien, auteur de la Nouvelle maison rustique, 3 vol in-4°, et autres ouvrages sur l'agriculture. *Seconde édition*, considérablement augmentée. Un vol. in-12, de 700 pages. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Oo

Digitized by Google

Le Vallon aérien, ou Relation du Voyage d'un aéronaute dans un pays inconnu jusqu'à présent; suivie de l'histoire de ses habitans et de la description de leurs mœurs. Ouvrage revu et publié par J. Mosneron, ex-législateur. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Jh. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, n° 188.

Mémoire sur la Fièvre jaune; par J. Le Fort, docteur en médecine, ancien chirurgien-major du régiment de Hainault, médecin en chef du deuxième corps d'armée d'observation de la Gironde, membre de plusieurs Sociétés de médecine et de l'Académie royale des Géorgéophiles de Florence. In-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 20 c. franc de port. A Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n° 17; Gabon et Compagnie, libraires, place de l'Ecole-de-Médecine, n° 2.

Manuel géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal, où l'on trouve des notions exactes sur l'étendue, le sol, le climat, les productions et la population de ces pays; sur le caractère et les mœurs de leurs habitans; sur le gouvernement, les finances, les forces de terre et de mer, les manufactures, le commerce, l'industrie, et l'état des sciences, arts, etc., etc. Un vol. in-8° de 535 pages, avec une carte coloriée de l'Espagne et du Portugal. Prix, 7 fr. broché, et 8 fr. 75 c. franc de port. A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Génie du Christianisme, ou Beautés de la religion chrétienne, par François-Auguste Châteaubriand. *Sixième édition.* Neuf vol. in-18, avec 9 gravures. Prix, 18 fr., et 22 fr. franc de port. A Lyon, chez Ballanche, père et fils, seuls propriétaires; et à Paris, chez Nicolle, rue de Seine, n° 12.

Cette nouvelle édition ne diffère en rien de celle in-8°, publiée il y a quelques mois. (5 vol. in-8°; prix, 30 fr.. et 36 fr. franc de port; et en papier vélin, 48 fr., et 54 fr. franc de port) sinon que l'édition in-8° a une table des matières qu'on n'a pas insérée dans l'in-18.

Eloge de M. d'Orléans de Lamotte, évêque d'Amiens, suivi de notes historiques; par M. N. S. Guillon, chanoine honoraire de l'église de Paris, professeur d'éloquence au Lycée Bonaparte, discours qui a remporté le prix à l'Académie des sciences et lettres d'Amiens, en 1809. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ode sur le Débarquement des Anglais en Zélande, par M. Letournel, membre de l'Université Impériale. In-8°. Prix, 40 c., et 50 c. franc de port. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Denis, n° 353; et chez tous les Marchands de Nouveautés.

Rapport sur les travaux de la Société d'agriculture et de commerce de Caen, par Pierre-Aimé Lair, secrétaire de cette Société et membre de l'Académie de Caen, correspondant des Sociétés d'agriculture du département de la Seine, et d'encouragement pour l'industrie nationale, etc. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. A Paris, chez Mme Huzard, libraire, rue de l'Eperon.

Digitized by Google

Le Mentor des enfans et des adolescens, ou maximes, traits d'histoire et fables nouvelles en vers, propres à former l'esprit et le cœur de la jeunesse; par l'abbé Reyre, auteur de l'Ecole des jeunes demoiselles et du Fabuliste des enfans et des adolescens. *Douzième édition*, revue, corrigée et augmentée d'un chapitre. Prix, 2 fr. 60 c. broché, et 3 fr. 60 c. franc de port. A Paris, chez Audot et comp^e, libraires, successeurs de M. Onfroy, rue Saint-Jacques, n° 51.

Epître d'Héloïse à Abailard, traduite de l'anglais; par H. F. Prix, 75 cent. A Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Du Magnétisme animal, considéré dans ses rapports avec diverses branches de la Physique générale; par A. M. J. Chastenet de Puységur, ancien maréchal de camp, du corps royal de l'artillerie. *Seconde édition*. Prix, 5 fr. 50 c., et 6 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, n° 390; Cellot, rue des Grands-Augustins, n° 9; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du Magnétisme animal. Seconde édition. Prix, 5 fr. 50 c., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes.

Notice sur M. de Janville, ancien conseiller au parlement et président de la chambre des comptes de Rouen, président du conseil général du département du Calvados, ancien maire de Caen, administrateur des hospices et trésorier de la Société d'agriculture et de commerce de cette ville, par Pierre-Aimé Lair, secrétaire de la Société d'agriculture et de commerce, et membre de l'Académie de Caen, correspondant de la Société d'agriculture du département de la Seine, et de la Société philomathique de Paris, etc. Prix, 40 c., et 50 c. franc de port. A Caen, de l'imprimerie de F. Poisson.

Anti-Titus, ou la critique de la mode des cheveux coupés, pour les femmes. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. A Paris, chez P. Mongie l'aîné, libraire, Cour des Fontaines, n° 1.

*Lettre à M. F** de N****, sur cette question: Les mots *avant que* peuvent-ils avoir la négative *ne* pour complément? Brochure in-8°. Prix, 1 fr. A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n° 25, à l'Athénée de la Langue française.

Curiosités de la littérature, traduction de l'anglais, par M. T. P. Bertin, sur la cinquième édition. Deux vol. in-8°. Prix, 9 fr. et 11 fr. franc de port. A Paris, chez Joseph Chaumerot, libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, n° 188; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Lettres de Julie à Ovide et d'Ovide à Julie; précédées d'une notice sur la vie de ce poëte, suivies d'une épître en vers de Julie à Ovide. Un vol. in-18, avec figure, nouvelle édition. Prix, 1 fr. 50 c. et 2 fr. franc de port. A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Colifichet, ou le Favori des Dames, recueil des chansons de

Digitized by Google

MM. Antignac, Armand-Gouffé, Barré, Brazier, Charet, Constant-Dubos, Coupart, Demautort, Desfontaines, Désaugiers, Despréaux, Dupaty, Francis, Jacquelin, Moreau, Piis, Prévost-d'Iray, Rabotteau, Servières, etc. — *Première année.* — Un vol. in-18, orné d'une gravure. Prix, 1 fr. 50 c. et 2 fr. franc de port. A Paris, chez Jh. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, n° 188; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Histoire de Catherine II, impératrice de Russie; par J. Castéra. Quatre vol. in-12, avec 14 portraits, la carte générale de la Russie, et celle de la Pologne et de ses partages. Prix, 12 fr. et 16 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

Nota. Cette édition est conforme à celle publiée en 3 vol. in-8°, en 1800.

Recueil de Romances avec accompagnement de piano ou de harpe, dédiées à Mlle Volnais. Paroles de R... Fromentin, musique de Garcia. Prix, 5 fr. A Paris, chez l'Auteur de la musique, rue Christine, n° 3; et chez MM. Le Duc et Siéber fils, marchands de musique.

GRAVURE. — *Malvina*, estampe gravée, en manière noire, par M. Dickinson, d'après le tableau de Mlle Elisabeth Harvey, exposé au Sallon de 1806. Prix, 12 fr. A Paris, chez M. Charles Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26; chez M. Dickinson, graveur, rue du Bac, n° 69; et chez les principaux marchands d'estampes.

Ces mots, tirés d'Ossian, qui rappellent le sujet du tableau, sont gravés au bas de la planche, au-dessous du nom de Malvina :

The virgins beheld me in my grief,
And they touched the harp of joy. CROMA.

« Les vierges me regardaient dans ma douleur, et elles touchaient la harpe du plaisir. *Poëme de Croma.* » On se rappelle le succès qu'eu au Sallon de l'an 1806, ce tableau où Mlle Elisabeth Harvey a fait contraster d'une manière si ingénieuse et si touchante la douleur profonde de Malvina, avec l'innocente joie de ses compagnes qui tâchent de la distraire par le son de leurs harpes et par leurs chants. La gravure en a fort bien rendu les principaux effets. Ce genre de la manière noire, ou du *mezzo-tinto*, particulier aux artistes anglais, est sur-tout très-propre aux sujets mélancoliques, et convenait parfaitement à celui-ci.

AVIS. — Les *Essais sur la végétation considérée dans le développement des bourgeons*, par M. Aubert du Petit-Thouars, et dont nous avons donné un extrait dans le N° de samedi dernier, 28 décembre, forment 1 vol. in-8°, avec deux planches, dont le prix est de 5 fr., et 6 fr. franc de port. Le même, sur grand raisin, 6 fr., et 7 fr. franc de port; sur grand raisin-vélin, 8 fr., et 9 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; éditeur de la Bibliothèque Physico-économique, et des Annales Forestières.

Nota. On peut se procurer au Bureau du Mercure de France, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, tous les ouvrages qui y sont annoncés, ainsi que ceux des catalogues qui parviennent à MM. les abonnés.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME TRENTE-NEUVIÈME.

POESIE.

L'ABIME de la Montagne Noire. Romance ; par M. *S. Edmont Géraud.* Page 3
A la Paix. Stances irrégulières ; par M. *Talairat.* 65
Imitation de la VII^e ode d'Horace ; par M. *Demore.* 66
Les Vieux Francs ; par *J. A. Pierret de Saint-Séverin.* 129
Romance élégiaque sur la mort de Stéphanie Zoé J.. ; par M. *M. A. J.* 130
Fragment du *Polinice* d'Alfieri ; traduction par M. *de Gourbillon.* 193
A ma Lyre ; par M^me ***. 195
A celle qui m'aimait ; Elégie par M. *Etsèbe Salparte.* 196
Scène du *Paresseux*, comédie inédite ; par M. *Marignié.* 257
Les petits Enfans dans les Bois. Ballade traduite de l'anglais par M. *Philippe.* 321
Chant triomphal pour la Paix ; par M. *Arnault.* 385
Dialogue entre la ville de Paris et la ville de Rome ; par M. *de Piis.* 387
Ottave publicate in Pariggi nella festa del 2 decembre ; dal signor Buttura. 389
L'Hiver ; par M. *Le Gouvé.* 449
Vers lus devant M. Delille, dans la classe de Poésie latine au Collége de France ; par M. *Parseval.* 454
La Gloire des armées françaises, *ou* la troisième coalition ; chant héroïque ; par M. *Désaugiers* l'aîné. 513

Enigmes. 5, 67, 131, 198, 261, 330, 391, 455, 521
Logogriphes. 6, 67, 131, 198, 261, 330, 392, 456, 522
Charades. 6, 68, 132, 198, 262, 330, 392, 456, 522

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Recueil d'observations astronomiques, etc., faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales; par *Alexandre de Humboldt*. (Extrait.) Pages 133
Traité élémentaire de géologie; par *J. A. Deluc*. (Extrait.) 199
Essai sur le principe de population; par *T. R. Malthus*: traduit de l'anglais par *P. Provost*. (Extrait.) 263
Rapport sur les vaccinations pratiquées en France. (Extrait.) 331
Système physique et moral de la femme; par *Roussel*. (Extrait.) 335
Sur l'influence des idées exactes dans les ouvrages littéraires; par M. *Biot*. 393
Des erreurs populaires relatives à la médecine; par M. *Richerand*. (Extrait.) 457
Essais sur la végétation; par *A. Aubert du Petit-Thouars*. (Extrait.) 461
Notice sur M. *L. Vitet*, médecin de Lyon; par M. *E. Pariset*. 466

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Sur le nouveau dictionnaire grec-français, et sur quelques autres livres nouveaux à l'usage des jeunes étudians. 7
De l'état sauvage; par *J. Dan... Del...* (Extrait.) 17
Œuvres complètes de *Palissot*. (4e Extrait.) 23
Enguerrand de Balco, *ou* Gaîté sœur de Courage. Nouvelle par M. *Eusèbe Salverte*. 34
Tableau historique et pittoresque de Paris; par M. ***. (Extrait.) 69
Œuvres complètes de Boileau Despréaux, avec des notes; nouvelle édition. (Extrait.) 80
Les Bucoliques de Virgile; traduction nouvelle en vers; par M. *Dorange*. (Extrait.) 92
Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore. (Notice.) 137
Eloge de Pierre Corneille; par M. *Victorin Fabre*. (Extrait.) 139
Théâtre choisi de Favart. (Extrait.) 146
Poésie épique; par M. *Parseval*. 164, 227
Dialogue entre un métaphysicien et sa femme; par M. *Andrieux*. 237, 290
Discours sur l'instruction publique; par M. *Teissedre*. (Extrait.) 209

Digitized by Google

Fragmens sur la musique ; par M. le chambellan comte d'*Escherny*. (Notice.) 220
Wieland *ou* les Prodiges ; par M. *Pigault Maubaillarcq*. (Notice.) 222
Œuvres de *J. Lablée*. (*Idem*.) 224
Histoire des premiers tems de la Grèce ; par M. *Clavier* (Extrait.) 272
Quelques réflexions sur les auteurs qui ont fixé la langue française ; par M. *Tissot*. 281
Histoire d'Irlande, traduite de l'Anglais de M. *J. Gordon*, par *Pierre La Montagne*. (Extrait.) 343
Essais de M. *M. B. Mérigon*. (Extrait.) 348
Osmin et Zambri. Conte oriental par M. *Adrien S..n*. 358
Œuvres complètes de l'abbé Arnaud. (1er Extrait.) 408
Lettres russes publiées par M. de *** de Selves (Extrait.) 419
Alide et Cloridan *ou* l'Epée, de Charles Martel. (Extrait.) 421
Romans, Contes, Anecdotes et Mélanges ; par M. *Kotzebue*. (Extrait.) 422
L'épouse du Bandit, *ou* la Fille de Saxe. (Extrait.) 424
L'Ecossaise expatriée ; nouvelle. (Extrait.) 427
Détails sur la vie et les ouvrages de *Joseph Haydn*. 429
Extrait d'une lettre sur la méthode de *Pestalozzi*. 472
Hélène, nouvelle polonaise ; par M. *Eusèbe Salverte*. 481
Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire ; par M. *Malte-Brun*. (Extrait.) 523
La Peinture, poëme en trois chants ; par M. *H. Z. de Valori*. (Extrait.) 528
Eloge de Duplessis Mornay ; par M. *Henri Duval*. (Extrait.) 538
Recueil des costumes français ; par M. *L. Bathier*. (Extrait.) 541
Traduction d'une scène de l'Œdipe de Sophocle ; par M. *Parseval*. 543

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

All' augustissimo emperatore e re Napoleone, etc. sciolti di Gian-Domenico Boggio. 101
La dernière guerre d'Autriche ; chant improvisé par *François Gianni*. 104
La Treccia donata ; poemetto di Lorenzo Pignotti. 155
L' innesto vacoino, poemetto del dottor Lorenzo Ponza. 163

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Spectacles. 48, 112, 173, 243, 299, 365, 496, 552
Lettres aux Rédacteurs. 55, 116, 178
Chronique de Paris: 107, 296.
Nécrologie. 181, 562
Sociétés savantes et littéraires. 307, 558

POLITIQUE.
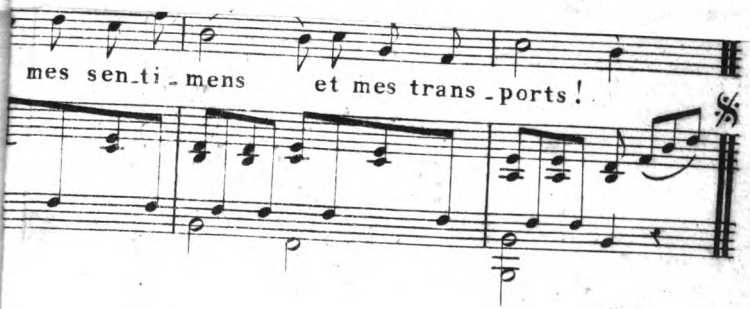
Evénemens historiques. 57, 118, 183, 247, 311, 374, 435, 499, 566
Paris. 126, 192, 254, 318, 382, 444, 508, 572

ANNONCES.
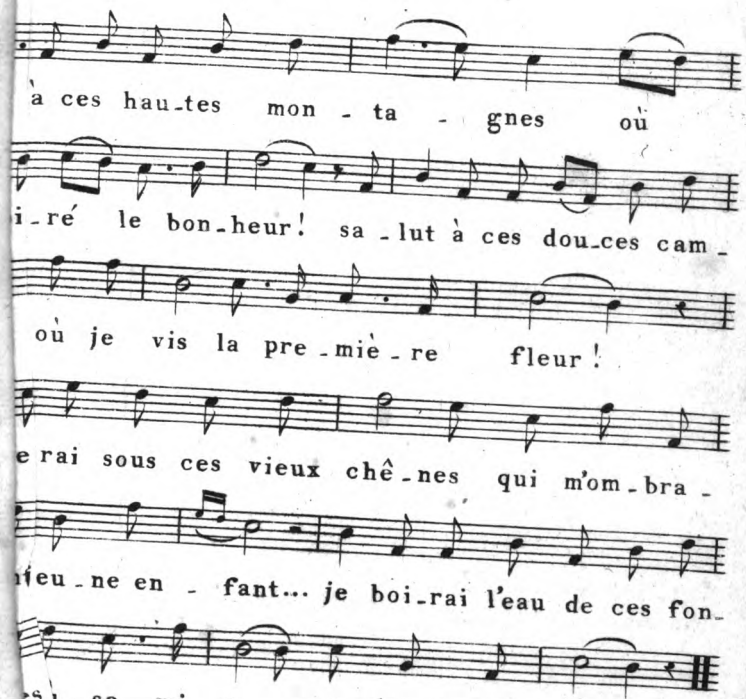
Livres nouveaux. 64, 127, 256, 319, 383, 448, 510, 573

Fin de la Table du tome trente-neuvième.

Digitized by Google



2.e Couplet.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAR 10 1913

Digitized by Google